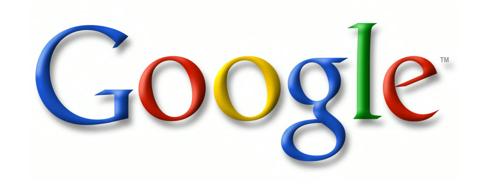








HISTOIRE UNIVERSELLE

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE

II

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE

PAR

M. LE COMTE DE SÉGUR

Nouvelle Édition

II

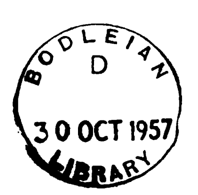


PARIS

DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1858


BODLEIAN
D
30 OCT 1957
LIBRARY

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE

SUITE
DE L'EMPIRE D'ORIENT.

CHAPITRE XXVI.

TIBÈRE III.

(Ans de J.-C. 698-706.)

Tyrannie d'Héraclius, frère de Tibère III. — Conspiration contre Tibère. — Révolution en Lombardie. — Fuite de Justinien, exilé à Cherson. — Sa marche sur Constantinople. — Son entrée dans cette ville. — Humiliation de Léonce et de Tibère. — Mort des deux empereurs et d'Héraclius.

Tibère III ordonna à son frère Héraclius de combattre les Sarrasins. Ce prince fit la guerre avec succès, mais avec barbarie : au lieu de délivrer la Syrie, il la dévasta ; il n'épargna ni le sexe ni l'âge, et fit périr, dans les chaînes ou dans les combats, deux cent mille Arabes.

La fréquence des révolutions inspirait à tout ambitieux le désir et l'espoir de régner. Bardane, fils du patrice Nicéphore, voyant un aigle planer au-dessus de sa tête, crut que ce présage lui promettait l'empire ; il conspira contre Tibère ; l'empereur découvrit son complot, le fit raser, battre de verges, et l'exila dans l'île de Naxos (an 702).

Le trône des Lombards n'était pas plus tranquille que celui de Constantinople. Liutpart, petit-fils de Pertharit, fut

détrôné par son cousin Rambert, qui fit égorger toute sa famille. Un jeune prince, Luitprand, dont on méprisait la faiblesse, échappa seul à ce massacre, et régna dans la suite avec gloire.

Rome souffrait du despotisme des empereurs, et ne comptait plus sur leur protection. Les exarques étaient aussi redoutés dans cette ville que les Lombards ; un de ces exarques, Théophilat, excité par la seule dévotion, voulait venir visiter le tombeau des apôtres; on croit que son dessein est d'enlever le pape Jean VI; le peuple se soulève; les troupes et même celles de l'exarchat, se joignent à la multitude; on éclate en menaces contre l'empereur, on accable d'outrages son lieutenant, et ce magistrat, justifié, ne peut obtenir le châtiment des calomniateurs.

Peu de temps après, le duc de Bénévent vint ravager la Campanie; les troupes impériales n'osaient le combattre. Le pape seul, par sa fermeté, par son adresse et par de riches présents, réussit à le désarmer. Dès lors, les papes furent regardés par les Romains comme leurs seuls chefs et comme leur seul appui; l'abaissement du trône impérial fonda la grandeur du saint-siége.

En Asie, Héraclius et les Sarrasins continuaient à se battre avec des succès balancés; bientôt une nouvelle révolution éclata dans l'empire, changea son sort, et aggrava ses malheurs.

Justinien, exilé à Cherson, ne respirait que vengeance. Loin d'être abattu par l'infortune, il parlait encore en tyran aux habitants de Cherson; ceux-ci, irrités de son orgueil et de ses menaces, avaient résolu de le tuer. Justinien, informé de leur projet, se sauve chez le kan des Kosars, qui habitaient le bord des Palus-Méotides. Ce kan l'accueillit avec honneur, et lui fit épouser sa sœur Théodora.

Tibère, ayant appris la fuite de Justinien, fit promettre une forte somme d'argent au kan, pour qu'il lui livrât le prince détrôné; ce vil barbare y consentit, et chargea deux officiers de conduire son beau-frère à Constantinople ; mais

Théodora découvre le complot, et le révèle à son mari. Justinien étrangle les deux officiers qui devaient l'arrêter, s'embarque, fait naufrage près de l'embouchure du Danube, trouve un asile chez Terbel, roi des Bulgares, et lui promet sa fille, avec la moitié des trésors de l'empire, s'il veut le secourir dans l'adversité.

Terbel lui confie quinze mille hommes; à la tête de cette troupe, Justinien marche à grandes journées, arrive sous les remparts de Constantinople, et, par cette rapidité, surprend Tibère, que le bruit de sa mort avait trompé.

Justinien harangue la foule des citoyens qui bordaient les murailles; il promet un règne juste et l'oubli du passé : on lui répond par des insultes et par des injures. Mais, au milieu de la nuit, un traître le fait entrer dans un aqueduc dont on avait négligé la garde; il pénètre dans la ville, le peuple inconstant et la garde infidèle abandonnent Tibère; vainement il veut fuir, on l'arrête. Justinien paraît dans le cirque, fait venir enchaînés devant lui les deux empereurs Léonce et Tibère, et appuie ses pieds sur leur gorge, pendant tout le temps qu'on célèbre les jeux.

Le peuple, digne alors d'un tel spectacle et d'un tel tyran, applaudissait à sa férocité, en chantant ce verset d'un psaume: *Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic; tu fouleras aux pieds le lion et le dragon.*

Après avoir joui de l'humiliation de ses victimes, Justinien leur fit couper la tête, ainsi qu'au fils de Tibère. Héraclius, qui avait combattu avec gloire les Sarrasins, fut pendu aux créneaux d'une forteresse.

CHAPITRE XXVII.

JUSTINIEN II,

EMPEREUR POUR LA SECONDE FOIS.

(Ans de J.-C 706-711.)

Vengeance de Justinien. — Son humiliation dans une conférence avec Terbel, roi des Bulgares. — Sa lâche soumission. — Massacre des patriciens de Ravenne. —

Ordre sanguinaire de Justinien. — Révolte de Bardane. — Son élévation au trône. — Son entrée dans Constantinople. — Mort de Justinien.

Rien ne pouvait être plus effrayant et plus malheureux pour l'empire que le rétablissement d'un prince détrôné, banni, mutilé; c'était rendre le sceptre à la vengeance; le génie seul, en pareilles circonstances, peut se dompter lui-même et vaincre ses ressentiments.

La cruauté de Justinien surpassa celle de Néron; par ses ordres, le sang de ses ennemis inonda les places publiques; le patriarche Callinique eut les yeux crevés. Le tyran ajoutait l'insulte à la cruauté, et comme autrefois on parait les victimes, il comblait les siennes d'honneurs la veille de leur condamnation, les appelait aux premières charges de l'État, recevait leurs remercîments, et les envoyait à la mort. Il en fit jeter à la mer un grand nombre, enfermés dans des sacs.

Terbel, roi des Bulgares, demandait alors, avec raison, comment les Romains, soumis à un tel monstre, osaient appeler les autres peuples *Barbares*.

Dans le dessein de prouver à son vil protégé le juste mépris qu'il lui inspirait, Terbel, après s'être fait céder par lui une partie de la Thrace, l'appelle à une conférence, étend sur la terre son large bouclier, l'entoure de son fouet, et ordonne à l'empereur de couvrir d'or ce cercle insultant; enfin il exige que Justinien remplisse la main droite de chaque soldat bulgare avec des pièces d'or, et la gauche avec des pièces d'argent.

Qui oserait, en voyant ce degré d'abaissement où le despotisme et l'esclavage firent descendre les Romains, parler encore des inconvénients et des périls de la liberté?

L'empereur redemanda aux Kosars sa femme Théodora, qu'ils lui renvoyèrent; comme il était ingrat et lâche, il déclara la guerre aux Bulgares, et prit la fuite à leur approche.

Le calife Abdoulmélic était mort. Ses quatre fils régnèrent successivement après lui. Sous leur règne, les Sarrasins continuèrent leurs ravages et s'emparèrent de Tyane.

L'Italie ne fut point, par son éloignement, à l'abri des fureurs de Justinien ; les patriciens de Ravenne avaient applaudi à la chute du tyran ; par ses ordres, l'exarque Théodore, les ayant invités, sous différents prétextes, à se rendre chez lui, les fit enlever et embarquer pour Constantinople, où ils périrent tous dans des supplices affreux.

Le pape reçut aussi l'ordre de se rendre dans la capitale de l'Orient ; il y vint au moment où le féroce Justinien ordonnait à ses lieutenants de passer au fil de l'épée tous les habitants de Cherson..

Le courageux pontife tenta vainement, par ses prières, d'empêcher ce massacre ; la religion n'avait pas plus de force que l'humanité sur le cœur endurci de ce prince cruel ; mais, à l'instant où l'on commençait cette expédition sanglante, Bardane, qui avait été envoyé à Cherson pour y périr, lève l'étendard de la révolte, et poignarde les commissaires de l'empereur ; les habitants de cette contrée se rangent sous les drapeaux de Bardane ; les Kosars embrassent sa cause, et le proclament empereur sous le nom de Philippique (an 711).

Justinien, informé de cette rébellion, envoie à Cherson une flotte sous la conduite du patrice Maur, avec l'ordre de raser la ville et d'y faire passer la charrue ; mais les Kosars le forcent à se retirer. Justinien, à la tête de ce qui lui restait de soldats, et de trois mille chevaux que lui avait envoyés le roi des Bulgares, campe entre Chalcédoine et Nicomédie, et s'avance sur les bords du Pont-Euxin, dans le dessein d'observer les mouvements de l'armée de Cherson. Là, il apprend que sa flotte est soulevée ; que Philippique, l'ayant trompé par une marche rapide, est entré dans Constantinople, où il a fait massacrer son fils Tibère au pied d'un autel qui ne put lui servir d'asile.

La fureur du tyran éclate en inutiles transports ; ses propres soldats proclament son rival ; Justinien veut prendre la fuite ; on l'arrête, on lui tranche la tête, et on la porte à Philippique, qui envoya dans Rome ce honteux trophée, digne

au reste d'être mêlé aux ossements de Néron. Cet affreux règne, qu'on ne peut écrire qu'en traits de sang, avait duré six années.

CHAPITRE XXVIII.

PHILIPPIQUE.

(Ans de J.-C. 711-713.)

Dissensions religieuses. — Règne honteux de Philippique. — Conspiration du patrice Georges. — Hardiesse de Rufus. — Déchéance et captivité de Philippique. — Élévation d'Anthénius, nommé Anastase II. — Sa rigueur envers les conjurés.

Dès que Philippique fut parvenu au trône, il s'en montra indigne par son incapacité : la paix était rétablie dans l'Église; il la troubla de nouveau, en se déclarant pour l'hérésie des monothélites.

Depuis quelque temps les empereurs confiaient le gouvernement de Rome à un duc nommé par l'exarque. Celui qui était alors en place fut destitué; mais, soutenu par la faveur du peuple, il ne voulut pas recevoir le duc qui le remplaçait. Les deux partis se livrèrent dans Rome un sanglant combat. Le pape et les prêtres, la croix et l'Évangile à la main, se jetèrent entre les combattants, les séparèrent, et par leur influence mirent fin à cette sédition, que l'autorité impériale seule n'aurait pu réprimer.

La tiare commençait à l'emporter sur la couronne, et il faut avouer qu'alors elle le méritait.

L'empereur voyait son sceptre à la fois menacé par les Arabes qui ravagaient l'Asie, et par le roi des Bulgares, armé, disait-il, pour venger Justinien. Nulle part on n'opposait aux ennemis une honorable résistance. Philippique, insensible aux revers de l'empire, se livrait, dans son palais, aux plus honteuses débauches, enlevait les femmes à leurs époux et les religieuses à leurs couvents.

Les armées manquaient de tout; le trésor public s'épuisait pour payer les spectacles et les fêtes. Un règne si faible et si méprisé ne pouvait durer : le patrice Georges, qui commandait l'armée de Thrace, forme une conjuration; Rufus, officier déterminé, se charge seul de l'exécution du complot. Il entre dans la capitale, au moment où l'on célébrait le jour de la naissance de l'empereur. Après les jeux du cirque, le prince, sortant du bain, donne un grand festin à sa cour; chacun s'y livre au plaisir, et boit avec excès. A l'instant où tous les convives sont plongés dans l'ivresse, l'audacieux Rufus paraît, saisit l'empereur endormi, l'enveloppe dans son manteau, l'enlève, le porte à l'hippodrome, lui fait crever les yeux, et l'enferme dans un monastère (an 713); il avait régné dix-sept mois.

L'histoire ne parle plus de lui, et laisse dans un oubli profond ce faible monarque, qui aurait dû y rester toujours.

Après cette paisible et courte révolution, le peuple ressaisit ses droits, se rassembla, et élut pour empereur Anthémius, premier secrétaire d'État, dont on estimait alors généralement la vertu. Il prit, en montant sur le trône, le nom d'Anastase II.

Le premier acte de son pouvoir fut un acte de rigueur, dicté par la politique autant que par la justice : profitant de la trahison, mais punissant les traîtres, il condamna le patrice Georges et ses principaux complices au même traitement qu'ils avaient fait subir à Philippique.

CHAPITRE XXIX.

ANASTASE II.

(Ans de J.-C. 713-716.)

Règne d'Anastase II. — Portrait, origine et exploits de Léon. — Révolte des troupes. — Théodose III est élu empereur. — Abdication d'Anastase.

Le règne d'Anastase fut court; il ne donna que des espé-

rances, et laissa de justes regrets. Comme tous les princes sages, l'empereur voulut séparer le spirituel du temporel, et reconnut pour la foi l'autorité seule des conciles. Constantinople se soumit au pape; Rome reçut sans murmurer le duc que l'empereur lui envoya; Anastase choisit pour ministres des hommes justes, pour généraux des guerriers habiles et éprouvés. Parmi ceux-ci brillait Léon, dont le nom devint célèbre, et qui déjà, par ses exploits ainsi que par ses talents, se frayait un chemin à l'empire.

Il était né en Isaurie, au sein d'une famille pauvre. Dans son enfance on le nommait Conon. Ses parents vinrent s'établir en Thrace pour y faire le commerce de bestiaux. Conon se fit soldat, et prit le nom de Léon. Justinien était en guerre avec les Bulgares; il manquait de vivres : Léon obtint de son père cinq cents moutons, qu'il conduisit lui-même à l'empereur. Ce prince, touché de cette démarche et frappé de la noblesse qu'on remarquait dans les traits du jeune soldat, le plaça dans sa garde et l'avança rapidement.

A la cour de Justinien, la disgrâce suivait promptement la faveur. L'empereur, jaloux de la bravoure de Léon, l'envoya chez les Alains, avec l'ordre de les exciter à la guerre contre les Avares; il le chargea de promettre à ces Barbares un fort subside, et le mit dans l'impossibilité de tenir sa promesse. Léon évita le piége qui lui était tendu; il ne compromit point sa parole, et réussit dans sa mission.

A son retour, croyant rencontrer l'armée romaine, il apprend qu'elle est en fuite; suivi de cinquante Alains, il s'engage hardiment dans les montagnes, rallie quatre cents fuyards, charge à leur tête, enfonce un corps ennemi, prend une forteresse, s'empare de quelques bâtiments, s'embarque à Trébisonde, et arrive à Constantinople, où il trouve Anastase sur le trône.

Les Sarrasins rassemblaient alors toutes leurs forces contre l'empire. Anastase, de son côté, réunit les siennes pour leur résister.

A cette époque (an 715), le calife Oualide mourut. Il avait

signalé son règne par la conquête de Samarcande et des contrées orientales de l'Asie. Déjà ses armes brillaient jusque dans les Indes. Son frère Soliman, qui lui succéda, abattit les vastes forêts du Liban pour construire une flotte formidable; Anastase envoya sur les côtes de la Phénicie un grand nombre de bâtiments légers, dans le dessein de s'emparer de ces bois de construction ou de les détruire. Le chef de l'expédition, nommé Jean, était à la fois diacre et grand trésorier de l'empire. Lorsque la flotte fut réunie dans le port de Rhodes, les équipages se révoltèrent contre leur général et le massacrèrent. La sédition gagna les troupes de terre, dont le commandant éprouva le même sort. Les rebelles, n'espérant point de grâce après de tels crimes, proclamèrent empereur un officier nommé Théodose, qui prit la fuite et se sauva dans les montagnes, avec l'espoir d'éviter le pesant fardeau dont on voulait le charger. Mais il fut poursuivi, arrêté, et contraint d'accepter le sceptre pour sauver sa vie.

Conduit ou plutôt traîné par les rebelles sur lesquels il régnait malgré lui, il s'approche de Constantinople. Anastase se retire à Nicée, où il appelle à son secours l'armée d'Asie; mais son escadre l'abandonne; les révoltés investissent Nicée et l'assiégent; Anastase fait une sortie, livre bataille, la perd, et laisse sur le champ du combat sept mille de ses plus braves soldats. Dans le même temps, une autre division de l'armée des rebelles entre dans Constantinople. L'empereur, informé de cet événement, capitule, obtient la vie pour lui, pour le patriarche et pour ses amis. Il quitte la pourpre, prend l'habit monastique, et vient trouver Théodose, qui exécuta fidèlement la capitulation, en exigeant seulement qu'Anastase entrât dans les ordres sacrés. Il avait régné deux ans et demi; brave, clément, éclairé, vertueux, il était digne de l'empire, mais l'empire n'était plus digne de lui.

CHAPITRE XXX.

THÉODOSE III.

(Ans de J.-C. 716-717.)

Portrait de Théodose. — Résistance de Léon contre l'empereur. — Sa conférence avec le calife Soliman. — Sa courageuse défense. — Abdication de Théodose. — Entrée de Léon dans Constantinople. — Son couronnement.

Les qualités qu'on estimait dans Théodose étaient sa piété, sa modestie, sa bonté; elles auraient paré un particulier, mais elles ne suffisaient pas à un prince. Il manquait de celles qui sont le plus nécessaires pour régner, l'habileté et la force.

Son premier acte fut un traité honteux avec les Bulgares. Sous ce faible monarque, la discipline acheva de se perdre, et les mœurs de se corrompre; Léon, qui commandait alors les troupes d'Orient, refusa de reconnaître l'empereur.

Dans l'intention apparente de venger Anastase, et avec le dessein réel de le remplacer, il offrit la main de sa fille et une grande charge au général des troupes d'Arménie, Artabase, qui promit de le seconder dans son entreprise. Mouselima, frère du calife Soliman, s'avançait alors en Galatie, à la tête d'une armée de Sarrasins; jugeant l'occasion favorable pour affaiblir l'empire, en y fomentant la discorde, il écrivit en ces termes à Léon: « Nous savons que vous êtes digne du « trône; venez nous trouver: nous vous aiderons à y mon- « ter, et nous conviendrons ensemble d'une paix utile aux « deux nations. »

Léon lui répondit qu'il ne croirait point à ses promesses et à ses vues pacifiques, si le calife Soliman, qui assiégeait Amorium, ne consentait à cesser ses attaques contre cette ville; Soliman lui promit de lever le siége dès qu'il arriverait, et lui donna sa parole pour gage de sa sûreté.

Léon, animé par cette audace, mère des succès, part intrépidement avec trois cents cavaliers pour se rendre auprès

du calife ; les Sarrasins vont en bataille au-devant de lui jusqu'à un mille de leur camp. Ils le saluent du nom d'auguste ; les habitants d'Amorium, du haut de leurs remparts, font entendre les plus vives acclamations pour la prospérité du nouvel empereur.

Cependant, malgré ces apparences favorables, au mépris de la foi jurée, le calife continue et presse le siége. Léon rompt les conférences ; il voulait partir, mais il apprend que trois mille cavaliers arabes lui coupent la retraite. Comme on l'avertit en même temps que Mouselîma approchait avec son armée, dissimulant ses vrais desseins, il demanda au calife la permission d'aller conférer avec ce général : Soliman y consentit, mais lui donna une escorte quatre fois plus nombreuse que la faible troupe de cavaliers qui le suivait. Léon se met en marche comme un captif ; mais, dès qu'il est hors de la vue du camp arabe, il crie à ses trois cents cavaliers : « Compagnons, il faut combattre les ennemis, et non les « compter. Chargeons ces infidèles, Dieu combattra pour « nous. » A ces mots, il s'élance comme un éclair sur l'escorte sarrasine, l'étonne, l'enfonce, la disperse, rejoint son armée et en donne une partie à Nicétas, qui attaque Mouselima, fait lever le siége d'Amorium, et contraint les Arabes à se retirer en Cappadoce.

Léon, à la tête du reste de l'armée, s'avance vers Nicomédie, rencontre le fils de Théodose, qui commandait la garde impériale, lui livre un combat sanglant, remporte la victoire et le fait prisonnier. Théodose n'était point capable de lutter contre un pareil rival. Le sénat le conjure d'épargner à l'empire, par son abdication, les horreurs d'une guerre civile ; comme ce prince régnait malgré lui, il céda facilement aux vœux des sénateurs, et quitta sans regret un sceptre qu'il ne pouvait soutenir.

Le patriarche lui promit, au nom de Léon, qu'on épargnerait ses jours. On exigea que lui et ses enfants se fissent prêtres. Ce faible prince, délivré plutôt que privé du trône, vécut tranquillement à Éphèse, s'occupant, pour tout travail, à

écrire en lettres d'or les évangiles et les offices de l'Église. Son épitaphe est plus remarquable que son règne. Regardant la mort comme la guérison de tous les maux, il voulut qu'on ne gravât sur sa tombe que ce seul mot, *santé*.

Après ce triomphe facile, Léon entra paisiblement dans Constantinople par la porte Dorée. Les habitants le reçurent avec les transports de joie et d'espérance qu'excite presque toujours un nouveau règne. Le lendemain il fut couronné par le patriarche, qui lui fit jurer de respecter et de maintenir les décrets des conciles et les décisions de l'Église.

CHAPITRE XXXI.

LÉON III, DIT L'ISAURIEN.

(Ans de J.-C. 717-741.)

Règne de Léon III. — Événements à Rome. — Règne d'Aripert II à Pavie. — Sa mort. — Règne de son fils Luitprand. — Habileté du pape Grégoire II. — Siége de Constantinople par Soliman. — Victoire de Léon. — Mort de Soliman. — Nouvelle victoire de Léon. — Levée du siége de Constantinople. — Révolte de Sergius en Sicile. — Révolte et mort d'Anastase détrôné. — Association de Constantin à l'empire. — Révolte des Juifs. — Apparition de l'île de Santorin. — Édit de Léon contre le culte des images. — Résistance du patriarche Germain et du pape Grégoire. — Conspiration de Léon contre le pape. — Soumission de Grégoire. — Soulèvement des Grecs. — Cosme est élu empereur par eux. — Sa défaite et sa mort. — Nouvelle guerre avec le pape. — Zèle du roi des Lombards pour le pape. — Sa marche contre Rome. — Son humiliation devant le pape. — Défaite et mort de Tibère, élu empereur par les Toscans. — Fanatisme de Léon. — Déposition du patriarche Germain. — Mort de Grégoire II. — Pontificat de Grégoire III. — Son décret en faveur du culte des images. — Marche d'une armée contre Rome. — Défaite de cette armée. — Division des Églises grecque et latine. — Ambassade du pape à Charles Martel. — Mort de Grégoire III et de Léon.

L'Orient se voyait enfin, après tant de règnes honteux, sous l'autorité d'un guerrier capable de le défendre contre ses ennemis, de retarder sa chute et de relever ses ruines. Tel était au moins l'espoir public; mais si Léon ne démentit point sur le trône l'idée qu'il avait donnée de sa bravoure dans les

camps, il ne répondit pas sous d'autres rapports à l'attente générale.

De grands défauts ternirent ses grandes qualités : son opiniâtreté, en matière de religion, produisit un schisme funeste ; la coupe du pouvoir l'enivra ; il voulut gouverner les consciences comme il commandait les troupes, et il devint, par ces fautes capitales, l'une des principales causes de l'accroissement de la puissance des papes et de la naissance peu éloignée d'un nouvel empire d'Occident.

Tandis que Constantinople se félicitait de l'avénement de Léon, Rome jouissait d'une trêve qui soulageait passagèrement les maux dont elle était accablée depuis tant d'années. Aripert II, parvenu au trône de Milan par un assassinat, gouverna ses peuples avec justice, et rendit à l'Église romaine les terres dont les Lombards s'étaient emparés. Plusieurs écrivains ecclésiastiques ont prétendu que, longtemps avant cette époque, le territoire romain était le patrimoine de saint Pierre, et qu'Aripert y avait ajouté une partie du Piémont. Cette opinion est dénuée de tout fondement. Les églises, en différentes contrées, avaient reçu, de tout temps, des fermes en don, et qu'elles appelaient du nom de leur patron ; mais elles possédaient ces biens comme les particuliers, sous la souveraineté du prince : une partie des revenus était destinée aux pauvres, le reste à l'entretien de l'église. Pépin, roi de France, fut réellement le premier qui donna au pape une souveraineté temporelle. Voilà ce qui est historique, le reste est fabuleux ; et ce qui le prouve évidemment, c'est que le pape Grégoire le Grand excommunia les administrateurs du patrimoine de saint Pierre, qui se prétendaient indépendants, et refusaient de reconnaître l'autorité de l'empereur et de ses magistrats.

Aripert se noya dans le Tésin. Ausprand, qui le combattait alors, voulut vainement lui succéder ; les peuples, attachés à la mémoire d'Aripert, élurent son fils Luitprand, qu'on regarde comme le meilleur roi qui ait régné sur les Lombards. Il était juste, vertueux, clément, et, quoique illettré,

non moins habile dans les négociations qu'à la guerre. Ses lois maintinrent l'abondance et le repos dans son pays ; ses armes en étendirent les limites.

Grégoire II, son émule en talents et en vertu, brillait alors sur la chaire pontificale. Ce pape habile enleva Cumes par son audace au duc de Bénévent, et trouva par son adresse le moyen de rallier momentanément l'empereur Léon à l'orthodoxie.

Dans ce même temps, un grand orage éclatait contre l'empereur ; le calife, furieux d'avoir contribué à sa grandeur sans en tirer aucun avantage pour les Sarrasins, vint, à la tête d'une armée innombrable, assiéger, pour la troisième fois, Constantinople. Léon, pour l'éloigner, tenta d'abord la voie des négociations. « On ne transige point avec des captifs, on ne traite point avec des vaincus, répondit le fier « Arabe ; j'ai déjà désigné la garnison qui doit occuper la « place ; il ne vous reste d'autre parti que de vous soumettre « à mon pouvoir. » La seule réplique de Léon à cette insolence fut la victoire.

La flotte sarrasine était sous voiles ; un violent coup de vent la disperse : l'empereur profite de ce moment favorable : il sort avec des bâtiments légers et des brûlots, il traverse hardiment la flotte ennemie, et lance sur elle le feu grégeois qui la réduit en cendres. Ce succès rend le courage aux assiégés : la vaillance du prince a passé dans le cœur de tous les habitants ; ils repoussent avec opiniâtreté les assauts redoublés des Arabes, et les forcent à se renfermer dans leur camp.

Ces revers hâtèrent la mort du calife Soliman. Son neveu Omar lui succéda. Dans l'année 718, l'hiver le plus rigoureux qu'on eût vu dans ces contrées couvrit la terre pendant cent dix jours. La rigueur du froid ralentit l'ardeur des attaques.

Au printemps, de nouvelles flottes sarrasines, venues d'Égypte et d'Afrique, arrivèrent pour renforcer les musulmans ; mais les matelots, les officiers et les soldats de ces

contrées nouvellement conquises et converties se découragent en voyant le déplorable état de l'armée du calife. Les Égyptiens donnent l'exemple de la défection ; ils désertent la cause des Arabes, et entrent dans le port de Constantinople. Léon monte sur leurs vaisseaux, fait une nouvelle sortie : tous les bâtiments ennemis sont pillés, brûlés, coulés à fond.

Mouselima, qui manquait alors de vivres, se vit forcé d'envoyer en Asie de nombreux corps, qui la dévastaient ; mais l'empereur y fit passer des détachements qui attirèrent les Arabes dans des embuscades et les massacrèrent.

L'abondance régnait dans Constantinople, la famine dans l'armée musulmane. Enfin Mouselima, vaincu par la disette et par le courage de l'empereur, leva le siége et s'éloigna. Une armée de Bulgares l'attaqua dans sa retraite, le défit, lui tua vingt-deux mille hommes ; une tempête détruisit les restes de la flotte mahométane. La capitale de l'Orient célébra ce triomphe avec des transports de joie, et compara dans ce moment son libérateur aux plus illustres héros de l'antique Rome.

Le calife, dans le premier mouvement de sa colère, ordonna de tuer tous les chrétiens qui n'embrasseraient pas la foi de Mahomet ; ses ministres, moins barbares que lui, désarmèrent son couroux ; il révoqua son édit sanguinaire : mais depuis cette époque les sectateurs de l'Évangile furent soumis, dans l'empire musulman, à des lois aussi injustes qu'humiliantes ; elles existent encore, et entre autres celle qui défend aux tribunaux d'admettre le témoignage d'un chrétien contre un musulman.

Le calife, qui n'avait pu vaincre Léon, essaya de le convertir ; il lui écrivit une longue lettre pour lui démontrer la vérité de l'Alcoran, et pour l'engager à embrasser un culte plus pur et plus raisonnable que celui du Christ. Ses prédications, comme on devait s'y attendre, n'eurent pas plus de succès que ses armes.

Le siége de Constantinople avait répandu l'effroi dans la Grèce et dans l'Italie. Regardant la ruine de l'empire d'Orient comme certaine, on craignait à chaque instant de voir les Sarrasins vainqueurs fondre sur l'Occident. Sergius, qui commandait en Sicile, forma le projet de se rendre indépendant, et, pour sonder les esprits, il fit d'abord proclamer empereur, par quelques mécontents, un de ses lieutenants nommé Tibère.

Les regards vigilants de Léon s'étendaient sur les parties les plus éloignées de l'empire : informé du complot, il envoie en Sicile un officier nommé Paul, qui fait tomber les faux bruits, rassure les hommes timides, déconcerte les conspirateurs, les arrête, et envoie leurs têtes à l'empereur. Sergius, seul auteur de la conjuration, eut l'adresse de se justifier.

Une autre conjuration menaça les jours de Léon. Anastase, las de son exil et ennuyé de la prêtrise, forma le dessein de remonter sur le trône; le roi des Bulgares lui prêta cinq mille livres d'or. Quelques-uns des anciens courtisans du prince détrôné, et qui étaient restés en place, promirent de le seconder : l'un d'eux, le patrice Sisinius, rassemblait déjà des bâtiments et des troupes bulgares pour exécuter cette entreprise. Léon les prévint, envoya au supplice les officiers qui le trahissaient, et gagna, à force d'argent, le roi des Bulgares, qui lui livra Sisinius, Anastase et l'archevêque de Thessalonique; ils furent décapités dans l'hippodrome.

Tous ces complots et la fréquence des révolutions inquiétaient l'empereur sur le sort de ses enfants. Dans l'espoir de rendre son fils Constantin plus respectable aux yeux des peuples et de lui assurer l'héritage de sa couronne, il le fit tenir sur les fonts de baptême par les dignitaires et par les sénateurs; bientôt après il l'associa à l'empire.

Les Juifs, toujours fermes dans leur culte et dans leurs espérances au milieu de leur ruine, proclamèrent un messie et levèrent l'étendard de la révolte; l'empereur comprima

cette rébellion, ce qui était juste et facile ; mais il leur ordonna ensuite, sous peine de mort, de se faire baptiser, ce qui était aussi inique qu'insensé. Les infortunés parurent obéir, et ne firent que profaner un sacrement qu'ils détestaient.

Léon, accoutumé à vaincre, voulait que rien ne lui résistât. Il persécuta les montanistes, et sa violence augmenta l'opiniâtreté de ces sectaires.

La guerre contre les musulmans ensanglantait toujours l'empire : les Sarrasins, en 723, s'emparèrent de la Sardaigne ; Jésid, successeur d'Omar, ne régna que quatre ans, et laissa le sceptre à son frère Hescham ; celui-ci livra bataille aux Romains dans les plaines de Syrie ; il fut battu et contraint de fuir jusqu'à Damas. Mouselima répara cet échec par quelques succès.

L'Orient fit alors sans combat une conquête étrange et nouvelle (an 726) : un volcan souterrain éclata dans l'Archipel, à vingt-sept lieues au nord de l'île de Crète, et fit sortir de la mer l'île de Santorin, aujourd'hui fameuse par ses vins exquis.

Jusque-là, Léon s'était fait admirer comme monarque et comme général ; il ternit cette double gloire en y voulant ajouter celle de théologien : le culte des images lui paraissait superstitieux et contraire à la pureté de la foi évangélique ; décidé à proscrire ce culte, il convoque le sénat : « Je « veux, dit-il, pour prouver à Dieu ma reconnaissance des « bienfaits dont il m'a comblé, je veux abolir l'idolâtrie in« troduite dans l'Église par le culte des images. Ces images, « qu'un peuple fanatique prend pour la Divinité, ne sont « que de véritables idoles. Il m'appartient, comme chef de « la religion ainsi que de l'empire, de réformer un si hon« teux abus. »

A la suite de ce discours, il lut un édit dont l'objet était de détruire ce qu'il appelait une superstition sacrilége. Au mépris des anciennes coutumes, il ordonna aux sénateurs d'enregistrer cet édit sans délibérer.

Cette mesure téméraire excita de grands troubles dans

l'empire. Ceux qui, par dévouement, par conviction ou par intérêt, partageaient l'opinion de l'empereur, attaquèrent avec furie, insultèrent et détruisirent sans respect ces prétendues idoles. On les nomma *iconoclastes*, c'est-à-dire *briseurs d'images*. Ils ne respectaient que la croix. Les autres défendirent avec un égal emportement les objets de leur longue vénération. Léon ne dut pas tarder à sentir qu'il est peut-être plus dangereux d'attaquer les superstitions que la foi.

Cependant, indignés de cette innovation hardie et de cette usurpation de pouvoirs, le patriarche Germain, ainsi que le pape Grégoire, résistent aux ordres de l'empereur, et s'efforcent de lui prouver que les chrétiens honorent les images, et ne les adorent pas. Jean Chrysostôme soutient avec fermeté, en Orient, la doctrine de l'Église. Léon répond à leurs remontrances par des rigueurs et par des vengeances ; tout l'Occident se soulève contre l'édit impérial ; Grégoire écrit avec force à ce monarque, et l'avertit que les princes n'ont aucun droit qui les autorise à statuer sur la foi.

Il est vrai qu'au moment où le pape voulait que la puissance temporelle ne dépassât pas ses limites, il sortit lui-même des siennes, et soutint opiniâtrément la cause des peuples de Calabre et de Sicile, relativement à une nouvelle capitulation à laquelle l'empereur prétendait les assujettir.

Léon, fatigué de cette résistance, veut déposer le pape, et fait tramer dans Rome une conspiration contre lui. La multitude prend le parti du pontife et met à mort les conjurés. Le duc Paul appelle à son secours des troupes de Ravenne; mais les Romains, les Toscans, les Lombards, prennent les armes et rendent ses efforts inutiles. Cependant Grégoire, ne voulant point alors pousser plus loin ses succès, apaisa lui-même la révolte; sa soumission fut apparente, son indépendance réelle ; depuis ce temps, le saint-siége devint aussi cher à l'Italie que le trône impérial lui était odieux.

Le mécontentement qu'excitait partout le despotisme de l'empereur fit sortir les Grecs de leur longue apathie; ils se soulevèrent, et élurent en 727, pour empereur, un officier nommé Cosme, qui parut bientôt, avec une flotte, sous les murs de Constantinople. Le courage de Léon et le feu grégeois détruisirent la flotte et l'espoir des rebelles : Cosme ainsi que son lieutenant Étienne furent pris et eurent la tête tranchée. Une amnistie entière désarma et rassura leurs complices.

Les musulmans, profitant de ces troubles, attaquèrent Nicée. La bravoure des habitants les contraignit de lever le siége. L'empereur persistait toujours à vouloir forcer les consciences; il essaie vainement de déterminer les Vénitiens à embrasser sa cause; ceux-ci refusent de prendre son parti contre le saint-siége. Les villes de Rimini, Fano, Pesaro, Ancône, se soulevèrent contre l'exarque : chacune de ces cités élut un duc; le pape feignait, publiquement, de calmer leur ardeur, que secrètement il excitait.

Le duc de Naples se montra seul docile aux ordres de Léon. Il se mit à la tête de l'armée avec son fils, et marcha contre Rome. Le bruit de son approche produit une révolution : le courage, exilé depuis si longtemps de cette ancienne capitale du monde, semble y renaître; les Romains, qui avaient livré, sans résistance, aux plus vils Barbares, leurs richesses, leur sang, leur honneur, leur liberté, s'arment avec fureur pour soutenir une querelle théologique : ils sortent de la ville, livrent bataille aux Napolitains, les enfoncent, et tuent le duc de Naples ainsi que son fils.

Le roi des Lombards, saisissant cette occasion favorable à ses desseins ambitieux, affectant un zèle ardent pour la cause du pape, s'empara de Ravenne, prit Narni, dans le duché de Rome, et en fit présent à l'Église romaine, qui l'accepta.

L'exarque, retiré à Côme, trama dans Rome, par ses agents, une nouvelle conspiration contre le pontife : le peuple le sauva encore une fois de la fureur des conjurés. L'a-

mitié du roi lombard inspirait cependant à Grégoire plus de craintes que d'espérances : ce pape habile pénétrait ses vues secrètes, et regardait la conquête de Ravenne comme le prélude de celle de Rome; dans cette position critique, il implora le secours des Vénitiens. A sa prière, le doge Orso arma une flotte, en 729, débarqua ses troupes, fondit à l'improviste sur l'armée du roi Luitprand, la battit, fit prisonnier le neveu du roi, chassa les Lombards de Ravenne, et, n'osant offenser l'empereur, y rétablit l'exarque Eutychius.

Le roi lombard, irrité de sa défaite, conclut une alliance avec l'exarque, et s'approcha de Rome; ce nouveau danger décida le pape à implorer l'appui du fameux Charles Martel, qui, sous le nom du roi Thierry IV, gouvernait alors la France. Ainsi les fautes de Léon furent la cause principale qui décida Rome à tourner ses regards vers le Nord : elle prit l'habitude d'appeler en Italie les Français, moins dangereux pour elle, par leur éloignement, que les impériaux et les Lombards.

Cependant la médiation de Charles, par une circonstance imprévue, devint alors inutile. Au moment où les armées coalisées étaient campées dans les prairies de Néron, lorsque Rome se croyait perdue sans ressource, le courageux Grégoire sort à la tête de son clergé, et paraît dans le camp du roi de Lombardie. La vue de la croix, la pompe du cortége, l'aspect vénérable du pape, revêtu, ainsi que tous les prêtres, de leurs habits pontificaux, étonnent, émeuvent, attendrissent, désarment le roi lombard; en vain l'exarque veut affermir son courage : ce prince, touché, désarmé, entraîné par l'éloquence du pontife, se jette à ses pieds, le suit au Vatican, s'y dépouille de ses ornements royaux, les dépose au pied du tombeau de l'apôtre; enfin il supplie le pape de lui pardonner, de lever l'excommunication lancée contre lui, et de lui accorder son amitié.

Le pontife le relève, l'embrasse; les alarmes cessent, la haine s'éteint, la paix est signée, et Grégoire reste vain-

queur des deux armées ennemies qui se retirent l'une à Pavie, et l'autre à Ravenne.

Le pape était trop habile pour ne pas sentir que sa gloire pouvait exciter l'envie, et que la modération seule consoliderait son triomphe ; il persuada lui-même aux Romains de reconnaître l'autorité de l'exarque ; mais il n'en cédait que l'ombre et en gardait la réalité.

Peu de temps après, les Toscans élurent pour empereur un certain Tibère, qui, à leur tête, marcha contre Rome : l'exarque, qui avait licencié ses troupes, se montrait consterné ; Grégoire lui rend le courage ; il monte en chaire : du haut de cette tribune, comme les anciens consuls, il appelle les citoyens à la défense de la patrie ; à sa voix ils prennent tous les armes ; l'exarque les commande, attaque l'usurpateur, le défait, le poursuit, l'assiége, le prend, et envoie sa tête à l'empereur.

Les obstacles opposés aux ordres de Léon le rendaient fanatique dans son hérésie. Le patriarche Germain, presque centenaire, osa lui reprocher son injustice ; l'empereur lui donna un soufflet et le fit déposer par le sénat. Germain alors, se dépouillant du paldium, dit au tyran : « Ma personne est soumise aux ordres absolus du prince, mais ma « foi ne cède qu'à un concile général. »

Les soldats, presque toujours disposés à servir les caprices du despotisme, brisaient partout les images et insultaient les prêtres. L'implacable Léon fit brûler la bibliothèque publique, parce que les professeurs qui l'administraient ne partageaient pas ses opinions ; partout ses rigueurs excitaient la révolte : il voulut faire enlever un crucifix de bronze attaché à une porte de la ville ; le peuple le défendit et fut taillé en pièces par la garde impériale. La persécution des apôtres fit peut-être moins de martyrs que le brisement des images.

Les Romains perdirent bientôt un grand homme ; Grégoire II mourut en 731. Grégoire III lui succéda ; sous son pontificat, la querelle qui divisait le saint-siége et l'empire s'aigrit de plus en plus.

De nouvelles attaques des Sarrasins multiplièrent encore les embarras de Léon, et comme les troubles religieux l'occupaient alors plus que la guerre, il se reposa sur ses lieutenants du soin de les combattre. Les Arabes pénétrèrent en Paphlagonie, et défirent une armée romaine. Les Turcs avaient forcé les portes Caspiennes; Mouselima les en chassa.

En 732, le pape réunit un concile à Rome. Là, en présence de la noblesse et du peuple, on déclara séparé de la communion des fidèles quiconque manquerait au respect dû aux images.

Ce décret parut à Léon un outrage insupportable; il chargea le duc de Sybire de livrer Ravenne au pillage, de s'emparer de Rome, de détruire toutes les images, et d'amener le pape enchaîné à Constantinople.

Le général, à la tête d'une forte armée, débarque en Italie; les femmes, les vieillards, les enfants, se couvrent de sacs et de cilices; ils font retentir les temples de leurs gémissements; mais la fureur succède à la consternation : les citoyens prennent les armes; à la vue de l'ennemi, feignant de fuir, ils attirent les troupes impériales dans une embuscade, fondent sur elles, les taillent en pièces, et coulent à fond leurs vaisseaux.

Ce revers met le comble à la fureur de Léon : il enlève à la juridiction de l'Église de Rome la Grèce, l'Illyrie, la Macédoine, qu'il soumet au patriarche de Constantinople, et commence ainsi la funeste division de l'Église grecque et de l'Église latine.

Depuis cette époque, aucun succès éclatant ne consola Léon de ses disgrâces. Pendant six ans les Sarrasins continuèrent impunément leurs courses en Asie. Soliman, protégeant un imposteur qui se disait fils de Justinien II, le couronna dans Jérusalem, et lui envoya des troupes; mais l'armée de Léon le défit et le tua.

L'empereur donna pour femme à son fils Constantin la fille du kan des Kosars; cette princesse, dont on admirait

l'esprit et la beauté, prit, en recevant le baptême, le nom d'Irène.

Les liens qui attachaient Rome à l'empire se relâchaient chaque jour. En 741, le pape fit un acte de souveraineté jusque-là sans exemple; il envoya une ambassade solennelle à Charles Martel, et, dans l'espoir d'obtenir son appui, lui fit présent des clefs du tombeau de saint Pierre, et d'une partie des liens de cet apôtre. Baronius, en parlant des craintes et des gémissements de Grégoire III, dit « que ce « pape sema les larmes, et que ses successeurs moissonnè- « rent dans la joie. »

Charles reçut aussi des députés du sénat et du peuple romain, qui le décorèrent des titres de consul et de patrice; Charles, de son côté, envoya au pape l'abbé de Corbie et un moine de Saint-Denis, chargés de riches présents; mais il refusa les secours qu'on lui demandait, dans la crainte de s'affaiblir en France et de se brouiller avec le roi lombard qui l'avait aidé à combattre les Sarrasins.

L'année 741 vit mourir trois hommes fameux, Charles Martel, Grégoire III et Léon. Une hydropisie termina les jours de l'empereur; il avait régné vingt-quatre ans: son fanatisme ternit sa gloire, et les extravagances du théologien effacèrent le souvenir des exploits du guerrier.

CHAPITRE XXXII.

CONSTANTIN V, DIT COPRONYME.

(Ans de J.-C. 741-775.)

État de l'empire à l'avénement de Constantin V. — Portrait de cet empereur. — Révolte d'Artabase, son beau-frère. — Fuite de Constantin en Phrygie. — Artabase est proclamé empereur. — Bataille entre Constantin et Artabase. — Défaite et fuite d'Artabase. — Événements en Orient. — Tableau de cette époque désastreuse. — — Habileté et puissance du pape Zacharie. — Querelles d'Astolphe, roi des Lombards, et du pape. — Règne de Pépin. — Abolition de l'exarchat par Astolphe. — Mort de Zacharie, remplacé par Étienne II. — Marche d'Astolphe contre Rome. — Guerre entre Pépin et Astolphe. — Défaite, fuite et capitulation d'Astolphe. — Siége de Rome par Astolphe. — Levée du siége. — Soumission d'Astolphe. — Première

donation à l'Église. — Mort d'Astolphe. — Didier est roi des Lombards. — Mort du pape Étienne, remplacé par son frère Paul. — Cruautés de Constantin. — Son ambassade à Pépin. — Révolution ecclésiastique à Rome. — Étienne III est élu pape. — Origine du collége des cardinaux. — Violence de Didier à l'égard du pape. — Mariage de Léon, fils de Constantin, avec Irène. — Querelle entre Didier et la France. — Mariage de Charlemagne et d'Hermengarde, fille de Didier. — Mort d'Étienne III, remplacé par Adrien. — Marche de Didier sur Rome. — Sa défaite et sa fuite. — Entrée de Charlemagne dans Rome. — Soumission de Didier. — Fin du royaume des Lombards. — Mort de Constantin.

Le trône sur lequel monta Constantin ne brillait que par le souvenir de son ancienne grandeur; il était entouré de ruines et de débris. Les Sarrasins, maîtres de la Syrie, de la Perse, de la Palestine, de l'Égypte et de l'Afrique, après avoir conquis l'Espagne, s'étaient avancés jusqu'au centre de la France, qu'ils auraient subjuguée, si le courage héroïque de Charles Martel et la victoire éclatante qu'il remporta sur eux n'eussent opposé une digue insurmontable à ce torrent; sans ce grand homme, toute l'Europe gémirait aujourd'hui, comme l'Orient, sous le despotisme et le cimeterre musulmans.

L'Italie ne tenait plus à l'empire que par quelques souvenirs et un reste de crainte. Grégoire II, tout en paraissant s'opposer à une révolution, avait accoutumé le monde à voir la tiare résister à la couronne. Grégoire III fit plus; il offrit Rome à Charles Martel, et le refus seul de ce prince conserva aux empereurs, pour quelque temps, sur cette capitale, une apparence de souveraineté.

Léon, en brisant les images, en bravant les anciennes coutumes, et en démembrant la juridiction du saint-siége, s'était rendu odieux aux peuples d'Italie, toujours opprimés et jamais défendus par les empereurs d'Orient; ils méprisaient ces princes comme faibles, les redoutaient comme tyrans, et les haïssaient comme hérétiques. Zacharie, successeur de Grégoire III, regardait également comme ses ennemis les Grecs et les Lombards. Pour se défendre contre eux, il s'attacha aux Français, et prépara ainsi, de concert

avec l'opinion publique, la grande révolution qui fonda, peu de temps après, le nouvel empire d'Occident.

Aucun prince n'était moins capable que Constantin de soutenir l'autorité impériale dans des temps si critiques : ce prince orgueilleux, violent, impie, choquant les mœurs d'un siècle religieux, méprisait tous les cultes, se moquait des saints, défendait d'honorer leurs reliques, outrageait la Vierge, et la comparait indécemment à une bourse qu'on méprise quand l'or qu'elle contenait en est sorti. Au scandale de ses discours, il joignait celui des plus sales débauches; bizarre et bas dans ses goûts, il se frottait de fiente et d'urine de cheval, et contraignait ses courtisans à l'imiter. Ce fut cet étrange caprice qui lui fit donner le surnom de *Copronyme*. D'autres prétendent que le patriarche l'avait ainsi appelé, parce qu'étant enfant et présenté à l'église, il avait sali par des excréments les fonts baptismaux. L'histoire, pour être vraie, se voit forcée de descendre dans ces honteux détails, lorsqu'elle doit peindre les trônes et les peuples dégradés et avilis par la servitude.

Les excès de Constantin, sa haine contre Dieu, sa passion pour la magie, ses violences contre les prêtres, lui attiraient une foule d'ennemis. Artabase le curopalate, qui avait épousé sa sœur Anne, crut pouvoir détrôner facilement un si méprisable monarque.

L'empereur, soupçonnant ses desseins, lui demanda ses enfants pour otages. Artabase alors, ne ménageant plus rien, souleva l'armée qu'il commandait et marcha contre son beau-frère. Constantin, épouvanté, prit la fuite, et se sauva en Phrygie; mais, malheureusement pour l'empire, deux braves guerriers, Longin et Sisinius, entreprirent de lui conserver un sceptre qu'il abandonnait et qu'il était indigne de porter.

Cependant le patriarche, convoquant le peuple de Constantinople, déclare publiquement qu'il a entendu Constantin renier Jésus-Christ. La multitude, indignée, prononce

son arrêt, et proclame empereur Artabase, qui s'empare du palais, et rétablit dans la ville le culte des images.

Longin et Sisinius, ayant rassemblé de nombreuses troupes, rendent à Constantin l'espérance et le courage, et il reparaît à la tête d'une armée; les deux rivaux, également indignes de l'empire, implorent bassement l'appui de l'étranger et les secours du calife Oualid, fils d'Hescham. Le fier Arabe, qui les méprisait, rejette leur prière, profite de leur division, et ravage l'Asie.

Peu de temps après, Constantin rencontra Artabase près de Sardes, et lui livra bataille : l'habileté de Sisinius décida la victoire; Artabase fut défait, et son fils Nicétas éprouva un revers semblable en Bithynie (an 743). On vit alors se renouveler toutes les horreurs des anciennes guerres civiles : la discorde régnait dans toutes les familles; l'obscurité même ne donnait pas le repos. L'empire, déchiré par ses dissensions et pillé par les Arabes, nageait dans le sang : les deux partis semblaient mépriser l'humanité, la justice, la religion, et des deux côtés on combattait avec fureur pour deux princes qui déshonoraient le trône, l'un par ses vices, et l'autre par son incapacité.

Enfin, après plusieurs succès balancés, Constantin assiégea Constantinople, défit la flotte de son rival, se rendit maître de la personne de Nicétas, le fit décapiter sous les murs de la capitale, et entra d'assaut dans la ville.

Artabase s'était sauvé dans un fort; obligé d'y capituler, il se rendit, et on lui creva les yeux. L'empereur ne fit aucune grâce aux partisans de son ennemi; les uns furent tués, les autres mutilés. Sisinius avait obtenu que l'on conserverait au patriarche sa vie et sa dignité; au mépris de cette promesse, il fut promené sur un âne et livré aux insultes des soldats, qui le privèrent de la vue.

Il ne manquait au féroce Constantin, pour être le plus vil des monstres, que de se montrer ingrat. Deux mois après que Sisinius l'eut replacé sur le trône, il lui arracha les yeux. Cette guerre cruelle fit périr la fleur des armées ro-

maines, et le triomphe de l'empereur fut, sous tous les rapports, un long deuil pour l'empire.

Le destin, qui n'avait pas encore marqué l'heure de la chute du trône d'Orient, le sauva au moment où rien ne paraissait devoir le garantir d'une prompte ruine.

La discorde divisa de nouveau les Arabes : les descendants d'Abbas, oncle du prophète Mahomet, s'étaient révoltés depuis quelques années contre les Ommiades. Après de longs et de sanglants combats, Aboul-Abbas, ayant vaincu et tué Merouan, fils d'Oualid, monta sur le trône; sa dynastie, celle des Abbassides, régna cinq cent vingt-trois ans. Aboul-Abbas quitta Damas et s'établit en Chaldée. Almanzor, son frère, qui lui succéda, bâtit sur le Tigre la fameuse ville de Bagdad, qui devint la résidence des califes abbassides.

Comme la longue guerre qui détruisit la race des Ommiades avait affaibli les Sarrasins, Constantin, profitant de ces circonstances, battit les Arabes et reprit sur eux une partie de la Comagène; il les chassa aussi de Chypre. Mais l'Asie semblait alors condamnée à ne jouir d'aucun repos; le fléau de la peste se joignit à l'avarice et aux concussions des magistrats de l'empereur, pour la désoler et la dépeupler.

Jamais, dans les annales du monde, on ne vit d'époque plus désastreuse pour les nations et plus orageuse pour les têtes couronnées; le cimeterre mahométan ravageait les villes, dévastait les champs, moissonnait les sceptres, forçait les consciences, et répandait partout la terreur et la servitude.

Les guerriers du Nord détruisaient les derniers débris de l'empire romain, réduisaient les anciens maîtres du monde en esclavage, renversaient leurs monuments, chassaient de l'Europe les arts et les sciences, et la plongeaient dans une obscurité profonde; on n'y voyait briller que les torches de l'ignorant fanatisme, et les glaives d'une foule de princes et de seigneurs, toujours divisés entre eux, mais toujours armés contre les trônes et contre les peuples.

Dans ce siècle de barbarie, l'ambition aurait dû être plus effrayée que tentée du pouvoir suprême; il y avait peu de di-

stance entre le palais et la prison, entre le trône et l'échafaud.

Presque tous les monarques mouraient de mort violente ; les califes périssaient sous le cimeterre ou sous le poignard ; à Constantinople, on assassinait les monarques, on crevait les yeux des empereurs détrônés.

Dans l'Occident, les princes qui survivaient à leur chute étaient rasés, confinés dans des monastères, et souvent privés de la vue. Le monde était bouleversé par de continuelles révolutions, et ce fut sous le règne de Constantin et de son fils qu'on vit s'accomplir celle que les fautes de Léon avaient préparée en Italie.

Le pape Zacharie conserva adroitement son autorité, en montrant une feinte soumission à Constantin, et en menaçant des vengeances du ciel Hilprand, roi des Lombards, faible successeur de Luitprand. Ratchis, qui le remplaça, se montra d'abord plus formidable : il menaça Rome et assiégea Pérouse; mais Zacharie vint le trouver, et lui parla avec tant de force et d'onction, que le roi lombard, passant subitement de la fureur au repentir, de l'orgueil à l'humilité, déposa sa couronne aux pieds du pontife, reçut de lui l'habit de moine, et se retira dans le monastère du mont Cassin.

Ces guerriers, à la fois farouches et superstitieux, montraient aux papes tantôt l'âpre fierté d'un despote et d'un conquérant, tantôt l'humble soumission d'un catéchumène.

Astolphe, parvenu au trône des Lombards, parut moins dévôt et plus ambitieux; comme il voulait ranger Rome sous sa domination, il décida le saint-siége à s'assurer contre lui de la protection de la France.

Dans ce même temps, les Français, qui toujours voulurent la liberté ou la gloire, étaient fatigués de se voir gouvernés arbitrairement par des officiers du palais, qui régnaient sous le nom de leurs princes fainéants; ils détrônèrent cette race abâtardie : Pépin, maire du palais, héritant du respect que les exploits de Charles Martel avaient inspiré à la nation, enferma son souverain dans un couvent et s'empara du trône.

Dans le dessein de rendre son nouveau pouvoir plus sacré, en joignant à l'autorité du consentement national celle de la religion, il voulut se faire reconnaître et couronner par le pape.

Zacharie avait aussi besoin de son secours pour assurer son indépendance; ce pontife ambitieux, détournant ses yeux du ciel et les fixant sur la terre, déclara qu'il était juste que Pépin portât le titre de roi, puisqu'il en exerçait l'autorité, et décida ainsi que le gouvernement de fait devait l'emporter sur le gouvernement de droit.

Par un échange politique de complaisance, le descendant de Clovis, Childéric III, reçut la tonsure, Pépin la couronne, Zacharie et l'Église une souveraineté temporelle.

Cependant Astolphe, qui voyait que les efforts de cette alliance nouvelle étaient dirigés contre lui, rompit la paix, déclara son dessein de conquérir et de ravager Rome; il s'empara d'abord de Ravenne, et abolit l'exarchat, qui existait depuis cent quatre-vingt-cinq ans; ainsi disparut cette dernière et faible image de l'empire romain.

Sur ces entrefaites Zacharie mourut; Étienne II lui succéda : l'adresse et la feinte soumission de ce nouveau pape obtinrent une paix que l'on conclut pour quarante ans, mais qui fut rompue quatre mois après.

Le roi lombard demanda sans détour que Rome le reconnût pour souverain. Le pape tenta de vains efforts pour le fléchir. L'empereur, fier de quelques succès remportés sur les Sarrasins, crut que, sans soldats, son nom suffirait pour arrêter le roi de Lombardie : il était trop faible pour porter ses armes en Italie; il y envoya le silenciaire de son palais, Jean, qui somma le roi lombard de lui restituer Ravenne; Astolphe continua sa marche; l'ambassadeur n'obtint que des réponses vagues.

La terreur régnait dans Rome : autrefois tout le peuple eût pris les armes, alors le clergé fit des processions, les citoyens les suivirent pieds nus, suspendant à la croix le traité de paix violé par Astolphe.

Etienne, qui cherchait d'autres secours que ceux du ciel, écrivit à Pépin et aux grands de la France pour implorer leur appui. Pépin ne lui offrit qu'un asile; le pape se rendit à Pavie, trouva le roi de Lombardie inflexible, et en obtint seulement la permission de se rendre en France.

Le fils du roi des Français, Charles, si fameux depuis sous le nom de Charlemagne, vint au-devant de lui; ce fut alors que Pépin, usurpant les droits de l'empereur, promit de donner aux successeurs de saint Pierre l'exarchat et la Pentapole. Pour prix de ce don, Étienne le releva de ses serments : il fut absous et sacré, ainsi que la reine et ses deux fils; le pape excommunia d'avance tous les seigneurs qui oseraient détrôner la dynastie régnante, et il revêtit Pépin, ainsi que ses enfants, du titre de patrice de Rome; par ce premier concordat, le pontife et le roi légitimaient réciproquement leur usurpation, et se donnaient mutuellement ce qui ne leur appartenait pas.

Le roi rassembla un parlement à Quercy-sur-Oise, et, malgré l'opposition de plusieurs seigneurs, il fit décider la guerre contre Astolphe, dans le cas où ce prince s'opposerait à l'exécution du traité conclu avec Rome. Pépin somma le roi de Lombardie de restituer les terres qu'il avait conquises; sur son refus, il franchit les Alpes, bat complétement l'armée des Lombards, poursuit Astolphe, l'assiége dans Pavie, le réduit à capituler, enfin il le force à remettre entre les mains du pape l'exarchat ainsi que la Pentapole, à lui payer un tribut annuel, et à lui livrer quarante otages (an 754).

Tandis que l'Italie échappait ainsi à Constantin, ce lâche empereur s'occupait tranquillement à nommer un patriarche et à convoquer un concile, où trois cents évêques proscrivirent le culte des images.

Dès que le roi de France fut revenu dans ses États, Astolphe, qui respectait peu les serments arrachés par la violence, reprit les armes, et revint assiéger Rome.

Depuis que l'Église avait oublié cette maxime de l'Evangile : *Mon royaume n'est pas de ce monde*, l'ambition per-

mettait et dictait à sa politique des fraudes pieuses. Étienne supposa une lettre écrite par saint Pierre au roi de France, et envoya à Pépin, pour échauffer son zèle, cette épître prétendue du prince des apôtres.

Le roi la crut vraie, ou feignit de la croire ainsi; il passa de nouveau les Alpes. Astolphe effrayé n'osa combattre, leva le siége, s'enferma dans Pavie et demanda la paix. L'abbé Fulrade, commissaire français, accompagné des commissaires lombards, en présence d'Astolphe et du pape, prit solennellement possession de l'exarchat. Après cette cérémonie, il se rendit à Rome, et déposa l'acte de donation, ainsi que les clefs des villes, sur le tombeau de saint Pierre.

Ce fut ainsi que le saint-siége acquit la possession de trois provinces et de vingt-deux villes. Cet exemple eut des imitateurs; d'autres églises se firent donner des principautés, quelques monastères des seigneuries; les papes joignirent la puissance temporelle à l'autorité spirituelle : ce mélange du sacré et du profane rendit l'Église plus forte et moins sainte; les intérêts humains l'emportèrent souvent sur ceux du ciel, et c'est dans cette grande révolution que l'on doit chercher la première cause des querelles continues et des longs malheurs qui ensanglantèrent l'Europe. Ils durent leur naissance à la confusion de deux pouvoirs, entre lesquels il n'a pas été possible depuis de tracer des limites certaines.

Plusieurs auteurs prétendent que, par cette première donation à l'Église, Pépin n'avait concédé que les terres, et s'était réservé la souveraineté : d'autres disent que cette souveraineté illusoire fut quelque temps conservée aux empereurs d'Orient. Ce qui donne du poids à cette dernière opinion, c'est que jusqu'à l'époque du couronnement de Charlemagne, les papes datèrent leurs lettres du règne des empereurs de Constantinople, et que le sénat et le peuple romain, en écrivant à Pépin, nommaient le pape leur pasteur et non leur seigneur.

Peu de temps après ces événements, Astolphe fut tué par un sanglier (an 756); l'ancien roi Ratchis, ennuyé du cloî-

tre, voulait remonter sur le trône; Didier, duc d'Istrie, appuyé par les troupes et favorisé par le pape, obtint le sceptre des Lombards.

Dans le même temps, Étienne mourut; Paul son frère lui succéda : il ne restait alors aux empereurs, en Italie, que Naples, Gaëte, la Pouille et la Calabre.

La puissance de Pépin inspirait alors tant d'effroi, qu'au lieu d'oser le combattre, l'empereur, le pape et le roi des Lombards s'efforçaient à l'envi d'obtenir son amitié.

Constantin, abandonnant tout espoir de réparer ses pertes en Italie, réunit toutes ses forces contre les Sarrasins; il remporta sur eux quelques avantages; il défit aussi les Esclavons, fut ensuite battu par les Bulgares. Quelques années après, en 763, il prit sa revanche, leur livra une grande bataille, qui dura toute une journée, et les défit complétement; mais il déshonora sa victoire en faisant couper la tête aux prisonniers dans le cirque.

Ce tyran méfiant et cruel fit arrêter, sur un simple soupçon, dix-neuf officiers de son palais; on les conduisit enchaînés dans l'hippodrome, et, avant de les faire décapiter, Constantin excitait lui-même le peuple à les insulter. On voyait au nombre de ces victimes deux patrices et un commandant de la garde.

L'empereur, dans l'espoir de semer la division entre les Français et les Lombards, envoya six patrices en ambassade à Pépin. Il lui demandait la main de sa fille Gizelle pour son fils Léon, associé à l'empire, et prétendait qu'on lui donnât pour sa dot l'exarchat (an 767).

Plusieurs prêtres iconoclastes faisaient partie de cette ambassade : négociateurs maladroits, théologiens opiniâtres, loin de concilier les esprits, ils les aigrirent, élevèrent imprudemment une difficulté nouvelle, et par là donnèrent naissaéce au schisme qui divise encore les deux Églises.

Ils accusèrent les Latins d'hérésie, parce que ceux-ci faisaient procéder le Saint-Esprit du Fils comme du Père. Les légats du pape soutinrent avec chaleur, contre eux, leur opi-

nion en présence de Pépin; la dispute porta également sur les intérêts terrestres et sur les intérêts religieux. On croit même que ce fut alors que les légats, dans le dessein d'appuyer les prétentions du pape sur l'exarchat, et de leur donner une apparence d'anciens droits, fabriquèrent le faux acte de donation attribué au grand Constantin.

L'ambassade impériale échoua complétement; le clergé français condamna l'hérésie du clergé grec, et le roi rejeta les demandes de l'empereur.

Cependant la nouvelle grandeur de Rome était encore douteuse et chancelante : Paul mourut; Toton, duc de Toscane, entra en armes dans la ville, et força le peuple à élire pour pape son frère Constantin, qui était laïque. L'usurpateur du saint-siége écrivit à Pépin, qui ne voulut point le reconnaître. De son côté, Didier envoya un corps de troupes à Rome, dans le dessein d'y faire proclamer pape un prêtre nommé Philippe, qui lui était dévoué : cette ville infortunée devint un champ de bataille entre les Lombards et les Toscans; mais ceux-ci, après s'être affaiblis et presque détruits mutuellement, cédèrent aux menaces et à l'indignation du clergé, de la noblesse et du peuple, qui, las de leur violence, se rassemblèrent et élurent pour pape Étienne III. L'autre pape fut enfermé, et les Romains, imitant alors la barbarie des Orientaux, lui crevèrent les yeux, ainsi qu'au tribun Gracilis, son protecteur (an 768).

Étienne III envoya une ambassade en France. Pépin était mort; Charles et Carloman, ses fils, tous deux patrices de Rome, accueillirent favorablement les ambassadeurs, et chargèrent douze évêques de se rendre dans la capitale du monde chrétien, pour y établir l'ordre et le calme.

Un concile convoqué par eux confirma la déposition du pape Constantin, et décida qu'on ne pourrait plus être pape sans avoir été prêtre ou diacre-cardinal, c'est-à-dire attaché à une église. Telle fut l'origine de ce collége fameux de cardinaux qui, depuis, porta la pourpre, et prétendit renouveler l'éclat du sénat romain.

Le même concile anathématisa celui de Constantinople, qui avait proscrit le culte des images.

Didier, éludant ses promesses, refusait toujours de restituer complétement au saint-siége son patrimoine. Sous un prétexte de dévotion, il s'approche de Rome : ce dangereux pèlerin, avec une armée pour escorte, cache ses projets hostiles sous un voile de respect et d'amitié ; par ses artifices, il engage le pape à venir dans son camp. Le premier jour, le pontife est reçu comme un père ; le second, il est traité comme un sujet : Didier lui parle avec hauteur, le fait arrêter, égorge ses principaux officiers, et le force à écrire au roi de France des lettres où la crainte avait dicté à la faiblesse des éloges mensongers.

Au lieu de saisir cette occasion pour recouvrer sa gloire et sa puissance, en sauvant Rome et en délivrant le pape, l'empereur, enfermé dans son palais, ne s'occupait que de la querelle des iconoclastes. Il aurait dû chercher, pour son fils Léon, une femme qui lui donnât quelque allié puissant ; mais, en le mariant, il consulta plus ses caprices que la politique, et lui fit épouser une fille athénienne nommée Irène, qui devint célèbre par son habileté, par sa dissimulation, par son génie et par ses crimes.

Didier, loin de l'imiter, demanda en mariage Gizelle, sœur de Charlemagne. Le pape, qui redoutait ce rapprochement, écrivit au roi de France une lettre violente dans laquelle l'esprit de haine éteignait celui de charité : il y représentait les Lombards comme un peuple abominable, qui répandait en Europe la lèpre et la corruption : « Les unir, disait-il, au sang « de la noble nation des Français, ce serait mêler la lumière « aux ténèbres. »

Berthe, veuve de Pépin, prenait le parti des Lombards ; cependant leur roi n'obtint pas Gizelle ; mais sa fille Désidérata, que d'autres nomment Hermengarde, épousa Charlemagne. Cette princesse, qui devait être un lien d'amitié, devint la cause d'une haine éternelle. Charles la répudia au bout d'un an ; les Français désapprouvèrent ce divorce et s'opposèrent

quelque temps au second mariage du roi avec Hildegarde. Carloman mourut; Charles, son frère, s'étant emparé de ses États, Didier, furieux de l'affront que sa fille avait reçu, offrit un asile à la veuve, aux enfants de Carloman, se déclara leur défenseur, et commença cette lutte qui devait bientôt décider du sort de l'Occident.

Le pape Étienne III terminait alors sa carrière orageuse; son successeur Adrien, marchant sur les traces de ceux qui l'avaient précédé, secoua totalement le joug des empereurs d'Orient. Résolu de se servir du génie de Charlemagne pour détruire les Lombards et pour affermir l'autorité du saint-siége, il rejeta hautement l'alliance que lui offrait Didier; ce prince s'empare du duché de Ferrare, bloque Ravenne, exige que le pape vienne à Pavie, et veut le forcer à couronner le fils de Carloman comme roi d'Austrasie.

Adrien refuse de sortir de Rome, Didier marche contre cette ville avec son armée (an 773); le pape agit en souverain, et lui oppose des troupes levées dans la Toscane, dans la Campanie et dans la Pentapole.

Charlemagne, hésitant à franchir les Alpes, comme autrefois César à passer le Rubicon, tentait la voie des négociations, et offrait à Didier de fortes sommes d'argent, pour qu'il laissât le pape libre et qu'il lui rendît ses biens. Le roi des Lombards, frappé de cet aveuglement qui précède la chute des princes, refusa d'écouter ses propositions. Charles alors, rapide et terrible comme la foudre, descend du mont Cenis, met en déroute Adalgise, fils du roi lombard, défait Didier, le poursuit, le chasse de Turin, l'enferme et l'assiége dans Pavie.

Spolette et Ancône se donnent au pape; toute l'Italie tremble devant le glaive de Charles; il paraît sous les murs de Rome (an 774); le samedi-saint, il y entre en triomphe, se prosterne au pied des autels, confirme la donation de Pépin, et en fait un nouvel acte signé par tous les évêques et par tous les nobles. Il y ajouta, dit-on, les territoires de Spolette, de Bénévent, et une partie de ceux de Toscane et de Campanie.

Ce nouveau Brennus, au lieu de ravager Rome, venait la délivrer. De retour devant Pavie, il força Didier de se rendre à discrétion, et l'amena en France avec sa femme et sa fille ; ce fut ainsi que périt le royaume des Lombards, qui avait duré deux siècles.

Tandis que ce nouveau météore brillait dans l'Occident, l'Asie était à la fois dévastée par les Sarrasins et opprimée par l'empereur. Un vil courtisan, Lachanodracon, digne ministre de Constantin Copronyme, accablait les peuples d'impôts, vendait les monastères, forçait les moines à se marier, et envoyait au supplice les prêtres orthodoxes.

Le fils de Didier, qui s'était sauvé de Vérone, vint chercher un refuge à Constantinople, où il reçut le titre de patrice et prit le nom de Théodore. L'empereur, après avoir combattu les Sarrasins sans succès, marcha contre les Bulgares à la tête de quatre-vingt mille hommes, traversa tout leur pays sans le conquérir, et revint dans la capitale, plus chargé de butin que de gloire.

L'année suivante (775), au moment où il se disposait à partir pour une nouvelle expédition, une fièvre ardente et pestilentielle termina son règne honteux; il était dans sa cinquante-sixième année et avait souillé le trône trente-quatre ans.

Les iconoclastes honorèrent sa mémoire; les catholiques l'accablèrent d'outrages, et prétendirent qu'en expirant, déchiré de remords, il croyait déjà sentir les flammes éternelles. Sans écouter ces panégyriques et les satires dictées par l'esprit de parti, l'histoire, d'accord avec la justice et la vérité, placera Constantin Copronyme au nombre des Caligula, des Néron, et des autres monstres dont les vices ont déshonoré le sceptre. Il n'avait eu qu'un fils d'Irène; sa seconde femme, Eudoxie, lui en laissa cinq.

CHAPITRE XXXIII.

LÉON IV.

(Ans de J.-C. 775-780.)

Association de Constantin à l'empire. — Conspiration contre Léon IV. — Sa clémence pour les conjurés. — Victoire sur les Sarrasins. — Mort d'Othman, fils du calife. — Mort de Léon.

On remarque avec surprise que les Romains, ayant renoncé depuis tant de siècles à la liberté, n'aient jamais conçu la pensée de s'assurer le seul et faible dédommagement que pouvait leur offrir le pouvoir absolu, c'est-à-dire le repos.

Les orages avaient passé de la tribune et du forum dans le palais, théâtre sanglant de conjurations, d'assassinats et de révolutions; il en résultait une variation perpétuelle dans les places, dans les rangs, dans les fortunes et même dans les lois. Le favori d'un jour était le lendemain captif, banni ou mutilé. On ne voyait rien de stable que la servitude et le malheur.

Le seul remède à de si grands maux eût été d'établir des institutions pour limiter l'autorité, avec un ordre régulier, héréditaire et invariable, de succession au trône: ce trône alors, en comprimant les ambitions privées, serait devenu un appui, au lieu d'être un écueil.

Mais les idées les plus simples sont celles qui viennent le plus tard. Longtemps l'univers, courbé sous le despotisme, préféra la tyrannie élective à la monarchie héréditaire et libre; en vain les empereurs s'efforçaient de conserver le sceptre dans leurs familles, les grands s'y opposaient, et les peuples, sacrifiant sans peine tous leurs autres droits, ne se montraient jaloux que de celui d'élire leurs maîtres.

Dès que Léon fut couronné, craignant l'ambition de ses frères, il chercha les moyens d'assurer le sort de son fils Constantin, âgé alors de cinq ans. Ce faible prince n'osait

se servir de son autorité pour associer cet enfant au trône, il voulut y paraître forcé : quelques sénateurs, qui lui étaient dévoués, le supplièrent publiquement d'accorder le titre d'auguste à Constantin. Il refusa d'abord d'y consentir; mais comme ceux-ci s'écrièrent qu'ils ne reconnaîtraient d'autre empereur que son fils, feignant de se laisser vaincre par leurs instances, auxquelles les princes joignaient hypocritement les leurs : « Mes frères, dit-il, vous voyez que je cède « au vœu public et à vos désirs : n'oubliez jamais que c'est « Dieu, que c'est Jésus-Christ lui-même qui dépose mon fils « entre vos mains. »

Ses craintes ne tardèrent pas à se vérifier : Nicéphore, son frère, conspira contre lui; le complot étant découvert, les courtisans conjuraient l'empereur d'envoyer son frère au supplice; ils demandaient même la mort d'un autre de ses frères, nommé Christophe, comme lié intimement au coupable Nicéphore. « Je pense différemment, répondit avec gé« nérosité Léon, et je pardonne, au contraire, au criminel « Nicéphore, en faveur de Christophe qui est innocent. »

Léon était juste et clément : le roi des Bulgares, Téléric, avait longtemps fait la guerre à l'empire ; ses peuples le chassèrent; il vint chercher un asile à Constantinople ; l'empereur, oubliant ses offenses, ne vit que son malheur, l'accueillit honorablement et le nomma patrice.

L'armée de l'empereur, sous les ordres de Lachanodracon, remporta, en 780, une grande victoire sur l'armée sarrasine, commandée par Othman, fils du calife : le général romain, meilleur guerrier que ministre, tua de sa main Othman.

Léon ne jouit pas de ce triomphe ; il mourut âgé de trente ans, après un règne de cinq. On ne sait s'il aurait justifié les espérances que sa jeunesse avait données : son caractère était faible et mobile ; en commençant à régner, il avait paru tolérer le culte des images ; dans ses derniers jours, il se déclara iconoclaste, et se brouilla même avec l'impératrice, parce qu'elle conservait chez elle quelques-uns de ces signes proscrits.

CHAPITRE XXXIV.

CONSTANTIN VI, DIT PORPHYROGÉNÈTE.

(Ans de J.-C. 780-797.)

Régence d'Irène, mère de Constantin VI. — Conspiration de Nicéphore. — Mariage de Constantin et de Rotrude, fille de Charlemagne. — Victoire sur les Sarrasins et les Esclavons. — Voyages d'Irène et de Constantin. — Victoire d'Haroun, fils du calife. — Querelles religieuses. — Conquêtes de Charlemagne. — Déchéance et captivité d'Irène. — Guerre avec les Bulgares. — Fuite des deux armées. — Révolte d'Irène. — Défaite de Constantin. — Révolte des soldats. — Vengeance d'Irène. — Déchéance de Constantin.

Constantin, nommé *Porphyrogénète*, parce qu'il était né dans le palais, n'était âgé que de dix ans lorsqu'on le plaça sur le trône ; son seul appui contre la turbulence des peuples et contre l'ambition de ses oncles était sa mère Irène.

Cette femme hautaine le protégea tant qu'il ne fit qu'obéir, et le sacrifia quand il voulut régner.

Son oncle Nicéphore conspira de nouveau ; on le trahit; les conjurés furent arrêtés, battus de verges, et forcés de se faire prêtres ; l'adroite Irène maintint la tranquillité intérieure dans l'empire, en ménageant les iconoclastes et en tolérant les orthodoxes. Par ses ordres, les Grecs, envoyés en Calabre, cherchaient à relever le pouvoir impérial en Italie. Le pape, débarrassé des Lombards, voulut se délivrer des Grecs ; à sa prière, l'invincible Charles revint dans Rome; Irène, n'osant le combattre, espéra le séduire ; elle lui envoya des ambassadeurs, et lui demanda en mariage sa fille Rotrude pour le jeune empereur. Charlemagne accueillit favorablement l'ambassade ; les fiançailles eurent lieu ; la princesse avait huit ans. On laissa près d'elle l'eunuque Élisée, chargé de lui apprendre le grec.

L'empire romain était alors gouverné par un enfant, par une femme et par des eunuques, et cependant ce règne ne fut pas sans éclat. L'eunuque Jean, à la tête d'une armée romaine, livra bataille aux Sarrasins près du château de Mélus, les vainquit et les força de se retirer en Syrie.

Un autre eunuque, Théodore, débarqua des troupes en Sicile, et en chassa le gouverneur Élipide, qui s'était révolté. Les Esclavons envahirent et conquirent la Grèce. L'eunuque Storace, patrice et favori d'Irène, combattit ces barbares, détruisit leur armée, et reçut à Constantinople les honneurs du triomphe.

Irène, pour jouir de sa victoire, conduisit son fils à Athènes, et parcourut la Grèce avec lui.

Un formidable ennemi des chrétiens commençait alors sa carrière glorieuse : Haroun, fils du calife, à la tête de cent mille Sarrasins, traverse la Bithynie, rencontre près du Bosphore Lachanodracon, le combat et le défait si complétement, qu'il répand la terreur dans Constantinople; la suite de cette défaite fut une paix honteuse pour l'empire, qui l'acheta par un tribut annuel de soixante-dix mille pièces d'or. Ce siècle fut illustré par trois personnages célèbres : Charlemagne, Irène et Haroun-al-Raschid. Quelque soin que l'impératrice se donnât pour apaiser les querelles religieuses, elle ne put les éviter totalement. Ayant voulu nommer Taraire patriarche, il n'accepta cette dignité que sous la condition que l'on convoquerait un concile. Les évêques iconoclastes employèrent la violence pour s'opposer à la réunion de cette assemblée; la garde impériale les appuya dans leur révolte. L'habile Irène, dissimulant son courroux, feignit d'envoyer cette garde contre les Sarrasins et la licencia dès qu'elle fut au delà du Bosphore. Le septième concile général se réunit à Nicée, en 787. Le triomphe des catholiques y fut complet. On y rétablit le culte des images, on excommunia les iconoclastes. Dans les transports de leur joie, les orthodoxes donnèrent au jeune empereur le nom de nouveau Constantin, et à sa mère celui de nouvelle Hélène.

La bonne intelligence qui régnait entre la France et l'empire ne fut pas de longue durée; les prétentions de la cour de Constantinople sur l'Italie importunaient Charlemagne; il parut à Rome pour la troisième fois, augmenta le patrimoine du pape, s'empara de Capoue et de plusieurs autres villes,

rompit le mariage de Rotrude, et, ne gardant plus aucun ménagement, nomma son fils Pépin roi d'Italie.

Une armée impériale débarqua près de Ravenne, sous les ordres d'Adalgise, fils du roi des Lombards. Les Français vainquirent et tuèrent ce prince; Charlemagne, continuant ses succès, enleva aux Grecs l'Istrie, la Liburnie, et bannit de ses États les marchands vénitiens, parce que cette république, constante dans sa politique, reconnaissait toujours la souveraineté des empereurs d'Orient.

Charles régnait à Rome comme à Paris, et le pape reconnut, trop tard peut-être, qu'en appelant un si puissant libérateur, il s'était donné un maître. Constantin, n'ayant plus l'espoir d'épouser Rotrude, prit pour femme une Arménienne nommée Marie. Ses troupes furent battues en plusieurs rencontres par les Sarrasins et les Bulgares. Ce prince était parvenu à l'âge de vingt ans. Les patrices, Théodore et Damien, secondés par Pierre, grand-maître du palais, lui conseillent de secouer le joug de sa mère et de prendre les rênes du gouvernement. Irène découvre le complot, fait battre de verges les conjurés, enferme son fils dans le palais, et exige que les soldats jurent de n'obéir qu'à elle. La garde arménienne refuse de prêter ce serment; le reste suit son exemple. Les troupes de Thrace arrivent et se joignent à elle. Constantin, rendu à la liberté, déclare sa mère déchue de tout pouvoir, condamne au fouet Storace, son favori, chasse Irène de son palais et lui donne pour prison celui d'Éleuthère, où elle avait caché, à son insu, d'immenses trésors.

L'empereur, en commençant à régner, voulut combattre; il marcha contre Cardan, roi des Bulgares. Cette guerre fut également honteuse pour les deux princes : dès qu'ils se trouvèrent en présence, leurs deux armées, frappées d'une égale terreur, prirent la fuite; celle qui s'arrêta le plus tôt se crut victorieuse; la palme resta, non au plus brave, mais au moins épouvanté.

Constantin, rassuré le premier, remporta quelques avantages contre les Bulgares et ensuite contre les Sarrasins. Ce-

pendant Irène, descendue depuis quinze mois du trône, méditait sa vengeance; l'éloignement de la garde arménienne, appelée à l'armée, favorise ses projets. Fertile en intrigues, elle séduit les grands, corrompt les soldats, et s'assure des suffrages de la multitude. L'imprudent Constantin, méprisant les sages conseils de Lachanodracon, est trompé par les prédictions d'un astrologue, attaque les Bulgares dans une forte position et perd la bataille. Lachanodracon périt dans ce combat; la garde impériale est taillée en pièces; les Bulgares s'emparent de la caisse militaire et des équipages de l'empereur; les débris de l'armée fuient jusqu'à Constantinople.

Les grandes défaites, comme tous les grands désordres, font naître des séditions ou les favorisent; les soldats vaincus se révoltent et veulent couronner Nicéphore. Irène, pour reprendre son crédit, découvre à son fils le complot; l'empereur prive de la vue Nicéphore, fait couper la langue à ses quatre frères, et condamne au même supplice Alexis, commandant les troupes d'Arménie.

Ces exécutions atroces soulèvent les Arméniens; ils attaquent et battent les troupes impériales; mais ensuite ils sont défaits par Nicétas, qui envoie au supplice leurs chefs, pardonne aux autres, et met fin à la rébellion.

Constantin croyait que l'élévation du trône le plaçait au-dessus de toutes les lois. Devenu amoureux de Théodote, fille d'honneur de l'impératrice, il répudia sa femme, et, malgré l'opposition du patriarche, il épousa sa maîtresse.

Après une courte expédition en Cilicie, dans laquelle il battit un faible corps de Sarrasins, dégoûté de sa nouvelle femme, il se livra aux plus excessives débauches.

L'ambition de sa mère jouissait secrètement du mépris que sa conduite lui assurait. Cette mère dénaturée flattait ses passions pour le perdre, et, en même temps, excitait contre lui l'indignation publique. Lorsqu'elle voit enfin tout disposé pour le succès de ses vues, une troupe de conjurés attaque l'empereur quand il revenait du cirque; il se défend,

se sauve à Pyles; mais on l'y poursuit, on l'arrête, on le ramène sur une barque dans la capitale; pendant son sommeil, la barbare Irène lui fait crever les yeux (an 797). Il avait régné dix-sept ans, il vécut depuis dans l'oubli.

CHAPITRE XXXV.

IRÈNE, IMPÉRATRICE.

(Ans de J.-C. 797-803.)

Règne d'Irène. — Conspiration de Nicéphore. — Charlemagne est élu empereur d'Occident. — Déchéance, exil et mort d'Irène. — Nicéphore est élu empereur. — Fin de l'empire d'Orient.

Irène, remontée sur le trône au bruit des acclamations d'une vile populace et des gémissements de son malheureux fils, s'efforça de couvrir l'horreur de ses crimes par l'éclat de son règne, et de faire oublier son usurpation par sa justice.

Nicéphore trama une nouvelle conspiration; elle fut découverte et punie. Irène réprima une révolte excitée en Macédoine par ses ennemis. L'eunuque Storace, qui avait, par ses conseils, poussé l'impératrice au crime, ne jouit pas longtemps de sa faveur. Soupçonné par elle de conspiration et dénoncé au sénat, avant d'entendre son arrêt, il mourut de colère en vomissant le sang.

L'année 800 fut l'époque d'une grande révolution dans le monde : le génie de Charlemagne l'avait conçue; les fautes des empereurs d'Orient l'avaient préparée; la destruction des Lombards l'annonçait; la mort du pape Adrien la décida.

Charles, patrice à Rome et souverain de l'Italie, forçait déjà les papes à dater leurs lettres de l'époque de son patriciat. Cependant les Romains, soumis à l'empire d'une longue habitude, n'osaient pas encore se soustraire aux prétentions des empereurs de Constantinople. Une sédition éclata dans Rome contre Léon, successeur d'Adrien : le pape, outragé par une populace factieuse et par des grands ambitieux,

implora vainement la protection d'Irène. Charles accueillit mieux ses prières. Saisissant cette circonstance favorable et décisive, il vint à Rome, s'y montra en maître, s'établit juge entre le pape et ses accusateurs, et prononça en faveur du pontife, qui s'était justifié par serment des crimes qu'on lui imputait.

Il était devenu impossible de ne pas recevoir comme maître le conquérant qu'on avait reconnu pour juge. Le jour de Noël, l'an 800, le pape, les évêques, les prêtres, les nobles de Rome placèrent sur la tête de Charles une couronne d'or, et le proclamèrent empereur romain.

Il jura de protéger l'Église; Pépin fut en même temps sacré roi d'Italie : le peuple, toujours épris pour la gloire, même quand elle pèse sur lui, confirma avec enthousiasme, par ses acclamations, ce changement de maître. Ainsi commença le nouvel empire d'Occident. A dater de cette époque nous ne donnerons plus à l'empire d'Orient que le nom d'empire des Grecs.

Irène, ne pouvant combattre le héros de l'Occident, n'opposa à son usurpation que d'inutiles plaintes. Comptant plus sur l'adresse de sa politique que sur la force de ses armes, on prétend qu'elle fit proposer à Charles de l'épouser, et de réunir dans leurs mains les deux empires; on dit même que Charles accueillit favorablement cette demande, mais que l'eunuque Aèce, favori d'Irène, dans la crainte de perdre son crédit, empêcha cette union.

Plusieurs historiens regardent le récit de cette négociation comme fabuleux et conviennent seulement qu'Irène envoya des ambassadeurs à Charlemagne, et conclut un traité avec lui.

La gloire de ce grand homme excitait la crainte et lui attirait les hommages des plus puissants souverains : Haroun-al-Raschid, le héros de l'Orient, et digne d'être le rival de Charles, se lia d'amitié avec lui, malgré l'opposition de leurs cultes.

L'impératrice Irène, ne pouvant aspirer à la célébrité des

conquêtes, cherchait à regagner l'amour du peuple par des bienfaits, et prodiguait ses trésors pour soulager les pauvres. Mais les vices de son favori, l'eunuque Aèce, humiliaient et révoltaient tous les autres ambitieux : sept autres eunuques, pour le renverser, conspirèrent contre l'impératrice ; leurs intrigues séduisirent les troupes, qui proclamèrent Nicéphore empereur. Irène fut arrêtée. Nicéphore vint la trouver et lui promit de lui accorder tout ce qu'elle désirerait si elle lui découvrait ses trésors cachés. Irène, trompée par cette promesse, y consentit. « J'étais orpheline, lui dit-elle ; « Dieu m'a donné un trône dont je me suis rendue indigne. « On m'avait avertie de vos complots, je n'y ai point cru. « Mes crimes, sans doute, ont causé mon aveuglement et ma « chute. Dieu peut disposer de ma vie comme de mon scep- « tre. Je ne vous demande que le palais d'Éleuthère pour y « vivre dans la retraite et dans les larmes. »

L'empereur, au mépris de son serment, l'exila à Mitylène ; elle y fut réduite à filer pour gagner sa vie ; l'année suivante, 803, le chagrin, plus que le remords, y termina ses jours. Elle était âgée de cinquante ans, et en avait régné cinq depuis le supplice de son fils.

L'empire romain périt sous son règne. L'opinion publique compta cette femme ambitieuse et criminelle au nombre des monstres qui avaient dégradé l'empire et précipité sa chute ; le fanatisme des prêtres orthodoxes, aveugle comme tout esprit de parti, plaça son nom sur les légendes des saintes de la Grèce.

EMPIRE GREC.

CHAPITRE PREMIER.

NICÉPHORE.

(Ans de J.-C. 803-811.)

Règne tyrannique de Nicéphore. — Sa perfidie. — Exil et mort de Constantin. — Bardane est élu empereur. — Son abdication. — Partage de l'empire entre Nicéphore et Charlemagne. — Guerre entre Nicéphore et le calife. — Défaite et soumission de Nicéphore. — Association de son fils Staurace au trône. — Nouvelle soumission de Nicéphore au calife. — Mort du calife. — Guerre avec les Bulgares. — Défaite de Nicéphore. — Son retour à Constantinople et ses violences. — Nouvelle guerre avec les Bulgares. — Défaite et mort de Nicéphore. — Michel Rhangabé est élu empereur.

Les périls continuels auxquels étaient exposés les princes de la famille impériale excitaient à la fois dans leur âme la crainte et l'ambition et les rendaient presque tous perfides, bas, artificieux, vindicatifs et cruels.

Nicéphore, loué par les ecclésiastiques qu'il protégeait, méprisé par les laïques qu'il opprima, ne manquait ni d'esprit ni de bravoure; mais il était avare, injuste, hypocrite; il vendait les emplois, les arrêts, les grâces. Une chambre de justice qu'il créa dans le dessein apparent de châtier les concussionnaires et de les forcer à rendre ce qu'ils avaient volé, ne poursuivit d'autre crime que la richesse, et dépouilla de leurs biens la plus grande partie des propriétaires.

Constantin, fils d'Irène, vivait encore, et possédait, disait-on, des trésors cachés; l'empereur trompa ce prince infortuné, le fit venir dans son palais, lui offrit le partage du trône, et lorsque, par ses feintes caresses, il l'eut engagé à lui livrer ses richesses, il l'envoya en exil et l'y laissa mourir dans l'indigence.

Un monarque si perfide devait inspirer le désir et l'espoir de le détrôner. Bardane, surnommé *le Turc*, gouvernait

alors cinq provinces de l'Orient: son armée l'élut empereur : ce général superstitieux consulta, sur son sort, un moine qui se disait magicien, et qui ne lui prédit que des malheurs.

Si l'on en croit même les historiens de ce temps, le moine dit à Bardane que Léon l'Arménien et Michel le Bègue, ses écuyers, parviendraient un jour au trône.

L'ambition de Bardane l'emporta sur la crainte ; il ceignit le diadème, marcha vers Nicomédie, et perdit dans Chrysopolis un temps précieux.

Quand la révolte ne se propage pas promptement, elle s'arrête ; les troupes de Cappadoce et d'Arménie, d'abord ébranlées, renouvellent leur serment de fidélité à Nicéphore. Léon et Michel, regardant l'incertitude de leur maître comme le présage de sa perte, l'abandonnent ; ils vont trouver l'empereur, qui place le premier à la tête de l'armée, et accorde au second une place dans sa cour.

Bardane avait compté, non sur la fortune des combats, mais sur une défection générale ; lorsqu'il voit l'empereur armé, en état de lui résister, la peur le saisit ; il se retire au pied du mont Olympe, et fait dire à Nicéphore qu'il consent à abdiquer et à se faire moine, si, par une pleine amnistie, on assure à lui et à ses amis la conservation de leur vie et de leur fortune.

Les serments ne coûtaient rien à Nicéphore : il envoya l'acte d'amnistie, signé de lui, du patriarche, de tous les patrices ; il y ajouta, en signe d'amitié, le don d'une petite croix qu'il portait habituellement à son cou.

Bardane se fit moine, et prit le nom de Sabbas. Dès que son armée fut licenciée, on confisqua ses biens, et une troupe de Lycaoniens, étant entrés dans son couvent, lui crevèrent les yeux.

L'hypocrite Nicéphore montra une grande douleur de cet événement, et jura devant les sénateurs, en versant des larmes, que les auteurs de cet attentat seraient punis ; ils furent arrêtés, et l'empereur les fit évader.

Charlemagne envoya des ambassadeurs à la cour de Constantinople; Nicéphore, incapable de disputer l'Italie à ce héros, le reconnut comme empereur d'Occident (an 803), et régla, de concert avec lui, le partage de l'empire; par ce traité, Charles joignit à l'Italie, à la France, à l'Espagne qu'il possédait déjà, l'Istrie, la Liburnie, la Pannonie, la Croatie, ou Bosnie, et presque toute la Dalmatie. L'empereur d'Orient ne conserva, dans cette dernière contrée, que les îles et les villes maritimes, telles que Zara et Spalatro. La république de Venise resta sous la souveraineté de l'empereur grec.

Charlemagne et Haroun-al-Raschid, héros de roman et d'histoire, illustraient alors par leur règne glorieux, par leurs exploits, par leur piété, par leur justice, l'un l'Europe, et l'autre l'Asie.

Le lâche Nicéphore, placé et pressé entre ces deux grands hommes, se montrait toujours prêt à signer avec eux la paix, quand il redoutait leurs armes, et à la violer, dès qu'il les voyait occupés loin de lui.

Irrité de l'affection que les Vénitiens marquaient pour les Français, il fit attaquer la ville de Commachio : ses troupes furent battues par celles de Charles, et Venise paya un tribut au roi d'Italie.

La présomption est inséparable de l'incapacité : l'empereur osa écrire en ces termes au calife : « Nicéphore, empereur des « Romains, à Haroun, roi des Arabes. Irène vous a payé un « tribut qu'elle devait exiger de vous : une femme pouvait « avoir cette faiblesse; restituez-moi ce que vous avez reçu, « ou mon épée vous y contraindra. »

Haroun répondit : « Je vais moi-même vous porter ma ré« ponse. »

L'effet suivit la menace : le calife, au milieu de l'hiver, se mit en marche à la tête d'une armée. Nicéphore, épouvanté, feignit de se soumettre et promit de payer le tribut, dans le dessein de gagner du temps pour réunir ses forces. Dès qu'elles furent rassemblées, il entra en Syrie à la tête de cent trente

mille hommes, et livra bataille aux Arabes près de Crase, en Phrygie.

La victoire, assez longtemps disputée, demeura au calife; les Grecs perdirent quarante mille soldats; Nicéphore reçut trois blessures, fut encore battu, perdit Héraclée ainsi que plusieurs autres villes, demanda la paix et resta tributaire.

De retour dans sa capitale, il associa au trône son fils Staurace, régla les affaires ecclésiastiques, rompit encore la paix avec Haroun, fut de nouveau vaincu, et vit trente mille Sarrasins s'avancer aux portes d'Ancyre.

Aussi humble après la défaite qu'orgueilleux avant le combat, il représenta au calife « que les princes ne devaient pas « prodiguer le sang de leurs sujets, et qu'ils étaient coupa« bles, aux yeux de Dieu, d'autant d'homicides qu'ils faisaient « périr de soldats dans une guerre injuste. »

Il appuya par de riches présents ses hypocrites remontrances. Haroun, en lui accordant la paix, l'assujettit à un tribut annuel de trente mille pièces d'or; et dans le dessein de lui prouver son mépris, il exigea trois pièces pour la capitation de l'empereur, et trois pour celle de son fils.

Dans la suite, Nicéphore viola encore ses engagements, et le calife l'en punit en ravageant les îles de Chypre et de Rhodes. Constantinople serait probablement enfin tombée sous ses coups ; mais le héros des musulmans périt en 809, et ses fils, qui se disputaient la couronne, laissèrent respirer l'empire.

Haroun, aussi juste qu'habile, aussi humain que brave, inspirait également à ses sujets l'amour, à ses ennemis la crainte; il gagna en personne huit grandes batailles; sa piété le rendait vénérable aux yeux des musulmans; il fit neuf fois le pèlerinage de la Mecque, et tous les ans il y envoyait à ses frais trois cents pèlerins; il fut par sa bienfaisance l'objet des bénédictions des pauvres, et, par son amour pour les lettres, le sujet des chants des poëtes; on avait gravé sur son casque ces mots : *Le pèlerin de la Mecque ne peut man-*

quer de courage. Il régna quarante-sept ans; et, malgré son zèle ardent pour l'islamisme, sa générosité protégea toujours les chrétiens.

L'empire grec, délivré pour quelque temps des Sarrasins, se vit bientôt menacé par un autre ennemi non moins redoutable; Crum, roi des Bulgares, se montrait à la fois brave, généreux, habile guerrier, sage législateur : attaqué par les Avares, il conquit en peu de jours leur pays; étonné de leur prompte défaite, il fit venir devant lui les principaux chefs de la nation, et leur demanda ce qui les avait rendus si faciles à subjuguer.

« Prince, répondirent-ils, la cause de notre prompte chute « est celle qui fait périr tour à tour les plus puissants empi« res : l'intrigue et la délation ont éloigné du pouvoir les « hommes habiles et probes; l'injustice et la corruption ont « pénétré dans les tribunaux; les charges, les dignités et les « faveurs sont devenues vénales; la débauche, le vin, les « voluptés, ont affaibli nos corps et abruti nos esprits; enfin « nous étions vaincus par nos mœurs, avant de l'être par vos « armes. »

Frappé de cette réponse, Crum rassemble son peuple, publie une loi contre les délateurs, ordonne à ses sujets d'arracher leurs vignes, menace des plus sévères châtiments tout juge prévaricateur, et punit l'oisiveté par des peines rigoureuses. Ces lois étaient dures, mais leur austérité donna longtemps aux Bulgares une vigueur funeste à leurs ennemis.

Nicéphore en fit le premier l'épreuve. Crum le vainquit et lui enleva sa caisse militaire, dont la perte affligea plus ce prince avare que celle de sa gloire.

L'empereur, habitué au mensonge, écrivit au sénat qu'il avait défait les Bulgares, et qu'il aurait repris Sardique, si le courage de ses soldats indisciplinés eût égalé le sien.

L'armée, informée de cette imposture, se révolta. Nicéphore l'apaisa par des prières basses, par des promesses trompeuses; revenu à Constantinople, il fit arrêter les chefs et les envoya au supplice.

Par ses ordres, une foule de citoyens, arrachés à leurs foyers dans toutes leurs provinces, se virent forcés de vendre leurs biens, de transplanter leurs familles sur les frontières de l'Esclavonie, et de s'y établir pour les défendre. L'oppression devint telle que partout on désirait la domination des Barbares et des Sarrasins.

Il tourmenta aussi les consciences, et se brouilla avec l'Église en protégeant hautement l'hérésie des Atthingants, dont les dogmes étaient mêlés de judaïsme et de manichéisme : on croit que les tribus vagabondes de ces hommes qu'on nomme aujourd'hui Bohémiens tirent leur origine des Atthingants, autrefois établis dans la Pisidie.

Le fils de l'empereur, le jeune Staurace, portait sur ses traits la difformité de l'âme de son père ; Nicéphore donna pour femme à ce monstre Théophano, la plus belle des Athéniennes, qu'il enleva de force à son mari (an 811).

Après cet acte de violence, l'empereur, suivi de son fils, aussi détesté que lui, marcha contre les Bulgares et doubla tous les impôts.

L'un de ses ministres, Théodose Saliba, lui représenta vainement que cette mesure porterait au comble le mécontentement du peuple, qui déjà formait publiquement des vœux pour sa perte ; ce tyran insensé et farouche lui répondit : « Ne crois pas qu'aucune remontrance puisse changer « mes résolutions ; Dieu a endurci mon cœur comme celui de « Pharaon. »

Son armée, sans discipline et mal organisée, était cependant si nombreuse qu'il remporta d'abord quelques avantages. Le sage Crum lui demandait la paix ; Nicéphore refusa de l'écouter ; tous ses généraux le suppliaient de ne pas s'engager témérairement dans le pays montagneux des Bulgares ; le prince opiniâtre poursuit sa marche : « Je ne sais, leur « disait-il, si [illegible] Dieu ou le diable qui m'entraîne : mais je « cède à [illegible] auquel je ne puis résister. »

Il s'a[illegible]dement, livre aux flammes les villes et les villages, [illegible]n palais de Crum, rejette de nouveau ses

propositions, et pénètre enfin imprudemment avec son armée dans un vallon étroit environné de toutes parts de hautes montagnes.

Crum, profitant de cette faute en homme de génie, fait travailler tous ses soldats avec tant de célérité, qu'en deux fois vingt-quatre heures toutes les gorges, tous les passages des montagnes sont fermés par d'impénétrables abatis.

Les Grecs, retenus dans ce défilé comme dans une prison, s'écrient : « Nous ne pouvons sortir d'ici, si Dieu ne nous « envoie des ailes. » Crum les laissa quelque temps s'affaiblir par la disette, et épuiser leurs forces en vains gémissements; enfin, au milieu d'une nuit sombre, les Bulgares mettent le feu aux abatis, et fondent de tous côtés sur les légions, en jetant de grands cris : presque toute l'armée fut détruite; ce qui échappa au fer fut consumé par les flammes. Ce champ funeste ensevelit l'élite des légions; une seule consolation adoucit pour l'empire cet affreux désastre, Nicéphore y périt (an 811).

Crum fit planter sa tête au bout d'une pique, et la livra en spectacle aux Bulgares. La joie que causa la mort de ce tyran fut la seule qu'il eût donnée au peuple pendant huit années de règne.

Staurace, son fils, blessé grièvement, trouva cependant le moyen de se sauver, suivi de quelques cavaliers, et d'entrer dans Andrinople. Les grands, qui le méprisaient, offrirent la couronne à Michel Rhangabé, grand maître du palais et gendre de Nicéphore.

Comme ce général la méritait, il la refusa : l'armée éclatait en murmures; Étienne, qui la commandait, la ramena momentanément à l'obéissance; mais bientôt Staurace augmenta le mépris des soldats pour sa personne, en cherchant lâchement à leur plaire par de violentes et indécentes invectives contre son père.

La fille de Nicéphore, Procopie, qui ternissait quelques vertus par une excessive ambition, persécutait son mari pour qu'il consentît à régner. Michel résistait à ses instances et à

ses séductions. Le vice ne peut jamais croire à l'existence de la vertu : l'impératrice Théophano, digne de son époux par ses vices et par sa méchanceté, décida Staurace à faire périr Michel, malgré sa fidélité.

L'ordre de sa mort fut donné; mais Étienne lui-même l'en prévint. Michel, indigné de tant d'ingratitude et de perfidie, convoque la nuit le patriarche, les sénateurs, les officiers de l'armée; tous, rassemblés dans l'hippodrome, le proclament empereur. Staurace, abandonné par ses courtisans, par sa garde, se sauve dans un couvent, prend l'habit monastique, et tremble pour ses jours. Michel et Procopie vinrent l'y trouver, dissipèrent ses craintes, et lui promirent qu'il n'éprouverait aucun mauvais traitement. Procopie, au comble de ses vœux, fut couronnée comme son époux, reçut le titre d'Augusta, et s'en montra digne, en comblant de bienfaits son ennemie Théophano, à laquelle elle permit de fonder et de régir un monastère.

CHAPITRE II.

MICHEL RHANGABÉ.

(Ans de J-C. 811-813.)

Règne vertueux de Michel Rhangabé. — Son aveugle confiance dans Léon l'Arménien. — Guerre avec les Bulgares. — Bataille entre Michel et Crum, roi des Bulgares. — Fuite perfide de Léon. — Défaite de Michel. — Élection de Léon. — Abdication de Michel. — Couronnement de Léon.

Lorsque Michel entra dans le palais des empereurs, on y vit succéder la bienfaisance à l'avarice, la douceur à la cruauté, la sécurité aux alarmes, la justice à la tyrannie. Mais ses sujets n'étaient pas dignes d'un tel prince, et ses vertus se trouvaient déplacées dans son siècle.

Il avait surtout une disposition à la confiance qui le perdit. Sa générosité ne savait ni soupçonner ni prévoir la trahison. Il rappela d'exil Léon l'Arménien, général habile, brave, mais artificieux, dont il estimait les talents et l'intrépidité ;

il le fit patrice, chef de l'armée d'Orient, se livra imprudemment à cet homme rusé, et lui donna ainsi les armes dont l'ingrat ne tarda pas à se servir contre lui.

Léon aspirait au trône ; par ses ordres, un moine iconoclaste disposait à une révolution l'esprit des Grecs, toujours superstitieux. Une femme qui se disait possédée était gagnée et apostée par le moine ; elle se plaçait fréquemment sur le passage de l'empereur, et lui disait à haute voix : *Prince, écoute les arrêts du ciel ; descends du trône, et laisse ta place à un autre.*

Quelques serviteurs fidèles voulaient que Michel fît rechercher les auteurs de cette intrigue ; Léon l'en détourna.

L'empereur se déclara avec fermeté, mais sans intolérance, protecteur de l'orthodoxie ; sa sagesse rétablit la paix dans l'Église.

Il conclut un traité avec Charlemagne, et délivré par-là d'une guerre qui occupait sans avantage une partie de ses forces, il marcha contre les Bulgares.

Malheureusement l'ambitieuse Procopie, sa femme, obtint la permission de le suivre ; son arrivée dans le camp indigna les soldats ; ils éclatèrent en murmures : « Nous ne souffrirons « jamais, disaient-ils, qu'une femme nous range en bataille, « et que nos aigles s'abaissent aux pieds de cette nouvelle « Sémiramis. » L'empereur ne céda point à leurs clameurs, mais sa fermeté augmenta le nombre de ses ennemis ; les iconoclastes fomentaient en secret le mécontentement ; cet esprit d'insubordination rendit toute grande opération impossible.

Dans le même temps, Léon, en Asie, secondé par la fortune, voyait croître chaque jour sa renommée et l'affection que lui portaient les troupes ; il gagna une bataille sur les Sarrasins, leur tua deux mille hommes, et revint dans la capitale, chargé de gloire et de butin.

L'empereur, malgré les obstacles que lui opposaient les factieux, inspira assez de crainte à Crum pour réduire ce prince à lui demander la paix ; les conditions étaient honorables pour l'empire ; le roi des Bulgares exigeait seulement



qu'on lui rendît un grand nombre de transfuges. L'empereur croyait utile d'acheter à ce prix une paix avantageuse; mais, dans le sénat et dans son conseil, les prêtres s'y opposèrent, sous prétexte que ces transfuges, devenus chrétiens, ne pouvaient être livrés aux vengeances du paganisme.

Le sénat tout entier adopta cet avis; Crum irrité s'empara de la ville de Mésembrie. L'empereur réunit toutes les forces de l'empire, et marcha contre lui (an 813).

L'armée entière était remplie d'ardeur, à l'exception des Cappadociens et des Arméniens, que Léon commandait. Leur maintien triste et leur silence ressemblaient à ce calme effrayant qui annonce et précède les tempêtes.

L'orgueilleuse Procopie reparaît de nouveau dans le camp; elle harangue l'armée, et l'irrite encore par cette audace.

Bientôt Crum approche et offre le combat: Michel voulait l'éviter, parce qu'il savait l'ennemi dénué de vivres; l'artificieux Léon taxe cette habile prudence de timidité.

Excité par lui, Aplacès, chef renommé des troupes de Macédoine, leur communique sa bouillante ardeur; et l'armée entière, entraînée par leur exemple, demande à grands cris la bataille. L'empereur ne peut plus leur résister; il donne le signal.

L'intrépide Aplacès, justifiant son audace par ses exploits, enfonce les Bulgares: vainement Crum cherche à rallier ses soldats; la frayeur les emporte, ils fuient; la victoire paraît certaine, lorsque tout à coup Léon avec son corps d'armée prend aussi la fuite.

Cette lâcheté apparente rend l'espoir aux Bulgares, décourage les Grecs: la fortune change; les vaincus se raniment et rétablissent le combat; les impériaux plient, se retirent, se débandent et sont mis enfin en pleine déroute.

La bataille avait eu lieu près d'Andrinople; Michel s'y réfugie avec les débris de son armée; là, il accable de reproches les soldats, et les laisse sous les ordres de Léon, dont il ignorait encore la perfidie.

Un officier osa vainement démasquer l'auteur de ce dé-

sastre. L'empereur justifia lui-même Léon, le combla d'éloges, n'attribua son malheur qu'à la lâcheté des troupes, et partit pour Constantinople, sans soupçonner le coup qu'on allait lui porter.

A peine il a quitté la ville, les légions, ameutées et furieuses, proclament Léon empereur; le perfide s'oppose quelque temps à leurs vœux; mais, après une feinte et courte résistance, il se laisse vaincre et s'avance à leur tête sous les murs de Constantinople.

Les grands, le sénat et le peuple voulaient défendre Michel; la justice l'appuyait, l'amour l'environnait; Procopie, prosternée à ses pieds, le conjurait de défendre son trône et sa gloire. Mais Michel, fatigué du poids du sceptre, las de la corruption du siècle, dégoûté de l'ingratitude des hommes, se montre insensible à leurs prières. « Je ne veux pas, dit-il, « qu'on verse une seule goutte du sang de mes sujets pour « me conserver un rang que je dédaigne et auquel je suis « parvenu malgré moi. »

A ces mots, il dépose son diadème, son manteau de pourpre, sa chaussure d'écarlate, et les envoie à Léon, en lui déclarant qu'il peut venir dans le palais et se placer sans obstale sur le trône.

Le lendemain Léon entra dans la ville et se fit couronner à Sainte-Sophie. Au milieu de cette cérémonie, on remarqua qu'au moment où, pour se revêtir des ornements impériaux, il quittait son habit militaire, qui était une casaque rouge, il le remit dans les mains de Michel le Bègue, qui dans la suite devint empereur.

Une funeste coutume semblait condamner les princes détrônés à une mort violente. Cependant la vertu respectée de Michel Rhangabé mit un frein à l'audace criminelle de Léon; et, n'osant ni trancher ses jours, ni le priver de la vue, ni le faire mutiler, il le relégua dans un monastère de la Propontide, et lui assigna une pension qui fut mal payée: Michel, sous le nom d'Athanase, expia trente-deux ans dans ce cloître son aveugle et confiante crédulité.

Léon fit ses trois enfants eunuques, et leur permit de vivre près de leur père. L'orgueilleuse Procopie fut religieuse, et sous le voile elle pleura longtemps le diadème.

CHAPITRE III.

LÉON V, DIT L'ARMÉNIEN.

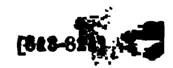
(Ans de J.-C. 813-821.)

Règne de Léon V. — Invasion des Bulgares. — Perfidie de Léon. — Vengeance et mort de Crum. — Bataille entre Léon et Deucom, roi des Bulgares. — Victoire de Léon. — Nouvelle apparition des Bulgares. — Nouvelle victoire de Léon. — Mort de Deucom. — Horrible vengeance de Léon en Bulgarie. — Léon persécute les orthodoxes. — Son arrestation, son jugement et sa condamnation. — Suspension de son supplice. — Son sage gouvernement. — Ambition de Michel le Bègue. — Mort de Léon. — Élévation de Michel au trône.

Léon s'était élevé au trône par la trahison; ses artifices le firent nommer par les Grecs *le Caméléon;* mais il sut toujours se montrer généreux quand son intérêt l'exigeait: il récompensa magnifiquement ceux qui l'avaient servi avec zèle, donna le commandement de sa garde à Michel le Bègue, autrefois écuyer de Bardane avec lui, et confia une armée au général Thomas, ancien compagnon de son enfance.

Manuel, l'un des guerriers les plus distingués de l'empire par son courage et par ses vertus, s'était constamment opposé à ses projets: resté fidèle jusqu'au dernier moment à l'empereur détrôné, il devait tout craindre de son successeur et tout redouter dans une cour où l'on regardait habituellement comme des crimes le mérite, le talent et la probité.

Léon le manda près de lui: « Vous m'avez combattu, lui « dit-il, et vous aimiez mieux obéir à Procopie que de vous « soumettre à moi. » « Prince, répondit Manuel, Michel ré« gnait, je l'ai défendu: vous régnez aujourd'hui; à présent « que vous êtes sur le trône, regardez-vous la fidélité comme « un délit ou comme un devoir? » « Vous verrez, reprit « Léon, comme je sais me venger d'un ennemi tel que vous;



« je vous donne le commandement en chef des troupes d'Ar-
« ménie. »

L'empereur se vit bientôt au moment de perdre le trône qu'il venait d'usurper; le roi des Bulgares, parcourant la Thrace sans aucun obstacle, la livra au pillage, laissa son frère assiéger Andrinople, mit en déroute un faible corps de troupes qu'on lui opposa, et parut à la tête d'une armée nombreuse sous les murs de Constantinople.

La consternation régnait dans cette ville; on négocia : Crum promit d'accorder la paix, pourvu qu'on lui payât un tribut annuel, qu'on lui envoyât une grande quantité de riches étoffes, et qu'on lui livrât un certain nombre de jeunes filles grecques, à son choix.

Les courages étaient tellement abattus, que ces conditions honteuses auraient été acceptées; mais le roi en ajouta une autre : il voulut, pour prouver qu'il était maître d'entrer dans la ville et de renverser l'empire, qu'on lui permît d'enfoncer sa lance dans la porte Dorée de la capitale.

Léon, indigné, rejeta cette dernière proposition, et, dans le dessein de se défaire, par une perfidie, d'un ennemi qu'il n'espérait plus repousser par la force, il demanda au roi des Bulgares une conférence sur les bords du golfe : Crum l'accorda, et l'on convint que les deux monarques se rendraient à cette conférence, n'étant suivis chacun que de six personnes désarmées.

Le fourbe Léon avait fait cacher derrière une masure trois archers adroits, chargés de tuer le prince bulgare au moment qui leur serait indiqué. La conférence s'ouvre : Crum, descendu de cheval, s'assied à terre sans méfiance : mais bientôt, frappé des regards farouches de l'empereur, il aperçoit un signal qui l'inquiète, s'élance brusquement sur son coursier, fuit rapidement, et reçoit dans sa course plusieurs blessures dont aucune ne fut mortelle.

Un historien du temps, Théophane, excuse et loue même cette trahison; je ne sais s'il fut digne de l'honneur que lui fit l'Eglise en le plaçant parmi les saints; mais sa basse adu-

lation, dans une si grave circonstance, mérite qu'on le mette au nombre des écrivains qui ont déshonoré l'histoire par leur servilité.

Si le crime était atroce, la vengeance fut terrible. Crum livra aux flammes toute la Thrace, toutes les rives du Bosphore, ruina un grand nombre de villes, s'empara de la riche Andrinople, réduisit ses habitants en esclavage, et emmena cinquante mille captifs au delà du Danube.

Léon, dans sa détresse, implora le secours de Charlemagne, qui conclut un traité avec lui, et lui envoya pour ambassadeurs Norbert, évêque de Rhége, et Ricoin, comte de Poitiers.

Cependant Crum, insatiable de vengeance, ayant rassemblé une immense armée, prit Arcadiopolis, dont il enleva tous les habitants, et s'avança rapidement vers Constantinople, qu'il était résolu de piller et de détruire. Mais le sort ne lui permit pas d'accomplir ce dessein ; un vomissement de sang termina ses jours, et délivra l'empire de ce formidable ennemi.

Deucom, son successeur, montra la même haine, mais non le même génie : Léon, à la tête de toutes ses forces, marcha à sa rencontre et lui livra bataille près de Mésembrie (an 814). Dans le premier moment rien ne résiste à la fureur des Bulgares ; au premier choc ils enfoncent les Grecs, qui fuient de toutes parts ; mais Léon, dont la ruse fit toujours la force, ayant prévu cet échec, s'était placé avec une réserve sur une hauteur. Dès qu'il voit l'ennemi en désordre par l'ardeur de sa poursuite, il crie aux siens : « Compagnons, voici le moment de la victoire ; elle est à vous si vous secondez mon courage. » Soudain il charge en flanc les Bulgares, les met en déroute, en fait un carnage affreux, renverse de sa main Deucom, que ses officiers dérobent avec peine à la mort, emmène un grand nombre de captifs, et, chargé de dépouilles, revient en triomphe dans sa capitale.

L'année suivante, les Bulgares reparaissent plus nombreux. Léon, à leur approche, se retranche, feint d'être épouvanté, et disparait avec sa garde.

La terreur se répand dans son camp; les Bulgares, se croyant certains de s'en emparer le lendemain sans combat, se livrent à la débauche, à la joie, s'enivrent, et s'endorment dans une funeste sécurité.

Léon était caché dans un bois avec un corps d'élite. Au milieu des ténèbres, il fond sur le camp ennemi, y pénètre; les Bulgares passent du sommeil à la mort; l'empereur appelle à grands cris son armée, qui ne trouve plus que des vaincus à poursuivre et des fuyards à égorger.

Deucom périt dans ce massacre: aucun Bulgare n'échappe au carnage. Après cette victoire, Léon, sans laisser à l'ennemi le temps de se relever, entre en Bulgarie, passe au fil de l'épée tous les hommes en état de porter les armes, et réduit leurs femmes en servitude.

Rien ne peut être comparé à l'atrocité de cette vengeance: les soldats grecs, furieux des outrages qu'ils avaient reçus, n'écoutaient ni la religion ni l'humanité, ne respectaient ni le sexe, ni l'âge, arrachaient les enfants du sein de leurs mères, et les écrasaient sous leurs pieds.

Lorsqu'on fut las de détruire, le peu de Bulgares qui restaient demandèrent et obtinrent une trêve de trente ans. Pendant soixante-quatorze années la terreur la leur fit maintenir; leurs descendants tremblaient encore à la vue de la colline derrière laquelle l'empereur s'était retiré, et d'où il s'était élancé pour les détruire. Ils la nommèrent colline de Léon.

Ce prince, enivré de sa gloire, s'imagina que rien ne pouvait lui résister. Quelques moines fanatiques lui avaient prédit un long règne s'il détruisait l'idolâtrie des images; persuadé qu'il pouvait vaincre l'Église comme il avait vaincu les Bulgares, il persécuta les orthodoxes. Le patriarche Nicéphore prit leur défense et convoqua un concile.

Léon, irrité de la résistance des catholiques, chassa les évêques de cette assemblée, exila Nicéphore, et fit élire à sa place Théodote, soldat fameux par ses débauches; un concile d'iconoclastes légalisa les persécutions; les prêtres

catholiques comparèrent la tyrannie de Léon à celle de Dioclétien.

On doit cependant convenir que, sous tout autre rapport, ce prince gouvernait l'empire avec justice et fermeté. Il abolit la vénalité des charges, éloigna l'intrigue de sa cour, honora le mérite, releva la discipline, répara les forteresses, adoucit les impôts, réforma les abus et fit fleurir les lois.

Un sénateur avait enlevé la femme d'un citoyen; il le livra aux tribunaux, et déclara incapable d'exercer aucun emploi le préfet qui avait laissé le crime impuni. On peut, avec raison, lui reprocher la continuation de l'atrocité des mutilations et des supplices auxquels les coupables étaient condamnés; mais l'excès de la corruption du siècle semblait alors forcer la justice à effrayer ainsi ceux qui la bravaient.

Michel le Bègue, élevé aux premières dignités de l'empire par la faveur de Léon, travaillait à le renverser, intriguait contre lui, et le déchirait sans ménagement. L'empereur, qui l'avait toujours aimé, crut qu'il suffirait de l'éloigner de sa cour. Il l'envoya inspecter les troupes de l'Orient.

Michel, au milieu des camps, chercha les moyens de soulever l'armée, et ne dissimula plus son dessein de s'emparer du trône. Manuel, aussi fidèle à son serment qu'au premier, découvrit à l'empereur cette conjuration. Michel fut arrêté, jugé, convaincu et condamné à être brûlé vif dans le palais.

C'était la veille de Noël; l'exécution devait avoir lieu le lendemain; l'impératrice Théodosie, plus vertueuse que politique, plus généreuse que prudente, accourt et se jette aux pieds de son époux : « Seigneur, lui dit-elle, songez que de« main vous communiez; l'ordre d'une mort sanglante peut« il sortir d'une bouche qui va recevoir un Dieu de paix ? « Ne profanez pas ce saint jour par un supplice affreux; « soyez clément comme la Divinité; ou, si vous ne pouvez « faire grâce, différez le châtiment, et que les cris d'un mou« rant ne se mêlent pas aux cantiques religieux. »

« Vous le voulez, madame, répondit Léon, je cède à vos « prières; mais ce délai sera peut-être funeste à vous et à

« vos enfants : vous voulez sauver mon âme, et vous per-
« dez mon corps. »

L'empereur, qui craignait les partisans nombreux de son ennemi, est agité la nuit par une vive inquiétude; il se lève au milieu des ténèbres, et pénètre sans bruit dans la prison du palais : il y aperçoit Michel dégagé de ses chaînes, et couché dans le lit de son gardien; un autre homme assis sur une chaise semblait endormi près d'eux. Léon sort avec un geste menaçant.

Dès qu'il est éloigné, Théoctiste se lève; c'était le nom de cet inconnu renfermé avec Michel son ami, et qui avait feint de dormir; il réveille le concierge, l'avertit de l'apparition de l'empereur, et le menace de le dénoncer lui-même, s'il ne l'aide à sortir du péril.

Le geôlier court avertir et appeler les conjurés : suivant la coutume, les prêtres de la chapelle, qui ne logeaient pas dans le palais, s'y rendaient tous les jours à quatre heures du matin pour y chanter les matines. L'usage de ce siècle religieux faisait aux empereurs les moins dévots un devoir d'y assister, et Léon, qui tirait vanité de sa belle voix, n'y manquait jamais.

Les amis de Michel, réunis par le concierge, se déguisent en prêtres, placent des poignards sous leurs surplis, et se cachent dans la chapelle. Le jour se lève, les prières commencent; l'empereur arrive et entonne une hymne, les conjurés s'élancent pour l'attaquer, se trompent, frappent le doyen du clergé, s'aperçoivent de leur méprise, et poursuivent Léon, qui s'était réfugié au pied de l'autel.

Ce prince, vaillant et doué d'une grande force, saisit la croix; avec cette arme il terrasse plusieurs de ses ennemis, et combat courageusement; mais enfin, accablé par le nombre, il succombe, et, voyant le cimeterre d'un officier levé sur sa tête, il demande grâce au nom de la croix.

« Ce n'est pas le moment des grâces, répond le féroce « conjuré, c'est celui des vengeances. » D'un premier coup il lui abat la main qui tenait encore la croix; du second il lui

tranche la tête. On accable d'outrages la victime sanglante qu'on encensait la veille, on traîne son corps au cirque, et on le livre aux insultes de la populace.

Michel sort du cachot, il paraît en maître dans le palais; sa tête, qui allait être abattue, est couronnée; son bras, encore chargé de fers, reçoit le sceptre; et chacun admire en silence ce jeu de la fortune, cette brusque vicissitude du sort, ce contraste frappant de chaînes et de pourpre, de misère et de prospérité, juste emblème de l'étrange condition des princes et des peuples, dans ces temps affreux.

Toute la ville apprend à la fois avec stupeur que le juge, le souverain est mis à mort, et le coupable condamné règne.

Michel, assis sur le trône, entouré d'assassins qui composaient sa garde, fait rompre à coups de marteau les fers qui liaient encore ses mains. Dès qu'elles sont libres, il reçoit la couronne que lui donne le patriarche; il ordonne la mutilation des quatre fils de Léon, et les embarque avec l'impératrice, leur mère, sur un bateau, qui portait dans un sac le corps de Léon coupé par morceaux. On exila les infortunés dans l'île de Proté. Lorsque l'ancien patriarche Nicéphore apprit dans sa retraite la mort de Léon, prononçant d'avance l'arrêt de la postérité, il s'écria : « L'Église est délivrée « d'un grand ennemi, mais l'empire perd un grand prince. »

CHAPITRE IV.

MICHEL II, DIT LE BÈGUE.

(Ans de J.-C. 821-829.)

Règne honteux de Michel II. — Révolte de Thomas. — Il fait le siége de Constantinople. — Défaite de Thomas par Martagon, roi des Bulgares. — Levée du siége de Constantinople. — Fuite, mutilation et mort de Thomas. — Traité entre Michel et Louis le Débonnaire. — Conquête de la Crète par les Arabes. — Condamnation et fuite d'Euphémius. — Son élévation au trône par le calife, et sa mort. — Conquête de la Sicile par les Sarrasins. — Mort de Michel, remplacé par son fils.

Un empereur tel que Michel semblait destiné à rabaisser

les Grecs au rang des Barbares, et à les faire tomber de la civilisation dans l'état sauvage. Ce guerrier, né dans une classe obscure parmi les Attinghants, peuplade ignorante et grossière, ne connaissait que les camps, les chevaux et les armes; il méprisait les lettres, bravait la religion; aucune vertu ne compensait ses vices; il regardait toute débauche comme permise, traitait audacieusement de fable la résurrection du Christ, voulait qu'on observât le sabbat des Juifs, plaçait Judas au nombre des saints, et, ne croyant l'autorité solide qu'en l'appuyant sur l'ignorance, défendait qu'on apprît à lire aux enfants du peuple.

Tous les hommes qui conservaient quelques idées d'honneur et de liberté gémissaient de se voir asservis par cet usurpateur. Thomas, l'ancien ami de Léon, commandait l'armée d'Orient : furieux de l'assassinat de son bi[illegible] et brûlant de le venger, il lève l'étendard de l[illegible] toute la jeunesse belliqueuse de l'empire accourt [illegible] drapeaux.

Ses cheveux blancs, sa figure vénérable, sa générosité, sa douceur, inspiraient le respect et l'amour; habile, courageux, éloquent, il méritait alors le trône; mais il cessa de s'en montrer digne dès qu'il voulut s'en emparer. La fortune, en le favorisant, le corrompit.

Les Sarrasins attaquaient dans ce temps l'Asie [illegible]. Thomas fit une invasion en Syrie, et les effraya par cette diversion : ils négocièrent; mais, au lieu de se borner à leur accorder la paix, égaré par son ambition, il s'unit avec eux, et leur promit un tribut, ainsi que la cession de plusieurs villes, à condition qu'ils l'aideraient à détrôner Michel.

Les Sarrasins acceptèrent ses propositions, le reçurent dans Antioche, le firent couronner par Job, patriarche de cette ville, et grossirent son armée d'une nuée de Barbares et de musulmans.

Celui qui, sacrifiant ses devoirs à son intérêt, livre son pays à l'étranger, conserve peu de vertu : cette première et capitale faute changea et dégrada le caractère de Thomas;

il devint débauché, cruel, avare, et livra au pillage toutes les villes qui refusaient de lui ouvrir leurs portes. Par ces violences, et surtout par son alliance avec l'ennemi, il rendit beaucoup de partisans à Michel.

Cependant il poursuit sa marche et ses projets, remporte quelques avantages, s'approche de la capitale et l'assiége.

Les habitants de Constantinople, à la vue du croissant qui brillait à côté des aigles, prennent tous les armes, et se défendent avec intrépidité; Thomas donne inutilement plusieurs assauts; on repousse avec fureur l'allié des étrangers; ses vaisseaux sont battus par la flotte impériale : malgré ces revers, il continuait opiniâtrément le siége, lorsque Martagon, roi des Bulgares, parut à la tête d'une armée pour défendre la ville.

L'empereur refusa vainement ce secours étranger, cet appui dangereux. Martagon, dont le but réel était de s'enrichir par le pillage, livra bataille à Thomas, le défit, et retourna dans son pays avec un grand nombre de prisonniers et de riches dépouilles.

Thomas, vaincu, leva le siége; poursuivi et atteint par Michel, il voulut imiter les ruses de Léon, son ancien maître, parut craindre son ennemi, et ordonna à son armée de se retirer dans un apparent désordre, dont il espérait profiter. Mais ses troupes étaient frappées de crainte; elles l'abandonnèrent, et leur fuite, au lieu d'être simulée, ne fut que trop réelle.

Thomas se réfugia dans Andrinople; il s'y défendit cinq mois; mais enfin les habitants, épuisés par la disette et par les fatigues du siége, le livrèrent à Michel. L'empereur le foula sous ses pieds, et ne lui accorda la mort qu'après l'avoir fait promener sur un âne et mutiler.

Les vengeances du vainqueur furent affreuses; il n'épargna aucun des partisans de son rival.

Les empereurs grecs, loin de chercher à combattre les empereurs d'Occident, leur montraient alors beaucoup de déférence et de respect. Michel informa Louis le Débonnaire

des victoires qu'il venait de remporter, lui demanda le renouvellement de l'alliance entre les deux empires, et défendit vivement près de lui la cause des iconoclastes.

Louis garda le silence sur l'apologie des hérétiques, mais il signa le traité qu'on lui proposait (an 823).

Ce fut sous le règne de Michel, en 824, que les Arabes s'établirent en Crète; après avoir battu deux armées impériales, ils achevèrent la conquête de cette île, et y bâtirent la ville de Candie.

L'empire gémissait moins encore de la perte d'une riche province, que du joug honteux qu'un tyran faisait peser sur lui. Rien ne paraissait assez sacré à ce prince pour arrêter ses passions. Après la mort de Thécla sa femme, devenu follement épris d'Euphrosine, fille de Constantin Porphyrogénète, qui était religieuse, il contraignit le sénat à le presser de conclure ce mariage sacrilége, et força le patriarche à le bénir.

Euphémius, gouverneur de Sicile, voulut imiter cet exemple, et enleva une religieuse. L'empereur, qui regardait sans doute un tel crime comme un privilége impérial, condamna Euphémius à la mutilation, mais il échappa au supplice et se sauva chez les Sarrasins.

Le calife, avec dix mille hommes, ramena Euphémius en Sicile, battit les Grecs, et le proclama empereur. Il ne jouit pas longtemps de sa coupable fortune : le jour même où il recevait la couronne, deux officiers s'approchent de lui, et tandis que l'un saisit sa main avec respect, l'autre lui abat la tête (an 827).

Après une courte guerre, en 828, les Sarrasins, qui recevaient toujours des renforts, prirent Syracuse, et conquirent la Sicile, qu'ils gardèrent deux siècles. Maîtres de cette île, ils ravageaient la Calabre, couraient jusqu'aux portes de Rome, et profitaient de la division qui régnait entre les princes chrétiens pour faire des conquêtes en Italie. Le pape Grégoire IV, continuellement menacé par eux, mit un frein à leurs incursions en fortifiant la ville d'Ostie.

Lorsqu'on apprit à Constantinople la perte de la Sicile, Michel, qui ne faisait pas plus de cas de la gloire que de la vertu et de la religion, dit à Irénée, un de ses principaux ministres : « Je vous félicite de n'avoir plus besoin d'admi« nistrer une île si éloignée ; vous voilà délivré d'un grand « fardeau. — Seigneur, répondit Irénée, il ne vous faut « que deux ou trois soulagements pareils pour être vous« même débarrassé du fardeau de l'empire. »

Michel mourut en 829, d'une colique néphrétique ; il avait opprimé les Grecs neuf ans. L'empire perdit sous ce règne la Crète, la Sicile et la Dalmatie. Théophile, son fils, lui succéda.

CHAPITRE V.

THÉOPHILE.

(Ans de J.-C. 829-842.)

Règne sévère de Théophile, fils de Michel II. — Son mariage avec Théodora. — Sa sévérité contre les concussions. — Son surnom d'*Infortuné*. — Origine de Théophobe. — Son commandement chez les Perses. — Succès du philosophe Léon. — Célébrité d'Alexis Musèle. — Sa disgrâce, ses souffrances, sa réhabilitation et sa retraite. — Magnificence de la cour de Théophile. — Invasion des Sarrasins. — Échec de Théophile. — Sa victoire sur les Arabes. — Nouvelle apparition des Sarrasins. — Bravoure et danger de Théophile. — Hardiesse de Manuel. — Ingratitude de Théophile envers Manuel. — Fuite de Manuel chez le calife. — Ses exploits. — Remords de Théophile. — Rappel de Manuel. — Sa magnanimité. — Révolte des Perses. — Guerre entre Théophile et le calife. — Défaite de Théophile. — Mort de Théophobe. — Mort de l'empereur.

Chaque page de l'histoire prouve l'absurdité de ce paradoxe cher aux courtisans, que l'ordre, incompatible avec la liberté, ne peut exister que sous le pouvoir absolu. Le règne des lois peut seul offrir quelque chose de fixe dans le sort des hommes ; sous le despotisme rien n'est stable ; tout y change perpétuellement, suivant les différents caractères des despotes ; la destinée des hommes y dépend de la volonté mobile des princes, de leurs vices, de leurs passions, et même de leurs caprices.

Lorsque Théophile monta sur le trône, tout dans l'empire prit une nouvelle face. Ce prince, frappé du mépris qu'inspiraient aux peuples les défauts de son père, poussa jusqu'à l'excès les qualités contraires à ces défauts. Sa justice fut de la dureté, son courage de la témérité.

Michel avait dû le trône à l'assassinat de Léon : les meurtriers s'attendaient à des faveurs; Théophile les envoya au supplice.

Honteux du mariage sacrilége contracté par son père, il contraignit Euphrosine à rentrer dans son monastère. Le sénat, toujours servile, approuva le châtiment de cette impératrice, comme il avait applaudi à son élévation.

Quelques historiens racontent que l'empereur, voulant se marier, rassembla dans son palais un grand nombre de filles grecques, choisit la plus belle nommée Théodora, et déclara sa préférence pour elle en lui donnant une pomme d'or. D'autres croient ce récit fabuleux; mais ce qui est certain, c'est que cet usage, autrefois pratiqué dans quelques cours d'Asie, fut suivi dans des temps plus modernes par plusieurs souverains de la Russie.

Théophile, actif et sévère, se rendait accessible aux plaintes de tous ses sujets: il visitait fréquemment les marchés et les lieux publics, et maintenait la justice avec fermeté.

Un officier, l'abordant un jour hardiment, réclama comme sa propriété le superbe cheval que l'empereur montait. Une information exacte prouva que le gouverneur de l'Hellespont, qui s'en était emparé, n'en avait fait présent au prince que dans l'espoir de couvrir ses concussions. Le cheval fut rendu à son maître, et le gouverneur reçut le châtiment qu'il méritait.

L'empereur contraignit des généraux puissants à restituer des terres usurpées sur quelques couvents. Pétronas, capitaine de sa garde, avait insulté, maltraité une pauvre femme : Théophile le fit battre de verges, et ce qui prouve l'avilissement où les grands étaient alors tombés, c'est qu'après ce supplice, Pétronas n'en conserva pas moins sa charge.

Dans l'espoir d'obtenir quelques faveurs, quelques emplois,

ou des exemptions d'impôts, un homme habitué à la corruption de la cour voulut acheter la protection de l'impératrice et lui envoya un vaisseau chargé de riches marchandises phéniciennes : l'empereur se les fit apporter, les vendit lui-même, en disant : « Vous voyez que ma femme veut faire de l'empereur un marchand. » Sa rigueur inspira tant de crainte que l'ordre se rétablit partout, et que bientôt on n'eut plus de plaintes à lui porter.

Le recrutement se fit sans obstacle; l'armée se soumit à la discipline sans murmurer. Ses nombreuses troupes et son courage le rendirent souvent victorieux : cependant sa témérité et l'inconstance de la fortune lui firent éprouver assez de revers pour qu'on lui donnât, pendant un certain temps, le surnom d'*Infortuné*.

Plusieurs généraux habiles illustrèrent son règne : le plus marquant fut Manuel, célèbre par son courage, et non moins fameux encore par son incorruptible fidélité. Théophobe, issu des rois de Perse, fut également célèbre par ses grandes actions et par ses malheurs : le père de ce vaillant guerrier, s'étant dérobé au fer des Sarrasins, vécut longtemps pauvre et inconnu à Constantinople, où il avait épousé une maîtresse d'auberge; il y mourut. Son fils Théophobe fut découvert et reconnu par des nobles Persans qui étaient venus chercher à la cour d'Orient un asile contre la haine des Arabes. L'empereur Michel, informé par eux de l'existence du jeune prince de Perse, lui donna dans son palais une éducation convenable à son rang. Il partagea les études et les jeux de son fils Théophile; celui-ci, monté sur le trône, décora du titre de patrice le compagnon de son enfance, et lui donna sa sœur Hélène en mariage.

Quelque temps après, trente mille Persans se révoltèrent contre les Sarrasins : leur chef, nommé Babec, périt dans un combat; ils appelèrent à leur tête Théophobe, qui justifia leur choix par des exploits nombreux; il devint bientôt la terreur des Sarrasins, et conçut l'espoir de relever le trône d'Artaxerce.

Ce prince offrait, dit-on, dans toute sa personne, un modèle accompli de talents, de grâce et de vertus. Théophile l'envoya au secours des Abages, contre les Sarrasins : la victoire couronna d'abord ses armes; mais l'empereur, par faiblesse ou par jalousie, lui ayant donné pour collègue Bardas, frère de l'impératrice, ce général ambitieux, ignorant et envieux, rompit toutes les mesures de Théophobe; l'ennemi en profita, et les Grecs furent battus (an 833).

Les Arabes perdirent alors le calife Almamoun, célèbre par son amour pour les sciences et pour les lettres; la cour de Bagdad paraissait dans ce temps plus éloignée de la barbarie que celle de Constantinople. Léon, habile mathématicien et astronome, vivait ignoré dans une cabane à peu de distance de la capitale de l'Orient. Le calife écrivit au philosophe : « Le mérite est obscur chez vous : venez nous « éclairer; les Arabes vous respecteront et vous rendront plus « riche que les favoris de vos princes. »

Léon ne crut point pouvoir se rendre à l'invitation d'un ennemi, sans y être autorisé; il en informa l'empereur : de son côté, le calife offrit à Théophile la paix et *deux mille livres d'or*, s'il voulait lui céder ce savant homme.

L'empereur, jaloux de conserver un philosophe dont les étrangers lui découvraient la renommée et le prix, refusa les propositions du calife, chargea Léon de l'éducation de la jeune noblesse et lui donna l'archevêché de Thessalonique.

Ce même Léon, qu'on surnomma le *philosophe*, ne se fit remarquer dans ses nouvelles et importantes fonctions que par sa passion pour l'hérésie des iconoclastes et pour l'astrologie. Il fut dans la suite chassé de son siége, regrettant sans doute une gloire que la pauvreté lui avait donnée, et que la fortune lui ôta. On peut juger de l'épaisseur des ténèbres qui s'étendaient sur l'Orient dans ce siècle, puisqu'un homme aussi médiocre que Léon y était admiré comme une lumière éclatante.

Les talents militaires périssent les derniers dans la décadence des peuples. Alexis Musèle, envoyé par l'empereur à

la tête d'une armée en Sicile, gagna plusieurs batailles, prit plusieurs villes, et se fit une telle renommée, que Théophile le créa patrice, proconsul, le nomma maître des offices, lui fit épouser une de ses filles nommée Marie, et le décora du titre de César.

L'empereur était aussi inconstant qu'emporté dans ses affections et dans ses haines. La disgrâce de Musèle succéda bientôt à sa faveur : quelques Siciliens le calomnièrent; Théophile, déguisant son courroux sous des protestations d'amitié, le manda près de lui, le fit battre de verges, confisqua ses biens, et le jeta dans un cachot. Bientôt après, reconnaissant son erreur, il le tira de prison, lui restitua ses richesses, et voulut lui rendre ses dignités; mais Alexis, dégoûté d'une fortune dont il avait éprouvé si rapidement les vicissitudes, se retira à Chrysopolis, où il fonda un monastère.

La puissance et la richesse des grands s'accroissent toujours en proportion de l'abaissement et de l'oppression des peuples; plus les nations s'appauvrissent, plus les cours deviennent somptueuses : rien n'égalait le luxe des Grecs, depuis que la vanité remplaçait chez eux l'indépendance et la liberté.

Un ambassadeur de Théophile étonna par sa magnificence fastueuse le calife Mutazem : dînant un jour chez le prince arabe, il ordonna à l'un de ses esclaves de laisser, comme par oubli, dans le palais, un superbe bassin d'or enrichi de pierreries. Il était facile de croire que ce bassin serait pris; en effet il disparut. Le calife voulait découvrir le voleur; l'ambassadeur traita ce larcin de bagatelle. Invité de nouveau au festin royal, il y porta un bassin plus magnifique que le premier. Le calife lui offrit de riches présents; il les refusa : « Eh bien, lui dit le prince, je vais vous faire un don « que certainement vous accepterez. » Il lui livra cent captifs grecs superbement vêtus. L'ambassadeur les reçut, mais à condition que le calife recevrait en retour cent prisonniers sarrasins, dont il brisa les fers.

Rien n'égalait l'éclat de la cour de Théophile : il fit bâtir à Constantinople un palais semblable à celui des califes de Bagdad, et qui le surpassait en magnificence : l'immense quantité de colonnes de marbre incrusté d'or, de vastes bassins revêtus de lames d'argent et remplis de fruits qu'on prodiguait au peuple, les statues, les bronzes, les voûtes dorées, qui décoraient cet édifice, éblouissaient les regards. L'empereur satisfaisait la vanité des Grecs et leur passion pour les jeux publics; il n'épargnait rien pour les rendre plus nombreux et plus brillants. Cette nation, frivole et corrompue, semblait se consoler de tant de provinces et de villes perdues, en admirant les magnifiques églises et les riches palais qui s'élevaient chaque jour dans ses principales cités.

Si Théophile imita le luxe des anciens rois de Perse, il n'en eut ni la mollesse ni les vices; par un contraste remarquable, il aima toujours les fêtes et jamais les voluptés. Son caractère était porté naturellement à la générosité et même à la douceur; cependant les iconoclastes parvinrent à le rendre cruel. La résistance opiniâtre des catholiques blessa son orgueil : il grossit le catalogue de leurs martyrs, et il maltraita même l'impératrice, qui favorisait le culte des images.

Appelé dans les camps par une invasion formidable des Sarrasins (an 836), il méprisa l'avis de ses généraux, qui lui conseillaient d'attaquer les Arabes pendant la nuit, afin de leur cacher le petit nombre de ses troupes. En vain il se signala par des prodiges d'audace et de valeur, il fut battu et entouré; sa perte semblait inévitable; lorsqu'au milieu de la nuit, par l'ordre de Théophobe, le camp retentit de cris de joie, d'acclamations et d'un grand bruit de trompettes; les Sarrasins, surpris, épouvantés, croient qu'il est arrivé un renfort aux Grecs : ils se retirent; et l'empereur, ralliant ses troupes, revient librement dans la capitale.

La campagne suivante fut plus heureuse pour Théophile : il livra bataille, en Cappadoce, aux Arabes, remporta la victoire, et, suivi de vingt-cinq mille prisonniers, rentra en triomphe dans Constantinople.

L'année d'après (838), les Sarrasins reparurent plus nombreux dans la même province : l'empereur les combattit encore ; mais, toujours entraîné, par son ardeur impétueuse, il s'élança presque seul au milieu des ennemis. Manuel, qui le voit en péril, se fait jour avec quelques braves, et s'approchant de lui : « Prince, lui dit-il, ce sabre va vous ouvrir un « large passage ; ne laissons pas aux infidèles l'honneur de « compter un empereur parmi leurs prisonniers. — Il se« rait plus honteux, répond Théophile, de leur donner le « spectacle d'un empereur fuyant devant eux. »

A ces mots, il se précipite encore sur leurs rangs. Manuel le rejoint, et, posant hardiment la pointe de son sabre sur la poitrine du prince : « Suivez-moi, s'écria-t-il ; ou, si vous « cherchez la mort, recevez-la d'un Grec et non d'un Sarra« sin. » Théophile cède à cette audace, suit son libérateur, et retrouve son armée, à la tête de laquelle il intimida tellement les Arabes, qu'ils refusèrent un second combat.

Quand la reconnaissance n'est pas un bonheur, elle devient un fardeau. L'ingrat Théophile, écoutant sa jalousie et la délation, crut que Manuel, qui lui avait sauvé deux fois la vie, aspirait à son trône : il résolut de lui faire crever les yeux. Ce général, averti à temps par des amis fidèles, prend la fuite, enlève les chevaux de toutes les postes, leur coupe les jarrets, se sauve chez le calife et lui offre de le servir, pourvu qu'on ne le force pas à combattre contre sa patrie.

A cette époque le Korassan s'était révolté contre les Arabes : Manuel ne demande, pour réprimer cette rébellion, d'autres forces qu'une troupes de prisonniers grecs, dont il garantit l'obéissance. A cette condition le calife les délivre, les arme et les lui confie ; à leur tête il soumet les rebelles, subjugue les habitants des rives de l'Oxus, et extermine une foule de lions et de tigres qui, depuis quelque temps, changeaient une contrée voisine en désert.

La gloire de ce grand homme fit naître dans l'âme de l'empereur les regrets et les remords ; il l'invita à revenir près de lui. Manuel ne savait résister ni à la voix de son prince ni à

l'amour de son pays ; mais pour obéir il fallait tromper le calife, qui ne voulait pas le perdre. Dissimulant pour la première fois ses véritables sentiments, il feint d'être irrité contre les Grecs, et conseille au prince musulman d'envoyer en Cappadoce, avec une armée, son fils Ouatheg, dont il demande d'être lieutenant.

On suit son avis, il part ; le gouverneur de Cappadoce, secrètement informé de son dessein, avait fait cacher un escadron grec dans un bois. Lorsque les Arabes sont arrivés et campés près du lieu désigné, Manuel sort du camp, sous prétexte d'une partie de chasse ; le fils du calife était avec lui ; parvenu à la lisière du bois, il appelle les Grecs, qui s'avancent ; embrassant alors le jeune prince arabe : « Rassurez-vous, lui-dit-il, et retournez près de votre père ; je ne « veux point vous trahir, je ne vous quitte que pour obéir « à mon souverain. »

Le calife voulut se venger de cette désertion ; mais ses efforts n'eurent aucun succès. Pendant cette campagne sans résultat, les trente mille Perses qui servaient dans l'armée grecque, mécontents de voir leur solde mal payée, se révoltent et veulent proclamer empereur Théophobe : ce jeune prince, aussi fidèle que vaillant, informe Théophile de ce complot : sa conduite généreuse ne fut payée que par une reconnaissance apparente et par une haine secrète.

Cependant, toutes les forces de l'empire s'étant réunies, l'empereur envahit la Syrie, défit les Sarrasins, porta ses armes jusqu'à l'Euphrate, prit un grand nombre de villes, et malgré les supplications du calife, livra au pillage Sozo-Pétra, dans laquelle le prince arabe était né.

Le calife furieux appelle aux armes tous les musulmans, même ceux de l'Afrique, assiége Amorium, patrie de Théophile, la réduit en cendres, et livre une grande bataille aux Grecs, près d'Azimène en Phrygie. L'empereur disputa vaillamment et longtemps la victoire ; mais enfin il fut battu et forcé de se retirer dans son camp. Les Perses, de nouveau

révoltés, voulaient le livrer aux Sarrasins. Manuel découvrit la conspiration et fut encore son sauveur.

La guerre était poursuivie avec fureur par les chrétiens et par les musulmans. La mort du calife Mutazem donna aux Grecs un court repos (an 841). Ouatheg monta sur le trône de Bagdad. L'empereur jouit peu de temps de cette trève; l'affaiblissement de ses forces lui annonçait une mort prochaine. Comme il craignait que l'ambition du prince persan n'enlevât le sceptre à son fils, avant d'expirer, il ordonna la mort de Théophobe et se fit apporter sa tête. Peu de moments après il mourut, agité, dit-on, par les tourments qui suivent les jouissances trompeuses d'une vengeance criminelle. Théophile avait régné douze ans. Grand dans ses défauts comme dans ses qualités, il rendit quelque éclat au sceptre et quelque solidité au trône.

CHAPITRE VI.

MICHEL III, DIT L'IVROGNE.

(Ans de J.-C. 842-867.)

Règne de l'impératrice Théodora. — Méprise du peuple en faveur de Manuel. — Magnanimité de ce général. — Décret pour la liberté des cultes. — Astuce du patriarche Jean. — Sa déposition et son départ. — Échec et victoires des Sarrasins. — Histoire de Basile. — Succès en Égypte. — Traité avec les Bulgares. — Conversion de ce peuple. — Règne tyrannique de Michel III. — Son départ pour l'armée et ses échecs. — Victoire sur les Sarrasins. — Mort du calife Omar. — Apparition et invasion des Russes. — Intrigues de Basile. — Son association à l'empire. — Mort de l'empereur.

La mort de Théophile ne laissait d'autre chef à l'empire qu'un enfant. L'empereur Michel était âgé de trois ans; mais la sage prévoyance du prince mourant avait confié le gouvernement et la tutelle de son fils à l'impératrice Théodora, en lui associant son frère Bardas, le patrice Théoctiste et Manuel, dont le noble caractère ne se démentait dans aucun temps ni dans aucune position.

Cet homme intrépide, habile, vertueux et fidèle, qui dé-

fendait ses princes dans le malheur, et qui les sauvait dans le péril, était comme l'ombre de l'un des héros d'Athènes ou de Sparte, apparue au milieu de la Grèce corrompue et asservie.

Dès que Théophile eut fermé les yeux, Manuel convoqua le peuple dans le cirque et l'invita à prêter le serment d'usage; chacun jugeant ce héros digne du trône crut qu'il y montait, et que c'était à lui qu'on devait prêter ce serment: l'air retentit de cette acclamation unanime : *Vive Manuel! gloire et longues années à l'empereur Manuel!* « Arrêtez, s'écria le « brave et modeste guerrier : vous avez un empereur; votre « devoir, ainsi que le mien, est de lui obéir; mon ambition « se borne à défendre son enfance; le seul honneur où j'as-« pire est celui de verser mon sang pour lui conserver le « sceptre que le vœu de son père, l'autorité du sénat et vos « suffrages lui ont transmis. *Vivent Michel et Théodora!* »

Ces derniers mots furent faiblement répétés; mais enfin le peuple, cédant à ses instances, prêta le serment, et se retira rempli de respect et d'admiration pour cet homme généreux, qui refusait un pouvoir que tant d'autres, dans ces jours de désordre, usurpaient par des complots et achetaient par des crimes.

L'empereur Théophile, passionné jusqu'à son dernier soupir pour la cause des iconoclastes, avait fait jurer à Théodora de proscrire le culte des images; cette princesse, loin d'être retenue par cette promesse contraire à ses sentiments, et sans être arrêtée par l'opposition de la majorité du sénat et de la cour, éloigna d'abord de son palais le patriarche Jean. La violence de ce prêtre avait causé la persécution dont gémissait l'empire : délivrée de cet obstacle, elle fit discuter en sa présence par les deux partis cette question religieuse, si puérile aujourd'hui à nos yeux, mais qui alors divisait les Églises, les cités, les camps, les familles, et ensanglantait la terre.

Les iconoclastes furent vaincus dans cette conférence ; un décret rétablit le culte catholique et la liberté d'honorer les

images. L'impératrice ordonna au patriarche de faire exécuter ce décret, en le menaçant de l'exil s'il persistait dans son erreur.

Le pontife opiniâtre était fourbe autant que fanatique ; il demande du temps pour méditer sa réponse, s'ouvre lui-même une veine, appelle du secours, et s'écrie que Théodora lui a envoyé des assassins. Le peuple, toujours crédule et turbulent, se soulève ; on accourt près de lui, on veut voir sa blessure, elle le trahit ; l'imposture est découverte ; ses propres domestiques saisissent, montrent la lancette dont il vient de se servir ; l'indignation succède à la pitié ; le patriarche sort de la capitale, accablé par la malédiction publique. Son départ fut le signal de la liberté ; le sang cessa de couler, les victimes respirèrent, les cachots s'ouvrirent, les bannis rentrèrent dans leurs foyers. Méthodius, longtemps persécuté par lui, fut choisi pour le remplacer.

Un concile convoqué rétablit solennellement le culte des images ; il mit fin à l'hérésie des iconoclastes, qui pendant cent vingt années avait été la cause de tant de querelles, de combats, de persécutions et de supplices.

Peu de victoires sur l'esprit de parti tournent, comme elles le devraient, au profit de la raison, et souvent parmi nous la chute d'une erreur n'est que le triomphe d'une autre. Les orthodoxes, cessant d'être persécutés, devinrent à leur tour intolérants : ils refusaient même de prier pour l'empereur défunt, et l'impératrice ne parvint à les fléchir pour la mémoire de son époux qu'avec le secours d'une fraude pieuse : Méthodius déclara que ce prince expirant lui avait fait connaître, par des soupirs et par des larmes, son repentir et sa conversion.

Les Sarrasins crurent pouvoir profiter de la faiblesse du gouvernement d'une femme pour achever la ruine de l'empire. Quatre cents vaisseaux, envoyés par eux contre la capitale, furent détruits par une tempête sur la côte de Lycie. Sept navires seuls échappèrent à ce désastre.

Les armes grecques auraient probablement été toujours heu-

reuses, si Manuel eût commandé les troupes; mais dans les cours le mérite est rarement en faveur, lors même qu'il est en place: Théodora lui préféra Théoctiste, le croyant plus dévoué, parce qu'il était plus souple et plus complaisant. Théoctiste, plus habile courtisan que guerrier, se fit battre par les Abages. L'année d'après (844), étant descendu en Crète avec une armée, il se laissa tromper par la fausse nouvelle d'une révolution survenue dans Constantinople; il abandonna ses troupes; les Sarrasins, auteurs adroits de ce faux bruit, profitèrent du désordre produit par l'absence du général, et détruisirent presque entièrement l'armée grecque.

Théodora confia encore une autre armée à Théoctiste (an 845). Il livra bataille près du mont Taurus, fut défait, perdit quarante mille hommes, rejeta la honte de ce revers sur son collègue Bardas, et conserva cependant à tel point la faveur de l'impératrice, que, pour le garantir de la haine publique, elle lui donna une garde.

On convint avec les Sarrasins d'une trêve et d'un échange de prisonniers: dans ce même temps les Esclavons s'emparent de la Grèce (an 846). Le premier écuyer de Théodora, qui portait le même nom que Théoctiste, se montra plus habile que lui, et chassa les Barbares de cette contrée.

Le patriarche Méthodius étant mort, Nicétas, l'un des fils de l'empereur Michel Rhangabé, fut élu patriarche et prit le nom d'Ignace. Tandis que l'empire perdait peu à peu ses provinces, l'Église étendait ses conquêtes; à cette époque, les Kosars, qui habitaient la Tauride, furent convertis au christianisme par Cyrille. Cet apôtre zélé instruisait aussi les Esclavons, et fut, dit-on, l'inventeur de leur alphabet.

La fortune, qui voulait retarder la chute de l'empire d'Orient, commençait alors à favoriser un homme de génie, né dans l'obscurité, et qui devait passer de la servitude au trône. Basile, que la flatterie s'efforça depuis de faire descendre, par son père, des Arsacides et par sa mère, de Constantin le Grand, avait reçu le jour dans une bourgade près d'Andrinople, au sein d'une famille de pauvres artisans. On

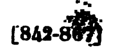


le compta dans son enfance au nombre des captifs que Crum emmena en Bulgarie. Ces esclaves chrétiens, persécutés par les successeurs de Crum, brisèrent leurs chaînes, s'échappèrent, battirent les Bulgares qui les poursuivaient, et défirent encore une autre peuplade de Barbares nommés autrefois Onogours, et aujourd'hui Hongrois. Ces triomphes, dus au courage que donne le désespoir, les ramenèrent dans leur patrie.

Basile était alors âgé de vingt-cinq ans; on admirait en lui une vaillance intrépide, une haute taille, une grande beauté, une force prodigieuse; obligé de travailler pour vivre, il se rangea au nombre des domestiques du gouverneur de Macédoine; mais comme ses gages n'étaient pas suffisants pour nourrir lui, sa mère et toute sa famille, il résolut de chercher fortune dans la capitale : l'homme qui devait bientôt y régner s'y rendit à pied, y entra le soir, sans argent, sans protecteur, sans asile, et se coucha sur les marches d'une église.

Le gardien du monastère l'aperçut, lui donna l'hospitalité, et le recommanda à un parent de l'empereur, qui le prit pour son écuyer. Basile suivit son nouveau maître dans le Péloponèse, où il se distingua par sa bravoure. Tombé malade à Patras, il inspira de l'intérêt à une veuve nommée Danièlis. Cette femme, éprise de ses grandes qualités, le combla de présents et lui donna des terres en Macédoine, sous la seule condition qu'il adopterait un fils dont elle lui confia l'enfance.

Basile, revenu à Constantinople près de son maître, assistait un jour à un festin où se trouvait l'ambassadeur du roi des Bulgares. Cet envoyé se vantait d'avoir dans sa maison un domestique si vigoureux qu'aucun homme sur la terre n'avait pu le renverser. Basile, invité par son maître à lutter contre le Bulgare, le terrasse; le bruit de ce triomphe se répand dans la ville, flatte la vanité grecque, excite l'enthousiasme du peuple : partout on ne parle que de l'audace et de la force du jeune et beau Macédonien.



Dans ce même temps, l'empereur venait d'acheter un cheval superbe, mais si fougueux qu'aucun de ses écuyers ne pouvait le monter. Basile promit qu'il le dompterait ; il y réussit, et la charge de premier écuyer devint le prix de son adresse. Il se distingua bientôt à la cour par son esprit, dans les camps par son courage. Des guerres continuelles lui donnèrent l'occasion fréquente de justifier par des exploits les faveurs de la fortune.

La régence de Théodora fut signalée par des succès : lasse des pillages perpétuels des Sarrasins, elle envoya une flotte en Égypte. Les Grecs ravagèrent cette contrée, prirent Damiette, et rapportèrent en Orient un riche butin.

Bogoris, roi des Bulgares, croyait vaincre facilement un empire gouverné par une femme : il déclara la guerre, et accompagna cette déclaration d'une lettre dédaigneuse et menaçante. Théodora lui répondit : « J'irai au-devant de vous ; « j'espère la victoire ; mais si je suis vaincue, vous rougirez « encore de n'avoir triomphé que d'une femme. » Sa fermeté surprit le Barbare et lui plut ; il négocia ; le traité fut conclu : l'impératrice lui demanda la liberté d'un moine nommé Théodore, que sa piété rendait alors célèbre ; en échange, elle brisa les chaînes d'une sœur de Bogoris, prise trente-huit ans auparavant par Léon l'Arménien. Cette princesse captive était devenue chrétienne ; elle convertit son frère.

Les Bulgares irrités se révoltent, et veulent tuer leur roi pour venger leurs dieux. Ils attaquent en foule le palais ; Bogoris, portant une croix sur sa poitrine, sort avec cinquante hommes dévoués, fond sur les rebelles, les étonne, les épouvante et les disperse. Ce fut alors que l'impératrice, informée de cet événement, envoya Cyrille aux Bulgares ; la ferveur du pontife acheva les conversions commencées par le courage du roi.

Un prince français, Louis, roi de Germanie, jaloux de cette conquête religieuse, chargea aussi quelques prêtres de porter l'Évangile chez ces Barbares, et depuis ce temps, les

Églises grecque et latine se disputèrent l'honneur de les avoir convertis.

Le jeune empereur Michel, en grandissant, annonçait déjà le règne prochain des vices et de la tyrannie. Sa mère voulut le marier avec Eudoxie, fille d'un patrice; le prince n'accepta sa main qu'à condition qu'il garderait en même temps pour maîtresse Ingérine, fille du grand trésorier (an 854).

Théodora dut prévoir, lorsqu'elle cessait de commander comme mère, qu'elle ne pourrait plus gouverner comme impératrice. L'intrigue, l'ambition, la flatterie se groupaient autour du jeune empereur, encourageaient ses vices, caressaient son amour-propre, irritaient son orgueil; Bardas et le premier chambellan Damien remplirent le palais de leurs eunuques et des complices de leurs débauches.

Théoctiste, accusé de conspiration, fut poignardé en présence de l'empereur. Michel protégea les meurtriers; le crime régna, la vertu disparut de la cour. Manuel, indigné, s'éloigna, résolu de finir pieusement dans la retraite une vie héroïque.

Théodora descend du trône; mais, avant de quitter le sceptre, elle accable Bardas, son frère, de reproches mérités, convoque les sénateurs, rend compte de son administration, et dit à l'assemblée : « Je quitte le gouvernement; on voudra vous tromper par de faux rapports sur la fortune publique; pour vous éclairer, j'ai fait venir ici les receveurs des finances : ils vous prouveront que je laisse dans le trésor cent quatre-vingt-dix mille livres pesant d'or et trois cent mille livres en argent. »

Ces richesses ne tardèrent pas à être dissipées. Michel se livra sans frein aux plus folles dépenses, aux plus honteuses débauches : bravant les lois, la religion et la nature, il blasphémait la Divinité, persécutait les Églises, donnait, dans l'ivresse, au gré de ses fougueux caprices, l'ordre de décapiter, de mutiler, de brûler les hommes qui murmuraient ou gémissaient de ses désordres. Il chassa le patriarche Ignace, et voulut lui crever les yeux. Le pape prit cette vic-

time sous sa protection. L'archevêque de Thessalonique osa faire des remontrances ; le tyran insensé lui fit casser les dents. Le pape Nicolas, justement irrité, adressa une lettre menaçante à l'empereur ; mais, aussi peu mesuré dans son style que le prince l'était dans sa conduite, il lui donnait le nom de Goliath, et se comparait lui-même à David.

Enfin, pour marcher complétement sur les traces des tyrans les plus odieux, l'empereur, ajoutant l'ingratitude à ses autres vices, insulta sa mère et la fit enfermer.

Cependant les généraux formés sous les règnes précédents maintenaient encore la gloire des armes grecques. Léon, à la tête d'une armée impériale, venait de battre en Asie les Sarrasins ; Michel, jaloux d'une gloire qu'il ne peut atteindre, quitte son palais, accompagné de Bardas, paraît dans les camps, prend le commandement des troupes, assiége Samosate, et livre bataille aux Arabes, qui le défont complétement. Le reste de cette campagne ne fut qu'une suite de revers. Michel, poursuivi, pressé de toutes parts, perdit sa tente et ses équipages. Dans sa détresse, il se souvint de Manuel, qui vivait encore, et le conjura de venir à son secours.

Cet illustre vieillard oublie son âge, ses affronts, les vices de la cour, l'ingratitude du prince ; il quitte sa retraite, reparaît dans les camps, et rend le courage aux soldats, en leur montrant son glaive victorieux et son front paré de nobles cicatrices.

On reprend l'offensive ; mais dès que l'espoir rentre dans l'esprit léger de l'empereur, la présomption y reparaît également. Au mépris des sages avis de Manuel, il charge imprudemment les ennemis, qui le trompent par une fuite simulée. Bientôt il se voit attaqué de toutes parts, enveloppé et au moment de perdre la vie ou la liberté. Alors Manuel retrouve sa jeunesse : habitué à vaincre et à fixer la fortune, il s'élance sur les Sarrasins à la tête de cinq cents hommes d'élite ; il enfonce les Arabes, dégage l'empereur et protége sa retraite.

Cette bataille avait détruit une partie de l'armée grecque; Omar, profitant de sa faiblesse, dévasta et changea presque en désert la Cappadoce, le Pont et la Cilicie. Souvent le remède des maux se trouve dans leur excès. Le désespoir ranima enfin le courage des chrétiens; les armes étaient la seule richesse qui leur restât.

Ils se réunirent en foule; commandés par Pétronas, frère de Bardas, ils marchèrent en 862 contre les Sarrasins, leur livrèrent bataille près de Damas et remportèrent une victoire complète. Omar périt dans ce combat. Pétronas porta la tête de cet émir à Constantinople, et reçut dans le cirque les honneurs du triomphe (an 863).

Ce fut dans ce temps que l'Orient entendit parler pour la première fois d'un nouvel ennemi, d'un peuple destiné à partager dans la suite avec les Français, les Allemands et les Anglais, l'empire du monde.

Les Russes, descendus des bords glacés de la mer Baltique, après avoir conquis les vastes contrées situées entre le Volga, le Borysthène et la mer du Nord, parurent tout à coup sur les côtes de la mer Noire, et, la traversant avec témérité sur des barques légères, ils entrèrent dans le Bosphore. Leurs noms inconnus, leurs costumes sauvages, leur vaillance féroce, répandirent la terreur dans la Thrace; ils la parcoururent comme un torrent, ravagèrent les environs de la capitale, se rembarquèrent chargés de butin, et emmenèrent, au nombre de leurs captifs, un évêque grec, qui porta en Russie les lumières du christianisme et les germes de la civilisation.

Cette soudaine et menaçante invasion, aussi rapide qu'effrayante, eut l'effet terrible et le peu de durée d'une tempête.

La cour d'Orient fut bientôt tourmentée par d'autres orages. L'ambitieux Basile, dont la faveur croissait journellement, suivait pour arriver au pouvoir suprême le chemin tortueux de l'intrigue: il rampait pour s'élever, et commençait avec honte une longue carrière qu'il remplit et termina avec gloire.

Indifférent sur les moyens de parvenir à son but, il répudia sa femme Marie, et prit pour épouse la maîtresse de l'empereur, Ingérine, dont Michel était dégoûté. Par un scandaleux échange, il livra à ce prince, pour concubine, sa sœur Thécla; ces liens criminels accrurent et affermirent son crédit.

Bardas en devint jaloux et résolut sa perte : l'adroit Basile le prévient; il persuade à l'empereur que Bardas veut le détrôner. Michel, méfiant et cruel par faiblesse, se détermine à faire périr son oncle, et l'invite à se rendre dans son camp, en Asie. On avertit Bardas du piége qui lui était dressé; mais cet homme orgueilleux, méprisant un prince inepte et débauché, compte qu'il l'intimidera par le nombre de ses amis et par le crédit qu'il a sur l'armée. Suivi d'une garde dévouée, il paraît audacieusement dans la tente de l'empereur; tous les courtisans tremblent; Michel, effrayé, dit à Basile : « Me laisseras-tu périr victime de ce traître? » Basile s'écrie : « Sauvons l'empereur! » En même temps il tire son glaive et l'enfonce dans le sein de Bardas.

Un parti nombreux voulut le venger. A la tête des mécontents, le patriarche Photius, bravant à la fois le pape et l'empereur, excommuniait le premier comme hérétique, et voulait renverser le second du trône. La fermeté de Basile réprima les factieux. Michel l'associa à l'empire. Arrivé à cette élévation, qu'il avait achetée par des crimes, Basile, quittant le masque du vice, revint aux vertus dont l'ambition seule l'avait éloigné; mais dès qu'il mérita l'estime publique, il perdit la faveur de Michel.

Ce prince inconstant poussa les caprices de son despotisme jusqu'au délire. Livrant sa confiance à un méprisable matelot, complice de ses honteuses débauches, il le nomma empereur, et, malgré les remontrances de l'impératrice, qui s'opposait à cet excès d'extravagance, il présenta ce ridicule auguste au sénat.

Les sénateurs consternés gardèrent le silence; le siècle était si corrompu, que ce silence parut alors du courage.

L'empereur avait déjà tenté de faire assassiner Basile à la chasse. Celui-ci, certain que sa perte était jurée, résolut la mort du tyran.

La mère de l'empereur avait invité chez elle, pour un festin, son fils avec Ingérine, le nouvel auguste Basilicin, et toute la cour. Michel, suivant sa coutume, se plonge dans l'ivresse. On se retire. Le prince est porté sur un lit dans une chambre éloignée. Au milieu de la nuit, Basile y pénètre, suivi de quelques conjurés; il poignarde Michel, court s'emparer du palais impérial, y fait venir Ingérine, ordonne le supplice de Basilicin, renvoie l'impératrice Eudoxie à sa famille, et fait enterrer sans pompe l'empereur dans l'église de Chrysopolis.

Michel mourut dans sa vingt-neuvième année. Sous son nom, tous les vices avaient régné vingt-cinq ans.

CHAPITRE VII.

BASILE, DIT LE MACÉDONIEN.

(Ans de J.-C. 867-886.)

Règne de Basile.— Son sage gouvernement.— Victoire sur les Arabes.— Soumission des Esclavons. — Querelle entre les deux Églises. — Défaite des Sarrasins. — Guerre avec les Pauliciens et les Sarrasins.— Intrépidité et danger de Basile. — Dévouement du soldat Théophylacte. — Sa récompense. — Conquêtes de Basile — Nouvelle attaque des Sarrasins. — Leur défaite.— Retour et triomphe de Basile.— Armement de Chrysochire, chef des Pauliciens — Sa défaite et sa mort. — Conversion des Juifs — Danger de Basile par la morsure d'un serpent.— Nouvelles victoires sur les Sarrasins.— Révolution religieuse à Constantinople.— Nouvelle attaque des Sarrasins.— Défaite d'Abdalla. — Succès des Arabes en Sicile.— Perfidie du lieutenant Léon. — Sa victoire sur les Arabes. — Son retour à Constantinople et sa punition. — Chagrins domestiques de Basile.— Intrigue d'un prêtre contre Léon, fils de l'empereur.— Justification de Léon.— Chute de Basile à la chasse. — Son délire et sa mort.

L'empire, au moment de périr dans une longue agonie, se voyait de temps en temps relevé par quelques guerriers d'un grand caractère. Basile fut l'un de ces hommes.

Tiré, par le sort, de la misère et de l'obscurité pour monter

sur le premier trône de l'Orient, il sut faire oublier, par de grandes qualités, les intrigues qui l'avaient conduit à cette élévation et les crimes qui l'avaient couronné.

Exemple rare parmi les ambitieux! il jouit noblement d'une grandeur mal acquise, et la fortune, loin de le corrompre, l'épura. Si l'on vit encore quelques taches dans son caractère, elles appartinrent plus à son siècle qu'à lui.

Sous son règne, l'empire parut reprendre sa jeunesse et sa vigueur. Basile ferma pour quelque temps ses nombreuses plaies. Le désordre des finances fut la première blessure qu'il sonda et qu'il guérit.

En présence du sénat le trésor fut ouvert; on n'y trouva que trois cents livres pesant d'or. Les registres montrèrent la fortune publique épuisée par des profusions extravagantes; le sénat voulait faire restituer totalement des dons si scandaleux. L'empereur, opposé à une si violente réaction, obligea seulement les spoliateurs de la richesse du peuple à rendre la moitié de ce qu'ils avaient reçu. Cette restitution fut encore immense. Il prit ensuite une mesure plus sage et plus productive pour enrichir le fisc en diminuant les impôts; il fit une sévère réforme de toutes les dépenses inutiles.

Le sort sembla vouloir aussi seconder ses vues; on découvrit dans la terre, en plusieurs endroits, de nouveaux trésors que la tyrannie et la terreur y avaient fait enfouir. Comme ils n'avaient plus de maîtres connus, la caisse publique en profita.

La justice était depuis longtemps vénale; elle cessa de l'être : l'estime générale dicta le choix des juges. L'empereur leur assigna, ainsi qu'aux avocats, des traitements convenables, afin qu'ils pussent défendre gratuitement le faible contre le puissant, le pauvre contre le riche.

Il plaça même des fonds destinés à faire subsister le plaideur indigent jusqu'au jugement de son procès. Basile, accessible à toutes les plaintes, ne déployait la force de son autorité que pour garantir le peuple de l'oppression des

grands. Il contraignit les receveurs à éclaircir le style de leurs ordonnances, dont la perfide obscurité tendait un piége aux contribuables.

Ce prince juste et vigilant porta la lumière dans le chaos des lois, les abrégea, les réforma, les accorda, les classa dans un ordre méthodique, et les fit traduire en grec; on appela ce recueil les *Basiliques*.

Son administration active, prévoyante et ferme, fit renaître l'abondance par la sécurité, et la circulation des richesses par la liberté. Il jouit promptement du fruit de ses travaux. Un jour, selon sa coutume, s'étant rendu dans la salle d'audience, personne ne se présenta pour lui porter des plaintes. Une si rapide destruction des abus lui parut peu vraisemblable : il soupçonna quelques hommes puissants du projet d'écarter de lui la vérité, et envoya, pour la connaître, dans les provinces, des commissaires fidèles; mais leurs informations lui apprirent que partout en effet la crainte de sa justice avait fait cesser tout sujet de plaintes. Il en rendit à Dieu de solennelles actions de grâces; acte pieux et rare, le plus digne sans doute d'honorer la Divinité et le monarque!

Le patriarche Photius fut chassé et remplacé par Ignace, qu'on rappela. Un concile général condamna les iconoclastes, cassa les décrets du concile de Photius, et rétablit ainsi la paix dans l'Eglise, que gouvernait alors le pape Adrien II.

L'empereur, ayant ainsi replacé le trône sur des bases plus solides, se sentit assez ferme pour s'élancer au dehors, et pour repousser les ennemis nombreux qui menaçaient l'empire.

L'armée n'offrait à ses regards qu'une milice nombreuse, mais avilie, mal payée, mal armée, sans instruction et sans courage. Ses largesses rappelèrent sous les drapeaux les anciens soldats; il rétablit la discipline, régla la solde, et remit en usage les exercices antiques. Depuis quelque temps les manichéens, en grand nombre, étaient parvenus, sous le nom de Pauliciens, à se former en nation et en armée; unis

aux Arabes, ils exerçaient en Orient d'affreux ravages; l'Occident était en proie aux fureurs des Sarrasins, qui dévastaient les côtes d'Italie. Ces fiers musulmans, profitant de la révolte des Croates et des Esclavons, firent partir du port de Carthage des flottes et des troupes qui envahirent la Dalmatie et assiégèrent même Raguse. Basile arma cent vaisseaux, le patrice Oryphas les commanda; il battit les Arabes, délivra Raguse, contraignit les musulmans à retourner en Afrique, et inspira tant de crainte aux Esclavons qu'ils se reconnurent sujets de l'empire. Cette rapide conquête faisait espérer aux ambitieux des emplois, des gouvernements, des gains illicites. Basile possédait l'art peu connu de conserver par la justice ce qu'il avait acquis par la force. Il permit à ses nouveaux sujets de choisir eux-mêmes leurs préfets et leurs magistrats, et par là il s'attacha tellement ces peuples belliqueux, que ces anciens ennemis de l'empire devinrent ses plus zélés défenseurs.

Le roi des Bulgares, Bogoris, nouvellement converti, envoya des évêques au concile de Constantinople. Cette soumission à l'Église grecque le brouilla avec l'Église latine, et devint un long sujet de querelle entre l'Orient et l'Occident. Le concile avait décidé que la Bulgarie, qui faisait partie de l'empire grec, en dépendrait aussi sous le rapport de la religion; le pape soutenait que les Bulgares, comme chrétiens, s'étaient rangés sous sa juridiction : il menaça le patriarche d'excommunication. Les empereurs français soutenaient les prétentions de Rome; Basile, employant tour à tour l'adresse et la fermeté, prévint les effets de cette mésintelligence. Les petits princes d'Italie, divisés entre eux, appelaient stupidement dans leurs querelles intestines l'intervention des Sarrasins; ceux-ci, sortant en foule de Sicile et d'Afrique, s'emparèrent d'une partie de la Calabre, de Tarente et de Bari. Césaire, duc de Naples, et lieutenant de Basile, les combattit et les défit; mais cet échec ne les empêcha pas d'assiéger Gaëte, qu'ils auraient infailliblement prise, si une tempête n'eût pas détruit leurs vaisseaux (an 871). Louis, empereur d'Occident,

chassa les Arabes de Bénévent; mais il ne put les empêcher d'envahir la Toscane et de piller les côtes de la Méditerranée; ayant tenté vivement le siége de Bari, il fut repoussé par les Sarrasins, qui ravagèrent le territoire de Naples et le duché de Bénévent. Le danger commun fait oublier toute rivalité : l'empereur Louis, qui craignait de perdre l'Italie, s'allia avec Basile, qui lui envoya Oryphas, et une flotte pour le seconder. Leurs armées combinées prirent Bari; les Sarrasins furent chassés; Constantinople reçut leurs dépouilles, mais le général musulman et la garnison prisonnière restèrent au pouvoir de l'empereur d'Occident. Cette victoire, alors très-fameuse, devint un grand objet de jalousie et de contestation entre les deux empereurs. Ils se disputèrent l'honneur de ce triomphe. Basile reprocha vivement à Louis l'audace avec laquelle il s'arrogeait le titre d'empereur romain, qui n'appartenait de droit qu'au successeur d'Auguste et de Constantin. Louis répondit avec justice et fierté que son titre était d'autant plus légitime qu'il le devait au choix libre des Romains; il invitait l'empereur d'Orient à cesser ces vains débats, à chasser l'ennemi commun de la mer Adriatique, se chargeant lui seul, disait-il, de reprendre sur les Sarrasins la Calabre et la Sicile. Depuis ce moment Basile, redoutant plus dans l'Occident l'ambition des Français que celle des Arabes, favorisa secrètement les efforts des princes d'Italie, qui voulaient s'affranchir du joug de Louis. L'empereur se dédommagea en Orient, par de grands succès, du peu d'avantages qu'il avait retirés de son expédition d'Italie.

Il conclut avec les Russes un traité de paix, et adoucit les mœurs de ces belliqueux enfants du Nord en propageant l'Évangile dans leur pays. Il négocia aussi avec les Pauliciens; mais l'opiniâtreté de ces sectaires rendit vaine toute démarche pacifique. Ligués avec les Sarrasins, ils portèrent leurs ravages jusqu'au pied des murs d'Éphèse et de Nicomédie. Leurs princes, Casbéas et Chrysochire, se montraient à la fois audacieux et habiles. Lorsque Basile leur offrit la paix

pour épargner l'or et le sang de ses peuples, ils lui répondirent insolemment que, s'il ne voulait pas se contenter de régner sur les pays situés au delà du Bosphore, leurs armes sauraient l'y contraindre. L'empereur, irrité de cette insulte et d'une nouvelle invasion qu'ils firent dans le Pont, marcha contre eux. Son début ne fut pas heureux : il éprouva plusieurs échecs; et même dans l'un de ces combats, emporté par un courage trop ardent, s'étant élancé dans les rangs des Arabes, il se vit entouré, pressé, accablé, et au moment d'être pris ou tué. Tout à coup un soldat inconnu, perçant la foule des combattants, étonne l'ennemi par des prodiges de force et de courage, l'écarte et sauve à l'empereur la vie et la liberté. Basile, comme tous les grands hommes, s'éclaira par ses revers, lutta contre la fortune, la dompta, rallia ses forces, vainquit ses ennemis, les chassa de leurs conquêtes, et revint dans sa capitale avec un grand nombre de dépouilles et de prisonniers. La reconnaissance de Basile était active comme son courage; il fit chercher partout le soldat qui avait modestement disparu après l'avoir si vaillamment délivré; à force de soins on le découvrit : c'était un Arménien nommé Théophylacte; l'empereur lui offrit d'éclatantes récompenses : « Seigneur, lui dit ce modeste « héros, je suis né pauvre; le sort ne m'a point destiné aux « dignités dont vous voulez m'honorer. Je n'ai point d'ambition, et je préfère à toutes les faveurs de la fortune « l'honneur de vous avoir servi; en exposant ma vie pour « sauver la vôtre, je n'ai fait que tenir mon serment et remplir mon devoir. Si cependant votre générosité veut que « je reçoive un prix pour une action si simple, je ne vous « demande que quelques arpents de terre pour faire subsister ma famille. »

L'empereur lui donna un domaine impérial (an 871); et dans la suite, le sort, comme s'il eût voulu récompenser malgré lui son courage désintéressé, éleva au trône son fils Romain Lécapène.

Les exploits de Basile étendaient sa renommée dans l'O-

rient. Plusieurs princes, plusieurs villes secouèrent le joug du calife, et se soumirent aux lois de l'empereur. L'année suivante (872), Christophe, parent de Basile, à la tête d'un corps d'armée, prouva qu'il devait son grade à son mérite plus qu'à la faveur. Il défit les musulmans, prit d'assaut Sozo-Pétra, et s'empara de Samosate. Suivi d'une foule de Grecs délivrés et armés par lui, il rejoignit l'empereur, dont l'armée campait sur les bords de l'Euphrate. Basile, décidé à porter au delà de ce fleuve les aigles inpériales, qui depuis longtemps n'avaient osé en approcher, ne se laissa effrayer ni par la rapidité de la rivière, ni par le nombre des ennemis qui en défendaient le passage. Semblable à Trajan, à Probus, à Julien, il encourageait les soldats par son exemple, portait comme eux de lourds fardeaux, bravait la fatigue des marches et la chaleur du jour. Nul n'osait se plaindre des travaux que le prince partageait, ni mesurer les périls auxquels il s'exposait le premier. Enflammant toute l'armée par son exemple et par son courage, il franchit le fleuve, vainquit ses ennemis, emporta Rhapsaque d'assaut, se rendit maître de plusieurs places, ravagea de vastes contrées, et fit renaître jusqu'au fond de la Mésopotamie cet antique respect pour le nom romain, dont ses prédécesseurs affectaient ridiculement de se parer, et qu'il se montrait seul digne de porter.

Au bruit des ravages de ce torrent, les Sarrasins irrités réunissent toutes leurs forces près de Malatio, s'avancent pour l'attaquer, le rencontrent, lui présentent la bataille, et, par la violence de leurs cris, annoncent la fureur du combat. L'impétuosité des Arabes étonne les Grecs; ils plient : Basile, à la tête de quelques escadrons, les presse vainement de reprendre l'offensive; croyant l'exemple plus impérieux que le commandement, il s'élance, le sabre à la main, au milieu des musulmans, les braves qui le suivent succombent sous la foule des Sarrasins. L'empereur, assailli de toutes parts, après des prodiges de bravoure, va périr au milieu des victimes nombreuses immolées par son glaive; mais, à la

vue de son danger, les Grecs, honteux de leur crainte, se précipitent pour le délivrer. Leur terreur disparaît; leur courage se réveille; toute l'armée fond avec furie sur les Sarrasins, les enfonce, les disperse, les poursuit, et massacre tous ceux qui ne rendent pas leurs armes. Après cette victoire complète, d'autant plus glorieuse qu'elle avait été plus disputée, l'empereur revint en triomphe dans sa capitale; il y reçut, de la main du patriarche, une couronne de laurier.

Chrysochire était vaincu, mais non subjugué; ce redoutable chef des Pauliciens joignait à l'ardeur d'un soldat l'opiniâtreté d'un sectaire. Il leva de nouvelles troupes, et reparut bientôt en Cappadoce. L'empereur haïssait, méprisait cet ennemi, et le regardait comme un brigand; dans l'excès de sa colère, il lui échappa un trait de férocité qu'on aurait cru incompatible avec un si noble caractère, et qu'on ne peut expliquer que par les mœurs et par la superstition de ce siècle, à la fois religieux et barbare. Il demanda solennellement à Dieu, à saint Michel et au prophète Élie, la faveur de prolonger sa vie jusqu'au moment où il pourrait voir périr Chrysochire, et enfoncer lui-même trois flèches dans sa tête.

Par ses ordres Christophe, chargé de combattre les Pauliciens, laissa Chrysochire consumer ses vivres, épuiser ses forces dans une guerre de chicane qu'il réduisit en affaires de postes, évitant habilement tout combat décisif. Cette sage temporisation eut un plein succès; bientôt l'ennemi, dépourvu de subsistances et toujours harcelé, se vit forcé à la retraite; alors le général grec le poursuivit, attaqua sans cesse son arrière-garde, et, après avoir envoyé sur ses derrières un fort détachement, se précipita impétueusement au milieu de la nuit sur son camp. Les Pauliciens, surpris et battus, cherchent vainement leur salut dans la fuite; ils trouvent partout l'ennemi et la mort. Chrysochire seul, monté sur un coursier rapide, se fait jour et croit échapper à la fureur des Grecs; mais une profonde ravine l'arrête; un des

guerriers qui le poursuivaient l'atteint, le renverse d'un coup de lance, lui coupe la tête et la porte à l'empereur, qui, voyant son vœu exaucé, se hâte de l'accomplir, et perce cruellement de trois coups de flèche la tête sanglante d'un ennemi dont la mort aurait dû désarmer sa vengeance.

Basile, entraîné par la passion de son temps, aimait à convertir comme à vaincre ; il essaya la force, la séduction, l'appât des honneurs et celui des récompenses pour engager les Juifs à embrasser le christianisme ; plusieurs reçurent le baptême : mais l'autorité, qui peut tout sur les actions, perd sa force contre la pensée, et la plupart de ces conversions apparentes ne durèrent pas plus que le règne de l'empereur.

Ce prince, échappé comme par miracle aux plus redoutables dangers de la guerre, se vit, dans le sein de la paix, au moment de périr par le plus étrange accident : il visitait les travaux d'une église bâtie par ses ordres, et y faisait transporter un grand nombre de colonnes et de statues. L'une de ces statues représentait un évêque dont le bâton pastoral était entouré d'un serpent de bronze ; l'empereur, ayant mis par hasard son doigt dans la gueule de ce faux serpent, fut mordu par un serpent véritable qui s'y était caché. L'art des médecins lutta quelques jours inutilement contre le venin de cette blessure, dont la guérison fut aussi lente que difficile.

Lorsque le prince fut rétabli, en 875, il reprit les armes, marcha en Cappadoce contre les Sarrasins, avec Constantin, son fils, les défit partout où il les rencontra, mit en fuite l'émir Apasdèle, jusque-là l'effroi de l'Asie, pénétra dans les gorges du mont Taurus, et contraignit un autre émir, nommé Scémas, de se rendre à lui. Les Sarrasins, amollis par la fortune, ne montraient déjà plus la même habileté et la même vigueur que leurs aïeux : ils combattaient sans ordre, comme les Turcs le font aujourd'hui. Leur armée n'était qu'une milice mal organisée. Méprisant la science, confiant tout au destin, hardis dans les succès, abattus dans

les revers, une défaite les décourageait, parce qu'ils l'attribuaient au courroux de Dieu. De tels ennemis n'opposaient que d'impuissants efforts à un prince habile, qui les attaquait avec tout l'art d'une tactique savante et toute la force de l'antique discipline. La difficulté des lieux rendit leur résistance plus longue dans la Cilicie; mais ces obstacles ne purent arrêter l'infatigable Basile; il gravit les rocs, surmonta les torrents, franchit les précipices; on eût dit qu'il donnait des ailes à son armée; il s'empara de toutes les forteresses, ravagea le pays, força l'émir qui le gouvernait à la soumission, et revint à Constantinople chargé de riches dépouilles (an 876).

André le Scythe, son lieutenant, battit aussi les Sarrasins en Bithynie; un autre corps d'armée défit les Curdes, peuple barbare qui avait dévasté les rives de l'Euphrate. Un seul revers, suite d'un mauvais choix, interrompit le cours de ses triomphes. S'étant laissé séduire par la jactance d'un courtisan nommé Stypiot, qui s'était vanté de prendre la ville de Tarse, il lui confia des troupes : ce général malhabile les fit battre à la première rencontre, et leur donna lui-même le honteux exemple de la fuite. L'Occident était alors plus déchiré que jamais par les guerres étrangères et civiles. Les Grecs de Naples et de Salerne s'unirent aux Sarrasins pour piller le territoire de Rome. On vit même l'évêque de Naples se liguer avec les musulmans. Le pape, forcé à regret d'opposer à ses périls les armes des Français, dont il redoutait l'ambition, courut en France implorer la protection de Louis le Bègue contre les Arabes et contre les Grecs.

A cette époque l'Église de Constantinople éprouva une étrange révolution : le patriarche Ignace venait de mourir; Photius, hérétique condamné et déposé, n'avait perdu ni l'espoir ni le courage; dévoré d'ambition, il n'était effrayé par aucun obstacle. Son caractère, à la fois audacieux et souple, savait braver toutes les résistances et prendre tous les masques. Feignant un grand repentir de ses erreurs, il fléchit le pape, affectant un zèle ardent pour le prince au-

trefois son ennemi, son artifice trompa l'empereur; tous deux lui rendirent la dignité de patriarche; enhardi par ce succès, il osa paraître dans un concile où tout semblait lui présager un accueil humiliant; mais l'adresse de ses discours et son éloquence persuasive fascinèrent tellement les esprits, qu'au lieu de reproches mérités il ne reçut que des éloges et des hommages (an 880).

Tandis que ses intrigues enlevaient à Basile un temps précieux, les Sarrasins, croyant l'occasion favorable, attaquèrent de nouveau l'empire. Abdalla, lieutenant du calife, entra en Cappadoce et en Cilicie; mais, loin de surprendre les Grecs, comme il l'espérait, il trouva toutes les positions fortes occupées, et toutes les villes en état de défense. Forcé à la retraite, il fut poursuivi, enveloppé et pris. Toutes ses troupes périrent dans le combat, à l'exception de cinq cents hommes déterminés, qui s'ouvrirent un passage le cimeterre à la main.

Les Arabes, plus heureux en Sicile, se rendirent maîtres de Syracuse, en 880 : la négligence de l'amiral Adrien avait été la cause de cet échec; l'empereur le destitua et le bannit. Les musulmans, fiers de ce triomphe, parcoururent l'Archipel avec une flotte nombreuse, et menacèrent Constantinople. Nicétas, commandant la flotte impériale, les atteignit près de Candie, les mit en déroute et leur brûla vingt vaisseaux; une autre escadre musulmane fut battue et détruite sur les côtes de Calabre. Enfin Procope, descendu en Italie, chassa les Arabes de presque toutes les places dont ils s'étaient rendus maîtres. Les Sarrasins, pour réparer ces revers, réunissent toutes leurs forces, tentent un dernier effort, et livrent bataille aux Grecs. Le lieutenant de Procope, nommé Léon, était habile, brave, mais ambitieux et jaloux; il commandait une aile de l'armée, composée des troupes de Thrace et de Macédoine : au moment où les manœuvres savantes et le courage de Procope allaient décider la victoire, le perfide Léon se retire et dégarnit son flanc par cette défection; les Sarrasins se raniment, reprennent

l'avantage, enfoncent les Grecs. Procope est vaincu et tué. Les Arabes poursuivent les fuyards; Léon revient dans ce moment contre eux, les charge, les défait, les détruit, prend Tarente d'assaut, et revient glorieux à Constantinople, où il s'attendait à de magnifiques récompenses; mais Basile, informé de sa trahison, le reçoit avec mépris, et le condamne à l'exil (an 884). Léon, furieux de voir ses espérances renversées, s'arme avec ses fils, assassine les officiers qui l'avaient dénoncé, et prend la fuite dans le dessein de chercher un refuge chez le calife. On le poursuit, on l'atteint; il se défend avec opiniâtreté, ses fils périssent dans le combat; il cède enfin au nombre, et revient enchaîné à Constantinople. L'empereur lui fit grâce de la vie : la perte d'un œil et celle de la main droite le punirent de ses perfidies (an 885).

Une nouvelle expédition, dirigée par Nicéphore, délivra enfin l'Italie, et en chassa totalement les Sarrasins.

L'empereur victorieux, régénérateur de l'empire, craint par ses ennemis, respecté par ses peuples, aurait joui pleinement d'une gloire égale à celle de ses plus illustres prédécesseurs, si la fortune n'eût empoisonné son bonheur par des chagrins domestiques d'autant plus amers qu'ils étaient mêlés de remords; ils lui rappelaient cruellement les sacrifices qu'autrefois l'ambition avait arrachés à sa vertu. Sa sœur Thécla, livrée par lui-même à l'empereur Michel, scandalisait la cour par ses débauches. L'impératrice Ingérine, ancienne concubine de Michel, ne montra pas plus de décence sur le trône que dans sa vie privée. L'empereur découvrit ses liaisons criminelles avec un officier subalterne de son palais. Basile ne voulut pas la punir, n'attribuant qu'à lui-même les malheurs qui suivaient la honte d'un tel choix.

La mort lui enleva Constantin, son fils aîné. Formé par ses leçons et par son exemple à la science des combats et du gouvernement, ce prince fut vivement regretté; on admirait en lui les vertus et les talents de son père, et sa jeunesse

était exempte des erreurs qui avaient terni le commencement de la vie de Basile. Son frère Léon, devenu l'héritier du trône, s'attirait, à dix-neuf ans, l'affection publique. Un prêtre intrigant et fourbe nommé Santabarène, vil agent du patriarche Photius, haïssait ce prince qui le méprisait. Le scélérat, par son adresse, s'était insinué dans l'esprit de l'empereur, et prévoyant une disgrâce certaine si Léon régnait, il résolut de le perdre. Sa haine prit le masque perfide de l'amitié ; ses assiduités, sa soumission apparente, vainquirent peu à peu les répugnances du prince; affectant un zèle ardent, il lui représentait que l'empereur, au milieu d'une cour corrompue où le poignard avait fait tant de révolutions, exposait trop souvent sa vie aux piéges des ambitieux, au fer des assassins. « Les forêts, dit ce prêtre à Léon, sont remplies de brigands, « triste fruit de nos guerres civiles. Un usage ancien et ab- « surde veut qu'aucun de ceux qui suivent l'empereur à la « chasse ne porte des armes; les princes eux-mêmes sont « soumis à cette loi. Je tremble pour les jours de votre père; « votre devoir est de le défendre contre des ennemis secrets « et contre sa propre imprudence; croyez-moi, veillez sur « sa vie. Sans lui donner d'alarmes, suivez le, ne le quittez « pas, et portez toujours sur vous quelque arme cachée. »

Léon suivit son conseil, et la première fois qu'il sortit pour accompagner son père à la chasse, il cacha un poignard dans sa botte. Dès que le traître le voit entrer dans la forêt, il accourt précipitamment près de l'empereur : « Seigneur, « lui dit-il avec tous les signes du plus grand effroi, sauvez- « vous; votre fils, impatient de régner, s'est armé contre « vous. » Basile, avec cette impétuosité, défaut commun aux grands caractères, fait arrêter Léon : on visite ses vêtements, on trouve le poignard : l'empereur, sans vouloir l'écouter, lui arrrche les ornements impériaux, et le fait jeter dans une prisen.

Santabarène voulait qu'on lui crevât les yeux; mais les instances et les larmes de plusieurs sénateurs obtinrent que le supplice fût différé. Les tortures n'arrachèrent aux offi-

ciers du prince et à son favori Nicétas que des témoignages de l'innocence de Léon et de son amour pour son père. La gloire et la probité d'André le Scythe ne l'exemptèrent point de la disgrâce que lui attira l'amitié du prince. Le malheureux Léon écrivait sans cesse les lettres les plus touchantes à l'empereur; Basile refusait de les lire. Tout le palais gémissait de sa rigueur. Santabarène l'obsédait : c'était un mur impénétrable entre le monarque et la vérité.

Un jour l'empereur, cherchant à se distraire de sa mélancolie, donna un festin aux grands de sa cour; tout à coup un perroquet, perché vis-à-vis de lui, répétant ce qu'il entendait dire de toutes parts depuis trois mois, s'écrie : *Hélas! hélas! innocent et infortuné Léon!* Ces accents frappent tous les convives; ils restent immobiles, silencieux, les regards fixés sur la terre; on n'entend sortir de leurs lèvres que des soupirs. L'empereur, saisi de surprise, les regarde avec émotion; enfin l'un d'eux, ne pouvant plus supporter le poids qui l'oppressait, éclate et dit : « Seigneur, la voix de cet oi-« seau nous condamne; devrions-nous nous livrer à la joie « des festins, quand l'héritier du trône gémit dans un cachot? « S'il est criminel, nous devons le punir; s'il est innocent, « notre silence est coupable. Écoutez votre fils, jugez-le, « et qu'il cesse de mourir à chaque instant, victime peut-« être d'une noire calomnie. »

Cette voix courageuse réveille dans l'âme de l'empereur celle de la nature; son fils, amené en sa présence, lui parle avec la fermeté de la vertu. L'empereur, éclairé, reconnaît l'imposteur qui l'a trompé; il embrasse Léon, lui rend sa tendresse, ses honneurs, et rétablit André dans ses dignités. Le lâche Santabarène échappe par une prompte fuite au courroux de l'empereur; et ce qu'on aura peine à croire, c'est que les intrigues de Photius obtinrent peu de temps après la grâce du traître : l'exil fut son seul châtiment.

L'empereur survécut peu à cette réconciliation avec son fils. Un vieux cerf, vivement poursuivi, s'élança un jour sur lui, perça sa ceinture avec son bois et l'enleva de cheval; un

veneur, en coupant cette ceinture d'un coup de sabre, le dégagea ; mais la commotion de sa chute et la violence du coup qu'il avait reçu lui donnèrent un fièvre ardente : au milieu de son délire, il ordonne la mort du veneur qui a levé le sabre sur lui; cet ordre barbare est exécuté ; car les hommes avilis obéissent au despotisme, même lorsqu'il a perdu la raison.

On dit que l'empereur, près de sa fin, agité par la fièvre et déchiré par le souvenir de l'assassinat qui l'avait placé sur le trône, croyait sans cesse voir devant lui l'empereur Michel, couvert de sang, qui lui découvrait sa blessure et s'écriait d'une voix formidable : « Que t'ai-je fait, Basile, « pour m'égorger si cruellement? » Au moment de perdre la vie, ce prince, retrouvant sa raison, dit à Léon et à ses autres enfants : « Défiez-vous de Photius et de Santabarène; leurs « artifices et leurs calomnies ont creusé sous mon trône un « affreux abîme. » Après ces mots il expira : son règne avait duré dix-huit ans (an 886).

Basile, avare du sang et de l'or de ses peuples, se montra toujours ennemi de ce luxe des princes payé par la misère de leurs sujets. « Un trésor acquis par de lourds impôts, disait-« il, n'est qu'une paille que le feu consume promptement, et « elle embrase tout l'édifice qui la renferme. » Il ne voulut devoir sa richesse qu'à son économie, sa grandeur qu'à ses actions, son éclat qu'à son caractère. Si on ne le vit pas totalement exempt de la superstition de son siècle, il le fut au moins d'intolérance.

Loin de céder à l'ivresse orgueilleuse que donnent aux esprits vulgaires une grande fortune et une élévation imprévue, il se plut à perpétuer la mémoire de son ancienne obscurité. Au milieu de la salle la plus magnifique du palais, se trouvait un tableau où il avait fait peindre son triomphe; on l'y voyait à genoux avec sa famille, remerciant Dieu de l'avoir tiré comme David de la pauvreté pour le placer sur le trône.

Le temps nous a conservé un de ses ouvrages portant ce

titre : *Avis de l'empereur Basile à Léon, son cher fils et son collègue*. Cet écrit était regardé comme égal à celui d'Épictète pour la pureté du style, et supérieur par l'élévation des pensées. Cependant le mauvais goût des Grecs de ce temps s'y fait voir par une frivolité de formes qui contraste étrangement avec la gravité du fond : chacun des soixante-six articles que contient cet écrit commence par une lettre des mots de son titre.

Parmi les grandes qualités de ce prince, on doit compter la reconnaissance, vertu que les esprits vulgaires regardent comme un fardeau, et les grands caractères comme la plus douce jouissance. Basile, monté sur le premier trône du monde, n'oublia pas l'obscur gardien qui l'avait accueilli pauvre sur les marches de son église; il lui donna l'administration de Sainte-Sophie, et enrichit se famille. La veuve Daniélis, qui l'avait protégé, reçut dans Constantinople les plus grands honneurs; il la traita comme sa mère; son fils obtint une grande dignité.

L'histoire, souvent sévère parce qu'elle est juste, ne doit-elle pas de légitimes éloges à la gloire d'un prince qui, dans ce siècle de lâcheté, de décadence, d'ignorance, de corruption et de crimes, se montra vaillant, habile, économe, généreux, juste, modeste et reconnaissant?

CHAPITRE VIII.

LÉON VI, DIT LE PHILOSOPHE.

(Ans de J.-C. 886-911.)

Règne de Léon VI. — Son amour pour Zoé. — Pouvoir de Stylien, père de Zoé. — Conquêtes des Hongrois. — Complot de Stylien contre Léon. — Mort de l'impératrice Théophanie. — Mariage et mort de Zoé. — Nouveaux complots contre Léon. — Son amour pour une autre Zoé. — Naissance de Constantin VII. — Prise de Thessalonique par les Sarrasins. — Disgrâce, exil et mort d'Andronic Ducas. — Victoires de Constantin Ducas. — Régence d'Alexandre, frère de Léon. — Mort de Léon.

Basile, en laissant le trône à l'aîné de ses fils, lui avait



associé son frère Alexandre. Cependant Léon régna seul : Alexandre se contenta de faire inscrire son nom sur les lois et sur les monnaies, et de pouvoir se livrer sans frein aux plus excessives débauches.

Le patriarche Photius fut déposé, et Étienne, le troisième fils de Basile, le remplaça. L'empereur chargea André le Scythe, et plusieurs patrices, d'interroger Photius et Santabarène, dont il voulait se venger; on ne put trouver aucune preuve contre le patriarche. Santabarène, qui l'avait dénoncé comme instigateur du complot tramé contre les jours du prince, se rétracta; Léon, sans autre forme de jugement, envoya Photius en prison; Santabarène fut frappé de verges, et on lui creva les yeux : tous deux étaient coupables, mais on blâma leur châtiment, parce que leur condamnation, étant illégale, prêtait à la justice les couleurs de la haine et de la vengeance.

Les courtisans donnèrent à Léon le surnom de *Philosophe*. Un amour médiocre pour l'étude justifiait peu ce titre, que ses mœurs le rendaient indigne de porter.

L'impératrice Théophanie fut méprisée par lui, malgré ses douces vertus; il prit publiquement sous ses yeux une foule de concubines, et devint éperdument amoureux de l'une d'elles, nommée Zoé, aussi fameuse par ses vices que par sa beauté.

Zoé était mariée au patrice Théodore; elle l'empoisonna, afin de se livrer sans obstacle aux désirs du prince. Le père de cette femme impudique occupait dans le palais une charge d'huissier, que les Grecs nommaient *zaoutra*, mot dont les Ottomans ont fait depuis celui de *chiaoux*.

Léon vivait sous le joug de Zoé; elle était aveuglément soumise aux volontés de Stylien, son père; et Stylien, en favorisant la criminelle intrigue de sa fille, gouverna l'empire.

Le chef de l'État n'était plus celui de l'armée; cependant, avec des succès balancés, quelques généraux, formés à l'école de Basile, soutinrent la vigueur militaire. Nicéphore repoussa les Sarrasins en Asie; son éloignement de l'Ita-

lie en augmenta les troubles; la flotte grecque fut battue par les Sarrasins.

L'armée de Macédoine éprouva un grand désastre; son général fut vaincu par les Bulgares et tué. On vit revenir dans la capitale une foule de prisonniers grecs que les Bulgares renvoyaient avec mépris après leur avoir fait couper le nez (an 889).

La Mésie et la Pannonie tombèrent au pouvoir des Hongrois; ces hommes à demi sauvages, descendants des anciens Huns, étaient les plus féroces des Barbares. Cette nation, divisée en cent huit tribus de deux mille hommes chacune, combattait toujours à cheval : ils vivaient sans religion et sans lois; dans leur enfance, leurs mères tailladaient leurs visages, afin de les accoutumer à braver la douleur. Ils marchaient presque nus, et se nourrissaient de chair humaine ou de viande. Sombres, séditieux, rusés, plus prompts à frapper qu'à parler, atroces après la victoire, opiniâtres dans les revers, infidèles à leurs traités, n'estimant que leurs compatriotes, méprisant tous les autres peuples, ils furent pendant un siècle la terreur de l'empire et du nord de l'Italie : on eût dit que l'ombre d'Attila s'étendait avec eux sur la terre pour la ravager.

Léon, n'osant les combattre, négocia secrètement avec eux, sut, au moyen d'un fort subside, les déterminer à envahir le pays des Bulgares, tandis qu'il trompait ceux-ci par des démarches pacifiques.

Il tira peu de fruit de ses artifices. Siméon, roi des Bulgares, d'abord surpris et battu, reprit l'offensive, ravagea la Hongrie, et contraignit ensuite l'empereur à signer une paix honteuse.

Léon ne fut pas plus heureux dans ses intrigues intérieures que dans sa politique : espérant couvrir son concubinage d'un voile, il voulut, par de séduisantes promesses, engager le patrice Nicéphore à épouser Zoé; ce général, digne des anciens temps, refusa ces viles faveurs, perdit tous ses emplois et conserva son honneur. Bientôt les périls de l'État le firent

rappeler. Il repoussa les Sarrasins en Syrie : l'empire, que ce généreux guerrier défendit encore longtemps, honora sa vie et pleura sa mort.

Un autre général, nommé Symbatice, reconquit presque tout le midi de l'Italie. Mais, voulant gouverner arbitrairement les peuples comme les troupes, sa tyrannie excita des soulèvements qui lui firent perdre bientôt les conquêtes dues à son courage (an 892).

Une nouvelle guerre avec les Bulgares fut signalée par de grands revers. Théodose se fit battre par eux; il périt dans le combat, et son armée fut détruite.

Le despotisme a besoin de gloire pour se soutenir; comme il a pour base la crainte et non l'affection, les ambitieux aspirent à le renverser dès que la fortune l'abandonne. Stylien et son fils, profitant du mécontentement que la dernière défaite avait excité dans le peuple, trament un complot pour tuer l'empereur la nuit, dans une de ses maisons de plaisance. Zoé, avertie par un léger bruit de l'approche des conjurés, réveille l'empereur, qui se jette presque nu dans une barque et se sauve à Constantinople. La vigilance de Zoé avait prévenu le crime; son crédit sauva les coupables.

Dans ce même temps, l'impératrice Théophanie mourut. Ses vertus formaient un parfait contraste avec les mœurs du siècle et les vices de la cour. Léon honora plus sa mémoire qu'il n'avait respecté sa personne; il fit bâtir une église et la décora du nom de cette princesse. Mais ses regrets durèrent peu. L'année d'après il épousa Zoé, qui ne jouit de son élévation que vingt mois; au moment où l'on voulait la placer dans le cercueil, on y lut ces mots tracés par une main inconnue : *Ci-gît une malheureuse fille de Babylone*.

Stylien, son père, n'étant plus soutenu par elle, fut convaincu de concussion et enfermé dans un monastère. De nouveaux complots menacèrent les jours de l'empereur : Samonas, qui les découvrit, devint patrice, grand chambellan et

favori. D'autres conjurés attaquèrent Léon lorsqu'il entrait dans une église, et le blessèrent légèrement à la tête : sa garde le sauva et les punit.

L'empereur, après avoir encore épousé et perdu une Phrygienne nommée Eudoxie, devint épris d'une nouvelle Zoé : il en eut un fils nommé Constantin, et éleva sa maîtresse au rang d'impératrice, au mépris des règles de l'Église, qui défendaient non-seulement les quatrièmes, mais les troisièmes noces. Le patriarche Étienne fut déposé, pour le punir de ses remontrances.

Tandis que ces inconstantes amours occupaient toutes les pensées de l'empereur, les Sarrasins, après avoir dévasté la Sicile et pillé l'Archipel, attaquèrent Thessalonique. Nicétas la défendit avec bravoure. Léon vint animer par sa présence les assiégés; mais il y arriva en litière, et la ville fut prise : c'était à cheval que Basile décidait la victoire.

L'empereur s'était retiré; les Sarrasins, après plusieurs assauts furieux et inutiles, approchèrent des murailles leurs vaisseaux sur lesquels se trouvaient des tours élevées; Thessalonique, emportée de vive force, fut livrée au pillage. Les Arabes y commirent d'affreux excès et se retirèrent avec un énorme butin (an 904).

Eustache, général grec, aïeul de Romain Argire, qui fut depuis empereur, répara ces revers : il battit sur mer et sur terre les Sarrasins. Un autre guerrier, Andronic Ducas, défendait aussi avec gloire les frontières de l'empire ; mais Samonas, favori du prince et ennemi de toute vertu, le rendit suspect à Léon, et le fit exiler. L'empereur, tardivement éclairé sur cette injustice, lui écrivit pour le rappeler. Un Arabe intercepta la lettre; le calife, prévenu par le délateur Samonas, envoya un détachement dans le lieu où résidait Andronic (907). Ce général tomba dans les mains des Sarrasins, et y mourut de misère. Son fils Constantin Ducas, plus heureux, se sauva, revint commander en Asie, et vengea son père par de nombreuses victoires.

Léon, affaibli par l'excès de ses débauches, périt d'une

dyssenterie, triste fruit de son intempérance. Le dernier événement de son règne fut une défaite de sa flotte par les Arabes (909). Au moment de mourir, il conjura les sénateurs et les grands de se souvenir d'un prince qui les avait gouvernés avec douceur; il donna la tutelle de son fils à son frère Alexandre.

Léon mourut dans sa quarante-sixième année; il avait régné vingt-cinq ans. Ses vices comme ses qualités n'avaient rien de grand, il dut ses succès à ses généraux, et ses fautes à ses maîtresses. Le temps nous a conservé un ouvrage de lui sur la tactique; cet écrit, peu utile au progrès de la science militaire, n'a d'autre mérite que celui de faire connaître avec quelques détails les usages et les mœurs de ce siècle.

CHAPITRE IX.

ALEXANDRE, CONSTANTIN VII, DIT PORPHYROGÉNÈTE II.

(Ans de J.-C. 911-920.)

Régence et mort d'Alexandre. — Élection et mort de Constantin Ducas. — Massacre de ses partisans. — Rappel et gouvernement de Zoé, mère de l'empereur. — Guerre avec les Bulgares. — Défaite des Grecs causée par un accident. — Fuite du général Léon Phocas. — Prétentions de Romain Lécapène et de Léon au pouvoir. — Révolte de l'armée contre Léon. — Punition de Zoé. — Élévation de Romain au trône.

Constantin, né dans la fameuse chambre de porphyre du palais impérial, n'avait que six ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle Alexandre devait gouverner pour lui, et n'en était pas plus capable; chargé d'un sceptre trop pesant, il le laissa tomber dans la fange. Par lui l'administration fut changée en anarchie, et la cour en mauvais lieu.

Ce prince, ignorant et débauché, donna les principales fonctions de l'État à des prêtres libertins et à des eunuques complices de ses vils plaisirs. Il remplit son conseil de char-

latans et d'astrologues, exila le patriarche Euthymius, et rappela Nicolas pour le remplacer.

Siméon, roi des Bulgares, lui demanda son amitié. Alexandre montra dans sa réponse l'orgueil de l'ignorance et l'insolence de la lâcheté. La guerre se ralluma : Alexandre n'aurait pu la soutenir : une hémorrhagie termina au bout d'un an ce règne honteux, qui, s'il eût duré, aurait probablement été le dernier des empereurs grecs (an 912). Avant de mourir, il donna pour tuteurs à son neveu sept hommes incapables de gouverner; ce choix et les préparatifs hostiles du roi des Bulgares répandirent le trouble et l'alarme dans Constantinople.

Le patriarche Nicolas, l'un des tuteurs du jeune prince, redoutait encore plus l'ambition de Constantin Ducas, général de l'armée d'Asie, qu'il ne craignait l'invasion des Bulgares. Ses collègues, saisis de la même frayeur, écrivirent à Ducas pour le tromper, l'attirer et le perdre; ils l'engageaient à sauver l'empire, à se décorer de la pourpre, et à venir dans la capitale partager le trône avec le jeune empereur. Ducas, se méfiant de leur sincérité, répondit d'abord avec une modestie feinte, et refusa les propositions des tuteurs; ceux-ci insistent, et par un serment dissipent ses doutes. Ducas, rassuré, arrive avec un corps de cavalerie, entre la nuit dans la ville et attend chez son beau-père les tuteurs qu'il invite à s'y rendre, ils ne viennent pas; Ducas, certain de leur perfidie, se rend au cirque; on lui en défend l'entrée. Cependant, en dépit de tout obstacle, les sénateurs et le peuple le proclament empereur. Il marche au palais; mais, par une modération impolitique qui aurait dû suivre et non précéder la victoire, en ordonnant d'enfoncer les portes, il défend de tuer ceux qui les gardent. Cette hésitation encourage les assiégés. Jean Éladas, à la tête d'une foule de soldats et de matelots, l'attaque et le repousse; au milieu de la mêlée son cheval s'abat, Ducas tombe blessé : enfin, un soldat lui tranche la tête : trois mille de ses partisans, ainsi que plusieurs patrices, furent décapités, d'autres

furent mutilés. Nicétas, complice de la rébellion, se sauva. Le rivage de la mer et les rues qui conduisaient au palais étaient bordés de potences; on y vit suspendu le brave patrice Égidas, ainsi qu'un grand nombre de sénateurs et d'officiers: galerie sanglante, affreux portique, emblème horrible du nouveau règne!

Ces querelles intestines permettaient peu de s'occuper des dangers extérieurs. Siméon vint assiéger Constantinople, mais, comme il n'espérait pas prendre d'assaut une ville si forte, il négocia; et le patriarche, au moyen de riches présents, persuada à ces Barbares de se retirer en Bulgarie.

Dans le même temps, le nouveau doge de Venise, Participate III, arriva dans la capitale de l'Orient pour faire cofirmer son élection; quand il retourna dans son pays, les Bulgares l'arrêtèrent, et l'on fut obligé de racheter sa liberté.

Le jeune empereur redemandait toujours sa mère Zoé, exilée par Alexandre; les tuteurs cédèrent imprudemment aux vœux de cet enfant, et l'arrivée de cette femme ambitieuse fit une révolution (an 914).

En entrant dans le palais, Zoé s'empare hardiment de l'empire, donne l'ordre au patriarche de ne se mêler que des affaires religieuses; elle chasse les tuteurs, ne garde près d'elle que Jean Éladas, son complice. Zoé ne tarda pas même à briser cet instrument fragile; Éladas ne put supporter sa disgrâce et mourut de chagrin.

L'impératrice distribua les grandes charges de l'État à son frère Anastase et à quatre autres favoris.

La guerre avec les Bulgares continuait; Andrinople, trop populeuse pour être prise par la force, fut livrée par la trahison. Zoé se servit du même moyen pour la reprendre.

Depuis longtemps l'empire affaibli se défendait contre les Barbares plutôt en les divisant qu'en les combattant: les Petchénègues, peuple belliqueux, occupaient alors les contrées situées entre le Jaïk, le Don et le Borysthène; ils

franchirent ce dernier fleuve. Zoé se servit de leurs armes contre les Hongrois, les Bulgares et les Russes. Mais elle paya cher leur secours; ces nouveaux alliés demandaient avec audace ce que les Grecs timides n'osaient refuser.

L'impératrice, entourée d'ennemis, se délivra des plus redoutables en signant une paix honteuse avec les Arabes d'Afrique : elle leur paya un tribut annuel de vingt-deux mille pièces d'or. On conclut avec le calife de Bagdad un traité plus honorable : les prisonniers furent rendus de part et d'autre, et comme le nombre des Sarrasins captifs surpassait celui des chrétiens, cet échange coûta au calife cent vingt mille pièces d'or.

Les troupes grecques, débarrassées de toute crainte de ce côté, marchèrent contre les Bulgares; on leur donna pour généraux Léon Phocas, fils du vaillant Nicéphore, et Constantin l'Africain, échappés au massacre des complices de Ducas (917).

La virile Zoé inspecta les légions, et leur fit jurer sur la vraie croix de vaincre ou de mourir. Six jours après, on atteignit l'ennemi près du fort d'Achéloüs, sur les bords du Danube. Les Grecs enfoncèrent d'abord les Barbares, et se croyaient déjà triomphants, lorsqu'un accident imprévu leur enleva la victoire. Le général Léon, accablé de soif, étant descendu de cheval près d'une fontaine, son coursier s'échappa; les Grecs, voyant cet animal sans maître, crurent leur chef tué; le désordre suivit la consternation que répandait cette fausse nouvelle. Siméon, qui se retirait, s'aperçut de ce trouble, recommença le combat, trouva les Grecs découragés, les mit en déroute et en fit un horrible carnage. Les plus braves officiers, et parmi eux Constantin l'Africain, périrent dans la mêlée, Léon se sauva.

Quelques historiens attribuent ce désastre à une autre cause; ils disent que, pendant le combat, Léon apprit que Romain Lécapène, commandant de la flotte, s'était éloigné du Danube pour marcher sur Constantinople, dans le des-

sein d'usurper l'empire, et que, troublé par cette fausse nouvelle, il avait donné le signal de la retraite. Ce qui était vrai, c'est que Romain, brouillé avec Jean Bogas, qui amenait les Petchénègues à son secours, avait quitté par mécontentement les bords du Danube.

Le sénat jugea Romain, et le condamna, comme traître, à perdre la vue. Sa faute compromettait l'empire; mais Zoé avait vu l'accusé, et la beauté du coupable le sauva.

Siméon s'approcha de la capitale; Zoé fit sortir contre lui des troupes qui le repoussèrent, et Romain, par son courage, réhabilita sa renommée (919).

L'empire, gouverné par une femme et par un enfant, semblait offrir une proie facile aux ambitieux. Léon et Romain aspiraient tous deux au pouvoir suprême; l'un commandait la flotte, et l'autre l'armée : Léon avait pour lui sa naissance et un grand crédit sur le sénat, ainsi que sur les troupes; Romain, remarquable par sa force, qu'il avait signalée en terrassant un lion, joignait à un grand courage un esprit souple et rusé; le chef des eunuques lui livrait le palais, l'amour lui soumettait l'impératrice.

Théodore, gouverneur du jeune empereur, lui conseilla, pour se mettre à l'abri de l'ambition de Léon, de se jeter dans les bras de Romain; celui-ci, jurant un dévouement sans bornes, promit de s'opposer ouvertement à Léon.

Le grand chambellan, qui jusque-là avait rempli les fonctions de principal ministre, présumant trop de son autorité, se rendit imprudemment sur la flotte, dans le dessein d'exiler Romain; mais l'amiral le fit jeter dans les fers.

Zoé, surprise de cette audace, redemande vainement son grand officier; ses envoyés sont reçus à coups de pierres; un grand trouble éclate dans sa cour, l'empereur déclare qu'il veut gouverner lui-même; il rappelle le patriarche Nicolas, ainsi que son tuteur Étienne, qui ordonnent à Zoé de sortir du palais.

L'impératrice, au lieu d'obéir, court à son fils, l'étonne par son audace, le touche par ses prières, l'émeut par ses

larmes, le faible prince lui permet de rester, dépouille Léon de toutes ses charges, et par là unit contre son autorité ses deux ennemis les plus redoutables.

Léon se rend près de Romain, qui l'accueille avec une fausse cordialité; le même Romain, couvrant ses vues ambitieuses du voile de la soumission, demande à se justifier, et en même temps s'avance hardiment avec sa flotte, qui jette l'ancre au pied des murs du palais.

L'empereur, effrayé, se voit contraint de traiter Romain avec honneur; il reçoit son serment et lui confie le commandement de la garde étrangère. L'ambitieux général pousse adroitement ses avantages, enflamme le jeune prince pour sa fille Hélène, la lui fait épouser, et reçoit solennellement le titre de père de l'empereur (an 919).

Léon Phocas, jaloux de cette élévation, réunit ses troupes, prend une attitude menaçante, et couvre de soldats les rives du Bosphore. Tandis qu'il travaille à les animer contre l'usurpation de son rival, un secrétaire de la cour, déguisé, répand dans le camp une proclamation impériale qui apprend aux légions qu'on les trompe, qu'on leur fait attaquer le trône qu'elles croient défendre, qu'elles doivent regarder Romain, non comme l'ennemi, mais comme le père de l'empereur, et qu'enfin Léon est le seul traître à punir.

Le succès de cet artifice fut complet, l'armée soulevée arrêta Léon et lui creva les yeux. Trois officiers de son armée s'étaient rendus au palais pour assassiner Romain, ils furent découverts et punis.

Depuis longtemps l'ingrat Romain avait sacrifié l'amour à son ambition. Zoé, furieuse, voulut l'empoisonner, elle fut trahie, rasée et renfermée dans un cloître.

Romain brisait tous ses appuis dès qu'ils cessaient de lui être utiles, il exila le gouverneur Théodore, qui avait commencé sa fortune. Maître absolu de l'esprit d'un empereur âgé de quinze ans, le sceptre manquait seul à ses désirs, son jeune et faible maître le lui donna, et le fit couronner par le patriarche.

Depuis ce moment Romain gouverna seul et laissa le jeune Constantin se livrer à l'étude dans une retraite paisible. On la lui fit seulement quitter pour assister, comme un simulacre d'empereur, au couronnement de Théodora, femme de Romain, et à celui de Christophore, leur fils.

CHAPITRE X.

ROMAIN LÉCAPÈNE.

(Ans de J.-C 920-945.)

Règne de Romain Lécapène. — Conspiration contre lui. — Événements au dehors. — Entrevue de Romain et de Siméon, roi des Bulgares. — Association des fils de Romain à l'empire. — Triste sort de Porphyrogénète. — Révolte des Mainotes. — Leur défaite. — Nouvelle guerre avec les Bulgares. — Mort de Siméon. — Paix avec les Bulgares. — Théophylacte, fils de Romain, est élu patriarche. — Sa conduite scandaleuse. — Invasion des Russes. — Leur défaite sur mer et sur terre. — Baptême d'Olga, veuve du czar. — Exploits et disgrâce de Curcuas. — Conspiration contre Romain. — Sa déchéance et son enlèvement. — Réinstallation de Constantin Porphyrogénète sur le trône.

Romain employa tous ses efforts pour rétablir la concorde entre l'Église grecque et le pape Jean X. L'élévation de cet ambitieux guerrier avait été trop rapide pour ne pas exciter de vifs mécontentements. Plusieurs conspirations en furent la suite. On les découvrit et l'on en punit les auteurs.

La fortune ne favorisa point les armes du nouvel auguste. Les Bulgares battirent deux fois les Grecs. Une révolte enleva momentanément la Calabre à l'empire. Un autre soulèvement troubla le repos de l'Asie; mais le patrice Bardas Bogas, chef des rebelles, se laissa vaincre et désarmer.

L'empereur avait cessé d'être heureux depuis qu'il était couronné. Sa femme Théodora mourut; Siméon assiégea Andrinople et s'en empara. Une victoire sur la flotte d'Afrique, près de Lemnos, parut une faible compensation pour tant de revers.

Le désir de terminer une guerre désastreuse décida Romain à demander une entrevue au roi des Bulgares. Elle eut

lieu ; les Grecs y portèrent un luxe orgueilleux, et les Bulgares une sauvage fierté. Comme Siméon était converti, l'empereur employa contre lui les armes de la religion, et le conjura au nom du Christ de ne pas verser le sang des chrétiens. Siméon, touché de ses prières, promit de signer la paix et se retira (an 926).

Romain, croyant consolider son trône, associa à l'empire, Christophore étant mort, deux de ses fils, Étienne et Constantin. Porphyrogénète, dépouillé par eux, se résignait alors à son infortune, et semblait, par la simplicité de ses mœurs, plutôt né pour la vie privée que pour la pourpre.

Romain, abusant de sa douceur, ne lui accordait qu'un traitement si modique, que ce jeune prince se voyait réduit à vivre de son talent, comme un simple artiste, et à vendre ses tableaux pour satisfaire à ses besoins.

On vit à cette époque un peuple, autrefois célèbre, sortir de sa longue obscurité et jeter encore quelque éclat. Les descendants des Spartiates, mêlés à des Esclavons établis dans leur pays, levèrent l'étendard de la révolte ; ils avaient longtemps défendu leurs dieux et leur liberté. Quelquefois vaincus, jamais soumis, ils résistèrent aux forces de l'empire. Ces peuples, dès lors cantonnés dans les défilés du mont Taygète, sous le nom de Mainotes, payèrent un tribut à l'empereur et gardèrent leur indépendance. Ils sont encore aujourd'hui séparés des autres nations : on dirait que l'air de leurs montagnes conserve en eux l'esprit libre et fier de leurs ancêtres ; la puissance ottomane, qui entoure ces âpres républicains, les comprime, mais ne peut les subjuguer.

Romain, après les avoir combattus, porta de nouveau ses armes contre les Bulgares, qui lui disputaient la Servie : Siméon perdit une bataille en Croatie, et en mourut de chagrin. Son fils Pierre épousa Marie, petite-fille de Romain ; elle fut le gage de la paix entre les deux nations.

Les souverains de l'Orient ne respectaient guère plus les lois religieuses que les lois civiles. La dignité de patriarche étant devenue vacante, Romain y nomma un de ses fils,

Théophylacte, quoiqu'il fût encore enfant. Ce jeune pontife, qui ne connaissait de culte que celui du plaisir, introduisit dans les offices, pour en écarter l'ennui, des chœurs, des ballets et des hymnes profanes, et cet étrange usage dégrada, pendant près de deux siècles, l'Église grecque.

Rien n'égalait, dit-on, le luxe indécent de ce jeune patriarche; ses écuries renfermaient deux mille chevaux, et plusieurs fois il interrompit le sacrifice divin pour aller les visiter.

Sous ce règne si peu glorieux, un seul général, nommé Curcuas, fut pour l'empire une barrière inébranlable contre les Sarrasins.

Bientôt un orage formidable, venu des glaces du Nord, menaça de nouveau Constantinople; les Russes, conduits par les princes de Novogorod et de Kieff, descendirent le Borysthène, franchirent les cataractes de ce fleuve, et, bravant sur leurs barques légères les tempêtes de la mer Noire, parurent à l'entrée du Bosphore. Une partie de leurs forces châtia les Petchénègues qui avaient pillé leurs commerçants. Igor, czar des Russes, débarqua une autre armée en Thrace, et y renouvela les horribles férocités des Huns.

Théophane, commandant de la flotte grecque, l'arme en diligence, fond à l'improviste au milieu des barques russes, y lance le feu grégeois, et les détruit entièrement. Au même moment Curcuas, arrivant à la tête des troupes d'Asie, attaque les Russes débarqués, et en fait un grand carnage; à peine quelques-uns d'entre eux, échappés à ce massacre, purent porter en Russie la nouvelle de ce désastre.

Quatre ans après Olga, veuve d'Igor, vint pacifiquement à Constantinople, reçut le baptême et prit le nom d'Hélène. Curcuas, vainqueur des Sarrasins et des Russes, continua ses brillants exploits, s'empara de plus de mille forteresses, étendit les frontières des Grecs jusqu'au Tigre, et fut décoré par ses soldats du titre de nouveau Bélisaire.

Son frère Théophile imita sa valeur brillante, partagea sa gloire, et mérita le surnom de Salomon de l'Asie. Il fut aïeul de Jean Zimiscès, qui régna dans la suite.

Les camps étaient alors le vestibule du palais impérial. La gloire de Curcuas excita la jalousie et la crainte de Romain. Ce prince le priva de ses emplois et lui donna pour successeur Panthérius, dont la naissance était le seul mérite.

Les Sarrasins faisaient avec succès la guerre contre Hugues, roi d'Italie, l'empereur lui envoya des secours, et voulant avilir son ancien maître, qu'il avait dépouillé, il força le fils de Porphyrogénète à épouser la fille naturelle de Hugues.

Cependant Romain perdait ses forces, et commençait, dans sa vieillesse, à connaître la dévotion et les remords. A la même époque, Constantin Porphyrogénète, ennuyé de sa honte, voulut sortir de sa retraite et ressaisir le sceptre, ses intrigues réussirent à engager Étienne, fils de Romain, à conspirer contre son père. Un moine, nommé Basile, âme du complot, y fit entrer plusieurs grands de l'empire.

Un voile impénétrable couvre la conjuration. Au milieu de la nuit, Étienne, avec ses complices, pénètre dans l'appartement de son père, le menace de la mort s'il jette un cri, l'enveloppe dans son manteau, et l'emporte dans l'île de Proté, où on le contraint de prendre l'habit monastique (945.)

Un frère d'Étienne, nommé Constantin, avait refusé d'entrer dans la conspiration. Dès qu'il en apprit le succès, il accourut pour en profiter. Ces deux rebelles croyaient régner ; mais le peuple, sur le faux bruit de l'assasinat de Porphyrogénète, se souleva, s'arma, pour le venger, et ne s'apaisa qu'en le voyant paraître.

L'empereur, rétabli dans son pouvoir par le vœu unanime des peuples, laissa aux enfants de Romain le titre de césar, ses propres fils reprirent sur eux le rang que l'usurpateur leur avait ôté.

Romain jouit, dit-on, dans sa retraite, avec résignation, d'un repos et d'un bonheur qu'il avait vainement espérés sur le trône pendant vingt-cinq ans.

CHAPITRE XI.

CONSTANTIN VII, DIT PORPHYROGÉNÈTE II.

(Ans de J.-C 945-959.)

Portrait de Constantin VII. — Punition des fils de Romain. — Pénitence et mort de Romain. — Conspiration et exil de ses fils. — Sage gouvernement de Constantin. — Ambassade de Béranger, roi d'Italie, à l'empereur. — Tableau du luxe de la cour lors de cette réception. — Mariage de Romain le Jeune. — Action remarquable d'un curé. — Succès et revers des Sarrasins. — Solennité du triomphe renouvelée par Constantin — Empoisonnement de l'empereur. — Victoire sur les Hongrois.

Le gouvernement d'un ancien prince, décoré depuis trente-trois ans du titre impérial sans en exercer l'autorité, offrit aux hommes un spectacle nouveau : on avait vu le trône occupé quelquefois par des orateurs, par des magistrats, rarement par des philosophes, plusieurs fois par des femmes ambitieuses, presque toujours par d'audacieux guerriers, Constantin fut un empereur artiste.

Peintre, poëte, compilateur, musicien, il préférait la lyre, la plume et le pinceau au glaive, l'étude à l'ambition, et les livres aux lois.

Comme il était humain et juste, on l'aima, et tout ce qui émanait de sa propre volonté fut approuvé; mais il fit peu de chose par lui-même, les petits dédails absorbaient son esprit minutieux, et son caractère trop faible laissa les choix importants et les grandes affaires à la merci des volontés hautaines de sa femme Hélène et de quelques favoris puissants.

Les partisans de Romain furent éloignés; Bardas Phocas, dont le fils Nicéphore monta dans la suite sur le trône, fut placé à la tête des armées.

Les fils de Romain, Étienne et Constantin, qui tous deux étaient césars, aspiraient secrètement à l'empire. Hélène les avait aimés comme sœur, mais elle les craignait comme impératrice, prévoyant qu'ils renverseraient son époux avec moins de scrupule encore qu'ils n'avaient détrôné leur père.

Porphyrogénète partagea ses craintes : docile à ses conseils, il les invita à un festin, les fit arrêter, raser, et les contraignit de prendre l'habit monastique. Ces deux fils ingrats, et presque parricides, furent envoyés dans le même couvent où Romain avait été relégué par leur ambition criminelle.

Cet empereur détrôné, plus estimable sous le froc que sous la pourpre, vivait tranquille dans sa retraite ; il reçut avec une bonté maligne ses fils coupables et consternés, les appela en riant ses confrères, et leur offrit de partager avec lui son eau fraîche et ses légumes, comme il avait partagé autrefois l'empire avec eux ; prenant ensuite un ton plus grave il leur dit : « Dans mon humble état servant Dieu et les pauvres, je me trouve plus roi que sur le trône, car alors mes « passions me dominaient, et aujourd'hui je règne sur elles ; « autrefois j'étais l'esclave des méchants asservis et corrompus que je croyais commander, à présent mon âme est « libre et n'obéit qu'à la Divinité. »

Le changement opéré en lui par les vicissitudes de la fortune fut sincère et total. Il passa subitement d'un orgueil extrême à une extrême humilité, et l'on assure qu'ayant mandé et rassemblé autour de lui trois cents moines de différents monastères de l'empire, il avoua, en leur présence, tous ses crimes pour les expier, et qu'après cette confession publique il se soumit aux pénitences les plus sévères. Quatre ans après sa chute du trône, il mourut ; ses fils, moins résignés que lui, tramèrent une conspiration pour ressaisir le sceptre ; on la découvrit : ils furent flagellés et bannis. Le patriarche Théophylacte, leur frère, trouva seul grâce aux yeux de l'empereur.

Constantin continuait à se livrer, sur le trône, aux lettres, à l'étude et aux arts ; s'il ne fit pas la guerre aux Barbares avec éclat, il combattit au moins avec honneur le fanatisme et l'ignorance, remit les sciences en crédit, encouragea la jeunesse à s'instruire, récompensa les savants, les admit à sa table, en plaça plusieurs dans le sénat, et rendit quelque

vigueur à la justice par son exemple ainsi que par ses décrets.

Sa douceur et sa générosité compensèrent en lui le défaut de talent et de force, son œil bienveillant franchissait l'espace qui sépare les pauvres du trône; il surveillait les tribunaux, écoutait les plaintes, visitait les hospices et les prisons; ses bienfaits, répandus avec discernement, réparèrent les maux causés par de longues guerres et par de fréquents incendies. Si l'histoire lui a laissé une place peu distinguée dans ses fastes, il en mérita une honorable dans le cœur de ses sujets.

La faiblesse de ce prince était son seul vice, sa femme lui fit souvent préférer, pour les grands emplois, la médiocrité au mérite; aussi ses armées ne s'illustrèrent par aucun succès brillant : cependant elles continrent les Sarrasins en Asie, et les Bulgares en Europe.

Béranger, roi d'Italie, lui envoya un ambassadeur. Luitprand, chargé de cette mission, nous a fait connaître, par l'histoire de son ambassade, le luxe de cette cour d'Orient, où l'étiquette avait succédé à la puissance, et la vanité grecque à la grandeur romaine.

Tout y brillait d'un éclat ridicule. Au milieu du palais des Césars, dans de vastes salles revêtues de marbre, décorées de porphyre, enrichies d'or, les princes, les généraux, les patrices, les sénateurs, couchés sur des lits magnifiques, consumaient une partie des jours et des nuits dans des festins somptueux.

Une foule de vases précieux, suspendus au plafond par des chaînes d'or, descendaient doucement pour se placer avec symétrie devant les convives, livrés à tous les genres d'ivresse.

Une musique harmonieuse, des danseuses élégantes, des chœurs nombreux, des courtisanes voluptueuses, des pantomimes licencieuses, variaient et prolongeaient les plaisirs. La pompe des audiences, aussi magnifiques, n'était guère plus grave. En face de l'empereur, on voyait un grand arbre

de cuivre doré, sur lequel des oiseaux du même métal imitaient, par une mécanique ingénieuse, leur ramage naturel; par le même moyen, deux lions de bronze, semblant obéir aux ordres du maître des cérémonies, rugissaient à l'approche de l'ambassadeur.

Cet envoyé, soutenu sur les épaules de deux eunuques, se prosternait au pied du trône, et apercevait, en relevant sa tête, ce trône qui s'élevait rapidement jusqu'au plafond. Pendant cette ascension, les vêtements de l'empereur tombaient, et paraissaient magiquement remplacés par un habit plus magnifique. L'histoire mépriserait ces détails puérils, s'ils ne peignaient pas les mœurs, dont la décadence est inséparablement liée à celle des empires.

L'alliance de l'orgueil et de la bassesse, quoique naturelle et fréquente, étonne toujours. Le fils de l'empereur, qu'on nommait Romain le Jeune, et qui avait épousé une Française, Berthe, fille naturelle de Hugues, étant devenu veuf, se maria en 949, avec la fille d'un cabaretier, dont il était éperdument amoureux; Théophanie, c'était le nom de cette femme, conserva sur le trône les vices et les habitudes de sa jeunesse.

A cette même époque où l'Église avait perdu sa décence, comme la cour sa dignité, un curé d'une bourgade d'Asie, plus brave que pieux, donna un singulier exemple, d'abord de courage, et ensuite d'inconstance et de férocité. Un détachement de Sarrasins entre dans son bourg pour le piller; le curé, qui officiait alors, interrompt la messe, saisit un lourd marteau qui servait de cloche, et, couvert des habits sacerdotaux, il s'élance sur les musulmans, les étonne par cette étrange apparition, en blesse, en assomme plusieurs, et met le reste en fuite.

Son évêque, trouvant ce zèle plus militaire que religieux, l'interdit. Le fougueux prêtre abjure l'Évangile, arbore le turban, s'enrôle parmi les Arabes, parvient à les commander, combat les chrétiens avec furie, dévaste la Cappadoce, et remplit l'Asie Mineure de carnage et de désolation; cet apostat se nommait Themel (an 952).

Bardas Phocas marcha contre lui, et vit ternir par une défaite son ancienne renommée. Vaincu et blessé, il fut destitué par l'empereur; mais son fils Nicéphore, ainsi que deux autres de ses enfants, héritèrent de ses emplois, de ses talents et de sa faveur.

Nicéphore débuta cependant par un revers; il perdit près d'Alep une sanglante bataille contre Chabdan, chef des musulmans; depuis il répara cet échec par de nombreux exploits.

Les Sarrasins, vaincus plusieurs fois par lui en Orient, le furent également en Italie et en Sicile. Basile, amiral de Constantin, brûla et coula à fond, sur les côtés de Lycie, une flotte mahométane.

L'empereur fit revivre à cette occasion dans sa capitale l'ancienne solennité du triomphe; il y parut traînant à la suite de son char un grand nombre d'Arabes enchaînés. Une entreprise formée par lui pour reprendre l'île de Crète échoua; Nicéphore, plus heureux, s'empara de Samosate. Les califes d'Afrique et d'Asie, effrayés de ses succès, conclurent la paix.

Constantin en jouit peu; Théophanie, impatiente de régner, décida Romain le Jeune à terminer la vie de l'auteur de ses jours : un vil scélérat, exécutant les ordres de ce couple impie, présenta à l'empereur une coupe empoisonnée. Un accident la fit tomber, mais trop tard; Constantin avait assez pris de ce fatal breuvage pour être atteint d'un mal qui, après un an de langueur, le fit mourir.

Avant d'expirer, il reçut au mont Olympe, en Bithynie, où ses médecins l'avaient transporté, la nouvelle de la défaite d'une armée hongroise qui, traversant avec impétuosité la Thrace, était apparue soudainement aux portes de la capitale. Argyre, commandant de la garde impériale, attaqua ces Barbares, les enfonça, s'empara de leur camp et les détruisit presque entièrement.

Ce fut à peu près à la même époque que cette nation embrassa le christianisme; l'idolâtrie fut vaincue, chez presque

toutes les nations barbares, par les chrétiens qui tombaient dans leurs fers. Ainsi les défaites de l'empire propagèrent les triomphes de l'Église.

Constantin mourut âgé de cinquante-cinq ans, en 959; il avait régné treize mois avec son oncle Alexandre, sept ans sous les lois de Zoé sa mère, vingt-cinq ans sous le joug de Romain, et seul quinze années.

Il laissa plusieurs ouvrages estimés, une description géographique de l'empire, une histoire de son temps, des maximes pour instruire son fils dans l'art du gouvernement; enfin il compléta les *Basiliques*. On lui rendit justice, et s'il ne s'attira point l'admiration due aux grands monarques, il recueillit l'amour qu'inspirent les bons princes.

Lorsqu'on célébra ses obsèques, le clergé, les grands, les patrices, le sénat, vinrent, suivant l'usage, embrasser ses dépouilles mortelles. Au moment où le maître des cérémonies s'écria : « Sortez, empereur, le Roi des rois, le Seigneur des « seigneurs vous appelle, » tous les assistants éclatèrent en sanglots, et les gémissements sincères du peuple furent, pour un empereur modeste, humain et chéri, la plus digne oraison funèbre.

CHAPITRE XII.

ROMAIN II, DIT LE JEUNE.

(Ans de J.-C 959-963.)

Règne honteux de Romain le Jeune. — Ses occupations. — Sa conduite envers sa mère et ses sœurs. — Conquête de l'île de Crète par Nicéphore. — Couronnement des fils de Romain — Nouveaux exploits de Nicéphore. — Sa disgrâce et sa retraite volontaire. — Mort de Romain.

Le règne de Romain fut honteux; il n'eut d'autre mérite aux yeux du peuple que d'être court. Ce prince, né avec d'heureuses qualités, formé par de sages leçons, avait été perverti par les intrigues de ses flatteurs et par les vices de sa femme. Dans sa cour la vertu devint une cause de disgrâce, et la débauche un droit aux honneurs.

Les hommes les plus diffamés se partagèrent toutes les charges. Un moine eunuque, enfermé par Constantin pour le punir de ses crimes, et le grand chambellan Bringas, gouvernèrent l'empire. Romain ne s'entourait que de bouffons et de courtisanes. Il s'enorgueillissait autant de la variété de ses amusements et de son activité dans les plaisirs, que César et Trajan du nombre de leurs conquêtes et de la rapidité de leurs victoires.

Un historien nous a conservé le détail d'une de ces journées perdues, qu'il croyait remplies : le matin il présida aux jeux du cirque, donna ensuite un festin aux sénateurs, distribua des présents au peuple, joua à la paume, traversa le Bosphore, chassa, tua quatre grands sangliers, et revint le soir dans son palais goûter les plaisirs de la danse et de la musique.

Docile aux conseils de Théophanie sa femme, il donna l'ordre à sa mère et à ses cinq sœurs de se retirer dans un monastère : toutes obéirent, hors l'impérieuse Hélène, qui, par ses reproches et par ses menaces, épouvanta ce fils timide autant qu'ingrat.

Cette époque, honteuse pour l'empereur, fut glorieuse pour l'empire ; Nicéphore Phocas et Léon son frère l'illustrèrent par leurs victoires. Depuis trente-cinq ans les Sarrasins étaient maîtres de l'île de Crète : Nicéphore en entreprit la conquête ; il joignit à l'armée grecque des corps soldés de Russes et d'Esclavons, débarqua dans l'île, chargea les musulmans, les vainquit, et investit Candie. Ce siége fut mémorable ; il fallait surmonter la difficulté des lieux, le fanatisme des assiégés, l'âpreté d'un hiver rigoureux et la privation de vivres. Après dix mois d'efforts sanglants et répétés, lorsque la faim et la fatigue eurent épuisé les Arabes, Nicéphore prit la ville d'assaut, en rapporta un butin immense, emmena une foule de captifs, et triompha dans le cirque, traînant après lui les émirs Curupas et Anémas. Ces guerriers vaincus montraient dans l'infortune une indomptable fierté qui rehaussait la gloire du vainqueur.

Léon, digne émule de son frère, gagna une grande bataille en Galatie, mit en fuite Chabdan, et renvoya dans la capitale un grand nombre de captifs (963.)

L'empereur fit couronner ses deux fils, Basile et Constantin : car on tendait toujours à rendre le trône héréditaire ; les princes se transmettaient perpétuellement le sceptre, mais rarement l'autorité. La raison voulait la fixité, mais les mœurs multipliaient les révolutions.

L'année suivante, Nicéphore, à la tête d'une nombreuse armée, marcha en Asie, tailla en pièces les troupes de Chabdan, prit plusieurs villes, s'empara d'Alep, et poussa les Sarrasins jusqu'à l'Euphrate.

Un fait consigné dans les relations de cette campagne prouve à quel point les anciennes habitudes militaires étaient oubliées : autrefois les Romains portaient tous dans leurs longues marches une armure lourde et complète, des vivres pour plusieurs jours, les piquets de leur tente, des outils pour travailler aux fortifications de leur camp : et dans ce siècle de décadence les historiens rapportent, comme une chose digne d'éloges, que sur deux cent mille hommes commandés par Nicéphore, on en compta trente mille qui portaient des cuirasses.

La gloire des guerriers humilie les courtisans. Bringas, jaloux de Nicéphore, le rendit suspect à l'empereur ; ce général, pour éviter la proscription qui le menaçait, congédia son armée et vécut retiré en Asie.

Romain mourut à la fin de la troisième année de son règne ; les uns attribuèrent sa mort à la débauche, les autres au poison que Théophanie lui donna, dans l'espoir de gouverner l'empire sous le nom de ses fils (an 963).

Romain était âgé de vingt-quatre ans ; dans ses derniers moments, il s'occupa pour la première fois de l'intérêt public, et rendit à Nicéphore le commandement des armées.

CHAPITRE XIII.

NICÉPHORE II, JEAN ZIMISCÈS.

(Ans de J.-C 963-976.)

Régence de de Théophanie.—Retour de Nicéphore à Constantinople.—Son élévation au trône. — Son mariage avec Théophanie. — Exploits de Zimiscès. — Tyrannie de Nicéphore. — Troubles ecclésiastiques à Rome. — Expédition d'Othon en Italie Son ambassade à Nicéphore. — Sa vengeance. — Conspiration contre Nicéphore. —Intrigues de Théophanie. — Mort de Nicéphore.—Zimiscès est proclamé empereur. —Déchéance de Théophanie.—Victoire sur les Arabes.—Exploits de Sclérus, beau-frère de Zimiscès.—Victoire sur les Russes.—Empoisonnement de Zimiscès.

Deux enfants, l'un âgé de cinq ans et l'autre de deux, tous deux couronnés, occupaient le trône sous la tutelle de Théophanie.

Nicéphore, croyant la puissance de Bringas éteinte avec son maître, revint à Constantinople, où il reçut les honneurs du triomphe; mais Bringas était toujours ministre; il voulut faire condamner le triomphateur à perdre la vue. Nicéphore, averti, trompe le courtisan, gagne du temps, feint d'être dégoûté des grandeurs du monde, affecte une dévotion ardente, et gagne si bien l'affection du patriarche Polyeucte, que ce pontife fait son éloge en plein sénat et décide Théophanie à lui confier l'armée d'Asie avec de pleins pouvoirs, sous la condition de jurer une inviolable fidélité aux deux empereurs.

Nicéphore, sans perdre de temps, rejoint ses troupes. Bringas, déçu dans ses projets, mais non découragé, écrit à deux généraux, Jean Zimiscès et Curcuas, pour les engager à le délivrer de Nicéphore par un assassinat. Ces guerriers méprisent cet ordre, montrent la lettre du ministre à leur général, lui donnent le sceptre au lieu de le frapper du poignard, et le font proclamer empereur par l'armée.

Nicéphore, suivi de ses légions, revient à Constantinople. Bringas s'était rendu odieux par ses violences. L'opinion publique se déclare pour Nicéphore : le peuple le proclame, le

patriarche, le couronne. Nicéphore, qui ne craignait pas sans doute le poison plus que les combats, épouse Théophanie, nomme curopalate son frère Léon, et confie l'armée d'Orient à Zimiscès. Bringas attendait la mort; il ne fut condamné qu'à l'exil.

Cependant le patriarche s'opposait au mariage de l'impératrice, qu'il trouvait contraire aux lois de l'Église, parce que Nicéphore était parrain de l'un des fils de Théophanie. Pour lever ce scrupule, les deux époux nièrent par serment ce lien publiquement constaté. Cette fraude calma la conscience du prêtre, et la désobéissance fut légitimée par le mensonge.

Un grand succès, suivi d'un plus grand revers, signala le commencement de ce règne; un général, nommé Manuel, fit une descente en Sicile, battit les musulmans, prit Himère, plusieurs autres villes, Syracuse même; poursuivit les Sarrasins trop vivement, se vit entouré par eux dans un défilé, et fut décapité par les Arabes, qui détruisirent sa flotte et son armée.

Zimiscès, plus heureux, remporta en Cilicie une grande victoire sur l'élite des armées musulmanes. Nicéphore, jaloux de la gloire de son lieutenant, et ne voulant pas laisser affaiblir la sienne, reparut à la tête de l'armée, passa le mont Amanus, dévasta la Syrie et s'empara de Tarse. Après avoir poursuivi les ennemis depuis les côtes de la Phénicie jusqu'aux rives de l'Euphrate, il conquit Alep, Laodicée, conclut un échange de prisonniers et revint dans la capitale (an 964).

Il avait laissé l'armée sous les murs d'Antioche pour la bloquer, défendant expressément d'acheter cette conquête par une trop grande effusion de sang. Mais dès qu'il fut parti, au mépris de ses ordres, Zimiscès prit la ville d'assaut.

Au lieu de récompenser les généraux vainqueurs, Nicéphore les punit et en destitua plusieurs; cet acte de sévérité, qu'on eût loué dans l'antique Rome, excita dans l'armée grecque un murmure général. Nicéphore, par un excès

contraire, acheva de se rendre odieux au peuple, en permettant aux troupes la licence et le pillage. Il mécontenta aussi le clergé en prenant une partie de ses biens pour payer les frais de la guerre.

Son audace téméraire fut bientôt suivie d'une crainte superstitieuse et puérile. Un astrologue lui avait prédit qu'il serait assassiné dans son palais. Il fit de ce palais une citadelle, et ordonna d'abattre tous les édifices voisins. Au milieu d'une nuit sombre, il frémit en entendant une voix qui s'écriait : « Nicéphore ! Nicéphore ! environne toi de hautes « murailles, élève-les jusqu'au ciel ; ton destin s'y enferme « avec toi, tu ne lui échapperas pas. »

Son frère Léon, imitant sa cupidité, accablait le peuple d'impôts ; les murmures d'une nation opprimée étaient un présage de révolution plus certain que les prédictions des astrologues et que les prestiges des apparitions.

Sous le règne précédent, la mésintelligence s'était aigrie entre les deux empires ; Nicéphore, craignant l'ambition d'Othon, empereur d'Occident, envoya une armée contre lui. En même temps il conclut une alliance avec Sviastoslaff, prince, césar ou czar des Russes, qui entrèrent en Bulgarie, la dévastèrent et défendirent l'empire contre les Hongrois.

Rome était alors le théâtre de grands troubles. Jean XIII, élevé au saint-siége par l'empereur d'Occident, déplut aux Romains : ils l'enfermèrent et ensuite le chassèrent. Othon marcha en Italie, rétablit le pape sur son trône, et livra les séditieux au supplice.

Avant d'arriver jusqu'à Rome, il avait vaincu et pris Béranger II, roi d'Italie, qui mourut en captivité ; Adalbert, fils de ce prince détrôné, vint chercher un asile près de Nicéphore, et lui promit d'armer en Italie un parti puissant en faveur des Grecs.

Othon, alarmé de ces projets, envoya comme ambassadeur à Constantinople l'historien Luitprand, évêque de Crémone, avec l'ordre de demander en mariage la fille de Théophanie, et pour sa dot, la Pouille ainsi que la Calabre.

Nicéphore reprocha vivement à Othon l'usurpation de l'Italie et de Rome. L'empereur d'Occident répondit que, la faiblesse des Grecs ayant laissé ces contrées sans secours et livrées à l'anarchie, Rome l'avait élu librement ; qu'en délivrant l'Italie de tyrans débauchés et cruels, et en y rétablissant les lois et la religion, il n'avait fait que suivre les exemples fameux de Théodose, de Valentinien et de Justinien.

La relation que fit Luitprand de son ambassade était dictée par l'humeur, et ressemblait plus à la satire qu'à l'histoire. Les deux empereurs s'insultèrent réciproquement ; comme l'un voulait une riche dot et l'autre une restitution, ils ne pouvaient s'accorder. L'ambassadeur fut traité sans égard : dans une cérémonie, on plaça au-dessus de lui les députés des Bulgares ; mais comme on apprit qu'Othon se disposait à entrer dans la Pouille, la cour de Constantinople abaissa son orgueil, négocia, et l'on convint de part et d'autre de cesser les hostilités.

Pendant ce temps Nicéphore, toujours victorieux, parcourut la Syrie, l'Arménie, ravagea la Mésopotamie, et réduisit Édesse en cendres. Au milieu de ses conquêtes, il apprit avec courroux que le pape, dans ses actes, prenait le titre d'*universel*, et donnait à Othon celui d'*empereur des Romains*. Luitprand, voulant justifier le pape, se servit d'un argument plus propre à irriter qu'à calmer. « Le pontife, « dit-il à l'empereur, a cru que vous aviez renoncé au nom « des Romains, comme à leur habit et à leur langage. »

L'ambassadeur fut congédié ; on trouva sur les murs de son appartement des épigrammes qu'il avait composées contre les Grecs. Cependant, au moment de son départ, Nicéphore lui promit d'accomplir le mariage projeté. Mais lorsque les seigneurs chargés par Othon d'aller au-devant de la princesse arrivèrent en Calabre, les uns furent jetés en prison par les Grecs, et les autres massacrés.

Othon, furieux, entra dans la Pouille, défit en bataille rangée une armée grecque, quoiqu'elle eût appelé les Sarra-

sins à son secours, ravagea les environs de Naples, s'empara de Bovino, et revint à Ravenne avec un riche butin (an 969).

A cette époque les Russes, fidèles à Nicéphore, remportèrent une nouvelle victoire sur le roi des Bulgares, qui en mourut de chagrin.

L'empereur jouit peu de ce succès; sa vie et sa puissance avaient dans l'intérieur de son palais des ennemis plus redoutables que les Barbares. Un inconnu, sous l'habit d'ermite, lui apporta une lettre par laquelle on lui annonçait que le mois de décembre terminerait ses jours et son règne. Tandis qu'il la lisait, le mystérieux messager disparut.

Depuis longtemps Nicéphore négligeait Théophanie; cette femme, qui ne se montra jamais constante que pour la débauche et pour le crime, s'était enflammée d'un nouvel amour : le vaillant Zimiscès, alors exilé, en était l'objet. L'impératrice obtint pour lui la permission de venir habiter Chalcédoine; de là il traversait toutes les nuits le canal pour se rendre secrètement chez elle. La nouvelle Messaline, lasse de ce mystère et de cette contrainte, qui gênaient ses plaisirs criminels, décida son amant à s'emparer du trône.

On avertit Nicéphore que la nuit prochaine il devait être assassiné, et que les meurtriers étaient cachés dans le palais de l'impératrice. Par les ordres de l'empereur, la garde visita les appartements; mais, soit hasard, négligence ou complicité, on examina tout, hors la chambre qui recélait les conjurés.

Au milieu de la nuit, Zimiscès et quelques officiers destitués pour la prise d'Antioche débarquent près du palais; les femmes de l'impératrice les tirent et les élèvent dans des paniers sur la muraille. Ils se joignent aux conjurés; tous ensemble pénètrent dans la forteresse impériale, dont les intrigues de Théophanie leur avaient d'avance facilité l'accès. Ils trouvent Nicéphore reposant à terre sur une peau d'ours. Léon, surnommé Valens ou *le fort*, lui frappe la tête d'un coup de cimeterre; on le traîne devant Zimiscès, qui l'accable de reproches; on lui brise les os à coups de pommeau

d'épée; enfin, au moment où l'infortuné prince invoquait le nom de Dieu, un conjuré lui passa sa lance au travers du corps.

Cependant le peuple, attiré par ce tumulte, s'attroupait et accourait pour défendre l'empereur : on ouvre les portes, on lui montre, à la lueur des flambeaux, la tête sanglante de Nicéphore ; à cet aspect horrible, tout fuit, tout se disperse, et Zimiscès, maître du palais, le devient par là de l'empire; car dans les pays despotiques la cour est tout, la nation n'est rien. Par la mort de Nicéphore l'armée perdit un grand général, et l'empire un mauvais prince. Théophanie, qui fit sa honte et sa grandeur, souilla sa gloire en le couronnant, l'excita au crime et l'en punit.

Ce prince infortuné avait écrit, peu d'heures avant, à son frère Léon d'amener au palais un corps d'élite. Léon, entraîné par la passion du jeu, différa d'ouvrir cette lettre; il la lut enfin, mais trop tard. Lorsque, voulant obéir, il approcha du cirque avec ses soldats, on lui apprit à la fois le succès de la conjuration, la mort de son frère et le triomphe de Zimiscès. Ses troupes l'abandonnèrent, et il courut avec son fils chercher un asile aux pieds des autels de Sainte-Sophie (an 969).

Les conjurés traînant après eux les deux jeunes augustes, Basile et Constantin, rassemblèrent le peuple, qui proclama empereur Jean Zimiscès.

Ce guerrier avait une taille fort petite, une grande bravoure et une force singulière : son mérite l'aurait fait juger digne du trône, s'il n'y fût pas monté par un crime.

Il dépouilla de leurs emplois les partisans de Nicéphore : un seul, grand officier de cet empereur, conserva son crédit, et devint même premier ministre, c'était l'eunuque Basile; il avait le premier abandonné son maître, et cette lâcheté fut la cause de son élévation.

Lorsque Zimiscès se présenta devant le patriarche pour être couronné, Polyeucte lui déclara qu'il ne pouvait permettre l'entrée de l'église à un prince couvert du sang de son em-

pereur et de son parent, avant qu'il eût expié le meurtre en punissant les complices, et en chassant du palais une impératrice parricide.

Zimiscès obéit, sacrifia, pour conserver sa couronne, les traîtres qui la lui avaient donnée, jura que sa main n'avait point versé le sang de Nicéphore, et déclara que les assassins étaient Léon Valens, ainsi que Théodore le Noir.

Théophanie, qui s'attendait à régner, ne recueillit de son dernier forfait que la honte de l'avoir commis, et la haine qu'il méritait. Elle fut enfermée dans un monastère en Arménie : avant de partir, cette femme furieuse reprocha au nouvel empereur son amour, ses crimes, son élévation, son ingratitude; et, voyant près de lui son propre fils, le jeune Basile, elle se précipita sur lui, l'appela Scythe, Barbare, et l'aurait étranglé si on ne l'eût arraché de ses mains.

Le patriarche couronna Zimiscès. Le nouvel empereur annula les décrets de son prédécesseur qui étaient contraires aux intérêts et à la discipline des églises. Il se montra généreux, charitable, libéral, populaire, et affaiblit, par la justice de son administration, l'impression produite par ses crimes.

Polyeucte mourut; il fut remplacé par Basile, moine dont la piété était alors célèbre. Le siége d'Antioche devint vacant; l'empereur y nomma un ermite appelé Théodore, qui lui avait prédit son élévation, mais en lui conseillant de l'attendre de l'opinion publique et de ne point le hâter par un crime. Cet ermite lui avait même annoncé, dit-on, que, s'il écoutait une ambition coupable, elle abrégerait ses jours. Zimiscès négligea son avis, mais lui conserva son estime.

Les mahométans, consternés de la perte d'Antioche, s'étaient tous ligués pour la reprendre. Leur armée, de cent mille combattants commandés par l'Africain Zocgar, vaillant capitaine, vint assiéger cette ville. D'un autre côté, les Russes, vainqueurs des Bulgares, menaçaient la Grèce.

Zimiscès rassembla contre eux toutes les troupes de l'Orient; Nicolas, général habile, quoique eunuque, marcha

contre les Arabes, leur livra bataille, les défit, et, par une seule victoire, dissipa cette formidable ligue (an 970).

L'empereur écrivit au prince russe qu'ayant reçu la récompense promise pour ses services, il devait retourner dans son pays. Sviatoslaff répliqua qu'il porterait sa réponse dans la capitale de l'empire.

Bardas Sclérus, beau-frère de Zimiscès, reçut l'ordre de couvrir la Thrace avec dix mille hommes ; mais trente mille Russes le prévinrent, ravagèrent cette province, et campèrent près d'Andrinople, où Sclérus s'était renfermé.

Ce général, pour leur tendre un piége, feint d'être épouvanté par leur nombre et par leur audace ; il ne fait point de sorties, et ne répond rien à leurs insultes et à leurs bravades. Les Barbares, sans défiance, négligent de se garder, parcourent en désordre les campagnes, se livrent le jour au pillage et la nuit à la débauche.

Sclérus alors, ayant placé une partie de ses troupes en embuscade, fait tourner l'ennemi par un autre corps, et charge quelques troupes légères de le harceler et d'attirer sur elles les Petchénègues, les Hongrois et les Russes.

Cette ruse réussit complétement : les Barbares tombent dans l'embuscade ; on se précipite sur eux ; leur cavalerie épouvantée jette le désordre dans leur infanterie ; cependant un guerrier russe, remarquable par sa taille colossale, par la vigueur de son courage, rétablit le combat, s'élance sur Sclérus, et frappe sa tête d'un coup terrible ; le casque résiste. Sclérus, d'un revers, fend le crâne du Barbare. Son frère Constantin, par un coup encore plus prodigieux, abat la tête du cheval d'un général. Ces traits de force et de valeur enflamment les Gres ; ils enfoncent, dispersent les ennemis, et leur tuent plus de vingt mille hommes.

Après cette victoire, Sclérus marcha contre un banni, Bardas Phocas, qui, s'étant révolté, venait de prendre Césarée ; Phocas se défendit vaillamment, mais ses troupes l'abandonnèrent. Poursuivi et atteint, il tua d'un coup de masse le capitaine qui voulait se saisir de lui, se sauva dans

une forteresse, et capitula. L'empereur lui laissa la vie et le fit moine.

Zimiscès, veuf de la sœur de Sclérus, épousa la fille de Constantin Porphyrogénète, nommée Théodora. Entrant ensuite en Bulgarie, il livra bataille aux Russes, et les battit complétement. Le jeune empereur Basile vint dans le camp jouir de cette victoire, et assista à la prise de la capitale du pays des Bulgares, où l'on trouva l'ancien roi Borizès, qui était retenu captif avec sa femme et ses fils.

On poursuivit ensuite l'armée russe, et on l'atteignit près de Dristra; elle était forte de soixante-dix mille hommes; la bataille dura tout un jour; les Grecs demeurèrent vainqueurs. Après plusieurs autres combats et plusieurs sorties de la garnison, le czar de Russie fut obligé de capituler, de rendre Dristra, de conclure la paix et de se retirer. Vingt mille Russes seuls retournèrent dans leur pays. Sviastoslaff périt en route. Son successeur Vladimir épousa la princesse Anne, sœur du jeune empereur Basile; elle acheva d'établir le christianisme en Russie (an 971).

Zimiscès triompha dans le cirque : tout succédait au gré de ses désirs. Othon, empereur d'Occident, rechercha son amitié, et conclut, à Rome, l'hymen projeté avec la princesse Théophanie (an 972).

L'année suivante, un grand officier de l'empire, chargé de continuer la guerre contre les Sarrasins, les poussa jusqu'au Tigre, s'avança trop imprudemment, fut battu, et perdit ses conquêtes.

L'empereur vint réparer cet échec par d'éclatantes victoires. Il résistait aux prétentions de l'Église comme aux efforts des ennemis de l'État. Le patriarche, accusé, refusa de le reconnaître pour juge; il l'exila sur les bords du Scamandre, et nomma l'ermite Antoine pour le remplacer.

Zimiscès parcourut l'Asie en conquérant. A son retour, admirant un grand nombre de palais magnifiques, de terres fertiles et de troupeaux qui se trouvaient sur sa route, il apprit avec étonnement que tous ces biens appartenaient à son

chambellan Basile (an 975).. « Eh quoi ! s'écria-t-il, c'est donc « pour enrichir à ce point un vil eunuque que les peuples « répandent leur or, versent leur sang, et que des empe- « reurs exposent leur vie aux périls de la guerre ! »

L'eunuque entendit cette saillie, qui faisait rire les courtisans; un faux sourire parut aussi sur ses lèvres, mais la colère mugit dans son cœur; et le soir même, en servant Zimiscès, il lui présenta une coupe empoisonnée.

A peine le prince put arriver à Constantinople : l'art des médecins fit des efforts inutiles; Zimiscès mourut âgé de cinquante et un ans.

Son règne avait duré six ans. Il retarda la chute de l'empire, et mérita d'être compté parmi les usurpateurs heureux, les princes habiles et les grands capitaines (an 976).

CHAPITRE XIV.

BASILE II, CONSTANTIN VIII.

(Ans de J.-C. 976-1025.)

Règne de Basile II et de Constantin VIII. — Disgrâce de Bardas Sclérus. — Sa révolte et son usurpation. — Son alliance avec les Sarrasins et ses succès. — Artifice de Manuel Comnène. — Défaites et victoire de Bardas Phocas. — Captivité de Sclérus chez le calife. — Incursions des Sarrasins en Italie. — Départ de Basile à la tête d'une armée. — Perfidie d'un courtisan. — Retraite de Basile. — Conquête d'Othon. — Défaite, fuite et mort d'Othon. — Révolte de Bardas Phocas. — Révolution en Perse. — Commandement et exploits de Sclérus en Asie. — Sa politique astucieuse. — Perfidie de Phocas. — Captivité de Sclérus. — Mort subite de Phocas. — Soumission de Sclérus à Basile. — Révolte et punition de Crescentius à Rome. — Ligues contre les musulmans. — Origine des croisades. — Cruauté de Basile. — Soumission des Bulgares. — Mort de Basile.

Depuis longtemps on devait savoir que le sceptre n'était qu'une décoration, et que le glaive seul donnait l'autorité. Basile et Constantin avaient passé leur première jeunesse avec le titre d'empereur; mais, véritables sujets de leur belliqueux collègue, la mort de Zimiscès brisa leurs derniers fers.

Bardas Sclérus pouvait seul encore exciter leurs craintes;

il était fameux par de nombreuses victoires; on l'accusait d'aspirer au trône; et deux empereurs, dont l'aîné n'avait pas vingt ans, devaient redouter un tel rival.

Théophanie fut rappelée dans le palais; mais elle ne sut ou ne voulut point reprendre son ancien pouvoir. On éloigna Sclérus de la cour, en l'envoyant contre les Sarrasins; le titre de duc de Mésopotamie déguisa sa disgrâce. Le commandement de l'armée d'Asie fut donné à Pierre Phocas, neveu de Nicéphore.

Sclérus éclate en murmures, on les méprise; il part mécontent, arrive à la tête de ses troupes, prend la pourpre, se fait proclamer empereur, sacrifie sa patrie à son ambition, s'allie aux Sarrasins, solde trois mille Arabes, et ferme l'oreille à toutes propositions de paix.

Pierre Phocas marcha contre lui; mais, égaré par un guide corrompu, il fut surpris et battu sur les frontières de la Cappadoce; les troupes impériales prirent la fuite. Sclérus s'empara d'Antioche, en donna le gouvernement au Sarrasin Abdalla, et remporta encore une autre victoire sur les généraux Léon et Jean le patrice, qu'il fit prisonniers.

Ses succès grossirent son parti; cependant, moins heureux sur mer, sa flotte fut battue par les flottes impériales.

A cette époque, l'histoire parle pour la première fois des Comnène, dont la famille illustre occupa depuis le trône avec tant d'éclat. Manuel Comnène, préfet d'Orient, arrêta les progrès du rebelle, et lui offrit, s'il voulait se soumettre, tout ce qu'il pouvait désirer; il en exceptait seulement le diadème.

Sclérus refusa ses propositions et l'assiégea dans Nicée. Après une longue résistance, Manuel, dépourvu de vivres, se trouvait dans une horrible détresse; le courage lui devenait inutile, la ruse le sauva. Un envoyé de Sclérus étant venu pour l'inviter à se rendre, il lui montra d'immenses magasins remplis de sable qu'on avait couvert d'une légère couche de blé. Par cet artifice il obtint une capitulation honorable pour les habitants, et sortit libre avec sa garnison.

L'empereur Basile, voyant le péril croître sans cesse, crut ne pouvoir se défendre contre un ambitieux si formidable qu'en armant contre lui un ancien rebelle non moins fameux : il tira du cloître Bardas Phocas et lui confia l'armée d'Asie. Phocas livre bataille, la perd, se retire en bon ordre, tente une seconde fois le sort des armes, est encore vaincu ; mais, se relevant toujours après ses revers, il hasarde enfin, sur les bords du fleuve Halys, un combat décisif.

La même fureur anime les deux partis. Au milieu de la mêlée, Phocas s'élance contre Sclérus ; au bruit de ce choc, les deux armées s'arrêtent, remettant leurs destinées au sort de cette lutte ; Phocas, ayant évité adroitement le terrible cimeterre de Sclérus, le renverse d'un coup de masse d'armes. Les soldats accourent pour venger leur chef ; leurs armes menaçantes entourent Phocas ; celui-ci se fait jour à travers leur foule, et regagne ses légions.

Dans ce moment, le cheval de Sclérus, couvert de sang, parcourt la plaine ; la vue de ce coursier sans maître répand la consternation dans l'armée rebelle ; Phocas profite de son désordre, la taille en pièces et contraint Sclérus, vaincu, à chercher un refuge chez le calife de Bagdad (an 997). L'empereur obtint, à force d'or, de ce calife, qu'il retiendrait le rebelle en prison.

Pendant ce temps, les Sarrasins continuaient leurs courses en Italie, et, d'un autre côté, un guerrier nommé Samuel, devenu roi des Bulgares, profita des troubles qui divisaient l'empire, et ravagea sans obstacle la Thrace, la Macédoine, ainsi que la Thessalie et la Dalmatie (an 977).

Ces Barbares consommèrent la ruine de la patrie de Dioclétien ; ils démolirent son célèbre palais, dont l'on retrouve à peine aujourd'hui quelques vestiges.

Ces malheurs réveillèrent Basile, et le forcèrent à sortir de sa longue enfance. En vain ses ministres et Phocas, qui prétendaient gouverner sous son nom, s'opposèrent à ses généreux desseins ; las de végéter sur le trône, il voulut combattre et régner.

A sa voix, de nouvelles troupes se rassemblent ; il se met à leur tête, marche contre les Bulgares, traverse le mont Rhodope, laisse derrière lui Léon Mélissène, chargé de garder les défilés, et s'approche de Sardique, où campait Samuel (an 981).

Les peuples voyaient avec espoir, et les grands avec crainte, un empereur qui voulait tenir à la fois le sceptre et l'épée : l'un de ces courtisans jaloux vient trouver Basile, éveille ses soupçons, et lui faire croire que Léon, quittant perfidement la garde du défilé, est parti pour Constantinople dans le dessein de s'y faire couronner.

L'empereur, trop crédule, se retire précipitamment ; les Bulgares le poursuivent, s'emparent de son camp et de ses bagages. Arrivé à travers mille dangers près de Philippopolis, il y trouve Léon, fidèle et tranquille à son poste. Furieux d'avoir été trompé, Basile saisit le délateur par la barbe, l'accable de reproches, le foule aux pieds, épargne pourtant sa vie, et rentre dans son palais après un début sans gloire et une campagne sans succès.

On fonde souvent à tort les liens politiques sur ceux du sang ; les intérêts, comme les sentiments, changent avec les positions. Théophanie, sœur de Basile, au lieu de resserrer l'union des deux empires, pressa son mari, l'empereur Othon, d'étendre ses conquêtes aux dépens des possessions de son frère.

L'empereur d'Occident vint à Ravenne et s'empara de Salerne ; il méditait la conquête du reste de l'Italie. Basile, après de vaines négociations, eut recours aux Sarrasins. Leur chef, le célèbre Aboulcasem, joignit ses troupes à celles des Grecs, sortit vainqueur de trois combats, et périt dans le quatrième.

Othon prit Tarente, et remporta encore une victoire ; mais enfin les alliés, divisés en deux corps, en placèrent un dans les montagnes ; l'autre, feignant la crainte, attira Othon sur le rivage. Là, il se voit enveloppé ; son armée, attaquée de toutes parts, après une longue résistance, est détruite. La

mort moissonna sur ce champ funeste, non-seulement une partie de la noblesse allemande et italienne, mais un grand nombre d'évêques et d'abbés qui, dans ces temps barbares, à la fois superstitieux et chevaleresques, portaient tour à tour le casque et la mitre, le glaive et la crosse.

Othon, presque seul, prit la fuite. Vivement poursuivi par les Sarrasins, et voulant éviter leurs chaînes, il poussa son cheval dans la mer, et gagna, en nageant, le bord d'une galère grecque, sur laquelle il resta prisonnier.

Il écrivait déjà à sa femme Théophanie pour qu'elle payât sa rançon, lorsque Thierry, évêque de Metz, sous prétexte de négocier avec les Grecs, s'approche de la galère, suivi de plusieurs barques pleines de soldats allemands déguisés en matelots.

Othon les voit, les reconnaît, s'élance dans la mer : atteint par un Grec qui s'était jeté dans les flots après lui, il le tue, et, suivi des barques qui le protégeaient, il arrive en nageant sur le rivage.

Retiré à Rome, ce prince aventureux voulait, le printemps suivant, conquérir la Sicile. La mort arrêta ses projets; sa défaite rendit à l'empire grec la Pouille, la Calabre, et tout ce qu'il avait perdu depuis un siècle.

Les princes lombards reconnurent même la souveraineté de l'empereur d'Orient, qui soumit l'Italie à l'autorité absolue d'un magistrat avec le titre de *catapan*, c'est-à-dire, investi de pouvoirs illimités.

La fortune se déclarait alors de tous côtés pour Basile. Bardas Phocas, son lieutenant, releva la gloire des armes grecques en Asie, battit les Sarrasins, força l'émir d'Alep à payer le tribut ordinaire, et contraignit le calife à conclure la paix.

Jusque-là un ministre qui s'appelait Basile, comme son maître, avait tenu les rênes du gouvernement; l'empereur, informé de ses malversations, le disgracia; l'ambitieux courtisan en mourut de chagrin.

Basile, ayant secoué le joug, parut un autre homme; il devint actif, laborieux, tempérant, mais en même temps il se

montra orgueilleux, mélancolique, soupçonneux, inflexible. Il ne laissait à son frère Constantin que les honneurs et les plaisirs du trône. Ce jeune prince, loin d'en murmurer, plaignait Basile, qu'il voyait, disait-il, accablé du fardeau de l'empire.

Bardas Phocas, vainqueur des rebelles, le devint à son tour, et se fit couronner en Cappadoce par son armée. Léon Mélisène l'appuya dans sa révolte.

Une révolution éclatait alors en Perse. Un noble Persan, Inarge, las du joug arabe, soulève ses compatriotes, solde vingt mille Turcs, et défait les Sarrasins en plusieurs rencontres.

Le calife, effrayé, se souvient des talents de Sclérus, le fait sortir de prison et lui propose de combattre pour la cause musulmane; Sclérus y consent, pourvu qu'on ne lui donne que des Grecs à commander. On lui livre trois mille captifs, il les arme; suivi par eux, il défait les Perses en bataille rangée, tue leur chef Inarge, et, au lieu de revenir à Bagdad, rentre dans l'empire avec sa troupe victorieuse, en sabrant tous les Sarrasins qui le poursuivaient.

Revenu dans sa patrie, et devant redouter également l'empereur et Phocas, il espère les tromper tous deux, décidé secrètement à se déclarer pour celui d'entre eux qui serait vainqueur.

En conséquence, il écrivit à Phocas pour lui offrir de le seconder, et dans le même temps envoya son fils Romain à Basile, comme otage et garant de sa soumission.

L'empereur accueillit Romain avec faveur, et le fit même son premier ministre. Phocas, promettant à Sclérus une part de l'empire, l'attira dans une conférence, l'arrêta, le jeta en prison et marcha sur Constantinople.

Calocyre, qui commandait la moitié de l'armée de Phocas, se laissa surprendre, fut battu, pris et pendu. Phocas attaquait alors Abyde. Basile s'avance pour le combattre : ce moment était décisif; l'indolent Constantin s'arrache lui-même aux plaisirs et paraît sur la flotte (an 989).

Bientôt les deux armées sont en présence; elles attendaient le signal; tout à coup Phocas, apercevant Basile qui ha-

ranguait ses troupes, se précipite sur lui avec fureur, la lance baissée; mais soudain, au milieu de sa course, on le voit s'arrêter, tourner bride, monter sur un tertre, descendre de cheval, se coucher sur la terre et rendre le dernier soupir.

Les uns le dirent frappé d'apoplexie, d'autres empoisonné. Constantin se vanta de l'avoir percé d'une flèche, mais son corps n'offrit aucune trace de blessure.

Cette journée, qui devait être si sanglante, ne coûta la vie qu'à Phocas: son armée se débanda; une foule de prisonniers furent promenés dans le cirque sur des ânes. Les anciens services de Léon le sauvèrent de cette ignominie.

La veuve de Phocas, dans l'espoir de venger son époux, mit en liberté Sclérus, qui rassembla bientôt tous les débris de la rébellion.

Basile lui offrit la dignité de curopalate; il l'accepta et se soumit.

Accablé par la vieillesse, par les fatigues, par les chagrins, par un grand nombre de blessures, il était devenu presque aveugle, et marcha au-devant de l'empereur appuyé sur deux écuyers.

« Voilà donc, dit Basile en le voyant, l'objet de tant d'alar-
« mes! Ah! que l'ambition et que la gloire sont vaines! Hier
« encore cet homme croyait gouverner l'empire; aujourd'hui
« il ne peut se conduire sans guide ni marcher sans appui! »

Sclérus, en quittant le manteau impérial et le diadème, avait oublié d'ôter la chaussure de pourpre: l'empereur l'en avertit sans courroux; il le fit asseoir à sa table, et pardonna généreusement à tous ses complices.

Ayant ainsi rétabli la paix dans l'Orient, l'empereur ne s'occupa que du soin de défendre le Nord contre les Barbares. A cette époque, il acquit sans combat de nouvelles possessions. David, roi d'Ibérie, lui laissa par testament son royaume. Le doge de Venise, Pierre Orséol, obtint de Basile un décret qui accordait aux Vénitiens, dans l'empire, des exemptions et des priviléges réels, pour prix d'une apparente soumission.

Les musulmans d'Asie et d'Égypte se divisèrent; l'empereur, profitant de leurs dissensions, pour les punir de l'appui qu'ils avaient donné aux rebelles, leur enleva Émèse, Damas et Tyr (an 995).

Dans ce temps la liberté tenta un dernier effort dans Rome pour relever ses vieux débris. Crescentius chassa le pape Grégoire, se fit nommer consul, et rétabli la république; il en devint d'abord le chef et bientôt le tyran. Il fut attaqué par de nombreux ennemis, vaincu et décapité. On mutila son antipape Philagathe, qu'il avait placé sur le saint-siége.

La fortune de Basile lui attirait les hommages des souverains étrangers : le nouvel empereur Othon demanda en mariage une princesse grecque; Hugues Capet, nouvellement monté sur le trône de France, fit, dit-on, une proposition semblable pour son fils Robert; mais ces négociations restèrent sans résultat.

Basile continuait avec succès la guerre contre les Bulgares. Il prit sur eux plusieurs places; Dyrrachium lui fut livrée par trahison. Toutes ces guerres, quoique heureuses, appauvrissaient le peuple et n'enrichissaient que les généraux. Basile, forcé d'augmenter les impôts, devint odieux à ses sujets; il accrut la richesse de l'empereur en desséchant les sources de la richesse de l'empire. A sa mort, on trouva l'État épuisé et neuf cent millions de livres dans le trésor impérial.

La conquête de la Bulgarie lui coûta douze ans de combats. Son catapan Grégoire, secondé par le doge de Venise, vainquit les Sarrasins et les chassa d'Italie (an 1003).

Ce règne fut l'époque d'un grand changement dans les esprits : les musulmans, autrefois la terreur des princes de l'Europe, n'inspiraient plus alors la même épouvante. On ne craignait plus de les voir s'emparer du monde entier; mais la haine survivait à l'effroi, et le désir de se venger de leurs anciennes invasions succéda bientôt au besoin de s'en défendre.

Partout le fanatisme et la gloire chevaleresque formaient des ligues contre l'empire du croissant. Le calife de Bagdad,

informé de ces projets, persécuta cruellement les chrétiens soumis à son autorité, renversa leurs églises, livra au supplice un patriarche, quoique sa nièce Marie eût épousé le calife d'Égypte; il rappela les Juifs, qui accablèrent d'outrages les sectateurs de l'Évangile; enfin il détruisit à Jérusalem le saint-sépulcre.

Les cris, les gémissements des chrétiens persécutés retentirent dans l'Occident, et la passion des croisades y naquit.

Basile, aussi belliqueux dans son âge mûr qu'il s'était montré indolent dans sa jeunesse, remporta une victoire sanglante sur Samuel; mais il la déshonora par sa cruauté. Embarrassé de quinze mille captifs tombés dans ses fers, il leur fit crever les yeux, ne leur laissa pour guides que quelques-uns d'entre eux, privés seulement d'un œil, et les renvoya ainsi au roi des Bulgares; un spectacle si horrible affecta, dit-on, tellement ce prince, qu'il en mourut. Le massacre de tous les prisonniers eût paru peut-être moins barbare.

Un revers suivit ce crime. Théophylacte, général de l'empereur, se laissa surprendre, et périt dans le combat ; l'armée qu'il commandait fut détruite. Basile se vengea en livrant aux flammes les villes, les villages et les palais de la Bulgarie.

Ducas, l'un de ses lieutenants, conquit la Crimée, appelée alors Chasarie. Le roi de Médie, las d'être sans cesse attaqué par les Sarrasins, donna ses États à l'empereur, préférant à un trône chancelant la dignité paisible de patrice et du gouverneur de Cappadoce (an 1017).

Ladislas, successeur de Samuel, après une opiniâtre résistance, périt dans un combat. Les Bulgares, épuisés par une guerre de vingt ans, se soumirent et livrèrent à l'empereur leurs forteresses.

Basile triompha dans le cirque, et prit le surnom de *Bulgaroctone*. Il alla ensuite visiter les champs de bataille des anciens Grecs. Aarrivé au pied du temple de Minerve, antique déité d'Athènes, il rendit grâces à Dieu de ses victoires dans l'église de la Vierge, qu'il orna d'offrandes.

De retour dans sa capitale, il l'enrichit par des monuments

et répara l'aqueduc de Valentinien. Deux rebelles troublèrent encore son repos. L'adroit Basile sema la division entre eux : l'un, nommé Phocas, fut assassiné; on prit l'autre, qui termina ses jours dans un monastère.

La bonne intelligence qui existait entre les Russes et les Grecs cessa dans ce temps par la mort de la czarine Anne. Un corps russe, étant battu, capitula; au mépris du traité, on le passa au fil de l'épéé.

L'empereur, peu satisfait de ses triomphes militaires, voulait secouer le joug spirituel de Rome. Le pape Jean XIX, gagné par lui, accorda au patriarche grec le titre de *patriarche œcuménique de tout l'Orient*. L'Église latine découvrit cette intrigue, et força le pape à révoquer sa bulle. Au moment où il renvoya les ambassadeurs de Basile, ce prince ambitieux méditait la conquête de la Sicile. Ses troupes allaient s'embarquer, lorsque la mort le frappa dans sa soixante-huitième année (an 1025).

Il avait régné douze ans sous Nicéphore et Zimiscès, et cinquante avec son frère Constantin. Fainéant dans son enfance, débauché dans sa jeunesse, belliqueux dans la vigueur de sa vie, avare et dur dans sa vieillesse, il étendit ses frontières, releva le trône, soumit ses ennemis, opprima ses peuples, et cependant replaça, pour quelque temps, l'empire sur des bases plus solides.

CHAPITRE XV.

CONSTANTIN VIII.

(Ans de J. C. 1025-1028.)

Règne honteux de Constantin VIII. — Invasion des Barbares. — Maladie de Constantin. — Élévation de Romain III au trône. — Dévouement de sa femme. — Mort de Constantin.

Le frère de Basile, assis depuis cinquante ans sur le trône sans régner, ne connaissait d'autres devoirs et d'autres affaires que les plaisirs. Il choisit pour généraux, pour gouver-

neurs de provinces, pour ministres, les compagnons de ses débauches. Ces hommes avides fondèrent rapidement leur fortune sur la ruine du trésor, et rendirent leur maître cruel, afin de perdre tous ceux qui les méprisaient, c'est-à-dire les personnages les plus distingués de l'empire.

On vit renaître le temps des délations et des supplices; le vice régnait et proscrivait la vertu; l'injustice produisit les révoltes; un règne si honteux rendit aux Barbares l'espoir que la vigueur de Basile leur avait fait perdre.

Les Petchénègues franchirent le Danube; les Sarrasins insultèrent les Cyclades. Le danger fit enfin rappeler quelques généraux formés par Nicéphore, Basile et Zimiscès; ils continrent et repoussèrent les Barbares.

Constantin, épuisé par ses débauches, tomba malade; les médecins annoncèrent que sa mort était inévitable et prochaine: comme ce prince n'avait point de fils, il voulut donner sa fille et sa couronne à Constantin Dalassène; mais ses ministres et ses favoris, qui craignaient de perdre leur pouvoir si un prince habile et ferme montait sur le trône, s'opposèrent à ce choix: on éloigna Dalassène, et le patrice Romain Argyre fut mandé dans le palais.

L'empereur mourant lui proposa la main de sa fille et le titre de césar. Comme Romain était marié, il hésitait; Constantin, toujours cruel, quoique expirant, lui dit: « Je vous « donne le choix ou d'accepter le sceptre et ma fille, ou « d'avoir les yeux crevés avant la fin du jour. »

Romain aimait sa femme, et voulait plutôt sacrifier sa vie que son amour. Hélène (c'était le nom de cette épouse vertueuse), informée de sa résistance, accourt, se jette à ses pieds, le conjure d'obéir, fait raser devant lui sa chevelure, prend le voile, et s'écrie « qu'elle est plus glorieuse de sau« ver les yeux et peut-être la vie de son époux qu'elle ne le « serait de partager l'empire avec lui. »

La princesse Théodora refusa d'enlever Argyre à une femme si digne de le conserver. Zoé, sa sœur, plus ambitieuse, accepta sa main et le titre d'augusta. Dix lustres

'avaient point éteint dans le cœur de cette femme hardie ni on amour pour la domination ni sa passion pour le plaisir. Le atriarche, malgré quelques obstacles de parenté, unit Roain avec elle et les couronna. Trois jours après Constantin ourut; ayant ajouté à cinquante ans d'indolence trois anées de tyrannie (1028).

CHAPITRE XVI.

ROMAIN III, DIT ARGYRE.

(Ans de J.-C. 1028-1034.)

Complot contre Romain III. — Échecs des armées. — Départ de Romain pour l'armée. — Sa Défaite et sa fuite. — Ruse militaire de Maniacès. — Succès de Théoctiste. — Amour criminel de Zoé pour Michel IV. — Mort de Romain. — Michel est proclamé empereur. — Faiblesse du patriarche Alexis.

Le nouvel empereur attirait les regards et commandait le respect par la hauteur de sa stature, par la majesté de son maintien, par l'éloquence de ses discours; mais, plus fier que vertueux et plus vain qu'habile, il ne répondit pas à l'attente publique. Cependant il soulagea d'abord ses sujets du poids énorme des impôts, il nomma, pour remplir des sièges vacants, des prélats vertueux, et donna la dignité de curopalate au vieux Sclérus, que le lâche tyran Constantin avait privé de la vue.

Dans ce siècle corrompu, la bonté paraissait faiblesse; l'humanité du prince excita l'audace de plusieurs ambitieux, qui conspirèrent. Un premier complot fut découvert; Romain en punit les auteurs avec fermeté. Une autre conspiration plus dangereuse était au moment d'éclater: Constantin Diogène, époux de Pulchérie, sœur de l'empereur, dirigeait cette trame; on l'enferma dans un couvent; ses complices furent fustigés et bannis. La haine de Zoé pour sa sœur impliqua Théodora dans ce complot, et cette princesse vertueuse se vit chassée du palais.

Le patrice Oreste, envoyé précédemment en Sicile par

l'empereur Basile, était revenu dans la capitale avec ses troupes lorsqu'il apprit la mort de ce prince. Andronic le remplaça et fut chargé de l'expédition projetée contre les Sarrasins. Ce général emporta d'abord la ville de Rhége par assaut, mais descendu en Sicile, il laissa les liens de la discipline se relâcher; l'armée se livra aux débauches; la dyssenterie suivit l'intempérance. Les Sarrasins attaquèrent ses troupes affaiblies, et en firent un grand carnage. Andronic n'en put sauver que quelques débris.

Dans l'Orient, les armes grecques n'étaient pas plus heureuses: Spondyle, gouverneur d'Asie, s'étant laissé tromper par un Arabe, tomba dans une embuscade, fut battu, et perdit une forteresse qui ouvrait aux musulmans l'entrée de la Syrie (an 1030).

Les avantages extérieurs dont la nature avait doué Romain, et les flatteries de ses courtisans, lui faisaient croire qu'il était ou devait être un héros. Jaloux de la gloire acquise par Nicéphore et par Zimiscès, il voulut les imiter, parut à la tête de ses légions, méprisa les sages avis de Léon et de Dalassène, choisit une mauvaise position, s'y laissa surprendre, et perdit son camp; attaqué de nouveau dans sa fuite et enveloppé, il aurait péri sans l'intrépidité de sa garde, qui le sauva, et qui le conduisit à Antioche.

L'empereur, revenu en Cappadoce, récompensa par un grand gouvernement la présence d'esprit et l'habileté de Georges Maniacès, guerrier jusque-là inconnu, et qui depuis s'illustra. Cet officier, conservant son courage au milieu des revers qui consternaient l'armée, ayant été sommé de rendre une ville qu'il défendait, feignit de capituler, envoya des vivres et du vin aux assiégeants, et, dès qu'il les sut dans l'ivresse, se précipita sur eux et les massacra.

Romain, éclairé par ses fautes, confia une grande armée à Théoctiste, commandant de sa garde étrangère. Ce général habile, par de savantes mœuvres, divisa les ennemis, les battit séparément, et mit en fuite le chef des Arabes, qui périt dans la retraite.

Ce succès éclatant de Théoctiste augmenta le chagrin et l'humiliation d'Argyre; il lui semblait que sa honte redoublait par la gloire de son lieutenant. Sa mélancolie le conduisit à la dévotion; dégoûté de la terre, il tourna ses regards vers le ciel, bâtit beaucoup d'églises, et accabla le peuple d'impôts. Ses revers avaient éteint l'énergie de son caractère; l'ambitieuse Zoé s'empara du pouvoir; elle accusa Constantin Diogène, quoique enfermé, de conspirer avec Théodora. Diogène, pour éviter la torture, se donna la mort, et Zoé compléta sa vengeance en forçant sa sœur de prendre le voile.

Dans le Nord et dans le Midi, les Grecs, abandonnés par leur empereur et mal commandés par les favoris de l'impératrice, furent battus par les Barbares. La défaite d'une flotte sarrasine fut la seule et faible compensation de tant de désastres, auxquels se joignit le fléau d'une affreuse disette, produite par les ravages d'une nuée de sauterelles.

Argyre, âgé de soixante ans, et n'ayant point d'héritiers de son trône, employait, pour avoir un fils, les ressources puériles et funestes de la charlatanerie et de la superstition; trompé dans ses espérances, il s'éloigna de l'impératrice.

Zoé, ardente pour les voluptés, malgré les glaces de l'âge, devint éprise du frère d'un eunuque qu'elle avait nommé grand chambellan. Cet homme, appelé Michel le Paphlagonien, né dans une classe obscure, s'était mêlé, ainsi qu'un autre de ses frères, à une bande de faux monnayeurs. Le crédit du grand chambellan les tira de prison, les sauva de l'échafaud, et leur fit obtenir des charges à la cour.

La beauté de Michel lui soumit le cœur de l'impératrice. L'empereur était la seule personne du palais qui ne connût pas cette intrigue scandaleuse; Pulchérie, sa sœur, la lui dévoila. Romain fit venir en sa présence Michel, et crut ou feignit de croire sa dénégation; un poison lent punit bientôt ce prince de son indulgence ou de sa crédulité. Mais sa mort n'arrivait pas assez promptement au gré de l'impatience de sa criminelle épouse : un soir, lorsqu'il était au bain,

deux esclaves de Zoé lui enfoncèrent la tête dans l'eau et le rapportèrent mort sur son lit (an 1034).

Avant son élévation il vivait près d'Hélène, heureux et considéré; son nouveau mariage et son couronnement détruisirent son bonheur et sa renommée. Il n'avait régné que cinq ans.

Zoé n'attendit point que la nouvelle de la mort de ce prince s'ébruitât. Cette femme audacieuse décore Michel des ornements impériaux, le place elle-même sur le trône, et le fait proclamer empereur par les esclaves de la cour. Mandé par son souverain au milieu de la nuit, le patriarche Alexis accourt et croit trouver Romain sur le trône; il y voit Michel, que Zoé lui ordonne de reconnaître comme son empereur : elle ose plus, elle l'invite à le marier sur-le-champ avec elle. Alexis hésite; le grand chambellan lui présente cinquante livres d'or; le poids de ce métal étouffe les scrupules du pontife; le mariage de Michel est célébré avant l'enterrement d'Argyre.

Le lendemain, lorsque le soleil naissant éclaire le théâtre de tant de crimes, le sénat et le peuple, en voyant les funérailles de Romain, apprennent tout à la fois que l'empereur est mort, que Zoé a un nouvel époux, et que les Grecs sont esclaves d'un nouveau maître.

Michel reçut alors les félicitations d'une foule de grands avilis, de courtisans sans pudeur, de flatteurs sans honte, qui l'assuraient de leur amour, quoiqu'ils ne connussent, pour la plupart, ni ce nouvel objet de leur culte, ni la source de son élévation. Romain Argyre n'avait point laissé d'enfants; mais les autres branches de sa famille soutinrent leur nom avec éclat jusqu'à la chute de l'empire.

CHAPITRE XVII.

MICHEL IV, DIT LE PAPHLAGONIEN.

(Ans de J.-C. 1034-1041.)

Déchéance de l'impératrice Zoé. — Perfidie de Michel IV. — Captivité de Constantin Dalassène. — Tyrannie de Nicétas à Antioche. — Pèlerinage de quarante

chevaliers normands. — Leurs succès et leurs revers. — Progrès des Normands. — Exploits de Guillaume, surnommé *Bras-de-Fer*. — Défaite des Sarrasins. — Ingratitude des Grecs envers les Normands. — Vengeance des Normands. — Départ de Michel pour l'armée. — Sa victoire sur les Bulgares. — Son retour dans la capitale. — Son repentir et ses expiations. — Adoption de Michel Calaphate par Zoé. — Abdication et mort de l'empereur.

Zoé avait couronné son vil amant dans l'espoir de régner sur un docile esclave et de gouverner seule l'empire; mais l'eunuque Jean fit craindre à l'empereur, son frère, que cette femme sans pudeur et sans frein ne le traitât un jour comme son premier époux; l'ingrat Michel, brisant l'instrument perfide dont il s'était servi pour s'élever, priva Zoé de tout pouvoir, et fit du palais pour elle une prison.

Tout pliait dans l'empire sous l'usurpateur; le patrice Constantin Dalassène laissait seul éclater son courroux; il ne pouvait supporter sans indignation un joug si honteux. On lui envoya l'ordre de venir à la cour; l'empereur jura sur l'Évangile et sur des reliques de respecter sa vie et sa liberté; rassuré par ce serment, il vint à Constantinople et fut jeté en prison.

Nicétas, frère de l'empereur, et nommé duc d'Antioche, ne fut reçu dans cette ville qu'après avoir promis une amnistie générale; à peine entré, il fit décapiter cent des principaux habitants. Une tyrannie si lâche et si cruelle était aussi méprisée au dehors qu'odieuse au dedans. Les Sarrasins et les Barbares pillèrent sans obstacle le nord et le midi de l'empire.

Tandis que la bassesse et le crime régnaient dans l'Orient, quelques guerriers aventureux, partis des rives de la Seine, ramenaient la gloire en Italie. Quarante chevaliers normands, unissant la vaillance à la dévotion, avaient quitté la France pour faire un pèlerinage au mont Gargan. L'aspect de la belle et riche Italie excita toujours l'ambition et la cupidité des enfants du Nord; mais plus généreux que les Gaulois, que les Lombards et que les Goths, les Normands cherchèrent plus d'abord la célébrité que la fortune, et, avant de

songer à former des établissements et à fonder des États dans ces belles contrées, ils ne s'armèrent que pour les délivrer du joug des Grecs et de l'oppression des Sarrasins.

Guidés par l'honneur, divinité nouvelle des temps modernes, ces chevaliers, protecteurs du faible, de la veuve et de l'orphelin, combattirent en héros contre tous les ennemis de la religion et de la liberté.

Un Italien éloquent, qui cherchait partout des vengeurs pour sauver sa patrie de la férocité des Arabes et de la perfidie des Grecs, électrisa le courage de ces pèlerins guerriers; le pape Benoît VIII, pontife belliqueux qui venait de combattre les Sarrasins en Toscane, fournit des armes et des soldats à ces chevaliers.

L'intrépide Mel leur sert de guide; ils attaquent le catapan Andronic, et, malgré la supériorité du nombre, ils remportent sur lui deux victoires. Une troisième bataille, qui se donna près de Cannes, fut perdue par eux; dans ce lieu funeste la fortune les abandonna, comme elle y avait autrefois trahi les anciens héros de Rome.

Ce revers fit sentir aux Normands que, malgré leur audace, ils ne pouvaient seuls lutter contre tant d'ennemis; ils offrirent leurs services aux princes de Capoue et de Bénévent; Henri, empereur d'Occident, employa aussi leur épée pour combattre les Grecs.

Les célèbres fils de Tancrède de Hauteville vinrent grossir le nombre des chevaliers français, et leur donner un nouvel éclat. Après des exploits prodigieux, dont le récit donne à l'histoire la couleur du roman, ces Normands fameux, tantôt attaquant les Grecs et tantôt combattant avec eux contre les Arabes, parvinrent enfin à se rendre maîtres de la Sicile, que jamais l'empire grec ne put recouvrer.

Ce fut avec l'assistance des fils de Tancrède et de trois cents Normands que les généraux de l'empereur Michel prirent d'assaut les villes de Messine et de Syracuse. Guillaume, l'un de ces princes français, s'illustra tellement dans

l'un de ces combats, par la vigueur de ses coups, que ses ennemis, comme ses compagnons, lui donnèrent le surnom de *Bras-de-Fer*.

Furieux d'être chassés de la plus riche de leurs conquêtes, les Sarrasins, au nombre de cinquante mille, revinrent en Sicile pour réparer leur honte et leur perte. Ils livrèrent une bataille sanglante aux chrétiens. La valeur héroïque des Normands triompha complétement dans cette journée; l'armée musulmane fut vaincue, détruite, et treize villes fortes ouvrirent leurs portes au vainqueur.

Les Grecs, toujours perfides, au lieu de récompenser dignement les braves chevaliers qui les avaient fait vaincre, refusèrent bassement le prix dû à leur courage. Ces guerriers offensés, revenus en Italie, se vengèrent de cette injustice, battirent les Grecs en diverses rencontres, et s'emparèrent de plusieurs villes, dont ils devinrent souverains; leurs armes enlevèrent à l'empire grec presque tout ce qu'il possédait encore en Italie; Otrante, Brindes, Bari et Tarente lui restèrent seules quelque temps soumises (an 1040). A la même époque, un soldat barbare, nommé Alusien, souleva la Bulgarie, et le bruit d'une nouvelle invasion de ces guerriers sauvages répandit la consternation dans l'empire.

Michel, attaqué alors d'hydropisie, voulut marcher lui-même contre les Bulgares; en vain le sénat, feignant de s'intéresser à sa vie, mais comptant peu sur son habileté, essaya de le détourner de cette résolution: il répondit: « Je « n'ai rien acquis à l'empire, je ne veux rien lui laisser « perdre. » Après ces mots dignes d'un empereur, il partit. La fortune le favorisa; il força le passage des montagnes, pénétra en Bulgarie, la soumit, et revint dans la capitale avec un grand nombre de prisonniers. Cette première et seule action courageuse de sa vie fut son dernier effort.

La mort, en s'approchant de lui, fit entrer dans son âme le repentir de ses crimes : il employa ses derniers jours à les expier par des aumônes et par des fondations d'églises et d'hôpitaux. Docile aux conseils de l'eunuque Jean, son

frère, qui craignait les vengeances de Zoé si elle régnait seule, il contraignit cette princesse d'adopter son neveu Michel, que le peuple appelait *le Calaphate*. Il lui donna la pourpre et le titre de césar. Après l'installation de ce nouveau prince, l'empereur se fit raser, s'enferma dans un monastère, refusa de recevoir les adieux de Zoé, et mourut le 10 novembre 1041, en sortant de l'office divin.

Faux monnayeur dans sa jeunesse, porté par l'adultère et par l'assassinat sur un trône que souillèrent sept années de vices et de tyrannie, l'histoire a honte de le compter au rang des monarques.

CHAPITRE XVIII.

MICHEL CALAPHATE.

(Ans de J-C. 1041-1042.)

Soumission de Michel à Zoé. — Son couronnement. — Ses prodigalités. — Sa résolution contre Zoé et le patriarche Alexis. — Révolte du peuple contre Michel. — Réintégration de Zoé. — Massacre de trois mille personnes. — Fuite, déposition et mort de Michel.

Michel, méprisé par ses oncles, haï par Zoé, n'était plus soutenu par le prince qui lui avait donné la pourpre; tremblant sur son trône isolé, il se jeta bassement aux pieds de l'impératrice, lui promit de n'être qu'un esclave décoré du sceptre, et, à cette condition, il obtint de cette princesse, livrée aux plaisirs, la permission de se faire couronner.

Le nouvel empereur épuisa le trésor pour faire des libéralités au sénat et des distributions au peuple, comme s'il eût voulu acheter la couronne. Son élévation ne fit que mettre ses vices en lumière; le plus bas de tous, l'ingratitude, fut celui qu'il manifesta le premier : après avoir trompé par ses caresses et fait asseoir à côté de lui sur son trône son oncle Jean, auteur de sa fortune, il l'éloigna de la cour, et depuis, jaloux de le voir entouré dans sa retraite d'hommages et d'amis, il le fit enfermer en Asie dans un monastère.

Peu de temps après, ne conservant d'autres ministres et d'autres favoris que Constantin, le plus méchant de ses oncles, il bannit tous les autres, et les fit eunuques.

Quoiqu'il fût dénué de tout talent et de tout mérite, les acclamations banales du peuple lui persuadèrent qu'il en était aimé : la plupart des princes prennent pour l'allégresse publique l'empressement de la multitude à se rendre aux fêtes et aux cérémonies : ils se croient l'objet d'une joie dont ils ne sont que l'occasion, et semblent ignorer qu'on ne suit leur cortége que comme on assiste à un spectacle. Vain de cette affection apparente, et importuné par le nom, par le rang, par l'autorité de Zoé, il résolut de la faire raser, de la déporter dans l'île de Proté, et d'enfermer le patriarche Alexis dans un monastère.

Au moment où Anastase, préfet de la ville, lut les décrets en présence du peuple, un homme s'écria : « Nous ne vou-« lons plus de Calaphate : nous n'obéirons qu'à Zoé, mère « du peuple ; l'empire est son patrimoine. » La multitude applaudit à ces paroles, elle s'anime, s'attroupe, s'enflamme. De toutes parts retentissent ces mots terribles : « La mort « à Calaphate ! » (an 1042.)

Les hommes s'arment de piques, de pierres, de bâtons, de bancs brisés, et les femmes de leurs fuseaux. Anastase cherche son salut dans la fuite, tous le poursuivent : les uns se précipitent vers le palais ; les autres font sortir de leurs monastères Théodora, Zoé, et les proclament impératrices. On délivre le patriarche.

L'empereur, assiégé par une foule furieuse, fait entrer Zoé dans le palais, la revêt de la pourpre ; du haut d'un balcon, il la montre au peuple et harangue la multitude pour l'apaiser.

On lui répond par des injures, par des menaces, on lui lance des pierres et des flèches. Déjà le lâche promettait de descendre du trône ; son oncle Constantin ranime son courage ; par ses ordres, la garde impériale sort, combat le peuple, le repousse et massacre trois mille habitants.

Bientôt, animée par le désir de la vengeance, une foule immense revient à la charge, se précipite sur les soldats, les écrase par son poids, force le palais, et y cherche vainement Calaphate, qui s'était jeté dans une barque avec Constantin, pour se réfugier dans le monastère de Stude, où tous deux prirent l'habit de moine.

Michel fut déposé. Zoé, malgré sa haine pour Théodora, se vit contrainte, par les instances du sénat et par les acclamations du peuple, à la prendre pour collègue.

On délibéra ensuite sur le sort de Michel et de son oncle; Zoé voulait qu'on les épargnât, Théodora penchait pour la vengeance; la multitude demandait leur mort : on décida que ces deux princes auraient les yeux crevés. Constantin subit ce supplice avec courage, Michel avec lâcheté.

Tous deux terminèrent leur vie dans le cloître. Michel avait régné quatorze mois. Il rentra pour jamais dans l'obscurité, dont il n'était sorti que pour acquérir une célébrité honteuse.

CHAPITRE XIX.

THÉODORA, ZOÉ ET CONSTANTIN IX, DIT MONOMAQUE.

(Ans de J.-C. 1042-1054.)

Règne de Zoé et de Théodora. — Leur sage administration. — Mariage de Zoé et de Constantin Monomaque. — Abdication et retraite de Théodora. — Conduite scandaleuse de Constantin. — Révolte de Théophylacte. — Perte de quarante mille Grecs dans la Servie. — Trois grands événements sous ce règne. — Disgrâce, révolte et mort de Maniacès. — Association féodale des Normands en Italie. — Naissance du schisme des Latins et des Grecs. — Victoire de Constantin sur les Russes. — Révolte des Macédoniens. — Tornice est élu empereur par eux. — Sa captivité et sa punition. — Puissance des sultans. — Guerre entre les Turcs et les Grecs. — Invasion et victoire de Petchénègues. — Guerre entre le pape et les Normands. — Défaite du pape. — Mort de Zoé. — Théodora est proclamée impératrice. — Mort de Constantin.

Deux femmes divisées par une vieille haine, deux femmes, dont l'une n'était devenue célèbre que par ses vices et par

ses crimes, remplissait la place de Constantin, de Théodose, de Justinien, d'Héraclius : assises toutes deux sur le trône, la nécessité sembla faire renaître l'amitié en elles, pour quelque temps.

Ce fut un bizarre spectacle pour les Grecs que de voir deux princesses ambitieuses présider ensemble les tribunaux, recevoir ensemble les ambassadeurs, et dicter ensemble au sénat leurs volontés.

Leur courte administration fut sage; elles montrèrent de la force sans dureté et de la douceur sans faiblesse. L'ordre reparut dans les finances; la vénalité des offices fut supprimée; les taxes diminuèrent, et le peuple jouit sous leur autorité d'un repos qui depuis longtemps lui était inconnu.

L'eunuque Nicolas, fidèle à leur père, contint dans la discipline les armées d'Orient, et le patrice Constantin Cabasilas celles d'Occident. Maniacès, général habile, partit pour l'Italie, revêtu de pleins pouvoirs. Ce qui fut peut-être plus inattendu, c'est que deux princesses orgueilleuses comprirent, sans y être forcées par des revers, qu'elles ne pouvaient continuer à porter seules un sceptre si pesant, et que les succès mêmes de leurs généraux deviendraient des périls pour elles; enfin elles sentirent qu'il fallait à l'empire un empereur.

On décida que l'une d'elles se marierait : Zoé, pour conserver sa couronne, prétendit qu'elle sacrifiait sa liberté; elle se chargea de prendre un époux.

Les talents de Constantin Dalassène lui inspirèrent d'abord l'idée de l'élever au trône; mais, dissimulant son dessein, elle le tira de prison, le manda près d'elle, sous prétexte de le consulter sur les affaires d'Italie, et, s'étant promptement aperçue, dans cet entretien, qu'en le prenant pour époux elle se donnerait un maître, elle y renonça et fit tomber son choix sur celui de ses nombreux amants dont le caractère et la docilité convenaient le mieux à ses penchants et à son ambition.

Elle offrit le sceptre au chambellan Constantin Artoclinès

Ce courtisan était marié; l'espoir de régner le décida au divorce ; mais sa femme, jalouse et furieuse, l'empoisonna, aimant mieux le perdre que de le céder à sa rivale.

Zoé, qui conservait à soixante-deux ans tous les vices de sa jeunesse, revêtit de la pourpre un autre complice de ses égarements; il se nommait Constantin Monomaque. Passionné comme elle pour les plaisirs, tous deux s'étaient pardonné mutuellement leurs nombreuses infidélités. Monomaque vivait depuis sept ans dans l'exil à Mytilène : né de parents illustres, déréglé dans ses mœurs, et jusque-là exempt d'ambition, il semblait propre à remplir toutes les vues de Zoé.

Un prêtre du palais célébra leur mariage, sur le refus du patriarche; celui-ci opposait à leur union les lois de l'Église, qui défendaient alors les troisièmes noces.

La seule des deux sœurs qui ne fût pas indigne de régner, Théodora, renonça au pouvoir, vécut dans la retraite, et continua seulement à porter le titre d'augusta.

Zoé s'abandonna sans frein à ses goûts voluptueux, disposant au gré de ses caprices des dignités de l'État et de la fortune publique.

Constantin, bravant comme elle la religion, les lois et la décence, fit venir près de lui la fille de Sclérus, qu'il avait séduite ; elle s'appelait Sclérène. Il lui donna des gardes, la logea dans le palais, et osa la décorer du titre d'augusta. La vile et complaisante Zoé rendit, par son consentement, le scandale plus infâme. Ainsi, par une dépravation sans exemple, la débauche fut en quelque sorte légalisée, l'adultère érigé en dignité de cour; enfin la même pourpre décora la femme infidèle de l'empereur et sa maîtresse éhontée.

Monomaque se montrait publiquement assis entre elles aux cérémonies, aux jeux, aux festins : le peuple insulta d'abord cette courtisane décorée, mais il s'accoutuma bientôt à souffrir son joug, et se vit accablé d'impôts de tout genre pour satisfaire l'avidité de deux femmes sans pudeur.

Cette nécessité de trouver sans cesse de l'argent dans le trésor pour contenter des désirs insatiables fit commettre une faute grave : jusque-là, les provinces frontières, chargées de la défense de l'empire, avaient été exemptes d'impôts ; on les y assujettit, ce qui rendit les invasions des Barbares plus fréquentes et leurs succès plus faciles.

Monomaque avait désiré le trône comme un lit de repos et de voluptés ; mais il ne put s'y endormir. Son règne fut perpétuellement troublé par des séditions et par des guerres étrangères.

Théophylacte leva le premier l'étendard de la révolte ; vaincu et pris, il fut promené dans le cirque, couvert d'une robe de femme. Dans ce temps servile, on outrageait le rebelle vaincu ; on le couronnait s'il était vainqueur. La force tenait lieu de justice, et toute action devenait vertu ou crime, suivant le succès.

Une armée grecque, s'étant livrée aux plus grands excès dans la Servie, se laissa surprendre, en se retirant, dans un défilé où les Serviens l'enveloppèrent et la détruisirent. L'empire y perdit quarante mille hommes.

Trois grands événements, l'établissement des princes normands en Italie, la destruction du califat, renversé par les Turcs conquérants d'une partie de l'Asie, enfin la naissance du grand schisme des Grecs et des Latins, firent du règne de Monomaque une époque remarquable dans l'histoire.

Zoé, en envoyant Maniacès en Italie, s'était honorée par un choix habile ; ce général, plusieurs fois vainqueur des héros normands, qui avaient mis à leur tête le Grec Argyre, commençait à réunir sous l'empire d'Orient presque toutes les provinces italiennes ; une intrigue de cour fit évanouir ces espérances. Le père de Sclérène avait été l'ennemi de Maniacès ; Monomaque, gouverné par sa maîtresse, destitua cet heureux défenseur de l'empire. Irrité de cet affront, Maniacès, après avoir encore triomphé d'Argyre et des Normands, s'embarque avec ses troupes, dans le dessein d'attaquer Constantinople. On envoie contre lui l'eunuque Étienne,

qui ne devait son grade qu'à la faveur et à l'intrigue; les deux armées se livrèrent bataille : au premier choc, le général Étienne donne à ses soldats l'exemple de la fuite. L'empire allait changer de maître; mais, par un caprice du sort, Maniacès, en poursuivant les fuyards, est atteint mortellement d'un coup de flèche. Cet accident change la fortune ; les vaincus ressaisissent leurs armes, les vainqueurs rendent les leurs; Étienne apporte dans la capitale la tête du rebelle, et l'empereur préside à son triomphe, honteusement assis entre Sclérène et Zoé.

Argyre, traître à l'empire, fut récompensé de sa trahison par la principauté de Bari. Les Normands se brouillent avec lui. Guaimard devient prince de Salerne, de Capoue, et duc de Calabre : ses compagnons se partagent les villes conquises sur les Grecs, et forment une association féodale, qui élit pour son chef Guillaume Bras-de-Fer, comte de la Pouille.

Suivant le système des nobles de ce temps, le souverain de tous ces preux aussi indisciplinés que vaillants n'était regardé que comme le premier entre des égaux. Cette anarchie féodale s'établit aussi en Allemagne; l'habileté seule des rois de France, d'Angleterre et d'Espagne, empêcha les grands d'en compléter et d'en consolider dans ces contrées l'organisation monstrueuse, mais elle y acquit cependant assez de force pour y prolonger longtemps la servitude des peuples et la dépendance des monarques.

Le nouveau catapan d'Italie, Eustaise, fut totalement défait par les Normands. Guillaume Bras-de-Fer survécut peu à ce triomphe; son frère Drogon hérita de ses possessions et de sa gloire.

La perte totale de l'Occident décida le schisme en Orient; Michel Cérulaire, qui le proclama, venait de succéder au patriarche Alexis.

Dans les premiers temps, on avait prétendu que le siége de l'empire devait être celui de la religion; ce principe fut peu contesté tant que Rome et Byzance vécurent sous les mêmes lois; à mesure que l'autorité des successeurs de

Constantin s'affaiblissait en Italie, les patriarches de Constantinople élevèrent leurs prétentions, et cherchèrent à transférer au patriarchat d'Orient la primauté déférée au pontife romain. Ce désir s'accrut lorsque Rome reconnut Charlemagne comme empereur d'Occident. Depuis cette époque, les patriarches réclamèrent vainement le nom de *chef œcuménique des Églises d'Orient*. Enfin Michel Cérulaire, plus hardi, voyant que les Latins attribuaient la primauté du siége de Rome à un droit venu par succession de saint Pierre, tandis que les Grecs ne lui avaient accordé cette primauté que par respect pour la capitale de l'empire, résolut de rompre ouvertement avec le pape; et, pour appuyer sa cause, il couvrit d'un prétexte religieux cette querelle, qui n'était réellement que politique.

Le patriarche accusa le pape et l'Église latine d'innovations et d'hérésie, parce qu'ils ordonnaient de faire maigre le samedi, s'opposaient au mariage des prêtres, attentaient à l'indépendance épiscopale des patriarches, et soutenaient que le Saint-Esprit, au lieu de ne procéder que du Père, procédait également du Fils. En vain d'habiles légats répondirent à ces reproches; comme la guerre était le but du patriarche, tout effort pour ramener la paix devint inutile; l'Église grecque anathématisa l'Église latine, qui, à son tour, l'excommunia. Cette rupture ne fut consommée qu'en 1054.

Plus Constantin Monomaque ainsi que Zoé se montraient indignes du trône, plus la fortune était opiniâtre à les favoriser. Ils avaient mécontenté, par des insultes et par d'injustes saisies, les commerçants russes. Le czar Jaroslaff, vainqueur des Lithuaniens et des Petchénègues, chargea son fils Vladimir de marcher sur Constantinople avec cent mille hommes. Monomaque se met à la tête de l'armée; mais, à la vue de l'ennemi, n'osant tenter le sort d'une bataille, il négocie timidement, et charge Basile, l'un de ses officiers, de reconnaître la flotte russe. Celui-ci, par une heureuse témérité, dépassant ses instructions, engage le

combat, s'élance au milieu des bâtiments ennemis, incendie les uns, brise les autres, répand partout le désordre et l'effroi. L'empereur alors, profitant de ce premier succès, s'avance, attaque l'armée russe, l'enfonce, et fait un grand carnage des fuyards. Vladimir se sauva dans son pays avec les débris de sa défaite.

Le triomphe de Monomaque n'empêcha pas le peuple d'éclater en murmures. Ce peuple était trop écrasé par le poids des impôts pour que l'éclat d'une victoire l'éblouît. En face de l'empereur, il accabla d'injures Sclérène, à laquelle il attribuait tous ses maux. La guerre continuait avec les Sarrasins. Nicolas, général de Monomaque, se laissa surprendre et battre par eux. Deux chefs plus habiles, Catacalon et Constantin, réparèrent cet échec.

Dans ce même temps l'empereur, sur un simple soupçon, envoya dans un monastère un de ses parents, nommé Tornice, gouverneur d'Ibérie. Les Macédoniens, qui aimaient la justice et la douceur de cet officier, l'attendent sur la route, l'enlèvent, se révoltent, et, réunis aux troupes d'Andrinople, le proclament empereur; Tornice, à leur tête, s'approche des murs de la capitale, et, après un sanglant assaut, il enfonce les portes. Il était maître du trône, s'il n'eût pas différé d'y monter; mais, craignant que pendant la nuit ses troupes ne se livrassent au pillage et à la débauche, il remit au lendemain son entrée dans la ville et son triomphe. Cette faute le perdit. La terreur des assiégés se dissipa; ils reprirent courage, accoururent en foule sur les remparts, et garnirent les murs de machines qui, au point du jour, écrasèrent les assaillants. Tornice se retira; l'armée d'Asie vint l'attaquer; ses partisans l'abandonnèrent, et on le livra au pouvoir de l'empereur, qui lui fit crever les yeux.

Les Turcs Seldjoucides, issus de la race des Huns, donnaient alors un grand éclat à leurs armes sous les ordres de leur prince Togrul, dont le prédécesseur Hassan avait déjà passé le Tigre et ravagé la Mésopotamie. Après de sanglantes dissensions civiles, Togrul, ayant obtenu un pouvoir

absolu sur son peuple belliqueux, prit le titre de sultan (1048). Le calife de Bagdad, que des émirs rebelles attaquaient sans cesse, sollicita imprudemment contre eux le secours de Togrul, qui, d'abord son appui, devint bientôt son maître. Depuis cette époque, les sultans gouvernèrent en souverain les provinces arabes, dépouillèrent les califes de la puissance temporelle, et ne leur laissèrent que la suprématie religieuse.

Étienne, général de l'empereur, avait retardé le succès des Turcs en leur refusant le passage sur les terres de l'empire; ils ne tardèrent pas à s'en venger; leur armée, inondant les provinces impériales, battit les Grecs, fit Étienne prisonnier et le vendit comme esclave. Catacalon, gouverneur d'Ibérie, secondé par Acron, prince bulgare, rassembla contre eux des troupes, manœuvra avec habileté, et fit un grand carnage des Turcs. Le sultan, furieux, revint avec de plus grandes forces attaquer la ville d'Arzé, aujourd'hui Erzeroum. Liparite, roi d'une partie de l'Ibérie restée indépendante, réunit ses drapeaux à ceux de Catacalon et d'Acron.

Les deux armées se livrèrent bataille près de Capètre. Les Grecs enfoncèrent d'abord les deux ailes des Turcs; mais Liparite, trop ardent à la poursuite, tomba dans les fers des Turcs; ses troupes prirent la fuite, et les deux armées, frappées d'une égale terreur, se retirèrent. Monomaque offrit à Togrul de payer la rançon de Liparite. Le sultan répondit : « Je suis roi des rois et non marchand; l'empereur « veut racheter ce captif, je le lui donne et ne le lui vends « pas; qu'il s'en souvienne, qu'il consulte sa prudence, et « qu'il décide s'il veut être mon ami ou mon ennemi. » Togrul, en rendant la liberté à Liparite, envoya un schérif à Constantinople pour conclure la paix; mais il exigeait un tribut, et l'empereur le refusa.

Dans ce même temps une armée de Petchénègues, que l'exagération grecque portait à huit cent mille hommes, franchit le Danube. Cégène, à la tête des troupes bulgares et macé-

doniennes, usant d'une sage temporisation, laissa ce torrent s'écouler et s'affaiblir; lorsqu'il vit ces Barbares épuisés par la famine, ruinés par la contagion, il marcha contre eux. Consternés à son approche, et vaincus sans combattre, ils rendirent leurs armes. Cégène voulait qu'on leur donnât la liberté ou la mort. Un autre avis prévalut; ils furent désarmés, dispersés dans les pays de Sardique et de Neisse, et forcés à travailler comme esclaves.

L'année suivante, ce qu'avait prévu Cégène arriva; ils se révoltèrent, ravagèrent la Thrace, et défirent les Grecs que Cégène ne commandait plus. Le mérite avait succombé à la calomnie. Nicéphore, son successeur, méprisant les avis de son lieutenant Catacalon, combattit avec témérité des forces supérieures, prit honteusement la fuite, et laissa dans le péril Catacalon, qui tomba percé de coups. Un Petchénègue, admirant le courage de ce vaillant ennemi, l'emporta chez lui, sauva ses jours et lui rendit la liberté.

Les Barbares remportèrent une autre victoire près d'Andrinople, massacrèrent Cégène, quoiqu'il eût un sauf-conduit, et se retirèrent ensuite en Macédoine, où les généraux de l'empereur parvinrent enfin à les vaincre et à réprimer leurs incursions.

Monomaque, espérant en vain réparer ses fautes et ses échecs en Italie, y renvoya Argyre. Ce général, souillant par une perfidie sa gloire passée, fit assassiner Drogon. Humphroi, frère de ce prince, le vengea et défit complétement Argyre, qui ne put jamais relever le parti grec en Italie. Henri, empereur d'Occident, protégea les Normands et les reconnut comme ses feudataires et ses vassaux.

Les papes, toujours aspirant à l'indépendance en Italie, et toujours trompés dans leur espoir, s'étaient vus successivement opprimés par les Goths, par les Lombards, par les Sarrasins, par les Grecs: dès qu'ils furent délivrés de ceux-ci, les Normands devinrent l'objet de leur jalousie et de leur crainte. Le pontife romain, plus occupé de la terre que du ciel, abandonna l'église pour habiter les camps, et, chan-

geant sa tiare en casque, livra lui-même bataille, près de Civitella, au prince Humphroi et à Robert Guiscard. Il fut battu et pris. Les guerriers normands, par un mélange bizarre de politique et de piété, demandent à genoux au chef de l'Église l'absolution de leurs péchés, et en même temps, comme général ennemi, le retiennent prisonnier. L'année d'après, un traité non moins étrange termina ces débats : le pape recouvra sa liberté, reconnut les seigneurs normands comme vassaux du saint-siége, et leur accorda en fiefs non-seulement ce qu'ils possédaient dans la Pouille, mais encore ce qu'ils pourraient conquérir en Calabre et en Sicile sur les Sarrasins et sur les Grecs; ainsi le pape transmettait aux Normands des droits que lui-même usurpait sur l'empire.

Les dernières années du règne de Monomaque ne furent remarquables que par la déclaration du schisme entre les deux Églises, et par une trève de trente ans conclue avec les Petchénègues. La guerre contre les Turcs continua avec des succès balancés.

Zoé et Sclérène moururent, emportant avec elles la haine et le mépris des peuples. L'empereur, pour qui le scandale était une habitude et un besoin, logea dans son palais une nouvelle maîtresse, fille d'un prince alain, lui donna le nom d'Augusta, mais n'osa la couronner. Un accès de goutte termina le règne et la vie de ce prince, dont l'histoire n'aurait eu à citer que les vices, si un sage ministre, Constantin Lichudès, servant de digue à sa tyrannie, soutenant son incapacité et réparant ses injustices, n'eût souvent opposé sa raison ferme et courageuse aux lâches conseils de la femme, des maîtresses et des favoris de l'empereur. Lorsqu'il vit Monomaque près de sa fin, il lui conseilla de se désigner un successeur. Déjà même l'ordre était parti pour chercher Nicéphore, gouverneur de Bulgarie, lorsque tout à coup Théodora, informée de ce dessein, sent renaître son ambition, sort de sa retraite, reprend la pourpre, s'entoure de la garde, convoque les sénateurs et se fait proclamer impératrice. Cette nouvelle imprévue fit tomber Mo-

nomaque en délire et hâta sa mort. Cet empereur avait régné douze ans. Sa libéralité pour les savants et pour les gens de lettres lui valut leurs éloges, et comme il ne pouvait les mériter, il les acheta.

CHAPITRE XX.

THÉODORA.

(Ans de J.-C. 1054-1056.)

Sage gouvernement de Théodora. — Fermeté de son caractère. — Événements sous son règne. — Époque de sa mort. — Michel VI est élu empereur.

Sous les gouvernements absolus, on dirait que les peuples disparaissent de la scène du monde ; quelques ministres, quelques généraux, quelques favoris l'occupent seuls ; panégyriques ou satires des tyrans, supplices et gémissements de leurs victimes, silence des nations, voilà tout ce que l'histoire nous offre ; ce n'est presque plus qu'une galerie de portraits, et l'intérêt s'en éloigne avec la liberté.

De temps en temps, dans cette triste revue, quelques gouvernements sages et justes reposent l'âme et les regards ; Théodora en est un exemple. A soixante-dix ans, elle se maintint avec gloire sur un trône que vingt-six ans avant sa modestie avait refusé.

L'âge n'avait point affaibli son caractère, et quoiqu'elle eût pour ministres quatre eunuques connus par leur méchanceté, la crainte de sa sévérité les contint. Ils cachèrent leurs vices et ne montrèrent que leurs talents.

Son caractère ferme prévint les troubles dont la menaçait l'ambition de Nicéphore, désigné par le dernier empereur pour régner. Un autre Nicéphore, surnommé Bryenne, osa se rapprocher de la capitale avec l'armée de Macédoine, sans en avoir reçu l'ordre. L'impératrice renvoya ces troupes dans leur camp, et confisqua les biens du général rebelle.

On vit régner dans l'empire, par sa justice, la concorde et la sécurité. Toujours préparée à se défendre contre ses voisins, et ne les attaquant jamais, elle inspira un juste respect aux étrangers. L'empereur d'Occident, Henri, sollicita son amitié ; les Normands seuls continuèrent à la combattre en Italie avec succès ; ils s'emparèrent d'Otrante. On ne peut reprocher au règne de Théodora que son peu de durée. Elle mourut en 1056.

Dans ses derniers moments, ses ministres lui persuadèrent de désigner pour son successeur Michel Stratiotique, estimé généralement comme honnête homme et comme brave général, mais dont la faiblesse leur faisait espérer qu'il se laisserait gouverner par eux. L'impératrice le fit couronner en sa présence : ce fut le dernier acte de son autorité. Elle avait régné un an et neuf mois.

CHAPITRE XXI.

MICHEL VI, DIT STRATIOTIQUE.

(Ans de J.-C. 1056-1057.)

Faiblesse du règne de Michel VI. — Révolte et punition de Théodose. — Révolte de l'armée. — Catacalon refuse le pouvoir. — Isaac Comnène est proclamé empereur. Marche de Michel contre les révoltés. — Défaite de Michel. — Négociation entre Michel et Comnène. — Rupture de cette négociation. — Abdication et retraite de Michel.

Michel, nourri dans les camps, avait mérité son surnom par son goût exclusif pour les détails militaires ; il savait commander aux soldats, mais il était peu propre à gouverner un empire. Ses ministres furent ses maîtres, et, tandis qu'ils dirigeaient les affaires et disposaient de tous les emplois, l'empereur, uniquement occupé à tracer des plans et à rédiger des règlements minutieux, disposait plus les esprits à la raillerie qu'au respect.

Théodose, parent de Monomaque, méprisa ce nouveau souverain, réclama le trône et marcha au palais, suivi de

nombreux partisans; la garde impériale le repoussa; vaincu, il se vit abandonné par le peuple; l'exil fut son seul châtiment.

Michel en distribuant sans choix les emplois et les grades, mécontenta les généraux, déjà offensés par la hauteur des ministres. Hervey et quelques aventuriers français, qui étaient entrés au service de l'empire, passèrent sous les drapeaux des Turcs, qui bientôt, se défiant de ces traîtres, les massacrèrent et jetèrent leurs chefs en prison.

La main débile de Michel laissait flotter les rênes du gouvernement. L'esprit de révolte éclata dans l'armée. Plusieurs généraux, indignés d'obéir à quatre eunuques, se réunirent, soulevèrent leurs troupes, et offrirent le sceptre à Catacalon. « Je le refuse, dit ce modeste et brave guerrier; si la « noblesse sans mérite est indigne du trône, il est nécessaire « d'un autre côté, que la vertu qui veut régner soit relevée « par une illustre naissance. Il est rare que les peuples res« pectent un prince qui ne frappe point leur imagination « par une longue suite d'aïeux. Isaac Comnène est aussi « noble qu'habile et vaillant; je lui donne ma voix. »

Cet avis entraîna les suffrages. Bryenne, engagé dans le complot, rejoignit l'armée de Macédoine, et, pour l'entraîner à la révolte, lui donna une solde plus forte que celle qui était fixée par les ordonnances; les ministres découvrirent par là son dessein.

On arrêta Bryenne et on lui creva les yeux. Cet acte de cruauté, loin d'étouffer la conjuration, en accéléra l'éclat. L'armée d'Orient proclama Comnène empereur. Catacalon et ses troupes ne paraissaient point; son absence inquiétait les conjurés, ils ne tardèrent pas à en apprendre les motifs.

Catacalon comptait peu sur la fidélité de deux corps auxiliaires de Russes et de Français qui servaient sous ses ordres : dissimulant à leurs yeux ses projets, le vieux général attire près de lui les commandants de ces corps, les fait envelopper par des soldats armés, et leur donne le choix de

la mort ou de la révolte. Intimidés à la vue des glaives levés sur eux, tous prêtent serment; alors Catacalon se déclare et rejoint Comnène, qui s'empare de Nicée (an 1057).

Michel, informé de cet événement, s'avança bientôt à la tête de ses troupes pour combattre les révoltés, et les rencontra près d'Adès. Théodore commandait sous lui; des deux côtés on chercha d'abord mutuellement à se corompre et à se tromper. Après d'inutiles tentatives on en vint aux armes. Haroun, par une vive attaque, enfonça l'aile droite des rebelles; Comnène, tourné, commençait sa retraite, lorsqu'il apprit que Catacalon, après avoir renversé tout ce qui s'opposait à sa marche, était entré dans le camp impérial. Ce succès ranime l'espoir de Comnène; il rallie ses troupes, rétablit le combat, et met l'ennemi en pleine déroute; la prise de Nicomédie fut la suite de cette victoire. Michel offrit à son rival de l'adopter pour fils et de lui donner le titre de césar.

Isaac, tenté par une proposition qui terminait la guerre, voulait l'accepter en exigeant seulement qu'on lui assurât le partage du pouvoir suprême, qu'on promît de ne point nommer d'autres césars, qu'on ne privât aucun de ses partisans de leurs emplois, et qu'enfin on renvoyât de la cour le premier et le plus insolent des ministres de Michel.

L'empereur souscrivit à ces conditions, mais Catacalon n'en fut pas satisfait. « La lâcheté, dit-il, annonce presque « toujours la trahison. Il faut que ce fantôme d'empereur, « qui n'inspire que le mépris, se dépouille d'un diadème qu'il « est indigne de porter. »

La prudence de Catacalon fut justifiée par des avis secrets et certains. On apprit que Michel, prodiguant ses trésors, avait convoqué la nuit les sénateurs dans son palais, et leur avait fait jurer de ne jamais reconnaître Comnène. Alors toute négociation est rompue : l'armée rebelle approche de la capitale; l'audacieux patriarche Cérulaire harangue le peuple, le soulève, dégage les sénateurs de leurs serments; enfin il envoie deux évêques à Michel pour lui ordonner de

quitter la pourpre et de sortir du palais. Ce prince leur ayant demandé ce que le pontife lui offrait en échange de l'empire, ils répondirent : « Le royaume du ciel. »

Michel, peu respecté dans sa fortune, se vit abandonné dans son malheur par ses courtisans et par ses gardes ; il déposa le sceptre, se retira dans la maison qu'il habitait autrefois comme citoyen, et y vécut encore deux ans dans l'obscurité. Sa retraite comme son règne furent sans éclat. Il n'avait occupé le trone que treize mois ; le lendemain de son abdication, Catacalon s'empara du palais, et Comnène vint récevoir dans Sainte-Sophie la couronne impériale.

CHAPITRE XXII.

ISAAC COMNÈNE.

(Ans de J.-C. 1057-1059.)

Règne d'Isaac Comnène. — Déposition et mort du patriarche. — Conquêtes des Normands en Italie. — Persécution exercée contre les chrétiens. — Maladie d'Isaac Comnène. — Jean Comnène refuse le pouvoir. — Élection de Constantin Ducas. — Retraite d'Isaac Comnène.

La maison de Comnène donnait à son illustration une antique origine ; elle prétendait que ses ancêtres, issus des plus anciens patriciens, avaient suivi Constantin le Grand lorsqu'il transféra le siége de Rome à Byzance. Le nouvel empereur revêtit ses frères des plus grandes dignités de l'État, et fit venir près de lui sa femme Catherine, fille de Samuel, roi des Bulgares ; elle reçut le titre d'augusta. Comme il voulait fonder la force publique et la sécurité de l'empire, ainsi que la sienne, sur une économie sévère, par ses rigueurs il remplit la cour de mécontents ; il n'en fit pas moins au dehors, en révoquant les donations sans motifs de ses prédécesseurs et les libéralités excessives faites aux églises.

Ce prince montra d'abord une juste reconnaissance des services que lui avait rendus le patriarche. Mais ce prélat orgueilleux en abusa ; il osa même prendre la chaussure de pourpre, et répondre à l'empereur qui le lui reprochait : « Je

« vous ai donné la couronne, je saurai bien vous l'ôter. » L'empereur le fit déposer et l'exila : ce prêtre altier voulait résister, mais sa mort mit fin à ce débat.

Isaac nomma pour le remplacer Constantin Lichudès, le seul des ministres de Monomaque qui sut mériter et conserver l'estime publique sous un règne odieux.

Les troubles excités par la rivalité de Michel et de Comnème n'avaient pas permis aux Grecs d'envoyer des troupes en Italie ; les Normands profitèrent de ces dissensions : sous les ordres de Robert Guiscard, ils étendirent leurs conquêtes et accrurent leur gloire.

A la même époque, le calife d'Égypte, qui gouvernait la Syrie depuis que celui de Bagdad était tombé sous le joug des Turcs, défendit, dans Jérusalem, l'entrée du Saint-Sépulcre aux pèlerins. Trois cents chrétiens, échappés à ses fureurs, portèrent dans l'Occident leurs plaintes, leur courroux, leurs ressentiments, et propagèrent dans toute la chrétienté la haine violente qui les enflammait contre les musulmans.

Isaac Comnène, nouvellement attaqué par les Hongrois, marcha contre eux. Le débordement des rivières l'arrêta dans sa course, et le contraigit de revenir dans sa capitale : une pleurésie termina son règne (an 1059).

Se croyant près d'expirer, il offrit le sceptre à son frère, Jean, qui se faisait admirer par une activité courageuse, par une fermeté sage, en même temps qu'il s'attirait l'affection publique par sa douceur et par sa bienfaisance. Jean refusa le trône : son siècle n'était pas digne de lui.

Comnène, plus attentif aux intérêts de l'empire qu'à ceux de sa famille, préféra à ses propres parents Constantin Ducas, qu'il estimait ; il le désigna pour son successeur. Pendant un règne de deux ans et trois mois, Isaac s'était fait remarquer par un courage habile ; sa vertu se trouvait malheureusement ternie par un peu de hauteur et d'avarice.

Lorsque ce prince eut assisté au couronnement de Ducas, il se fit porter dans le monastère de Stude, y prit l'habit de moine, recouvra la santé, et vécut encore deux ans sans re-

gretter le sceptre. Son successeur Ducas le visitait souvent, et lorsque sa femme Catherine, qui prit aussi le voile, vint un jour le voir, il lui dit : « Avouez que je vous avais faite « esclave en vous donnant la couronne, et que je vous ai af- « franchie en vous l'ôtant. »

CHAPITRE XXIII.

CONSTANTIN X, NOMMÉ DUCAS.

(Ans de J.-C. 1059-1067.)

Règne faible de Constantin X. — Triste sort d'Argyre. — Conquêtes de Robert Guiscard. — Événements sous ce règne. — Invasion des Barbares. — Alarme à Constantinople. — Maladie de Constantin. — Son testament et sa mort.

Dans un discours solennel que l'empereur prononça en présence du peuple, il traça et développa longuement les maximes et les règles de conduite que devait se prescrire un bon prince; par là, il augmenta l'espoir qu'inspirait son caractère; mais l'attente publique fut trompée, et monté sur le trône, il parut perdre presque toutes les qualités qui, dans sa vie privée, lui avaient acquis l'estime générale.

Ce prince montra bien le même zèle pour la justice, mais il ne vit rien en grand : les détails absorbaient son attention; ne s'occupant qu'à juger des procès, négligeant les affaires politiques, laissant tomber la force des armées, il diminua le nombre de ses troupes pour grossir son trésor, crut fortifier la religion en multipliant les moines, et, dans le dessein d'être populaire, il distribua sans discernement les charges et les emplois.

Les Grecs perdaient progressivement toutes leurs possessions en Italie; Argyre, ne recevant ni argent ni soldats, revint dans la capitale demander des secours; on le punit des fautes du gouvernement : ce guerrier, tour à tour la terreur ou l'appui des Sarrasins et des Normands, et qui avait rempli l'Occident de son nom, passa les dix dernières années de sa vie à Constantinople, dans la misère et dans l'obscurité. Tout s'éteint, même la gloire, dans l'ombre épaisse qui environne les trônes despotiques.

Robert Guiscard, vainqueur des Grecs, effaçait par ses exploits l'état des autres princes d'Italie. Le célèbre cardinal Hildebrand, qui dès lors méditait l'ambitieux dessein d'élever le saint-siége au-dessus de tous les trônes du monde, prouva au pape Nicolas II que, puisqu'il était impossible de chasser les Normands d'Italie, la cour de Rome devait s'en faire un appui. Nicolas crut ses conseils, et encouragea Guiscard à consommer la conquête de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile, qu'il érigea en duchés relevant de Rome.

Sous le règne de Ducas, les Turcs ravagèrent l'Asie et vainquirent facilement des généraux sans capacité. On continuait dans Jérusalem à outrager les chrétiens : l'empereur, peu capable de les protéger par la force, acheta aux Sarrasins un quartier de cette ville pour que les sectateurs de l'Évangile y vécussent à l'abri des insultes.

De toutes parts l'empire était entamé ; les Hongrois battirent une armée grecque et prirent Belgrade ; les Oures, hordes composées de Huns, de Turcs et de Tartares, taillèrent en pièces les troupes impériales, firent prisonniers les généraux Basile et Nicéphore, traversèrent la Macédoine, s'avancèrent près de Thessalonique, et répandirent la terreur dans Constantinople.

Au milieu de cette ville populeuse chacun tremblait, personne ne s'armait. Dans ce péril extrême, l'empereur forme une résolution plus extravagante qu'héroïque : il part, suivi de cent cinquante cavaliers, pour combattre les Barbares ; arrivé près de leur camp, il ne les y trouve plus.

Tandis qu'ils se dispersaient et se livraient au pillage, les Bulgares et les Petchénègues, tombant sur eux, les avaient totalement exterminés. Nicéphore et Basile, délivrés de leurs fers, apprirent à l'empereur la destruction des ennemis, et les Grecs superstitieux, ne pouvant faire honneur de ce triomphe inattendu aux armes de Ducas, l'attribuèrent à ses prières.

Ce prince tomba malade, et, sentant sa fin s'approcher, il désigna comme son successeur le plus jeune de ses fils, le

préférant aux autres, parce qu'il était né depuis son avénement à la couronne, ce qui le fit appeler Porphyrogénète. Cependant Michel et Andronic, frères du jeune empereur, furent associés au trône, et Ducas confia la tutelle de ces trois princes à sa femme, l'impératrice Eudoxie. Le même testament adjoignit à la régence le patriarche Xiphilin, et défendit solennellement à Eudoxie de contracter un nouveau mariage. Elle jura de se conformer à ces dispositions, et tous les sénateurs signèrent l'acte qui les contenait.

L'empereur, après sept mois de souffrances, mourut; il avait régné sept ans sans gloire. Ce fut à l'époque de sa mort (1067) que les Normands se rendirent maîtres de Bari, qui leur avait coûté tant de sang et tant de combats. Bientôt, réunissant sous leur autorité Capoue, Salerne, Naples, la Calabre et la Sicile, ils en formèrent un État puissant, qu'ils nommèrent et qu'on appelle encore le royaume de Naples.

CHAPITRE XXIV.

EUDOXIE ET ROMAIN DIOGÈNE.

(Ans de J.-C. 1067-1071.)

Régence d'Eudoxie. — Incursion et victoire des Turcs. — Eudoxie choisit un époux. — Exploits de Romain Diogène. — Sa conspiration, son jugement, sa condamnation et son acquittement. — Son mariage avec Eudoxie. — Révolte des Varangues. — Sage gouvernement de Romain. — Ses victoires sur les Turcs. — Ouvrages d'Eudoxie, entre autres *Jonia*. — Succès, disgrâce et exil de Robert Crespin. — Succès des Turcs. — Captivité de Manuel. — Sa promesse artificieuse à Chrysoscule. — Arrivée de ce musulman à Constantinople. — Marche de Romain contre les Turcs. — Son imprudence guerrière. — Premières attaques. — Proposition du sultan. — Rupture de la négociation. — Perfidie d'Andronic. — Défaite des Grecs. — Courageuse défense et captivité de l'empereur. — Singulière réception de Diogène par le sultan. — Magnanimité du sultan. — Paix entre lui et l'empereur. — Fausse nouvelle de la mort de Diogène. — Retraite d'Eudoxie. — Révolte du César Jean. — Élévation de Michel au trône. — Défaite et fuite de Diogène. — Proposition de Michel à Diogène. — Marche d'Andronic contre Diogène. — Exploits de Robert Crespin. — Capitulation et abdication de Diogène. — Son héroïque générosité. — Cruauté de Jean. — Mort de Diogène.

Eudoxie prit les rênes du gouvernement. Les Turcs, voyant que l'empire n'avait d'autres chefs qu'une femme,

un patriarche et trois enfants, recommencèrent leurs incursions, battirent l'armée impériale et prirent Césarée. Cette défaite ne fit aucun tort à la réputation de Nicéphore le Botoniate, qui commandait les Grecs; on attribua ses revers à la faiblesse de la cour et à son avarice.

Tout le peuple mécontent demandait à grands cris un empereur. Eudoxie, aimant mieux pour maître un époux qu'un fils, résolut de se marier. L'opinion publique lui désignait Nicéphore; mais l'amour fit tomber son choix sur Romain Diogène, fils d'un général autrefois proscrit par Ducas.

Malgré la proscription de son père, Diogène avait demandé à l'empereur Ducas un emploi; ce prince lui répondit laconiquement: « Méritez-le par vos actions. » Diogène courut à Sardique, attaqua les Petchénègues, les défit, et envoya à Constantinople un grand nombre de têtes, preuves sanglantes de la victoire. L'empereur, en lui transmettant le diplôme de la charge qu'il désirait, lui écrivit ces mots : « Vous de-« vez votre élévation, non à moi, mais à votre épée. »

Le jeune et téméraire guerrier, qu'une telle réponse encourageait, et qui se croyait en même temps, par elle, dispensé de reconnaissance, se persuada, lorsque Ducas mourut, que le même glaive qui lui avait donné la victoire pourrait aussi l'élever à l'empire : il conspira, fut trahi, arrêté, accusé, jugé, convaincu et condamné. Avant de confirmer sa sentence, Eudoxie voulut le voir; le crime de Diogène était évident; mais sa jeunesse, sa naissance, son courage, excitaient la pitié en sa faveur; la beauté de sa figure produisit encore plus d'effet que son mérite, elle toucha le cœur d'Eudoxie : l'amour désarma sa colère; elle ordonna une nouvelle information, et les juges, devinant le motif de cette excessive indulgence, déclarèrent le coupable innocent.

Diogène, devenu libre, partit pour se rendre dans la Cappadoce, sa patrie; mais, à peine sorti de la ville, il reçoit l'ordre de revenir à la cour; on l'y accueille, non plus en

criminel, mais en favori, et l'impératrice l'investit de la charge de maître de la milice.

Cette princesse, vaincue par sa passion, était décidée à lui offrir sa main et le sceptre; mais le patriarche conservait en dépôt l'acte impérial qui lui prescrivait le veuvage, et que tous les sénateurs avait signé comme elle. Il fallait ou faire disparaître ce testament, ou renoncer à son dessein.

Il est peu d'obstacles dont l'amour ne triomphe par la force ou par la ruse. Le chef des eunuques se rend, par les ordres de l'impératrice, chez le patriarche: « Vous voyez, « lui dit-il, l'empire sur le bord de sa ruine; les Turcs l'en- « vahissent; nos armées n'ont point de chef; le peuple mur- « mure; votre souveraine Eudoxie reconnaît la nécessité de « couronner un homme capable de sauver l'État. Il paraît « qu'elle a fixé ses regards sur votre frère Bardas, pour lui « faire partager son lit et son trône. Mais comment accom- « plir ce mariage au mépris de l'acte solennel qui le défend, « et dont vous êtes le dépositaire? Elle me charge de vous « consulter sur le parti qu'elle doit prendre, et ne veut rien « décider sans votre avis. »

Le patriarche avait trop d'ambition et trop peu de vertu pour ne pas tomber dans le piége qu'on lui tendait; il se chargea de tout aplanir, prodigua ses richesses pour gagner successivement les sénateurs, obtint leur consentement individuel, remit l'acte fatal dans les mains de l'impératrice, qui le livra aux flammes, et fit enfin lui-même les préparatifs de l'auguste cérémonie qui devait jeter sur sa famille un si grand éclat.

Tandis qu'il se livrait aux rêves d'une espérance chimérique, l'impératrice appela dans son palais, la nuit, Romain Diogène, fit célébrer son mariage par un aumônier, et le lendemain, à la grande surprise de la cour, du sénat et surtout du patriarche, elle déclara publiquement le choix qu'elle venait de faire d'un empereur et d'un époux.

Les fils de Ducas, consternés d'un événement qui les privait de la couronne, éclatent en murmures; un corps de la

garde, qu'on nommait les *Varangues*, se soulève, prend les armes; l'adroite Eudoxie accourt près de ses enfants, les serre dans ses bras, et, mêlant les caresses aux conseils, les pleurs aux prières, assure à ses fils qu'elle n'a voulu donner qu'un appui à leur jeunesse, que Diogène, sous le nom d'empereur, ne sera que régent, qu'il a juré de leur rendre la couronne dès qu'ils seront en âge de la porter, et qu'elle saura lui faire tenir son serment. Les princes, jeunes, sensibles, confiants, croient leur mère, promettent de lui obéir, et désarment eux-mêmes les Varangues; la cour flatte le pouvoir naissant, le sénat fléchit et se tait, enfin tout l'empire se soumet à Diogène avec cette indifférence que montrent les esclaves pour le choix d'un maître (an 1068).

Les princes et les grands, moins dociles que le peuple, conservaient et dissimulaient leur mécontentement: indépendamment des trois fils de Ducas, Constantin, Michel et Andronic, le nouvel empereur devait encore redouter Jean Ducas leur oncle, qui avait été revêtu du titre de césar. Une autre famille puissante dans le sénat et dans l'armée, celle des Comnènes, pouvait encore faire craindre une opposition dangereuse.

Le chef de cette maison, qui n'avait pas voulu remplacer son frère Isaac sur le trône, venait de mourir; mais il laissait son nom et son crédit sur l'armée à cinq fils, Manuel, Isaac, Alexis, Adrien et Nicéphore, héritiers de son courage comme de ses richesses. Cependant la fortune de Diogène voulut que ces cinq princes, au lieu d'élever des prétentions contre lui, servissent volontairement d'appui à son autorité.

Il est vrai que le nouvel empereur se montra digne du rang qu'il occupait. L'empire n'était qu'un édifice en ruine, il le releva; reconnaissant des bontés d'Eudoxie, mais sans faiblesse pour elle, il ne lui laissa de pouvoir que dans le palais.

Juste, ferme, actif, il s'occupa sans relâche des réformes que nécessitait le délabrement de l'administration civile et

militaire. Menacé d'une invasion par le sultan Alp-Arslan, successeur de Togrul, il résolut de le prévenir, fit des levées dans toutes les provinces, choisit d'habiles généraux, augmenta la paye des troupes, rétablit la discipline, et grossit ses forces, en y joignant des corps soldés de Francs, d'Ouzes et de Varangues.

Son armée réunie n'offrait encore qu'une masse sans ensemble et peu exercée; heureusement les Turcs lui laissèrent le loisir d'organiser ses légions et de les former aux manœuvres; bientôt il se mit en marche, étonna les musulmans par la rapidité de ses attaques, en tua un grand nombre, et, par ce premier succès, frappa d'étonnement les Turcs, accoutumés depuis longtemps à voir les Grecs fuir devant eux.

Peu de temps après, il remporta une nouvelle victoire, remonta sa cavalerie aux dépens de l'ennemi, s'avança vers l'Euphrate, livra, près de ses rives et du château d'Hiéraple, une grande bataille, la gagna complétement, s'empara du camp turc, le brûla, et revint couvert de gloire dans la capitale.

A son retour, Eudoxie lui dédia un ouvrage composé par elle, sous le titre de *Jonia,* et qui est parvenu jusqu'à nous. Il contient l'histoire des dieux, des héros, leurs métamorphoses et différentes allégories. On a perdu d'autres écrits de cette savante princesse, tels qu'un poëme sur la chevelure d'Ariane, une instruction pour les femmes, un éloge de la vie monastique et un traité sur les devoirs des princesses.

L'amour des lettres ressuscitait ainsi momentanément, par les soins et par l'exemple d'Eudoxie, dans la cour d'Orient: le luxe de cette cour, le caractère belliqueux de Diogène, et le désir chevaleresque de combattre les musulmans, attiraient plusieurs guerriers normands à Constantinople; on distinguait parmi ces guerriers Hervey, Radulfe, Gosselin, Bailleul, et particulièrement Robert Crespin, de la famille des Grimaldi, qui tiraient leur origine d'un des premiers compagnons de Rollon.

Robert servit en Asie, et, se trouvant mal payé, il mit à contribution les provinces qu'il devait défendre; on le traita en rebelle; les Grecs l'attaquèrent, mais il les mit en fuite; les Turcs alors, croyant trouver en lui un allié, s'approchèrent avec confiance de sa troupe; Robert, à la tête de ses intrépides Français, les chargea et les tailla en pièces.

Diogène, frappé de cette action héroïque, l'appela près de lui et lui donna un commandement; bientôt quelques délateurs, jaloux du nouveau crédit de Robert, le noircirent dans l'esprit de l'empereur, qui l'exila. Les Français furieux le vengèrent en ravageant la Mésopotamie; il fallut leur rendre leur chef pour les apaiser.

Tout le règne de Diogène fut employé à la guerre; il habitait plus les camps que son palais. Les Turcs, battus plusieurs fois, prirent leur revanche contre un général imprudent nommé Philarète, qui se laissa surprendre par eux. L'empereur lui donna pour successeur Manuel Comnène, qui, par son courage et par son habileté, contint les Turcs et les empêcha longtemps de faire aucun progrès.

Diogène aimait la gloire avec trop de passion pour n'être pas jaloux de ceux qui en acquéraient; cette jalousie lui fit affaiblir l'armée de Manuel; les Turcs en profitèrent : ils attaquèrent, forcèrent le camp de ce même Manuel, naguère leur vainqueur, le firent prisonnier, traversèrent la Cappadoce, pénétrèrent en Phrygie et saccagèrent Colosse.

L'empereur irrité rallia ses troupes et voulut se précipiter sur eux; mais le césar Jean Ducas le détourna de cette résolution, en lui représentant le péril auquel il s'exposerait, s'il attaquait des ennemis si nombreux à la tête d'une armée vaincue. Ce conseil était dicté par une haine secrète; Ducas espérait que l'empereur, en laissant approcher les Turcs de la capitale, deviendrait odieux au peuple.

Cependant Manuel, dans les fers, s'aperçut que Chrysoscule son vainqueur, né dans la famille des sultans, supportait avec peine le joug d'Alp-Arslan, et qu'il méditait le dessein de lui ravir le sceptre. Manuel, flattant son ambition,

lui promit l'appui de l'empereur pour parvenir au trône, divisa ainsi ses ennemis, fit tomber Chrysoscule dans le piége qu'il lui tendait, et lui persuada de venir à Constantinople.

On y vit ainsi ce musulman victorieux, amené comme en triomphe par son captif, avec tous les prisonniers grecs qui avaient recouvré leur liberté.

L'empereur accueillit honorablement ce prince ambitieux, l'amusa d'espérances qu'il ne réalisa point, et marcha de nouveau, l'année suivante, à la tête d'une forte armée, contre les Turcs (an 1070).

Arrivé dans la plaine de Chryas, près de Césarée, lieu renommé par la salubrité de ses eaux, par la fertilité de son sol, par l'abondance de ses fruits, il ne put contenir l'intempérance de ses soldats, et se vit même obligé de licencier sa garde, qui bravait ses règlements.

Comme les maladies affaiblissaient son armée, les plus vieux généraux lui conseillaient de se retrancher et d'attendre l'ennemi dans une forte position. Diogène, ardent, fier, impétueux et plus soldat que capitaine, se décide, malgré la difficulté des chemins, à chercher les Turcs au fond de la Médie.

Renouvelant les fautes de Crassus, d'Antoine, d'Héraclius, trompé par de fausses nouvelles, entraîné par la vaillante impatience des Français, il court plutôt qu'il ne marche, persuadé que la retraite habile du sultan est une lâche fuite.

Bailleul l'avertit en vain du danger auquel il s'expose; il continue à se diriger sur Babylone, sa cavalerie compromise est repoussée; mais Basilace, qui la commandait, l'assure que ces corps ennemis ne sont que des détachements tirés de quelques garnisons; l'avant-garde, conduite par Nicéphore Bryenne, se joint à Basilace, éprouve une vive résistance, parvient cependant à enfoncer la cavalerie turque, et la poursuit jusqu'à la vue d'un camp immense.

A sa grande surprise, l'armée entière du sultan, qui s'y

trouvait, en sort, fond sur les Grecs et en fait un grand carnage : Basilace est pris ; ce guerrier audacieux, loin de trembler en présence du sultan, mêle à ses éloges sur le courage des Turcs un tableau imposant des forces de l'empereur. « Deux souverains tels que vous et mon maître, lui dit-il, « dignes de partager l'empire de l'univers, devraient s'unir « par une étroite alliance, et ne pas exposer leur brillante « destinée au sort incertain d'une bataille. »

Le sultan, frappé de ce discours, envoie des députés à l'empereur pour lui proposer la paix. Pendant qu'ils étaient en marche, quelques fuyards apprennent à Diogène la défaite de son avant-garde : irrité de ce désastre, il sort de son camp ; mais la nombreuse cavalerie turque, qui poursuivait les Grecs, le force à rentrer dans ses retranchements.

Cependant les envoyés du sultan arrivent ; l'empereur déclare qu'il ne peut écouter aucune proposition, si l'avant-garde ennemie ne se retire. Les députés partent ; tandis que le sultan délibérait encore sur la réponse qu'on leur avait faite, Diogène, égaré par ses courtisans, se décide à rompre toute négociation.

La trompette sonne ; le sultan, qui voit qu'on lui présente le combat, range son armée en bataille : « Compagnons, « dit-il à ses soldats, il est affreux pour l'humanité de voir « l'orgueil des princes payé par tant de sang ; nous offrions « la paix, on veut la guerre ; combattons. Que les braves « seuls restent : je permets aux timides de se retirer. Suivez « mon exemple, attaquons l'ennemi corps à corps ; dédai- « gnons les armes qui ne frappent que de loin : je dépose « mon arc et mes flèches, je ne garde que mon sabre et ma « massue. »

A ces mots, il se dépouille de ses vêtements, se couvre de l'habit blanc que les musulmans portent le jour de leur sépulture, et s'écrie : « Si ce champ de bataille n'est pas le « théâtre de votre triomphe, il sera mon tombeau. »

L'armée grecque avance en masse ; les Turcs, divisés en plusieurs colonnes, feignent de fuir pour attirer l'empereur,

dans une embuscade; Diogène aperçoit à temps le piége, et, craignant d'être coupé, commence un mouvement rétrograde.

Andronic, fils du césar Jean Ducas, commandait la réserve et voulait enlever la victoire à l'empereur pour le perdre. Dès qu'il aperçoit la manœuvre prudente du prince, il crie perfidement que l'empereur prend la fuite. Soudain un affreux désordre se répand dans les troupes; les Turcs profitent de cette confusion, et chargent les Grecs avec impétuosité. La déroute de ceux-ci est prompte et complète.

Diogène, accompagné de quelques braves, est enveloppé; en vain il se défend avec un courage héroïque contre une foule qui s'accroît sans cesse; après avoir fait tomber sous son cimeterre un grand nombre d'ennemis, il succombe; son cheval est blessé, son glaive se brise, et lui-même il tombe percé de coups.

Un Turc, nommé Chady, qui l'avait vu à Constantinople, le reconnaît, sauve ses jours, se prosterne devant lui, et le conduit prisonnier dans le camp du sultan.

Le lendemain, Diogène, couvert de sang, est amené devant Alp-Arslan. Par un mélange bizarre de barbarie et de générosité, le sultan, pour se conformer aux mœurs de son pays, renverse d'abord à terre le monarque captif et vaincu, lui marche sur le corps, et, après avoir suivi cet usage féroce de l'Orient, présente la main à Diogène, le relève et l'embrasse.

« Ne craignez rien, prince, lui dit-il; je suis homme comme « vous et exposé aux mêmes revers. Je ne vous traiterai « point en captif, mais en empereur. Malheur à celui qui « s'enivre des faveurs de la fortune, et qui n'en prévoit pas « l'inconstance! »

Il lui donne une tente magnifique, le fait dîner avec lui, le visite fréquemment, et lui parle des opérations de la campagne aussi familièrement que si tous deux l'avaient faite en alliés.

« Quel eût été mon sort, lui dit-il un jour, si vous m'eus-« siez pris ? — Je vous aurais fait déchirer à coups de ver-« ges, » répondit brutalement Diogène, aigri par le malheur. « Et moi, répliqua le Turc, je vous traiterai suivant « les principes de votre religion, qui ordonne, dit-on, l'a-« mour du prochain et l'oubli des injures. »

Fidèle à sa promesse, il conclut la paix avec lui, régla généreusement les limites des deux États, rendit la liberté aux prisonniers, exigea mille cinq cents pièces d'or comme rançon, trois cent soixante mille comme tribut, lui en donna dix mille pour faire son voyage, lui jura amitié, et convint du mariage d'une fille de Diogène avec son fils. L'empereur versa des larmes d'admiration en quittant ce héros musulman, qui l'avait encore plus subjugué par sa générosité que par ses armes (an 1071).

Dès que Diogène fut arrivé dans le Pont, il écrivit à l'impératrice les détails de sa défaite, de sa captivité, de sa délivrance ; mais par malheur un soldat grec, qui avait pris la fuite pendant la bataille, arriva dans la capitale avant la dépêche de Diogène, et y répandit le bruit de sa mort. D'autres fuyards confirmèrent successivement cette fausse nouvelle.

Eudoxie, consternée, convoque les grands et le sénat pour délibérer sur le parti qu'on devait prendre. Le césar Jean Ducas dit qu'il fallait s'occuper de l'empire, et non de vains regrets pour un empereur qui n'existait plus. Il propose de proclamer sur-le-champ empereur Michel, l'aîné des enfants de Ducas.

On délibérait encore, lorsque le message de l'empereur arrive : en vain la triste Eudoxie veut prendre le parti de son époux ; le césar Jean, ainsi que ses fils Andronic et Constantin, soulèvent les soldats ; leurs cris, le bruit de leurs armes, épouvantent l'impératrice ; elle croit qu'on veut sa mort, et, dans son effroi, elle se laisse conduire à un monastère, où on la force de prendre le voile : elle y vécut vingt-cinq ans.

Le césar Jean place Michel sur le trône, le fait reconnaître dans toutes les provinces, et, par un décret du sénat, fait déclarer Diogène déchu du pouvoir qu'il avait usurpé.

Cet infortuné monarque, qui avait trouvé autant d'ingratitude dans sa cour que de générosité chez ses ennemis, se montra surpris, mais non découragé par son malheur. Il leva diligemment des troupes et s'empara d'Amasie.

Constantin, fils du césar Jean, vint lui livrer bataille : elle fut longue et sanglante; mais la fortune avait abandonné Diogène; ce prince, vaincu, poursuivi, se retira dans une forteresse, d'où un officier fidèle, nommé Catature, parvint à le sauver. Réfugié en Cilicie, il trouva encore moyen de lever une nombreuse armée.

Le nouvel empereur Michel, intimidé par le courage de son rival, lui proposa le partage de l'empire. Diogène, dont la fierté semblait plus intraitable dans les revers que dans la prospérité, refusa cette proposition, et ne voulut accorder qu'une amnistie.

Pendant ces troubles civils, les Commènes restaient neutres. Michel les en punit ainsi que leur mère par l'exil. Andronic Ducas marcha en Cilicie pour combattre l'armée de Diogène, que commandait Catature; il trouva cette armée retranchée dans une forte position (an 1071).

Comme il balançait sur le moment et sur les moyens de l'attaque, un guerrier normand, Robert Crespin, se présente hardiment à lui : « Chargez les Français et moi, dit-il, de « l'honneur de cette journée, et je le jure, vous vaincrez « sans combattre. »

On admire sa hardiesse; on laisse un champ libre à son courage. Robert, à la tête de cette élite de preux, fond sur la cavalerie ennemie, l'enfonce, met ensuite l'infanterie en déroute, revient dans la tente d'Andronic pour lui apprendre qu'il est vainqueur et que Catature est prisonnier.

Diogène, persécuté par le sort, rassembla ses faibles débris dans la ville d'Adane, s'y défendit longtemps; mais, lorsqu'il eut consommé ses vivres, il se vit enfin forcé de capituler.

promit de prendre l'habit monastique, pourvu qu'on épargnât sa vie, et qu'on ne lui fît aucun mauvais traitement.

Andronic transmit ses propositions à Michel, qui les accepta, et chargea trois archevêques, signataires avec lui du traité, de le porter dans Adanè, et d'être, près du vaincu, garants de sa promesse.

Au comble de l'infortune, l'héroïque générosité de Diogène ne se démentit pas. Ramassant le peu de bien qui lui restait, il l'envoya au sultan, et lui écrivit en ces termes : « Quand j'étais empereur, je vous promis quinze cent mille pièces d'or pour ma rançon ; dépouillé de ma couronne, je vous en envoie aujourd'hui deux cent mille, ainsi que ce diamant comme gage de ma reconnaissance : c'est tout ce que je possède; un vainqueur tel que vous a plus de droits à mon héritage que mes sujets ingrats. »

Après ce dernier acte de liberté, il sortit de la forteresse, marchant vers la capitale en habit de moine et monté sur un mulet.

Pendant sa route, un émissaire du césar Jean l'empoisonna, l'art des médecins le guérit. Lorsqu'il fut près de Constantinople, la cour envoya l'ordre barbare de lui faire crever les yeux; en vain Andronic protesta contre la violation du traité, en vain les trois archevêques menacèrent les parjures de la vengeance céleste, l'impitoyable Jean persista et défendit même qu'on pansât les plaies de sa victime. L'ordre horrible fut exécuté malgré les cris de Diogène, qui invoquait inutilement le secours du ciel et des hommes.

On lui arracha les yeux et on le porta dans l'île de Proté, où il mourut peu de jours après, supportant en héros son malheur, et pardonnant en chrétien à ses ennemis (an 1071). Deux de ses fils, Constantin et Léon, périrent en combattant contre les Turcs ; le troisième, Nicéphore, vécut longtemps avec éclat. Le règne, et l'on pourrait presque dire le triste roman de Diogène, avait duré trois ans et dix mois.

CHAPITRE XXV.

MICHEL VII, DIT PARAPINACE.

(Ans de J.-C. 1071-1078.)

Portrait de Michel VII. — Politique du césar Jean. — Ingratitude et mauvaise gestion de Nicéphorise. — Victoire des Turcs. — Révolte et victoire d'Oursel. — Dévouement et captivité de Jean et d'Andronic son fils. — Marche d'Oursel contre les Grecs. — Sa défaite et sa captivité. — Premiers exploits d'Alexis Comnène. — Révolte en Bulgarie. — Exploits de Nicéphore Bryenne. — Révolte de son armée. — Sa marche sur Constantinople. — Intrigues de Nicéphorise. — Bryenne est proclamé empereur. — Son échec et sa retraite. — Nicéphore Botoniate est proclamé empereur. — Conspiration contre Michel. — Son abdication en faveur de son frère. — Soumission de Constantin au Botoniate. — Couronnement de Nicéphore.

La nature avait privé de force le caractère de Michel, et son éducation augmenta cette faiblesse. Éloigné des camps et des affaires dans sa jeunesse par Diogène, excité à l'étude par Eudoxie, instruit par un instituteur nommé Psallus, qui avait plus de mémoire que de jugement, et qu'on appelait pourtant alors le premier des philosophes, on vit le nouvel empereur ne s'occuper que de grammaire, d'étymologies, de recherches minutieuses; il semblait né pour l'école et non pour le trône.

Le césar Jean, fortifié de l'appui des Commènes, dont l'aîné avait épousé une de ses parentes, entretint soigneusement l'aversion de Michel pour la guerre, pour la politique et pour le monde, espérant régner à sa place; un eunuque renversa ses projets.

C'était un Galate, nommé Nicéphorise, ambitieux, fourbe, ardent, dissimulé, politique profond et habile courtisan, autrefois ministre sous Constantin Ducas. Eudoxie l'avait fait exiler; Diogène, ayant trouvé, par l'industrie de cet eunuque, l'argent nécessaire dans sa détresse, lui donna le gouvernement du Péloponèse.

Le césar Jean, qui aimait le plaisir et craignait le travail, rappela Nicéphorise et lui confia le soin de l'administration;

l'ingrat Galate, ayant gagné la faveur de Michel, s'en servit pour faire disgracier son bienfaiteur; l'empereur lui livra les rênes du gouvernement, et le vil eunuque devint le maître de l'empire, dont son avarice épuisa tous les trésors.

La cour se remplit de délateurs; ceux qui étaient riches parurent coupables; les confiscations se multiplièrent; les familles furent ruinées, et Nicéphorise grossit rapidement sa fortune en accaparant tous les blés sous le nom de l'empereur. Cette manœuvre qui écrasa le peuple, valut à Michel le surnom de *Parapinace*.

Il est plus facile de railler que de se révolter, et dans tous les siècles les Orientaux, courbés sous le despotisme, ne surent se venger de leurs tyrans que par des sobriquets et par des épigrammes; quand la haine est comprimée, le mépris seul éclate.

Le généreux vainqueur de Diogène, Alp-Arslan, indigné du cruel traitement fait à ce malheureux prince, le vengea, non plus par des pillages, mais par des conquêtes.

Isaac et Alexis Comnène, marchèrent en Cappadoce pour le combattre, suivis d'une foule d'aventuriers français, qu'il était difficile de vaincre et impossible de discipliner. Ils donnèrent à l'armée grecque l'exemple du courage et du désordre; leur bouillante ardeur compromit cette armée; les Turcs les battirent; Isaac fut pris; Alexis, furieux, vengea son frère en abattant sous son glaive un grand nombre de musulmans. Sa bravoure favorisa d'abord la retraite, mais les Grecs découragés se débandèrent; Alexis se sauva presque seul, et courut chercher les moyens de payer la rançon d'Isaac.

Les amis de ce prince captif rachetèrent sa liberté; tous deux, accompagnés des intrépides Français, reprirent la route de la capitale, et, sur leur chemin, se virent assaillis et entourés par une nombreuse armée de Turcs. Ils l'enfoncèrent et durent leur salut à des prodiges de valeur. Le siècle des preux chevaliers n'était plus celui des grands généraux; le courage individuel rappelait l'héroïsme des temps fabu-

leux, mais la science de la guerre tombait en décadence; les chevaliers brillaient aux tournois, et les armées perdaient des batailles.

Le chef des aventuriers français, Oursel, se révolta et ravagea l'Asie. Michel envoya contre lui le césar Jean, accompagné de son fils Andronic et de Nicéphore le Botoniate : les Français remportèrent la victoire. Jean, après une résistance opiniâtre, est blessé et pris; son fils Andronic se jette au milieu des ennemis pour le délivrer; mais, accablé par le nombre, couvert de blessures, il tombe; on va lui trancher la tête. Son père, témoin de cet horrible spectacle, rompt ses chaînes, s'élance, le couvre de son corps, et s'écrie : « Arrêtez, barbares; c'est mon fils, c'est Andronic. »

Les Français abaissent leurs sabres, et, admirant la tendresse courageuse d'un père sauvant les jours d'un fils qui mourait pour le délivrer, ils relèvent les deux captifs, les traitent avec douceur, et leur promettent la liberté, pourvu qu'ils donnent en otages les deux enfants d'Andronic.

Tout offrait alors dans les mœurs un mélange bizarre de vices et de dévotion, d'honneur et de mauvaise foi, de courage et de servitude, de prouesses et de perfidie. Le traité conclu fut mal exécuté des deux parts : on garda le césar Jean; Andronic partit et envoya ses enfants dans le camp français : mais un eunuque, son émissaire, trouva le moyen de les enlever la nuit et de les ramener dans la capitale.

Nicéphorise, loin de songer à racheter Jean Ducas, regrettait qu'il n'eût pas été tué ainsi que son fils. Oursel, dans le dessein d'affaiblir la famille impériale en la divisant, fit proclamer empereur par l'armée son prisonnier le césar Jean; il marcha ensuite avec lui vers le Bosphore, et brûla Chrysopolis, dont les flammes répandirent la terreur dans Constantinople.

Cent mille Turcs, commandés par un brave guerrier nommé Tulac, se trouvaient alors en Cappadoce; Nicéphore traita secrètement avec eux. Il s'approche des Français; Oursel, à la vue de leur avant-garde, méprise les sages conseils de

Jean, donne le signal du combat, enfonce les premiers escadrons, les poursuit imprudemment, et se voit enveloppé par l'immense armée des Turcs. Le césar Jean et lui combattent avec le courage du désespoir; mais enfin ils cèdent au nombre, et tombent dans les fers des Turcs.

L'empereur Michel, malgré son ministre, paya la rançon du césar Jean, son oncle, qui, pour désarmer sa vengeance, se présenta devant lui en habit de moine. Oursel, racheté par sa femme, continua ses ravages; on envoya contre lui six mille Alains, il les battit : enfin la cour lui opposa Alexis Comnène : ce jeune prince, âgé de vingt-cinq ans, était alors le seul général qui, par son caractère et par ses actions, eût acquis et conservé l'estime universelle, l'affection publique et une juste célébrité.

Dès qu'on le vit revêtu du commandement, les Grecs abandonnèrent Oursel. Le Normand, réduit par cette défection au seul appui de ses compatriotes, fit un traité avec les Turcs; mais Tulac, gagné par Alexis, trahit Oursel, l'arrêta dans une conférence, le retint captif, et l'enferma dans Amasée.

Le peuple de cette ville se soulevait en faveur du Normand; mais l'adresse d'Alexis calma cette sédition. Il annonça aux rebelles qu'on avait crevé les yeux à Oursel, et fit paraître ce guerrier à leurs regards, avec un bandeau sur le front; la multitude le plaignit, l'oublia et le laissa partir pour Constantinople. L'empereur, après l'avoir fait battre de verges, le jeta dans une prison, où il ne vécut que des charités d'Alexis.

Isaac Comnène, moins heureux que son frère, fut battu par les Turcs. Sa défaite aurait pu avoir des suites funestes; heureusement les dissensions intestines qui s'élevèrent alors entre les musulmans laissèrent quelque trêve à l'empire.

Une révolte, qui éclata dans ce temps en Bulgarie, occupa les forces des Grecs. Bodin, élu roi par les Bulgares, vainquit Damien Dalassène, général de l'empereur, et s'empara de son camp. Un autre chef plus habile, Saronet, attira Bo-

din dans une embuscade et le fit prisonnier. Les Bulgares s'armèrent en foule pour venger leur roi.

Michel, fatigué de toutes les guerres qui le distrayaient de ses études, et mécontent d'un ministre qui n'assurait pas son repos, voulut nommer un césar, en écartant du trône ses propres frères, qui auraient pu abuser de cette élévation.

Il jeta les yeux sur Nicéphore Bryenne, et le manda près de lui ; mais les courtisans, effrayés du choix d'un homme ferme et expérimenté, parvinrent à communiquer leurs craintes à Michel, et lorsque Nicéphore arriva, on ne lui donna que le titre de duc de Bulgarie, et le commandement de l'armée.

A la tête des troupes impériales, il soumit les Bulgares, chassa les Serviens, et, montant ensuite sur la flotte, il réprima les courses des pirates normands qui insultaient alors les côtes de l'Archipel.

Tandis qu'il rétablissait ainsi la tranquillité maritime, son armée, restée en Bulgarie et composée de Macédoniens, d'Allemands, de Français et de Petchénègues, se révolta pour échapper au lien de la discipline, se livra au pillage et marcha contre Constantinople.

Nicéphorise, au lieu de charger Nicéphore Bryenne de réprimer cette révolte, profite de l'occasion pour perdre un général qu'il redoutait; il prépare sa condamnation. Bryenne, informé de son dessein, se met à la tête des rebelles ; Basilace, envoyé contre lui, se range sous ses drapeaux. L'armée proclame Bryenne empereur ; Andrinople le reconnaît ; et son frère, suivi d'une partie des troupes, paraît sous les murs de Constantinople (an 1077).

Tout le peuple se montrait disposé à le recevoir ; mais quelques-uns de ses soldats livrent un faubourg aux flammes. La multitude furieuse prend les armes ; Michel, sans quitter ses livres favoris, charge son frère Constantin et Alexis Comnène de défendre la ville. Ce péril extrême rappelle le souvenir des exploits d'Oursel ; on le tire de prison, et il jure de combattre fidèlement pour l'empereur.

Tous sortent des murs, et forcent Bryenne à se retirer. Constantin ne se signala par aucune action. Oursel tailla en pièces l'arrière-garde des rebelles; Alexis Comnène effaça par sa valeur celle de ses compagnons, et Michel, par reconnaissance, lui permit d'épouser Irène, petite-fille du césar Jean Ducas, son oncle.

La tyrannie de Nicéphorise rendait tout triomphe inutile; elle disposait sans cesse les esprits à la sédition : tandis que les provinces du nord donnaient le sceptre à Bryenne, les armées d'Orient proclamèrent empereur Nicéphore le Botoniate, qui descendait de Phocas, et prétendait tirer son illustre origine de l'antique maison romaine des Fabius.

Ce général attira sous ses étendards tous les commandants des troupes de l'Asie, se fit un parti puissant dans le sénat, et trouva le moyen de s'assurer l'appui du clergé.

Nicéphorise, qui ne savait gouverner que par des supplices et combattre que par des intrigues, donna de forts subsides aux Turcs pour les engager à s'armer contre le Botoniate. Celui-ci marche contre eux, défait la cavalerie du sultan Soliman, conclut la paix avec lui, et arrive devant Nicée, escorté par les mêmes musulmans que le ministre avait payés pour le détruire.

En approchant de la ville, il aperçoit une foule innombrable d'hommes armés, et se prépare avec crainte à combattre tant d'ennemis; mais bientôt leurs gestes et leurs cris lui apprennent qu'ils ne sont rassemblés que pour le recevoir en triomphe.

Au même moment ses partisans nombreux tramaient une conspiration dans la capitale; l'habile Alexis presse en vain l'empereur de la prévenir. La révolte éclate, les conjurés enfoncent les prisons, arment les prisonniers et les esclaves.

Seul, intrépide au milieu de ce tumulte, Alexis Comnène conseille à l'empereur de sortir avec lui du palais et de charger, à la tête de la garde, ces rebelles. Le timide Michel refuse de suivre cet avis courageux. « Je ne veux point, dit



« il, devenir cruel et sanguinaire pour conserver une cou-« ronne qui me pèse; j'en suis depuis longtemps fatigué; « portez vos conseils, vos armes et ma couronne à mon frère « Constantin. » Celui-ci, incapable de braver un tel péril, re-fusa le sceptre comme un présent trop dangereux, et, suivi d'Alexis, traversa le Bosphore pour se soumettre au Bo-niate.

Nicéphore reçut d'abord le prince avec froideur, mais Alexis lui dit : « Constantin mérite de vous un meilleur ac-« cueil; près du trône il a vécu obscur, prisonnier et [illegible] « que esclave d'un insolent ministre. Votre avènement « trône, en le privant d'une grandeur apparente, l'affranchit « d'une tyrannie réelle. Quant à moi, vous savez avec quel « zèle j'ai servi l'empereur Michel. Malgré les vœux de tout « l'empire déclarés en votre faveur, je voulais encore tout à « l'heure défendre ce prince et vous combattre; de tous ses « guerriers, de tous ses sujets, je lui suis resté le dernier fi-« dèle. Ma fidélité pour ce prince est le seul et le meilleur « garant de celle que je vous jure aujourd'hui. »

Nicéphore l'embrassa et entra avec lui dans Constantino-ple, où il fut reçu avec cet enthousiasme que la fortune ex-cite toujours.

Michel s'était fait conduire au monastère de Stude, où il prit l'habit de moine. Nicéphorise se sauva près d'Oursel, qui commandait un corps de troupes à Sélymbrie. Le pa-triarche couronna Nicéphore; le règne de Michel, ou plutôt celui de son eunuque, avait duré près de sept ans (an 1078).

CHAPITRE XXVI.

NICÉPHORE III, DIT LE BOTONIATE.

(Ans de J.-C. 1078-1081.)

Règne méprisé de Nicéphore III. — Empoisonnement d'Oursel. — Torture et mort de Nicéphorise. — Négociation entre les deux Nicéphore. — Rupture de cette négociation. — Bataille entre Bryenne et Alexis Comnène. — Échec d'Alexis. — Ralliement de ses troupes. — Captivité de Bryenne. — Adoption d'Alexis par l'impératrice Marie. — Ordre sanguinaire de l'empereur. — Fuite d'Alexis

et de sa famille. — Alexis est proclamé empereur. — Sa marche sur Constantinople. — Son entrée dans la ville par trahison. — Abdication et retraite de Nicéphore.

La fortune avait couronné le plus faible des deux rivaux qui se disputaient le sceptre de Michel. Bryenne, plus jeune, plus vaillant, plus actif, régnait en Illyrie et en Macédoine. Nicéphore le Botoniate, maître de la capitale, épuisé par l'âge et par les travaux, ne montra plus sur le trône la vigueur qui l'avait fait autrefois briller dans les camps. Gouverné par deux affranchis, Borile et Germain, il se ruina pour se rendre populaire, avilit les charges en les prodiguant, détruisit le crédit public en altérant les monnaies, et n'inspira que du mépris au peuple, dont il cherchait, sans discernement, à se faire aimer.

L'eunuque Nicéphorise, qui s'était réfugié près d'Oursel, ne put décider ce preux Français à embrasser la cause de Bryenne, et, pour se venger de son refus, il l'empoisonna. Ce fut le dernier crime de ce ministre tyrannique; les amis d'Oursel le livrèrent à l'empereur, qui le fit mettre à la torture dans l'espoir de découvrir les trésors dont son avarice le faisait supposer possesseur. Ce nouveau Séjan tenait plus à son or qu'à sa vie : il garda son secret, et mourut dans des tourments affreux.

Bryenne, suivi des légions belliqueuses de la Macédoine, s'avançait avec des forces imposantes vers Constantinople. L'empereur, aimant mieux dans sa vieillesse partager la couronne que de la disputer, lui écrivit en ces termes : « J'étais « l'ami et le compagnon de votre père; vous êtes l'héritier « de ses vertus : la Providence m'a placé sur le trône; je veux « vous adopter pour fils; recevez, avec le titre de césar, la « seconde place de l'empire; mon âge ne vous laissera pas « longtemps attendre la première. »

Bryenne accepta cette proposition, à condition que ses officiers conserveraient leurs emplois, qu'on ne l'obligerait pas de venir à Constantinople, et que le patriarche le couronnerait en Thrace.

Nicéphore lui demanda ce qu'il pouvait craindre dans la capitale. « Je ne crains personne que Dieu, répondit Bryenne, « mais je me défie des courtisans. »

Les ministres, jugeant par cette réponse que ce nouveau césar serait leur ennemi, rompirent la négociation. Alexis fut chargé de combattre Bryenne; mais comme la plus grande partie des forces de l'empire était occupée en Asie à contenir les Turcs, on ne put donner au brave Comnène d'autres troupes que la garde impériale, un corps auxiliaire de Francs, et la cavalerie d'élite, qui portait, comme en Perse, le nom d'*immortels*.

Les deux armées se rencontrent et se livrent bataille en Thrace, près de Calabriac (an 1078). L'impétueux Alexis enfonce d'abord la première ligne des ennemis et la met en fuite. L'intrépide Bryenne rallie ses soldats effrayés, les ramène au combat, et change la fortune. Les Français, inconstants comme elle, abandonnent Alexis, et passent sous les drapeaux de Bryenne. Les Petchénègues, au lieu de combattre, pillent le camp; vainement Comnène, par des prodiges de valeur, dispute avec acharnement la victoire; tout tombe autour de lui, six officiers seuls lui restent; son armée est en pleine déroute, les Macédoniens la poursuivent.

Dans ce moment Alexis aperçoit un des chevaux de Bryenne errant dans la plaine, couvert d'un riche harnais; il le saisit par la bride, et crie d'une voix forte : « Bryenne est tué, « amis, rassurez-vous; je tiens son superbe coursier. » A ces mots, les fuyards se rallient, les vainqueurs se découragent, la mêlée recommence. Un renfort turc, que Soliman envoyait au secours d'Alexis, arrive et enveloppe Bryenne.

Ce prince, assailli par les musulmans, en immole inutilement plusieurs à sa vengeance; leur nombre l'accable. Attaqué par deux Arabes, tandis qu'il coupe le bras à l'un, l'autre l'enlève de cheval, et l'amène aux pieds de son rival.

Alexis, aussi généreux dans la victoire qu'il s'était montré brave dans le danger, traita Bryenne avec cette courtoisie

chevaleresque, qui, dans ce siècle à demi barbare, commençait à remplacer les autres vertus.

On rapporte que, la nuit même qui suivit ce combat fameux, ces deux guerriers s'étant couchés sur l'herbe, dans un bois, sans garde et sans domestiques, Alexis s'endormit profondément, et que Bryenne, admirant sa sécurité, ne voulut point devoir sa liberté à l'assassinat d'un ennemi si noble et si confiant.

En arrivant à Constantinople, l'infortuné Bryenne se vit enlever à la protection d'Alexis; on le livra à des ministres cruels parce qu'ils étaient lâches, qui lui firent crever les yeux. Les cours sont plus dangereuses pour un vaincu que les camps.

Jean Bryenne, son beau-frère, capitula; et, au mépris de la foi jurée, on l'assassina.

L'empereur n'offrit au brave Comnène d'autres récompenses que de nouvelles fatigues et de nouveaux périls. Il l'envoya combattre Basilace, qui venait de se révolter. L'heureux Comnène le défit, le prit et le livra, non sans regret, à l'empereur, qui le fit priver de la vue.

Alexis étouffa encore deux autres révoltes et remporta une victoire signalée sur les Petchénègues.

Depuis que la force donnait le sceptre, chacun y aspirait. Nicéphore Mélissène prit la couronne à Nicée. Alexis, dont il était parent, refusa de marcher contre lui, dans la crainte d'exciter la méfiance d'une cour ombrageuse. L'eunuque Jean attaqua Nicée, fut battu, et donna l'exemple de la fuite.

La gloire d'Alexis et la reconnaissance que lui témoignait l'empereur excitaient contre lui la haine des ministres. Un nouveau motif envenima bientôt cette jalousie; l'empereur venait d'épouser Marie, fille d'Eudoxie et femme de l'empereur Michel, détrôné. L'impératrice avait un fils nommé Constantin; elle désirait l'élever au trône; mais l'empereur avait conçu le dessein de prendre pour héritier l'un de ses neveux, nommé Sinadine. Marie, dans l'espoir de donner un ferme

appui à Constantin, jeta les yeux sur le héros de l'emp
et adopta le héros Alexis Comnène pour son fils.

Les ministres alors jurent la perte de Comnène :
par leurs ordres secrets, rassemblait près de la capita
grande partie des troupes de l'empire ; les traîtres font cr
au faible Nicéphore que ce guerrier n'appelle les légions
pour le détrôner. Craintif et crédule, le timide vieillard
donne, pour la nuit suivante, l'assassinat de tous les
nène.

Alexis, informé de cette perfidie par un Français
Humbel, frère du célèbre Robert Guiscard, se sauve pré
tamment avec sa famille. Pour assurer leur fuite, ils cou
les jarrets des chevaux de la garde impériale, forcent une
de la ville, et se rendent au camp de Jurule, où ils inv
le césar Jean Ducas à les rejoindre.

Celui-ci, rencontrant un corps de Hongrois sur sa ro
l'amena avec lui, et s'empara aussi de fortes sommes q
portait au trésor impérial.

Toutes les provinces, toutes les villes, excepté Andri
ple, se soulevèrent contre la tyrannie des ministres de Ni
phore. Les généraux, les officiers de toutes les armées,
tant réunis, délibérèrent sur le choix d'un empereur. J
Ducas et Constantin renoncèrent à toute prétention au tr
l'un, parce qu'il se trouvait trop jeune pour de si graves
constances, et l'autre, parce qu'il avait pris l'habit de mo
Isaac Comnène, deux fois prisonnier des Turcs, trahi
quemment, quelquefois vaincu, récemment proscrit, é
dégoûté de l'inconstance de la fortune, il ne voulut p
accepter le pouvoir suprême.

Jean Ducas, présentant alors Alexis à l'assemblée, lui r
pela les nombreux exploits de ce prince.

« Vous le savez, dit-il, ce jeune guerrier, à peine sorti
« berceau, a volé aux combats ; vous l'avez vu à votre tê
« traverser les fleuves, franchir les montagnes, affront
« tous les périls ; il était votre guide dans les succès, vot
« appui dans les revers ; l'empire s'est vu cent fois sur l

bord de sa ruine, cent fois il l'a relevé : partout où Alexis a porté ses armes, la victoire et la fortune ont reparu sur ses pas. Aujourd'hui, victime de l'ingratitude d'un lâche empereur, et de deux vils ministres qu'il a servis et qui veulent l'assassiner, il se jette avec confiance dans nos bras. N'abandonnons point ce héros; délivrons-nous avec lui d'un joug honteux; prenons pour chef celui que la gloire nous désigne ; marchons sous ses enseignes, et rendons à l'empire, par un si noble choix, sa puissance et sa liberté. »

Toute l'armée applaudit à ce discours, et proclama Alexis Comnène empereur. Alexis, soit par politique, soit par modestie, résistait au vœu général. Son frère Isaac et le césar ...as répétèrent la proclamation, vainquirent sa résistance, et le revêtirent eux-mêmes de la pourpre (an 1081).

Mélissène, qui commandait près de Nicée une autre armée, proposa à Comnène, son beau-frère, le partage de l'empire. Alexis ne lui promit que le titre de césar et la possession de Thessalonique. Marchant ensuite rapidement sur Constantinople, il parut bientôt sous les remparts de la capitale.

Son armée était trop peu nombreuse pour prendre d'assaut une ville si forte. Le césar Jean gagna le commandant de la garde germanique, qui lui livra une tour dont la défense lui était confiée.

Cependant le vieil empereur, menacé par les armées d'Europe et d'Asie, demeurait tremblant dans son palais, incertain s'il devait défendre son trône ou en descendre. Il se décide enfin à envoyer le diadème à Nicéphore Mélissène ; mais George Paléologue intercepte ses dépêches, paraît intrépidement au milieu de la flotte, et soulève les troupes en faveur d'Alexis.

Dans le même temps, au milieu des ténèbres de la nuit, Comnène pénètre dans la ville par la tour qu'on lui avait livrée; ses troupes parcourent toutes les rues, se répandent sur toutes les places. Par les ordres d'Alexis, le sang des habitants est épargné ; mais le trésor public, ceux des tem-

ples, et les richesses des particuliers, deviennent la proie du soldat.

Nicéphore, averti par ce tumulte que le dernier jour de son règne est arrivé, sort de sa molle léthargie, se rappelle son ancienne vigueur, ressaisit ses armes oisives, rassemble sa garde, et se décide à combattre. Le patriarche alors accourt au palais, se jette aux pieds de l'empereur, et le conjure d'épargner le sang de tant de chrétiens; le vieillard cède plus par faiblesse que par humanité, et se retire dans un monastère sur les bords de la Propontide, où il vécut peu de temps.

La couronne, en couvrant ses anciens lauriers, les avait flétris : son règne termina, par trois ans de faiblesse et de honte, une vie longtemps honorable. On raconte que, dans un couvent, soumis par la règle à un régime austère, il ne regretta des jouissances du pouvoir suprême que celle d'une table somptueuse. Il semblait que l'âme de ce guerrier, restée dans les camps, n'eût laissé monter que son corps sur un trône où il s'endormit (an 1081).

CHAPITRE XXVII.

ALEXIS COMNÈNE.

(Ans de J.-C. 1081-1118.)

Portrait d'Alexis Comnène — Situation de l'empire à son avénement. — Générosité d'Alexis. — Association de Constantin à l'empire. — Régence de la mère des Comnène. — Nouveaux titres de dignités. — Abolition des lois du Botoniate. — Pénitence d'Alexis. — Préparatifs hostiles de Robert Guiscard. — Paix entre Alexis et les Turcs. — Bataille entre Alexis et Robert. — Victoire de Robert. — Bravoure d'Alexis. — Son retour et son armement. — Sa marche contre Boëmont, fils de Robert. — Ses défaites et sa victoire. — Son retour et sa triste réception. — Sa justification devant le clergé. — Nouvelle victoire et mort de Robert. — Division parmi les Turcs. — Naissance de Jean Comnène. — Invasion des Scythes. — Leurs victoires sur les Grecs. — Leur entière défaite. — Conspiration contre Alexis. — Ses nouveaux succès. — Nouvelle conspiration contre lui. — Sa clémence pour les conjurés. — Révolte d'un imposteur chez les Comans. — Marche d'Alexis contre eux. — Son combat singulier avec un géant. — Punition de l'imposteur.

La faiblesse du Botoniate et le courage d'Alexis commen-

cèrent le règne de la dynastie des Comnène, qui occupa le trône d'Orient près d'un siècle. L'avénement de ce prince fut une grande révolution; il semblait né pour son temps : à une bravoure brillante il joignait un caractère ferme, une âme généreuse, un esprit souple, fin et rusé. Il ne se laissait enivrer par aucun succès, ni abattre par aucun revers; ses ennemis ne le trouvèrent jamais ni faible ni cruel. Aucun obstacle ne le décourageait: souvent vaincu, il se relevait plus fort après ses défaites; fertile en ressources, il dut quelquefois à la ruse le triomphe que la lâcheté de ses troupes refusait à son courage.

Ami des lettres, des arts, des lois, despote sans tyrannie, philosophe sans orgueil et pieux sans fanatisme, il eût peut-être, comme Charlemagne, fondé, illustré ou relevé un autre empire : mais, en ne faisant que retarder la chute du sien, il fit encore un prodige.

Pour bien apprécier ses grandes qualités et ses talents, il suffit de porter nos regards sur la situation de l'empire lorsqu'il en prit les rênes. Les Sarrasins, maîtres de l'Afrique, de l'Égypte, de la Palestine, de la Phénicie, privaient les empereurs grecs de la plus grande partie de leurs forces et de leurs richesses. Les Turcs, conquérants de la Perse, ayant rendu une nouvelle vigueur à cette éternelle ennemie de l'empire, s'étaient emparés des plus grandes villes de la Syrie et de l'Asie Mineure. On voyait des sultans régner dans Antioche, dans Alep, à Nicée même; d'autres se rendaient maîtres de Smyrne et de la Bithynie; les escadrons musulmans se montraient jusqu'aux rives du Bosphore; du haut des remparts de Constantinople, on voyait briller leurs armes, on entendait le hennissement de leurs coursiers.

Du côté du nord, les Dalmates les Hongrois, les Petchénègues, les Comans, les Tauro-Scythes, peu contenus par la faible barrière du Danube, traversaient en foule ce fleuve chaque année, ravageaient la Macédoine, la Thrace, et répandaient la désolation jusqu'aux portes de la capitale.

Dans le même temps, l'ambitieux Robert Guiscard, à la

tête des chevaliers normands, après avoir enlevé à l'empire ce qu'il possédait en Italie, couvrait la mer de ses vaisseaux, et les rivages de la Grèce de ses aventureux guerriers, avides de gloire, de conquêtes, de pillage, et insatiables de sang. Enfin, à la même époque, à la voix d'un ermite fanatique, on vit toute l'Europe, excitée par le pontife romain et transportée d'un saint délire, se lever en masse et fondre sur l'Orient, pour en partager les dépouilles avec les Turcs.

Alexis Comnène, à la tête d'un peuple ruiné et corrompu, avec un trésor vide, des légions indisciplinées, des alliés infidèles, des grands factieux et jaloux, trouvant le moyen de résister à tant d'outrages, de survivre à tant de dangers, de diviser ou de vaincre des ennemis si puissants, de rendre quelque éclat et quelque vigueur à un trône si chancelant et si universellement attaqué, est peut-être plus justement digne d'éloges que la plupart des grands hommes, dont la fortune avait aplani la route et préparé la gloire.

Avant de s'occuper des périls extérieurs, il fallut qu'Alexis réparât les désordres d'une guerre civile, apaisât les ambitions mécontentes, calmât les vanités blessées, et satisfît au cri la justice violée par une usurpation qui venait de livrer la capitale au plus affreux pillage et aux plus honteux excès.

L'impératrice, femme du Botoniate, avait protégé, sauvé les Comnène, et adopté Alexis pour conserver le trône à son fils Constantin. Alexis honora sa bienfaitrice, associa le jeune Constantin à son autorité, et le revêtit de la pourpre.

Nicéphore Mélissène était à la fois le beau-frère et le rival du nouvel empereur; Comnène lui donna Thessalonique et le titre de césar.

Isaac, frère aîné d'Alexis, qui lui avait cédé le sceptre, fut comblé par lui d'honneurs, de crédit, et porta le titre d'auguste.

Les Ducas, les Paléologue, les Dalassène, les Opus, puissants par leurs richesses, redoutables par leurs talents militaires, devinrent l'âme des conseils, les compagnons des travaux et les instruments de la gloire d'Alexis. Enfin la mère

des Comnène, dont on respectait l'habileté, la vertu et la piété, régna sur l'empereur comme sur sa famille, et, associée au pouvoir suprême, gouverna l'empire avec sagesse, tandis que son fils le défendait avec vaillance.

Dans ce triste temps, les successeurs dégénérés des Romains avaient substitué une vanité puérile à une noble fierté. Ces hommes, encore braves, ne savaient plus être libres; ils préféraient un rang dans la cour à un succès dans le sénat. Alexis, qui les connaissait, inventa pour eux les titres magnifiques et ridicules de *sébaste*, de *sébastocrator*, de *protosébaste*, de *protovestiaire*, de *panhypersébaste* : il leur prodigua ces vaines dignités, et les assujettit en dorant leurs chaînes.

Ce qui prouve l'esprit servile de ce temps, esprit trop longtemps dominant dans les monarchies modernes, c'est que l'un des plus brigués de tous ces titres était le titre de *grand-domestique*. Alexis l'avait lui-même porté; il en revêtit d'abord Pacurien, guerrier habile, un des complices de sa conjuration, et, après la mort de ce général, il donna cette dignité à son propre frère Adrien.

Alexis cassa ou fit casser par le sénat la plupart des ordonnances du Botoniate : comme elles étaient l'ouvrage des deux Scythes Borile et Germain, ministres concussionnaires et tyranniques de l'empereur détrôné, l'abolition de ces lois fut généralement approuvée.

Constantinople gémissait de l'horrible pillage exercé et des crimes commis par les troupes barbares qui étaient entrées dans ses murs à la suite d'Alexis. L'empereur, voulant expier les crimes qu'il n'avait pu empêcher, et laver sa pourpre des taches qui la couvraient, se confessa publiquement au patriarche, et se laissa condamner, ainsi que ses amis, à jeûner quarante jours, à coucher pendant ce temps sur la terre avec une pierre pour chevet, et à porter un cilice. Tout le temps que cette pénitence dura, la mère des Comnène fut chargée seule du gouvernement de l'empire.

Ce repentir éclatant, soit sincère, soit politique, fut

suivi d'un plein succès : la publicité du remords fit oublier les injures.

Une nouvelle Hélène, nom fatal pour l'Orient, menaçait alors cette contrée d'une nouvelle invasion. Ce n'était plus l'Asie, c'était la Grèce qui se trouvait cette fois exposée aux fureurs d'un nouvel Achille.

Robert Guiscard avait envoyé sa fille Hélène à Constantinople pour épouser le fils de Michel Parapinace. Nicéphore le Botoniate, en détrônant Michel, priva le jeune Constantin, son fils, de la pourpre, et enferma Hélène dans un cloître. Cet affront servit de prétexte à l'ambitieux Normand, qui jura de venger sa fille ; il conçut l'espoir de conquérir Byzance et l'empire.

Ce guerrier, aussi fourbe que vaillant, chercha les moyens d'affaiblir ses ennemis en les divisant. Ses adroits émissaires découvrirent dans la Grèce un moine nommé Rector, qui ressemblait à l'empereur détrôné, et qui consentit à jouer le rôle de Michel. Robert appela près de lui cet imposteur, le revêtit de la pourpre, l'entoura d'une cour, lui donna un équipage magnifique, embrassa publiquement sa cause, et déclara qu'il s'armait pour lui rendre le sceptre d'Orient. Le pape, ennemi du patriarche, fut ou parut dupe de cette imposture. Presque tous les ducs et comtes italiens et lombards, avec quelques aventuriers français, accoururent sous les drapeaux de Robert, attirés par l'appât des combats et du pillage.

On voyait briller dans le camp des vengeurs d'Hélène la belliqueuse Sigilgaète, femme du prince normand ; elle portait, ainsi que son époux, le casque, la couronne, et tenait dans ses mains le glaive avec autant de courage et de fierté que le sceptre.

Tandis que Robert faisait ses préparatifs, il chargea un officier, nommé Raoul, de porter ses plaintes au Botoniate, de lui annoncer sa vengeance, et d'aigrir contre lui, s'il le pouvait, Alexis, grand-domestique d'Orient, et déjà célèbre.

L'envoyé de Robert, plus franc que son maître, lui écrivit, dès qu'il fut arrivé dans la Grèce, que son moine était un imposteur; que lui-même il venait de voir le véritable Michel dans son couvent; que d'ailleurs le Botoniate ne régnait plus, qu'Alexis, son successeur, venait de rendre au jeune Constantin la pourpre impériale; qu'il conclurait le mariage d'Hélène, et qu'ainsi la guerre projetée devenait aussi injuste qu'inutile.

Robert, qui ne voulait pas entendre ces vérités, menaça Raoul de son ressentiment, et cet envoyé, pour échapper à son courroux, vint se réfugier à Constantinople.

Le prince normand, déterminé à combattre, se mit en mer, et vit d'abord sa flotte dispersée par une tempête; mais, bravant les éléments comme la justice, il répara ce désastre, rassembla ses débris, et débarqua bientôt avec une nombreuse armée près de Dyrrachium.

Alexis, menacé par ce torrent, ne savait quelle digue lui opposer; il manquait d'argent et de troupes; le peu de forces dont il pouvait disposer combattaient les Sarrasins en Asie et les Scythes sur les bords du Danube. Il conçut, dans les premiers moments, l'espoir d'arrêter cet orage par une diversion, en engageant le roi d'Allemagne Henri à porter ses armes en Italie; mais ce monarque s'occupa plus à combattre le pape Grégoire que Robert. Après une courte et infructueuse invasion, il repassa les Alpes.

Cependant le gouverneur d'Illyrie, ainsi que plusieurs commandants des troupes de Macédoine, infidèles dès la première apparence du danger, trahirent la cause de l'empereur, et embrassèrent celle du faux Michel.

Alexis, craignant que cette défection ne devînt générale, fit partir pour Dyrrachium Georges Paléologue, dont il avait éprouvé la constance et l'intrépidité.

L'empereur, avec une activité proportionnée à ses périls, porta d'abord ses premiers efforts contre les Turcs, qui, sans posséder l'Asie Mineure, la perçaient de toutes parts. Il les combattit par terre et par mer, les chassa de la Bithynie, et

conclut la paix avec Soliman, sultan de Nicée. Ce musulman promit de ne point passer le fleuve Dracon, et s'engagea même à fournir un corps de troupes auxiliaires aux impériaux contre leurs ennemis du Nord et de l'Occident.

En paix de ce côté, Alexis retira ses troupes d'Asie, et rassembla près de Thessalonique une armée composée de Grecs, de Barbares, de nouvelles levées, qui, par son défaut d'ensemble et de discipline, donnait plus de crainte que d'espoir à son chef.

Une république qui croissait alors en force et en renommée embrassa le parti d'Alexis; les Vénitiens prirent les armes contre Robert, remportèrent sur sa flotte une victoire signalée, et, en détruisant ses vaisseaux, sauvèrent l'Archipel.

L'empereur récompensa ce zèle en affranchissant dans ses États le commerce des Vénitiens de tout impôt, en accordant à leurs négociants les plus grands priviléges dans sa capitale, et en décorant le doge du titre de césar.

Le faux Michel osa se présenter sous les remparts de Dyrrachium et haranguer les habitants; il fut reçu avec mépris et couvert de huées. Robert, furieux, attaqua la ville; Georges Paléologue la défendit avec vaillance, et, par des sorties vigoureuses, détruisit plusieurs fois les travaux des assiégeants.

Alexis parut bientôt avec son armée: les plus vieux généraux lui conseillaient d'investir, de harceler les ennemis sans les combattre, et d'attendre de la disette un triomphe plus certain que celui des armes. Mais, quoique Alexis partageât cet avis, l'ardeur bouillante et présompteuse d'une jeunesse indocile et guerrière l'empêcha de le suivre; craignant d'ailleurs les progrès d'une défection que propageaient l'or et les intrigues de Robert, il donna le signal du combat.

Son impétuosité, secondée par celle de Mélissène et de Pacurien, enfonça d'abord les Normands et les mit en fuite. Mais l'intrépide Sigilgaète les accabla de reproches, les ramena à la charge, et la mêlée recommença. Les troupes

d'Alexis, qui se croyaient victorieuses, pillaient le camp des Normands ; Sigilgaète, profitant de ce désordre, enfonça les Varangues. Le terrible Robert, alors portant l'étendard de saint Pierre, qu'il avait reçu du pape, crie aux siens : « Dé« truisons ces hérétiques ; Dieu lui-même marche à votre « tête. » A ces mots, suivi de tous ses comtes, de tous ses preux si difficiles à gouverner et à vaincre, si fameux par leurs exploits en Calabre et en Sicile, il s'élance sur les escadrons ennemis, les étonne, les disperse, tue six mille Grecs, massacre tous les Turcs auxiliaires, et met en déroute le reste de l'armée.

Alexis, presque seul, combattait toujours, quoique blessé au front ; Constantin Ducas et ses plus braves chefs tombent à ses côtés. Son allié Bodin, roi de Servie, l'abandonne lâchement. Après cette défection, Alexis, n'ayant plus de ressource que dans la vitesse de son cheval, cherche, par une prompte course, à dérober sa tête au vainqueur.

Neuf chevaliers normands le poursuivent et l'atteignent au bord d'un fleuve rapide. L'empereur, adossé contre un rocher escarpé, se défend comme un lion ; un coup de lance le renverse d'un côté, un autre coup le relève ; malgré la force de son bras il allait périr, lorsque son coursier, le même qu'il avait jadis enlevé à Bryenne, semble animé par le génie de son maître, s'élance d'un saut prodigieux, franchit le roc, et laisse les assaillants consternés d'une disparition qui leur semblait miraculeuse.

Hors de ce péril, Alexis tombe dans un autre dont son étonnant courage le délivre encore. Voyant sa route coupée par un escadron nombreux d'ennemis, il s'élance sur eux, renverse leur chef de sa lance, traverse leur foule étonnée, et arrive enfin dans la ville d'Acride, couvert de blessures, mais brillant de gloire, quoique vaincu.

La superstition avait alors tant de force dans l'empire, qu'au milieu du deuil causé par cette défaite sanglante, la perte qui consterna le plus les Grecs fut celle d'une croix d'airain, qu'avant de combattre Maxence, Constantin le

Grand avait fait fabriquer, pour imiter celle qu'il disait lui être apparue dans le ciel.

Les suites de cette bataille furent désastreuses : Robert s'empara de Dyrrachium ; un grand nombre de villes ouvrirent leurs portes aux vainqueurs. Les soldats grecs, ne recevant plus de solde, voulaient déserter leurs drapeaux ; tout l'empire consterné se croyait sans ressource ; Alexis en trouva dans son courage.

Revenu dans sa capitale, il raffermit les esprits par son exemple, et réchauffa le zèle par son activité. Les princes, les grands, les riches, lui offrirent leur fortune, les pauvres leurs bras. L'empereur, par un décret, se fit donner les vases d'or et d'argent des églises : le clergé se tut ; un seul évêque, nommé Léon, accabla d'invectives l'empereur. En peu de jours, Alexis créa et rassembla une nouvelle armée. Son vainqueur se disposait à entrer en Bulgarie ; mais Henri, revenu avec ses Allemands en Italie, assiégeait le pape. Robert se vit forcé de voler à son secours, et de laisser dans la Grèce le commandement de ses troupes à son fils Boëmond.

L'empereur marcha contre ce jeune prince, lui livra deux batailles, l'une à Janina, l'autre près d'Arta. Il éprouva encore deux revers : l'éloquente Anne Comnène, sa fille, son historien et sa panégyriste, disait que *son père fuyait toujours en héros*.

Boëmond poursuit ses succès, entre en Thessalie, et assiége Larisse. Alexis revient le combattre ; par ses ordres, Georges Pyrrhus, à la tête des plus adroits archers, attire les Normands dans un piége, et tue leurs coursiers à coups de flèches. « Rien n'était si redoutable, dit Anne Comnène, « que les Français à cheval ; nul guerrier dans le monde ne « pouvait résister à leur impétueuse furie. Mais ces guer« riers, démontés, cessaient d'être à craindre ; la pesan« teur de leurs armes offrait à leurs ennemis un triomphe « facile. »

Alexis, les attaquant en flanc avec toutes ses troupes, en

fit un grand carnage, et les contraignit à fuir. Sa victoire fut complète. La noblesse de l'Occident, belliqueuse, turbulente et hautaine, ne laissait à ses chefs qu'un pouvoir incertain et borné. Cette anarchie féodale empêchait les souverains d'achever les grandes entreprises, et son désordre rendait les revers presque irréparables.

Dès que Boëmond fut vaincu, les comtes, qui commandaient autant que lui dans son camp, se révoltèrent et le contraignirent à repasser en Italie. Par là s'évanouit l'orage qui naguère avait menacé l'empire d'une destruction prochaine et totale.

Alexis triomphant, au lieu d'être accueilli dans sa capitale par de justes et de vives acclamations, ne le fut que par des murmures ; le clergé, indifférent à la délivrance de l'empire, regrettait amèrement son luxe, ses richesses, et, abusant de son crédit sur le peuple, il lui faisait partager son mécontentement.

L'empereur, trop habile pour dédaigner des adversaires aussi redoutables que les prêtres, crut nécessaire de répondre à leurs reproches, de montrer le peu de fondement de leurs accusations, et de se justifier publiquement des torts qu'ils lui imputaient. Dans ce dessein, il convoque dans son palais le sénat, le clergé, les principaux officiers de l'armée, et s'assied sur son trône comme juge, en même temps qu'il se présente à cette assemblée pour être jugé ; il fait apporter deux registres : l'un contenait la liste des dons immenses faits aux églises, et l'autre l'état modique des vases qu'il leur avait empruntés plutôt qu'enlevés. « Vous savez, « dit-il, que, parvenu à l'empire, je l'ai trouvé dépourvu de « forces et environné d'ennemis ; vous savez combien de « périls j'ai bravés, combien de fois j'ai failli tomber sous « l'épée des Barbares. Vous n'ignorez ni les incursions des « Scythes, des Perses, ni l'agression formidable des Lom- « bards ; l'État, cerné de toutes parts, s'est vu, pour ainsi « dire, réduit à un point. Cependant dans cette détresse, « nous avons levé, rassemblé, nourri, exercé des armées. Il

« fallait trouver de l'argent pour ces dépenses indispensa-
« bles. Je ne m'étonne pas qu'en diminuant le luxe du
« clergé, quelques personnes m'accusent d'avoir enfreint
« les saints canons. On a vu pourtant David, roi et prophète,
« s'emparer avec ses troupes, dans une pareille circonstance,
« des pains sacrés auxquels il n'était permis qu'aux prêtres
« de toucher. Les canons d'ailleurs ont permis de vendre les
« vases pour racheter les captifs, et alors l'empire l'était.
« Je ne crois pas qu'on puisse regarder comme un crime
« d'avoir pris pour délivrer de la servitude et pour sauver
« la capitale, non les ornements nécessaires à la célébra-
« tion des mystères, mais des meubles inutiles et de peu de
« prix. Si l'envie et la haine blâment ma conduite, je répé-
« terai ce que disait Périclès dans une semblable détresse :
« Ce que j'ai ôté à l'Église a été employé à l'utilité et à la
« gloire de l'empire. »

Après ces paroles fermes, qui imposèrent silence aux plus audacieux, il montra, sans doute par déférence pour l'esprit du siècle, un vif regret de la mesure qu'il avait été forcé de prendre, et commanda au trésorier de l'épargne de payer chaque année aux églises une somme considérable pour les dédommager de ce qu'elles avaient perdu. Les prêtres ne rougirent pas d'accepter cette restitution ; dans l'Orient plus qu'en tout autre pays, ils préférèrent souvent l'Église à l'État ; aussi elle conserva longtemps ses richesses au milieu des ruines de l'empire.

La vie d'Alexis fut une lutte continuelle. Le sort ne lui laissait jamais de repos. Robert, délivré des Allemands, reparut en Illyrie, livra une bataille à la flotte impériale, et remporta la victoire. Treize mille Grecs périrent dans ce combat. Il allait poursuivre ces ambitieux projets, lorsqu'une fièvre ardente termina sa carrière orageuse. Alexis dut se réjouir de la mort d'un rival si redoutable; mais, comme guerrier, il honora, dit-on, sa perte de nobles larmes (1084-1085).

Dès que Robert eut cessé d'exister, les habitants de Dyr-

rachium prirent les armes et recouvrèrent leur liberé. Plusieurs officiers normands, infidèles à leur chef Boëmond, aidèrent les Grecs à secouer son joug. L'un d'eux, Pierre d'Aulps, Provençal, devint à Constantinople la tige de l'illustre maison des Pétralifes.

L'empereur, que les Vénitiens venaient encore de secourir dans cette dernière campagne, étendit leurs priviléges, leur donna la possession du golfe Adriatique, et accorda au doge le titre de roi de Dalmatie.

Il porta ensuite de nouveau ses armes contre les Turcs; ces guerriers, plus audacieux et plus terribles encore que les Arabes, auraient depuis longtemps renversé l'empire grec, si la division qui se mit entre eux n'eût ralenti leurs conquêtes : les califes de Bagdad et du Caire s'excommuniaient comme les papes et les patriarches. Cependant, malgré leurs dissensions sanglantes, les Turcs, indépendamment de la Perse, possédaient déjà le Pont, la Paphlagonie, la Bithynie; au midi de Nicée, la Phrygie, la Cappadoce; plusieurs villes de l'Ionie leur étaient soumises. Enfin, profitant de la diversion des Normands, ils s'étaient rendus maîtres de la Lycaonie, de l'Isaurie, d'une partie de la Cilicie et des côtes de la Pamphylie.

La trahison d'un Grec, nommé Philarète, avait livré Antioche à Soliman. Ce sultan fut vaincu par l'émir Malec-Shah. Une foule de petits tyrans s'érigèrent en souverains indépendants dans les villes d'Asie.

Après la mort de Soliman, Aboul-Kasem régna dans Nicée. Ce fut lui qu'Alexis combattit. L'empereur le vainquit en plusieurs rencontres, et dut la plus grande partie de ses avantages à la valeur impétueuse d'un corps auxiliaire de Français qui servaient sous ses drapeaux; son lieutenant Tatice remporta aussi une éclatante victoire sur les musulmans. Aboul-Kasem, réduit à désirer la paix, vint lui-même à Constantinople pour la négocier. Alexis, qui se permettait autant de ruses dans la politique que dans la guerre, accueillit avec honneur son ennemi, le trompa; et, tandis qu'il l'amu-

sait par de pompeux spectacles et l'abusait par de vagues promesses, lui fit enlever Nicomédie (an 1086).

Ce fut à cette époque que naquit Jean Comnène, fils et successeur d'Alexis. La célèbre Anne Comnène, sa sœur, était née en 1083. L'empereur eut encore deux autres fils, nommés Andronic et Isaac. Anne Comnène épousa Nicéphore Bryenne, fils du fameux Bryenne, vaincu par Alexis.

La paix passagère de l'empire se vit bientôt troublée par une invasion générale des Scythes et des Petchénègues. Ils passèrent en foule le Danube, et ravagèrent les provinces voisines. Alexis envoya contre eux Pacurien, grand-domestique d'Orient, et Branas. Les Barbares enveloppèrent l'armée grecque, la dispersèrent, et en firent un grand carnage. Les deux généraux de l'empereur périrent; Tatice répara cet échec par un avantage sur les Petchénègues, et par la prise de Philippopolis.

Mais le Nord semblait être, dans ce temps, une pépinière inépuisable de guerriers. Quatre cent mille Scythes s'avancent de nouveau en Thrace; l'empereur marche contre eux; malgré l'infériorité du nombre, il leur livre une grande bataille : la fureur déréglée des Barbares l'emporte sur la tactique grecque; Alexis, après des prodiges de bravoure, est vaincu; il rassemble ses débris, reçoit les secours que lui avait promis Robert, comte de Flandre, en revenant du pèlerinage de Jérusalem, et se met encore en campagne pour défendre sa capitale menacée.

Ses efforts et la vaillance des Français ne peuvent triompher des Barbares; ils remportent une troisième victoire. L'empereur, sans perdre courage, quoiqu'il n'eût plus de soldats, rassemble un grand nombre de paysans, les arme, les exerce, harcèle l'ennemi, emploie la ruse au défaut de la force, reçoit des renforts, tend un piége aux Scythes, les trompe par une frayeur feinte, et tandis qu'ils se livrent au pillage, tombe inopinément sur eux.

Par ses ordres, différentes colonnes les entourent, les attaquent de toutes parts et coupent leur retraite : cette ba-

taille termina une guerre de six ans ; la victoire des Grecs fut complète ; le massacre devint affreux ; on ne fit aucune grâce aux vaincus ; tous les Scythes périrent (an 1091). L'empereur rentra en triomphe dans sa capitale, et comme ce combat décisif avait eu lieu le 29 avril, le peuple chantait dans les rues des vers qui finissaient par ces mots : « Il s'en est fallu « d'un jour que la nation des Scythes n'ait pu voir le mois de « mai. »

La joie publique, d'abord vive, fut bientôt mêlée de tristesse par l'augmentation nécessaire des impôts, triste résultat des guerres, même les plus heureuses.

Ce surcroît des charges disposait au mécontentement ; un Arménien et un Français en profitèrent pour conspirer contre les jours de l'empereur. Alexis découvrit le complot et fit grâce de la vie aux coupables. Il visita ensuite et fortifia la frontière du nord pour se mettre à l'abri des courses des Dalmates.

D'autres périls le rappelèrent en Orient. Parmi les petits tyrans qui se disputaient les conquêtes faites sur les chrétiens, brillait un musulman nommé Zachas. Ce guerrier ambitieux et brave domina bientôt ses rivaux, s'empara des plus fortes villes, et se fit nommer roi d'Asie. Alexis employa toutes ses forces pour le combattre ; après des succès balancés, Jean Ducas et Constantin Dalassène le défirent sur terre et sur mer. Les Grecs reprirent Samos et ramenèrent à la soumission les Crétois, ainsi que les habitants de Chypre, qui s'étaient révoltés.

Cependant Zachas conservait encore une puissance redoutable. Alexis, ne pouvant le terrasser par les armes, le renversa par ses intrigues. Un sultan, nommé Soliman, était beau-père de Zachas ; l'empereur trouva moyen de lui persuader que son gendre voulait le détrôner. Soliman invite Zachas à se rendre chez lui, l'admet à sa table, l'enivre et le poignarde au milieu du festin.

Un autre orage menaçait l'empire : les Dalmates révoltés venaient d'élire un roi ; Alexis marcha contre eux et les vain-

quit : ce qui fit dire à Anne Commène que son père ajoutait sans cesse victoires sur victoires pour en former comme une couronne.

Pendant cette campagne, une audacieuse conspiration mit les jours de l'empereur en grand danger. Nicéphore, fils du célèbre empereur Romain Diogène, comblé de bienfaits par Alexis, ne pouvait se consoler de la perte d'un trône, enlevé à sa famille. Ce jeune prince, remarquable par sa figure, par son courage, par ses talents, était parvenu à se faire un grand nombre de partisans dans le peuple et dans l'armée. D'abord, il solda un assassin pour poignarder l'empereur. Cet homme, déguisé en mendiant, s'approche d'Alexis; mais, ne pouvant tirer son poignard, il le croit enchaîné par un pouvoir divin, se trouble, se repent, déclare son crime et reçoit son pardon.

Quelque temps après, Diogène, armé d'un glaive, entre la nuit dans la tente d'Alexis, espérant le tuer pendant son sommeil; une femme de l'impératrice, qui veillait, se lève et l'effraie. Alexis, qui l'aimait, lui pardonne encore par une générosité trop imprudente.

L'implacable Diogène poursuit ses projets. Sa conjuration devient plus vaste, plus menaçante; elle est découverte : on arrête le coupable ; la torture lui arrache l'aveu de son crime. Il est jeté en prison.

L'empereur convoque tous les officiers de l'armée; la plupart d'entre eux, se sentant coupables, frémissaient de crainte à sa vue; il leur rappelle ses travaux, ses bienfaits, sa clémence pour Nicéphore. « L'ingrat, dit-il, abusant de « ma patience, en a profité pour séduire un grand nombre « de mes compagnons d'armes; il voulait monter au trône en « vous rendant complices d'un parricide. Je l'aurais puni « faiblement s'il n'avait attenté qu'à mes jours. Son plus « grand crime à mes yeux, c'est de vous avoir rendus cou« pables. Cependant je vous pardonne à tous; cessez de « craindre mon ressentiment; j'ai tout su et tout oublié. »

A ces mots, les assistants fondent en larmes. Sa générosité, sa clémence, excitent l'admiration, réveillent les re-

mords, inspirent l'amour; tout retentit d'acclamations et d'éloges; et ce jour, qui semblait devoir être si funeste pour l'empereur, devint, par sa grandeur d'âme, le plus glorieux de son règne.

A peu près à la même époque, un imposteur qui se disait fils aîné de Romain Diogène se retira chez les Comans, souleva ces Barbares et les excita à prendre les armes pour le placer sur le trône d'Orient. Leur nombreuse et redoutable armée battit d'abord les Grecs et vint assiéger Andrinople.

L'empereur, toujours attaqué et toujours infatigable, conduisit ses troupes contre eux. Mais, à la vue de l'ennemi, elles paraissent découragées par la foule immense des Barbares. Les deux armées étaient en présence; un guerrier d'une stature colossale s'approche du camp des Grecs, et défie en combat singulier le plus vaillant d'entre eux. Sa grandeur gigantesque, son air farouche, ses pesantes armes répandent l'effroi; personne n'ose se mesurer avec lui. Alexis, indigné de cette lâcheté, sort du camp, combat le Barbare et le tue. Cet exploit chevaleresque réveille le courage et l'espoir de ses troupes. Il profite de leur enthousiasme, attaque l'ennemi et le force à la retraite.

Un Grec qui lui était dévoué se défigure le visage, feint d'avoir été maltraité par lui, se rend dans le camp du faux Diogène, s'empare de sa confiance, et l'attire dans une ville où il est pris et jeté dans les fers. Le châtiment de cet imposteur consterna les Comans, qui rentrèrent dans leur pays.

L'empereur n'avait plus d'adversaires que les Turcs, qui le harcelaient sans cesse. Il avait imprudemment demandé contre eux des secours aux princes d'Occident, mais il ne tarda pas à s'en repentir; et la masse épouvantable d'alliés que l'enthousiasme religieux et militaire du siècle lui amena devint pour l'empire un poids plus accablant et non moins redoutable que les armes des infidèles.

CHAPITRE XXVIIII.

CROISADES.

(Ans de J.-C. 1096-1100.)

Origine des croisades. — Tableau de Jérusalem à l'époque des pèlerinages. — Mission de l'ermite Pierre. — Exhortation du pape Urbain II en France. — Première croisade. — Désordres des premiers croisés, commandés par l'ermite Pierre. — Leurs ravages en Hongrie. — Leur défaite par les Bulgares. — Vengeance de Pierre. — Sa défaite et sa fuite. — Ordre de l'empereur à l'égard des croisés. — Arrivée de Pierre à Constantinople. — Sa présentation à Alexis. — Sa déclaration à l'empereur. — Conduite politique d'Alexis à l'approche des croisés. — Destruction des premiers croisés. — Croisade de Godefroi de Bouillon. — Portrait de ce prince. — Position critique et habileté d'Alexis. — Premières hostilités. — Négociations entre Godefroi et Alexis. — Nouvelles hostilités. — Traité entre Godefroi et Alexis. — Invasion de Boëmond, fils de Robert Guiscard. — Sa soumission à l'empereur. — Témérité de Robert de Paris. — Fierté de Tancrède et de Richard. — Méfiance de Boëmond. — Querelles religieuses. — Nouvelle arrivée des croisés, entre autres Raymond. — Fierté du comte de Toulouse. — Marche des croisés sur Nicée. — Siége de cette ville. — Tableau des deux armées. — Origine des armoiries et du blason. — Première bataille. — Victoire des chrétiens. — Reddition de Nicée à Alexis. — Marches et échec des croisés en Asie. — Leur victoire sur les infidèles. — Leur désastre causé par la famine. — Division entre les croisés. — Conquêtes et souveraineté de Baudouin. — Siége d'Antioche par les croisés — Leurs honteux excès. — Leur repentir et leur pénitence. — Cruauté de Boëmond. — Ambassade du calife d'Égypte aux croisés. — Réponse de Godefroi aux ambassadeurs. — Victoire des croisés sur les Turcs. — Ligue des gueux. — Dispute entre Boëmond et Godefroi. Trahison du renégat Phyroux. — Prise d'Antioche par les croisés. — Armement des musulmans. — Blocus d'Antioche par les Turcs. — Désastre parmi les croisés causé par la famine. — Retraite d'Alexis. — Courage rendu aux croisés par deux prêtres. — Bataille décisive entre les Sarrasins et les croisés. — Victoire complète des croisés. — Perte de cent mille Sarrasins. — Marche des croisés sur Jérusalem. — État de leur armée. — Convention entre les croisés. — Leur arrivée à Jérusalem. — Leurs préparatifs de siége. — Première attaque des Turcs. — Témérité, danger et bravoure de Tancrède. — Assauts des croisés. — Leur entrée dans Jérusalem. — Horrible massacre des Turcs. — Humilité de Godefroi et des croisés. — Élection de Godefroi comme roi. — Nouvelle apparition des Turcs. — Dernière victoire de la première croisade. — Dispersion des croisés. — Mort de Godefroi, remplacé par Baudouin.

Si Rome, après avoir été la reine du monde idolâtre, était devenue la capitale du monde chrétien, il existait encore une autre ville plus sainte aux yeux des adorateurs du Christ : c'était l'antique Sion, c'était Jérusalem, berceau de la foi;

elle renfermait dans son enceinte le tombeau du Sauveur.

De tout temps les chrétiens crurent se sanctifier en allant visiter le saint-sépulcre. Depuis le règne de Constantin, ce zèle s'accrut; les pèlerinages devinrent plus fréquents; les Romains, vaincus sur la terre, ne semblèrent bientôt plus occupés qu'à conquérir le ciel.

Les passions changeaient d'objet : l'Église prenait la place de l'État; la chaire, celle de la tribune, et les saints succédaient aux héros.

Lorsque Genséric et Alaric eurent livré Rome au pillage et enchaîné le peuple-roi, plusieurs illustres familles romaines vinrent s'établirent à Jérusalem. La piété ardente d'Hélène et le zèle des premiers successeurs de Constantin attirèrent dans cette cité une nombreuse population, de grandes richesses, et l'embellirent de monuments magnifiques.

Julien voulut vainement y renverser la croix et relever le temple de Salomon. Depuis, Cosroès y porta la désolation, profana les lieux saints, détruisit les édifices, dispersa les chrétiens, et en livra un nombre immense à la vengeance cruelle des Juifs.

Héraclius chassa ces conquérants barbares, replanta la croix dans Jérusalem, releva ses murailles, et y ramena la paix ainsi que la richesse.

Ce triomphe fut brillant, mais de courte durée. Mahomet parut; le fanatisme guerrier des Arabes inonda le monde, depuis l'Inde jusqu'à Cadix. On vit en peu d'années la Palestine et la Phénicie soumises, l'Égypte et l'Afrique subjuguées, l'Espagne conquise, la France envahie; l'Europe, sans la victoire de Charles-Martel, aurait subi la loi de l'Alcoran.

Les infidèles, maîtres de la Sicile, portèrent leurs armes dans l'Italie et l'effroi dans Rome. Les Grecs, les Lombards et les héros normands luttèrent péniblement contre eux pendant un siècle.

Les Persans, rangés sous l'étendard des successeurs de Mahomet, franchirent les faibles barrières du Tigre et de l'Euphrate, se répandirent comme un torrent dans la Syrie;

l'Asie Mineure était ravagée par eux, leurs vaisseaux parcouraient l'Archipel, leurs armées assiégeaient Constantinople : cette seconde Rome ne dut son salut qu'à la force de sa position et à la découverte du feu grégeois.

Depuis longtemps Jérusalem isolée et privée de secours était devenue la proie des Sarrasins. Les chrétiens y furent livrés à tous les outrages d'une haine féroce, à toutes les persécutions d'un fanatisme barbare; ils ne jouirent de quelque trêve et de quelque repos que sous le règne du fameux Haroun-al-Raschid.

Ce calife, trop fort pour être cruel, trop grand pour être injuste, trop habile pour être intolérant, permit aux chrétiens, moyennant un léger tribut, de venir visiter les saints lieux. Il envoya même, dit-on, les clefs du saint-sépulcre à Charlemagne. Cette sage politique étendit sa gloire, enrichit ses États. Jérusalem redevint le but des voyages religieux et commerçants des Européens, comme la Mecque était celui des pèlerins de l'Afrique, de l'Égypte et de l'Asie.

Les pèlerinages se multiplièrent; le désir du gain y contribuait autant que la religion. Jamais d'ailleurs les liens du commerce entre l'Orient et l'Occident n'avaient totalement cessé, même dans le temps des plus vives persécutions. L'intérêt, peut-être plus encore que la gloire, aime à surmonter les obstacles, à braver les périls. On sait qu'en France, sous le règne de Gontran, les vins de Gaza étaient connus et recherchés; les pierreries et les soies de l'Asie brillèrent dans le trésor de Dagobert. Venise, Gênes et Marseille fondaient leurs richesses et leur puissance sur le commerce qu'elles entretenaient avec les ports de l'Asie Mineure, de l'Égypte et de la Phénicie. Leurs négociants se montraient en grand nombre dans les foires d'Alexandrie, de Bagdad, et au Caire.

Les Arabes, vainqueurs du monde, éprouvèrent bientôt le sort de tous les conquérants. La fortune et le pouvoir enivrèrent et amollirent les califes Fatimites; l'ambition des émirs atténua l'autorité de ces monarques, ils profitèrent de leur faiblesse. La tyrannie devint plus insupportable en se

divisant; au lieu d'un maître, les peuples gémirent sous une foule de despotes, et comme la cruauté est presque inséparable de la mollesse, le sang des chrétiens coula par torrents.

Les gémissements de Sion retentirent dans l'Occident; Pise, Gênes et Bozon, roi d'Arles, brûlant de venger l'Europe outragée et la religion souffrante, firent une expédition sur les côtes de Syrie et de Phénicie.

Il semblait que les périls du pèlerinage en augmentassent l'ardeur; plus ces voyages offraient de dangers, plus ils devenaient méritoires et glorieux. L'Église les ordonnait alors comme pénitence aux pécheurs; les crimes commis sur les bords de la Seine, de la Tamise, du Rhin, du Tage et du Tibre, devaient se laver dans les eaux du Jourdain.

A cette époque, les chefs des nations européennes étaient plutôt rois de nom que d'effet. Une noblesse guerrière, fière et turbulente, avait usurpé leur autorité : chacun de ces guerriers était maître, général, juge et tyran dans sa seigneurie. Les gouvernements, sans force et sans frein, n'offraient que le triste tableau d'une anarchie féodale et barbare.

Le glaive jugeait les procès; l'or absolvait du meurtre; l'ignorance couvrait l'Occident de ténèbres. On n'y voyait presque briller d'autre vertu que la bravoure, et une dévotion plus superstitieuse que morale. Le clergé seul conservait en dépôt quelques traces des lumières de la Grèce et de Rome, et quelques principes de l'antique charité chrétienne. Aussi les peuples et les rois avaient recours, les uns à sa protection et à sa justice, les autres à son crédit et à sa science.

C'est ce qui rendit peu à peu l'Église si influente; elle abusa souvent de son pouvoir, mais souvent aussi elle s'en servit sagement pour adoucir, pour réprimer les mœurs féroces de cette noblesse hautaine et belliqueuse.

Au lieu d'exil, elle imposa le voyage de la Terre-Sainte aux criminels puissants; et, comme la licence, l'orgueil et les passions rendaient ces crimes journaliers et nombreux,

les mers et les routes qui conduisaient en Asie, se virent couvertes d'une foule de pèlerins pénitents.

Il n'était pas de forfaits qu'on ne pût expier par ce voyage; aucune gloire n'égalait celle qu'on attachait à ces courses périlleuses. Les comtes de Flandre, d'Anjou, de Verdun, de Barcelone, ainsi que le duc de Normandie, père du conquérant, suivis de nombreux vassaux, allèrent pleurer au pied du saint-sépulcre les excès de leur ambition, dans lesquels ils retombaient à leur retour.

En 1054, l'évêque de Cambrai partit pour la Palestine avec trois mille pèlerins. Plus tard on en vit sept mille entreprendre ce voyage à la suite de l'archevêque de Mayence et de plusieurs évêques du Rhin. De telles caravanes ressemblaient déjà à des détachements d'armée, et ces pèlerinages nombreux étaient, pour ainsi dire, l'avant-garde des croisades.

Une révolution dans l'Orient augmenta le malheur des chrétiens, l'ardeur des pèlerinages, le zèle pour la foi, la haine contre les musulmans, et la crainte de voir leurs armes reparaître et s'étendre dans l'Occident.

Le courage des Arabes s'était affaibli; une troupe de Turcs, Scythes ou Tartares, venus des rives de l'Oxus, reçus dans l'armée de Perse, embrassent la religion mahométane, Togrul, leur chef, s'empare du pouvoir : maître de l'empire de Xerxès, il renverse l'autorité des califes, et commence le règne de la dynastie des Seldjoucides.

Sous ses successeurs, la Syrie, conquise ainsi que la Palestine, est livrée au pouvoir anarchique d'un grand nombre de sultans et d'émirs, qui versent sur ces belles contrées plus de malheurs encore que l'oligarchie féodale n'en faisait éprouver à l'Europe.

Le joug qui pèse sur les chrétiens devient plus dur : on outrage, on massacre les pèlerins dans Jérusalem.

Cette ville infortunée ne pouvait espérer sa délivrance des empereurs qui régnaient à Constantinople. Cet empire était en pleine décadence; les Grecs efféminés ne montraient

alors que des armées plus imposantes par leur appareil que redoutables par leur courage. On y voyait plus de Barbares que de nationaux : les soldats, effrayés de la fatigue et du travail, faisaient porter leurs armes sur des chariots légers. Quelques princes guerriers relevaient en vain momentanément leurs trônes et leur gloire; l'ambition des grands les laissait peu régner; en quelques années, on avait vu onze empereurs assassinés.

A milieu de cette corruption des mœurs, de cet abattement des courages, de ce raffinement dans le luxe et dans les vices, « il était devenu impossible aux Grecs, dit un historien, de supporter un bon prince et de bonnes lois. »

Les successeurs de Constantin, menacés par les Turcs, assaillis par les Scythes, loin de pouvoir délivrer Jérusalem, demandaient eux-mêmes des secours pour conserver leur trône chancelant. Ces secours ne pouvaient venir que de l'Occident; mais si l'Occident conservait plus de vigueur et renfermait plus de guerriers, l'anarchie, qui le désolait, rendait ses princes peu capables de former et de suivre régulièrement de grandes entreprises.

Les vestiges de l'empire de Charlemagne étaient effacés; on ne voyait en Europe que des rois sans argent et presque sans pouvoir, des grands divisés, des peuples asservis, des guerres sans plans, des lois sans exécution, des conquêtes sans résultats. Dans cette confusion générale, on comptait pour rien la liberté des hommes, et pour peu leur vie; la terreur régnait dans les campagnes: les cités n'offraient point d'asile; on ignorait les éléments du droit de la nature et du droit des gens; il n'existait de sécurité que dans les camps et dans les forteresses: on n'étudiait que la guerre, on ne respectait que la force.

Le pape, au sein de ce désordre, était le seul souverain qui jouit d'une puissance étendue : Rome redevenait la capitale du monde; l'Église était plus vénérée que la patrie, et le moine Hildebrand, armé du glaive de saint Pierre, déclarant son autorité universelle comme l'Église, et soutenant

que tous les royaumes faisaient partie du domaine du saint-siége, semblait ressusciter l'empire des Césars.

Telle était la situation de l'Orient et de l'Occident, lorsque les gémissements de quelques pèlerins et la prédication d'un ermite firent éclater, au milieu de ce chaos, un volcan qui arracha l'Europe de ses fondements pour la lancer sur l'Asie.

Déjà l'empereur Ducas avait imploré les secours des princes d'Occident; les querelles du pape Grégoire avec l'Allemagne et la France rendirent cette première démarche presque infructueuse. Cependant Pise, Gênes et d'autres villes envoyèrent des troupes en Afrique, et y défirent cent mille Sarrasins. Victor, alors souverain pontife, forma le projet d'enlever l'Asie aux infidèles; mais les occupations que lui donnèrent un antipape et l'empereur d'Allemagne le détournèrent de ce dessein. Enfin cette grande entreprise, dont les suites changèrent la face du monde, fut l'ouvrage d'un simple pèlerin, ou plutôt le parut; car les grandes révolutions, que le vulgaire attribue au génie de certains hommes, sont le fruit des siècles, l'œuvre des circonstances; et les hommes qui passent pour en être les auteurs ne font autre chose qu'en sonner l'heure, déjà marquée par le temps.

Un ermite né près d'Amiens, et nommé Pierre, ou vulgairement Cucupiètre, autrefois soldat, renonça au monde et prit le froc. Bientôt il entreprit le pèlerinage de Jérusalem : là, exalté par la prière et par le jeûne, ému par l'aspect des ruines du saint-sépulcre, irrité des outrages prodigués aux chrétiens par les infidèles, pénétré de respect à la vue des cheveux blancs et de la figure vénérable du patriarche Siméon, il se prosterna respectueusement à ses pieds. versant des larmes de douleur et d'indignation : « Nos iniquités, « lui dit le pontife, ont détourné de nous le regard du Sei- « gneur. L'Asie est au pouvoir des musulmans, l'Orient est « tombé dans la servitude. Quand la source de nos afflictions « sera comblée, quand Dieu sera touché de nos misères, il « parlera aux cœurs des princes de l'Occident, et les enverra

« au secours de la ville sainte. » Ces paroles enflamment l'ermite d'un enthousiasme religieux; il jure de porter en Europe les vœux des chrétiens; la passion qui agitait son âme exalte son imagination. Une nuit, prosterné devant le saint-sépulcre, il croit voir la Vierge apaisant le courroux du Sauveur; il croit entendre Jésus-Christ lui dire : « Pierre, « lève-toi, cours annoncer à tes frères les tribulations de « mon peuple; il est temps que les saints soient délivrés et « mes serviteurs secourus. » Pierre n'hésite plus, il se voit, comme Moïse, destiné à opérer des prodiges, à changer le cœur des rois. L'ermite, brûlant de zèle, traverse les mers, vole en Italie, se jette aux pieds d'Urbain II, et lui annonce la mission divine dont il est, dit-il, chargé. Le pape saisit avec ardeur cette occasion favorable pour exécuter le vaste projet conçu par ses prédécesseurs, Grégoire et Victor.

L'ermite Pierre, autorisé par le pontife, parcourt l'Europe, raconte les malheurs de l'Asie, les fureurs des infidèles, l'oppression des chrétiens, les ruines du saint-sépulcre; il émeut les esprits, touche les cœurs, échauffe le zèle, enflamme l'ambition; il promet la gloire sur la terre, le bonheur dans le ciel. On croit voir un saint, entendre un prophète, et partout les guerriers, accoutumés à détester, à chercher à combattre les Sarrasins en Espagne, en Sicile, en Calabre, en Afrique, se sentent saisis d'une ardeur nouvelle; partout un long murmure de pitié pour les chrétiens d'Orient et de colère contre les Sarrasins, leurs persécuteurs, annonce l'orage et présage la tempête.

Dans ce même moment, Alexis Comnène, imprudent dans ses craintes, imprévoyant dans sa politique, écrivait au pape pour lui représenter la détresse de l'empire d'Orient et la nécessité de le secourir. « Les Sarrasins, disait-il, autrefois « maîtres de l'Italie, de l'Espagne et de la moitié de la « France, viennent de conquérir l'Asie; ils sont aux portes « de Constantinople, et de là menacent encore l'Occident. »

L'empereur, pour engager les chrétiens à le défendre, employait tous les moyens propres à réveiller la pitié, à ex-

citer l'intérêt, à échauffer l'ambition. Les Latins disent même, ce qui est peu vraisemblable, que, dans l'espoir d'enflammer l'ardeur d'une noblesse aussi passionnée pour l'amour que pour la gloire, il offrait à leurs regards le tableau attrayant des délices de l'Asie, des voluptés de l'Orient, et de la beauté des femmes grecques. La haine des historiens d'Europe contre Alexis a pu seule supposer une pareille inconvenance, dans une lettre écrite par un empereur au chef de l'Église.

Ce qui paraît certain, c'est que, dans le désespoir où le progrès des armes turques jetait ce prince, il écrivait au pape que, s'il devait un jour perdre l'empire, il s'en consolerait pourvu que la Grèce échappât aux barbares soldats de Mahomet, et trouvât un asile sous les lois des princes latins.

Urbain convoqua un concile à Plaisance, et fut obligé, par la foule des assistants, à tenir cette assemblée au milieu des champs. L'Italie montra dans ce premier instant beaucoup de pitié pour les malheurs de Jérusalem, mais peu de disposition à la délivrer. Les récentes et longues guerres soutenues en Calabre et en Sicile contre les Sarrasins faisaient connaître, là plus qu'ailleurs, les périls et les difficultés d'une telle entreprise; cependant le fougueux Boëmond, fils de Robert Guiscard, et les preux normands répondaient avec ardeur aux vœux du pontife, moins par piété que par ambition. Boëmond, ennemi d'Alexis, songeait plus à conquérir Byzance qu'à délivrer Jérusalem.

Le pape, certain de trouver en France des esprits plus inflammables, y courut, et rassembla un concile à Clermont, en Auvergne. Tout le clergé, tous les princes, tous les chefs, tous les guerriers de cette nation ardente, mobile, belliqueuse, qui, dans tous les siècles, comptant la mort pour rien et l'honneur pour tout, fit briller ses armes dans toutes les parties du monde, se rassemblèrent en foule à la voix du pontife romain.

Urbain ordonna aux Français de venger Dieu, de délivrer

son tombeau, de châtier les profanateurs du berceau de la foi, d'exterminer les destructeurs de l'Église ; au nom de la Divinité, il promit à ceux qui s'armeraient pour un but si saint le pardon de toutes leurs offenses et une éternelle félicité dans le ciel.

Il défendit toute guerre entre les particuliers, pendant la durée de cette sainte expédition, menaça des foudres de l'Église les perturbateurs de la *trève de Dieu*, et mit sous la sauvegarde de la religion les veuves, les orphelins, les marchands, les laboureurs et les artisans. Ainsi, par un étrange jeu du sort, la sanglante et pieuse folie des croisades devint une première aurore de justice et de paix pour l'Europe, une première digue contre l'anarchie féodale, une première force donnée aux rois contre les grands, et un premier bienfait pour les peuples.

Pierre prit la parole après Urbain. Son éloquence grossière, mais franche, vive, passionnée, transporta l'imagination des assistants en Asie, ils y virent la religion outragée, les monuments détruits, le tombeau du Seigneur profané, l'Europe méprisée, avilie, les pèlerins massacrés, leurs femmes livrées aux violences des infidèles, Antioche conquise, Éphèse pillée, Nicée soumise, les barbares enfants de Mahomet prêts à franchir les remparts de Constantinople, et à se répandre comme un torrent dans la Hongrie, dans l'Allemagne et peut-être bientôt au delà du Rhin.

Réveillant alors des souvenirs chers aux Français, il rappelle la gloire de Poitiers, le désastre de Roncevaux. Les ombres de Charles Martel et de Charlemagne, évoquées par l'ermite, semblent apparaître ; elles ordonnent par sa voix aux Français de défendre l'Europe, de venger l'Asie, de délivrer la cité sainte.

Parlant à l'ambition comme à la piété, il représente aux guerriers européens l'Asie avec tous les charmes que Moïse prêtait à la terre de Chanaan, lorsqu'il enflammait pour elle le courage des Hébreux.

Enfin, pour ajouter à sa voix une force divine, il termine

son discours par ces paroles de l'Écriture : « Celui qui aime « son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. « Quiconque abandonnera pour moi sa maison, son père, « ses enfants, sa famille et son héritage, sera récompensé « dans le ciel au centuple, et possédera la vie éternelle. »

A ces mots, l'enthousiasme ou plutôt le délire devient universel : tous les guerriers tirent leurs épées ; tout le peuple se lève et s'écrie : « Dieu le veut, Dieu le veut ! — Oui, dit « alors le pontife, ces paroles seront votre cri de guerre. « Jésus sort lui-même du tombeau ; il vous présente par mes « mains sa croix ; elle sera le signe de la réunion des enfants « d'Israël, la palme du martyre, le gage de la victoire ; elle « vous rappellera sans cesse qu'un Dieu est mort pour vous, « et que vous devez mourir pour lui. »

La plaine, les bois, les montagnes retentissent de vives acclamations. On déchire une immense quantité d'étoffes rouges, on en fait des croix que chacun s'attache sur la poitrine ; les Français se croisent, s'arment ; les autres peuples suivent leur exemple ; enfin l'Europe entière jure de faire triompher l'Évangile et d'exterminer les musulmans.

Dès ce moment, le cri de guerre se répète dans tout l'Occident ; les chrétiens semblent ne plus connaître de patrie que la Terre-Sainte. Conduits par des motifs différents, tous paraissent tendre au même but, et dans cette foule innombrable de croisés, guidés les uns par par la piété, les autres par l'ambition, beaucoup par la passion de la licence et du pillage, on voyait régner la même ardeur, le même courage, et l'on peut dire aussi le même délire.

L'exemple des chevaliers normands, parvenus à une grande fortune, à une haute célébrité par leur audace, et qui avaient conquis par leur épée des villes, des États et des trônes, enflammait d'ardeur et d'espérance une foule d'aventuriers.

Tous ceux qui ne possédaient rien, ou qui se voyaient accablés de dettes, couraient chercher fortune en Orient : les hommes souillés de crimes achetaient l'impunité en s'armant

pour venger l'Église, et croyaient échapper à leur conscience ainsi qu'aux lois en prenant la croix qui expiait et purifiait tout.

Les rois, dans l'espoir d'obtenir plus de sécurité par l'éloignement de leurs puissants vassaux et d'une noblesse turbulente, encourageaient de tous leurs efforts cette pieuse folie.

Enfin, les prêtres, dont ce grand armement accroissait l'influence, prodiguaient les promesses et multipliaient les faux miracles pour éblouir et entraîner les esprits.

On vit dans ce soulèvement de l'Europe quelques chefs, quelques princes vertueux, tels que Raymond, comte de Toulouse, et Godefroi, duc de Bouillon, ne suivre dans leurs vastes desseins que l'impulsion d'un zèle sincère, la voix d'une pitié généreuse et les conseils d'une politique sage. Mais ils furent en petit nombre : leur but véritable était de secourir les chrétiens opprimés, de sauver l'empire d'Orient, et d'opposer une digue à la fureur belliqueuse et fanatique des musulmans, dont le cimeterre avait récemment menacé l'Europe d'une entière destruction.

Ceux-là conduisirent seuls leur entreprise avec méthode et prudence : ce fut à leur sagesse courageuse, à leur politique loyale, que la première croisade dut ses succès et sa gloire. Les autres parcoururent, dévastèrent le monde, s'écoulèrent et disparurent avec la rapidité d'un torrent.

Les premières bandes qui s'armèrent et qui partirent furent, pour ainsi dire, la populace des croisades. C'était un amas confus d'aventuriers avides de butin, de jeunes gens obérés, de moines fanatiques, de femmes sans pudeur, d'enfants sans famille, d'hommes sans aveu de toutes les nations.

L'ermite Pierre, qui savait mieux prêcher que combattre, se mit à la tête de cette foule désordonnée (an 1096). Son lieutenant fut un gentilhomme appelé Gauthier, auquel on avait donné le surnom de *Sans-Argent,* parce qu'il ne possédait que son épée.

Cette armée de pèlerins, mêlant ridiculement la débauche

à la dévotion et la cruauté au fanatisme, traverse l'Allemagne et arrive en Hongrie. Le roi Coloman les accueille; mais, comme le gouverneur de Belgrade ne leur accorde qu'avec économie les subsistances nécessaires, ils se dispersent dans les campagnes, pillent les villages et détruisent les troupeaux.

Alors cent quarante mille Bulgares tombent sur ce premier corps, commandé par Gauthier, et en font un affreux carnage. Leurs débris protégés et rassemblés par Nicétas, gouverneur de Bulgarie, parurent enfin sous les murs de Constantinople.

Peu de temps après, l'ermite Pierre, avec le reste de l'armée, arrivé à l'embouchure de la Save, aperçut les cadavres de quelques croisés de son avant-garde attachés à des potences. A cette vue, les pèlerins guerriers entrent en fureur; Burel d'Estampes, chevalier français, les excite à la vengeance; il prend d'assaut une petite ville voisine de Belgrade. Pierre, qui oubliait, comme général, la charité qu'il avait prêchée comme ermite, ordonne le pillage de la ville. Quatre mille Hongrois y sont massacrés; Pierre fait pendre tous les prisonniers, et poursuit sa route.

Les Hongrois s'arment et maltraitent son arrière-garde; les désordres se renouvellent et attirent un juste châtiment. Les Bulgares viennent en foule livrer bataille aux croisés, triomphent facilement de leur courage indiscipliné, les taillent en pièces, s'emparent de leurs caisses, et enchaînent leurs femmes et leurs enfants.

Pierre prit la fuite avec cinq cents hommes. Lorsque tous ceux qui étaient échappés au carnage le rejoignirent, il reconnut que ce combat lui avait coûté dix mille hommes.

L'empereur, informé par Nicétas de ces événements, écrivit à l'ermite une lettre sévère, lui défendit de séjourner plus de trois jours dans aucun lieu, et ordonna au commandant de ses troupes de surveiller soigneusement la conduite des croisés, en même temps qu'on pourvoirait à leur subsistance.

Bientôt Pierre vint joindre son camp à celui de Gauthier et fut conduit au palais d'Alexis. La taille courte, le vêtement sale et la mine basse du général ermite excitèrent d'abord la surprise et le mépris de la cour d'Orient; mais lorsqu'il eut pris la parole, le feu de ses regards, la chaleur de son zèle, la véhémence de son discours, firent sur les Grecs une vive impression, et le dédain se changea en respect.

L'ermite annonça à l'empereur qu'un grand nombre de princes, d'évêques, de ducs, de comtes et de guerriers de l'Occident, marchant sur ses pas, accouraient dans le dessein d'enlever le saint-sépulcre aux infidèles.

Cette nouvelle donna aux Grecs plus de craintes que d'espérances. En effet, pouvait-on voir sans effroi fondre tout à coup sur l'empire une foule belliqueuse de guerriers ambitieux, « dont le nombre, dit Anne Comnène, n'était pas « plus facile à compter que les feuilles des bois, les sables « du rivage et les étoiles du ciel? »

Alexis conseilla d'abord à l'ermite d'attendre les autres croisés avant d'entrer en campagne; mais ce prince ne tarda pas à sentir le danger de garder longtemps de tels hôtes. Étrangers à toute discipline, bravant les lois divines ainsi que les lois humaines, ces pèlerins brigands pillaient les campagnes, brûlaient les maisons de plaisance, dépouillaient les églises et dévastaient les environs de la capitale.

Alexis commença dès lors à redouter le désastreux secours qu'il avait imprudemment demandé. A la même époque, le pape lui écrivit que les plus vaillants princes de l'Europe marchaient vers l'Orient, à la tête de trois cent mille soldats déjà levés et armés. Cette nouvelle le fit trembler : il prévit que les chrétiens lui donneraient bientôt plus d'embarras que les Turcs; et dès lors il résolut de se défendre contre les premiers par la ruse, et contre les autres par les armes. De là vint la différence des deux portraits opposés que l'histoire nous a laissés de ce prince : l'Orient le célébra comme un guerrier intrépide, comme un habile capitaine, comme un monarque juste et généreux, tandis qu'on le représenta dans

l'Occident sous les traits d'un général timide, d'un prince faible, d'un politique fourbe et d'un allié perfide.

L'empereur, dans le dessein d'éteindre la flamme musulmane qui consumait quelques villes de ses provinces, avait attiré sans prévoyance un torrent européen qui allait inonder et renverser l'empire. Le seul moyen qui lui restât pour se préserver d'un si grand péril était de diviser la masse de croisés qui fondait sur ses États, et d'envoyer successivement en Asie leurs différentes colonnes, dès qu'elles arrivaient près de sa capitale.

Son premier soin fut de se débarrasser de la foule tumultueuse commandée par l'ermite. Il la fit passer à Nicomédie, et de là dans le port de Cibotus où quelques Anglais s'étaient réfugiés pour fuir la tyrannie des Normands, conquérants de leur patrie.

Pierre et Gauthier, arrivés en Asie, méprisèrent les conseils des Grecs expérimentés, qui leur conseillaient d'attendre des renforts avant de combattre ; marchant sans ordre et sans prudence, ils s'avancèrent sur le territoire de Nicée. Leur avant-garde fut taillée en pièces par les Turcs, et Renaud, qui la commandait, se fit musulman pour éviter la mort.

Soliman s'approchait pour les attaquer : Gauthier lui livra bataille et la perdit. Son armée, composée de vingt-cinq mille hommes, fut totalement détruite ; trois cents Français seuls gagnèrent, en combattant, une forteresse qui leur servit d'asile. Pierre vint chercher un refuge à Constantinople, et Alexis vit sans peine la ruine d'une troupe d'insensés, qui s'étaient plutôt conduits en brigands qu'en soldats.

Une armée de croisés allemands avait marché sur les pas de celle de Pierre. A peine en route, ils se livrèrent à la débauche et aux plus honteux excès : les Bavarois les surprirent dans l'ivresse, les désarmèrent et les égorgèrent.

Cent mille autres croisés, français, anglais, lorrains et flamands, commencèrent à signaler leur zèle aveugle pour la foi chrétienne en massacrant tous les Juifs qui habitaient les

bords du Rhin. Au milieu de cette foule de furieux, l'évêque de Worms montra seul de l'humanité; il enleva quelques victimes à leur rage.

Coloman, roi de Hongrie, informé des crimes commis par ces misérables, leur ferma les portes de Belgrade. Tandis qu'ils voulaient les forcer, les Hongrois, se précipitant sur eux, les dispersèrent et les détruisirent si complétement que le comte Émicon, qui les commandait, échappa presque seul à ce désastre. Ces fous furieux avaient pris pour guides et pour conseil dans leur marche une chèvre et une oie, qu'ils croyaient animées de l'esprit divin.

Ainsi périrent ces premières bandes fanatiques, qui montaient à plus de trois cent mille hommes. Elles ne se firent connaître que par leurs extravagances, par leurs forfaits, et par la violence de leur effrayante invasion, qui n'eut que la durée d'un orage.

Ce premier débordement d'un fanatisme sans piété, d'une licence sans frein, rendit tellement méprisables ceux qui composaient ces hordes vagabondes, que l'excès même de leur malheur n'excitait pas la pitié, et, chose horrible à dire, trois cent mille hommes furent détruits sans être plaints.

L'histoire ne compte pas même leur désastreuse expédition au nombre des croisades; elle n'a donné ce nom qu'au premier armement régulier qui traversa l'Europe sous les ordres de Godefroi de Bouillon, duc de la basse Lorraine, et descendant de Charlemagne par les femmes,

Cet illustre guerrier, sincère dans son zèle, pur dans sa foi, intrépide, prudent, ferme, modeste, vertueux, libéral, imposait le respect par sa sagesse à la noblesse fougueuse qui marchait sous ses ordres; il excitait à la fois la crainte et l'admiration de ses ennemis par la force de son bras et par ses exploits prodigieux : Godefroi fut tout ensemble un héros de fable et d'histoire. Il aurait été digne d'être peint par un Plutarque, il mérita d'inspirer le Tasse.

Animé par le désir ardent de venger les chrétiens opprimés, de sauver l'empire d'Orient, et d'opposer une borne aux

conquêtes menaçantes des Sarrasins, il vendit son duc pour payer des soldats. Son exemple excita l'émulation : toutes parts on vit accourir sous ses enseignes de nob preux qui se dépouillaient comme lui de leurs biens, sa fiaient leurs terres pour le suivre, ou vendaient aux com nes une liberté que, dans ce siècle, on n'était ni assez écl pour réclamer, ni assez fort pour conquérir, ni assez gé reux pour donner.

Ses frères, Eustache de Boulogne et Baudouin, s'armère avec lui : dix mille cavaliers, soixante-dix mille fantass aguerris, partirent de France sous les ordres de Godefroi, 10 août 1096. Ils avaient à leur tête la fleur de la noblesse raine, allemande et française. Cette armée, dont le but ét de conquérir et non de ravager, traversa paisiblement l'A lemagne.

Le roi de Hongrie, Coloman, conclut avec Godefroi, da une conférence, un traité que, des deux parts, on exécu de bonne foi ; et lorsque les croisés arrivèrent à Néiss, ils trouvèrent en abondance les vivres que l'empereur avait o donné de leur fournir.

Cependant la marche de cette armée, d'autant plus imp sante qu'elle était plus régulière, inspirait de justes inqui tudes à l'empereur Alexis ; ce n'était plus, comme dans première expédition, la licence et le pillage, c'était l'amb tion européenne qu'il redoutait. Assis sur un trône miné p le temps, assailli par les Barbares, ébranlé par les Turcs, voyait fondre sur ses États une foule immense de légio belliqueuses et de chefs avides de conquêtes.

Il apprit qu'au moment où Godefroi s'avançait avec so armée et campait déjà près de Philippopolis, d'autres trou pes aussi nombreuses s'armaient dans le midi de la Franc sous les ordres de Raymond, comte de Toulouse. Sa craint fut au comble lorsqu'il sut que Hugues, comte de Verman dois, frère du roi Philippe Ier, Robert, comte de Flandre, Étienne, comte de Blois, ainsi qu'un grand nombre de prin ces, de ducs et de comtes, suivis de leurs vassaux, passaien

Italie dans le dessein de s'embarquer pour la Grèce, et devaient joindre leurs armes à celles du prince de Tarente, ce Boëmond, fils de Robert Guiscard, son ancien, son implacable ennemi : il n'ignorait pas que ce prince, ambitieux, hautain, fourbe, intrépide, éloquent, aspirait toujours au trône d'Orient, et qu'il se croisait plus réellement contre lui que contre les Sarrasins.

L'empereur, ne pouvant résister à cet orage par la force, résolut de le détourner par la ruse, et, quelques reproches que lui aient faits à cet égard les Latins, il n'en est pas moins vrai que jamais monarque ne se trouva placé dans des circonstances plus critiques et ne sut s'en tirer avec plus de prudence, d'adresse et de modération.

Son premier soin fut de se donner des otages capables de le garantir des intentions hostiles de Boëmond ; l'impatience française lui en fournit le moyen : Hugues le Grand, frère du roi Philippe, trop ardent pour attendre les autres croisés, trop confiant pour craindre quelque piége, s'embarqua suivi de peu d'officiers; arrivé près de Durazzo, il y fut accueilli avec respect, mais arrêté et conduit à Constantinople.

Godefroi, campé près d'Andrinople, apprend l'arrestation du comte de Vermandois, et réclame sa liberté : Alexis veut garder le prince comme garantie contre la répétition des désordres commis par les premiers croisés. Sur ce refus, la guerre est déclarée.

L'armée de Godefroi dévaste les environs de Sélembrye. Après plusieurs combats peu décisifs, l'empereur promet la liberté des otages ; les hostilités cessent et les croisés campent à la vue de Constantinople.

Dès ce moment les deux peuples, divisés comme les deux Eglises, furent en méfiance réciproque et presque continuelle. L'empereur ayant invité Godefroi à une conférence, le chef des croisés la refusa, redoutant les perfidies d'une cour dans laquelle l'habitude des révolutions avait souvent rendu le poison et le poignard familiers à la politique.

Les négociations furent longues et difficiles ; les croisés

voulaient laisser une partie de leurs troupes dans la Thra
tandis que l'autre combattrait en Asie; ils prétendaient p
séder les terres dont ils s'emparaient, et ériger pour eux
souveraineté les villes et les provinces qu'ils pourraient c
quérir sur les Sarrasins. Alexis, au contraire, exigeait qu
évacuassent le territoire voisin de sa capitale, qu'ils pas
sent tous successivement en Asie, et qu'ils y servissent s
ses ordres comme auxiliaires, dans le seul et loyal but
venger la religion, de délivrer l'empire et de lui rendre
provinces usurpées par les infidèles; enfin, si, pour p
de leurs services, il leur accordait des terres dans l'Orie
l'empereur prétendait qu'ils ne les possédassent que com
ses vassaux.

Les croisés appuyaient leurs prétentions par leur nomb
et par la force de leurs armes; Alexis, dans le dessein de
défendre, leur refusait des vaisseaux pour passer en Asie,
des vivres pour y subsister.

Les difficultés se prolongèrent, la guerre recommenç
Godefroi brûla plusieurs palais, s'empara du pont de Bl
quernes, et attaqua l'armée grecque, qui se défendit va
lamment.

A cette époque, l'impétueux Boëmond entrait déjà en M
cédoine : par des lettres pressantes il invitait Godefroi à n'
couter aucune proposition d'accommodement, à l'attend
et à s'emparer avec lui de Constantinople.

Le chef des croisés, plus modéré que le prince de Tarent
lui répondit qu'armé seulement pour la cause de Jésus-Chri
et pour la délivrance de Jérusalem, il ne prétendait poi
faire d'autres conquêtes, mais qu'au contraire il désira
sincèrement gagner l'amitié d'Alexis, afin d'assurer et d'a
célérer le succès de leur sainte entreprise.

Alexis fut informé de cette réponse, dont la loyauté di
sipa ses soupçons : pressé de se réconcilier avec Godefroi,
lui envoya son fils comme otage. Cette démarche aplan
tous les obstacles; le traité fut conclu.

La fierté française fit un sacrifice à la vanité orientale

Godefroi, accompagné des princes, des ducs, des comtes, des officiers de son armée, entra dans Constantinople et se rendit au palais. Alexis était assis sur son trône; Godefroi et les seigneurs s'agenouillèrent, baisèrent les pieds de l'empereur et lui prêtèrent foi et hommage; Alexis alors, présentant au chef des croisés les ornements impériaux : « Je sais, « lui dit-il, que vous êtes grand dans votre pays, et comme « je n'ignore point que votre justice et votre franchise sont « égales à votre puissance, je me repose sur votre sagesse, « non-seulement pour secourir mon empire contre les infidè- « les, mais encore pour le défendre contre cette foule d'é- « trangers qui m'arrivent de toutes parts. Recevez ces orne- « ments dont vous êtes digne, je vous adopte pour mon « fils. »

De ce moment la concorde fut rétablie. Le traité conclu ne renfermait que deux articles : Alexis promettait aux croisés de leur fournir des vivres, de les protéger, et de joindre ses troupes aux leurs; les princes, de leur côté, promettaient d'être fidèles à l'empereur, de lui rendre les villes dont ils s'empareraient en Asie, et lui juraient foi et hommage pour les terres qu'il leur permettrait de posséder.

Comme la sagesse et la fermeté de Godefroi ne pouvaient empêcher qu'une armée si nombreuse et composée de tant de peuples différents ne commît encore quelques désordres, Alexis pressa le départ des croisés; ils passèrent en Asie et campèrent à Chalcédoine.

Cependant l'objet du juste effroi d'Alexis, Boëmond, prince de Tarente, trop fameux dans la Grèce par les batailles d'Arta, de Larisse, de Janina, où son père et lui avaient vaincu l'empereur, s'avançait suivi d'une nombreuse infanterie et de dix mille cavaliers, parmi lesquels brillait le vaillant Tancrède, qui, selon les historiens du temps, valait à lui seul une armée.

Le nom de Boëmond répandait la terreur dans l'empire; ses troupes, dans leur marche, se livraient aux excès que la guerre seule autorise; l'armée grecque, qui le surveillait

et qui côtoyait ses flancs, s'empara de quelques maraudeurs. Tancrède, à la tête de mille chevaliers, fond sur les Grecs, et fait des prisonniers; ceux-ci déclarent que les hostilités qu'ils ont commises étaient ordonnées par l'empereur : tous les croisés alors demandent à grands cris la guerre. Boëmond apaise leur courroux, dissimule son ressentiment, rend la liberté aux prisonniers, s'approche de la capitale, prend un langage fier et menaçant, refuse une conférence, déclare qu'il ne consentira pas à un serment qui le choque, et se prépare à faire le siége de Constantinople.

Informé de ces nouvelles, le vertueux Godefroi, qui n'avait d'autre but que de maintenir la paix entre les chrétiens pour presser la guerre contre les infidèles, traverse le Bosphore, et par le poids de sa sagesse et de son autorité, fléchit l'orgueil de Boëmond.

Ce prince ambitieux cède, suit l'exemple des autres croisés, et vient jurer foi et hommage à l'empereur.

Alexis lui fit un accueil magnifique : l'amitié ne se montra que dans les paroles, la haine régnait au fond des cœurs; le luxe, les arts, l'industrie, la civilisation des Orientaux, excitaient plus la surprise des Latins que leur admiration : ils méprisaient la finesse, l'afféterie, la corruption et la mollesse des Grecs. Les princes d'Italie, de France et d'Allemagne, presque tous souverains dans leurs seigneuries, égaux entre eux, rivaux des rois, regardaient d'un œil dédaigneux le despotisme des empereurs d'Orient et la servitude de leurs courtisans.

De leur côté les Grecs, choqués des mœurs farouches, du caractère hautain, du ton grossier des guerriers de l'Occident, les traitaient de Barbares, et ne les haïssaient pas moins que les Turcs.

Au milieu de la cérémonie dans laquelle les princes rendaient hommage à l'empereur, un jeune comte français, Robert de Paris, choqué du faste orgueilleux de l'étiquette orientale, s'élance sur le trône d'Alexis, et s'asseoit insolemment à ses côtés. Baudouin le força d'en descendre, en lui dé-

rant qu'il fallait se conformer aux usages des pays où l'on yageait.

« Comment puis-je souffrir, dit le jeune guerrier, qu'un tel rustre demeure assis lorsque tant de grands capitaines sont debout? » L'empereur, accoutumé à feindre, demanda idement au Français quel était son nom et son rang. « Je suis, répond le chevalier, un noble d'antique race; il existe près de mon château une église dans laquelle doivent se rendre tous ceux qui veulent combattre et signaler leur nom par quelques exploits; j'y suis resté longtemps sans que personne ait eu l'audace de se mesurer contre moi. » Alexis sourit de cette réponse arrogante, avertit le Fran-is des périls où le jetterait son imprudence, et lui prédit e tous ceux qui s'écarteraient témérairement des colonnes rétiennes, soit en avant, soit en arrière, tomberaient infail-lement sous le cimeterre des infidèles.

Tancrède et son ami Richard, moins violents, mais aussi gueilleux que Robert, refusèrent de se soumettre comme oëmond à la prestation d'un serment qui les humiliait; ils rtirent brusquement de la cour, et passèrent sans ordre en ie.

Boëmond trouva dans son logement un grand festin ap-rêté, et en même temps une immense quantité de viandes i n'étaient point préparées : le Normand soupçonneux ne ucha point au festin, fit cuire les viandes par ses gens, et rut apprendre avec étonnement que les personnes de sa ite eussent mangé sans inconvénient les mets qu'on leur vait servis : Alexis, comme on le voit, avait prévu cet odieux upçon.

Le lendemain, lorsque le prince de Tarente traversa le palais, on le fit passer près d'un cabinet dont la porte était ouverte, et qui était rempli d'or, d'argent, de bijoux, de dia-mants et d'étoffes précieuses. Surpris de cette magnificence, le prince s'écria : « Si j'avais possédé ces richesses, j'aurais « conquis un royaume. — Elles sont à vous, » lui dit un mi-nistre de l'empereur : et on les porta dans sa maison. Boë-

mond les refusa d'abord; mais après une courte lutte ent son avarice et son orgueil, il les accepta.

Les prêtres des deux nations, dont le devoir eût été réveiller entre elles l'esprit de paix et de charité, augm taient encore leur mésintelligence. Les patriarches ne v laient point reconnaître la suprématie des papes; les Lat haïssaient et méprisaient les prêtres grecs comme hérétiqu et les Orientaux, ainsi qu'on le voit par le récit d'Anne C nène, ne pouvaient supporter l'humeur turbulente et b queuse du clergé latin. « Nos prêtres, dit cette prince « ne s'occupent que de prières et ne regardent que le c « tandis que les moines, les abbés et les évêques d'Occid « convoitent les biens, les grandeurs de la terre, quittent « églises pour les tentes, la crosse pour le glaive, et comb « tent comme de farouches soldats. »

Si ce reproche était juste, on pouvait en adresser d'aut aussi fondés aux prêtres de l'Orient. Ils déshonoraient l glise par leurs disputes éternelles, par leurs subtilités p riles, et chaque jour ils épaississaient les ténèbres qui co vraient l'antique patrie des sciences et des lettres. « Qua « je pense, dit Montesquieu, à l'ignorance profonde dans « quelle le clergé grec plongea les laïques, je ne puis m'e « pêcher de les comparer à ces Scythes dont parle Hérodo « qui crevaient les yeux à leurs esclaves, afin que rien « pût les distraire et les empêcher de battre leur lait. »

Deux peuples si divisés par les consciences, par les lo par les mœurs et par la politique, ne pouvaient vivre lon temps en bon accord : Alexis se hâta de faire embarqu pour l'Asie ces hôtes importuns.

Le torrent européen ne s'arrêtait point. D'autres troup de croisés se succédaient sans cesse. On vit d'abord arriv le comte de Flandre, ancien ami d'Alexis, et, peu de tem après, le duc de Normandie avec les comtes de Blois et de Boulogne. Leurs troupes, conduites par des chefs habiles, ne firent aucun dégât, et ces princes prêtèrent hommage sans difficulté. Néanmoins l'empereur, craignant de grands

rassemblements aussi difficiles à contenir qu'à nourrir, les renvoya promptement en Asie.

Enfin le plus puissant des croisés, et qui avait arboré le premier la croix, partit de France le dernier de tous, à la tête de cent mille hommes : c'était le fameux Raymond, comte de Toulouse, aussi brave et peut-être encore plus vertueux que Godefroi. Ce prince religieux, en s'armant pour l'Église, ne prévoyait pas que cette même Église proscrirait bientôt sa famille et prêcherait une nouvelle croisade contre ses descendants.

Malgré les lettres pacifiques d'Alexis et la sagesse de Raymond, le voyage de ce prince ne fut qu'une guerre continuelle contre les Comans, les Oures, les Bulgares et les Petchénègues, las de voir leurs terres foulées par tant d'étrangers.

Lorsque le comte de Toulouse arriva sous les murs de Constantinople, on lui parla de l'hommage qu'il devait prêter : « Je ne suis pas venu dans l'Orient pour y chercher un maître, dit ce vénérable comte, égal en puissance aux plus grands monarques : si l'empereur joint ses troupes à celles des croisés et s'il combat à notre tête, je lui obéirai comme à mon général, mais jamais comme à mon souverain. »

Ce refus, qui pouvait renverser tout l'ouvrage d'Alexis et réveiller les prétentions d'une foule de princes qu'on avait eu tant de peine à soumettre, excita à la fois dans l'esprit de l'empereur une juste crainte et un vif ressentiment. Dès le lendemain, pendant la nuit, il surprit et attaqua le camp de Raymond, qui, malgré sa forte résistance, perdit un grand nombre d'hommes. Les croisés, découragés par cet échec, voulaient partir; l'empereur leur refusa des vivres et des vaisseaux.

Godefroi et Boëmond accoururent pour rétablir la paix, mais la fierté résiste plus que l'orgueil; Raymond ne voulut jamais consentir à d'autre serment qu'à celui de ne rien entreprendre contre l'honneur et la vie d'Alexis, tant

que ce prince tiendrait ses engagements avec les crois

L'empereur grec, forcé de se contenter de ce serme montra plus d'égards et de considération à Raymond qu tous les autres princes latins; et de son côté le comte Toulouse, qui n'avait pas moins de franchise que de fier fut de tous les croisés le plus fidèle à ses promesses.

Toutes les forces européennes étant enfin arrivées en As on se mit en marche pour former le siége de Nicée. Alex trouvant peu convenable et peu prudent d'y paraître av une armée moins nombreuse que celle de ses alliés, se co tenta de leur envoyer un corps de troupes commandé p Tatice, son lieutenant.

Ce général était universellement estimé dans l'Orient; avait défendu l'empire avec gloire en Asie contre les in dèles, en Illyrie contre les Normands, dans la Thrace cont les Barbares. Cependant tous les auteurs des relations e ropéennes de la première croisade le représentent comme lâche et comme un traître.

On cherche vainement la vérité dans les écrits des hist riens de cette grande époque : leur imagination, exaltée p le zèle religieux, par le mouvement rapide qui précipit l'Europe sur l'Asie, par la grandeur colossale d'une ent prise chevaleresque et presque fabuleuse, exagère les exploi des croisés, pallie leurs fautes, et peint leurs ennemis so les plus odieuses couleurs.

Néanmoins, malgré ces panégyriques et ces satires outrés, la naïveté grossière des mœurs du temps arrache souvent aux preux écrivains des aveux qui nous montrent à nu les vices de ces aventureux pèlerins, et mille faits impossibles à dégui- ser prouvent que dans cette armée des Latins, justement fameuse par des prodiges de courage, on vit plus de licence, de barbarie, de débauches, de perfidies et même de crimes, que dans les armées grecques, qui conservaient encore quel- ques traces de la discipline romaine.

Cette foule de croisés, sans règles, sans lois, sans maîtres, poussés par un fanatisme aveugle, enflammés par une passion

désordonnée d'aventures, de conquêtes et de richesses, n'offrait aux regards que le triste tableau d'une république féodale, militaire et anarchique.

Chacun semblait y croire ses vices effacés ou même sanctifiés par la croix qui le couvrait : c'est ce qui fit d'une entreprise juste dans son principe, glorieuse dans son but, une des plus désastreuses folies et l'un des plus épouvantables fléaux qui eussent encore désolé la terre.

Quoique l'armée des croisés s'élevât alors à plus de cinq cent mille hommes, et qu'elle eût à sa disposition, par les ordres d'Alexis, toutes les machines de guerre inventées par l'industrie des Grecs, le siége de Nicée fut long et sanglant; la ville était forte et vaillamment défendue.

Soliman, qui prévit sa chute, s'éloigna pour chercher des secours ; bientôt il revint avec une forte armée, conduite par le sultan Kilidge-Arslan.

Les musulmans et les chrétiens en présence se contemplèrent d'abord avec un long et mutuel étonnement.

Ces Turcs, descendus récemment des rives de l'Oxus, déjà fameux par de vastes conquêtes; d'une autre part, ces Francs qui accouraient du sommet des Alpes, des Pyrénées et des bords de l'Océan, étaient les uns pour les autres le plus étrange et le plus nouveau spectacle. Les chrétiens voyaient avec surprise la plaine couverte par une foule immense de cavaliers musulmans, montés sur de rapides coursiers de la Perse et de l'Arabie : leurs larges cimeterres étincelaient de feu; l'or et l'argent brillaient sur leurs harnais ; le ciel réfléchissait les couleurs variées de leurs robes de soie flottantes dans les airs et de leurs turbans parés d'aigrettes magnifiques.

De leur côté, les Turcs admiraient les escadrons épais et serrés des guerriers français, dont les chevaux étaient bardés de fer. Les corps de ces guerriers étaient revêtus d'une tunique presque impénétrable, composée d'anneaux d'acier sur lesquels flottaient de riches écharpes. Des casques d'argent pour les chefs, de fer pour les soldats, couvraient leurs

têtes : les uns étaient armés d'arcs et de frondes ; les autres portaient de longues lances, de courtes épées, de pesantes massues ; un poignard à leur ceinture leur servait de dernière défense.

Toutes ces bandes chrétiennes de tant de pays différents, et couvertes d'une semblable armure, avaient tracé sur leurs étendards et sur leurs écus, pour se distinguer et se reconnaître, mille figures, signes ou emblèmes de couleurs variées et de formes diverses, qui désignaient le seigneur dont chacun suivait la bannière : telle fut l'origine des armoiries et de ce blason, art moderne, inventé par la nécessité, perfectionné par l'orgueil, prodigué depuis par la vanité, et presque détruit récemment par l'égalité.

Tout formait dans ces deux armées le plus étonnant contraste : religion, mœurs, opinions, tactique, tout était différent et presque opposé : on n'y voyait qu'un seul point de ressemblance, ces deux masses terribles, prêtes à se choquer, étaient également animées par un fanatisme ardent et par une haine profonde.

La première bataille qui se livra entre les héros de l'Orient et ceux de l'Occident fut aussi longue que terrible : elle dura deux jours. Godefroi, Raymond, Boëmond, les deux Robert et Tancrède y signalèrent leur vaillance par des exploits prodigieux. La victoire demeura aux chrétiens, le sultan se vit forcé de fuir ; les croisés envoyèrent à l'empereur Alexis mille têtes de Sarrasins, premier tribut digne du siècle.

Malgré cette défaite, la garnison, secondée par les habitants de Nicée, continuait à se défendre, et, par des sorties fréquentes, détruisait les travaux des chrétiens. Après plusieurs assauts sanglants, les murs abattus ouvrirent une large brèche aux croisés ; mais, à leur grande surprise, ils virent derrière cette brèche de nouvelles murailles élevées par les assiégés.

Un grand lac empêchait l'investissement total de la ville ; elle recevait sans cesse par là des vivres et des renforts.

L'empereur fit construire une flottille qui priva les assiégés de tout secours.

Nicée était trop importante et trop voisine de la capitale pour que l'empereur en voulût laisser la possession à ses ambitieux alliés. Il fallait donc leur enlever cette conquête : lorsque la privation de vivres annonça la prochaine reddition de cette place, l'empereur y fit entrer Batumite, qui s'y était ménagé des intelligences. Il réussit dans sa mission. Les Turcs et les habitants, rassurés par ses promesses, se rendirent à lui ; et au moment où les Latins, enseignes déployées, marchaient à un dernier assaut comme à un triomphe certain, ils virent, avec autant de dépit que de surprise, l'étendard impérial flottant sur les murs de Nicée.

Forcés de renoncer à cette conquête, les croisés, divisés en deux colonnes, s'avancèrent dans l'Asie. Arrivés en Phrygie, près de Dorylée, leur première colonne se vit assaillie par une armée innombrable de Sarrasins ; ils l'entouraient de tous côtés. En vain Boëmond surpassa dans cette journée, par sa vaillance, sa propre renommée ; la supériorité de la cavalerie turque l'emporta sur la bravoure des chrétiens : Boëmond, renversé, allait périr ; l'intrépide Tancrède lui sauva la vie en le couvrant de son corps. Tandis que les chevaliers, enveloppés, pressés, affaiblis par de nombreuses pertes, se battaient avec le courage du désespoir, un détachement nombreux de Turcs pénétrait dans leur camp. « Les dames, dit Albert d'Aix, acteur et témoin de cette bataille, se voyant abandonnées par leurs défenseurs, oublièrent un peu leur foi. Dans ce tumulte, et réduites à leurs propres armes, elles employèrent toutes celles de leur sexe pour augmenter leurs charmes par leur parure, dans l'espoir de toucher et de fléchir les Sarrasins. »

Cependant les chrétiens, couverts de blessures, accablés de fatigue, allaient non se rendre, mais périr. Tout à coup, Godefroi et Raymond paraissent à la tête du second corps d'armée : le combat recommence ; les vaincus se raniment, l'espoir leur rend la vigueur ; les infidèles ralentissent leurs

coups : tous les croisés, au cri de *Dieu le veut !* se précipitent sur les Sarrasins. Godefroi, Raymond, Hugues, Tancrède, enfoncent les musulmans ; l'évêque Adhémar, à la tête d'un corps de cavalerie, tourne l'ennemi ; sa retraite se change en déroute : ce n'est plus un combat, c'est un carnage. Enfin les infidèles fuient, laissant sur le champ de bataille plusieurs émirs, vingt mille soldats et trois mille officiers. Les croisés ne perdirent que quatre mille hommes.

Maîtres du camp des Turcs, les chrétiens y trouvèrent des vivres en abondance et d'immenses richesses. L'armée chrétienne faisait retentir les airs d'un mélange bizarre d'hymnes religieux, de chants de guerre, de cris de victoire ; les uns se livraient à la débauche, les autres priaient et pillaient ; la plupart, dans leur joie tumultueuse, élevaient des turbans sur leur lance et couvraient leur armure des robes de musulmans.

Les Turcs, après leur défaite, désespérant de vaincre les chrétiens par la force, voulurent en triompher par la faim. Ils dévastèrent tout le pays jusqu'au mont Taurus, et en firent un désert.

Les croisés en sortant de la Phrygie se dirigèrent sur Antioche. Personne ne les arrêta dans leur marche ; mais un ennemi plus cruel que les Turcs, une disette affreuse, remportait sur eux d'horribles victoires. En un seul jour elle fit périr cinq cents hommes. Godefroi, dans sa route, se vit attaqué par un ours monstrueux ; il le terrassa, et ce héros fut rapporté dans sa tente, vainqueur, mais presque mourant.

Cette foule de princes, de ducs, de comtes, de seigneurs, était trop indisciplinée pour marcher longtemps réunie. L'ambition ne tarda pas à diviser ces chefs indépendants. Tancrède et Boëmond se séparèrent de Godefroi, entrèrent en Cilicie et prirent Tarse d'assaut. Baudouin, qui ambitionnait cette conquête, vint avec un corps plus nombreux la leur enlever. De là naquirent des haines profondes et de longues querelles.

L'ambitieux Baudouin, méprisant les ordres du chef des

croisés, son général et son frère, courut en Arménie, suivi de ses vasseaux, traversa l'Euphrate et arriva sous les murs d'Édesse. Cette ville, entourée de musulmans, était restée chrétienne; un Grec nommé Théodore, d'abord gouverneur et ensuite prince d'Édesse, la défendait depuis longtemps avec courage contre les Sarrasins. Il regarda l'arrivée des croisés d'Europe comme un heureux secours que lui envoyait le ciel. Sans défiance à la vue de la croix, il accueillit les Français avec honneur, et même adopta Baudouin pour fils et pour successeur. L'ingrat croisé se servit de ses bienfaits pour le trahir : les habitants, trompés et soulevés par ce perfide, s'armèrent contre Théodore et l'égorgèrent. Ce fut ainsi que Baudouin devint et resta prince d'Édesse, et le premier croisé qui fonda dans l'Orient une souveraineté ne l'obtint que par un assassinat.

L'armée chrétienne, forte de six cent mille hommes lorsqu'elle débarqua en Asie, était déjà réduite à trois cent mille par les combats, par la disette et par les maladies. Ainsi affaiblie, mais non découragée, elle continua sa marche, s'empara d'Icône, de trente-huit autres villes, passa l'Oronte et vint assiéger Antioche, la plus forte alors, la plus populeuse et la plus belle ville de l'Orient. Les croisés y apprirent de tristes nouvelles : Suénon, prince de Danemark, débarqué sur les côtes de l'Asie Mineure, avait été surpris en Phrygie et enveloppé par les Turcs, qui le massacrèrent ainsi que toute sa troupe. Sa résistance opiniâtre rendit sa mort glorieuse ; il vendit cher sa vie, et la jeune Florine, qu'il devait épouser, partageant ses périls comme elle devait partager son trône, combattant à ses côtés, tomba sur le champ de bataille, percée de sept flèches. La haine des Européens pour Alexis l'accusa de ce désastre ; les croisés prétendirent que l'empereur avait fait donner à Suénon des guides corrompus, qui l'entraînèrent dans le piége où il périt. Ce reproche était évidemment dénué de vraisemblance. Si ce prince eût été capable de si bas artifices, il les eût plutôt employés contre son ancien ennemi, le redoutable

Boëmond, que contre le jeune Suénon, qui ne pouvait lui inspirer aucune crainte.

Dans tous les temps la plaine d'Antioche, les mœurs de ses habitants, la douceur de son climat, l'air embaumé de ses prairies, la fraîcheur de ses bosquets, offrirent à tous les peuples, à toutes les armées, des piéges dangereux où leur vertu venait succomber. Les soldats de Trajan, les guerriers de Sévère, oublièrent dans ces lieux séduisants leur antique discipline. En vain l'austérité des chrétiens en bannit les dieux qui présidaient à la volupté : le culte survécut au temple.

Les croisés ne résistèrent point aux charmes de ce séjour délicieux; à la vue d'une ville qui renfermait une armée, ils se laissent séduire par les regards lascifs des Syriennes. Religion, discipline, patrie, tout est oublié. Ils négligent la garde de leur camp. La guerre les entoure : ils se livrent aux plaisirs comme dans le sein d'une profonde paix. Le camp chrétien retentit des chants de l'ivresse, des accents de la débauche, du tumulte des orgies. Les Turcs profitent de ce désordre; ils sortent de leurs remparts, surprennent les croisés, fondent sur eux, les égorgent dans les bras des courtisanes. Le péril dissipe l'ivresse; le courage renaît; les chrétiens s'arment et repoussent les infidèles, mais après avoir perdu un grand nombre de guerriers, qui avaient passé rapidement des soupirs de la volupté à celui de la mort.

Les prêtres chrétiens, dont on avait précédemment méconnu la voix et bravé les remontrances, tonnèrent alors au nom du ciel. Les croisés, déjà punis de leurs honteux excès par les armes des musulmans, baissaient leurs fronts humiliés en écoutant ces pontifes qui les menaçaient des foudres célestes. L'excès des pénitences égala presque celui des erreurs, et l'on n'entendit plus que prières, larmes, gémissements dans ce camp, naguère le théâtre d'une joie bruyante et d'une licence effrénée. On reprit avec ardeur les travaux militaires; mais la hauteur des murailles, la profondeur des fossés, la force, la vaillance de la garnison et ses fréquentes sorties, rendirent longtemps inutiles tous les efforts d'une valeur plus

bouillante que réglée. La cavalerie turque parcourait les campagnes, enlevait les convois et privait l'armée chrétienne de subsistances.

Après quatre mois de siége, les croisés, accablés de fatigues, épuisés de besoin, commençaient à se décourager. Tatice, à la tête des Grecs, s'éloigna du camp sous prétexte d'aller au-devant d'Alexis, qui s'approchait avec son armée. Les Latins lui reprochèrent cette défection comme une lâcheté ; Anne Comnène prétend, au contraire, que la retraite de Tatice ne fut que l'effet perfide des conseils de Boëmond : « Le prince de Tarente, dit-elle, voulait éloigner les Grecs, « dans le dessein de prendre pour lui-même Antioche et de « s'en faire une souveraineté. » L'événement justifia cette opinion.

De nouveaux désordres éclataient parmi les chrétiens. Godefroi, pour les réprimer, avait ordonné qu'on enfermât les femmes dans un camp séparé. Cette mesure contre l'adultère fit commettre les crimes plus infâmes. La cruauté suit la débauche, et l'on vit ces guerriers, qui avaient arboré la croix pour venger Dieu, donner aux infidèles l'exemple d'une férocité jusque-là inconnue dans l'Orient. Guillaume de Tyr raconte que Boëmond, ayant trouvé dans le camp plusieurs espions turcs, les fit mettre à la broche et apaisa la faim de ses compagnons d'armes par un horrible repas ; en même temps il annonça par un écrit public que, conformément à la décision du conseil des chefs de l'armée chrétienne, « tous les infidèles pris comme espions subiraient un pareil « traitement et seraient forcés de faire viande de leur pro- « pre corps, tant aux princes qu'à toute l'armée. » En lisant ce récit d'un auteur digne de foi, l'horreur se mêle à l'étonnement ; on gémit sur la nature de l'homme qui peut offrir, dans les mêmes êtres, un aussi inconcevable mélange de dévotion et d'inhumanité, d'héroïsme et de barbarie.

Au moment où la superbe Antioche repoussait avec tant d'opiniâtreté les efforts des chrétiens, ils reçurent une ambassade du calife d'Égypte, qui leur proposait de s'allier

avec eux contre le calife de Perse et de les conduire à Jérusalem, où ils seraient libres de rendre hommage au tombeau de Jésus-Christ, pourvu qu'ils consentissent à entrer dans cette cité sainte non en conquérants, mais en pèlerins et sans armes. Malgré l'épuisement et la détresse des croisés, ils firent à ces propositions une réponse digne de leur courage : « Nous sommes venus, dit Godefroi, pour venger la religion « outragée et nos frères massacrés ; nous saurons, non pas « visiter mais délivrer Jérusalem, dont nous voulons être les « gardiens et les maîtres. Les armées de l'Égypte ne nous « inspirent pas plus de crainte que celles de la Perse. »

La négociation fut rompue. Les paroles hautaines des croisés étaient soutenues par des actions éclatantes. Le prince de Tarente et le comte de Toulouse, apprenant que les sultans d'Alep et de Damas s'avançaient avec vingt mille Turcs, marchèrent contre eux et les défirent complétement. Cette victoire fut suivie d'un autre triomphe : les chrétiens détruisirent un corps nombreux de mahométans qui avaient enveloppé une troupe de Génois et de Pisans débarqués nouvellement en Asie. Ce fut dans ces combats que, si l'on en croit les relations des auteurs latins, Godefroi accrut sa renommée par des exploits prodigieux dont le récit ressemble plus au roman qu'à l'histoire : aucune cuirasse, dit-on, ne résistait à l'effort de son bras ; d'un seul coup de sabre il fendit un géant en deux parts.

Au reste, les prétendus libérateurs de la Syrie ne la ruinaient pas moins que ses plus redoutables oppresseurs. Tous les hommes sans aveu, tous les mendiants échappés d'Europe pour chercher fortune, se rassemblèrent, prirent eux-même le nom de *gueux*, et formèrent une armée qui élut un roi. Le roi des gueux livra l'Asie au plus affreux pillage. Les héros des croisades ressemblaient beaucoup à ceux d'Homère par leur fierté, par leur bravoure, par leurs querelles ; et dans le camp d'Antioche comme dans celui d'Agamemnon, on vit Godefroi et le prince de Tarente s'injurier et tirer leurs glaives pour se disputer une riche tente envoyée au

plus vaillant d'entre eux par un prince d'Arménie. Godefroi l'emporta; l'ambitieux Boëmond, forcé de céder cette proie à son chef, s'en consolait par l'espoir plus tentant d'obtenir la souveraineté d'Antioche. Ce prince avait formé secrètement une liaison intime avec un renégat nommé Phyroux, qui, séduit par ses présents, promit de lui livrer trois tours.

Dans ce moment le sultan de Perse, Kher-Bogha, ayant réuni sous ses enseignes les sultans et les émirs d'Asie, entrait en Syrie avec deux cent mille hommes. Son approche répandait l'effroi parmi les croisés. L'adroit Boëmond s'efforçait d'augmenter leurs craintes pour les faire servir au succès de ses desseins : « Vous ne pouvez, leur disait-il, conquérir Antioche par la force; les longueurs d'un blocus exposeraient le salut de l'armée, retarderaient vos opérations et vous éloigneraient peut-être pour jamais du but de votre sainte entreprise. Ayons donc recours à la ruse. J'ai des intelligences dans la ville; je peux vous en rendre les maîtres, mais il faut que vous me la cédiez : on ne veut la livrer qu'à moi. » La nécessité, l'imminence du péril, contraignirent l'ambition et la jalousie des autres princes à se taire; ils promirent à Boëmond de lui laisser la possession de sa conquête. Tandis que le prince de Tarente se croyait au comble de ses vœux, il faillit perdre le fruit de ses artifices : un avis secret informa le sultan d'Antioche, Accien, des complots du renégat; il le fit arrêter; mais l'adresse et le sang-froid du traître le sauvèrent, et l'assurance arrogante du crime fut prise par Accien pour la fermeté tranquille de l'innocence.

La nuit étend ses voiles sur la ville. Phyroux veut exécuter ses desseins; mais comme ses deux frères, qui commandaient avec lui et sur lesquels il avait compté, refusent de trahir leur serment, ne pouvant vaincre leurs scrupules, il les poignarde, ouvre lui-même les portes des tours et donne aux chrétiens le signal convenu.

Le prince de Tarente s'avance avec les croisés; mais ces

guerriers, si intrépides dans le combat, n'osent exposer leurs vies sur la foi d'un traître. En vain on leur ordonne d'entrer dans les portes qui leur sont ouvertes : elles paraissent celles de la mort ; tous désobéissent et s'arrêtent. Boëmond, indigné, entre seul et monte sur les murs, honteux de se voir abandonné. Soixante chevaliers se déterminent à le suivre. Peu à peu cet exemple ranime le courage ; enfin toute l'armée pénètre dans la ville en silence, et bientôt après, au cri de *Dieu le veut !* se précipite sur les musulmans, qu'elle égorge sans épargner ni le sexe ni l'âge. Dix mille habitants périrent dans ce massacre.

Les croisés, maîtres d'Antioche, ne jouirent pas longtemps en paix de leur sanglant triomphe. Le Korassan, la Médie, la Babylonie, la Perse, tout l'Orient, depuis Damas jusqu'à Jérusalem, s'était levé, s'était armé. Tous les princes et chefs des musulmans accouraient à la voix du sultan des Seldjoucides, et le véritable Ker-Boga parut bientôt à la tête d'une immense armée, sur les rives de l'Oronte.

Les chrétiens se trouvent à leur tour assiégés dans la ville dont ils venaient de se rendre maîtres ; toute communication avec le reste du monde leur est enlevée ; isolés au centre de l'Orient, les armes musulmanes les enveloppent de toutes parts, et une horrible famine les menace d'une mort mille fois plus affreuse que celle des combats.

Dans cette détresse, l'excès des malheurs et des souffrances ébranla le courage d'une partie des héros de la croix ; on vit des chrétiens sortir des remparts et prendre le turban pour échapper aux tourments de la faim. Le comte de Melun et le comte de Blois, oubliant Jérusalem, désertèrent les drapeaux de Godefroi, et cherchèrent leur salut dans la fuite.

Étienne, comte de Chartres, courut au camp d'Alexis, qui s'avançait alors avec son armée pour secourir Antioche ; il fit à ce prince un tableau si effrayant de la force des Turcs et de la situation déplorable des croisés, que l'empereur, croyant ceux-ci vaincus sans ressource, prit le parti de se

retirer et de se rapprocher du Bosphore pour défendre sa capitale.

Cette retraite accrut et éternisa la haine que déjà, depuis longtemps, les Latins avaient conçue pour lui. L'empereur croyait leur défaite certaine; de plus, il était animé d'un vif ressentiment contre eux, depuis qu'il avait su qu'au lieu de prendre Antioche pour la lui rendre, ils y avaient arboré l'étendard de Boëmond, son ennemi.

L'Alcoran allait triompher de l'Évangile, les croisés parlaient déjà de capituler, lorsqu'un prêtre chrétien, les rassemblant, leur déclara que, prosterné la nuit aux pieds des autels, il avait vu la Vierge agenouillée devant Jésus-Christ, et le Sauveur du monde lui adressant ces paroles : « Lève-toi, « apprends à mon peuple que le jour de ma miséricorde et « de sa délivrance est arrivé. » Dans le même instant un autre prêtre nommé Barthélemy annonce aux croisés qu'une révélation lui a désigné le lieu où ils trouveront le fer de la lance qui avait percé, sur le Calvaire, les flancs du Sauveur. « Ce fer, dit-il, fera le salut de l'armée. »

Aussitôt on vole avec empressement au lieu indiqué, on creuse la terre, on y trouve le fer sacré; Godefroi l'attache au bout de sa lance : le flambeau de la foi se rallume, les terreurs s'oublient, les courages renaissent; chaque guerrier, naguère sans espoir et sans force, rassuré par ces fraudes pieuses, se croit invincible, et tous, à l'exemple de leur général, de Raymond, de Hugues, de Tancrède et de Boëmond, répètent le serment de perdre la vie avant de rendre Antioehe.

L'ermite Pierre avait été envoyé au sultan pour entamer une négociation ; les Sarrasins le chassèrent avec mépris en déclârant aux chrétiens qu'ils devaient se rendre à discrétion. Des deux côtés on court aux armes.

Cette bataille, qui décida pour un siècle du sort de l'Asie, eut lieu le jour de Saint-Pierre. On combattit des deux parts avec cette fureur que le fanatisme seul inspire : la victoire fut longtemps incertaine; la fortune parut même quelque

temps faire pencher sa balance en faveur des infidèles; mais au moment où les croisés, accablés par le nombre, commençaient à plier, ils voient descendre des montagnes, sur le flanc des Turcs, un escadron précédé de trois cavaliers vêtus de blanc. L'évêque Adhémar, qui probablement n'était pas étranger à cette apparition, s'écrie : « Rassurez-vous, chré« tiens! les saints martyrs, George, Démétrius et Théodore, « sont envoyés par le ciel à votre secours. »

A ces mots, chaque soldat est un héros, chaque croisé devient invincible; persuadés que la foudre du ciel les devance, les chrétiens se précipitent sur les infidèles, les enfoncent, les dispersent, les poursuivent, les massacrent, et en font un affreux carnage que la nuit seule put interrompre. Cent mille Sarrasins restèrent sur le champ de bataille; la dynastie des Seldjoucides disparut, et le fameux empire de Togrul, d'Alp-Arslan et de Malek-Shah, s'écroula.

L'abondance qui régnait dans le camp des Turcs fit revivre Antioche; les chrétiens vainqueurs se battirent entre eux pour le partage du butin; Boëmond fut reconnu prince d'Antioche; les croisés s'emparèrent de plusieurs villes de Syrie. Tancrède, Raymond et le duc de Normandie, incapables de goûter un repos qui retardait la délivrance du saint-sépulcre, entrèrent en Palestine et envoyèrent des ambassadeurs à l'empereur Alexis, pour le presser de se rendre avec eux à Jérusalem. Godefroi et les autres croisés attendirent le printemps pour se mettre en marche (an 1098).

Lorsque toute l'armée chrétienne fut réunie sur la Terre-Sainte, elle dut compter avec douleur les pertes immenses que coûtait déjà cette téméraire entreprise. Les combats, les fatigues, les maladies, avaient moissonné leurs rangs. L'Asie avait vu débarquer sur ses rivages cinq cent mille guerriers; cinquante mille combattants arrivèrent seuls en Palestine.

Dans leur route ils s'emparèrent de la ville de Tripoli, et en démolirent les murs. L'émir de Saint-Jean-d'Acre évita un siége, en déclarant aux chrétiens qu'il se rendrait à eux dès qu'ils auraient pris Jérusalem.

Les croisés, éclairés par une triste expérience, prévinrent la renaissance des dissensions sanglantes qui les avaient divisés, en convenant que désormais toute ville conquise appartiendrait au prince, duc, comte ou seigneur qui planterait le premier son étendard sur ses murs.

Ainsi furent vérifiées les trop justes craintes d'Alexis, et ses ambitieux alliés résolurent, comme il l'avait prévu, le démembrement de l'empire que la religion, la justice et leur serment les obligeaient de délivrer des infidèles.

Après une longue et pénible marche, les chrétiens arrivent sur les hauteurs d'Emmaüs; soudain la cité sainte paraît à leurs yeux; ils s'arrêtent immobiles d'étonnement et de respect; puis tout à coup on entend un cri universel : *Jérusalem, Jérusalem! Dieu le veut, Dieu le veut!* L'armée entière se prosterne; tous pleurent leurs nombreuses erreurs à la vue des lieux où un Dieu périt pour les sauver. Ces princes, tout à l'heure si orgueilleux, ces soldats naguère si farouches, ne paraissent plus que d'humbles et de pieux pèlerins.

Cependant, après avoir donné quelques heures à la religion, la trompette les rappelle au combat. Ils se relèvent, tracent leur camp, le fortifient, aiguisent leurs armes, placent leurs postes, reconnaissent la ville, et construisent avec activité les machines et les tours qui doivent en abattre les remparts.

Les assiégés étaient plus nombreux que les assiégeants. Soixante mille Turcs défendaient Jérusalem; le camp chrétien, affaibli par les détachements nécessaires pour garder les conquêtes, assurer les subsistances et entretenir les communications, ne comptait, dit-on, que vingt mille combattants.

Les musulmans sortent de leurs murs et attaquent les croisés; l'impétueux Tancrède les repousse. Le héros chrétien, emporté par un zèle religieux, les poursuit jusqu'aux portes, et, devançant tous ses compagnons, s'arrête seul sur le mont des Oliviers. Là, ne voyant que le ciel, oubliant la

terre, il s'agenouille et invoque le Dieu pour lequel il s'est armé. Dans ce moment, cinq Turcs l'entourent et l'attaquent; son bouclier repousse leurs coups, son glaive perce leur cuirasse; il les immole tous, et rentre victorieux dans le camp.

Les croisés, trop peu nombreux et trop ardents pour fonder leur espoir sur les lenteurs d'un siége régulier, tentèrent un assaut général pour prendre d'emblée cette forte cité; mais, malgré leur courage bouillant et la constance de leurs efforts répétés, les musulmans les repoussèrent et précipitèrent du haut des remparts les plus téméraires qui s'y étaient élancés.

Après quelques jours de repos, interrompus par de fréquentes sorties, ils marchèrent de nouveau contre la ville, précédés de béliers menaçants, de redoutables catapultes, de tours élevées remplies de soldats : d'un côté, les machines guerrières lancent sur la ville des flèches, des pierres, des rocs entiers; de l'autre, le feu grégeois embrase les tours; les Turcs font pleuvoir sur les chrétiens un déluge de traits enflammés.

Appelant à leur défense et à leur secours, dans l'une et l'autre armée, le fanatisme, la superstition, le ciel et les enfers, on voyait sur les murs de la ville des magiciennes échevelées, invoquant la mort et cherchant, par leurs conjurations, à troubler l'ordre des éléments, tandis que les pontifes chrétiens s'écriaient qu'ils voyaient les ombres d'Adhémar et de plusieurs saints évêques, morts depuis peu, apparaître dans leurs rangs et leur annoncer la victoire.

Plus le sang coule, plus la fureur redouble. Déjà les chrétiens s'élèvent en foule sur les remparts; mais bientôt assaillis, pressés, ébranlés par la masse qui les attaque, ils tombent renversés au pied des murs; étourdis par leur chute, découragés, immobiles, ils se croient perdus. Soudain on aperçoit sur le mont des Oliviers un cavalier revêtu d'armes resplendissantes. L'adroit et pieux Raymond s'écrie que c'est saint Georges qui vient combattre pour la croix.

Le bandeau de la foi ferme les yeux sur le péril; on se ranime, on revole au combat; on n'aperçoit plus la mort, on ne voit que la victoire. Une fureur religieuse double la force des chrétiens; les femmes, les enfants mêmes joignent leurs faibles bras à ceux des guerriers. La haute tour de Godefroi s'avance au milieu d'un torrent de pierres et de feu; elle jette son large pont-levis sur le rempart.

Les assiégés avaient couvert leurs murs de sacs remplis de foin et de ballots de laine; quelques dards brûlants y mettent le feu; un vent impétueux pousse des tourbillons de fumée et de flammes contre les Sarrasins: ils reculent. Dans ce moment Godefroi, Dubourg, Creton, Saint-Vallier, d'Albret, s'élancent dans la ville; Tancrède, Montaigu, Béarn, y pénètrent d'un autre côté; les musulmans consternés fuient de toutes parts; Jérusalem retentit du cri de *Dieu le veut!* une foule de croisés s'y précipitent.

Cependant les Sarrasins, ramenés au combat par le sultan, se rallient et fondent sur les chrétiens. Déjà ils les forçaient à la retraite, lorsque Évrard de Puisaye, à la tête d'un corps de réserve, ranime le courage épuisé de ses compagnons, et porte la terreur dans les rangs des ennemis, qui abandonnent la victoire, jettent leurs armes et disparaissent.

Une des circonstances de ce triomphe, qui sembla dans ce temps la plus remarquable, c'est que les croisés entrèrent dans la ville sainte un vendredi, à l'heure précise où les auteurs sacrés rapportent que Jésus-Christ était mort sur la croix.

Plus la victoire avait été disputée, plus les vengeances des vainqueurs furent cruelles. Les croisés ne connaissaient aucun sentiment de pitié pour les infidèles; ils marchaient dans les rues sur des monceaux de morts. Un grand nombre de Turcs cherchèrent un asile dans la mosquée: ce fut leur tombeau. Raymond d'Agile, témoin oculaire, dit que, « sous « le portique de cet édifice, le sang s'élevait jusqu'au frein « des chevaux. »

Au milieu de cette armée de furieux, inexorables pour

leurs victimes, Godefroi seul, épargnant les vaincus, n'avait pas voulu souiller son triomphe par le carnage. Désarmé après la victoire, il se dépouille de sa chaussure, il entre pieds nus dans le saint-sépulcre, et s'humilie devant le Dieu des rois, des peuples et des armées.

A sa vue, le délire cesse, la pitié se réveille, la vengeance s'arrête; tous les guerriers, entraînés par l'exemple de leur général, viennent se prosterner devant l'autel. Aux cris de fureur et de guerre succède tout à coup dans la ville un profond silence, qui n'est interrompu que par les gémissements et par les prières des chrétiens. Leurs mains, qu'ils élèvent vers le ciel, sont encore souillées de sang, mais leurs yeux sont remplis de larmes.

Cette émotion religieuse fut de peu de durée; la haine et le fanatisme recouvrèrent bientôt leur empire sur ces soldats dont les cœurs étaient aussi durs que leurs cuirasses; en sortant du temple, où ils venaient d'adorer un Dieu de paix, de clémence et d'amour, au nom de ce Dieu, ils condamnèrent tous les prisonniers à mort.

Après dix jours donnés à la licence, au meurtre, au pillage, le comte de Flandre proposa aux croisés d'élire un roi, et de lui confier la garde du saint-tombeau qu'ils venaient de conquérir, et, pour prouver que son avis était dicté par l'intérêt général et non par l'ambition, il déclara qu'il n'accepterait point le sceptre si on le lui offrait.

Dans cette importante élection, le respect pour la vertu l'emporta sur la jalousie; tous les suffrages se réunirent en faveur de Godefroi de Bouillon, et comme sa gloire était sans tache, ce choix put paraître inspiré par le ciel.

« J'accepte la charge que vous m'imposez, dit noblement « ce modeste prince, mais non les honneurs et le rang au« quel vous voulez m'élever. Jamais je n'ornerai mon front « de la couronne royale dans cette ville où le Sauveur du « monde en a porté une d'épines. »

Le succès de cette vaste entreprise et la délivrance de Jérusalem remplissaient dans tout l'Orient les chrétiens de

joie, et les musulmans de désespoir. Tous les Turcs échappés au carnage coururent joindre leurs armes et leur fureur à celles du calife du Caire qui s'avançait, et qui parut bientôt, à la tête de l'armée d'Égypte, sous les murs d'Ascalon.

Les croisés sortirent de la cité sainte et vinrent à sa rencontre. Les Sarrasins remplissaient une vaste plaine, inondaient les bois et couvraient les montagnes de leurs bataillons épais et de leurs innombrables escadrons. Vingt mille chrétiens osèrent défier au combat cette foule immense de guerriers; mais les exploits prodigieux des chevaliers chrétiens, exagérés par la renommée, et la prise de Jérusalem, avaient frappé de terreur les infidèles.

Saisis d'épouvante au premier choc, ils prirent la fuite, et trouvèrent en se sauvant la mort que leur lâcheté voulait éviter. L'armée égyptienne fut presque entièrement détruite; la victoire d'Ascalon termina glorieusement cette première croisade.

Elle aurait sauvé et raffermi l'empire d'Orient, si elle avait été dirigée par la sagesse et par le zèle d'une religion éclairée. La justice voulait qu'on rendît à l'empereur des Grecs les provinces enlevées aux musulmans; mais l'ambition fit taire la conscience, la justice et la saine politique. Les croisés voulurent garder leurs conquêtes pour eux, et ne surent pas les défendre. Chefs d'une république militaire, anarchique et féodale, où personne ne pouvait gouverner, où personne ne voulait obéir, tous les princes, les seigneurs, les chevaliers, qui n'avaient point obtenu quelques terres ou quelques souverainetés, se hâtèrent d'abandonner les drapeaux de leur général et de s'éloigner de l'Orient.

Ils montrèrent dans leur conduite aussi peu de constance que de bonne foi. Boëmond garda Antioche; Baudouin, Édesse; Alexis céda Laodicée au comte de Toulouse; l'ermite Pierre, dégoûté du monde, revint en France, s'enferma dans un monastère, et il ne resta pour la défense de Jérusalem, ainsi que le dit l'historien moderne des croisades, que

trois cents chevaliers, le courage de Godefroi et l'épée de Tancrède (an 1099).

Godefroi jouit peu de temps de la couronne conquise par son épée; il mourut en 1100, un an après la prise de Jérusalem. Son frère Baudouin, prince d'Édesse, lui succéda, et fit briller sur le trône la même vaillance, mais non la même vertu.

CHAPITRE XXIX.

NOUVELLES CROISADES.

(Ans de J.-C. 1100-1118.)

Ravages des Turcs en Asie. — Nouvelles croisades. — Destruction des nouveaux croisés. — Captivité et délivrance de Boëmond. — Guerre entre Alexis et Baudouin. — Défaite de Boëmond sur mer et sur terre. — Sa fuite par un bizarre artifice. — Son arrivée et son armement en Italie. — Son retour en Illyrie à la tête d'une armée. — Conspiration des Anémades contre Alexis. — Habile tactique de l'empereur. — Capitulation de Boëmond. — Traité entre Alexis et Boëmond. — Retour et mort de Boëmond en Italie. — Bienfaits d'Alexis en Asie. — Excursions des Turcs. — Leurs échecs. — Bravoure de Camytre. — Générosité du sultan Mahomet. — Victoire d'Alexis sur les Turcs. — Soumission du sultan. — Retour d'Alexis à Constantinople. — Ses rigueurs contre les hérétiques. — Invasion et échec des Comans. — Dernière victoire d'Alexis sur les Turcs. — Retour et mort d'Alexis à Constantinople. — Intrigues d'Irène. — Jean Comnène est proclamé empereur.

L'invasion des chrétiens de l'Occident, loin d'alléger les maux de l'empire, les aggravait. Les Turcs, éloignés de la Palestine, chassés d'Antioche et de la Cilicie, se jetaient dans la Cappadoce, attaquaient Nicée, grossissaient continuellement leurs forces, et partaient à chaque instant d'Alep et de Konieh, avec des renforts venus de la Perse, pour ravager l'Asie: ainsi l'empereur voyait ses États à la fois démembrés par les musulmans, par les Lombards et par les Français.

En Europe, la fureur des croisades devenait de plus en plus contagieuse; on oubliait l'horrible quantité d'hommes moissonnés par la mort, on n'était frappé que de la gloire du petit nombre de guerriers qui leur avaient survécu, des principautés qui leur étaient tombées en partage, et des richesses que leur avait values la victoire.

Chaque jour l'Occident versait sur l'Asie des armées nouvelles. Étienne de Chartres y revint avec de nombreuses troupes, et fut suivi par deux cent mille autres croisés ; ils prirent pour chef le comte de Toulouse, et pour guide un Grec nommé Zittas. Enflammés du désir de porter la croix dans l'ancienne résidence des califes, et de se rendre maîtres de Bagdad, ils marchèrent sans ordre, sans discipline, sans assurer leurs subsistances ; ils traversèrent le fleuve Halys, pillèrent sans distinction les chrétiens et les Turcs, et périrent les uns par la faim, les autres par le cimeterre des mahométans, qui en tuèrent en un seul jour cinquante mille.

D'autres bandes de croisés, sous les ordres du duc d'Aquitaine et du comte de Nevers, perdirent une partie de leurs forces en combattant contre les Bulgares, et le reste en Asie. Les Turcs les détruisirent par milliers; tous ceux qui échappaient à ces désastres oubliaient qu'ils avaient méprisé les conseils d'Alexis, et l'accusaient de leurs malheurs. Le roi de Jérusalem, trompé par leurs récits, envoya une ambassade à l'empereur pour lui reprocher d'avoir trahi les chrétiens. Ce prince, indigné d'un soupçon si injurieux, se justifia de cette accusation plus encore par des faits évidents que par un serment sacré.

En menaçant de représailles le sultan d'Alep, il obtint la liberté de trois cents comtes italiens, allemands et français, qui étaient tombés dans ses fers. Le présomptueux Boëmond, emporté par son courage, donna dans une embuscade, et fut pris. Alexis offrit aux Turcs une riche rançon, dans l'espoir de se rendre maître de cet implacable ennemi qui menaçait toujours son trône ; mais le prince de Tarente déjoua ses projets, en faisant payer sa rançon par les croisés.

A peine en liberté, il rassembla ses guerriers, et s'empara sans prétexte de la ville de Laodicée. Batumite, envoyé par l'empereur près de ce prince ambitieux, lui reprocha son agression, lui rappela ses serments, et le pressa de lui rendre Antioche.

Le fougueux Normand répondit à l'empereur : « Si nous n'a-

« vons pas satisfait à ce que vous désirez, ne l'imputez qu'à « vous; après nous avoir promis de nous suivre avec un « puissant renfort, vous avez manqué à votre parole. Le « siége d'Antioche a duré trois mois; pendant ce temps, « nous avons eu à combattre de nombreux ennemis, et une « dure famine, qui nous a contraints de nous servir d'hor- « ribles aliments, dont jamais auparavant on n'avait vu des « hommes se nourrir. Tandis que nous résistions aux souf- « frances de la faim, aux périls de la guerre, nous fûmes « abandonnés dans notre détresse par Tatice, ministre fidèle « de vos volontés; cependant, par un bonheur qui surpasse « notre attente, nous mîmes en fuite l'armée du sultan de « Korassan, et nous conservâmes Antioche. Serait-il juste, « aujourd'hui, de vous rendre si légèrement une conquête « qui nous a coûté tant de travaux, de sueurs et de sang? »

Le roi de Jérusalem répondit dans le même sens aux let- tres que lui écrivit Alexis. Toute négociation étant ainsi rompue, la guerre éclata entre les Grecs et le prince de Ta- rente.

Pise et Gênes armèrent de nombreux vaisseaux pour se- courir Boëmond. Leur flotte fut complétement battue près de Rhodes, par celle de l'empereur. Dans ce combat, les Grecs se servirent d'un moyen nouveau pour vaincre leurs ennemis; ils avaient placé à la proue de leurs navires des têtes de lions de bronze qui lançaient sur les bâtiments italiens une poudre enflammée, composée de soufre et de gomme résineuse. Can- tacuzène, après cette victoire, assiégea et reprit Laodicée. Boëmond, vaincu sur terre et sur mer, et n'ayant plus ni flotte ni armée, craignait de tomber dans les mains d'Alexis. Il résolut de passer en Italie, et se servit, pour assurer sa fuite, d'un bizarre artifice : confiant la garde d'Antioche à Tancrède, son neveu, il fit courir le bruit de sa mort; on cé- lébra ses obsèques : ses ennemis se réjouirent de sa perte, ses sujets la pleurèrent; on le transporta sur un vaisseau dans un cercueil magnifique qui était percé de plusieurs trous, pour qu'il pût respirer. Les Grecs respectèrent ce con-

voi fénèbre. Anne Comnène assure que, « pour abuser da-
« vantage de leur crédulité, il avait fait cacher sous son cer-
« cueil un coq mort, dont l'infection rendait encore son
« mensonge plus vraisemblable. » Enfin, débarqué à Corfou, et se trouvant hors de péril, il sort de son tombeau, fait appeler le gouverneur, et lui ordonne de porter ces paroles à Alexis : « Je suis Boëmond, fils de Robert Guiscard, « dont vous avez éprouvé la force et le courage ; je n'ai oublié ni mes victoires, ni vos fausses promesses, ni les injures que vous m'avez faites, ni les piéges que vous m'avez tendus, ni les périls où vous m'avez engagé. En passant « pour mort, j'ai trompé votre haine ; je suis vivant, je jouis « de la vue du soleil à Corfou, d'où je vous envoie cette « nouvelle, qui va vous inspirer autant de crainte que de « douleur. Je vis pour la gloire des miens et pour votre malheur. Mon neveu Tancrède défendra vaillamment Antioche contre vous. Dès que j'aurai passé le détroit, j'armerai « pour ma cause les plus belliqueuses nations de la terre, « les Lombards, les Allemands, les Français ; je remplirai « vos provinces de meurtres, et, maître de Constantinople, « je la ferai nager dans le sang de ses habitants. »

Arrivé en Italie, Boëmond, ardent à la vengeance, leva des troupes et s'allia avec le roi de France, en épousant sa fille. Une foule de Français accoururent sous ses drapeaux ; l'Italie s'arma ; les Génois et les Pisans donnèrent des vaisseaux ; le pape prêcha une croisade contre Alexis, et le prince de Tarente reparut en Illyrie à la tête de soixante-dix mille hommes.

L'empereur, menacé par ce nouvel orage, chercha aussi des alliés et maria son fils Jean Comnène à la fille de Ladislas, roi de Hongrie : cette princesse, appelée alors Pyrisca, prit à Constantinople le nom d'Irène. Il rappela d'Asie toutes ses troupes, et les conduisit à Thessalonique.

Tancrède profita de ce mouvement pour s'emparer de la Cilicie. Tandis que l'infatigable Alexis, assailli de tous côtés par les croisés, par les musulmans, par les Barbares, était

encore obligé de défendre l'empire contre l'invasion des Italiens et des Français, il découvrit une conspiration tramée contre ses jours par les Anémades, famille puissante alors, et à laquelle se joignirent Basilace, Michel et plusieurs grands de la cour. Les conjurés étant arrêtés, on les livra aux outrages du peuple, montés sur des ânes, portant sur leur tête des boyaux de bœuf en forme de diadème; ils marchaient au lieu où le bourreau devait les priver de la vue, lorsque Irène se jeta aux pieds de son époux, et obtint leur grâce.

Boëmond assiégeait Durazzo; l'empereur, évitant une bataille décisive, tourna l'ennemi, s'empara des côtes, occupa les hauteurs, et fit garder soigneusement les gorges des montagnes. Cantacuzène, repoussé d'abord près de Brindes par la flotte italienne, la battit à son tour, et se rendit maître de la mer, de sorte que le fier Boëmond, enfermé de toutes parts d'assiégeant devint assiégé.

Privé de vivres, le nombre de ses troupes augmentait sa détresse; l'adroit Alexis apprivoisa ce lion farouche, et le dompta en l'affamant. Réduit à périr ou à capituler, le prince de Tarente demanda enfin la paix, et, après avoir reçu des otages pour sa sûreté, se rendit auprès de l'empereur, qui le força de signer un traité dicté par la justice, mais humiliant pour la vanité de Boëmond.

Par cet acte solennel, le prince de Tarente, avouant ses fautes passées, se reconnut vassal, homme lige et sujet de l'empereur, lui rendit Laodicée, promit de défendre l'empire, d'exécuter les ordres d'Alexis, et jura de ne jamais combattre contre lui, prenant pour témoins de son serment Dieu, la Vierge, les saints, l'Évangile, les clous de la vraie croix et le fer de lance merveilleusement trouvé en Syrie. L'empereur, de son côté, lui concéda la possession d'Antioche, de plusieurs autres villes et d'une partie de l'Arménie, en se réservant toutefois la nomination du patriarche de Syrie (an 1109).

La paix étant ainsi conclue, Boëmond retourna en Italie.

et, deux ans après, il y mourut dans le moment où il se préparait, au mépris de ses serments, à recommencer la guerre contre les Grecs.

L'Asie, naguère si riante, si fertile, riche de monuments, couverte de cités populeuses et magnifiques, maintenant pillée, ravagée tour à tour par les musulmans, par les croisés, était presque changée en désert. Alexis, profitant du court repos dont il jouissait, prodigua ses trésors pour y rappeler la vie. Par ses soins, les habitants rassurés retournèrent dans leurs champs, la charrue reprit son activité, les villes sortirent de leurs ruines, et le commerce s'empressa d'y ramener l'abondance; mais bientôt les Turcs, insatiables de butin, de conquêtes et de vengeances, recommencèrent leurs courses dévastatrices; on les vit reparaître en Cappadoce, en Arménie : leurs armes menacèrent Philadelphie et Nicomédie.

Plusieurs généraux grecs, Philocale, Cantacuzène, Camytre, les combattirent avec bravoure et succès. Camytre surtout acquit une grande renommée par un trait de vaillance semblable à celui d'Horatius Coclès : attaqué avec peu de troupes par une foule de Turcs, enveloppé, resté seul des siens, il continue à se défendre, et immole autour de lui un si grand nombre d'ennemis, que l'armée musulmane, frappée d'étonnement, s'arrête et suspend ses coups pour l'admirer. Enfin le sultan Mahomet, descendant de cheval, vint lui tendre la main et le supplier d'accepter la vie; Camytre, insensible aux menaces, se rendit à la prière d'un ennemi généreux, et recouvra bientôt sa liberté.

Comme les forces des infidèles s'augmentaient chaque jour par de nouveaux renforts, l'empereur rassembla toutes ses troupes, marcha contre eux, par une manœuvre habile les jeta dans un marais, et les défit si complétement que le sultan, humilié comme Boëmond, vint lui demander la paix : elle fut conclue. Les Turcs promirent de se renfermer dans les limites qui leur avaient été assignées sous le règne de Romain Diogène.

De retour à Constantinople, l'empereur se livra à un autre genre de combat : le bruit des armes ne pouvait distraire les Grecs et leur passion pour les querelles théologiques; dans ce temps plusieurs nouveaux hérétiques reproduisaient, sous d'autres formes les erreurs des manichéens et des pauliciens; les mœurs du siècle et l'influence des prêtres ne permettaient point alors à l'autorité de montrer pour ces disputes un mépris qui les aurait fait tomber. Imitant l'exemple de ses prédécesseurs, Alexis aigrit les querelles en voulant les apaiser, et, ne pouvant vaincre les hérétiques par ses arguments, il les punit par des supplices : le despotisme trouve plus court de brûler que d'éclairer.

La justice veut qu'on n'impute ces rigueurs qu'à l'intolérance qui régnait alors dans l'Église : ce qui appartenait véritablement au caractère d'Alexis, c'était sa bienfaisance pour les pauvres, sa générosité pour le mérite, sa pitié pour les malheureux et son amour pour la justice. Malgré le fardeau de tant de guerres et d'invasions, trouvant des ressources dans ses économies, il fonda des hôpitaux, releva des édifices religieux, délivra une foule de captifs, et, s'il ne put diminuer les impôts, il rendit leur recouvrement moins arbitraire et plus facile.

Les Comans osèrent encore faire une invasion dans le Nord et s'approcher de Philippopolis; l'empereur marcha contre eux, les mit en fuite, et les poursuivit trois jours au delà du Danube.

Cette diversion avait engagé les Turcs à reprendre les armes. Alexis, retenu par la goutte, ne put déployer d'abord contre eux son activité ordinaire : déjà les infidèles le raillaient de sa lenteur, et le représentaient sur leurs théâtres porté dans un lit et entouré de médecins.

La vengeance suivit de près l'injure. L'empereur s'avança contre eux avec son armée : pour assurer son triomphe, il se garda de le hâter, et chercha, par une sage temporisation, à les attirer dans les piéges qu'il leur tendait. En vain la jeunesse ardente de sa cour l'accusait de timidité; il bra-

vait les sarcasmes de leur inexpérience et les murmures de son camp. Lorsque le moment lui parut favorable, il donna le signal du combat, et remporta sa dernière victoire.

Son gendre Bryenne, césar, et son neveu Nicéphore, se distinguèrent dans cette journée. Les Turcs, défaits, demandèrent, obtinrent et signèrent la paix. Alexis, vainqueur de ses ennemis, revint à Constantinople ; il jouit peu de temps des palmes qu'il avait cueillies ; ses forces, épuisées par tant de fatigues, de combats et de chagrins, diminuaient rapidement ; tandis qu'il assistait aux jeux du cirque, une fièvre ardente le saisit et termina promptement ses jours.

Le sort sembla l'avoir condamné à ne jamais connaître le repos : son lit de mort fut entouré d'intrigues.

L'impératrice Irène, représentée par Anne Comnène, sa fille, comme un modèle de piété, de douceur et de vertu, méritait peut-être ces éloges; mais on ne quitte pas un trône sans regrets : au moment de perdre son époux, elle parut ne pleurer que son pouvoir. Irène craignait de voir le sceptre dans les mains de Jean Comnène, son fils aîné, sur lequel elle avait peu d'influence; elle voulut le donner à son gendre Nicéphore Bryenne, époux d'Anne Comnène, et déjà césar, espérant gouverner sous son nom.

Sans égard pour les souffrances d'Alexis, elle assiégeait le lit de l'empereur mourant et l'importunait par ses prières, lui représentant sans cesse que son fils était incapable de soutenir le fardeau de l'empire, tandis que Nicéphore, estimé des soldats par ses exploits, brillant au sénat par son éloquence, célèbre dans l'Orient par sa vaste érudition et par une histoire de son temps, alors admirée, pouvait seul le remplacer dignement.

« Hélas ! lui répondit Alexis d'une voix faible, pourquoi « sacrifier votre fils à votre fille ? C'est troubler l'ordre de la « nature. J'ai commis une injustice en m'emparant d'un « trône qui ne m'appartenait pas : je ne souillerai point ma « fin par une autre violence, en arrachant le sceptre à mon « successeur légitime, pour le donner à un Macédonien. »

Irène dissimula son chagrin, mais en même temps elle travailla, par ses intrigues, à se rendre maîtresse du palais. Lorsque l'ambition s'empare de l'âme, elle y étouffe tout autre sentiment : dès qu'elle parle, la nature se tait. Jean Comnène, voulant déjouer les desseins de l'impératrice, se prosterne aux genoux de son père, l'embrasse avec une tendresse feinte, saisit et détache l'anneau impérial, et court dans la ville où, secondé par son frère Isaac, il rassemble ses nombreux partisans et une troupe de soldats Avares.

A leur tête, il revient au palais; on lui en défend l'entrée. Cependant Irène, ne pouvant déterminer Bryenne, plus prudent qu'elle, à prendre les armes, s'approche d'Alexis expirant : « Cher époux, s'écrie-t-elle, vous vivez en« core, et votre fils a l'audace de vous arracher la cou« ronne ! »

L'empereur, las de ses importunités, tourne ses regards vers le ciel, seul objet alors de son espoir, et dit avec un sourire amer : « Laissez-moi avec Dieu; je lui demande par« don de mes erreurs; je suis à présent étranger à ce monde « et à ses grandeurs illusoires. — Ah ! lui répond alors « Irène, dont le désespoir éclate, à vos derniers moments « vous ne perdez pas l'habitude de dissimuler vos vrais sen« timents et vous mourrez comme vous avez vécu. »

Dans le même moment, Jean, pour s'assurer du trône, répand dans la ville le bruit de la mort de son père; il est proclamé empereur dans Sainte-Sophie, par le patriarche. Le clergé, le peuple, une foule de sénateurs, l'accompagnent au palais; la garde étrangère voulait encore lui en fermer les portes, il lui montra l'anneau impérial; à ce signe révéré, tout cède avec respect; une multitude immense inonde les portiques, une soldatesque effrénée livre le palais au pillage. Alexis, dans les bras de la mort, entendait les cris de la licence et de la débauche; il n'expira que le soir. Le corps de ce monarque, si absolu et si redouté pendant sa vie, resta toute la nuit abandonné; aucune des cérémonies d'usage ne fut observée pour sa sépulture, et le lendemain de son tré-

pas, son successeur le fit transporter sans pompe dans un monastère, où on l'inhuma.

Alexis était âgé de soixante-dix ans, et en avait régné trente-sept. Il fut aussi révéré dans l'Orient que haï et injustement méprisé dans l'Occident. Ce prince célèbre montra toutes les qualités d'un grand capitaine : actif, infatigable, intrépide, généreux après la victoire, ferme dans les revers, ses ennemis se virent forcés de l'admirer jusque dans ses défaites, qui ne l'abattirent jamais.

Ses sujets chérissaient sa clémence et respectaient sa justice; inépuisable en ressources, il releva l'administration dans un temps de désordre, remplit le trésor épuisé, remplaça des armées vingt fois détruites, et soutint seul par son génie l'empire qui s'écroulait de toutes parts.

Les Latins lui reprochèrent ses artifices; mais, lorsque tout l'Occident fondait sur lui, n'était-il pas contraint d'opposer la ruse à la force? Était-il coupable d'abandonner des alliés ambitieux, plus redoutables pour l'empire que ses ennemis?

Il combattit avec gloire plusieurs sultans belliqueux, repoussa les Barbares du Nord, et triompha par son habile prudence des efforts répétés du terrible Guiscard et du fougueux Boëmond.

Le peuple lui pardonna des charges pesantes, mais nécessaires. Ce peuple l'aimait, parce qu'il le vit toujours tempérant, prompt à combattre, lent à punir, accessible aux plaintes et docile aux sages conseils; enfin, malgré les amères diatribes des historiens de l'Occident, il est juste de compter Alexis Comnène au nombre des plus grands monarques. Tout l'empire, dont il ralentit la décadence, put répéter, en le perdant, les paroles touchantes de sa fille Anne Comnène : « Mon soleil se coucha, et ma lumière s'éteignit. »

CHAPITRE XXX.

JEAN COMNÈNE.

(Ans de J.-C. 1118-1143.)

Sage gouvernement de Jean Comnène. — Faveur du Turc Axuch. — Conjuration d'Anne Comnène contre son frère. — Magnanimité d'Axuch. — Clémence de Comnène pour les conjurés. — Son surnom à cette occasion. — Tableau de l'empire. — État de l'armée. — Habileté de Comnène. — Ses guerres et ses exploits. — Époque de l'indépendance de Venise. — Victoire de Comnène sur les Turcs. — Guerre entre les Grecs et les croisés. — Siége d'Antioche par Comnène. — Témérité de Raymond, fils du comte de Poitiers. — Négociation entre l'empereur et Raymond. — Entrée de Comnène dans Antioche. — Son départ précipité. — Bravoure du jeune Manuel, fils de l'empereur. — Projet de conquête de Comnène. — Son départ avec une nombreuse armée. — Ses succès. — Sa blessure mortelle à la chasse. — Manuel est proclamé empereur. — Mort de Jean Comnène.

Le fils d'Alexis s'était vu contraint de s'emparer par les armes du trône où l'appelaient la volonté de son père, les droits de sa naissance et les coutumes de l'empire. Sa mère Irène descendait à regret du rang suprême, et l'ambitieuse Anne Comnène ne pouvait renoncer à l'espérance de donner le sceptre à son époux.

La cour était remplie d'intrigues : elles auraient renversé un prince faible ou injuste; mais l'empereur en triompha, sans violence, par son tranquille courage et par ses douces vertus.

Il eut un bonheur rare dans toutes les cours et surtout dans celle d'Orient, son frère Isaac fut son ami; nommé sébastocrator, il donna l'exemple du dévouement et de la soumission.

Les ministres que Jean choisit, Taronite et Camatère, étaient des hommes habiles et modestes. Enfin l'empereur, en donnant sa confiance à un favori, objet ordinaire de l'envie des courtisans et de la haine des peuples, vit son choix confirmé par l'opinion publique.

Ce favori, nommé Axuch, était né Turc; son courage, sa franchise, ses talents et sa générosité lui conciliaient l'estime

générale. Il fut revêtu de la charge de grand-domestique, la première alors de l'empire. Son mérite justifiait son élévation, et chacun, dans les camps ainsi qu'à la cour, regardait son pouvoir non comme un écueil, mais comme un appui.

Cependant Nicéphore Bryenne, revêtu du titre de césar, se voyait entouré d'un grand nombre de partisans que lui attiraient une bravoure brillante, un esprit orné, une beauté rare, la faveur d'Irène et l'active passion d'Anne Comnène. Cette princesse, lui comparant avec mépris l'empereur, mal partagé des dons de la nature, petit de taille, contrefait et basané, voulait que Bryenne régnât sur l'empire comme sur son cœur. Ne se bornant point à des vœux stériles, elle forma une conjuration pour détrôner son frère et couronner son époux.

Tous les savants, tous les philosophes étaient dévoués à cette princesse; ses largesses séduisirent une partie de la garde. Enfin les conjurés fixèrent la nuit et l'heure où ils devaient assassiner leur souverain.

Le moment fatal arrive, les conspirateurs sont réunis; mais, soit crainte, soit remords, Bryenne, leur chef, ne paraît pas. Anne s'emporte vainement en injures, disant « que la « nature, par méprise, en les formant tous deux, avait donné « à la femelle l'âme destinée pour le mâle. »

Le complot ainsi avorté fut bientôt découvert. On arrêta les coupables : ils attendaient la mort; Jean leur laissa la vie, confisqua seulement leurs biens, et donna le magnifique palais d'Anne Comnène au grand-domestique Axuch.

Le général turc refusa ce présent. « Seigneur, dit-il au « prince, on ne doit jamais pardonner à demi : Anne est vo« tre sœur; si vous oubliez qu'elle a pu vous haïr, elle se « souviendra qu'elle doit vous aimer. Le meilleur moyen de « désarmer les conjurés, c'est la clémence; sans elle tout « triomphe reste incomplet.

« — Ah! répondit l'empereur, je serais indigne de régner « si je ne savais pas immoler mon ressentiment à la vertu;

« comme Axuch lui sacrifie son intérêt. » Il rendit aux coupables leurs biens, à sa sœur son amitié. Irène, loin d'être complice de sa fille, avait appris son crime avec horreur : « Les barbares, dit-elle, ont voulu, en tuant mon fils, plon-« ger le fer dans mes entrailles, et me faire plus de mal que « je n'en ai éprouvé en le mettant au monde. » Renonçant à toute ambition, elle se retira dans un monastère qu'elle avait fondé.

La clémence de Jean produisit son effet ordinaire ; elle affermit son pouvoir, et, pour le venger de la laideur de sa figure, le peuple, ne considérant que les qualités de son âme, lui donna le surnom de *Kalo-Jean,* c'est-à-dire le *beau*.

En prenant les rênes du gouvernement, l'empereur trouva beaucoup de villes et de provinces reconquises sur les infidèles ; mais l'empire n'en profitait pas. Démembré auparavant par les Turcs, il l'était à présent par les croisés, qui apportaient dans l'Orient les mœurs contagieuses du système féodal, source funeste de désordre et de décadence.

La monarchie romaine et la monarchie grecque ne devaient leur longue durée qu'à l'unité du pouvoir souverain et qu'à la simplicité de leur organisation. On n'y comptait d'autre puissance que celle du monarque, du sénat et du peuple : l'armée y exerçait trop d'influence à la vérité, mais par la force et non par le droit. Les individus n'y étaient que citoyens et sujets, quels que fussent leurs rangs et leurs dignités. De là résultaient l'ordre et la stabilité, tandis que l'Occident ne présentait que l'image d'une confusion, d'un chaos, et, pour ainsi dire, d'un archipel de petits souverains, de princes, de seigneurs, de ducs, de comtes, de barons, successeurs des chiefstains de tribus sauvages, toujours armés, toujours opprimant les peuples, toujours tenant en tutelle les monarques, et toujours indépendants, sous l'humble nom d'hommes liges et de vassaux.

C'était la barbarie organisée : l'exemple de cette noblesse orgueilleuse et turbulente relâcha bientôt en Asie et en Grèce les liens qui attachaient les grands aux chefs de l'É-

tat : ce fut une des causes de la prompte chute de l'empire.

Dans ce temps, le nouveau royaume de Jérusalem s'étendait depuis le fleuve Adonis jusqu'à l'Égypte ; la principauté d'Antioche, depuis Tarse jusqu'à Tortose ; celle d'Édesse, de l'Euphrate au Tigre, et le comté de Tripoli, depuis Maraclée jusqu'à Biblos.

Tous les princes, malgré leurs serments, ne reconnaissaient en réalité de chef que le roi de Jérusalem ; les empereurs grecs, les regardant comme rebelles et prétendant toujours se faire restituer ces pays usurpés, ressentaient secrètement autant d'inimitié contre ces prétendus vassaux que contre les musulmans.

D'ailleurs ces conquêtes des guerriers de l'Occident ne donnaient aucun repos à l'empire, et les Turcs, chassés de Jérusalem, d'Antioche, d'Édesse et de Tripoli, se ralliaient aux sultans de Korassan, d'Alep, d'Icône, ravageaient les provinces impériales, et portaient sans cesse leurs armes jusqu'aux rives du Bosphore.

Pendant vingt-quatre ans, l'empereur Jean Comnène fut sans cesse en guerre contre eux. Le système militaire était totalement changé : il ressemblait à celui du premier siècle de la république romaine. Le trésor épuisé ne permettait plus d'entrenir de nombreuses légions soldées ; le peu de forces dont on pouvait disposer devait faire face à vingt peuples barbares dans le Nord, aux Lombards et aux Français dans l'Illyrie, aux Turcs dans le Midi et dans l'Orient.

L'infanterie était négligée, la cavalerie faisait la force des armées ; les campagnes étaient courtes et peu décisives. Les armées, promptement levées, encore plus promptement licenciées, laissaient perdre en peu de temps les villes qu'elles avaient rapidement conquises.

En civilisation, les extrémités se touchent, et la décadence ressemble à la barbarie. Dans ce siècle qui rappelait le souvenir des temps fabuleux, on voyait plus d'exploits individuels que d'opérations habiles ; les preux chevaliers remplaçaient les grands capitaines ; les rois, les princes, les seigneurs,

combattaient plus en soldats qu'en généraux; la force du corps était plus estimée que la science; les guerriers se consolaient de la perte d'une province par le prix de la valeur, et d'une défaite sur un champ de bataille par un triomphe dans un tournoi.

Cette fureur chevaleresque dominait dans les camps et dans les cours des sultans comme dans les palais et sous les enseignes des chrétiens; enfin, pour acquérir quelque gloire, prouesse alors valait mieux qu'habileté.

L'empereur, digne de briller dans son siècle par sa bravoure, joignit souvent, comme son père, la ruse à l'audace. Ce prince actif et infatigable dirigeait ses ministres dans le conseil, ses généraux à la guerre. On le vit presque toujours à la tête de ses armées; il habita plus souvent sa tente que son palais.

Son premier exploit fut de reprendre sur les Turcs Laodicée, en Phrygie. Arrivé sous les murs de Sozopolis, il ordonna à ses troupes de fuir, attira, par ce moyen, la garnison hors des remparts, la fit tomber dans une embuscade, et entra dans la ville.

Il défit en bataille rangée les Petchénègues, décida la victoire en chargeant le premier, et reçut un coup de lance en combattant (an 1122). Il déclara ensuite la guerre aux Serviens, les subjugua, et peupla de leurs prisonniers les environs de Nicomédie, que la fureur des Turcs avait changés en déserts.

La puissance des Hongrois s'était depuis quelque temps étendue et consolidée. Dans ce pays, les frères du roi lui succédaient avant ses enfants. Le roi Coloman, voulant assurer le trône à son fils, fit crever les yeux à son frère Almus. Béla, fils de ce malheureux prince, condamné au même supplice, était venu chercher un asile à Constantinople. Étienne, fils de Coloman, devenu roi de Hongrie, voulut que l'empereur lui livrât Béla, et, sur son refus, il déclara la guerre à l'empire.

Jean Comnène trompa les Hongrois par la rapidité de ses

manœuvres, les tailla en pièces, et s'empara de tout le pays situé entre la Save et le Danube.

Une faute en politique lui fit éprouver une perte plus importante que la stérile conquête qu'il venait de faire. Jusqu'alors Venise avait reconnu la souveraineté de l'empire, et les empereurs, ménageant cette vassale belliqueuse, décoraient ses doges des plus grandes charges de leur cour. Celui qui gouvernait alors la république, Dominique Michel, battit en plusieurs rencontres les flottes musulmanes. L'empereur, jaloux de ses victoires, lui refusa la dignité qu'il sollicitait, et les Vénitiens, choqués de ce refus, prirent les armes contre les Grecs.

L'empereur, les traitant de rebelles, chassa tous leurs commerçants de ses États. Ils ne tardèrent pas à se venger de cet affront. Le roi de Jérusalem venait de mourir; Baudouin II assiégeait Tyr; la flotte vénitienne, après avoir aidé ce prince à la conquérir, parcourut l'Archipel, s'empara de Rhodes, de Chio, pilla Samos, Mitylène, Andros, débarqua dans le Péloponèse des troupes qui se rendirent maîtresses de Modon, et revint à Venise chargée de butin et de prisonniers.

C'est de cette époque que date l'indépendance complète de Venise; elle resta toujours depuis séparée de l'empire (an 1124).

L'empereur, dans le dessein de réparer les dommages causés au commerce par cette funeste guerre, forma d'utiles liaisons avec Gênes, Pise et toutes les villes maritimes de l'Italie.

A la tête de ses troupes, il remporta plusieurs victoires contre les Turcs, s'empara de la forte ville de Castamone, recouvra presque toutes celles de l'Asie Mineure, et rentra dans sa capitale, suivi d'un grand nombre de captifs. On lui avait préparé un triomphe magnifique; mais lorsque son char, attelé de quatre chevaux blancs, parut dans cette solennité, on vit que ce char portait, au lieu de l'empereur, une statue de la Vierge, à laquelle ce prince attribuait son succès.

La guerre et la dévotion étaient les deux passions du temps. Dans ce triomphe de la Vierge, Jean, vainqueur des musulmans, marchait humblement pieds nus, une croix à la main.

On regrette avec raison que les historiens grecs de cette époque, ne parlant que de siéges et de batailles, aient laissé dans l'oubli tout ce qui concerne les lois et l'administration de ce prince, dont les Latins comme les Grecs vantaient la sagesse.

L'empereur se signala encore par de grands exploits en Paphlagonie, en Cilicie, en Cappadoce.

Roger, roi de Naples et de Sicile, inquiétait la Grèce par ses armements. Comnène négocia avec l'empereur Lothaire, pour l'engager à combattre ce prince ambitieux.

Après une nouvelle guerre heureuse, l'aveugle Béla, protégé par les armes de Jean, monta sur le trône de Hongrie. L'empereur ne perdait pas de vue la restitution d'Antioche, vainement réclamée par Alexis. Libre par ses victoires de tous autres soins, il rassembla alors ses forces pour s'en emparer.

Boëmond II, possesseur de cette principauté, avait vaincu et pris Léon, roi de la quatrième Arménie. C'était un État nouvellement fondé, dans les montagnes de Cilicie, par une peuplade d'Arméniens que les Turcs avaient chassés de leur patrie. Après cette victoire, Boëmond périt dans un combat que lui livra le fameux Zangui, sultan d'Alep, nommé Sanguin par les croisés. En mourant il ne laissa qu'une fille, appelée Constance. On voulait la faire épouser à l'empereur : Jean, plus habile à vaincre qu'à négocier, manqua cet hymen, qui lui livrait sans combat la capitale de la Syrie.

A cette époque, Raymond, fils du comte de Poitiers, voyageait en Palestine, déguisé en mendiant, suivant la mode aventureuse de ce siècle. Foulques, roi de Jérusalem et tuteur de Constance, offrit une couronne à ce prince, qui n'était venu chercher que des indulgences. Acceptant la fortune qui s'offrait à lui, il devint le mari de Constance, princesse d'Antioche, rendit la liberté au roi d'Arménie et s'unit à lui contre les Grecs.

L'empereur, de son côté, forma une alliance avec les Turcs contre les croisés (an 1135). Ainsi, des deux parts, l'ambition, l'emportant sur la piété, faisait oublier aux chrétiens le but religieux des croisades.

La guerre fut vive et longue. L'intrépide Jean, malgré la difficulté des lieux, malgré le nombre de ses ennemis, franchit les montagnes, s'empara des forteresses, se rendit maître de toute la Cilicie, et vint camper devant Antioche.

Le roi de Jérusalem avait promis des secours à Raymond; mais bientôt, assiégé lui-même dans la ville de Montferrand, il implora l'assistance des croisés.

Le prince d'Antioche et Josselin, prince d'Édesse, oubliant leurs propres périls, volèrent au secours du roi de Jérusalem; mais lorsqu'ils arrivèrent près de lui, il avait déjà capitulé.

Raymond, revenant à Antioche, voit sa capitale investie. Trouvant des ressources dans son extrême audace, il pénètre la nuit, avec quelques chevaliers, dans le camp des Grecs, le traverse, tue ceux qui s'opposent à son passage, et entre victorieux dans la ville.

Tout le camp impérial était saisi de terreur. Les soldats, frappés, blessés sans avoir vu d'ennemis, prennent la fuite. L'empereur parvient à les rallier, propose une entrevue au prince d'Antioche, et lui rappelle le serment fait par les croisés de rendre à l'empire les places conquises sur les infidèles.

Raymond prétendait que, n'étant point garant des promesses de Boëmond, et ayant reçu la ville en dot avec la main de Constance, il n'était vassal que du roi de Jérusalem et ne pouvait rien décider sans son aveu. Foulques, consulté par lui, répondit qu'on ne pouvait contester les droits de l'empereur. Raymond rendit hommage à Jean, se reconnut feudataire de l'empire, arbora sur la citadelle le pavillon impérial, et convint que les portes de la ville seraient ouvertes à l'empereur toutes les fois qu'il voudrait y entrer.

De son côté, Jean, promettant plus qu'il ne pouvait tenir,

prit l'engagement d'étendre les possessions du prince d'Antioche, en y joignant les villes fortes qu'il devait conquérir sur les Turcs : c'étaient Bérée, Larisse, Épiphanie, Émèse, appelées par les Turcs Alep, Schizar, Hamah, Hems.

Jean, avec son activité ordinaire, marchant à pied comme Trajan, supportant la fatigue, le travail, et bravant les besoins comme le simple soldat, entra promptement en campagne pour exécuter le traité. Les princes d'Edesse et d'Antioche le secondèrent mollement. On prit quelques villes; d'autres vainquirent les assiégeants par leur résistance. Après cette expédition, l'empereur fit son entrée solennelle dans Antioche. Le patriarche, le clergé, le peuple, vinrent au-devant de lui; les princes tenaient la bride de son cheval.

Reçu dans cette ville, objet de son ambition, l'empereur espérait en rester maître; il déclara aux croisés que, pour assurer leurs succès contre les musulmans, il fallait lui laisser quelque temps la garde d'Antioche. Les princes, étonnés de cette demande, n'osaient résister ouvertement.

Le comte d'Édesse, opposant l'artifice à la mauvaise foi, demande à l'empereur le temps de disposer le peuple à l'obéissance; on le lui accorde. Ses émissaires soulèvent la multitude; tous les croisés s'arment et tombent sur les Grecs. Le prince d'Édesse, feignant l'effroi, se jette aux pieds de Jean, et lui dit qu'on a voulu le massacrer. Cependant le désordre s'accroît, le péril redouble; l'empereur sort précipitamment du palais, et rejoint son camp.

Les princes le supplièrent, quelques jours après, de rentrer dans la ville; mais nulle confiance ne pouvait plus se rétablir entre eux, et l'empereur, déjoué dans ses desseins, partit pour Constantinople, ayant terni ses lauriers par une ruse sans succès.

L'année suivante, il combattit les Turcs en Bithynie et dans le Pont. Le plus jeune de ses fils, Manuel, âgé de dix-huit ans, s'élança un jour au milieu des escadrons ennemis, et s'y enfonça si avant, que toute l'armée, accourant pour

le dégager, eut peine à le délivrer du péril où son ardeur l'avait jeté. L'empereur, à l'exemple des anciens Romains, décerna au jeune prince le prix de la valeur, et le punit sévèrement de son insubordination. Cependant cette action et plusieurs autres traits de courage inspirèrent à l'empereur tant d'affection pour Manuel, que dès lors il le regarda comme le plus digne d'occuper le trône après lui.

Dans ce même temps, l'empereur se vit abandonné par son neveu, fils d'Isaac. Il avait traité ce jeune prince avec rigueur; Isaac irrité courut chez le sultan d'Icône, épousa sa fille, reçut en dot plusieurs châteaux, embrassa l'islamisme, et prit le nom de Zélébis. Mahomet II, qui renversa l'empire des Grecs, descendait, dit-on, de Soliman-Shah, fils de Zélébis.

La fortune se montrait constante pour l'empereur; il s'empara de toutes les îles du lac d'Icône. Enhardi par ce succès, il conçut le projet de conquérir toute la Syrie, de chasser tous les Turcs de la Palestine, et de sanctifier sa couronne en la déposant sur le tombeau de Jésus-Christ.

Rassemblant tous ses trésors et toutes ses forces, il s'avança, suivi de la plus nombreuse armée que depuis un siècle on eût vue dans l'Asie.

La mort lui enleva ses deux fils aînés, Alexis et Andronic; le troisième, Isaac, restait à Constantinople. Le vaillant Manuel, le dernier de tous, accompagna seul son père.

Jean, vainqueur des musulmans, n'éprouva de résistance que de la part des croisés. Antioche refusa de lui ouvrir ses portes; le légat du pape Innocent II osa même lui défendre d'entrer dans cette ville. L'empereur irrité livra aux flammes et au pillage le territoire d'Antioche, et n'épargna pas même, disent les auteurs latins, les cellules des ermites (an 1142).

Comme il voulait visiter le saint-sépulcre, le roi de Jérusalem lui écrivit qu'il tiendrait à grand honneur de le recevoir, mais que son pays étant trop pauvre pour nourrir une si grande armée, il ne pouvait y entrer qu'avec dix mille hommes. En acceptant cette condition, il se serait livré à ses

ennemis. Jean dissimula son ressentiment et retourna en Cilicie; la mort l'y attendait.

Chassant un jour sur le mont Taurus, un sanglier furieux s'élance sur lui : l'empereur l'attend intrépidement, et lui plonge son épieu dans le corps. Tandis que le monstre terrassé se débat, le carquois du prince se renverse, il en tombe une flèche empoisonnée qui lui perce la main.

Le venin triompha de l'art des médecins ; comme l'enflure a ait gagné tout le bras, on lui proposait de le couper. Jean ne voulut point y consentir : « On n'a pas trop de deux « mains, dit-il, pour tenir les rênes de l'empire. »

La maladie de l'empereur fit de rapides progrès ; on lui administra les sacrements; décidé, comme Marc-Aurèle, à remplir jusqu'au dernier moment les devoirs d'un monarque et à mourir debout, il ne cessa point de recevoir dans sa tente les requêtes des officiers, des soldats, des citoyens. Enfin, sentant la mort s'approcher, il appela près de lui les chefs de l'armée.

« Je sais, leur dit-il, que les princes regardent leurs États « comme leur patrimoine. J'ai reçu de mon père le droit de « vous commander, et vous croyez sans doute que je le trans- « mettrai de même à l'aîné de mes enfants. Mais mon amour « pour mon peuple l'emporte tellement sur toute autre affec- « tion, que, si nul de mes fils n'était digne de l'empire, je « vous chercherais un empereur hors de ma famille.

« Grâce au ciel, mes deux fils, Isaac et Manuel, ont reçu « en partage de nobles qualités, et, s'il était question d'un « héritage ordinaire, je suivrais pour eux l'ordre de la na- « ture ; mais le sceptre n'est pas un présent, c'est un far- « deau; Dieu m'ordonne de le transmettre au plus capable « de le porter. Voyez vous-mêmes si Manuel n'est pas digne « de vous commander; rappelez-vous son application dans « les affaires, sa bonté active pour les malheureux, la fer- « meté de son caractère et l'étendue de son génie : devant « Néocésarée, nous dûmes la victoire à sa valeur bouillante; « sa prudence m'a éclairé dans les circonstances les plus

« critiques, et son courage m'a dégagé des plus imminents « périls.

« Je puis m'appuyer sur de grands exemples : Jacob, « Moïse et David furent préférés à leurs aînés. Le salut de « l'empire est le seul objet de mes derniers vœux ; secondez-« les par vos suffrages. »

Tous les assistants en larmes répondent au prince mourant par cette acclamation : « Que Manuel soit notre empe-« reur ! » On le revêt de la pourpre, on lui ceint le diadème, on le proclame auguste. Manuel, la tête baissée, pleurait et se taisait.

Deux jours après Jean mourut, âgé de cinquante-cinq ans; il en avait régné vingt-quatre. Ses qualités surpassèrent ses défauts; ses succès firent oublier ses fautes. Pieux, tempérant, libéral, clément, il ne condamna personne à mort, et, sous son règne, le mérite et la vertu furent les seuls titres à la fortune.

CHAPITRE XXXI.

MANUEL COMNÈNE.

(Ans de J.-C. 1143-1180.)

Portrait de Manuel Comnène. — Violence exercée contre Isaac Comnène.— Arrivée et réception de Manuel à Constantinople. — Sa générosité envers Isaac. — Son mariage avec Berthe. — Son mépris pour elle. — Ses succès sur les Turcs. — Sa victoire sur Raymond, prince d'Antioche. — Nouvelles croisades, française et allemande, commandées par Louis le Jeune et Conrad. — Désordres de la croisade allemande. — Son désastre causé par un orage. — Son arrivée devant Constantinople. — Son entrée en Asie. — Arrivée de la croisade française devant Constantinople. — Entrée et belle réception de Louis dans cette ville. — Son entrevue avec Manuel. — Son départ pour l'Asie. — Perfidie de Manuel à l'égard de Conrad. — Retour de Conrad à Constantinople. — Exploits de Louis. — Retour de Louis et de Conrad dans leurs États. — Guerre entre Manuel et Roger, roi de Sicile. — Siége et prise de Corfou par Manuel.— Mort d'Isaac Comnène.— Retour et triomphe de Manuel à Constantinople. — Naissance de Marie, fille de Manuel. — Guerre entre Manuel et les Hongrois. — Combat singulier et victoire de Manuel. — Portrait d'Andronic, fils d'Isaac Comnène. — Ses prétentions au trône. — Son éloignement.— Conspiration contre lui.— Son complot contre Manuel et sa captivité.— Exploits et mort de Michel Paléologue. — Revers des Grecs causés par l'incapacité du jeune Alexis. — Traité entre Manuel et Guillaume, roi de Sicile. — Mort de Raymond, prince d'Antioche. — Mariage de Renaud de Châtillon. — Ses succès

en Cilicie. — Sa lâche humilité devant Manuel. — Prétentions de Baudouin III sur Antioche. — Danger de Baudouin et de Manuel à la chasse. — Bravoure de Manuel. — Son habileté en chirurgie. — Ses nouveaux succès sur les Turcs. — Mort de l'impératrice. — Arrivée du sultan Azzeddin à Constantinople. — Mariage de Manuel avec Marie d'Autriche. — Ambassade envoyée à Constantinople par le Prêtre-Jean. — Paix entre Manuel et les Hongrois. — Mort de Guillaume, roi de Sicile. — Désordres et fuite d'Andronic. — Nouvelle victoire sur les Hongrois. — Alliance de Manuel et d'Amaury, roi de Jérusalem. — Croisade des chevaliers de Saint-Jean et du Temple. — Leurs premiers exploits. — Traité secret conclu par Amaury. — Portrait du sultan Saladin. — Ses premiers exploits. — Bataille de Myriocéphale. — Entière défaite des Grecs. — Bravoure extraordinaire de Manuel. — Paix entre lui et le sultan. — Mariage de son fils et de sa fille. — Son abdication et sa mort.

S'il suffisait pour bien régner d'être doué de courage, d'esprit et d'adresse, Manuel aurait pu être compté au nombre des grands monarques ; mais, sans bonne foi, sans morale et sans justice, il ne peut exister ni un grand homme ni un grand roi.

Manuel fut brave, habile, rusé ; sa vaillance lui fit remporter plusieurs victoires, ses artifices le délivrèrent de plusieurs dangers ; mais il mérita la haine de ses peuples par son avidité, le mépris de ceux de l'Occident par ses perfidies. Son exemple acheva de corrompre la morale publique ; les malheurs qu'il fit éprouver aux croisés inspirèrent aux Latins le profond ressentiment qui les porta depuis à s'emparer du trône d'Orient ; et, en fortifiant la puissance des infidèles, il forma et grossit l'orage qui devait renverser Constantinople et la soumettre au joug de l'Alcoran.

Dès que son père eut fermé les yeux, le grand-domestique Axuch partit rapidement pour la capitale, où l'on ignorait encore l'élévation de Manuel à l'empire ; ce grand officier, par sa promptitude, prévint les efforts qu'aurait pu tenter Isaac Comnène pour faire valoir son droit d'aînesse. Ce prince fut enfermé étroitement et soigneusement gardé ; par ce moyen l'empereur fut proclamé à Constantinople sans opposition.

Dès qu'on sut qu'il approchait de la ville, le sénat et le peuple vinrent au-devant de lui ; la renommée de ses exploits militaires l'avait précédé. On le reçut avec des transports de

joie que les peuples, naturellement portés à l'espérance, prodiguent toujours à leur nouveau maître. Affermi sur un trône qu'Isaac ne pouvait plus lui disputer, il se réconcilia avec ce prince et lui rendit la liberté.

Son premier soin fut de chercher un appui contre les rois de Sicile et de Hongrie; dans ce dessein, il épousa Berthe, belle-sœur de l'empereur Conrad. En recevant le diadème, elle prit le nom d'Irène : cette princesse était belle et vertueuse, mais le vice seul avait des charmes aux yeux de Manuel. Il méprisa sa femme et garda publiquement pour maîtresse Théodora, fille de son frère Andronic.

Comme l'empereur aimait l'argent et la ruse, les ministres qu'il choisit furent des hommes avares et intrigants; bientôt le sort le rappela sur le seul théâtre qu'il pouvait dignement occuper. Les Turcs ayant pris et saccagé Édesse, il reparut avec éclat sur le champ de bataille; là, il se distingua également comme général par l'habileté de ses manœuvres, et comme preux par la force de son bras.

Il battit en plusieurs rencontres le sultan d'Icône, devint la terreur des Turcs, les contraignit à demander la paix, et obtint d'eux la cession définitive de la Pamphylie et de la Cilicie, conquises par ses armes.

Il marcha ensuite contre Raymond, prince d'Antioche, le défit, le poursuivit jusqu'aux portes de sa capitale, et ne lui accorda la paix qu'après avoir exigé qu'il vînt, sur le tombeau de son père, lui demander pardon d'avoir trahi ses serments.

Manuel vainqueur ne se serait pas si facilement réconcilié avec le sultan et avec Raymond, sans la crainte que lui inspiraient les nouvelles récentes de l'Occident.

Une seconde croisade s'y préparait. Les deux princes les plus puissants de l'Europe, Conrad, empereur d'Allemagne, Louis le Jeune, roi de France, venaient d'arborer la croix, et Manuel redoutait plus pour l'empire leurs formidables secours que les armes des infidèles.

Le duc d'Antioche, le roi de Jérusalem, le comte de Tri-

poli, consternés par la prise d'Édesse, et tremblants pour leurs propres États, avaient imploré l'appui de tous les princes de l'Europe. Le pape, plaignant les malheurs des croisés et partageant leur terreur, pressa le roi de France de voler à la défense de la Palestine.

Louis convoqua une assemblée générale de la nation à Vézelay. Là on entendit l'éloquente voix du plus grand orateur de ce siècle, le fameux saint Bernard : le tableau touchant qu'il fit du malheur des chrétiens, des périls de Jérusalem, l'élévation de ses pensées, la chaleur de son zèle, la force de ses paroles, embrasèrent tous les esprits d'un fanatisme religieux. On vit une foule de princes, de seigneurs et de guerriers, se croiser, s'armer, et jurer de périr ou de sauver le saint-sépulcre.

Dans l'enthousiasme qu'inspirait le génie du prédicateur, on lui déféra d'abord d'une commune voix le commandement de l'armée. Mais saint Bernard, à la fois plus éloquent, plus habile et plus sage que l'ermite Pierre, refusa un honneur si peu convenable à son état.

L'abbé Suger, aussi célèbre et plus politique que Bernard, tenta de vains efforts pour empêcher le roi de sacrifier la sûreté de son royaume à la gloire d'une expédition si lointaine et si périlleuse: Louis, entraîné par un zèle aveugle et par l'espoir d'atteindre à la renommée de Godrefoi, prit la croix et partit; il confia le royaume à Suger, et emmena avec lui sa femme Éléonore d'Aquitaine, dont l'inconstance lui enleva depuis autant de provinces que la croisade lui fit perdre de trésors et de soldats.

Saint Bernard, éclairé par une triste expérience, sut préserver au moins les croisés des premières erreurs où leurs prédécesseurs s'étaient vus entraînés par un faux zèle. Il leur défendit de persécuter dans leur route les juifs, qu'on devait conserver comme les immortels témoins des vérités de l'Évangile. « Épargnez, disait-il, ces dépositaires des prophéties: « ce sont des aveugles qui portent devant nous le flambeau « de la foi. »

Roger, roi de Sicile, qui se méfiait des Grecs comme les Grecs se méfiaient de lui, conseillait au roi de France de prendre le chemin de l'Italie pour se rendre en Palestine. Louis, qui comptait sur ses forces, et qui craignait que la difficulté d'embarquer un si grand nombre de troupes ne ralentît sa marche, écrivit à Manuel pour lui demander un libre passage sur les terres de l'empire.

Manuel y consentit : mais, tandis qu'il prodiguait au roi de France de fausses protestations d'amitié, il informait secrètement le sultan d'Icône de l'orage qui se formait dans l'Occident contre lui.

La même ardeur religieuse qui s'était emparée de l'esprit des Français éclatait aussi vivement en Allemagne. L'empereur Conrad se croisa comme Louis, et partit le premier, à la tête de soixante-dix mille cavaliers et d'une infanterie nombreuse.

La politique laisse dans le cœur des princes peu de force aux liens du sang, et, quoique Conrad fût beau-frère de Manuel, la nouvelle de sa marche n'en répandit pas moins de craintes dans la cour de Constantinople.

Cependant, jusqu'à Philippopolis, cette marche fut paisible; mais, dès qu'ils l'eurent dépassée, les Allemands se livrèrent à la débauche et au pillage ; les Grecs, par représailles, tuèrent quelques-uns de ceux qui s'écartaient de l'armée : ils passèrent du sommeil de l'ivresse à celui de la mort.

Un parent de Conrad, resté dans Andrinople, y fut assassiné; l'empereur, voulant le venger, envoya son neveu dans cette ville, qui fut dévastée par ses soldats.

Plus les Allemands approchaient de la capitale, plus la crainte de Manuel augmentait. Il s'efforça vainement d'engager Conrad à choisir, pour aller en Asie, le chemin de la Chersonèse; l'empereur d'Allemagne ne voulut pas y consentir. Ce prince, ayant pris imprudemment position entre deux fleuves, un violent orage grossit leurs eaux, qui, sortant avec impétuosité de leur lit, entraînèrent à la fois tentes, chevaux, soldats, et firent éprouver plus de pertes à l'armée

allemande qu'une grande bataille. Enfin le reste de cette armée, échappé au naufrage, vint camper sous les remparts de Constantinople, près de la porte Dorée (an 1147).

Les deux monarques s'envoyaient réciproquement des ambassadeurs pour convenir d'une conférence; mais leur vanité rendit toute entrevue impossible. Tous deux prétendaient aux honneurs du pas; chacun d'eux se croyait seul légitime successeur des empereurs romains; l'un ne voulait pas sortir de sa capitale, l'autre de son camp; l'intérêt commun céda à l'orgueil; ne pouvant s'entendre, on renonça à se voir. Conrad, sans attendre Louis, traversa le Bosphore, et entra en Asie. Ses forces montaient encore à 90,500 hommes.

Peu de temps après, Louis se mit en marche avec sa cour et son armée. Le roi reçut dans sa route les ambassadeurs de Manuel, qui, suivant l'usage de leur pays, lui firent de longs discours, remplis de flatteries et d'éloges. Cette loquacité déplut aux Français. « A quoi bon toutes ces louanges? « dit l'évêque de Langres; le roi sait ce qu'il est; et nous « connaissons tous aussi ses grandes qualités; dites en deux « mots ce que vous avez à dire. » Louis convint avec eux de ne prendre aucune place appartenant à l'empereur; mais il laissa indécise la question de savoir si les villes qu'on pourrait conquérir sur les Turcs seraient rendues à l'empire.

Les Comans et les Petchénègues, excités secrètement par les Grecs, harcelèrent dans leur marche et tuèrent un grand nombre de Français. On se plaignit à l'empereur, qui promit vengeance et ne tint point parole.

Louis vint camper à la vue de Constantinople. Là, il apprit que Manuel venait de signer une trêve de douze ans avec les Turcs. Tout devait lui prouver la mauvaise foi des Grecs. La religion comme la politique rendait entre les deux peuples tout accord impossible. Les Occidentaux regardaient les chrétiens d'Orient comme hérétiques, et croyaient, en les tuant, faire une œuvre pie. De leur côté, les Grecs, méprisant les Latins comme idolâtres, purifiaient l'autel où leurs prêtres avaient dit la messe.

Malgré tous ces motifs de mésintelligence, Louis, naturellement confiant, se laissa tromper par les protestations de Manuel et par les démonstrations d'amitié que l'impératrice prodiguait artificieusement à la reine.

Il entra dans la capitale, y fut reçu comme en triomphe par le sénat et par le peuple, et se rendit au palais de l'empereur. On vit régner dans leur entrevue une cordialité feinte par Manuel, et sincère du côté de Louis.

Les Grecs célébrèrent l'arrivée du roi de France par des jeux, par des fêtes, par de magnifiques festins. Comme saint Denis était le patron de la France, le jour consacré à cet apôtre des Gaules, l'adroit Manuel étala dans Sainte-Sophie tout le luxe de sa cour, toutes les richesses de l'Orient et toute la pompe du clergé grec.

Louis, satisfait de cet accueil, partit sans méfiance, et débarqua sur la côte d'Asie. Durant le passage, quelques querelles s'élevèrent entre les Grecs et les Français. Plusieurs de ceux-ci périrent victimes de la perfidie de leurs alliés. L'empereur exigea des barons français un serment de fidélité; le comte d'Auvergne et le marquis de Montferrat refusèrent d'y consentir; et, comme on les menaçait de les y contraindre, ils prirent les armes et pillèrent les environs de la capitale. Louis intervint dans la contestation, et les força de prêter foi et hommage à Manuel.

Dans ce même temps, Roger avertissait le roi de France de se mettre en garde contre les artifices de la cour d'Orient, et lui conseillait de s'en garantir en s'emparant de Constantinople; de son côté, Manuel pressait Louis de joindre ses armes aux siennes pour réprimer l'ambition du roi de Sicile. Louis, dont le seul objet était de combattre les infidèles, rejeta les propositions de ces deux princes (an 1147).

Le perfide Manuel, d'accord avec les Turcs, avait donné à Conrad des guides infidèles, qui dirigèrent sa marche dans les chemins montueux de la Cappadoce. Pendant le cours de cette route pénible, les Grecs, placés en embuscade, tantôt égorgeaient les Allemands, et tantôt, pour les faire périr,

ne leur fournissaient qu'une farine mêlée de chaux; partout on leur refusait des vivres, partout on leur fermait les portes des cités. Lorsqu'ils furent engagés dans les défilés du mont Taurus, leurs guides les abandonnèrent. Bientôt ils se virent enveloppés par une foule de musulmans, qui, en couronnant les hauteurs, en fermant les passages, en les attaquant sans relâche par le fer et par la faim, en détruisirent les neuf dixièmes.

Conrad, n'ayant pu sauver de cette destruction qu'environ dix mille hommes, s'ouvrit vaillamment un chemin par le glaive, et rejoignit Louis à Nicée.

Il marcha quelque temps avec lui; mais, honteux de se voir sans troupes à la suite d'un roi de France, il le quitta sous les murs d'Éphèse, et vint passer l'hiver à Constantinople. Comme sa faiblesse n'inspirait plus d'alarmes, il y fut reçu avec une joie perfide.

L'empereur d'Orient avait formé le projet et conçu l'espoir de se défaire aussi des Français; mais Louis, évitant le piége qu'il lui tendait, prit des guides sûrs, traversa des plaines fertiles, passa le Méandre, défit les Turcs, et arriva près de Laodicée; il comptait y trouver des subsistances. La garnison grecque évacua la ville, emporta les vivres, et courut se joindre aux Turcs.

Personne ne voulut servir de guide aux Français : entrés dans les montagnes de Pisidie, ils se virent attaqués par les Turcs, qui en firent un grand carnage. Louis, ses chevaliers et la fleur de son armée ne durent leur salut qu'à des prodiges de valeur. En combattant toujours, le roi parvint à Satalièh, autrefois nommée Attalie, et s'y embarqua pour la Palestine. Le roi avait laissé dans cette ville tous les malades de l'armée, et quelques troupes pour les garder : les Grecs en donnèrent avis aux Sarrasins, qui vinrent massacrer ces malheureux sans défense.

Louis signala son courage par de nombreux exploits près d'Antioche et de Jérusalem; il assiégea ensuite Damas; mais la trahison des Grecs fit échouer cette entreprise. Après ce

revers, Conrad, qui était venu le rejoindre, s'embarqua dans le port de Saint Jean-d'Acre, et retourna dans ses États, sans troupes, sans argent et sans gloire.

Louis, plus constant, resta encore deux ans en Palestine; mais, après avoir lutté vainement contre la force de ses ennemis et la mauvaise foi de ses alliés, il revint en France, où d'autres traverses l'attendaient.

Sa navigation fut périlleuse : sur sa route il rencontra la flotte de Roger, alors en guerre avec les Grecs; il se joignit à lui. L'armée impériale et l'armée sicilienne se livrèrent bataille. Dans cette mêlée, le roi, disent quelques historiens, se sauva en changeant de pavillon, échappant ainsi aux armes grecques par une ruse grecque. D'autres prétendent qu'il fut pris, et que l'amiral sicilien le tira de captivité.

L'issue malheureuse de cette seconde croisade, qui échoua par l'imprudence des croisés et par la trahison des Grecs, affermit la puissance des musulmans. La haine des princes d'Occident contre les Orientaux devint implacable, et dès lors ils jurèrent la perte de l'empire.

Animé par cette haine et par le désir, héréditaire dans sa famille, de conquérir le trône d'Orient, Roger, roi de Sicile, ne tarda pas à porter ses armes contre les Grecs.

Il avait demandé en mariage une fille de l'empereur Jean Comnène. Manuel, parvenu au trône, rompit la négociation et mit en prison les envoyés du roi. Cette violence devint la cause d'une guerre funeste à l'empire.

Roger s'empara presque sans obstacle de Corfou; les Siciliens ravagèrent les côtes du Péloponèse, entrèrent dans Thèbes par escalade, et prirent Corinthe, qui se vit pour la seconde fois dépouillée de ses richesses.

Manuel, ayant rassemblé toutes ses forces, traversa la Thrace, défit sur sa route les Petchénègues, entra en Illyrie et assiégea Corfou. Venise envoya une flotte à son secours; Isaac Comnène périt en combattant les Siciliens; il recommanda, au moment de sa mort, à son fils Andronic de le venger, et des ennemis qui tranchaient ses jours, et de Manuel

même, qui avait, disait-il, usurpé son trône. Andronic le promit, et ce prince, aussi cruel qu'ambitieux, ne se montra dans la suite que trop fidèle à son serment.

Le siége fut long, sanglant, opiniâtre; enfin Manuel prit la ville d'assaut. Les Siciliens se retirèrent; les Grecs et les Vénitiens, vainqueurs, se disputèrent les dépouilles des vaincus, et se livrèrent une furieuse bataille, où ils perdirent des deux côtés la fleur de leurs armées.

Axuch, qui avait puissamment contribué au succès du siége, fut moins heureux sur mer. La flotte sicilienne combattit la sienne près d'Ancône, et la détruisit presque totalement. L'empereur, profitant de la retraite de Roger, s'empara d'une grande partie de la Dalmatie, et revint à Constantinople, où il fut reçu en triomphe. On y célébra sa victoire par un tournoi, jeu militaire dont les Latins avaient porté dans l'Orient le goût et l'usage.

Ce fut dans ce temps que naquit Marie, fille de Manuel. La beauté, les passions et les malheurs de cette princesse la rendirent célèbre.

L'empire, entouré d'ennemis, était, comme Rome naissante, en état de guerre perpétuelle. L'empereur se vit de nouveau rappelé aux armes par les Hongrois et par les Serviens. Il leur livra bataille sur les rives du Drin; Bachin, général des Hongrois, attaqua corps à corps Manuel dans ce combat, et brisa son casque d'un coup de sabre; il allait redoubler, lorsque l'empereur, lui arrachant son glaive, l'embrassa fortement, l'enleva de cheval et l'emmena prisonnier.

Cette prouesse décida la victoire. Les Serviens posèrent les armes.

Manuel poursuivit les Hongrois et livra aux flammes le palais de leur roi Géisas.

Ce prince, qui revenait des frontières de la Russie, livra bataille à l'empereur, fut vaincu, et se soumit aux conditions que Manuel voulut lui imposer.

Ce nouveau triomphe excita dans l'esprit d'Andronic une violente jalousie. Jamais homme ne cacha sous un extérieur

plus séduisant une âme plus difforme. Il surpassait en éloquence, en force, en bravoure, les orateurs, les athlètes et les preux de son temps; peu de tyrans l'égalèrent en perversité, en débauche et en cruauté.

Le vice régnait alors avec scandale dans la cour d'Orient. Manuel vivait publiquement dans un commerce criminel avec Théodora, sa nièce, et Andronic avec sa cousine Eudoxie, sœur de Théodora; la conformité de goûts pour la guerre et pour le plaisir établissait entre ces princes une amitié assez franche du côté de Manuel, mais perfide de la part d'Andronic. Celui-ci, suivant au sein de la débauche le fil de ses intrigues, aspirait au trône.

Cantacuzène, son beau-frère, découvrit ses projets, et parvint à exciter contre lui la méfiance de l'empereur. Pour éloigner cet ambitieux, on l'envoya en Cilicie; il y combattit les Turcs vaillamment, mais sans succès. Cependant Manuel, par un reste de faiblesse, l'investit des duchés de Neiss et de Castorie. On voit par là les progrès du système féodal apporté depuis peu dans l'Orient par les Latins, système qui achevait de ruiner la force de l'empire en le divisant.

Plus Andronic s'élevait, plus il inspirait de haine aux grands. Un complot contre ses jours est formé dans son camp par les principaux officiers de l'armée. Au milieu des ombres de la nuit, ils entourent sa tente; frappée du bruit de leurs pas et de leurs armes, sa maîtresse Eudoxie le réveille et veut le déguiser en femme pour le sauver. Andronic refuse ces vêtements, qui auraient, disait-il, rendu sa fuite ou sa mort honteuse. Il s'élance de son lit, le sabre à la main, renverse les premiers qu'il rencontre, et se dérobe à leurs coups en franchissant une haie.

La corruption des mœurs avait rendu les vices, les intrigues et même les crimes si communs alors, que souvent on ne les traitait que comme des fautes légères. L'empereur se réconcilia avec Andronic, et l'ambitieux prince profita de cette indulgence pour conspirer contre lui avec le roi de Jérusalem, le sultan d'Icône, le roi de Hongrie et l'empereur

Frédéric, qui venait de succéder à Conrad. Assuré de leur appui, il plaça en embuscade près d'une forêt quelques Barbares chargés d'assassiner l'empereur. On découvrit le complot, et Andronic fut mis en prison.

Le roi de Hongrie, qui avait repris les armes, accepta la paix. Roger venait de mourir ; son frère Guillaume continua la guerre. Michel Paléologue, envoyé en Italie par Manuel, s'empara de la ville de Bari, et remporta plusieurs avantages sur les Siciliens. Son habileté, sa bravoure, le grand nombre de villes qui se déclaraient en sa faveur, donnaient à l'empereur l'espoir de recouvrer l'Italie ; mais Michel Paléologue mourut, et la fortune des Grecs changea.

Cependant, Jean Ducas, qui l'avait momentanément remplacé, suivit ses traces, remporta une victoire navale, et s'empara de Brindes ; mais malheureusement l'empereur lui retira le commandement des troupes pour le donner au prince Alexis, fils de la célèbre Anne Comnène.

Ce jeune homme sans expérience, nourri dans les palais, étranger aux camps, se montra à l'armée plus en courtisan qu'en guerrier.

Les revers succédèrent aux triomphes, la confiance se perdit ; les Italiens auxiliaires abandonnèrent les drapeaux de l'empereur. Le roi Guillaume livra une bataille aux Grecs, et la gagna. Alexis, Jean l'Ange et Jean Ducas furent pris. Leurs troupes restant sans chefs et fuyant sans ordre, on les tailla en pièces. Brindes ouvrit ses portes, Bari se rendit ; les barons italiens rebelles furent pendus ou mutilés ; la flotte sicilienne attaqua celle des Grecs sur les côtes d'Eubée, à la vue de Négrepont, l'enfonça, et brûla la plupart des bâtiments qui la composaient.

Peu de temps après, les Siciliens, maîtres de la mer, débarquèrent des troupes près de Constantinople, lancèrent des flèches dorées sur le grand palais, pillèrent à Blaquernes le jardin de l'empereur, proclamèrent, sous les remparts de Constantinople, Guillaume, roi de Sicile, de la Pouille, de la Calabre, d'Aquilée ; des îles de la mer Adriatique ; et, après

avoir ainsi insulté l'empereur au sein de sa capitale, ils retournèrent triomphants en Italie.

Manuel, furieux, écrivit à Guillaume des lettres injurieuses, le menaçant de marcher à la tête de toutes ses forces pour reconquérir l'Italie, s'il ne consentait à poser les armes.

Le roi de Sicile, plus habile ou plus modéré, opposa une modestie adroite à cette vaine jactance. Ménageant l'orgueil de l'ennemi vaincu, il lui répondit que, loin d'être irrité par un caprice de la fortune, il devait se glorifier d'avoir acquis plus de gloire qu'aucun des empereurs élevés au trône depuis Justinien.

« Vous avez, lui disait-il, gagné plusieurs batailles, conquis trois cents places, inondé l'Italie de sang; c'est assez de vengeance, laissons respirer l'humanité. Je vous conjure, au nom de la religion, de m'accorder la paix, comme le grand Alexis, votre aïeul, l'a donnée autrefois à Robert Guiscard. »

Ces prières et cette déférence apaisèrent soudainement les tempêtes que la vanité blessée excitait seule dans l'âme de Manuel. Il conclut avec le roi de Sicile une paix de trente ans.

Son activité, qui ne pouvait souffrir le repos, se porta ensuite vers l'Orient. Raymond, prince d'Antioche, venait d'être tué dans une bataille que lui avait livrée Noradin, sultan d'Alep. Renaud de Châtillon épousa sa veuve, protégea son fils, et croyant pouvoir profiter de la guerre entreprise par Manuel contre les Siciliens, entra en Cilicie, y prit plusieurs places, et fit piller l'île de Chypre par ses vaisseaux.

L'empereur, libre de se venger, dissimula son dessein, feignit de marcher contre les Turcs, parut à l'improviste en Arménie, fit captif le roi de cette contrée, s'empara de la Cilicie, se rendit maître de Tarse, et s'avança vers Antioche.

Alors Renaud, redoutant le courroux de l'empereur, vint le trouver pieds nus, lui promit fidélité, obéissance, secours, et reçut de sa main un patriarche grec.

Baudouin III, roi de Jérusalem et marié à la nièce de l'empereur, s'était rendu près de lui, dans l'espoir d'obtenir les dépouilles de Renaud ; mais il le trouva peu disposé à augmenter ainsi sa puissance.

Manuel entra en triomphe dans Antioche. Suivant l'usage du temps, il y parut dans un tournoi ; sa lance renversa deux chevaliers latins.

Il se mit ensuite en marche contre Alep ; mais le sultan évita par sa soumission l'orage qui le menaçait. Il obtint la paix, en rendant sans rançon le liberté à six mille chrétiens.

Pendant cette courte campagne, un jour que l'empereur et le roi de Jérusalem se livraient dans une forêt au plaisir de la chasse, on découvrit une embuscade de vingt-quatre Turcs qui les attendaient pour les tuer. Les princes avaient peu de suite ; le terreur fut grande. L'intrépide Manuel seul, dédaignant de fuir, courut avec ses gens sur les Sarrasins et les tailla en pièces.

Le même jour, Baudouin, étant tombé de cheval, se cassa le bras : Manuel, sans avoir recours à un chirurgien, le lui remit. A cette époque, les princes, menant la vie de chevaliers errants, sentaient la nécessité de s'instruire dans l'art le plus nécessaire à leur carrière aventureuse.

L'empereur revint à Constantinople et y fit un court séjour.

Les Turcs ayant repris les armes, il les attaqua de tous côtés, les défit en plusieurs rencontres, et contraignit le sultan Azzeddin à lui rendre un grand nombre de places.

Cette même année (1158), l'impératrice Irène mourut. Manuel, qui l'avait négligée pendant sa vie, en sentit le prix dès qu'il l'eut perdue, et honora sa vertu par de tardifs regrets.

Le sultan Azzeddin, dans l'espoir de se concilier l'appui de l'empereur contre les croisés, vint à Constantinople. La magnificence du palais, la pompe de la cour, l'éclat de l'empereur assis sur un trône d'or enrichi de pierreries, et en-

touré des grands et du sénat, éblouirent le prince musulman, mais augmentèrent peut-être dans l'esprit des infidèles le désir de s'emparer d'une ville devenue alors le centre et le dépôt des richesses du monde.

Manuel voulait se remarier : il accepta d'abord la main d'une princesse de Tripoli. Raymond fit pour ce mariage d'énormes dépenses ; mais l'empereur, changeant tout à coup de dessein, épousa Marie d'Autriche, dont on lui avait vanté les charmes (an 1160). Le comte de Tripoli, pour se venger de cet affront, arma les galères destinées précédemment à conduire sa fille à Constantinople. Cette flottille exerça d'affreux ravages dans l'Archipel, et livra au pillage les côtes du Bosphore.

L'empereur eut encore d'autres guerres à soutenir contre les Hongrois ; et comme Frédéric, empereur d'Allemagne, envahissait l'Italie et faisait trembler Rome, Manuel, par ses intrigues, souleva plusieurs princes contre lui.

Les historiens parlent de l'ambassade envoyée dans ce temps par le Prêtre-Jean à la cour de Constantinople, en 1165: toutes leurs versions à cet égard semblent fabuleuses ; ils le représentent comme le chef d'un peuple d'assassins, fanatisés par lui, prêts à braver la mort pour lui plaire et à porter, par son ordre, le poignard dans le sein de tous ses ennemis, quelque éloignés ou quelque puissants qu'ils fussent, sans en excepter même les plus grands monarques. Il paraît que ce prince, dont le nom effrayait alors tous les esprits, était le chef d'une petite tribu qui habitait les gorges du mont Liban, et sur laquelle il exerçait le double pouvoir de l'autorité civile et de la religion.

Manuel, après avoir pris cinquante-sept places, gagna une grande bataille, s'empara de Zeugmine, et réduisit les Hongrois à lui demander la paix. La mort de Guillaume, roi de Sicile, qui survint à cette époque (an 1166), délivra l'empire d'un ennemi aussi habile qu'opiniâtre.

Andronic, ayant brisé deux fois ses fers, s'était sauvé en Russie ; l'empereur, connaissant ses ruses et craignant qu'il

n'attirât sur lui les armes de ses nouveaux protecteurs, lui pardonna ses crimes passés, et le rappela dans la capitale. Rien ne pouvait toucher le cœur, réprimer les vices, ni satisfaire l'ambition ardente de ce prince factieux : Andronic enleva audacieusement Philippa, sœur de l'impératrice, et l'emmena en Cilicie. Bravant le courroux de l'empereur, et résistant à ses ordres, il courut à Jérusalem, et là, séduisit encore Théodora, veuve du roi Baudouin.

Ce dernier scandale porta au comble le ressentiment de l'empereur; il envoya à tous ses officiers l'ordre d'arrêter Andronic et de lui crever les yeux. Mais ce prince, suivi de sa nouvelle maîtresse, prit la fuite, se réfugia en Ibérie, se rangea sous les drapeaux du sultan de Coronée, et, en faisant la guerre à l'empire, mérita la condamnation que prononcèrent les tribunaux, et l'excommunication que le patriarche lança contre lui.

Les Hongrois avaient repris les armes; l'armée impériale leur livra encore près de Zeugmine une bataille sanglante (an 1166). L'empereur, alors malade, ne put s'y trouver : ses généraux remportèrent la victoire; mais des deux côtés on combattit avec tant d'acharnement, que les Grecs laissèrent sur le champ de bataille la moitié de leurs troupes, et que l'armée hongroise fut presque totalement détruite.

Après ce dernier triomphe, Manuel, de concert avec le roi de Jérusalem, Amaury, voulut attaquer l'Égypte et en chasser les musulmans. La force des croisés variait alors sans cesse; tantôt l'arrivée de nouveaux aventuriers d'Europe la grossissait, et tantôt leur inconstance et leur départ l'affaiblissaient. Pour remédier à cet inconvénient, la religion créa une nouvelle espèce de milice, liée à ses drapeaux par des vœux : c'étaient à la fois des moines et des chevaliers, des religieux et des guerriers; ils soignaient les malades dans les hôpitaux, portaient à la fois l'encensoir et le glaive, et ne se montraient pas moins terribles au combat qu'humbles et pieux à l'autel.

Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple se rendirent

fameux par leurs exploits, retardèrent par leur vaillance la perte de la Palestine, et, malgré la corruption qui s'introduisit bientôt parmi eux, une renommée justement acquise fit longtemps révérer ces institutions héroïques, mais bizarres, image parfaite du siècle qui les avait créées.

Ces chevaliers, et tous les soldats qu'on put rassembler, marchèrent sous les drapeaux d'Amaury, s'emparèrent de quelques villes, et assiégèrent Damiette (an 1170). Manuel leur avait envoyé un nombreux corps auxiliaire, avec une flotte sous les ordres de Conto Stéphan.

Les Arabes et les Turcs se défendaient vaillamment; mais ils auraient succombé sans la mésintelligence qui divisa les assiégeants. Après plusieurs efforts inutiles, Stéphan commande un dernier assaut. Déjà les Grecs franchissent les remparts; ils se croient certains de la victoire, lorsque tout à coup Amaury, qui avait traité en secret avec le sultan, enchaîne leur courage et leur déclare que la paix est faite.

Cette faiblesse ou cette trahison redoubla la haine des Grecs pour les croisés. Les uns revinrent en Palestine, les autres rentrèrent dans l'empire.

Le sort élevait au milieu des infidèles un grand homme: il se nommait Saladin. Né dans le Kurdistan, de simple émir il était devenu sultan d'Égypte. Son génie, sa bravoure, sa justice et sa générosité, le rendirent à la fois l'objet de la terreur et l'admiration des chrétiens. Bientôt sa gloire et sa puissance effacèrent celles des autres sultans; de toutes parts les Arabes et les Turcs se rangèrent sous ses drapeaux.

Saladin, décidé à chasser les chrétiens de l'Orient, entra en Palestine, prit Gaza, et répandit l'effroi dans Jérusalem.

L'intérêt commun fit momentanément taire la haine des Latins contre les Grecs. Amaury vint lui-même à Constantinople implorer le secours de Manuel. Ce prince était alors en guerre avec les Vénitiens, dont il avait imprudemment insulté l'ambassadeur, nommé Henri Dandolo. Le

danger qui menaçait la religion mit fin à cette guerre (an 1171).

L'empereur marcha contre les Turcs, prit sur eux plusieurs villes et s'empara de Dorylée. Mais la fortune, qui jusque-là avait partout couronné ses armes, l'abandonna, et la plaine de Myriocéphale devint le tombeau de sa gloire militaire (1176).

Les sultans d'Alep, d'Iconium, tous les Turcs de la Perse et de la Syrie, s'y étaient rassemblés pour le combattre. Après une lutte longue et sanglante entre ces deux armées, animées d'un égal fanatisme, les Grecs plient, les Turcs triomphent; ils font de leurs ennemis un affreux carnage; tout tombe ou fuit.

Manuel seul, ayant perdu la victoire, cherche la mort. Il s'élance au milieu des Turcs : son bouclier est hérissé de flèches; son corps est couvert de blessures; les morceaux de son casque rompu s'impriment dans la peau de son crâne; abandonné, couvert de sang, il paraît encore terrible à ses ennemis; leur foule étonnée ne l'attaque qu'avec crainte; entouré de victimes immolées par son bras, il se décide enfin à fuir, et s'élance sur un coursier; on le poursuit; trois Turcs intrépides l'atteignent, il les tue; dix cavaliers grecs arrivent à son secours: avec eux il enfonce, il traverse plusieurs escadrons sarrasins, et rejoint enfin les débris de son armée.

Il semblait que son courage prodigieux ne fît que retarder de quelques instants sa perte. Bientôt une armée innombrable de Turcs entoura son faible camp, et remplit toutes ses tentes des flèches qu'elle y lançait. Chacun s'attendait à mourir, lorsque tout à coup le sultan, soit par admiration pour un ennemi si brave, soit par pitié pour un souverain si malheureux, lui proposa généreusement la paix.

Manuel y consentit. On le força de rendre les places qu'il avait prises, et de démolir la ville de Sublée et celle de Dorylée.

L'empereur, dans la relation qu'il écrivit de cette fatale

journée, comparait son sort à celui de Romain Diogène; mais s'il fit briller la même valeur, il ne montra pas la même vertu. Au mépris du traité signé, il laissa subsister les fortifications de Dorylée, rassembla de nouvelles forces et recommença la guerre (an 1177).

Il battit deux fois les Turcs près du Méandre; mais ces légers succès ne purent dissiper la sombre mélancolie qui s'était emparée de son esprit depuis le désastre de Myriocéphale.

Les deux derniers actes importants de sa vie furent le mariage de sa fille avec le marquis de Montferrat (an 1180) qu'il décora du titre de césar, et celui de son fils le jeune Alexis, qui épousa Agnès, fille du roi de France.

La mort s'approchait à grands pas de l'empereur, et cependant, trompé par des astrologues qui lui prédisaient une longue vie, il refusait de croire sa fin prochaine. Enfin l'excès de sa faiblesse dissipa son illusion; il prit l'habit de moine. Alors on espérait expier les plus grands vices en les couvrant de ce vêtement révéré et en renonçant tardivement à un monde qu'on allait quitter.

Manuel mourut le 24 septembre 1180, dans sa cinquante-huitième année; il en avait régné trente-sept. Brave soldat, mauvais prince, allié perfide, il opprima ses peuples en assignant des villes et des provinces à la solde de ses légions. Avec lui disparut la gloire des Comnène.

CHAPITRE XXXII.

ALEXIS COMNÈNE II, ANDRONIC COMNÈNE.

(Ans de J.-C. 1180-1183.)

Régence de l'impératrice Marie. — Son amour pour le neveu de Manuel. — Intrigues et conspiration d'Andronic. — Révolte de la fille du Manuel. — Tumulte et massacre dans la ville. — Gouvernement tyrannique d'Andronic. — Mort de la fille de

Manuel. — Couronnement du jeune empereur. — Jugement, condamnation et mort de l'impératrice. — Association d'Andronic à l'empire. — Mariage d'Andronic et d'Agnès, veuve de l'empereur.

L'activité belliqueuse de Manuel n'avait donné à l'empire qu'un éclat apparent. Cet empire, pillé par les croisés et par les musulmans, ruiné au dedans par la corruption des mœurs, par les désordres de l'administration, par les rapines des guerriers, par l'avarice des ministres, par l'ambition des grands, menacé au dehors par les Siciliens, par les Turcs, par les Bulgares et par les Hongrois, se voyait livré, au milieu de tant d'orages, à la faiblesse d'un jeune enfant, l'empereur Alexis, dont la femme Agnès n'était âgée comme lui que de onze ans. Il fallait un homme de génie pour soutenir ce trône chancelant; on en confia la garde à une femme légère et voluptueuse.

Marie, veuve de Manuel, peu de jours avant la mort de son époux avait pris l'habit de religieuse; elle était jeune, belle, ambitieuse; le cloître ne pouvait lui convenir : elle quitta son couvent et se chargea de la tutelle de son fils.

Marie était éprise d'un violent amour pour un neveu de Manuel, nommé Alexis, et revêtu alors de la dignité de protosébaste; maître du cœur de l'impératrice, il le devint de l'empire.

Jusque-là, cette passion ayant été couverte des ombres du mystère, les jeunes courtisans épris des charmes de l'impératrice, les intrigants excités par le désir de s'enrichir, les grands enflammés par l'ambition, avaient entouré d'hommages cette princesse, qui, par une galanterie aussi adroite que coupable, favorisait les uns, encourageait les autres, et laissait quelque espoir à tous; mais dès qu'elle se fut livrée sans réserve à l'amant qu'elle préférait, ils se réunirent tous contre elle; le protosébaste devint l'objet de leur haine, l'impératrice de leur mépris, et le jeune empereur de leur pitié.

Alexis ne s'occupait que de jeu et de chasse. Le protosé-

baste aigrissait le mécontentement public par son orgueil et par ses profusions ; mais c'était hors de Constantinople que se formait l'orage qui devait le renverser.

Manuel, quelque temps avant sa mort, avait chargé d'adroits émissaires d'enlever la reine de Jérusalem, Théodora, réfugiée, comme nous l'avons dit, avec Andronic dans les États du sultan de Coronée, et de la lui amener : ses ordres furent exécutés.

Dès qu'Andronic apprit que cette princesse était dans les mains de l'empereur, ne pouvant vivre sans elle, et brûlant de la rejoindre, il implora la clémence de Manuel. L'empereur, malgré les attentats de ce prince perfide, avait toujours conservé quelque faiblesse pour lui ; et lorsqu'il vit son coupable neveu, aussi fourbe qu'ambitieux, prosterné au pied de son trône, versant de feintes larmes, et lui montrant une pesante chaîne, dont il s'était lui-même lié, disait-il, pour expier ses crimes, il lui pardonna, et lui assigna pour résidence la ville d'Œnoé, dans le Pont.

Andronic lui jura une inviolable fidélité, et promit avec serment de découvrir à lui et à son fils tous les complots tramés contre eux, et qui parviendraient à sa connaissance.

Dès qu'il fut informé, dans sa retraite, de la situation de la capitale sous le nouveau règne, il conçut l'espoir de profiter des troubles excités par la folle passion de l'impératrice et par l'orgueil tyrannique de son favori. Sous prétexte d'accomplir le serment qu'il avait fait de révéler tout ce qui lui semblerait préjudiciable au salut de l'Empire, il écrivit au jeune Alexis, au patriarche Théodose et aux principaux personnages de la cour, que l'ambition du protosébaste, ainsi que la faiblesse criminelle de Marie, outrageant la majesté impériale, excitaient les justes murmures des peuples, des armées, encourageaient l'audace des ennemis de l'État, et plaçaient le trône sur le bord d'un précipice.

Le protosébaste, par sa conduite, favorisait les desseins d'Andronic : il gouvernait l'empire en maître absolu, sacrifiait les grands à sa jalousie, le peuple à son avidité, le tré-

sor à ses débauches ; de toutes parts on se disposait à conspirer contre lui.

La fille de Manuel, qu'on appelait aussi Marie, et dont l'époux Jean Comnène portait le titre de césar, entre dans la conjuration. On forme le projet d'assassiner le favori au milieu de l'église. A l'instant de l'exécution le complot est découvert ; on arrête la plupart des conjurés ; leurs échafauds se dressent ; leur sang va couler.

Dans ce moment, la princesse Marie se sauve et court à Sainte-Sophie, en appelant le peuple à son secours : « Délivrez, disait-elle, la fille de votre empereur du joug d'une « marâtre et d'un indigne favori. » Le patriarche se déclare son protecteur. Le peuple prend les armes ; l'impératrice lui envoie offrir le pardon de sa révolte ; l'altière princesse répond « que c'est plutôt à elle à pardonner, et qu'elle « consentira, pourvu qu'on chasse le protosébaste. »

Après cette réponse audacieuse, elle voit ses forces s'accroître par un corps de troupes étrangères. La foule furieuse s'avance ; trois prêtres, portant la croix, se mettent à la tête des séditieux ; le palais du protosébaste est livré au pillage. Ce favori appelle les troupes campées au delà du Bosphore ; elles arrivent ; la guerre éclate au milieu de la capitale. Un combat s'engage auprès du palais ; le césar Jean, qui commandait les rebelles, est repoussé. Le patriarche ne parvient qu'après trois jours de combats à ramener la paix. L'impératrice accorde une amnistie ; mais le calme ne se rétablit que momentanément.

Le protosébaste ordonne au patriarche de quitter la ville. Aussitôt le tumulte recommence ; tout le peuple se précipite sur les pas du pontife et le ramène en triomphe.

Andronic, informé de ces événements, voit que tout est mûr pour l'exécution de ses desseins. Il lève des troupes, et déclare qu'il s'arme pour délivrer son jeune maître, exposé à l'insolence d'un ministre pervers et d'un peuple séditieux. Ce prince qui, pour satisfaire ses criminelles amours, avait constamment bravé les lois divines et humaines, prenait alors

habilement le masque de la religion et de la vertu ; le dévouement à son empereur semblait seul l'animer ; il ne montrait de haine que contre l'ambition du protosébaste et contre les vices de Marie ; il ne sortait de sa bouche que des maximes tirées des saintes Écritures.

S'il n'avait eu à combattre que le favori, personne n'aurait défendu ce ministre orgueilleux; mais l'impératrice-mère, par ses charmes et par ses faiblesses, avait su conserver l'affection d'un grand nombre d'amants, qui embrassèrent sa cause. Jean Ducas ferma les portes de Nicée aux troupes d'Andronic ; Jean Comnène, grand-domestique d'Orient et préfet de Thrace, prit les armes contre lui. Andronic l'Ange, qui commandait une armée, vint combattre les rebelles. Il montra son incapacité en se laissant vaincre, et son inconstance en se rangeant sous les enseignes du vainqueur.

Andronic, fortifié par cette victoire et par cette défection, arrive à Chalcédoine. Tout le peuple de la capitale court sur le rivage pour l'inviter à passer le Bosphore ; mais il manquait de vaisseaux : l'amiral Conto Stéphan lui livre ceux de l'empereur ; la garde déserte et le rejoint ; alors le peuple et quelques Varangues arrêtent le protosébaste. Ses amis le fuient, ses flatteurs l'insultent, ses victimes se vengent, et on le traîne aux pieds d'Andronic, qui lui fait crever les yeux.

Le vainqueur passe le Bosphore. Les plus affreux désordres précèdent et accompagnent l'entrée de ce nouveau Néron, qui devait bientôt surpasser les crimes de l'ancien.

Comme le protosébaste avait favorisé les Latins, la haine du peuple contre eux se change en fureur ; on emprisonne les uns, on massacre les autres, on pille les biens de tous. Un cardinal envoyé par le pape est décapité ; sa tête est attachée à la queue d'un chien ; enfin, ce qu'on aurait peine à croire si l'on oubliait que le fanatisme est plus sanguinaire que l'impiété, on vit des prêtres et des moines grecs forcer les portes d'un hôpital, et poignarder un grand nombre de chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem qui s'y trouvaient.

Les commerçants latins qui purent gagner le port et leurs navires se sauvèrent. Ces fugitifs nombreux, altéres de vengeance, mirent à feu et à sang les îles de l'Archipel, les côtes de la Propontide, celles de l'Hellespont, ruinèrent les monastères, mutilèrent, massacrèrent les prêtres grecs, dévastèrent les côtes de Macédoine, s'emparèrent de tous les vaisseaux qu'ils rencontrèrent, remportèrent dans leur pays plus de richesses qu'on ne leur en avait enlevé, et répandirent dans l'Occident les semences d'une haine profonde, qui, vingt ans après, renversa l'empire des Grecs.

Cependant le peuple, mobile dans ses jugements, oubliait la vie passée d'Andronic, ses vices, ses conjurations, ses adultères, sa désertion chez les musulmans. Se laissant égarer par la passion du moment, il ne voyait dans ce traître qu'un libérateur; mais son hypocrisie ne trompa point le patriarche; ce pontife lui dit hardiment : « Je n'ai abandonné « la surveillance de mon jeune empereur qu'au moment où « je lui suis devenu inutile; je l'ai regardé comme mort dès « qu'Andronic s'est chargé de le protéger.

Le patriarche était cher au peuple; Andronic n'osa le punir, mais il bannit du palais tous les hommes dont la vertu lui faisait craindre le courage. Il entoura l'empereur de ses propres gardes, ne laissa personne approcher de lui, et ne lui permit d'autre occupation que la chasse.

Dès qu'un tyran se montre, la délation règne; bientôt les places, les lieux publics, les tribunaux, les maisons particulières, furent remplis d'espions et d'accusateurs. Les parents se dénonçaient entre eux, l'amitié tremblante retenait ses épanchements; on craignait de laisser échapper une parole, un regard; tout prêtait au soupçon; l'intimité même du vainqueur était redoutable : celui qui la veille se croyait favori se trouvait le lendemain ennemi et victime.

La jeune princesse Marie devint suspecte à Andronic par l'audace même qui avait favorisé ses succès; il la fit emprisonner.

Sa tyrannie ne s'appesantissait pourtant que sur les grands

et sur les riches; il se montrait doux et populaire avec la multitude, dévot et scrupuleux avec les prêtres. Ce fut ainsi que, craint par les puissants et chéri par la populace, il affermit pour quelque temps son pouvoir.

Le sultan d'Icône avait profité de ces dissensions pour conquérir des villes et des provinces entières. Vatace, qui commandait les Grecs à Néocésarée, au lieu de combattre les Turcs, tourna ses armes contre Andronic et défit son armée ; mais une mort soudaine, qui suivit de près sa victoire, la rendit inutile.

Plus le fourbe Andronic s'avançait vers le pouvoir suprême, plus il feignait de le dédaigner. Par ses ordres, on couronna dans Sainte-Sophie le jeune empereur. Couvrant son ambition d'un voile de dévouement et d'humilité, le perfide porta lui-même à l'église, sur ses épaules, l'auguste enfant et lui ceignit le diadème au pied des autels, comme on pare une victime avant de l'immoler.

Jugeant moins nécessaire de masquer sa haine contre l'impératrice-mère, que le peuple haïssait, il la livra aux tribunaux et la fit jeter en prison. Les juges fuyaient et se cachaient, pour éviter de juger la veuve de leur empereur. Une commission nommée par Andronic condamna Marie à la mort, et le tyran força le jeune empereur à signer l'arrêt de mort de sa mère.

Il fallait encore des complices pour faire exécuter le jugement : le fils aîné et le beau-frère d'Andronic en reçurent l'ordre, mais ils refusèrent cette part honteuse de la tyrannie: un des commandants de la garde étrangère, nommé Tripsyque, s'en chargea. On étrangla l'impératrice; son corps fut jeté dans la mer (an 1183).

Le patriarche Théodose, indigné, quitta son siége. Andronic, par un raffinement de vengeance, fit détruire tous les portraits qui rappelaient la beauté de la veuve de Manuel, sa victime : il ne laissa subsister d'elle qu'une statue que, d'après ses ordres, on défigura par des rides pour la vieillir.

Le s nat, excité par les émissaires secrets du tyran,

pressa le jeune empereur d'associer Andronic à l'empire, pour le défendre des ennemis intérieurs et extérieurs de l'État. Alexis n'avait pas de volonté ; Andronic reçut le titre d'auguste, feignit de le refuser, et se laissa traîner à Sainte-Sophie, où on le couronna.

Là, il jura sur l'Évangile de ne prendre le sceptre que pour aider son cousin Alexis à le porter. La nuit suivante, trois soldats forcent l'appartement du jeune empereur, l'étranglent et portent son corps à Andronic, qui, le frappant avec son pied, s'écrie : « Ton père fut un perfide, ta mère « une prostituée, et toi un lâche. »

On porta le corps de cette innocente victime sur une barque remplie d'une troupe de musiciens ; les flots lui servirent de sépulture. Agnès, sa veuve, fille d'un roi de France, se vit contrainte d'épouser Andronic, vieillard débauché, meurtrier de son époux. Les évêques, rassemblés en synode, lui vendirent leur conscience et l'absolution. Tels furent les degrés par lesquels ce monstre, plus méprisable et plus odieux que Caligula, monta sur le trône de Constantin.

CHAPITRE XXXIII.

ANDRONIC.

(Ans de J.-C. 1183-1185.)

Succès d'Andronic à Nicée. — Isaac Comnène est proclamé roi de Chypre. — Retour d'Andronic à Constantinople. — Sa tyrannie et ses terreurs. — Guerre avec Guillaume II, roi de Sicile. — Défaite de l'armée grecque. — Alliance entre Andronic et le sultan. — Proscriptions d'Andronic. — Révolte occasionnée par une méprise. — Isaac l'Ange est proclamé empereur. — Fuite et arrestation d'Andronic. — Son horrible mutilation et sa mort.

Andronic, par des jeux, par des spectacles, s'efforça quelque temps de distraire le peuple de l'horreur que lui inspiraient tant de crimes. Il marcha ensuite contre Nicée. Cantacuzène, qui la défendait vaillamment, fit une sortie, enfonça d'abord les assiégeants ; mais, s'élançant ensuite avec

trop d'ardeur contre le tyran, il fut renversé, pris et envoyé au supplice. Isaac l'Ange, qui le remplaça, n'osa prolonger sa défense; il capitula. Cette lâcheté le sauva; Andronic le laissa vivre par mépris.

Théodore l'Ange était renfermé dans Pruse; l'empereur prit cette ville d'assaut. Là il se rassasia de carnage et passa tout au fil de l'épée. Le courage de Théodore fut puni par la perte de la vue. Ce fut sous le règne d'Andronic que les Grecs perdirent l'île de Chypre. Isaac Comnène, fuyant la tyrannie, y chercha un asile et y trouva une couronne : les habitants le proclamèrent roi, et il sut maintenir son indépendance.

L'empereur revint dans la capitale : comme un tel homme ne pouvait prétendre ni à l'affection ni à l'estime, il ne s'occupa qu'à forcer au silence par la crainte, et à l'obéissance par les supplices. Mais en augmentant la haine, il accrut ses périls; la terreur qu'il inspirait réagissait sur son âme. Bientôt il n'osa plus se montrer ni dans le cirque ni dans les camps.

Quelques musiciens, quelques comédiennes, étaient seuls admis dans l'intérieur de son palais. La nuit, il ne se confiait pour la garde de sa personne qu'à la férocité d'un dogue énorme et monstrueux, accoutumé à combattre les lions.

Ce tyran, opprobre de la nature, parodiant horriblement le mot célèbre de Titus, prétendait avoir *perdu une journée* quand il se couchait sans avoir condamné quelqu'un à la mort ou à la mutilation.

Son règne était celui de l'épouvante : chaque citoyen tremblait dans ses foyers; aucun ne comptait sur le lendemain. Cependant sa ruine se préparait; tous les princes de l'Europe, et surtout le roi de Sicile, Guillaume II, étaient animés du désir de punir les Grecs de leur perfidie et du massacre des Latins. Alexis Comnène, neveu de Manuel, échappé au poignard d'Andronic, vint implorer leur secours, enflammer leur ressentiment et les exciter à la vengeance.

Guillaume prit les armes, débarqua en Illyrie, se rendit

maître de Durazzo et s'empara de Thessalonique ; l'armée grecque fut battue, se replia sur Amphipolis et ne put la défendre.

Andronic chercha des alliés parmi les infidèles : lié autrefois, dans ses voyages, avec le kurde Saladin, devenu sultan d'Égypte, de Damas, d'Alep et de la Mésopotamie, il conclut une alliance avec ce prince (an 1185).

Par ce traité, qui justifiait la haine des chrétiens d'Occident, le sultan devait conquérir Jérusalem et demeurer maître de cette ville et de toute la côte jusqu'à Ascalon, comme vassal de l'empire; de son côté, Saladin promettait l'appui de ses forces à Andronic, pour l'aider à s'emparer d'Icône et de la Cilicie jusqu'à Antioche.

Les plus grands ennemis de l'empereur étaient ses sujets. En multipliant ses victimes, sa terreur augmentait comme sa férocité.

De toutes les passions, la peur est celle qui égare le plus la raison. La foule des infortunés de tout rang qui remplissaient les prisons lui semblait une armée menaçante ; il publia un édit pour les condamner tous à la mort. Jamais, dans les annales sanglantes des peuples, on ne vit une plus vaste liste de proscription. Manuel, son fils aîné, reçut l'ordre de la signer ; il présenta sa tête au tyran, et lui refusa sa main.

Hagiochristophorite, ministre odieux des cruautés d'Andronic, le pressait de mettre Isaac l'Ange sur la liste fatale (an 1185) ; l'empereur, le croyant peu à craindre, voulut l'épargner ; l'indigne favori, dépassant le tyran dans ses fureurs, prend sur lui d'arrêter Isaac : il court dans sa maison avec des soldats. Ce prince, à leur approche, trouve dans son désespoir un courage qu'il n'avait jamais connu ; d'un coup de sabre il fend la tête du vil favori, épouvante les satellites, et, dans l'ivresse de ce succès inespéré, court à Sainte-Sophie, en s'écriant : « A moi, citoyens ! j'ai tué le diable ! »

Par un bonheur étrange, ces mots, mal compris, font croire à la multitude que le tyran est mort; tout le peuple, tous les grands, tous ceux qui tremblaient à chaque in-



tant pour leurs jours, accourent et entourent l'église. Andronic s'amusait alors à chasser au delà du Bosphore. Informé de cet événement, il revient; vainement il veut apaiser le tumulte, vainement il parle de paix et d'amnistie; l'indignation l'écoute, la rage lui répond; les séditieux s'animent, s'encouragent, forcent les prisons, arment les captifs et frappent tous les lâches qui veulent rester neutres.

Au milieu de ce désordre, une voix proclame Isaac empereur; soudain ce cri répété devient général. Le sacristain prend sur l'autel la couronne d'or déposée dans l'église par le grand Constantin, il en décore la tête d'Isaac. Dans ce moment un des chevaux d'Andronic, couvert de pourpre et d'or, s'échappe; le peuple s'en empare, Isaac le monte et marche au palais.

Andronic, sans appui, sans espoir, propose humblement d'abdiquer en faveur de son fils Manuel. Un cri de fureur est la seule réponse de la multitude; elle enfonce les portes du palais. Andronic, déguisé, s'embarque avec sa femme et une courtisane pour se sauver dans la Tauride; mais, à l'entrée du Pont-Euxin, il est arrêté et conduit aux pieds d'Isaac, qui le livre enchaîné aux outrages du peuple.

On eût dit alors que l'âme féroce de ce monstre versait sa rage dans celle de tous les citoyens. Les uns lui meurtrissent les joues, les autres lui arrachent la barbe et lui font sauter les dents; quelques femmes, outragées par lui ou devenues veuves par ses crimes, accourent échevelées, le mutilent avec barbarie, et lui coupent la main droite, qu'on pend devant lui à un gibet.

La lassitude du peuple-bourreau accorde une horrible trève à la victime; on le laisse deux jours sans nourriture dans un cachot. Le troisième, après lui avoir arraché un œil, il est habillé en esclave, promené dans les rues sur un chameau et conduit au cirque, où on l'attache par les pieds à une potence. Là, une femme publique lui jette sur le corps une chaudière d'eau bouillante.

Pendant ce long et terrible supplice, Andronic ne faisait

entendre que ces paroles : « Seigneur, pourquoi froissez-« vous encore un roseau déjà brisé ? » Enfin un soldat, qui montra seul alors quelque humanité, vint terminer ses tourments en lui enfonçant son glaive par la gorge jusqu'aux entrailles.

La multitude déchira ses images, renversa ses statues, et jeta son corps dans le souterrain du cirque, tombeau des bêtes féroces. Tout ce qui pouvait rappeler son nom fut détruit ; mais on n'effacera jamais des annales de l'histoire le souvenir odieux de sa tyrannie.

CHAPITRE XXXIV.

ISAAC L'ANGE.

(Ans de J.-C. 1185-1195.)

Portrait d'Isaac l'Ange. — Régence et mort de son oncle. — Exploits de Branas. — Captivité du général Alduin. — Prétentions de Branas au trône. — Son peu de succès. — Perte de la flotte grecque. — Guerre avec les Valaques et les Bulgares. — Défaite et mort de Cantacuzène. — Succès de Branas, proclamé empereur. — Sa marche sur Constantinople. — Son combat avec Conrad et sa mort. — Prise de Jérusalem par Saladin. — Nouvelle croisade commandée par Frédéric Barberousse. — Mort de Barberousse et de son fils. — Rétour désastreux de cette croisade. — Départ de Richard Cœur-de-Lion pour la Terre-Sainte. — Révolte d'un imposteur en Orient. — Lâcheté d'Isaac. — Conspiration d'Alexis contre son frère. — Captivité d'Isaac. — Fuite de son fils Alexis.

Ce fut Alexis Comnène qui fit la fortune de la famille de l'Ange, jusque-là obscure. Isaac avait trente ans lorsqu'il parvint au trône. Il aimait le faste, les femmes, le cirque, la chasse, les spectacles, et se livrait à tous les plaisirs qui font perdre le temps et les empires. Il altéra les monnaies, augmenta les impôts et vendit les magistratures : avide d'argent, prodigue de ses revenus, également facile à irriter et à calmer, on ne l'aima que parce qu'il remplaçait Andronic.

Son oncle, Théodore Castamonite, gouverna l'empire sous son nom. Ce ministre, enivré de sa grandeur, porta la va-

nité jusqu'au délire; son élévation imprévue égara sa raison: il mourut insensé. L'empereur lui donna pour successeur un jeune homme à peine sorti de l'enfance, que les Grecs comparaient à ce faible poisson, inséparable du requin, et qu'on appelle son pilote.

Isaac écrivit au général Alduin, qui commandait l'armée des Siciliens, une lettre menaçante. Alduin, dans sa réponse, l'injuria, le traitant de prince fainéant, qui n'avait jamais porté la cuirasse, et que le sort avait élevé au trône comme le vent y jette la poussière.

Isaac confia le commandement des troupes à Branas. Ce guerrier habile releva momentanément l'honneur des armes grecques. Il livra bataille aux ennemis près de Mosynape, remporta la victoire et prit la ville.

Les Siciliens demandèrent la paix. Tandis que les plénipotentiaires négociaient, Branas tombe à l'improviste sur leurs troupes, les épouvante, les disperse et s'empare de leur camp. Les uns sont tués par le fer, les autres sont noyés dans le fleuve : le reste s'embarque précipitamment.

Alduin, en voulant rallier ses soldats, est pris. Alexis Comnène, qui avait excité le roi de Sicile à la guerre, et qui concevait déjà l'espoir de régner, chercha vainement son salut dans la fuite : il fut atteint, arrêté; et, selon la coutume barbare de ce temps, on lui creva les yeux.

Les débris de l'armée sicilienne retournèrent en Italie, laissant sur le champ de bataille dix mille hommes tués et quatre mille prisonniers.

Lorsqu'Alduin, captif, parut enchaîné devant le trône de l'empereur, Isaac, irrité de sa lettre insolente, l'accabla de reproches et le menaça de la mort; mais Alduin, qui connaissait l'extrême vanité de ce prince, le désarma en le flattant.

« Auguste empereur, lui dit-il, j'avoue mon crime; j'ai « mérité la mort. Vous combattre, c'est combattre le ciel « même: je tiens peu à la vie; mais ce que je regrette en « mourant, c'est de m'être convaincu trop tard qu'Isaac est

« le plus puissant, le plus habile et le plus invincible monar-
« que de l'univers. »

Moins on mérite la louange, plus elle enivre. L'empereur, incapable de voir qu'une telle flatterie ressemblait par son ironie à une nouvelle insulte, passa subitement du courroux à la joie, de la haine à l'amitié. Il brisa les fers d'Alduin, le combla d'honneurs ; et, dans les transports de sa vanité satisfaite, il jura solennellement de ne jamais tuer ni mutiler aucun coupable, eût-il même conspiré contre sa puissance et contre sa vie.

Le même orgueil qui l'avait rendu clément pour son ennemi Alduin le rendit jaloux de son général Branas. Celui-ci croyant que l'asile le plus sûr pour lui serait le trône, et que les peuples, épris de sa gloire, l'y porteraient sans obstacles, rassemble et harangue la multitude : « Citoyens, « s'écrie-t-il, l'empereur veut me punir de vous avoir sauvés, « et d'avoir gagné pour lui trois batailles : détrônez cet in« grat, dont l'incapacité peut vous perdre, et donnez le scep« tre à des mains dignes de le porter. » Le silence général du peuple déconcerte l'ambitieux ; il se retire confus, et le faible Isaac, tremblant encore de son audace, apaisa par de nouvelles dignités le téméraire dont il avait voulu récemment punir les services et abaisser la gloire.

Le sultan d'Icône avait pris les armes ; on n'osait le forcer à la paix par la victoire, on le désarma par un tribut.

L'odieuse tyrannie que Comnène exerçait sur les habitants de Chypre fit espérer à l'empereur qu'il pourrait reprendre cette île. Mais les généraux Conto Stéphan et Vatace manquèrent cette expédition : ils furent vaincus et tués; la flotte grecque, battue par les Cypriotes, périt dans une tempête.

Isaac, insatiable d'argent, écrasa par de lourds impôts la Valachie et la Bulgarie, dans le dessein de rendre plus magnifiques ses noces avec Marguerite, fille de Béla, roi de Hongrie. Les Valaques et les Bulgares, indignés de voir leurs maisons au pillage et leurs troupeaux enlevés, se révoltèrent.

Deux de leurs princes, Pierre et Azan, autrefois insultés par le sébastocrator, oncle d'Isaac, se mettent à la tête des rebelles ; ils dévastent la Thrace. Une armée impériale marche contre eux sous les ordres de Cantacuzène, à qui Andronic avait fait crever les yeux ; car le despotisme, qui se joue de la raison et des hommes, se plaît aux choix les plus bizarres.

Cantacuzène, après un combat opiniâtre, n'écoutant aucun conseil, ne veut point croire que la victoire lui échappe; en vain on l'avertit qu'une de ses ailes est tournée, son centre enfoncé ; il poursuit toujours sa marche, vole presque seul au-devant du péril qu'il ne pouvait voir, et complète sa défaite par sa mort.

Branas rassemble ses débris, répare ses fautes, reprend l'offensive, met en fuite les ennemis, et, fier de ce nouveau triomphe, soulève ses troupes, qui le proclament empereur.

Un grand nombre de guerriers latins se rangent sous ses drapeaux ; il s'avance avec eux sous les remparts de Constantinople. Isaac tremblait à son approche ; mais le peuple, qui haïssait l'orgueil et la dureté du caractère de Branas, prend tout entier les armes pour défendre la capitale. Les murs sont hérissés de guerriers ardents, qui lancent sur les assaillants une grêle de pierres et de traits.

La flotte de Branas, vivement attaquée, est consumée par le feu grégeois. Conrad, marquis de Montferrat, beau-frère de l'empereur reçoit le titre de césar et le commandement des troupes. Ne se bornant pas à une timide défense, il sort de la ville et livre bataille à l'ennemi.

Au milieu de la mêlée, Branas s'élance sur lui et le blesse à l'épaule ; Conrad le renverse d'un coup de lance. Branas alors demande quartier. « Ne crains rien, lui dit son inflexible « vainqueur ; il ne t'en coûtera que la tête. » Et, dans l'instant, elle fut séparée de son corps.

L'armée rebelle posa les armes. L'empereur s'attribua ridiculement la victoire, et passant subitement d'une lâche terreur aux transports d'une joie barbare, il se fit apporter,

dans un festin, la tête de Branas, qu'il accabla d'outrages.

En voyant cette tête sanglante, les braves guerriers rougirent de honte; les courtisans, qui n'avaient point combattu, la percèrent de flèches. Hérissée de leurs dards, elle fut envoyée à la veuve de cet infortuné général.

Isaac avait publié une amnistie en faveur des rebelles; mais le peuple de Constantinople, méprisant ses ordres, se répandit dans la campagne, et livra au pillage les terres et les maisons de tous ceux qui avaient pris le parti de Branas (an 1187).

L'empereur, qui se croyait invincible parce qu'un autre avait vaincu pour lui, parut enfin dans son camp, et marcha contre les Bulgares; mais ceux-ci, combattant à la manière des Parthes, le fuyant quand il avançait, le harcelant quand il se retirait, lui laissèrent épuiser sans résultat ses forces et son trésor.

Conrad, dégoûté d'un maître toujours sévère contre les généraux battus, toujours jaloux des généraux heureux, partit pour la Palestine, et se distingua par son courage à la bataille de Tibériade.

Après cette journée désastreuse, qui enleva la Terre-Sainte aux chrétiens, il se jeta dans la ville de Tyr, la sauva, et contraignit, par son opiniâtreté, Saladin à en lever le siége.

Ce fut là le terme de sa gloire; il avait trop peu de forces pour arrêter dans sa course ce redoutable sultan, qui bientôt s'empara d'Acre, de Beyrout, de Sidon, d'Ascalon, assiégea Jérusalem et s'en rendit maître en dix jours.

Sibylle, fille d'Amaury, sœur de Baudouin IV et mère de Baudouin V, avait transmis la couronne de Jérusalem à Gui de Lusignan, qui tomba dans la captivité; elle mourut deux ans après la prise de la cité sainte.

Sa sœur Isabelle se revêtit du titre de reine; elle était mariée avec le connétable Humphroi de Thoron; mais, au mépris de ce lien sacré, Conrad l'enleva, l'épousa et se para du vain nom de roi de Jérusalem. Par la suite sa fille Marie porta ses prétentions dans la maison de Jean de Bryenne, comte de la Marche, qui devint son époux.

Conrad, échappé aux dangers de la guerre, périt sous le poignard d'un assassin envoyé par ce redoutable prince du Liban que les croisés appelaient le Vieux de la montagne, personnage presque fabuleux, nouveau Polyphème, dont les récits du temps, dictés par la terreur, se plaisaient à grossir la puissance et la renommée.

La chute de Jérusalem retentit dans tout l'Occident. Le pape Urbain III mourut de douleur en apprenant cette nouvelle. Grégoire VIII et Clément III appelèrent aux armes tous les princes chrétiens. Philippe-Auguste, roi de France, Henri, roi d'Angleterre, et son fils Richard, jurèrent de venger l'honneur et la religion blessés; mais la guerre que se faisaient alors ces deux monarques retarda l'effet de leurs promesses. Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, fut le premier des chefs de cette troisième croisade, qui partit pour la Palestine (1189); il demanda au roi de Hongrie, Béla, et à l'empereur Isaac, la permission de traverser leurs États.

Jean Ducas, chevalier de l'empire grec, vint le trouver en Allemagne, chargé par Isaac de lui promettre des vivres et des secours. Mais la mauvaise foi est inséparable de la faiblesse, et l'empereur grec, lié, comme il le prétendait, par la reconnaissance, et dans la réalité par la crainte, avec Saladin, était peu disposé à combattre ce redoutable sultan. Il est vrai qu'autrefois Saladin avait tiré de captivité son frère Alexis; mais on verra bientôt que ce frère était le plus dangereux ennemi de l'empereur.

Barberousse, maintenant une discipline sévère dans son armée, la conduisit jusqu'à Belgrade, sans qu'aucun obstacle arrêtât sa marche; mais dès qu'il entra sur les terres de l'empire d'Orient, il se vit entouré d'ennemis.

Catacuzène le laissait souvent manquer de vivres, et des troupes de brigands, apostées par les Grecs, massacraient tous les Allemands qui s'éloignaient des colonnes. Barberousse s'en plaignit inutilement; il ne reçut que des réponses évasives, dont la forme même blessait sa fierté.

Isaac, prétendant toujours conserver le titre d'empereur des Romains, ne donnait à Frédéric dans ses lettres que celui de roi d'Allemagne. Cette prétention, la différence des cultes et des mœurs, la jalousie de gloire, et la crainte excitée par l'ambition des croisés, aigrissaient sans cesse la vieille haine des Grecs contre les Latins.

Plus Barberousse s'avançait, moins les esprits se rapprochaient. Isaac accueillit avec honneur les ambassadeurs de Saladin ; en même temps il parlait d'un ton menaçant à ceux de Frédéric, exigeant d'eux le serment de céder à l'empire la moitié des conquêtes que les croisés pourraient faire sur les Turcs. Bientôt aux hostilités désavouées succéda une guerre ouverte.

Frédéric, toujours harcelé par les Valaques, par d'autres Barbares, et secouru par les Bulgares, fut à peine arrivé à Philippopolis, qu'il vit une armée grecque s'avancer à sa rencontre. Camise grand-domestique d'Orient, la commandait. Ce général, ayant reçu l'ordre de combattre les Allemands, leur livra bataille et fut entièrement défait.

Frédéric, vainqueur, traversa la Thrace, méprisant la perfidie des Grecs, qui, n'osant plus le combattre et cherchant toujours à le faire périr, empoisonnaient sur sa route les fontaines et les ruisseaux.

A l'approche du péril, l'orgueil d'Isaac se change en terreur ; il s'efforce bassement de désarmer le courroux de son ennemi, et lui envoie en otages quatorze princes de sa famille. Frédéric dédaigne un si lâche adversaire ; il ne veut ni le voir ni se venger de lui. Son armée traverse l'Hellespont, et il se trouve encore en Asie environné d'assassins.

Les Grecs enlevaient partout sur son passage les grains et les troupeaux : les Allemands furieux voulaient prendre et piller Philadelphie. Frédéric contint leur ressentiment : « Vous ne vous êtes point, dit-il, armés contre les chrétiens; « nos glaives consacrés à Dieu ne doivent frapper que les in- « fidèles. »

Laodicée fut la seule ville de l'empire qui le reçut non

en ennemi, mais en allié. Azzeddin, sultan d'Icône, avait promis à Barberousse de combattre avec lui Saladin; mais son fils le détrôna, et ce nouveau sultan déclara la guerre aux Allemands; Frédéric lui livra bataille à Philomélium, le vainquit et s'empara d'Icône.

Bravant la chaleur du climat, la privation des vivres, la difficulté des lieux, les artifices de ses alliés, le courage de ses ennemis, Barberousse traversa l'Asie avec la rapidité d'Alexandre; mais la mort termina près de Séleucie sa glorieuse carrière. La fraîcheur des eaux du fleuve Salef, dans lequel il se baigna, lui fut encore plus funeste que celle du Cydnus ne l'avait été au héros macédonien; il se vit comme lui saisi d'une fièvre ardente, et ne trouva point de Philippe pour le guérir.

Son fils, le duc de Souabe, entra dans Antioche, prit Beyrout d'assaut, joignit ses drapaux à ceux de Gui de Lusignan, qui assiégeait alors Saint-Jean-d'Acre, et mourut sous les remparts de cette ville.

Les Allemands, privés de chefs, s'embarquèrent; une moitié de cette nombreuse armée avait péri, l'autre revint en Europe couverte de blessures; glorieux et triste monument de la valeur des Latins et de la désastreuse folies des croisades!

La même année (1189), Richard Cœur-de-Lion, qui venait de remplacer son père sur le trône d'Angleterre, traversa la France et s'embarqua dans le port de Marseille pour la Terre-Sainte. Arrivé près des côtes de Chypre, il y fut insulté par le tyran qui gouvernait cette île; Isaac Comnène fit prendre et piller par ses vaisseaux quelques bâtiments anglais. La vengeance de Richard fut prompte et terrible : il battit les Cypriotes, s'empara de leur capitale, fit lier le tyran avec des chaînes d'argent, et donna son royaume à Gui de Lusignan.

Cette nouvelle monarchie latine se maintint trois siècles sous dix-sept rois. Les Vénitiens ensuite s'en emparèrent, et en furent depuis chassés par les Turcs.

Tandis que les guerriers de l'Occident cherchaient vainement à ravir de nouveau le saint-sépulcre aux infidèles, l'empereur d'Orient, trop faible pour prendre part à ces sanglants combats, voyait son trône sanglant menacé de toutes parts. Un imposteur, se disant le fils de Manuel, osa prendre le diadème. Alexis, frère de l'empereur, envoyé contre le rebelle, en triompha sans le combattre : l'aumônier de l'usurpateur lui coupa la gorge, et envoya sa tête à Alexis.

Isaac, à la tête de son armée, marcha contre les Bulgares et les Valaques, et leur livra bataille ; mais, au milieu, de la mêlée, ayant perdu son casque, il prit la fuite, et, par ce honteux exemple, décida la retraite de ses troupes.

L'année suivante, il osa de nouveau reparaître dans son camp. Son frère Alexis, secondé par les principaux officiers de l'armée, résolut d'arracher le sceptre à ses faibles mains.

Au moment où l'empereur se livrait au plaisir de la chasse, Théodore Branas, Georges Paléologue, Michel Cantacuzène et d'autres généraux entourent tumultueusement Alexis, triomphent de sa feinte résistance, l'entraînent dans la tente impériale, et le proclament empereur.

Isaac, informé de eette conspiration, accourt ; mais il trouve ses courtisans, ses ministres, l'armée entière, soulevés contre lui : tournant bride avec promptitude, il échappe à leur fureur par la rapidité de sa fuite, se sauve et arrive à Stagyre en Macédoine ; là, au mépris des droits les plus saints, il fut arrêté par son hôte, qui le conduisit à Constantinople. Son impitoyable frère lui fit crever les yeux et l'enferma dans une étroite prison (an 1195). Il était alors dans la quarantième année de sa vie, et dans la dixième de son règne. Son fils, nommé Alexis, âgé de douze ans, prit la fuite et chercha un refuge en Italie.

CHAPITRE XXXVI.

ALEXIS III.

(Ans de J.-C. 1195-1203.)

Prodigalité d'Alexis III. — Soulèvement du peuple. — Fermeté d'Euphrosine, femme d'Alexis. — Nouvelle croisade allemande. — Son peu de succès. — Soumission d'Alexis à l'empereur d'Allemagne. — Disgrâce d'Euphrosine. — Sa réconciliation avec Alexis. — Mépris public pour elle. — Révolte du peuple. — Nouvelle croisade contre les Grecs et les Turcs. — Montferrat est élu chef de cette croisade. — Hostilités des croisés dirigées contre l'empereur. — Le jeune Alexis est reconnu auguste par les croisés. — Marche des croisés sur Constantinople. — Ambassade d'Alexis aux croisés. — Succès des croisés sur l'empereur. — Investissement de Constantinople. — Siége de cette ville. — Bravoure du doge Dandolo. — Lâche fuite d'Alexis. — Captivité d'Euphrosine. — Délivrance de l'aveugle Isaac. — Rétablissement d'Isaac et de son fils sur le trône.

Alexis l'Ange, parvenu au trône par un crime atroce, ne pouvait prétendre ni à l'estime ni à l'affection publiques. Incapable de les mériter, il espéra les acheter; son trésor fut ouvert et prodigué sans mesure. Aucune demande n'était écartée, même les plus inconsidérées; au lieu d'affermir sa couronne, ses inconcevables profusions la rendirent plus chancelante. Bientôt il ne lui resta plus d'argent pour payer ses soldats, et la Thrace fut livrée aux ravages des Barbares.

Le peuple, alors soulevé, éclata en murmures, qui se changèrent promptement en une sédition ouverte. Partout on s'écriait : « Plus de Comnène ! c'est une famille abâtardie, « qui ne nous donne que des tyrans ! Plus d'Anges ! c'est « une race stérile, qui ne produit que des avortons. »

Dans ce tumulte, les factions proclament empereur Conto Stéphan. Les soldats semblaient indécis, le clergé hésitait, les autorités restaient muettes, l'empereur se croyait perdu; sa femme Euphrosine seule le sauva par son courage, et se montra hardiment au peuple, à la tête de la garde étrangère; par ses ordres, Conto Stephan fut arrêté et jeté dans

un cachot. Euphrosine, digne d'éloges si elle eût été chaste, unissait l'esprit à la beauté, la prudence à l'audace. Elle régna plus que son époux : ses intrigues divisèrent et séduisirent les grands; ses libéralités apaisèrent l'humeur du sénat, le mécontentement du peuple, et firent taire les consciences du clergé. Le patriarche couronna le fratricide Alexis.

Dans cette même année, un quatrième débordement de croisés allemands vint encore en Asie chercher des palmes et trouver des tombeaux. Alexis leur fournit des vaisseaux: ils débarquèrent au port d'Antioche, et ne déployèrent contre les infidèles, trop nombreux, qu'un courage inutile.

L'empereur d'Allemagne, Henri VI, qui devait commander cette croisade, ne put exécuter son dessein; il mourut à Messine, après avoir détrôné en Italie la race normande de Tancrède, dont la puissance avait duré deux siècles.

L'empereur d'Orient, étant enfin parvenu à rassembler une armée, l'envoya contre les Bulgares, qui la taillèrent en pièces. Si ces Barbares étaient restés unis, ils auraient renversé Constantinople, comme les Goths et les Lombards avaient détruit Rome; leur division sauva l'empire.

Azan, vainqueur des Grecs, tomba sous le poignard d'un de ses sujets; son frère Pierre lui succéda et éprouva le même sort; le troisième de ces princes, Joannice, fut détourné de la guerre par la nécessité de s'occuper de ces troubles intérieurs.

Les Grecs portèrent ensuite leurs armes contre les Turcs, mais sans succès. Depuis l'expédition de Frédéric, les Allemands conservaient une violente haine contre les Grecs. Le nouvel empereur d'Allemagne exigeait hautement des réparations et des indemnités pour tant d'outrages; Alexis lui répondit d'abord avec une fierté que l'approche du péril fit tomber : il désarma lâchement le courroux de son ennemi en lui payant un tribut.

Les princes d'Orient, corrompus et amollis, brillaient plus dans ce temps par l'or que par le fer. Alexis, à la fois vain

et faible, reçut avec faste les ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne ; et, espérant les étonner par ce puéril éclat, il voulut savoir ce qu'ils pensaient de sa cour. « Elle nous plaît, « répondirent-ils, comme un parterre de fleurs : mais que « peuvent faire les hommes de ces frivoles parures et de ces « bijoux ? Dans notre pays, on ne les donne qu'aux femmes. « Pour nous, nous ne faisons cas que du fer ; c'est lui qui « taille l'or, les pierreries, et qui gagne les batailles. »

Tous les Grecs se montraient indignés de la lâcheté de leur prince, et sa faiblesse semblait contagieuse ; car son armée navale se laissa battre par des pirates.

Euphrosine, méprisant trop ouvertement son timide époux, se livrait sans aucun ménagement à des plaisirs criminels ; quelques grands, jaloux de son crédit, apprirent à l'empereur que par une folle passion elle déshonorait son trône et son lit. Alexis irrité la dépouilla de la pourpre, la chassa de son palais, et fit trancher la tête à Vatace, son amant. Mais, au bout de quelques mois, les ennemis d'Euphrosine s'aperçurent que sa disgrâce ne les rendait pas plus libres, et ne faisait qu'accroître le pouvoir d'un favori nommé Constantin le Mésopotamite, qui leur était odieux ; ils réussirent par une nouvelle intrigue à réconcilier l'empereur avec sa femme ; la disgrâce du ministre servit de sceau à cette réconciliation.

Alexis avait honteusement consenti à payer un tribut pour éviter la guerre, ce prince bizarre prit les armes pour un sujet frivole. Saladin lui envoya deux chevaux arabes, le sultan d'Icône s'en empara ; tel fut le léger motif d'une guerre qui coûta beaucoup de sang sans rapporter aucun avantage.

Peu de temps après, un guerrier nommé Chyrse, qui était puissant en Macédoine, la souleva et voulut s'y rendre indépendant. Alexis, prompt à tirer le glaive et à le quitter, perdit courage après de faibles efforts, et acheta la soumission du rebelle en lui donnant une princesse de son sang pour femme, avec deux villes en apanage.

Sa fille Anne fut mieux mariée ; elle épousa Théodore Lascaris, qui, après la prise de Constantinople, sauva les débris de l'empire d'Orient.

Euphrosine, passant de l'amour à la superstition, se livra aux erreurs de la magie. Le peuple, qui la méprisait, mais qui craignait sa tyrannie, dressait des oiseaux auxquels on apprenait à répéter contre elle des mots sanglants ; on les lâchait ensuite, et les Grecs malins faisaient ainsi voler dans toute la ville des épigrammes impunies.

Le mécontentement général de l'empire disposait tous les esprits à la révolte : le peuple osa encore proclamer empereur, dans l'église de Sainte-Sophie, Jean Comnène, dit le Gros ; mais la garde étrangère réprima cette sédition et coupa la tête au rebelle.

Dans le même temps, Alexis reçut un sanglant affront. Étienne, roi de Servie, avait épousé Eudoxie, fille de l'empereur d'Orient ; il s'en dégoûta, la chassa de ses États, et la renvoya dans sa patrie couverte de haillons : Alexis lui ouvrit ses bras, mais n'osa la venger.

On est promptement tenté de renverser un monarque qu'on méprise : l'orage qui depuis longtemps menaçait la Grèce ne tarda pas à éclater. Les princes d'Occident se rassemblèrent, s'armèrent contre l'indigne successeur de Constantin ; et dans l'année 1202 on vit se former la cinquième croisade, qui, menaçante pour les infidèles, ne fut réellement funeste qu'aux Grecs.

Il ne restait plus aux chrétiens de leurs conquêtes qu'Antioche, Tripoli, Tyr et Saint-Jean-d'Acre ; Jérusalem avait été prise par Saladin en 1187 ; le pape Innocent III, à la nouvelle de ce triomphe des infidèles, chargea Foulques, curé de Neuilly, dont on vantait le zèle et l'éloquence, de marcher sur les traces de Pierre l'Ermite et de saint Bernard.

A la cause sacrée de la religion se joignait un motif tout-puissant sur les chevaliers français, le devoir de venger l'affront fait à l'honneur de leur armes.

Foulques prêcha et enflamma de nouveau tous les esprits; cependant ses efforts pour rétablir la paix entre les rois de France et d'Angleterre n'eurent pas un entier succès; il ne put obtenir d'eux que la conclusion d'une trêve de cinq ans.

Le pape s'était aussi adressé à l'empereur Alexis pour le presser de joindre ses forces à celles des croisés. Ce monarque, qui redoutait et haïssait plus les Latins que les Turcs, « répondit que le moment marqué par le ciel pour la délivrance de la Palestine n'était pas encore arrivé, et que « d'ailleurs il ne pouvait regarder comme alliés les croisés « tant qu'ils ne lui rendraient pas l'île de Chypre, enlevée « par eux à l'empire. »

On préludait alors aux grandes entreprises par les tournois, image de la guerre; là tous les guerriers, émules de gloire, déployaient leur adresse, faisaient briller leur vaillance, mesuraient leurs forces et s'excitaient mutuellement aux combats. Dans une de ces fêtes militaires, qui eut lieu à Escry-sur-l'Aisne, les comtes du Perche, de Coucy, de Champagne, de Blois, de Chartres, Mathieu de Montmorency, Ville-Hardouin, Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, ainsi que ses deux frères, le comte de Boulogne, les évêques de Troyes, de Soissons, de Nevers, et mille chevaliers français, prennent la croix. Entraînée par leur exemple, la moitié de l'Europe s'arme; quatre mille cinq cents chevaliers de toutes les nations, et suivis chacun, selon l'usage, d'un grand nombre d'hommes d'armes, jurèrent de venger la religion, de renverser le trône de Saladin en Égypte, et de reconquérir sur lui le saint-sépulcre. Les Espagnols seuls ne parurent point au nombre des croisés; la même cause occupait ailleurs leurs armes; ils combattaient alors les musulmans pour les chasser de leur propre patrie.

Thibaut, comte de Champagne, n'était âgé que de vingt-quatre ans; malgré sa jeunesse, sa brillante valeur lui concilia tous les suffrages; il fut nommé chef de la croisade.

La haine contre les Grecs, le ressentiment du massacre

des Latins, et la méfiance justifiée par tant de trahisons, décidèrent les croisés à prendre le chemin de l'Italie et à s'embarquer dans le port de Venise.

Le célèbre Henri Dandolo gouvernait alors cette république : à l'âge de quatre-vingts ans, il montrait encore dans les combats l'ardeur bouillante d'un jeune guerrier ; la prudence et la justice dirigeaient son courage; il joignait l'exemple aux leçons, nul homme ne sut mieux que lui se faire admirer par son esprit, craindre par ses armes et respecter par sa sagesse.

L'empereur Manuel avait voulu autrefois lui faire crever les yeux : témoin et presque victime des violences exercées par les Grecs sur ses compatriotes, l'empire d'Orient n'avait point de plus formidable ennemi. Ce doge vénéré décida les Vénitiens à fournir aux croisés avec profusion des vaisseaux, des troupes et des subsistances.

Le grand Saladin venait de terminer sa longue et glorieuse carrière; Saphadin lui succéda sur le trône des soudans. Les croisés perdirent aussi leur chef; le comte de Champagne mourut. Boniface, marquis de Montferrat, parent du roi de France et frère de ce Conrad, gendre de l'empereur Manuel, fut élu chef de la croisade.

L'armée chrétienne devait attaquer les musulmans dans le centre de leur puissance. Ce grand orage semblait prêt à fondre sur l'Égypte ; il en fut détourné par les passions qui divisaient les chrétiens.

Dandolo, pour prix de ses secours, exigeait qu'on lui rendît Zara, que le roi de Hongrie avait enlevée aux Vénitiens. Au moment où l'on délibérait sur sa demande, le jeune Alexis, fils d'Isaac l'Ange, de cet empereur récemment privé du trône et de la vue, vient implorer pour son père les secours des princes d'Occident.

Ses sollicitations sont appuyées par le roi des Romains, Philippe, son beau-frère et gendre de l'aveugle Isaac. Le doge, animé par d'anciens ressentiments, fortifie par ses conseils les supplications du prince grec; il représente aux

croisés que leur plus grand ennemi est l'empereur d'Orient, que ses États ont toujours été le tombeau des Latins, qu'il a constamment trahi les chrétiens pour les infidèles, et que vainement on espérait reconquérir la Terre-Sainte, ou s'y maintenir, si on laissait la Grèce et l'Asie sous la puissance d'une cour perfide, dont l'alliance était plus ruineuse et plus désastreuse qu'une ouverte inimitié.

Vainement le pape voulut combattre un dessein qui laissait reposer les infidèles en armant les chrétiens les uns contre les autres. La haine contre les Grecs prévalut, et la foudre qui menaçait le Caire tomba sur Constantinople.

Les croisés, dociles aux conseils de Dandolo, reconquirent Trieste et Zara. Après la prise de cette dernière ville, les Vénitiens et les Français se battirent pour le partage du butin : triste présage des dissensions qui devaient bientôt leur faire perdre le fruit des plus brillants succès ! Le pape les accabla de reproches et leur refusa longtemps l'absolution ; ils se contentèrent de celle de la fortune.

Le jeune Alexis promit aux croisés un secours de dix mille hommes, et au pape la soumission de l'Orient, pourvu qu'on renversât du trône l'usurpateur, et qu'on y replaçât Isaac. Le traité fut conclu (an 1203), et de ce moment le jeune Alexis fut reconnu auguste. On chargea le marquis de Montferrat de sa garde.

Dès que toute l'armée se vit réunie, elle attaqua Corfou et Durazzo, qui lui ouvrirent leurs portes. La flotte côtoya ensuite Céphalonie, Zante, doubla le cap de Ténare, celui de Malée, mouilla dans le port de l'ancienne Eubée à Négrepont, entra peu de temps après dans l'Hellespont, et jeta l'ancre près de la ville d'Abyde, qui n'opposa aux Latins aucune résistance; enfin, telle était alors la faiblesse de l'empire grec que, sans avoir rencontré aucun obstacle, les croisés prirent terre à Chalcédoine, qui n'est séparée de Constantinople que par un canal de deux lieues.

L'empereur Alexis ne crut au péril que lorsqu'il frappa ses yeux : il avait laissé dépérir ses escadres, ses armées,

pour multiplier de vains et somptueux édifices; il avait ruiné son trésor pour payer ses débauches; riant avec ses courtisans de l'audace des Latins, il ne sortit de sa molle indolence qu'en voyant les proues des vaisseaux ennemis devant le port de Scutari.

Ses ambassadeurs vinrent demander au chef de la croisade le motif de leurs hostilités. « Pourquoi, écrivait l'empereur, « au sein de la paix m'apporter la guerre? pourquoi tourner « contre des chrétiens vos armes destinées à combattre les « mahométans? Qui peut changer ainsi tout à coup des al- « liés en ennemis? Je suis prêt à joindre mes forces aux vô- « tres pour délivrer le saint-sépulcre; mais j'y suis porté « par zèle et non par crainte : car j'ai tous les moyens d'ex- « terminer, si je veux, une armée vingt fois plus forte que « la vôtre. »

Conon de Béthune, chargé de répondre aux ambassadeurs, leur dit : « Votre maître nous reproche d'entrer sans « raison en armes dans ses États. Il se trompe : l'empire « n'est pas à lui, mais à son frère Isaac, qu'il a dépouillé, « mutilé, chargé de fers; il appartient à ce jeune prince « assis parmi nous. Au lieu de nous interroger sur nos mo- « tifs, qu'il les cherche dans sa conscience; elle lui répon- « dra qu'un traître n'est plus un allié, qu'un fratricide n'est « plus un chrétien, qu'un usurpateur est l'ennemi de tous « les princes, et qu'un tyran dénaturé est l'ennemi du genre « humain.

« Quand même la sœur de l'empereur Isaac ne serait pas « liée par le sang au marquis de Montferrat, notre général; « quand Irène, fille du même Isaac, ne serait pas la femme « de l'empereur d'Allemagne Philippe, notre allié, la justice « et l'humanité suffiraient pour nous mettre les armes à la « main.

« Votre maître n'a qu'un seul moyen de se soustraire à « notre vengeance; c'est de se livrer à la merci de son frère « et de son neveu, et de leur rendre la couronne : s'il y con- « sent, nous serons garants de sa vie, de sa liberté; nous

« lui assignerons un état honorable ; mais s'il persiste à garder un sceptre usurpé, tout message de sa part deviendra inutile, et le glaive seul décidera cette querelle. »

Les négociations étant rompues, les croisés se déterminèrent à traverser le Bosphore en présence de l'empereur, qui était campé sur l'autre bord avec son gendre Lascaris et soixante-dix mille hommes.

Dès que les Latins se voient à quelque distance du rivage, ils se jettent dans l'eau jusqu'à la ceinture, renversent tout ce qu'ils rencontrent, et, le glaive à la main, s'élancent sur la rive. L'empereur, après avoir mal soutenu le premier choc, prend la fuite : la lâcheté d'un chef est contagieuse ; tous les Grecs se dispersent et courent précipitamment chercher un abri derrière les murs de la capitale. Les croisés entrent dans leur camp, s'emparent de la tente impériale, se rendent maîtres du port de Galata, et investissent Constantinople.

Cette ville, grande, forte, populeuse, était devenue, depuis la chute de Rome, le centre du luxe, de la civilisation, des richesses du monde, le refuge des sciences, des lettres, des arts, le dépôt des archives de l'univers romain ; elle avait, pour ainsi dire, hérité seule de la fortune de l'empire des Césars ; c'était l'ombre de l'ancienne Rome ; et, lorsque de toutes parts les peuples de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Midi, vengeant leurs longues humiliations, avaient inondé comme un torrent dévastateur cet empire, toutes ses forces, toutes ses ressources et la fleur de sa population s'étaient concentrées dans Byzance.

Plus ses membres épars se montraient mutilés, desséchés, décharnés, plus sa tête était devenue forte et colossale ; il semblait enfin que l'empire presque tout entier se fût alors retiré dans la capitale.

Aussi, plusieurs fois assiégée par des armées innombrables, elle avait bravé leurs efforts. Sa position entre deux mers paraissait la rendre inexpugnable. Les flots avaient englouti, ou le feu grégeois avait consumé devant ses murs

les bataillons et les vaisseaux des Barbares et des musulmans.

Lorsque les croisés parurent au pied de ses remparts, tous les esprits y furent à la fois agités de crainte et enflammés de fureur. Le prince tremblait pour son trône, les riches pour leur fortune, les grands pour leurs dignités, les guerriers pour leur gloire; le peuple, encore tout souillé du meurtre d'une foule de Latins qu'il avait massacrés à l'avénement d'Andronic, redoutait leur vengeance. Enfin les prêtres, pour éviter le joug du pape, réveillaient la haine populaire contre ce qu'ils nommaient l'idolâtrie des catholiques. Au nom du ciel ils appelaient tous les citoyens aux armes, et changeaient leur courage en fanatisme.

Vainement les vaillants chefs des croisés, avec leur impétuosité ordinaire, tentèrent d'emporter par un premier assaut les murs de cette forte cité; une grêle de traits, une forêt de lances, un déluge de pierres, de dards, de poutres et de feu, repoussèrent, renversèrent, écrasèrent leurs soldats.

Cependant, malgré tous ces obstacles, à une seconde attaque, ils s'emparent de la tour de Galata. Ce faible succès, si chèrement payé, ralentit leur ardeur; ils voulurent négocier. Alexis y consentait, le peuple s'y opposa; la terreur le rendait à la fois furieux, aveugle et sourd.

Les Latins donnèrent par terre et par mer un assaut général. Là, on vit le vieux doge Dandolo surpasser en courage les plus jeunes guerriers. Au moment où les assaillants, repoussés, commençaient à plier, ce général octogénaire, tenant à sa main l'étendard de Saint-Marc, leur reproche leur lâcheté; soutenu par deux braves soldats, il s'élance intrépidement, il applique une échelle à la muraille, et y monte en bravant les flammes, les lances et les traits.

Tous les Vénitiens, honteux d'abandonner leur chef, le suivent en foule; sa blanche chevelure devient pour eux le panache, l'enseigne et le signal de la victoire. En même temps les vaisseaux s'approchent des murs. A chaque mât, un léger pont-levis attaché s'abaissait sur les remparts, et plaçait ainsi les assaillants au niveau des assiégés.

Des deux côtés, la valeur, l'opiniâtreté, la fureur, étaient égales ; l'air, tantôt brillant de feu, tantôt obscurci par une nuée de traits, retentissait du choc des boucliers, du cliquetis des glaives, des cris des combattants, des gémissements des blessés. Après une lutte longue et sanglante, qui laissa pendant toute une journée la victoire indécise, on voit flotter sur une forte tour l'étendard triomphant du doge. A ce signal, l'impétuosité des Latins redouble, la fermeté des Grecs s'ébranle ; ils reculent ; une partie de la ville est prise ; mais un incendie, qui dévore les maisons voisines des remparts, arrête tout à coup la marche des vainqueurs ; une barrière de flamme s'élève entre eux et les vaincus.

C'est dans les grands périls que brillent les grands courages ; il s'élèvent avec fierté quand tout s'abat autour d'eux. Théodore Lascaris, profitant du désordre excité par les ravages de l'incendie, sort avec un corps d'élite par la porte Dorée ; il attaque impétueusement les Français : l'empereur, entraîné par son exemple, le suit à la tête de sa garde. L'ennemi, enveloppé de toutes parts, est enfoncé, dispersé ; le doge, du haut d'une tour, voit ce désastre ; il crie aux Vénitiens : « Pourquoi nous endormir ici dans une conquête « devenue inutile, si nos alliés périssent? Courons au secours « des Français ; Dieu et saint Marc nous y appellent. »

Alors, aussi prompt que l'éclair, il tombe sur le flanc des Grecs, les renverse et les force de rentrer dans leurs murs.

Ce dernier échec y répand la consternation : en vain l'intrépide Euphrosine conseille à l'empereur de faire encore tête à l'orage et de ne perdre le trône qu'avec la vie ; ce prince pusillanime n'écoute que la peur ; au milieu des ombres de la nuit, il se dépouille de la pourpre, il abandonne son palais, sa garde, sa femme, son sceptre, sort déguisé, et court dans la ville de Zagora, où il se renferme. Ce règne honteux avait duré huit ans et trois mois.

Dès que le bruit de son départ se répand dans Constantinople, tout le peuple s'écrie : « Nous n'avons plus de tyran,

« sa fuite nous a délivrés. » Mais bientôt à ces premiers transports de joie succèdent l'agitation, le désordre et la terreur : l'empire est sans chef; personne ne donne des ordres. Les remparts écroulés sont ouverts; chacun craint de voir la ville livrée à la vengeance et au pillage.

Dans ce tumulte, Euphrosine, qu'aucun péril n'étonne, offre la couronne à tous ses parents, à tous les généraux : mais aucun n'ose accepter ce dangereux fardeau.

L'eunuque Constantin, grand trésorier, trahissant l'impératrice dès qu'il la voit abandonnée par la fortune, séduit à force d'argent les Varangues. Ils arrêtent Euphrosine et vont briser les fers de l'aveugle Isaac : ce vieillard infortuné ignorait, au fond de sa prison, que l'Europe entière s'était armée pour lui; en un instant il remonte d'un noir cachot sur son trône, qu'il trouve dégarni de forces, mais déjà environné de flatteurs. Sa femme, enlevée au cloître, lui est rendue.

La nouvelle de cette révolution est rapidement portée au camp des croisés, qui embrassent le jeune Alexis et se félicitent avec lui d'un triomphe si prompt et si complet. On craignait encore cependant l'inconstance des Grecs. Mathieu de Montmorency, Ville-Hardouin et deux patrices vénitiens entrent dans la ville et se rendent près de l'empereur Isaac, qui confirme et signe le traité conclu à Venise avec son fils (an 1203).

Le bruit des armes cesse alors; le calme de la paix succède aux orages de la guerre; le jeune Alexis couronné entre en triomphe dans la capitale, suivi des princes de l'Occident, et se jette dans les bras d'un père qui lui doit son trône et sa liberté.

CHAPITRE XXXVI.

ISAAC, EMPEREUR POUR LA SECONDE FOIS, ET ALEXIS, SON FILS.

(Ans de J.-C. 1203-1204.)

Mécontentement des Grecs. — Conduite impolitique du jeune Alexis. — Faveur de

Mursuphle. — Sa conduite artificieuse. — Révolte dans la ville. — Perfidie de Mursuphle. — Mort d'Isaac. — Mursuphle est proclamé empereur. — Mort d'Alexis.

Au premier moment qui suivit la conclusion du traité, on n'éprouvait dans le camp des croisés et dans la ville que la joie de voir les douceurs de la paix succéder aux horreurs de la guerre ; mais bientôt les vainqueurs se livrèrent au désir d'amasser l'argent nécessaire à leur expédition, et les vaincus au chagrin qui suit toujours une paix humiliante.

On avait promis de payer à l'armée victorieuse deux cent mille livres d'or, somme énorme en tout temps, et presque impossible à lever sur un peuple ruiné à la fois par une administration tyrannique et par une guerre désastreuse.

Jamais la vanité des Grecs, qui affectaient encore de s'appeler Romains, ne s'était vue abaissée sous un joug si honteux ; ils n'avaient fait que haïr le cruel Andronic et le fratricide Alexis ; mais ils méprisaient Isaac et son fils, qui les rendaient tributaires, et ils ne les regardaient que comme les esclaves des Latins.

L'empereur, alarmé de la fermentation générale, invita les chefs des croisés à s'éloigner et à camper au delà du golfe, dans la crainte que leur présence à Constantinople n'accrût la haine qui existait entre les deux peuples, et ne fît renaître les hostilités.

Il leur demandait aussi de lui donner du temps pour payer les subsides convenus. Ce délai, longtemps refusé, lui fut enfin accordé ; mais la nécessité de s'assurer le payement de ce tribut prolongea pour un an l'occupation du territoire de la capitale par les étrangers.

Leur séjour, odieux au peuple, ne plaisait qu'aux princes qui, nouvellement rétablis par eux sur le trône, craignaient d'en tomber encore s'ils se voyaient privés de leur secours avant d'y être affermis.

Les prêtres catholiques, dont aucune considération politique ne pouvait modérer le zèle, irritèrent encore les esprits en exigeant impérieusement l'exécution du premier article du traité.

Les Grecs frémirent de rage lorsqu'à leurs yeux le patriarche fut contraint de déclarer dans l'église de Sainte-Sophie, en présence du cardinal de Capoue, qu'il reconnaissait le pape comme chef de l'Église, et qu'il se rendrait à Rome pour demander le pallium. Ainsi, l'honneur blessé, la gloire perdue, l'indépendance détruite, la fortune publique épuisée, le fardeau d'un tribut, l'humiliation d'obéir à l'insolence de soldats étrangers, et tous les motifs qui peuvent réduire un peuple au désespoir, enflammaient le courroux des Grecs en les disposant à la révolte.

On espéra vainement les en détourner en occupant ailleurs leur haine et leurs armes. L'usurpateur détrôné avait rassemblé quelques troupes et les grossissait en fuyant. Le jeune Alexis, à la tête de l'armée impériale, et accompagné par les chefs des croisés qui le secondaient plus en maîtres qu'en alliés, poursuivit son oncle et reprit sur lui quelques villes. Mais il ne put continuer sa marche et l'atteindre dans la ville de Mosynople, où il s'était renfermé. Joannice, roi des Bulgares, avec une armée nombreuse et formidable, l'arrêta et le contraignit à se retirer.

Les croisés, accoutumés à de grands exploits, revinrent en silence dans leur camp, peu satisfaits d'une campagne si courte et si peu glorieuse ; le jeune Alexis, au contraire, comme tous les princes faibles, vain d'un léger succès, rentra en triomphe dans la capitale : cette pompe puérile et déplacée augmenta le mépris et l'aversion qu'il inspirait.

Il les accrut encore en consumant ses jours en festins dans le camp des étrangers, qu'il semblait préférer aux Grecs ; et les Orientaux, accoutumés à la vénération pour leurs empereurs, ne pouvaient supporter l'indécente familiarité des guerriers français avec leur jeune césar.

Son père lui en fit de vifs reproches, et ce prince léger, changeant brusquement de conduite, traita tout à coup les Latins avec arrogance, ne s'entoura que de Grecs, et, par un caprice aveugle, ne donna sa confiance qu'aux plus ardents amis de l'usurpateur. Entre ceux-ci se distinguait Ducas,

surnommé Murzuphle, guerrier audacieux, courtisan perfide, dominé par une ambition sans bornes, indifférent sur les moyens de la satisfaire, exercé au crime, et justement soupçonné d'avoir autrefois conseillé la mutilation d'Isaac; ce traître devint le confident, le favori du prince, et peu après son bourreau.

Le vieil Isaac gémissait des égarements de son fils, et se montrait sous un autre rapport aussi peu sensé; il se laissait tromper par des astrologues qui lui avaient promis de lui rendre la vue, comme on lui avait rendu l'empire.

Cependant le temps s'avançait, le tribut promis ne se payait pas; de plus en plus la haine fermentait, les deux peuples se menaçaient mutuellement. Murzuphle, qui trompait Alexis, fondait, comme tout factieux, son espoir sur les chances des troubles; conspirant en secret avec les séditieux, il rappelle au peuple, aux soldats, les violences, les désordres, les excès commis par les croisés dans la ville à la fin du siége, et, suivi de quelques troupes, il tombe sur un corps de Français, dont une partie est égorgée, et l'autre mise en fuite.

Alexis désavoue inutilement cet acte hostile; les croisés irrités en exigent une prompte satisfaction. Leurs ambassadeurs ront admis au pied du trône des deux empereurs. Conon de Béthune, orateur des Latins, déclare hautement « qu'on est las de tant de mauvaise foi et de subterfuges, « qu'il faut se préparer de nouveau à combattre, si le traité « n'est pas exécuté promptement, et le tribut intégralement « payé. »

Ce défi altier fit pâlir les courtisans; l'enceinte du palais, souvent souillée de meurtres, n'avait jamais entendu les accents d'un langage libre et hardi.

Alexis, indigné, consulte plus sa vanité que ses forces; il répond avec hauteur aux envoyés, qui, poursuivis par les cris, les injures et les menaces d'un peuple soulevé, s'estiment heureux d'échapper aux fureurs de la multitude.

Des deux côtés on court aux armes. Les Grecs équipent

en brûlots dix grands navires, et profitant d'un vent impétueux, les dirigent sur la flotte latine dans l'espoir de l'embraser : elle eût été en effet détruite sans le courage des Vénitiens, qui trouvèrent le moyen d'accrocher ces brûlots et de les éloigner.

Tandis que les hostilités recommencent, la fourbe Murzuphle, qui fondait son espérance sur ses artifices plus que sur sa force, persuade au jeune Alexis de se réconcilier avec les Latins. Revêtu de ses pleins pouvoirs, il se rend au camp des croisés, leur promet le payement du tribut exigé, et leur propose, pour garant de cette promesse, de placer une garnison latine dans le palais de Blaquernes, qu'on doit leur livrer.

Ses offres sont acceptées ; l'adroit Murzuphle revient dans la capitale et laisse ébruiter cette convention ; alors la multitude furieuse se soulève : quand le marquis de Montferrat, avec quelques soldats, se présente à l'entrée de Blaquernes, on lui en ferme les portes, et une lettre d'Isaac lui apprend que les Grecs s'opposent à l'exécution du traité.

Cependant le délire s'accroît dans la ville et s'empare de tous les esprits ; le clergé, le sénat et le peuple courent en foule dans Sainte-Sophie ; partout on n'entend que ce cri : « Alexis n'est qu'un esclave de l'étranger, il lui vend la pa« trie ; détrônons ce prince perfide ; il nous faut un maître « qui nous rende l'honneur et la liberté.

Inutilement un magistrat respectable, Nicétas l'historien, les avertit du péril qui les attend, les menace d'une ruine prochaine, leur montre le précipice où ils se jettent ; mille voix lui répondent : « Nous ne voulons plus d'une race de « tyrans vendus à nos ennemis. »

On propose le sceptre à plusieurs sénateurs ; tous le refusent, tous résistent aux prières de la multitude, et même au glaive levé sur eux. Enfin un jeune patricien, nommé Nicolas Canabé, accepte ce dangereux honneur.

Pendant ce tumulte, le traître Murzuphle séduit les Varangues ; au milieu de la nuit il fait prendre les armes à cette

garde étrangère, et, entrant brusquement dans l'appartement d'Alexis : « Prince, lui dit-il, les Varangues révoltés accourent pour vous égorger ; je viens vous sauver ou périr avec vous. »

A ces mots, il saisit le jeune empereur tremblant, l'enveloppe dans son manteau, sort du palais et le jette au fond d'un cachot.

Le bruit de la sédition, les cris des factieux pénètrent jusqu'aux oreilles d'Isaac, alors malade ; l'effroi le saisit et termine ses tristes jours (an 1204).

Murzuphle, délivré de ses maîtres, rassemble le peuple, lui apprend qui l'a sauvé à la fois de ses ennemis et de ses tyrans. On le proclame empereur ; il fait enfermer Canabé dans une prison, et, courant ensuite au cachot du jeune Alexis, il l'étrangle de ses propres mains : ce faible prince n'avait régné que six mois.

CHAPITRE XXXVII.

JEAN DUCAS, DIT MURZUPHLE.

(An de J.-C. 1204.)

Projet de massacre des croisés par Murzuphle. — Déclaration de guerre des croisés. — Défaite et retraite de Murzuphle. — Résolution des croisés. — Leur convention avec le doge. — Siége et prise de Constantinople par les croisés. — Fuite de Murzuphle. — Lascaris est proclamé empereur. — Baudouin est couronné empereur des Latins. — Dénombrement et partage de l'empire d'Orient. — Montferrat devient roi.

Le nouvel empereur, encouragé par le succès de ses crimes, en médite un qui devait les couronner tous ; décidé à se défaire des croisés par une horrible trahison, il invite tous leurs chefs à une conférence dans laquelle des assassins apostés devaient les massacrer. Ces guerriers, trop grands pour soupçonner un si atroce forfait, promettent de se rendre au lieu indiqué ; mais le doge, aussi prudent que courageux, pré-

voit le piége et arrête ses compagnons au bord de l'abîme ouvert sous leurs pas.

Ils ignoraient encore la mort des deux empereurs ; bientôt ils apprennent par quels degrés sanglants Murzuphle est monté sur le trône ; saisis d'horreur et de courroux, ils lui déclarent la guerre.

Murzuphle leur livre bataille, et, après une résistance opiniâtre, rentre vaincu dans ses murs. Les Grecs intimidés redoutaient un nouvel assaut ; les croisés, fatigués et affaiblis, hésitaient à le tenter ; Murzuphle demande une entrevue au doge, qui la lui accorde. Dandolo consentait à la paix, pourvu que l'empereur donnât aux Latins cinq mille livres d'or et un corps de troupes auxiliaires pour la conquête de la Terre-Sainte ; il exigeait de plus « une obéissance pleine « et entière à l'Église romaine ; » ce dernier article, refusé par un clergé et par un peuple fanatiques, fit rompre la négociation.

Les croisés jurent de ne déposer les armes qu'après avoir renversé le trône des Grecs ; ils arrêtent qu'en cas de succès six électeurs vénitiens et six électeurs français seront chargés d'élire un empereur latin.

Leurs troupes approchent de nouveau des murailles, et livrent un assaut furieux ; mais, malgré leurs efforts redoublés, les Grecs, animés par le désespoir, les repoussent. Déterminés à vaincre ou à périr, les chevaliers, après un court repos, donnent un second assaut plus terrible ; leur impétuosité triomphe des glaives, des lances et des feux. André d'Urboise et Pierre Alberti montent les premiers sur les remparts ; les Grecs, consternés, fuient à l'autre extrémité de la ville ; toutes les tours cèdent aux coups des croisés.

Murzuphle, suivi d'Euphrosine, échappe aux vainqueurs par une prompte fuite.

Cependant, du sein de Constantinople abattue, Théodore Lascaris, ranimant encore l'espoir des Grecs par son courage, s'élance au milieu de la multitude effrayée. « Plus le péril « est imminent, dit-il, plus il y aura de gloire à en triom-

« pher. Nos remparts sont détruits, mais non pas nos armes; « que nos boucliers nous servent de murailles. Il nous reste « du fer et du feu pour détruire nos ennemis; ne souffrons « pas qu'une poignée de Barbares renverse un empire et « anéantisse une gloire de vingt siècles. »

La multitude, électrisée par ces paroles, le proclame empereur; les soldats l'élèvent sur un bouclier, trône digne de sa vaillance; mais bientôt on entend le son des trompettes; il annonce la marche des Latins qui descendaient des remparts. A ce bruit, la foule épouvantée se disperse; les soldats fuient; les Varangues mêmes abandonnent l'intrépide Lascaris, qui seul sort en courroux de la capitale, méditant la vengeance et nourrissant l'esoir de relever encore l'empire des Grecs.

Nicétas se sauve ainsi que lui; l'armée latine s'empare du palais et livre la ville au pillage.

Les historiens des croisades prétendent en vain que les princes et les généraux latins réprimèrent la licence du soldat, firent respecter les propriétés et sauvèrent la vie des hommes ainsi que l'honneur des femmes : ce fait n'est ni vrai ni vraisemblable; on punit les excès, mais on ne les réprima pas. Le comte de Saint-Pol fit châtier, à la vérité, un soldat convaincu de vol; mais de nos jours le trésor de Saint-Marc brillait encore des dépouilles sangiantes de Byzance.

Lorsque l'ordre fut rétabli dans la ville, les électeurs français et vénitiens se rassemblèrent; leurs suffrages se réunissaient en faveur de Dandolo, mais un citoyen de Venise s'opposa courageusement à cette élection. « Si notre doge est « sur le trône, dit-il, notre liberté est perdue, et la répu-« blique ne sera plus qu'une province de l'empire. »

Le vertueux Dandolo lui-même appuya cet avis libre et sage; après avoir longtemps hésité entre le marquis de Montferrat et Baudouin, comte de Flandre, ce dernier fut élu; on l'éleva sur un bouclier, et il reçut la couronne dans l'église de Sainte-Sophie.

Sa bravoure, son habileté, sa douceur, sa piété, le firent

juger digne du trône : chaste dans ses mœurs, il poussait la vertu jusqu'au rigorisme, et tous les soirs, par ses ordres, un huissier criait à la porte de son palais : « Défense est faite « à tout impudique d'habiter sous le même toit que son « prince. »

Dès que la capitale de l'Orient fut tombée au pouvoir des croisés, ils justifièrent, en démembrant l'empire, la méfiance d'Alexis Comnène et celle de ses successeurs. Les Grecs se virent dépouillés de leurs dignités, de leurs biens ; on méprisa leur culte, on brava leurs coutumes, on changea leurs lois ; le système féodal remplaça les antiques institutions romaines, et les vainqueurs, au lieu de s'affermir dans leurs conquêtes par l'unité du pouvoir et par l'affection des peuples, affaiblirent leur puissance en la divisant, et préparèrent ainsi leur ruine.

Montferrat fut nommé roi de Thessalonique et de Candie. Le comte de Blois reçut en partage Nicée et la Bithynie ; on donna à Reignier de Trith, favori de Baudouin, le duché de Thrace et Philippopolis ; Guillaume de Champlitte, et, après lui, Ville-Hardouin obtinrent la principauté d'Achaïe.

Chaque baron devint seigneur d'une ville. On céda aux Vénitiens la Morée, la Phrygie, les côtes de l'Hellespont, les îles de l'Archipel. Le doge fut revêtu de la dignité de despote, la première après celle d'empereur.

Baudouin nomma Thierry de Los grand sénéchal ; Béthune, protovestiaire ; Sainte-Menehould, grand échanson ; Bribanne, grand boutillier ; Manassès de Lille, grand queux.

Le pape reçut de riches présents et l'invitation de venir à Constantinople. On envoya un grand nombre de reliques au roi Philippe-Auguste. Thomas Morosini, Vénitien, fut élu patriarche.

Tout reconnut la puissance du Saint-Siége, excepté les villes d'Asie qui avaient embrassé la cause de Lascaris ; elles restèrent indépendantes et séparées de Rome.

Ainsi tomba l'empire de Constantin (an 1204) : effrayant exemple pour les princes et pour les peuples qui appellent

dans leurs dissensions civiles ou religieuses l'appui et les armes de l'étranger.

EMPIRE LATIN.

CHAPITRE PREMIER.

BAUDOUIN I.

(Ans de J.-C. 1204-1205.)

Conduite des Grecs après leur défaite. — Conduite des croisés après leur victoire. — Investiture du patriarche à Rome. — Son retour, et conquête de Raguse. — Nouveau couronnement de Baudouin. — Partage définitif de l'empire entre les Français et les Vénitiens. — Mort de Mursuphle. — Dissension entre Baudouin et Montferrat. — Leur réconciliation. — Michel l'Ange Comnène devient despote d'Épire. — Victoires et conquêtes de Montferrat. — Exploits de Lascaris. — Guerre entre Baudouin et Joannice, roi des Bulgares. — Défaite et captivité de Baudouin. — Alarme à Constantinople. — Mort du doge Dandolo. — Régence de Henri, frère de Baudouin. — Ses succès sur les Bulgares. — Barbarie de Joannice. — Vengeance de sa femme. — Mort horrible de Baudouin.

La chute de Constantinople remplit l'Occident de joie et l'Orient de tristesse ; les Grecs, d'abord profondément consternés, passèrent promptement de la douleur à la colère ; l'excès de leur humiliation fit renaître leur courage ; leurs princes énervés semblèrent se dépouiller de leurs vices comme de leur luxe. En s'éloignant de la capitale, ils puisèrent dans les camps et sous les tentes une nouvelle vigueur.

Leurs armes n'avaient pu autrefois défendre Rome, mais leur vanité avait toujours gardé le nom de Romains. Ils ne s'en montrèrent vraiment dignes qu'après avoir été chassés de la seconde cité de l'empire ; et, loin de sanctionner par une servile soumission le droit de conquête, persistant à ne donner aux guerriers de l'empire d'Occident, leurs vainqueurs, que le nom de Latins, ils les combattirent sans relâche. Cette constance dans le malheur fut glorieuse et couronnée de succès.

Ces mêmes Grecs, si faibles naguère contre les Turcs, les Bulgares et les Comans, devenus tout à coup intrépides, opiniâtres, terribles, luttèrent courageusement contre tous les princes de l'Europe, les chassèrent de l'Asie, de la Grèce, et, après un demi-siècle de combats, rentrèrent en triomphe dans la ville de Constantinople.

D'un autre côté, jamais entreprise ne fut moins dirigée par la raison que la croisade qui avait renversé l'empire d'Orient. De tous les souverains de l'Europe, le pape seul, en s'opposant à cette expédition, s'était montré animé par un véritable esprit de religion et éclairé par une sage politique : au moment où l'on prenait la croix avec enthousiasme pour arracher la Palestine aux infidèles, n'était-ce pas manquer son but et affermir la puissance des musulmans que de diviser les chrétiens et de les armer les uns contre les autres?

La conduite des croisés après la victoire fut encore plus insensée que sa conquête, au lieu de se borner à donner aux Grecs un prince disposé à seconder franchement les efforts des chrétiens contre les mahométans, on ne songea qu'à diviser l'empire conquis en duchés, en seigneuries, à humilier les vaincus, à les dépouiller, à braver leurs usages, leurs mœurs, à changer leurs lois, à forcer leurs consciences.

Au lieu de s'attacher les peuples, on les révolta; on les crut soumis, parce que leur capitale était prise. Les empereurs français se flattèrent follement, quoique entourés de Barbares et d'infidèles, de s'affermir, avec quelques chevaliers dispersés dans un vaste territoire, sur un trône usurpé, comme s'ils pouvaient résister à la fois à l'audace, au nombre immense de leurs anciens ennemis et à la haine de leurs nouveaux sujets!

Conformément à ce qui avait été convenu, le patriarche se rendit à Rome pour y recevoir l'investiture : le sénat de Venise l'obligea de jurer qu'il ne nommerait pour archevêques que des Vénitiens, mais le pape lui défendit d'accomplir ce serment.

Le même patriarche, à son retour, reconquit Raguse; les

évêques alors se servaient de l'épée comme de la crosse, et jamais l'Église ne mérita plus le nom de militante.

Dès que ce métropolitain fut rentré dans Constantinople, Baudouin se fit couronner une seconde fois par lui; la cérémonie fut pompeuse : Montferrat portait devant l'empereur le laticlave (robe de drap d'or), et le comte de Saint-Pol, l'épée impériale. Baudouin fit ensuite le partage définitif de l'empire entre les Français et les Vénitiens : on donna aux premiers Constantinople, la Thrace et toute l'Asie, hors Chalcédoine et Cyzique, c'est-à-dire tous les périls, tous les embarras et toutes les charges de la guerre.

Les Vénitiens furent mis en possession des contrées situées entre les Thermopyles et le cap Sunium, de toutes les côtes maritimes, de toutes les îles de l'Archipel et de la mer Adriatique; enfin Montferrat, roi de Thessalonique, leur vendit l'île de Candie.

Mais de tous ces pays que les deux peuples se distribuaient, Constantinople était la seule possession réelle; il fallait conquérir le reste.

Murzuphle, à quatre journées de la capitale, s'était rendu maître de l'importante ville de Zurule, clef de la presqu'île de Thrace. Tous les seigneurs et tous les généraux grecs se fortifiaient dans les différentes cités de l'Asie.

L'empereur voulut d'abord subjuguer la Thrace; Henri, son frère, y marcha; Andrinople et d'autres villes, effrayées de son approche, lui ouvrirent leurs portes. Murzuphle, ne pouvant défendre Zurule, courut chercher un asile dans le camp de l'ancien usurpateur Alexis, son beau-père.

Le malheur n'avait pu abattre l'orgueil d'Alexis ni adoucir sa férocité; il reçut son gendre avec une feinte amitié; l'invita à sa table, lui fit arracher les yeux et le bannit. Murzuphle, errant, tomba dans les mains des Français, qui l'amenèrent dans la capitale. Là, Baudouin le fit monter au faîte d'une haute colonne, d'où on le précipita sur le pavé. Par un hasard étrange, ce monument, érigé par le grand Théodose, était décoré d'un bas-relief qui représen-

tait une ville escaladée et un roi précipité du haut d'une colonne.

L'empereur conduisit son armée à Philippopolis, dont il confia le commandement à Reignier de Trith; il s'empara ensuite de Mosynople, et poursuivit Alexis, qui se sauva en Thessalie.

Les princes de l'Occident avaient porté dans leur nouvel empire leur caractère hautain, leurs mœurs turbulentes. La nécessité même de s'unir dans un danger commun ne pouvait forcer les habitudes féodales à l'obéissance; Montferrat et Baudouin se brouillèrent, parce que l'empereur prétendit faire reconnaître sa puissance à Thessalonique avant d'y établir le roi son vassal.

Montferrat voulait épargner à son royaume cette visite dispendieuse; ils se séparèrent. Baudouin courut avec ses troupes à Thessalonique, et s'en empara. Montferrat, pour se venger, attira dans sa cause plusieurs seigneurs, et vint assiéger Andrinople, enfin Ville-Hardouin et Manassès de Lille, choisis pour arbitres entre eux, les réconcilièrent; Baudouin rendit à Montferrat son royaume.

Michel l'Ange Comnène, arrière-petit-fils d'Alexis Comnène, avait feint de s'attacher à Montferrat, dans l'espoir de fomenter cette querelle. Dès qu'il la vit terminée, il se sauva avec tous les Grecs qui lui étaient attachés, souleva les habitants de Durazzo, ainsi que les peuples d'Épire, d'Acarnanie, d'Étolie et d'une partie de la Thessalie; il en forma un État indépendant que lui et ses successeurs gouvernèrent sous le nom de *despotes d'Épire*.

Un autre Grec, nommé Léon Sgure, se rendit maître d'Argos, de Corinthe et de Thèbes. L'usurpateur Alexis vint avec une armée se joindre à lui: tous deux attendirent aux Thermopyles Montferrat, qui leur livra bataille près de ce défilé fameux. Les Français y triomphèrent des Grecs et les mirent en fuite. Othon de la Roche devint, à la suite de cette victoire, seigneur de Thèbes et de l'Attique; il fut la tige des ducs d'Athènes.

Montferrat s'empara de Corinthe; Alexis voulut fuir, mais les Français le firent prisonnier, et l'enfermèrent à Thessalonique.

Montferrat porta ensuite ses armes contre le despote d'Épire, le vainquit, et subjugua toute la Morée. Lacédémone seule, défendue par ses souvenirs et par un Grec nommé Chamarette, digne de combattre pour Sparte, arrêta les progrès des vainqueurs.

Pendant ce temps, les Grecs, sous les ordres de Lascaris, défendaient glorieusement leur indépendance en Anatolie. Cet actif et brave guerrier, affermissant sur sa tête, par de nombreux exploits, la couronne qu'il avait osé prendre sur la brèche de Constantinople, s'empara de Nicée, de Pruse et de presque toute la Bithynie.

Le sultan d'Icône, au lieu de le combattre, lui donnait des secours. Le frère de l'empereur Baudouin livra deux batailles à Lascaris et les gagna. Rien ne pouvait alors, dit-on, résister au choc impétueux des chevaliers français; mais rien ne pouvait aussi lasser le courage indomptable de Lascaris : inépuisable en ressources, après chaque défaite il se relevait et semblait se montrer plus actif et plus redoutable.

Par des manœuvres rapides, il regagna bientôt tout le terrain que lui avaient fait perdre les batailles de Pémannène et d'Adramite. Cependant il eût peut-être été forcé de céder aux vainqueurs, si l'orgueil impolitique de Baudouin n'avait attiré aux Français un ennemi puissant, dont la diversion laissa respirer l'Asie.

Joannice, roi des Bulgares, avait sollicité l'alliance de l'empereur latin ; Baudouin reçut ses députés avec hauteur, et lui déclara « qu'il le dépouillerait de son royaume, s'il « ne consentait à être son vassal. »

Joannice courut aux armes. Les Grecs se rendirent en foule sous les drapeaux des Bulgares; partout ils massacrèrent sans pitié les Français et les Vénitiens; Philippopolis et Andrinople furent livrées par eux aux Bulgares.

A l'approche de cet orage qui menaçait le nouvel empire

d'une prompte ruine, Baudouin rassemble toutes ses forces et court assiéger Andrinople. Joannice, à la tête d'une nombreuse armée grossie par les Valaques et par les Comans, vint lui livrer bataille sous les murs de cette ville.

Les Français, par la violence de leur première charge, enfoncent les Barbares; mais, trop ardents à la poursuite, ils tombent dans un piége que leur avait tendu Joannice.

Une foule de Bulgares sortent tout à coup du creux des ravins, du fond des bois, attaquent les Français en désordre, les enveloppent, les pressent de toutes parts; ceux qui avaient fui reviennent, et se réunissent pour accabler les impériaux.

Après un combat opiniâtre, où les chevaliers illustrèrent leur défaite par des prodiges de valeur, Baudouin voit tomber autour de lui le comte de Blois, Montmirail, Valincourt; ses plus braves guerriers périssent; son armée en déroute est taillée en pièces, et lui-même, désarçonné, couvert de blessures, tombe dans les fers des Bulgares.

Le maréchal de Champagne, de Lille, et Dandolo, le Nestor des croisés, rallièrent les débris de l'armée, et, toujours combattant, rentrèrent en bon ordre à Constantinople.

Mais ce désastre répandait dans la capitale un tel effroi, qu'on vit un grand nombre de chevaliers, sacrifiant leur honneur à leur sûreté, déserter leur cause et s'embarquer honteusement pour retourner dans leur patrie.

A chaque instant la ville, dépourvue de défense, croyait se voir en proie à la fureur des Bulgares. La mort du célèbre Dandolo mit le comble à la douleur et à la terreur publiques (an 1205). En perdant ce héros presque centenaire, on crut voir s'écrouler le rempart de l'empire.

Déjà les glaives des Barbares brillaient dans les environs de la capitale; les villages, embrasés par eux, répandaient au milieu de la nuit, dans Constantinople, une affreuse clarté; enfin le frère de l'empereur, Henri, traversant le Bosphore avec vingt mille Arméniens qu'il avait rassemblés, suspendit les alarmes. Il prit la régence, rallia les croisés,

ranima leur courage, sortit hardiment des murs de la ville, éloigna les Bulgares, et reprit sur eux plusieurs places.

Montferrat vint se joindre à lui ; tous deux assiégèrent Andrinople et ne purent s'en rendre maîtres. Depuis ils livrèrent une nouvelle bataille aux Bulgares, et éprouvèrent encore un revers qui leur coûta un grand nombre de soldats et cent dix chevaliers.

Cependant Joannice, abusant insolemment de sa victoire, traitait en esclaves les Grecs nombreux qui combattaient pour lui : las d'un joug si pesant, ils le brisèrent et se soumirent au régent. Cette défection changea le sort de la guerre ; l'armée française, renforcée, reprit l'offensive. Joannice, affaibli, se vit contraint de rentrer dans ses frontières.

Le pape avait écrit au roi bulgare pour l'inviter à cesser de combattre les chrétiens et pour obtenir la liberté de Baudouin. Le roi barbare répondit au saint-père avec un respect ironique : « Je n'ai fait, disait-il, que repousser une injuste « agression. Dieu même a décidé en ma faveur ; c'est au « saint-siége que je dois l'épée que je porte. Vous m'avez « donné le glaive de saint Pierre, et c'est à cette arme sacrée « que je dois mes triomphes. »

Ce prince ne s'expliqua que d'une manière vague sur le sort de l'empereur captif. Bientôt on apprit sa mort : elle fut affreuse. Ce monarque infortuné languissait au fond d'un cachot. La reine des Bulgares, qui en était éprise, vint la nuit le trouver dans sa prison. « Vous pouvez, lui dit-elle, « délivrer deux captifs ; fuyons tous deux notre tyran, con- « duisez-moi en France, et récompensez mon amour par le « don de votre main. »

Baudouin, preux chevalier, chrétien austère, repoussa dédaigneusement cette flamme adultère. La reine, née en Tartarie, avait conservé sur le trône ses mœurs sauvages. Passant avec violence de l'amour à la haine, elle court aux pieds de son époux, et accuse Baudouin d'avoir voulu la séduire. Joannice, furieux, appelle près de lui l'empereur chargé de chaînes, refuse de l'écouter, l'accable d'injures, et

lui fait couper les bras et les jambes. Après ce supplice horrible, le tronc vivant de ce monarque infortuné fut porté dans une grande fosse ouverte, où il ne mourut qu'au bout de trois jours, déchiré par les oiseaux de proie, et son crâne, enchâssé dans de l'or, servit de coupe à Joannice dans ses festins (an 1206).

Baudouin était âgé de trente-cinq ans, et avait régné onze mois. Aucun prisonnier français ne survécut à son prince; le barbare Joannice les immola tous à son atroce vengeance.

CHAPITRE II.

HENRI, EMPEREUR FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE; THÉODORE LASCARIS, EMPEREUR A NICÉE.

(Ans de J.-C. 1206-1216.)

Élection de Henri, frère de Baudouin. — Son portrait. — Tableau de l'empire. — Succès de Henri sur les Bulgares. — Lascaris est couronné empereur d'Orient. — Mort de Montferrat. — Armement des particuliers à Venise. — Conquête de l'Archipel par eux. — Mort de Joannice, roi des Bulgares. — Victoire de Henri sur Phrorilas, successeur de Joannice. — Son mariage avec une fille de Joannice. — Paix avec les Bulgares. — Alliance d'Alexis l'Ange et du sultan d'Icône. — Marche de Lascaris contre eux. — Mort courageuse de huit cents Français. — Bravoure de Lascaris. — Mort du sultan. — Victoire de Lascaris. — Captivité et mort d'Alexis. — Troubles dans l'empire latin. — Empoisonnement de Henri.

Dès qu'on sut à Constantinople la mort de l'empereur, les barons élurent son frère Henri. Ce prince, doué de toutes les qualités nécessaires pour régner dans des temps difficiles, avec éclat, justice et sagesse, était grave et doux, conciliant et ferme, actif sans précipitation et brave sans témérité; il soutint dignement sa couronne, et surmonta les obstacles sans nombre que lui opposaient les institutions vicieuses transplantées d'Europe dans le nouvel empire d'Orient.

Le chef de l'État n'y pouvait plus compter sur des légions

organisées, sur un service régulier : un édit du prince, un décret du sénat ne suffisaient plus pour obtenir d'une extrémité de l'empire à l'autre une obéissance prompte. L'aristocratie féodale liait le sceptre et enchaînait le peuple.

L'empire ne reconnaissait plus un seul maître, et chaque cité, chaque bourg, dépouillé de ses municipes, de ses franchises, subissait le joug d'un orgueilleux et faible tyran.

Sous les empereurs romains et grecs, tous les citoyens vivaient libres; les grands seuls se voyaient exposés aux foudres qui partaient du trône : c'est ce qui fit durer, supporter, chérir même par les nations la puissance conquérante des Romains.

Malgré le défaut d'institutions et de garanties, le sceptre, alors redoutable aux grands et aux ambitieux seuls, était un appui protecteur pour le peuple, une arme forte contre ses ennemis ; mais la féodalité avait tout changé.

Au milieu de l'anarchie des fiefs, le prince, sans autorité, ne pouvait maintenir ni la paix intérieure ni la sûreté extérieure. L'empereur, soumis aux lois faites par les grands, ne devait rien entreprendre pour la défense ou pour l'accroissement de l'empire sans le consentement d'un conseil, composé du roi de Thessalonique, d'un préteur vénitien et des principaux barons.

On lui avait assigné comme domaine une partie de la Thrace : c'était le seul fonds sur lequel il pût acquitter les dépenses générales.

En cas de guerre, tous les vassaux étaient obligés, à la vérité, de marcher sous ses enseignes avec leurs troupes et à leurs dépens, mais seulement depuis le 1er juin jusqu'à la Saint-Michel, et même pour la moitié de ce temps, s'ils se trouvaient engagés dans des guerres particulières.

C'est avec le faible appui de cette milice turbulente, incertaine, irrégulière, qu'il fallait soutenir un trône chancelant, contre la haine des Grecs, le fanatisme des musulmans et la vaillance sauvage des Bulgares.

Ce chaos politique, qui existait depuis plusieurs siècles

en Italie, en France, en Allemagne, est le tableau fidèle de ce temps chevaleresque, si peu connu et si vanté; c'est l'histoire exacte de l'aristocratie ancienne, et le rêve de l'aristocratie moderne.

Henri, plus heureux que son frère, soutint avec vigueur et avec succès la guerre entreprise contre Joannice; s'il ne put sauver Didymotique, qui fut détruite par l'ennemi, il la vengea, défit les Bulgares, les poursuivit jusque dans leur pays, et brisa les fers de vingt mille prisonniers.

Mais tandis qu'il dirigeait toutes ses forces au nord de l'empire, Théodore Lascaris, rival digne de lui, s'emparait de la Bithynie, de la Lydie, de la Phrygie, et se faisait couronner à Nicée empereur d'Orient.

Ce prince écrivit au pape pour l'engager à rétablir la paix parmi les chrétiens en réglant les limites entre les Latins et les Grecs; le pape, refusant d'agir comme médiateur, ordonna au prince grec de se soumettre à l'autorité de Henri. Cette conduite, impolitique sous tous les rapports, prolongea le schisme et la guerre.

D'autres ennemis ne tardèrent pas à secouer le joug des Français et des Vénitiens; Alexis et David Commène s'emparèrent de toute la côte du Pont-Euxin, et en formèrent un État indépendant, dont Trébizonde fut le siége. Ce troisième empire subsista encore quelques années après la prise de Constantinople par Mahomet II.

Henri, vainqueur des Bulgares, conclut avec Lascaris une trêve qui dura peu; bientôt le prince grec et Joannice se liguèrent contre lui: pressé entre ces deux ennemis, sa position devenait de jour en jour plus critique; la nécessité de diviser ses forces le réduisait à la défensive: cependant, aussi actif qu'intrépide, il délivra Andrinople, investie de nouveau par les Bulgares, et Civitot, assiégée par les Grecs; mais il ne put empêcher Lascaris d'étendre ses conquêtes en Asie et de couvrir la mer de ses vaisseaux, qui entrèrent même dans l'Hellespont.

L'empereur avait épousé Agnès, fille de Montferrat; appre-

nant que Joannice attaquait les États de son beau-père, il fit une trêve avec Lascaris et marcha contre les Bulgares, qui assiégeaient Thessalonique. La victoire couronna les armes des Français; mais ils perdirent dans cette campagne le roi de Thessalonique.

Montferrat mourut assassiné; ce chef illustre de la croisade mérita les pleurs de ses compagnons d'armes, et emporta au tombeau l'estime de ses ennemis.

Dans ce même temps, l'empereur reçut de l'Occident des secours qui l'aidèrent à repousser les efforts de Joannice et du despote d'Épire.

Les Vénitiens avaient trop peu de troupes pour s'emparer du grand nombre d'îles et de villes qui leur étaient dévolues en partage, et que les Grecs défendaient encore avec opiniâtreté. Pour y parvenir, Venise prit un moyen nouveau : le sénat, appelant l'intérêt privé au secours de l'intérêt public, promulgua un édit par lequel il donnait à tout particulier la propriété des îles, cités ou forteresses dont il pourrait se rendre maître.

L'ambition et l'avidité, enflammées par ce décret, opérèrent des prodiges : chaque noble, chaque négociant leva des soldats, arma des vaisseaux; la flotte vénitienne nettoya la mer des pirates grecs, et tout l'Archipel fut conquis en une année (1208).

A la même époque, Joannice termina sa carrière, brillante d'exploits, mais souillée par des cruautés atroces. Phrorilas, son neveu, aussi belliqueux, mais moins habile, lui succéda. Jusque-là les Bulgares, combattant à la manière des Parthes, avaient fatigué les Français par leurs rapides invasions, par leurs promptes fuites, par leurs attaques sans cesse renouvelées; le stratagème plutôt que la force les avait fait triompher souvent de l'imprudente ardeur des Francs. Le nouveau roi, plus téméraire, attendit l'empereur en plaine, et le combattit en bataille rangée. Henri le défit complétement et lui enleva quatre-vingts lieues de pays.

Une autre guerre appela les armes de Henri. Montferrat en

mourant avait laissé son marquisat à Guillaume, son fils aîné, et le royaume de Thessalonique à son second fils, Démétrius. Le comte Blandras, chargé de la tutelle et de la régence, voulait que Guillaume régnât, espérant profiter de la faiblesse de son caractère pour se rendre indépendant. L'empereur, irrité contre lui, l'assiégea et le fit prisonnier.

Blandras, captif, continua ses intrigues. A son instigation, les Italiens, qu'on nommait encore Lombards, se révoltèrent et se rangèrent sous les drapeaux du despote d'Épire; malgre la réunion de leurs forces, Henri les défit et les contraignit à lui demander la paix (1209).

L'empereur venait de perdre alors Agnès, sa femme; le désir d'accorder quelque repos à ses sujets l'emportant sur tout autre sentiment, il épousa une fille de Joannice, de ce tyran qui avait mutilé et massacré si barbarement son frère Baudouin. La paix avec les Bulgares fut le prix de ce sacrifice.

L'ancien usurpateur du trône des Grecs, Alexis l'Ange, échappé de Thessalonique et réfugié en Épire, se sentait importuné du bruit des conquêtes et de l'éclat du couronnement de son gendre Lascaris; jaloux de sa gloire, il forme le désir, conçoit l'espoir de remonter sur le trône, court en Asie, et implore le secours de Gaïatheddin, sultan d'Icône, qui lui promet de lui rendre le sceptre.

Tous deux rassemblent une armée de vingt mille hommes; ils voulaient attaquer Nicée. Lascaris, dont les forces étaient disséminées dans toute l'Asie, ne pouvait leur opposer, dans ce moment, que deux mille Grecs et huit cents déserteurs français; mais ce guerrier intrépide ne savait pas reculer devant le péril, et ne comptait jamais ses ennemis. A la tête de sa faible troupe, il traverse audacieusement le mont Olympe, s'empare de Philadelphie, poursuit sa marche avec rapidité, et rencontre près d'Antioche, sur le Méandre, Alexis, suivi du sultan et de sa nombreuse armée.

Ces princes, le voyant si peu accompagné, ne doutent pas d'un triomphe prompt et facile; cependant les huit cents

Français, avec cette impétuosité qui dans tous les temps fit leurs succès et leur gloire, tombent sur les Turcs et les enfoncent ; mais bientôt, enveloppés, écrasés par la foule d'ennemis qui les pressent, ils perdent l'espoir de vaincre, et ne conservent que celui de vendre chèrement leur vie. Après des prodiges de courage, tous ces braves tombent morts sur des monceaux de musulmans, immolés d'avance à leurs mânes. La plupart des Grecs, plus effrayés que jaloux d'une mort si héroïque, prennent la fuite ; Lascaris seul reste immobile sur le champ de bataille, avec trois cents preux décidés à le sauver ou à périr.

Le sultan, indigné de voir une poignée de braves affronter encore une armée, et intimider par leur contenance quinze mille guerriers qui les entourent, s'élance avec rage sur Lascaris, et d'un coup de cimeterre brise son casque. Le héros renversé se relève aussitôt, coupe les jarrets du cheval de son ennemi ; le sultan tombe ; Lascaris lui tranche la tête et l'attache au bout de sa lance.

A cet horrible aspect, l'épouvante saisit les Turcs ; ils jettent de grands cris et se dispersent ; le prince grec vainqueur leur paraît un ange menaçant ; l'espoir et la honte rappellent le courage dans le cœur des Grecs ; ils se rallient, ils poursuivent les fuyards, ils en font un affreux carnage ; et Lascaris, à leur tête, entre triomphant dans Antioche.

Alexis, pris en fuyant, fut enfermé dans une prison. Aucun souvenir consolant ne l'y accompagna ; assassin de son frère, tyran de ses sujets, cause première de la ruine de l'empire, il succomba bientôt aux chagrins et aux remords.

Tandis qu'un héros relevait la gloire des Grecs, Henri, malgré ses vertus et sa vaillance, ne pouvait rendre le repos et la prospérité à l'empire latin ; les prétentions des grands, les querelles des princes, l'orgueil et l'ignorance des barons, la brutalité du soldat, les ravages de l'ennemi, couvraient de ruines cette brillante conquête : les besoins du clergé ajoutaient encore de nouveaux malheurs à ces désordres. Au lieu des biens envahis sur lui par les vainqueurs pour payer les

frais de la conquête, on lui avait assigné le quinzième de la valeur des immeubles et la dîme des revenus; les évêques, pour se faire payer, prodiguèrent à la fois les censures et les excommunications.

Sur ces entrefaites, le patriarche mourut; les Vénitiens et les Français ne purent s'accorder sur le choix de son successeur et en vinrent aux armes. L'autorité du pape profita de ces dissensions; il nomma le patriarche et envoya dans l'Orient un légat, qui, par ses actes arbitraires, aigrit de plus en plus la haine des Grecs contre les Latins.

L'empereur gémissait de ces abus sans pouvoir les réprimer; on ne lui permettait que de combattre: après avoir conquis quelques villes en Asie, il conclut la paix avec Lascaris, qui obtint par ce traîté la cession de tout le pays situé entre Sardes et Nicée, la possession de Pergame, de Pruse et de beaucoup d'autres villes.

Un concile rassemblé à Latran rendit l'année 1215 mémorable; le pape y reconnut Constantinople comme le second siége du monde chrétien.

Henri ne jouit pas longtemps du repos qu'il avait donné à l'empire; il mourut empoisonné. On soupçonna de ce crime sa nouvelle épouse; l'accusation était peut-être injuste, mais le souvenir des crimes de son père l'accréditait. Henri ne laissa point d'enfants: sa vie avait été remplie et glorieuse; sa mort fut l'époque du commencement de la décadence de l'empire français (1216). Il avait régné dix ans.

CHAPITRE III.

PIERRE DE COURTENAI, EMPEREUR FRANÇAIS; THÉODORE LASCARIS, EMPEREUR GREC.

(Ans de J.-C. 1216-1220.)

Élection de Pierre de Courtenai. — Son départ de France. — Son arrivée et son couronnement à Rome. — Sa défaite et sa captivité au siége de Durazzo. — Son chagrin et sa mort. — Élection de Robert de Courtenai.

Suivant les coutumes anciennes, le trône était électif; l'hé-

rédité, seule base de la stabilité des grands États, s'établit tard partout, parce qu'il est difficile de forcer les passions à consulter l'intérêt public et à écouter la voix de la raison. Cependant, en Orient comme en Occident, les suffrages des électeurs se portaient le plus souvent sur un prince de la famille régnante. Les barons français donnèrent le sceptre à Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, petit-fils de Louis le Gros et beau-frère de l'empereur Baudouin, dont il avait épousé la sœur Yolande.

Dès qu'il fut instruit de son élévation, il partit de France à la tête de cinq mille hommes, traversa l'Italie, se rendit à Rome, reçut la couronne impériale des mains du pape, et donna au jeune Montferrat l'investiture du royaume de Thessalonique.

Yolande et ses enfants partirent seuls pour Constantinople, où ils arrivèrent sans obstacles. L'empereur, moins heureux, trouva sur son chemin les fers et la mort.

Ayant promis aux Vénitiens de leur rendre Durazzo, dont Théodore, despote d'Épire, s'était emparé, il investit cette place; les Grecs l'attaquèrent et le contraignirent à lever le siége. Engagé témérairement dans les montagnes d'Albanie, il se vit bientôt enveloppé par la nombreuse armée des Épirotes, maîtres de tous les défilés; en vain il opposa le courage au nombre, ses troupes furent taillées en pièces, et Théodore, vainqueur, l'emmena prisonnier avec le légat du pape, le comte de Sancerre, et quelques chevaliers échappés au carnage.

Lorsque la nouvelle de ce désastre retentit dans l'Occident, le roi de Hongrie, beau-frère de Courtenai, fit de vives démarches pour obtenir du prince d'Épire la liberté de ses captifs. Le pape fit prêcher en France une nouvelle croisade, dont le chef fut Robert de Courtenai, frère de l'empereur et grand boutillier de France.

Le despote d'Épire, après avoir vaincu les Français par la force, désarma le saint-siége par son adresse. Flattant l'orgueil de la cour de Rome, il feignit de se soumettre à son au-

torité, et rendit la liberté au légat ; le pape, satisfait, défendit aux croisés d'entrer sur les terres d'Épire.

Les Vénitiens conclurent avec ce prince une trêve de cinq ans. Pierre de Courtenai, toujours réclamé, jamais secouru, succomba au chagrin et mourut dans sa prison (an 1218).

Yolande, nommée régente, ne lui survécut qu'un an ; elle avait quatre fils. L'aîné, Philippe, fut élu empereur. Les barons confièrent la régence à Conon de Béthune. Philippe refusa le sceptre, et préféra son tranquille comté de Namur à un empire orageux ; son oncle Robert fut élu à sa place : il hésitait à se charger d'un si lourd fardeau ; Louis VIII, roi de France, le décida à l'accepter (an 1220).

CHAPITRE IV.

ROBERT DE COURTENAI, EMPEREUR FRANÇAIS ; LASCARIS, EMPEREUR GREC, ET APRÈS LUI JEAN DUCAS VATACE.

(Ans de J.-C. 1220-1229.)

Couronnement de Robert de Courtenai à Constantinople. — Mort du célèbre Lascaris. — Jean Ducas Vatace, son gendre, lui succède. — Révolte des frères de Lascaris. — Bataille entre Vatace et ses oncles. — Défaite, captivité et supplice des deux Lascaris. — Révolte, arrestation et supplice d'un imposteur en Flandre. — Rapt de l'empereur. — Horrible vengeance d'un Bourguignon. — Fuite et mort de l'empereur. — Élection de Baudouin II et de Jean de Brienne.

Robert traversa l'Allemagne et la Hongrie ; les Bulgares n'inquiétèrent point sa marche ; il dut cette trêve aux troubles civils qui les agitaient : Azan, l'un de leurs princes, venait de renverser du trône le roi Phrorilas. L'empereur fut couronné à Constantinople par le patriarche (an 1221). Il convoqua les barons français et vénitiens, confirma le traité de partage signé par Baudouin, et conclut la paix avec l'empereur Lascaris, afin de pouvoir sans obstacle combattre Théodore d'Épire et venger son frère.

Cette année vit terminer la carrière du célèbre Lascaris : il mourut âgé de cinquante ans, après dix-huit années d'un

règne glorieux. Ses obsèques se firent avec pompe à Nicée. Dans l'écroulement de l'empire, lui seul n'avait point désespéré de son salut; il l'arrêta d'une main ferme dans sa chute. Lascaris laissait quatre frères, aucun d'eux ne lui succéda; les Grecs leur préférèrent Jean Ducas Vatace, gendre de Lascaris, heureux guerrier, habile homme d'État : l'audace de Lascaris avait fondé l'empire de Nicée, la prudence courageuse de Vatace l'affermit.

Théodore d'Épire, fier de ses victoires et de la conquête récente qu'il venait de faire du royaume de Thessalonique, prit aussi le titre d'auguste et se revêtit de la pourpre impériale. Ainsi, l'Orient démembré comptait alors sur ses ruines quatre empereurs : Robert à Constantinople, Vatace à Nicée, Théodore à Thessalonique, Alexis Comnène à Trébizonde (an 1223).

Les frères de Lascaris tentèrent d'inutiles efforts pour s'emparer du trône de Nicée; la fermeté de Vatace conprima leur révolte, et pour échapper à sa vengeance, ils coururent chercher un asile à Constantinople.

Robert leur confia le commandement de son armée; ils repassèrent avec elle en Asie et livrèrent bataille à Vatace dans la plaine de Pémannène. Les Grecs ne purent résister aux premiers efforts des Français : déjà, enfoncés, percés de toutes parts, ils prenaient la fuite, lorsque Vatace, à la tête d'un corps de réserve, rétablit le combat, ramena la victoire, tailla l'armée impériale en pièces, et fit prisonniers deux des Lascaris.

Cette défaite des Français porta un coup mortel à leur empire et releva le courage des Grecs. Les plus grands hommes ne peuvent s'affranchir totalement des vices de leur siècle; conformément aux mœurs barbares de son temps, Vatace priva ses oncles de la vue. Poursuivant ensuite rapidement ses succès, il conquit la Troade ainsi que toute la côte d'Asie, et ses vaisseaux s'emparèrent de Lesbos.

Les armes de Robert ne furent pas plus heureuses dans la Grèce; Théodore d'Épire battit ses troupes et prit ses

généraux. Osynople, Didymotique et d'autres villes de Thrace ouvrirent leurs portes aux vainqueurs. Les habitants d'Andrinople, soulevés, avaient chassé les Français de leurs murs, et s'étaient rendus à Jean Camise, envoyé par Vatace; mais les émissaires de Théodore excitèrent une nouvelle révolte dans cette ville; elle renvoya Camise et se soumit au despote d'Épire.

Démétrius de Montferrat entreprit alors vainement de rentrer dans son royaume et de conquérir Thessalonique; les troupes de Théodore le repoussèrent (an 1225). Ce fut dans ce temps qu'un imposteur célèbre fit une révolution en Flandre; il prenait le nom de l'empereur Baudouin Ier, échappé, disait-il, aux fers des Bulgares: son audace lui attira beaucoup de partisans. Le duc de Brabant le reconnut, on le couronna; mais bientôt, un moine ayant découvert sa fourberie, le roi de France le manda près de lui; interrogé par l'évêque de Beauvais, l'imposteur se coupa dans ses réponses et s'enfuit en Bourgogne : on l'y poursuivit; il fut arrêté, et la comtesse de Flandre l'envoya au supplice.

L'empereur Robert, malheureux dans toutes ses entreprises, était méprisé par les Grecs. Une folle passion et un acte de violence lui attirèrent la haine des Français. La fille de Baudouin de Neuville l'avait enflammé par ses charmes; mais elle était fiancée à un Bourguignon; l'empereur, bravant cet obstacle, fit enlever la mère et la fille, qui furent conduites dans son palais. Le chevalier bourguignon, furieux de cette injure, rassemble ses vassaux, ses amis, et marche en armes au palais, en arrache ces deux femmes, noie la mère, et fait couper le nez et les lèvres de la fille. Ces mœurs étaient alors si barbares, qu'on fut moins révolté de ce forfait qu'irrité contre l'empereur, qui avait armé la fureur d'un amant jaloux. Le coupable resta impuni.

Après un tel affront, Robert, haï, méprisé, menacé, se sauva précipitamment de sa capitale, et courut en Italie implorer bassement les secours du saint-siége contre ses sujets. Le pape, plus digne que lui de régner, lui reprocha sa lâcheté,

et lui conseilla de retourner avec audace dans l'Orient. Quand on a besoin de tels conseils, on est peu capable de les suivre : le faible Robert obéit par crainte, s'embarqua pour la Grèce, et mourut en route de honte, de peur ou de chagrin. Baudouin II, son frère, âgé de onze ans, fut élu pour lui succéder.

Mais il fallait à cet enfant un protecteur : presque tous les héros de la croisade, Conon de Béthune, Montferrat, Montmorency, Dandolo, étaient morts. Les barons, cherchant un appui pour leur jeune prince, proposèrent d'abord au roi des Bulgares, Azan, de donner sa fille à Baudouin, de se charger de sa tutelle, et de le protéger contre Théodore d'Épire et Vatace. La désapprobation publique éclaira tardivement le conseil sur l'imprudence d'un semblable choix; il sentit que ce tuteur étranger pourrait devenir un maître; le traité fut rompu; on résolut de choisir un Français pour gouverner l'empire : les suffrages se fixèrent sur le fameux Jean de Brienne, comte de la Marche, époux de Marie, héritière du royaume de Jérusalem.

Brienne, couvert de blessures, brillant de gloire, conservait, à quatre-vingts ans, le courage et la force de la jeunesse; il était alors à Rome près du pape. Ce vieillard fier et belliqueux ne recula point devant un tel fardeau; mais il ne voulut pas commander sans régner, et, par un traité conclu à Pérouse, on convint qu'il monterait sur le trône, et que Baudouin épouserait sa fille Marie (an 1229). Ainsi l'empire chancelant des Latins, assiégé de périls, environné d'ennemis formidables, fut confié, par la politique mobile des Français, aux mains d'un vieillard et à celles d'un enfant.

CHAPITRE V.

JEAN DE BRIENNE ET BAUDOUIN II, EMPEREURS FRANÇAIS; VATACE, EMPEREUR GREC.

(Ans de J.-C. 1229-1237.)

Régence de Narjot de Touci, en l'absence de Jean de Brienne. — Arrivée et couronnement de Brienne à Constantinople. — Son honteux repos. — Succès de Vatace-

— Son alliance avec Azan, roi des Bulgares. — Siége de Constantinople par eux. — Leur défaite sur mer et sur terre. — Leur nouvelle attaque et leur échec. — Nouvelle croisade pour la délivrance de Constantinople. — Mort de Brienne.

La nécessité de donner à l'empire un administrateur expérimenté, un appui ferme, un chef vaillant, avait fait choisir Brienne, et quoique son âge ne dût pas lui laisser l'espoir d'occuper longtemps le trône, il ne se hâta point d'en prendre possession; il resta encore deux ans en Italie. Pendant ce temps Narjot de Touci fut chargé par lui de la régence.

Le bruit des armes environnait alors de toutes parts Constantinople; les Français, renfermés dans cette ville, languissaient inactifs, mécontents, divisés, semblaient indifférents à la perte de l'Illyrie, de la Thessalie, de la Macédoine, de la Thrace, de l'Asie, et paraissaient étrangers aux querelles sanglantes qui déchiraient l'empire.

La haute fortune de Théodore d'Épire commençait à décliner; ce prince, excommunié par le pape, menacé par Vatace, rompit impolitiquement la paix qu'il avait conclue avec Azan, roi des Bulgares, et entra dans ses Etats. Azan, dans le dessein d'animer ses troupes et de les exciter à une juste vengeance, prit pour étendard l'original du traité signé et violé par Théodore. Les deux armées se livrèrent bataille sur les bords de l'Hèbre. Après une lutte opiniâtre, les Bulgares demeurèrent vainqueurs. Théodore fut pris avec ses principaux capitaines; Azan s'empara d'Andrinople, de toutes les villes de la Thrace, conquit la Thessalie et livra l'Épire au pillage.

Théodore, toujours remuant, même dans sa prison, abusa de la douceur avec laquelle son vainqueur le traitait, et conspira contre ses jours. Azan découvrit son complot et lui fit crever les yeux. Manuel, son frère, lui succéda en Épire.

Après une longue attente, Jean de Brienne entra dans le port de Constantinople, avec quatorze vaisseaux vénitiens : le patriarche le couronna. On croyait que ce prince, porté au trône par sa renommée militaire, se hâterait de cueillir quelques lauriers pour honorer sa tombe; mais, soit qu'il ne trou-

vât point de forces prêtes pour seconder ses desseins, soit que l'air de Constantinople fût alors imprégné d'une mollesse léthargique et contagieuse, ce Nestor des héros chrétiens resta encore deux ans dans un honteux repos ; il ne tenta que des efforts inutiles pour rétablir la paix entre les Églises grecque et latine.

Pendant ce temps, Vatace, aussi actif que les Français se montraient indolents, affermissait son pouvoir, soumettait plusieurs rebelles armés contre lui, s'emparait de Rhodes, de Lesbos, de Chio, de Samos, et resserrait de plus en plus les étroites limites de l'empire français.

Un de ses généraux, Andronic Paléologue, père de ce Michel Paléologue qui rendit aux Grecs le sceptre de Constantinople, contribuait alors efficacement à la rapidité de ses succès par son courage et par son habileté. Enfin, Jean de Brienne, réveillé, reprit son armure, traversa le Bosphore et emporta d'assaut une forteresse sur les côtes d'Asie; mais un orage menaçant le rappela bientôt dans la capitale.

Vatace, après avoir enlevé aux Vénitiens Gallipoli et tenté sans succès la conquête de Candie, conclut un traité d'alliance avec le roi des Bulgares et fit épouser à son fils la fille d'Azan; leurs armées réunies entrèrent dans la Chersonèse et formèrent le siége de Constantinople.

Les troupes des assiégeants s'élevaient à cent mille hommes; leur flotte était nombreuse; cet extrême péril fit retrouver à Brienne sa jeunesse et son courage; il brava la fatigue et la mort comme un jeune soldat. Son exemple ranima la valeur française; l'ennemi, repoussé dans plusieurs assauts, voyait chaque jour ses machines détruites et ses lignes attaquées. Une armée vénitienne, arrivant sur ces entrefaites au secours des Français, attaqua la flotte de Vatace, la détruisit presque entièrement, et Brienne, sortant alors de ses murs avec tous ses chevaliers, força les Bulgares et les Grecs à la retraite (1235).

L'année suivante, ils reparurent avec des forces plus con-

sidérables et assiégèrent encore la ville de Constantinople; mais ils éprouvèrent la même résistance : les Génois, les Vénitiens, et Geoffroi de Ville-Hardouin, prince d'Achaïe, avec six vaisseaux, remportèrent encore une victoire complète sur l'armée navale des assiégeants.

Cependant la vaillante défense des Français, en accroissant leur gloire, diminuait peu leurs dangers; ils s'affaiblissaient par leurs victoires sanglantes, et ne recevaient point de renforts, tandis que le nombre de leurs ennemis grossissait chaque jour.

Le jeune Baudouin fut envoyé en Italie et en France pour demander des secours; la délivrance de Constantinople devint l'objet d'une nouvelle croisade.

Le pape l'encouragea par les mêmes priviléges que ceux dont avaient joui les conquérants de la Palestine. Saint Louis promit à Baudouin son appui, et lui rendit en France les biens de sa famille. Les comtes de Bretagne, de Bar, de Soissons, de Mâcon, de Nevers, le duc de Bourgogne, Anseau de Lille, Imbert de Beaujeu, avec une foule d'autres seigneurs, arborèrent la croix, et promirent le secours de leurs armes.

Tandis que Baudouin mendiait partout de l'argent et des soldats, Jean de Brienne, entouré d'ennemis et combattant toujours, mourut le glaive à la main, accablé d'années, de fatigues, et couvert de gloire; il était âgé de quatre-vingt-neuf ans et en avait régné huit. Ce prince, dans son enfance, destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, et par son caractère aux combats, avait quitté la soutane pour la cuirasse, l'Église pour les camps, la France pour la Palestine; son courage lui valut deux couronnes, et son nom survécut à son siècle; seul, debout sur les ruines d'un empire écroulé, il défendit ses débris en héros, et les exploits de ce vieillard mourant furent dans l'Orient les derniers rayons de gloire des croisés.

CHAPITRE VI.

BAUDOUIN II, EMPEREUR FRANÇAIS ; VATACE, THÉODORE LASCARIS, JEAN LASCARIS ET MICHEL PALÉOLOGUE, EMPEREURS GRECS.

(Ans de J.-C. 1237-1255.)

Voyage de Baudouin. — Exploits d'Azan et de Vatace. — Division entre eux. — Alliance d'Azan avec les Français. — Son mariage avec Irène, fille de Théodore d'Épire. — Théodore remonte sur le trône. — Dispersion des croisés armés par Baudouin. — Captivité et mort de Jean de Béthune. — Détresse à Constantinople. — Vente des monuments. — Don de la couronne de Jésus-Christ au roi de France par Baudouin. — Arrivée et couronnement de Baudouin à Constantinople. — Trait de férocité à l'occasion d'un traité. — Mort d'Irène, d'Azan et du pape Grégoire. — Pusillanimité de Baudouin. — Succès de Vatace en Bulgarie et en Macédoine. — Soumission de Théodore d'Épire et de son fils Jean à Vatace. — Invasion de Tartares. — Origine de Thémugin, surnommé Gengis. — Ses exploits, ses conquêtes et sa mort. — Tableau de sa législation. — Dévastations des Tartares. — Effroi en Europe, causé par eux. — Lâche soumission du sultan d'Icône aux Tartares. — Bienfaits de Vatace pour l'empire. — Voyage de Baudouin. — Égarement de Vatace par un fol amour. — Prise de Thessalonique par Vatace, après la mort du fils d'Azan. — Retour et inaction de Baudouin. — Jugement et acquittement de Michel Paléologue. — Mort de Vatace. — Élévation de son fils au trône.

Il est aussi difficile de suivre avec ordre les événements de ce dernier règne des empereurs latins, que de trouver quelque suite dans la confusion des idées d'un homme en délire et mourant. Sous ce nom imposant d'empire, il n'existait plus qu'une capitale superbe, immense, populeuse, avec quelques terres sans culture, un trésor sans argent, des soldats sans paye, une hiérarchie fastueuse sans subordination. Dans cet état, Constantinople, cernée de toutes parts, ressemblait à une tête énorme séparée de son corps.

Le faible Baudouin parcourait toujours l'Europe pour rassembler des forces nouvelles, tandis qu'Azan et Vatace, par de nombreux exploits, réunissaient peu à peu sous leur pouvoir tous les débris dispersés de l'ancien empire.

Après la mort de Brienne, Constantinople aurait bientôt succombé sous leurs efforts ; leur division retarda seule sa

chute. Azan, jaloux de la gloire de Vatace, rompit brusquement avec lui, et conclut une alliance contre les Français. Épris d'une vive passion pour Irène, fille de son captif, de cet infortuné Théodore qu'il avait privé de l'empire, de la vue et de la liberté, il épousa cette princesse, et brisa les chaînes de son père.

Théodore, libre, se fait conduire à Thessalonique; il y arrive déguisé en mendiant, se fait reconnaître par quelques amis, soulève le peuple, s'empare de la ville, reprend son sceptre, donne le titre de régent à Jean son fils, détrône son frère Manuel, se saisit de sa personne et le livre aux Turcs, croyant le livrer à la mort; mais le sultan d'Icône, soit par générosité, soit par politique et dans le dessein d'affaiblir les chrétiens en prolongeant leurs dissensions, se déclara le protecteur de Manuel.

Ce prince, à la tête d'un corps de Turcs et de Grecs qui lui étaient dévoués, rentra en Thessalie, reprit Larisse, Pharsale, et mourut au moment où il croyait ravir de nouveau la couronne à son frère.

Cependant les courses de Baudouin, ses supplications, les reproches et les exhortations du pape, avaient armé en Occident une foule de croisés. Béla, roi de Hongrie, promettait de marcher contre Azan; Jean de Béthune, à la tête d'une forte armée, partait de Venise pour traverser l'Allemagne; mais l'empereur Frédéric, brouillé alors avec le saint-siége, dissipa promptement cet orage prêt à fondre sur l'Orient.

Jean de Béthune vint le trouver, dans l'espoir de vaincre son opposition; l'empereur le retient en otage; les croisés, qui arrivaient en grand nombre à Venise, y apprennent la captivité de leur chef, et bientôt sa mort : ils se dispersent: les uns partent pour la Palestine, les autres retournent dans leur patrie. Quelques-uns, fidèles à leurs promesses, s'embarquèrent sur des vaisseaux vénitiens, et se rendirent à Constantinople, dont ils augmentèrent plus la détresse que les forces.

Anseau de Cayeux, chargé alors de la régence, ne trouva

plus, pour subvenir au paiement des troupes et aux dépenses du gouvernement, d'autres fonds que les monuments pieux et révérés qui se trouvaient en grand nombre dans la capitale ; il les vendit, et engagea même aux Vénitiens la relique la plus fameuse : c'était la couronne d'épines de Jésus-Christ. Saint Louis, roi de France, désirait posséder ce trésor ; Baudouin lui en fit don ; la couronne d'épines fut transportée en pompe à Paris, et tous les historiens du temps remplissent leurs récits des nombreux miracles opérés par elle.

Dans tous les temps l'esprit humain, toujours le même, se plut à mêler le merveilleux au vrai ; on ne trouve nulle part l'histoire dégagée d'oracles et de prodiges.

L'Angleterre, après avoir fait éprouver des refus humiliants à l'empereur errant, lui accorda une faible aumône ; le pape l'avait assisté par des bulles ; les Vénitiens lui prêtèrent sur gages de l'argent et des vaisseaux ; l'empereur d'Allemagne résista longtemps à ses instances : enfin la valeur française et la loyauté religieuse de saint Louis lui donnèrent des secours réels.

A la tête de soixante mille hommes, il traversa sans obstacles la Hongrie et la Bulgarie. Vatace, aussi prudent que brave, se retira en Asie ; Baudouin entra dans Constantinople et y reçut la couronne; Zurule lui ouvrit ses portes et treize vaisseaux français battirent trente vaisseaux grecs.

Les Comans conclurent une alliance avec l'empereur. Un trait, rapporté à cette occasion par les historiens du temps, peint la férocité grossière de ce siècle barbare : après la signature du traité, leurs envoyés et ceux de Baudouin burent mutuellement de leur sang ; ils firent ensuite passer entre eux un chien qu'ils coupaient à coups de sabre en criant : « Ainsi soit hachée en pièces celle des deux nations « qui violera la foi jurée (an 1241). »

Cette même année termina la vie d'Irène, femme de Vatace, dont l'Orient révérait la vertu, celle d'Azan, fameux par un grand nombre de victoires, et celle du pape Grégoire,

dont l'ambition avait agité l'Europe. L'apparition d'une comète, qui précéda la mort de ces illustres personnages, donna un nouvel aliment à la superstition des peuples.

Un accroissement de forces n'est qu'un embarras de plus dans les mains d'un gouvernement faible. Baudouin, qui savait mieux solliciter des secours que s'en servir, ne tira d'autre parti des troupes qu'il avait amenées que de ralentir les attaques de ses ennemis.

Aux yeux de la pusillanimité un délai paraît une victoire, et l'empereur laissa un champ libre à l'activité de Vatace.

Le prince grec lui accorda une trêve de deux ans et porta ses armes dans la Bulgarie, que la mort d'Azan avait laissée dans les faibles mains d'un enfant de dix ans. Après des victoires rapides, il entra en Macédoine, invita l'aveugle Théodore à une conférence, le retint en otage et assiégea Thessalonique, que le prince Jean d'Épire défendit vaillamment.

L'âge et le malheur avaient affaibli le caractère de Théodore ; cédant au vainqueur et se dépouillant de la pourpre impériale, il se soumit, ainsi que Jean son fils, au pouvoir de Vatace, se reconnut son vassal, et ne conserva que le titre de despote d'Épire. Ainsi l'heureux Vatace se trouvait, à l'exception de Constantinople, maître de tout l'empire d'Orient, lorsqu'un nouvel orage, formé dans les glaces du Nord, arrêta ses armes et répandit en Europe comme en Asie la même terreur excitée autrefois par l'apparition d'Attila.

Ce fléau formidable, grossi longtemps dans l'obscurité, s'étendit en peu d'années des extrémités de la Chine aux rives du Danube, des mers du septentrion aux plaines de la Syrie, et une nuée innombrable de guerriers sauvages, devenus fameux sous le nom de Tartares, menaça le monde civilisé d'une entière destruction (an 1242).

La source de ce torrent dévastateur fut une faible tribu de nomades ; leur origine était la même que celle des Turcs; cette horde errante avait pour chef un pâtre; elle dépendit d'abord d'une tribu plus nombreuse, celle des Tartares

Niutchès : ils reconnaissaient un Dieu, mais ne lui rendaient aucun culte; leur vie était errante, la chair et le lait des animaux composaient leurs aliments.

Dans l'année 1163, leur khan, nommé Yésoukaï-Bahadour, laissa en mourant le gouvernement de sa tribu à son fils, âgé de treize ans : cet orphelin, nommé d'abord Témugin, se rendit depuis trop célèbre sous le nom de Gengis. Quelques rebelles attaquèrent cet enfant, mais ils trouvèrent en lui un homme; Témugin les combattit intrépidement, ne se découragea point par un premier revers, et dompta ses fiers rivaux. Le premier acte de son pouvoir fut un atroce abus de la victoire : il fit périr les chefs des vaincus dans des chaudières bouillantes; dès lors il ne cessa point de combattre et de vaincre, d'épouvanter le monde et de le ravager.

Hungh-khan, chef d'une tribu voisine, conclut une alliance avec Témugin, et lui manqua de foi; celui-ci envahit ses États, les joignit aux siens, et, en quatre années, subjugua toutes les hordes tartares qui habitaient les plaines bornées à l'Occident par Kasga, et au Midi par Tangut. Les Niutchès se soumirent à lui; bientôt, à la tête de toutes les tribus réunies, il força la grande muraille et conquit l'antique empire des Chinois, dont jadis il était tributaire. Ce fut ainsi qu'en peu de temps un faible pâtre se vit maître et législateur d'une vaste partie du globe; il reçut alors le titre de Gengis, c'est-à-dire *grand*. Sa capitale ou plutôt son camp était établi au milieu du grand désert de Cobi. Là, ayant appris que ses ambassadeurs avaient été insultés, emprisonnés et mis à mort par le sultan de Kharisme, le plus puissant prince alors de l'Asie, il laisse à ses généraux le gouvernement de la Chine, et, s'avançant à la tête d'une armée innombrable, il dévaste la Buckarie, le Korassan, livre Kharisme au pillage, et couvre de ruines les bords de l'Oxus et du Jaxar. Mohamed, sultan de Kharisme, à la tête de six cent mille hommes, s'oppose vainement à ce torrent; une bataille que lui livra Gengis termina sa vie et détruisit

son empire. Ce fut à cette époque que les Turcs du Korassan cherchèrent un asile en Égypte, grossirent les troupes de Saladin, et le secondèrent dans la conquête de Jérusalem.

Les Tartares, qu'alors on nommait aussi Mongols, étendirent leur domination jusqu'au delà des rives du Volga. Gengis, insatiable de guerres et de conquêtes, voulut porter ses armes dans les Indes; mais ses guerriers, moins infatigables que lui, refusèrent de suivre un prince qui voulait les entraîner aux extrémités du monde. Ambitieux et rapide comme Alexandre, il se vit arrêté comme lui dans sa course. Après un règne destructeur comme la foudre, son empire fut démembré; mais ce conquérant barbare laissa de longues traces de son funeste passage. En 1227, ce fléau du monde entra dans la paix et dans le silence du tombeau.

Sa législation, grossière et laconique, peint son caractère, sa nation et son temps. « Peuples, disait-il, fuyez les délices; « contentez-vous de peu; aimez-vous mutuellement; sacrifiez tout intérêt privé à l'intérêt général; nourrissez-vous, « sans distinction et sans scrupule, de toutes viandes, il n'en « est point d'impures: épousez plusieurs femmes, afin de « vous multiplier; chargez-les des soins domestiques; vous « ne devez avoir d'autres occupations que celles de manier « des armes, de dompter des chevaux et de combattre. Ne « bâtissez pas de maisons; craignez de vous emprisonner « dans des villes. Ne vous abaissez point à la culture des « champs; les arbres seuls sont destinés par la nature à « prendre racine sur la terre. Soyez toujours prêts à changer « de demeure; vivez, errez exempts d'inquiétude; partout « le lait des troupeaux vous nourrira, leur toison vous habillera et couvrira vos tentes; si la fatigue vous donne le « besoin d'un aliment plus substantiel, remplissez de sang « l'intestin d'une brebis, et faites-le cuire, en marchant, « sous la selle de votre cheval; méprisez le luxe, et songez que la peau des bêtes et l'étoffe grossière qui composent votre vêtement dureront sur la terre autant que « vous. »

Gengis-khan laissa quatre fils, belliqueux et sanguinaires comme lui ; ils partagèrent ses États ; mais, par ses ordres, Octaï, le troisième et le plus brave d'entre eux, eut le titre de grand khan, et fut reconnu par ses frères comme leur souverain.

Les Tartares, sous le règne d'Octaï, poursuivirent le cours de leurs conquêtes ; son neveu Batou s'empara de Moscou, et, au mépris de la capitulation, en passa tous les habitants au fil de l'épée (an 1239). Trois ans après il détruisit la ville de Kioff, et toutes les cités de la vaste Russie, devenues tributaires du désert, s'abaissèrent devant la tente rustique d'un Tartare. Bientôt Batou, étendant de plus en plus ses ravages, dévasta la Pologne, la Silésie, la Moravie, réduisit Cracovie en cendres, tailla en pièces deux armées polonaises et silésiennes, et entra en Hongrie avec cinq cent mille hommes.

Béla, effrayé, s'enfuit en Esclavonie ; Coloman, son frère, plus courageux, livra bataille aux Tartares et la perdit ; ces vainqueurs féroces couvrirent de cadavres dix lieues de chemin, ravagèremt la Bosnie, la Servie, la Bulgarie, et revinrent par les Palus-Méotides dans leurs déserts, qu'ils peuplèrent d'une foule innombrable de captifs et de troupeaux.

Ces terribles dévastations répandaient la consternation en Europe. La peur exagérait le péril, grossissait les forces, grandissait les hommes. L'imagination, troublée par la crainte, faisait de ces Tartares des monstres bizarres ; on les disait d'une forme colossale, portant des têtes de chien, et se nourrissant de chair humaine.

Frédéric, tremblant sur son trône, appelait tous les princes de l'Europe à son secours. Blanche, mère de saint Louis, versait des larmes au pied des autels ; son fils, vaillant et pieux, se confiait à la justice du ciel et à la force de ses armes.

Cependant une autre armée de Tartares, se répandant en Asie, attaquait le sultan d'Icône, dévastait la Cappadoce, et renversait les murs de Césarée. Le sultan, après avoir

recherché tour à tour l'appui de Baudouin et de Vatace, désarma les Tartares par sa soumission, et se rendit vassal et tributaire de leur khan. Cette lâcheté sauva momentanément l'Asie. Les Mongols se retirèrent.

Vatace, délivré de toute inquiétude extérieure par la retraite des Tartares, par la trêve conclue avec les Latins et par la soumission des Épirotes, chercha dans un actif repos un nouveau genre de gloire. Aussi habile administrateur qu'heureux guerrier, il releva les ruines de l'empire, agrandi par ses armes, et le bonheur public fut le fruit de ses travaux.

L'Asie, depuis un siècle, traversée, pillée, foulée sans cesse par les armées de toutes les nations, n'offrait plus aux regards que le triste spectacle de familles sans asile, de cités sans commerce, de champs sans culture. L'empereur, en prodiguant ses trésors, répandit partout la consolation, ranima le courage et fit renaître l'espérance.

Les vastes domaines du prince, cultivés avec soin, administrés avec économie, devinrent à la fois pour ses peuples un grenier d'abondance et un modèle d'agriculture. Chacun se vit encouragé par d'utiles exemples et par des bienfaits; l'empereur offrit une honorable retraite aux invalides, donna un asile aux vieillards, et fonda des hôpitaux pour les malades.

Les villes sortirent de leurs ruines ; les plaines se couvrirent de moissons, les impôts cessèrent de ralentir l'activité des laboureurs. « Je dois vivre du fruit de mes travaux, di-
« sait Vatace, et non du sang et de la sueur de mes sujets.
« La richesse du prince fait la pauvreté des peuples. Le luxe
« seul sera taxé par moi ; je me soumets à la nature, et je
« règne sur le caprice. »

Les contrées possédées par les Turcs souffraient alors d'une affreuse disette ; tout leur or vint accroître l'opulence de l'empire. L'impératrice admirait un jour une couronne de perles et de diamants que venait de lui donner Vatace. « Comment, dit-elle, un prince si sage et si économe peut-il

« faire un si riche présent? — C'est, répondit l'empereur en « souriant, le fruit de la vente des œufs de mes fermes. »

Tandis que ce grand homme, après avoir porté ses armes victorieuses dans tant de contrées, parcourait ses provinces pour y faire renaître la prospérité, Baudouin, ayant consumé en peu de temps et sans succès le secours et les forces qu'il avait tirés à grands frais d'Europe, ne sortit de sa molle oisiveté que pour courir en Italie et pour y mendier encore l'appui des princes étrangers.

Une seule faiblesse ternit la brillante renommée de Vatace; vainqueur de ses ennemis, il se laissa vaincre par l'amour : après avoir pleuré longtemps la vertueuse Irène, il s'était décidé par des motifs politiques à épouser Anne, fille de l'empereur Frédéric. Une femme belle et intrigante, nommée Marcésine, était dame d'honneur de cette princesse; ses charmes séduisirent l'empereur; son adresse le subjugua : entraîné par cette passion, il viola les règles de la décence comme celles du devoir, revêtit de la pourpre sa maîtresse, et augmenta la honte de son égarement en comblant d'honneurs sa concubine.

Les courtisans encensaient cette idole; le peuple gémissait et se taisait. Un ermite seul, qui s'appelait Blemmidas, porta par son courage un trait de lumière dans les yeux fascinés du prince : Marcésine se présenta avec un cortége fastueux à l'entrée de son église; l'ermite lui en ferma les portes avec mépris. Toute la cour excitait l'empereur à se venger : « Cessez, dit Vatace, de m'irriter contre un homme juste, « il me respecterait davantage si je m'étais respecté moi-« même. »

L'honneur recouvra bientôt sur lui son empire; il s'arracha du sein des plaisirs pour reprendre de nouveau les armes. La mort du jeune roi des Bulgares excitait des troubles dans cette contrée; Vatace y courut, s'empara de Serres, de plusieurs villes; il prit ensuite Thessalonique d'assaut, et en donna le gouvernement à Andronic Paléologue, grand-domestique.

La trève entre les Français expirait alors (1247). Vatace s'empara de Zurule, aujourd'hui Chiorly, clef de la presqu'île de Thrace; devenu ainsi maître de presque tout l'empire, il resserrait de plus en plus Constantinople : telle était la destinée des deux empereurs rivaux; Vatace employait sa vie à conquérir, et Baudouin à voyager.

Le prince latin promenait dans toutes les cours son orgueil et sa faiblesse, exigeant des honneurs et sollicitant des secours. Il assista au concile de Lyon, y prit place à côté du pape, et s'efforça de réchauffer le zèle des Français, en leur présentant le tableau de la décadence rapide de l'empire. Il revint à Constantinople après avoir reçu plus de promesses que de secours. Cependant les Français s'armèrent; mais le roi saint Louis, plus religieux que politique, et plus animé contre les musulmans que contre les Grecs, conduisit ses troupes en Égypte. La fortune y trahit ses armes; son imprudence y trouva des fers, mais sa vaillance y conserva sa gloire.

De retour dans l'Orient, Baudouin, incapable d'arrêter Vatace dans sa marche, fut le témoin immobile de ses nouveaux exploits; ce prince guerrier s'empara de Rhodes, et vainquit encore le despote d'Épire.

Ce fut dans ce temps qu'un homme, destiné par le sort à monter au trône, fit connaître pour la première fois son ambition, son esprit et son audace. Michel Paléologue, jeune encore, avait acquis par l'éclat de son nom, de son courage et de ses richesses, un grand nombre de partisans dans l'armée; il fut accusé de conspiration : les soupçons étaient graves; on avait contre lui beaucoup d'indices, mais peu de preuves. Les juges, suivant un usage absurde et pourtant ancien, voulurent le soumettre à l'épreuve du fer ardent. L'accusé, pour prouver son innocence, devait traverser un assez long espace en portant sans se brûler une boule de fer rougie.

Le jeune Michel, adressant la parole au métropolitain, lui dit : « Je suis un soldat, un pécheur prêt à combattre mes « accusateurs, mais peu propre à faire des miracles; cependant si vous, monseigneur, dont Dieu connaît la vertu,

« vous voulez prendre ce fer sacré, je le recevrai avec rési-
« gnation de vos mains. »

Vatace sourit de la réponse ingénieuse du jeune guerrier, et, sans être convaincu de son innocence, il lui rendit la liberté. L'empereur employa les derniers temps de sa vie à négocier avec le pape, promettant la réunion des deux Églises si le saint-siége abandonnait son rival. Des deux côtés le défaut de sincérité fit échouer cette négociation.

La santé de Vatace s'affaiblissait de jour en jour; il mourut à Nymphée, en Lydie, à l'âge de soixante-deux ans; il en avait régné trente-trois (an 1255). Véritable restaurateur de l'empire grec, il plana sur son siècle, vécut redouté de ses ennemis et béni de ses sujets. Les uns honorèrent son tombeau par leur estime et les autres par leurs larmes.

Les Grecs élevèrent, à Nicée, sur le pavois son fils Théodore Lascaris, qui prit le nom de Lascaris II. Son père n'avait jamais voulu l'associer au trône, espérant que, moins certain du sceptre, il se rendrait plus digne de le porter.

CHAPITRE VII.

BAUDOUIN II, EMPEREUR FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE; LASCARIS II, EMPEREUR GREC A NICÉE,

(Ans de de J.-C. 1255-1259.)

Règne faible de Lascaris II, fils de Vatace. — Gouvernement tyrannique de Musalon. — Fuite de Michel Paléologue. — Son désintéressement simulé. — Ses succès et sa défaite. — Traité entre Lascaris et Constantin Tech. — Voyage de Baudoin en Europe. — Maladie et mort de Lascaris.

Lascaris se montra belliqueux comme son père, mais il n'hérita pas de son habileté et de ses vertus; son premier acte fut la confirmation du traité conclu avec le sultan d'Icône. Il nomma Blemmidas patriarche; cet ermite austère refusa de quitter sa solitude : à sa place on élut un moine pieux, zélé, mais ignorant, qui s'appelait Arsène.

L'empereur fit, pendant trois années, la guerre aux Bul-

gares; il éprouva d'abord une défaite, répara ensuite cet échec, et contraignit enfin les ennemis à lui demander la paix. Tandis qu'il était occupé à les combattre, après s'être emparé de Berrhée, il apprit que les Tartares, en grand nombre, venaient de faire une invasion en Cappadoce, et menaçaient Constantinople.

Lascaris traversa l'Hellespont dans le dessein de s'opposer à leurs progrès. Il eût peut-être échoué dans cette entreprise; mais Batou, chef des Tartares, mourut, et son frère Bercké, voulant s'assurer du trône, ramena ses troupes en Russie : ainsi ce grand orage, qui menaçait l'Orient, disparut aussi promptement qu'il s'était formé.

Lascaris bornait son activité à la guerre : il commandait lui-même ses armées; mais il laissait le gouvernement intérieur de l'empire dans les mains de Musalon, son favori, célèbre alors par l'éclat de sa fortune, de ses talents, et depuis par celui de ses malheurs.

Il fut nommé protovestiaire, grand-domestique, et enfin protosébaste. Ce ministre impérieux éloigna de la cour les plus illustres personnages, les parents mêmes de l'empereur; il en fit mutiler quelques-uns, exila les autres, et sa hauteur lui fit autant d'ennemis que Michel Paléologue s'attirait de partisans par sa popularité.

L'empereur, plus propre à commander une armée qu'à gouverner un empire, achevait d'éteindre tout sentiment d'honneur en traitant avec mépris les principaux officiers de sa cour.

Le plus funeste effet du despotisme n'est pas la mort ou l'exil de ses victimes, c'est leur avilissement. Le logothète, ou ministre des finances, osa dire un jour à l'empereur qu'on l'avait trompé; Lascaris appela deux gardes, le fit battre de verges par eux, et le contraignit ensuite à assister comme avant au conseil : ce qui semble peut-être encore plus étrange que cet acte arbitraire et humiliant, c'est de lire cette aventure racontée par le patient lui-même comme un fait ordinaire.

Michel Paléologue, brave, puissant, habile, gouverneur de la Bithynie, estimé des grands, chéri par les soldats, adoré par le peuple, devint bientôt suspect à Lascaris. Informé qu'on devait l'arrêter, il se sauva, et chercha un refuge à Icône.

Dès qu'on sut sa fuite, on crut qu'ardent à se venger, il reparaîtrait bientôt à la tête des musulmans; mais Paléologue, soit par patriotisme, soit par calcul, était loin de vouloir attaquer l'empire qu'il aspirait à gouverner. Il écrivit, au contraire, à tous ses partisans pour les prier d'abandonner sa cause, de servir constamment leur patrie, et d'être fidèles à leur souverain.

Les Tartares reparurent alors sur les frontières. Le sultan donna le commandement de son armée à Paléologue : Michel justifia sa confiance par sa bravoure; il livra bataille aux Tartares, tua de sa main leur général, enfonça leur centre et porta le désordre dans leurs rangs; mais la trahison d'un officier turc, jaloux de son mérite et de sa fortune, lui enleva la victoire. Le perfide prit la fuite avec l'aile qu'il commandait; cette défection mit en déroute le reste de l'armée. Les Tartares vainqueurs ravagèrent toute la contrée.

Le sultan d'Icône vint demander asile à Lascaris, qui lui donna des secours et rendit sa bienveillance à Paléologue. Les Grecs et les Turcs réunis repoussèrent les Tartares (an 1258).

Dans ce même temps, le roi des Bulgares ayant été assassiné, plusieurs usurpateurs s'emparèrent successivement du trône : le dernier et le plus heureux, Constantin Tech, épousa la fille de Lascaris, et conclut un traité avec lui.

Baudouin II, étranger à tous ces événements, continuait ses voyages en Europe, et, pendant son absence, les Latins inactifs restaient enfermés dans Constantinople. L'empereur grec, après avoir combattu avec succès le despote d'Épire, éprouva une attaque d'épilepsie; les courtisans, plus disposés à accuser un rival que la nature, persuadèrent au prince que sa maladie était l'effet de quelques maléfices. Paléologue, accusé par eux, fut arrêté, enchaîné et conduit aux

pieds de l'empereur; mais, loin d'être abattu par la disgrâce ou effrayé par le danger, il se défendit avec tant d'adresse, de courage et d'éloquence, que Lascaris, ému, lui dit en l'embrassant : « Soyez libre; si vous êtes innocent, je « vous rends justice; si vous êtes coupable, je vous par« donne. »

Peu de jours après, Lascaris mourut (an 1259). Les soldats le regrettèrent; le peuple l'oublia; tous lui rendirent justice.

Deux de ses filles avaient été mariées à des Latins, Mathieu de Valincourt et Guillaume, comte de Vintimille; l'empereur, par son testament, donna la tutelle de son fils et la régence de l'empire à George Musalon et au patriarche Arsène, qui jouissaient tous deux de sa confiance. Mais, avant de mourir, appelant près de lui Paléologue, qui excitait plutôt sa crainte que son amitié, il le conjura de veiller à la conservation de son fils. Michel le jura; jamais serment ne fut plus cruellement violé.

CHAPITRE VIII.

BAUDOUIN II, EMPEREUR FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE; JEAN LASCARIS III ET MICHEL PALÉOLOGUE, EMPEREURS GRECS A NICÉE.

(Ans de J.-C. 1259-1261.)

Régence du ministre Musalon. — Révolte excitée par Michel Paléologue. — Massacre de Musalon et de ses frères. — Régence de Michel Paléologue. — Son utile édit. — Son association à l'empire. — Son couronnement. — Ses réponses aux envoyés de Baudouin. — Sa victoire en Épire. — Sa marche sur Constantinople. — Sa première attaque. — Son retour en Asie. — Sa perfidie à l'égard du sultan d'Icône. — Son traité avec les Tartares. — Son alliance avec les Génois. — Prise de Constantinople par Stratégopul et huit cents cavaliers. — Fuite de Baudouin et des Français. — Fin de l'empire latin en Orient.

Musalon, chargé de la régence, et privé de l'appui de son ancien maître, était effrayé de la haine publique qui le menaçait d'un sort funeste. Montrant une modestie tardive et cette faiblesse qui grossit toujours le péril au lieu de l'éloigner, *il*

convoqua les princes, les grands, et les conjura de le délivrer d'un fardeau trop pesant pour lui.

Paléologue voulait sa mort et non sa retraite; il décida le conseil à refuser la démission du régent: chacun fit à l'envi l'éloge de l'ennemi qu'il était prêt à immoler. Jamais les courtisans n'employèrent de formes plus serviles pour déguiser leurs projets de vengeance: la haine prit le langage de l'adulation, et Musalon, enivré d'encens, n'aperçut plus l'abîme ouvert sous ses pas.

Le régent fit célébrer avec pompe les obsèques de l'empereur. Au milieu de cette cérémonie, un corps de déserteurs latins, dévoués à Paléologue, se révolte; on voit à leur tête plusieurs grands, autrefois dépouillés de leurs charges, d'autres mutilés par les ordres de Musalon: tous demandent à grands cris qu'on leur montre le jeune empereur; tous feignent de trembler pour sa vie, menacée, disent-ils, par l'ambitieux régent.

Ces cris excitent la fureur du peuple, toujours prêt à encenser ses idoles ou à les renverser. On court à l'église, on force les portes, on arrache de l'autel Musalon et ses frères, on les égorge; tous leurs amis tombent sous les coups de la multitude, et le calme ne renaît que lorsque la rage est assouvie.

On délibéré ensuite sur la tutelle vacante. Les Lascaris, les Tornice, les Cantacuzène, les Ducas, les Comnène et d'autres illustres personnages y prétendaient; mais Paléologue, dont la famille était déjà parvenue à une haute élévation sous Romain Diogène, et qui descendait par sa mère d'Alexis l'Ange, l'emporta sur ses rivaux. La crainte des soldats, dont on voyait encore la hache levée, décida les suffrages en sa faveur.

Ce prince, aussi adroit que hardi, refusa l'honneur qu'on lui offrait, disant qu'il ne pouvait l'accepter sans le consentement du patriarche. Cette déférence lui soumit le clergé. Arsène lui-même, qui jusque-là s'était opposé à son élection, sacrifia sa prudence, son devoir et son pupille à son orgueil

satisfait. Rassuré par de frivoles serments, il cessa de voir en Paléologue l'ennemi du jeune empereur dont il devait protéger l'enfance. Ainsi, d'un commun accord, on donna la régence à Michel Paléologue, avec le titre de grand-duc.

Dès qu'il fut maître du trésor, il le prodigua pour multiplier ses amis. Après une feinte résistance à leurs vœux, il accepta la dignité de despote (an 1259); on vit son masque tomber dès qu'il fut monté sur la seconde marche du trône : il exila les Lascaris, revêtit son frère de la charge de grand-domestique, et nomma tous ses parents aux premiers emplois de l'empire.

En bravant les grands, il ménagea encore le peuple et lui promit la réforme des abus, réforme que les sujets espèrent toujours et n'obtiennent jamais.

Éclairé par sa propre expérience, Michel publia un édit qui abolit ce qu'on appelait les *jugements de Dieu,* les combats singuliers et l'épreuve du fer ardent.

Maître de l'empire, la couronne seule manquait encore à son ambition. En 1260, les grands et le clergé le proclamèrent auguste avec Jean Lascaris. Des soldats l'élevèrent sur le pavois, et le patriarche le couronna dans l'église de Nicée.

Le jeune Lascaris, empereur de nom, ne reçut point alors la couronne : c'était lui prédire son triste sort. Le peuple en murmurait; Paléologue, pour distraire la multitude, l'occupa de spectacles, de jeux, et la charma en disputant avec succès, dans les tournois, le prix de l'escrime et de la course.

Il reçut, à Nicée, une ambassade de Baudouin, qui lui proposait de le reconnaître comme empereur d'Asie, s'il consentait à lui céder quelques places et quelques provinces.

Michel, qui connaissait sa force et la faiblesse de son rival, reçut avec mépris ces envoyés ; ils n'obtinrent de lui que des réponses ironiques.

« Telle ville qu'on lui proposait d'abandonner était, disait-« il sa patrie : il ne pouvait la céder; telle province était « son premier gouvernement; il était né dans celle-là, avait

« chassé dans celle-ci ; dans cette autre il avait fait ses pre « mières armes.

« — Enfin que nous donnerez-vous donc? lui dirent les « députés. — Rien, leur répondit fièrement Paléologue. « Si vous voulez la paix, payez-moi un tribut équivalent au « revenu des douanes de Constantinople ; sinon vous aurez « la guerre ; et je vous ai prouvé que je sais la faire. »

Cette réponse termina les conférences. Avant d'attaquer Baudouin, Paléologue envoya en Épire une armée ; elle trouva les Épirotes renforcés par des troupes du roi de Sicile et par celles du prince d'Achaïe. Une bataille eut lieu près d'Achride : la victoire resta longtemps incertaine ; mais enfin le despote, trahi par un de ses fils, qui prit la fuite, fut contraint de céder le champ de bataille aux troupes de Michel ; elles firent prisonnier le prince d'Achaïe, et toute la Thessalie se soumit à l'empereur.

Mais, l'année suivante, les Epirotes prirent leur revanche et battirent les Grecs. Alexis Stratégopul, parent et favori de l'empereur, revêtu par lui du titre de césar, tomba dans les fers du despote. Paléologue, pour obtenir son échange avec le prince d'Achaïe, accorda la paix à l'Épire.

Libre de tous côtés, il porta ses armes contre Constantinople. Baudouin, réduit à sa capitale, avait encore beaucoup de soldats pour la défendre, mais point d'argent pour les payer. Dans cette extrémité, il fit fondre le plomb, l'or et l'argent des églises et des palais, sollicita un emprunt des Vénitiens et donna son fils en gage.

Paléologue, dont aucun obstacle n'arrêtait la marche, traversa l'Hellespont, s'empara de Sélymbrie, et fut reçu en triomphe par les habitants des environs de Constantinople, qui tous le regardaient comme leur libérateur.

Il donna un premier assaut au faubourg de Galata, que les Latins défendirent vaillamment, et il se préparait à en tenter un second, lorsqu'une invasion des Tartares le força de repasser en Asie.

Ces guerriers sauvages, après avoir détruit l'empire de

califes de Bagdad, s'emparèrent de celui des Seldjoucides. Le sultan d'Icône, d'abord leur tributaire et ensuite leur esclave, était venu demander à Paléologue un asile et des secours. L'empereur l'accueillit avec honneur, lui promit de le protéger, l'abandonna, traita secrètement avec les Tartares et conclut une trêve avec eux. Dans le même temps, habile à profiter de la jalousie de Gênes contre Venise, il s'allia contre les Génois. La guerre allumée entre ces deux républiques priva Baudouin de tout secours.

Michel méditait sa ruine*: tandis qu'il la préparait, le hasard l'accéléra. Le césar Stratégopul avait été envoyé par lui, avec huit cents cavaliers, au delà du Bosphore, dans le seul dessein d'observer les mouvements des Bulgares. Dès que ce corps parut en Thrace, tous les Grecs, qui voyaient que le moment de leur délivrance était venu, se joignirent à lui. Bientôt, renforcé par leur zèle, le césar se voit à la tête de vingt mille hommes. On l'avertit que dans ce moment Baudouin, frappé de cet aveuglement qui annonce la chute des monarques, vient d'envoyer ses meilleures troupes et la plupart de ses vaisseaux à quarante lieues de la capitale, pour assiéger la forteresse de Daphnusium, située sur les bords du Pont-Euxin.

Quoique le césar eût ordre de ne rien entreprendre, cette nouvelle lui inspira le désir et lui donna l'espoir de s'immortaliser par une grande action. Couvrant sa marche avec soin et cachant son infanterie dans les bois, il s'approche le soir, avec peu de cavaliers, des remparts de Constantinople. Ses coureurs lui amènent un vieillard grec, auquel il demande comment il a pu sortir d'une villedont les portes sont fermées; celui-ci avoue que c'est par un souterrain ignoré, qui sert de communication entre les champs et sa maison.

L'audacieux césar, bravant tout péril, pénètre hardiment dans ce souterrain ; tandis qu'il s'avance dans les ténèbres, ses troupes accourent et attaquent les murailles. Les Latins, étonnés de cette attaque imprévue, sont tout à coup saisis d'effroi lorsqu'ils voient derrière eux, au milieu de la ville,

les ennemis armés. Les cris de *Vivent les empereurs Michel et Jean!* retentissent et redoublent leur terreur. A ce cri, les habitants grecs de Constantinople répondent par le cri de *Liberté!* Ils se soulèvent, ils s'arment en foule; une longue oppression rend l'explosion de la vengeance plus prompte et plus ardente.

De toutes parts on tombe sur les Latins, on les enfonce, on les met en fuite. Baudouin, sans honorer son malheur par quelque résistance, s'embarque, abandonnant pour toujours sa capitale et son trône.

Tout cependant pouvait encore se réparer, on n'avait perdu que l'empereur, on pouvait sauver l'empire. Dans ce moment la flotte de Daphnusium rentrait victorieuse dans le port, les troupes débarquées se préparaient au combat; mais les soldats qui étaient partis avec Baudouin avaient mis, en fuyant, le feu à la ville; les Français, découragés par la fuite de leur monarque, par les progrès de l'incendie, par les cris des Grecs, par les imprécations du peuple, remontent sur leur flotte, déploient leurs voiles, et courent porter en Europe la nouvelle de l'entière destruction de l'empire latin en Orient (an 1261).

SECOND EMPIRE GREC.

CHAPITRE PREMIER.

JEAN LASCARIS III, MICHEL PALÉOLOGUE, ET ANDRONIC, SON FILS.

(Ans de J.-C. 1261-1282.)

Allégresse publique à la nouvelle de la prise de Constantinople. — Présentation des ornements impériaux de Baudouin à Michel Paléologue. — Tristesse et prédiction de Tornice. — Entrée de Michel à Constantinople. — Récompense de Stratégopul. — Second couronnement de Michel. — Ses actes de barbarie. — Supplice,

captivité et mort du jeune Lascaris. — Fermeté du patriarche Arsène. — Son anathème contre Michel. — Défaite et captivité de Stratégopul en Épire. — Son échange contre Anne, sœur de Mainfroi, roi de Sicile. — Guerre entre Ville-Hardouin et Michel. — Défaite, captivité et mort de Ville-Hardouin. — Succès de Jean Paléologue en Épire. — Alliance de Constantin Tech et du sultan d'Iconie contre Michel. — La déposition d'Arsène cause un schisme. — Alliance de l'empereur avec le khan des Tartares et le sultan d'Égypte. — Milice des chrétiens, sous le nom de mamelucks. — Conjuration contre Michel. — Conquête de la Sicile par le frère de saint Louis. — Croisade et mort de saint Louis. — Révolte d'un neveu de l'empereur. — Marche de Jean Paléologue contre lui. — Ses premiers succès. — Sa défaite et sa fuite. — Ses nouveaux succès. — Sa punition volontaire. — Mariage d'Andronic avec la fille du roi de Hongrie. — Son association et son couronnement. — Mort du frère de l'empereur. — Mort de Baudouin. — Mort du patriarche Arsène. — Réunion des Grecs à l'Église romaine. — Leur déclaration dans le concile de Lyon. — Déposition du patriarche Joseph. — Révolution en Bulgarie. — Échec de Charles d'Anjou. — Les Vêpres siciliennes. — Mort de huit mille Français. — Mort de l'empereur.

Dès qu'on eut vu fuir les Latins, on s'empressa de toutes parts, à l'envi, de porter dans Nymphée cette grande nouvelle. Un Grec plus prompt, devançant tous les autres, descend chez Eulogie, sœur de l'empereur, et lui raconte l'attaque, la prise de Constantinople, ainsi que la fuite de Baudouin; elle court en instruire son frère. Michel traite ce récit d'imposture; il ne peut croire qu'une ville si forte, si grande, si populeuse, défendue par tant de braves chevaliers, ait cédé aux efforts d'un corps si faible, et que huit cents hommes, envoyés par lui en reconnaissance, aient pu renverser l'empire des Latins.

Le courrier n'avait point de lettres de Stratégopul. Michel le fait mettre aux fers, lui promet une magnifique récompense s'il a dit la vérité, et le menace de la mort si son récit n'est qu'une fable.

Cependant, de moment en moment, la nouvelle se confirme, enfin un messager apporte des dépêches officielles, présente à l'empereur la couronne, le manteau et les ornements de Baudouin. Alors à l'étonnement succède une joie universelle; plus le triomphe était inattendu, plus il excite

les transports de la cour, des grands, du peuple et de l'armée.

Au milieu de l'allégresse publique, Tornice seul, vieillard vénérable, se tait, soupire et pleure; on s'étonne de sa tristesse. « Je vois, dit-il, dans cet événement qui vous charme, « le terme de vos travaux et celui de votre gloire; le séjour « de la capitale, son luxe, ses plaisirs corrompront l'empe« reur, amolliront nos guerriers; un lâche repos remplacera « votre honorable activité : les Turcs s'empareront des mon« tagnes; je prévois qu'ils se rendront maîtres de Constanti« nople.

« Tel est le funeste sort des empires ! tous les biens leur « viennent des champs; ils portent dans la ville la richesse, « la splendeur; en retour, elle ne répand sur eux que des « vices et des calamités. »

On écoutait avec dédain ces réflexions chagrines; le temps ne justifia que trop promptement cette triste prédiction. La vanité est incrédule, et la raison est prophétique.

Michel, maître de l'empire par un caprice de la fortune, entra solennellement dans la capitale conquise; mais, attribuant sa délivrance à un miracle, il se fit précéder dans sa marche par l'image de la Vierge, que saint Luc, disait-on, avait peinte; et, loin de se montrer en triomphe, il traversa la ville pieds nus, et sans porter aucun des ornements impériaux.

Les peuples d'Europe étaient alors simples et grossiers; leurs seules passions étaient les festins et les combats. Les Grecs, en rentrant dans leurs palais, furent surpris autant que choqués de leur dégradation et de leur saleté; partout ils voyaient les traces de la barbarie remplaçant la civilisation.

La fuite des Latins fit dans l'empire une révolution totale; chacun reprit les maisons, les biens, les terres qu'il avait perdus. Cependant on garda dans la ville un grand nombre de commerçants vénitiens, génois et pisans : ils y restèrent

presque en corps de nation, protégés, les premiers par un baile, les autres par des consuls; mais ils furent soumis à une sévère surveillance.

On craignait une prochaine attaque des Francs; l'empereur se hâta d'armer des flottes, d'augmenter son armée, de réparer les fortifications de la ville. Inquiet des murmures du clergé, il rappela le patriarche Arsène, déposé précédemment par lui, et, pour récompenser dignement l'heureuse témérité du césar Stratégopul, il lui permit de porter toute sa vie une couronne de pierreries, et son nom fut joint à celui de l'empereur dans les prières publiques.

Le patriarche couronna une seconde fois Michel; mais déjà les faveurs de la fortune et la coupe de la gloire avaient enivré l'empereur de leurs poisons; on dirait que plus les hommes s'élèvent, plus ils s'éloignent de la vertu.

Michel, devenu ingrat et barbare, fit brûler les yeux du jeune empereur Lascaris, qui fut enfermé dans le château de Dacybizde, et y termina ses jours. Cet acte de cruauté indigna le peuple, mais la douleur publique fut réduite au silence; on punissait le plus léger murmure comme crime de lèse-majesté. Le barbare Michel fit couper le nez d'un jeune Grec, nommé Holobole, compagnon d'enfance de Lascaris, et qui avait laissé éclater imprudemment sa juste douleur.

Au milieu de la stupeur publique, le patriarche Arsène montre seul un ferme courage; il convoque les évêques. « Puisque les princes, leur dit-il, puisque les magistrats, les « citoyens, les soldats, ne remplissent point leur devoir, « faites le vôtre, et vengez votre empereur. »

Le pontife parle en vain; chacun, glacé de crainte, baisse les yeux et se tait. « Personne, reprit alors le patriarche, « n'ose donc accomplir le serment qu'il a fait? eh bien! « je saurai seul m'affranchir du parjure, et je lèverai sur la « tête du coupable le seul glaive que Jésus-Christ m'ait donné « pour séparer le juste et l'injuste. » Aussitôt, il prononce d'une voix forte l'excommunication de l'empereur.

Michel, déjà vaincu par sa conscience, se soumet humble-

ment à l'anathème, supplie en vain Arsène de le réconcilier avec le ciel; il offre de déposer la couronne à ses pieds; mais le pontife étend la main pour la prendre. L'empereur se retire irrité, et envoie des ambassadeurs au pape Urbain IV, pour déférer à son arbitrage ses droits, ceux de Baudouin, et la longue querelle des Églises latine et grecque.

La conquête de Constantinople n'avait délivré l'empire grec que d'une faible partie des périls auxquels il était exposé : pendant un demi-siècle, le règne des princes latins lui avait fait de profondes plaies qu'il était impossible de guérir.

On voyait en Asie une foule de seigneurs devenus maîtres des villes et oppresseurs des peuples : les côtes du Pont-Euxin étaient soumises à l'empereur de Trébizonde; l'Épire appartenait à un despote puissant; les princes d'Achaïe, de Thessalie, les ducs d'Athènes et de Corinthe se partageaient la Grèce : le système féodal, contagieux pour les grands, avait changé les mœurs et le sort des peuples. Le trésor ne trouvait plus de ressources; l'armée se recrutait difficilement; le service militaire n'était plus régulier; on n'apercevait plus de traces de la tactique, de la discipline romaine; l'empire enfin n'était plus qu'un colosse brisé; la division de ses ennemis retardait seule sa ruine.

Le premier soin de l'empereur fut d'envoyer une armée en Épire; Stratégopul la commandait : la fortune l'abandonna; il fut battu et pris. Le despote le livra au roi de Sicile Mainfroi, son gendre.

Anne, sœur de ce monarque et veuve de Vatace, était alors captive de Paléologue; elle avait inspiré à ce prince un violent amour. Michel, qui ne savait plus mettre de frein à ses passions, voulait l'épouser et se séparer de sa femme Théodora, quoiqu'elle fût mère de sept enfants; mais il trouva encore cette fois, dans la fermeté du patriarche, un obstacle qu'il ne put vaincre. Arsène s'opposa au divorce, et Michel se vit obligé de renvoyer Anne en Sicile. En échange on lui rendit Stratégopul.

Dans ce temps, les habitants des montagnes de Nicée se révoltèrent; un corps de troupes, envoyé en Asie, comprima et punit les rebelles.

Cependant Baudouin, qui savait mieux solliciter que régner, parcourait l'Europe et invoquait la protection de tous les princes. Urbain IV les pressait d'entreprendre une nouvelle croisade; saint Louis, éclairé par l'expérience, ne répondait à ces instances que par des promesses vagues.

Les Vénitiens se montraient plus ardents; ils armaient leurs vaisseaux et les chargeaient de troupes. Ville-Hardouin, prince d'Achaïe, cédant à leurs prières et à celles du pape, déclara la guerre aux Grecs. Macrène, grand chambellan, envoyé pour le combattre, remporta contre lui plusieurs avantages; mais ses services ne lui attirèrent qu'une disgrâce.

Michel, gâté par la fortune, exigeait des conquêtes, et regardait un faible succès comme une défaite; ses négociations furent plus heureuses que ses armes. Il promit au pape de reconnaître son autorité; le pontife, satisfait de sa soumission, abandonna la querelle de Baudouin, et défendit aux Vénitiens, ainsi qu'au prince d'Achaïe, de continuer la guerre que lui-même avait excitée (an 1263).

Venise, accoutumée à l'indépendance, désobéit aux ordres du pape. Gilbert Dandolo, avec trente-deux bâtiments, défit quarante-deux vaisseaux grecs et génois. Grimaldi, amiral de Gênes, voulant réparer cet échec, fut encore battu; enfin une victoire plus décisive, remportée par les Vénitiens à Trapano sur les Génois, chassa ceux-ci de la mer. Paléologue rompit son alliance avec Gênes, et conclut avec Venise une trêve de cinq ans.

Le prince d'Achaïe, Ville-Hardouin, privé d'appui, vit tomber sur lui tout le poids et tous les malheurs de la guerre. Michel le battit, le prit et l'enferma dans une prison où il mourut; sa fille épousa dans la suite le second fils de Charles d'Anjou, roi de Sicile, qui hérita ainsi de ses prétentions sur l'Achaïe.

Le prince Jean Paléologue, frère de l'empereur, guerrier habile et brave, ravagea l'Épire; le despote, vaincu deux fois, se soumit, mourut, et, avant d'expirer, envoya son fils en otage à Constantinople. L'empereur, suivant l'usage établi par les Latins, donna aux enfants de ce prince des titres et des fiefs.

La Bulgarie était toujours gouvernée par l'usurpateur Constantin Tech. Le roi Mysès, détrôné par lui, avait reçu de l'empereur, en dédommagement, Mésembrie comme gouvernement, et la Troade comme apanage. Tech, excité à la guerre par sa femme, sœur de l'infortuné Lascaris, s'arma contre Michel, et s'empara de Mésembrie, que lui livra l'ingrat et lâche Mysès.

Un autre traître, le sultan d'Icône, réfugié à Constantinople, détermina, par ses intrigues secrètes, les Tartares à joindre leurs forces à celles du roi de Bulgarie. L'empereur ignorant le complot, et trompé par la feinte amitié du sultan, se vit attaqué à l'improviste, battu et au moment d'être pris : n'ayant pu emporter son trésor, il l'enterra près de la côte, et quelque temps après sa flotte vint l'enlever.

Assailli par tant d'ennemis extérieurs, il avait encore à combattre un adversaire plus opiniâtre qu'eux tous ; c'était Arsène : cet indomptable prêtre refusait constamment de l'absoudre. Las de son obstination, il gagna quelques évêques, convoqua un concile, et fit déposer le patriarche. La vertu d'Arsène et surtout sa fermeté lui avaient donné beaucoup de partisans, ils lui restèrent fidèles ; sa déposition produisit un schisme, et les arsénites formèrent longtemps dans l'Église et dans l'État un parti dangereux.

L'empereur, entouré de Barbares belliqueux, employait habilement tous ses soins à les diviser, et, pour se donner un appui contre les Bulgares, il conclut une alliance avec Nogaya, khan des Tartares, et avec le sultan d'Égypte. La crainte des Latins l'emportait alors sur la religion; les Grecs haïssaient plus les catholiques que les musulmans. La puissance du sultan d'Égypte devenait de plus en plus formi-

dable, il avait formé une milice d'élite, composée de jeunes captifs chrétiens qu'on lui envoyait de toutes parts, et qui, sous le nom de mamelucks, acquit par ses exploits et par son audace une grande renommée.

On voyait chaque jour dans l'Orient la force des chrétiens s'atténuer, et celle des musulmans s'accroître. L'anarchie de l'empire, le luxe de la capitale, l'avidité des grands, les concussions des gouverneurs, opprimaient, décourageaient les peuples; le joug des mahométans, au contraire, les attirait par sa douceur et les rassurait par sa force : en s'y soumettant, on achetait le repos par un léger tribut; en prenant le turban, on jouissait de tous les avantages des vainqueurs. L'accroissement rapide et prodigieux des armes sarrasines, turques et tartares, était la preuve évidente des progrès du prosélytisme : tout prospérait chez ces conquérants; tout était en décadence chez les Grecs.

Les provinces impériales d'Asie étaient dépeuplées d'habitants et couvertes de ruines. Les propriétaires, écrasés d'impôts, abandonnaient leurs fonds à l'État; les besoins de la capitale concentraient, consumaient, engloutissaient la fortune de l'empire, et de moment en moment, on voyait se vérifier en tous points les sinistres prédictions de Tornice.

Michel cependant n'était pas dépourvu d'activité; mais le génie le plus vaste n'eût peut-être pas suffi pour arrêter l'écroulement d'un tel empire. L'empereur nomma patriarche Germain, évêque d'Andrinople; bientôt, mécontent de lui, il lui donna pour successeur son propre confesseur, nommé Joseph, plus courtisan que prêtre; le monarque obtint de ce pontife soumis l'absolution de ses crimes, et redoubla par cet acte la haine violente des partisans d'Arsène.

Le fanatisme trama une conjuration contre Michel; le même meurtrier qui par ses ordres avait assassiné Musalon leva son poignard sur lui. Ce complot fut découvert et puni (an 1268).

A cette époque, Charles d'Anjou, frère de saint Louis,

entreprit la conquête de la Sicile. Michel intervint dans cette guerre; il envoya des troupes à Mainfroi, qui, malgré ce secours, perdit la couronne et la vie.

Cette révolution menaçait l'Orient d'un nouveau danger; le pape, allié des Français, fit un partage éventuel de l'empire d'Orient entre Baudouin et Charles d'Anjou. Saint Louis, à la tête d'une forte armée, venait de descendre en Afrique. L'empereur craignait qu'après le succès de son expédition, le roi de France n'employât toutes ses forces à relever l'empire des Latins; il grossit son armée, multiplia les impôts pour remplir son trésor, et chercha partout des alliés. En même temps il envoya en Afrique des ambassadeurs à saint Louis, dans le dessein de détourner ses armes.

Ses ambassadeurs, arrivés à Tunis, trouvèrent le roi de France mourant : les fers avaient été le résultat de sa première croisade; dans la seconde, il rencontra la mort.

Charles d'Anjou se vit forcé de suspendre ses desseins hostiles, et son départ pour Tunis laissa jouir l'empire de quelque repos.

Cette trève passagère fut bientôt troublée par la révolte d'un neveu de l'empereur, qui appela les Tartares à son secours, se joignit avec eux au bâtard d'Épire, et souleva en sa faveur une partie de la Grèce.

Jean, frère de l'empereur, et son meilleur général, marche à la tête de quarante mille hommes contre les rebelles, les bat en plusieurs rencontres, les poursuit et les disperse; le bâtard d'Épire, entouré par ses troupes, se déguise en valet d'écurie, s'échappe et se réfugie chez Jean de La Roche, duc d'Athènes, qui lui donne de nouvelles troupes.

Les impériaux, vainqueurs, se livraient avec une imprudente sécurité au pillage et à la débauche; le bâtard, avec ses Athéniens, tombe sur eux à l'improviste, en fait un grand carnage, et les détruit presque entièrement.

Le prince Jean, avec quelques débris, s'embarque et fuit; ce désastre annonçait une révolution; déjà la consternation et la terreur se répandaient dans Constantinople, lorsqu'on

apprend que Jean a battu une troupe vénitienne, et que, débarqué de nouveau, il a surpris et repoussé les rebelles. Bientôt on le vit revenir lui-même dans la capitale ; mais son dernier succès ne le consolait point de l'éclatant revers dû à son imprudence : honteux de sa défaite et plus sévère pour ses fautes que l'empereur n'était reconnaissant de ses services, il se punit lui-même, renonça au titre de despote, dont il était revêtu, et en quitta les ornements.

Michel, peu de temps après, maria son fils aîné, Andronic, à la fille d'Étienne V, roi de Hongrie, l'associa au trône et le fit couronner.

Le jeune empereur ne tarda pas, en se montrant bassement jaloux de son oncle Jean, à prouver qu'il était peu digne du sceptre ; il traita avec mépris cet illustre guerrier, et ses lâches courtisans l'imitèrent : on pourrait presque juger du mérite d'un homme par le degré de haine qu'il inspire aux princes et à leurs favoris.

Michel, craignant toujours la vengeance des Latins, croyait assurer son repos en multipliant des alliances que l'intérêt rompt aussi facilement qu'il les a formées. Il maria une de ses filles au roi des Bulgares, rechercha l'amitié du krale de Servie, et lui envoya de riches présents. Le prince barbare, recevant ces dons avec mépris, montra aux ambassadeurs grecs sa bru, vêtue d'une laine grossière, et occupée à filer. « Voilà, dit-il, la parure et l'amusement de nos « femmes ; pour nous, notre armure est notre ornement, et « nos jeux sont les combats. » L'empereur, amusant toujours le pape par l'espoir de la réunion des deux Églises, obtint de lui des démarches assez efficaces pour contenir l'ardeur guerrière du roi de Sicile. Ayant, par ces diverses négociations, divisé ses ennemis, il attaqua les Vénitiens et les Génois, et leur enleva Négrepont.

A cette époque, le prince Jean succomba aux dégoûts qu'il éprouvait ; l'empire perdit en lui sa force, et l'empereur sa gloire.

Les Grecs furent battus par le bâtard d'Épire ; Baudouin

termina dans ce temps une carrière qu'il n'avait rendue fameuse que par ses défaites, par sa fuite et par sa vie errante (an 1274).

Arsène mourut la même année ; mais son nom régna toujours sur un parti nombreux, et son ombre fit longtemps encore trembler l'empereur. Enfin ce prince, ne pouvant vaincre le fanatisme, le brava ; malgré l'opposition d'une grande partie de son clergé, il envoya des ambassadeurs au concile de Lyon (an 1274). Là, en présence de cinq cents évêques, de soixante-dix abbés et de mille prélats, les Grecs se réunirent à l'Église romaine, reconnurent la suprématie du pape, et répétèrent trois fois avec le concile ces paroles si longtemps contestées, et inexplicable cause de tant de querelles : « Le Saint-Esprit procède du Père et « du Fils. »

Le patriarche Joseph, qui avait pardonné si facilement à l'empereur un homicide, ne put lui pardonner d'attenter à l'indépendance de son Église. Il se déclara contre la réunion, et fut déposé. Vecchus lui succéda (an 1275).

Une nouvelle révolution éclatait alors en Bulgarie : après la mort de Tech (1277), la reine Marie adopta d'abord pour successeur Venceslas, parent de son époux; mais peu contente de ce prince, qui ne voulait pas dépendre d'elle, elle le fit assassiner et s'empara du sceptre. Ce meurtre excite le mécontentement général; un porcher, nommé Lacanas, échauffe les esprits, les porte à la révolte, et, se plaçant à la tête des conjurés, renverse la reine du trône; l'audacieux rebelle prend la couronne. Michel lui oppose son gendre Azan, fils de Mysès, et les deux rivaux, méprisant l'un l'appui et l'autre le courroux de l'empereur, viennent implorer la protection du khan Nogaya.

Le Tartare les accueille également, reçoit leurs présents, leur donne un festin, s'enivre avec eux, se déclare leur juge, prononce en faveur d'Azan et fait couper la tête à Lacanas (an 1278).

Azan, passant subitement de la terreur à la joie, sortit pré-

cipitamment des États de son redoutable protecteur, et rentra victorieux en Bulgarie; mais bientôt il en fut chassé par un rebelle, nommé Terter, qui s'empara du trône et s'y maintint (an 1278).

Jusqu'alors le pape avait refusé à Charles d'Anjou la permission de combattre Michel; mais informé de la résistance du clergé grec à la réunion des Églises, il se crut trompé par l'empereur, et l'excommunia. De ce moment les longs efforts de Michel pour conserver la paix devinrent inutiles. Charles d'Anjou et les princes latins réunis marchent pour renverser de nouveau le trône d'Orient : à la tête d'une forte armée, ils attaquent Belgrade; l'armée grecque vient secourir cette ville; les Latins sont vaincus sous ses remparts et forcés à la retraite. Charles, qui se croyait déjà conquérant de la Grèce, rentra humilié en Sicile (1281).

Jamais, depuis la délivrance de Constantinople, Michel n'avait joui d'un triomphe plus glorieux; quelques revers compensèrent ce succès : Andronic fut battu par les Turcs, qui s'emparèrent de Tralle (1281); mais la fortune, constante pour Michel, le délivra bientôt de son plus dangereux ennemi; les Siciliens, las du joug des Français, s'en affranchirent, non par un noble courage, mais par un crime lâche autant qu'atroce : l'empereur Paléologue, quoiqu'éloigné du lieu de cette scène sanglante, fut le perfide instigateur, le secret confident et le honteux complice de ce forfait. L'empereur, par ses armes, avait repris aux Latins plusieurs îles de l'Archipel et une partie de la Morée; mais, en cherchant à dissoudre la croisade qu'Urbain s'efforçait d'armer contre lui, il se fit plus d'ennemis au dedans qu'il n'en écartait au dehors. La réunion des Églises lui attira la haine du clergé et du peuple grec : les prêtres de l'Orient résistèrent à la puissance du pape, à la sienne, le regardèrent comme hérétique et le frappèrent d'anathème : il avait été excommunié comme meurtrier, il le fut de nouveau comme schismatique.

Les princes de Trébizonde, d'Étolie, d'Épire, de Thessa-

le, se joignirent contre lui aux Latins de Négrepont, d'Athènes et de Thèbes. Le fanatisme le poursuivait dans son palais, et jusqu'au sein de sa famille; sa sœur Eulogie et sa nièce Marie, reine des Bulgares, appuyaient, excitaient et encourageaient les mécontents. Michel, égaré par la colère et par la crainte, les deux plus sinistres conseillers des rois, opposa la tyrannie à la résistance, emprisonna les dissidents, opprima les consciences, confisqua les biens des mécontents, jeta dans les fers quatre princes de son sang, et condamna une foule de victimes à la mort ou à la perte de la vue.

Tandis que la Grèce gémissait de ses persécutions, on accusait à Rome sa lenteur; le pape, mécontent, excitait de nouveau Charles d'Anjou à s'emparer du trône d'Orient. Ce fut alors que Michel, effrayé de l'orage qui le menaçait, saisit avec ardeur le moyen que le sort lui offrait de se délivrer par un assassinat d'un rival redoutable.

Jean de Procida, dépouillé par Charles d'Anjou d'une île qu'il possédait, avait juré de se venger. C'était un de ces hommes doués des grands talents et des grands vices qui opèrent les révolutions : il était audacieux, opiniâtre, implacable, actif, adroit, fourbe, éloquent, et tout moyen lui était indifférent pour arriver à son but.

Déguisé tantôt en moine, tantôt en mendiant, il fomente le mécontentement des barons de Sicile, court en Espagne, fait briller aux yeux de Pierre d'Aragon l'espoir de détrôner Charles, part pour Rome, et obtient du pape Nicolas un décret qui, usurpant les droits des souverains, transporte ceux de la maison d'Anjou à celle d'Aragon. Il revient à Saragosse, et fait équiper en Espagne une flotte chargée d'intrépides aventuriers, devenus fameux depuis sous le nom de Catalans.

Le but apparent de cet armement est une expédition en Terre-Sainte; son objet réel, la conquête de la Sicile. Procida vole enfin à Constantinople, déroule aux yeux de Michel tous ses plans, et l'engage à le seconder avec ses vaisseaux pour rejeter en Sicile l'orage qui menaçait l'Orient.

Ce qui paraîtra surtout inconcevable, c'est que Procida sut envelopper pendant deux ans, dans les ombres du plus profond mystère, le secret de cette vaste conjuration, dans laquelle entraient tant de princes, de conseils, de seigneurs et d'armées. Tout était enfin préparé; l'habile conspirateur choisit pour l'exécution de son dessein une de ces circonstances qui enflamment l'esprit du peuple et le portent à la fureur. Le lundi de Pâques, quelques soldats français outragent dans Palerme une fille noble : Procida fait entendre le cri de la vengeance : la cloche qui devait sonner les vêpres sonne le tocsin; l'appel à la prière devient le signal du meurtre. Les conjurés, disséminés dans la ville, excitent, arment la rage du peuple; huit mille Français sont égorgés. Charles d'Anjou fuit; la flotte grecque et celle d'Espagne détruisent ses vaisseaux; il est détrôné, et Pierre d'Aragon est proclamé roi de Sicile (1282).

Jamais on n'arriva au trône par des degrés plus sanglants, et les Vêpres siciliennes seront, dans la postérité, une tache ineffaçable pour le moderne Catilina qui conçut cette révolution, pour le pontife, pour l'empereur, qui la favorisèrent, et pour le prince ambitieux qui en profita.

Ce massacre couvrit l'Italie de honte, remplit la France de deuil, et répandit dans l'Orient une joie barbare. La même année, Jean Comnène, empereur de Trébizonde, quitta la pourpre, et vint se soumettre à Paléologue.

L'empereur, ainsi délivré par la fortune ou par le crime de la plupart de ses rivaux, sortit de sa capitale pour combattre le prince de Thessalie; un nombreux renfort de Tartares l'accompagnait, l'entourait et lui donnait plus de crainte que d'assistance; le khan Nogaya, dans l'espoir d'un riche butin, lui avait envoyé ses troupes. Arrivé en Thrace, une maladie arrêta sa marche; les Tartares, impatients de combats, et surtout avides de pillage, regardaient la maladie de l'empereur comme un prétexte inventé par la crainte. Ce prince, mourant dans sa tente, et obsédé par eux, fut contraint de s'offrir à leurs regards, et de réfuter l'insolente

l'injustice de leurs reproches par le spectacle de son agonie. Après cet acte de faiblesse, il expira.

Michel Paléologue, élevé au premier grade par ses exploits, et au pouvoir suprême par ses crimes, fut toujours brave dans les camps, dissimulé à la cour, perfide dans ses alliances, implacable dans ses inimitiés. Ses vices ternirent ses grandes qualités; la chute de la dynastie des Latins rendit son nom célèbre; il releva le trône des Grecs, mais il ne put relever l'empire.

L'appauvrissement du trésor lui fit commettre une de ces fautes irréparables qui hâtent la ruine des États. Jusqu'à son règne, les nombreux habitants des contrées montueuses de l'Asie étaient exempts d'impôts. Pour prix de cette exemption, ils formaient une milice redoutable, toujours armée et chargée de la défense du pays. L'empereur leur retira leurs priviléges. Cette barrière inexpugnable, qui depuis si longtemps avait arrêté la marche des Perses, des Sarrasins, des Turcs, des Tartares, disparut, et bientôt le mont Olympe, pour ainsi dire aplani, laissa se répandre comme un torrent dans l'empire ces flots d'Ottomans sous lesquels il ne tarda pas à s'écrouler.

La réunion opérée par lui avec Rome n'eut de durée que celle de sa vie. Dès qu'il fut mort, on abjura, et la haine publique, excitée par la superstition, refusa, dit-on, à ses mânes non-seulement les honneurs décernés aux monarques, mais ceux mêmes que la piété rend aux plus humbles des chrétiens.

CHAPITRE II.

ANDRONIC II.

(Ans de J.-C 1282-1324.)

Règne faible d'Andronic. — Renouvellement du schisme. — Mort courageuse du despote d'Épire. — Triomphe des arsénites. — Invasion et défaite des Tartares. — Tyrannie ecclésiastique d'Athanase. — Couronnement de Michel, un

des fils de l'empereur. — Fin de la dynastie d'Icône. — Vengeance d'Othman. — Succès et supplice d'Alexis Philanthropène. — Mort de Jean Trachaniote. — Position critique d'Andronic. — Succès de Roger de Flore, à la tête des Catalans. — Sa faveur et sa mort. — Massacre des Catalans. — Vengeance de Béranger. — Rocafort est élu généralissime par les Catalans. — Sa victoire sur les Grecs et les Génois. — Querelles entre Béranger et Rocafort. — Mort de Béranger, tué par Rocafort. — Disgrâce et mort de Rocafort. — Mort de Gautier de Brienne, tué par les Catalans. — Élection de Roger Deslau. — Exploits des chevaliers de Saint-Jean. — Mort de l'impératrice Irène. — Mort de Michel, fils de l'empereur. — Désordres de son fils Andronic. — Assassinat de Manuel par une méprise. — Disgrâce d'Andronic. — Son changement de conduite. — Sa magnanimité. — Sa fuite à Andrinople. — Sa générosité envers l'empereur. — Ses succès sur les Grecs et les Tartares. — Son association à l'empire.

Andronic, dont les historiens ecclésiastiques grecs vantent la science et l'habileté, parce qu'il favorisa leurs passions contre les catholiques, était un prince faible, inexpérimenté, superstitieux. Effrayé de tous les dangers qui l'entouraient, et contre lesquels le seul remède eût été un ferme courage, il était incapable de former et de suivre de grands desseins. On vit sous son règne l'empire s'affaisser de toutes parts, comme un vaisseau battu par la tempête, privé de pilote, cédant à tous les vents, et se brisant sur tous les écueils.

Son premier soin fut d'éloigner de lui les Tartares; il fit la paix avec Jean Ducas Comnène, prince de Thessalie, que ces Barbares étaient impatients de combattre; et, pour satisfaire en même temps leur cupidité, il les envoya avec une partie de ses troupes dans la Servie, qu'ils dévastèrent : heureux de détourner ainsi les armes que sa timidité n'osait repousser. De retour dans sa capitale, il céda aux instances d'Eulogie, sœur de son père, à la superstition du peuple, aux menaces du clergé, déposa le patriarche Vecchus, rappela Joseph, renouvela le schisme et rompit avec Rome.

Terter, usurpateur de la couronne de Bulgarie, le menaçait de la guerre; il conclut avec lui une alliance aux conditions que le Bulgare lui dicta.

Le despote d'Épire avait repris les armes; la fortune fa-

vorisa celles d'Andronic; ses généraux surprirent le despote qui s'était imprudemment avancé pour reconnaître le camp des impériaux; ils le firent prisonnier, et l'emmenèrent à Constantinople. Ce prince, préférant la mort à la captivité, mit le feu au palais où il était enfermé, et périt dans les flammes.

Le patriarche Joseph étant mort, Georges de Chypre le remplaça. Le triomphe des arsénites fut alors complet; ils firent transporter en pompe à Constantinople le corps d'Arsène, et les reliques de ce pontife furent reçues par le peuple avec une vénération qui ressemblait à l'idolâtrie.

L'empereur épousa cette même année Irène, fille du marquis de Montferrat. Tandis que la cour ne s'occupait que de fêtes et de cérémonies, une nouvelle invasion de Tartares menaçait la Thrace et la Macédoine; on les vit paraître en foule sur le mont Hémus. Ils ne rencontraient aucune armée pour les arrêter : cette imprévoyance leur inspira une sécurité qui les perdit; ils se répandirent en désordre dans la plaine. Le gouverneur de Mésembrie, à la tête d'une nombreuse garnison, sortit une nuit de sa ville, tomba sur eux à l'improviste, et les tailla en pièces.

La fortune ayant ainsi délivré momentanément Andronic de tous ses ennemis, il parcourut ses provinces, donnant à leurs ruines le triste spectacle du luxe et du despotisme de la cour.

Lorsqu'il était à Nymphée, la veuve du césar Stratégopul ayant manqué d'égards pour la femme de Constantin Porphyrogénète, frère de l'empereur, ce prince orgueilleux la fit battre de verges. Le jeune Stratégopul voulait la venger. Andronic, aigri par les murmures des courtisans et en même temps effrayé par l'audace des deux jeunes princes, convoqua le sénat, accusa son frère de conspiration contre lui, et Stratégopul du crime de lèse-majesté. Un décret les condamna à la prison, et confisqua leurs biens (an 1292).

C'est sous les gouvernements faibles qu'éclate la violence

des partis. Un prêtre fanatique, Athanase, avait succédé depuis peu au patriarche Georges. Athanase, implacable contre les catholiques, gouverna l'Église en tyran, et persécuta tous ceux qui avaient favorisé la réunion ou qui s'y étaient soumis ; on ne voyait alors partout, comme au temps des persécutions, que des délateurs, des victimes et des supplices.

Le faible Andronic autorisait ces violences ; leur excès en amena le terme. L'indignation publique força le fougueux Athanase à se démettre de sa dignité. L'empereur, éclairé tardivement, tomba dans un autre excès ; rien n'était constant, chez ce prince mobile, que la peur. Il se livra contre les prêtres aux transports d'une haine d'autant plus injuste qu'elle n'admettait aucune exception. « Je juge de tous, « disait-il lui-même, par quelques-uns, comme l'on con- « naît l'amertume de la mer en en prenant une seule « goutte. »

Il fallait cependant nommer un patriarche : heureusement son choix tomba sur un vieillard vertueux et modéré, nommé Jean, qui termina pour quelque temps ces funestes dissensions.

L'empereur, dans le dessein d'assurer son repos, fit couronner Michel, l'aîné de ses enfants, et donna le titre de despote à Jean, le second de ses fils. Son imagination craintive allait au-devant des dangers, moyen sûr de les faire naître ; il voulait que le patriarche excommuniât tous ceux qui refuseraient de reconnaître le jeune empereur ; le pontife, plus sage qu'Andronic, refusa de lui obéir.

La division des ennemis de l'empire continuait seule à retarder sa chute ; cet arbre déraciné n'attendait plus qu'un vent qui le renversât. Nogaya, prince tartare envoyé par le grand khan au delà du Danube, s'était rendu indépendant dans ses conquêtes ; un autre Tartare, Tuctaïs, khan du Kaptchac, l'attaqua, le combattit et le tua. Zacas, fils de Nogaya, se sauva en Bulgarie avec les débris de l'armée vaincue ; là, se ralliant à un parti de mécontents commandés

par le prince Venceslas, il souleva les Bulgares, qui lui donnèrent la couronne. Venceslas l'assassina et demanda des secours à Andronic; l'empereur envoya Azan avec quelques troupes en Bulgarie. Les Tartares furent chassés, et Venceslas, après s'être servi d'Azan, le combattit, le contraignit de fuir, et s'empara du trône.

On bravait l'autorité impériale, chancelante jusqu'au sein de la capitale : les flottes vénitiennes et génoises se livrèrent plusieurs combats dans le port de Constantinople : l'empereur, trop faible pour réprimer cette audace, qui des deux parts attentait à sa dignité, joignit ses armes à celles de Génois; les Vénitiens battus se vengèrent en mettant le feu dans la ville.

Ce fut à cette époque qu'on vit dans les montagnes se former une puissance formidable qui, terminant les divisions des musulmans, conquit l'Asie, la Thrace, s'empara de la Grèce et renversa en peu d'années l'empire d'Orient.

Gélaleddin, conquérant tartare, fameux par quatorze victoires en bataille rangée, était devenu maître paisible de la Perse : son successeur, attaqué à son tour par les hordes mongoles, fut obligé de descendre du trône et de fuir. Ses guerriers, dispersés sous le nom de Carizmiens ou Corasinins, se partagérent en plusieurs bandes turcomanes, qui pillèrent Jérusalem et ravagèrent la Syrie.

Les Seldjoucides n'existaient plus. Mazoud, fils du dermier sultan d'Icône, tenta un dernier effort pour se relever : ayant rassemblé toutes ses troupes, il attaqua les Tartares sur les rives du Pont-Euxin; vaincu par le grand khan des Mongols, il réunit encore ses débris, attaqua le roi de Marmara, nommé Amer-Khan, le défit et l'égorgea ainsi que tous ses enfants.

Un seul des princes de cette maison, Ali, échappé au massacre, jure de venger sa famille, rassemble sous ses drapeaux une foule de Turcs, poursuit Mazoud, l'atteint, le combat, le tue, et fait périr avec lui la dynastie d'Icône.

Toutes ces tribus, victorieuses des Seldjoucides et des

princes d'Icône, se rendirent indépendantes dans les montagnes d'Asie, que, depuis le règne de Paléologue, les milices grecques ne défendaient plus. Après de longs combats entre tous les émirs qui les commandaient, maîtres du mont Olympe et regardant l'empire déchu comme une proie facile, ils en firent des lots, en tirèrent au sort les débris, et réglèrent ainsi le partage de leurs conquêtes faites ou projetées.

La Paphlagonie, jusqu'aux bords du Pont-Euxin, devint la part d'Ali, fils d'Amer-Khan ; Icône fut donnée à Ghermian; Soliman-Pacha obtint avec son fils Ibrahim le royaume de Castamon ; l'Étolie et la Mysie furent données à Calam, la Magnésie à Sarcon, la Phrygie à Caraman, qui laissa son nom à la Caramanie; enfin la Bithynie échut à Othman. Cet Othman devint en peu de temps le plus puissant de tous les émirs, l'heureux usurpateur de leurs possessions, le chef célèbre des Ottomans qui conquirent Constantinople, et la tige des sultans qu'on voit encore régner aujourd'hui.

Ce fut à la fin du treizième siècle, en 1296, qu'Othman, profitant de la mollesse des Grecs, descendit du mont Olympe comme la fondre et déploya ses redoutables bannières en Bithynie. Il fallait arrêter ce torrent par le courage, on ne lui opposa que la trahison.

Le général grec qui commandait dans ces contrées invite au festin d'une noce les officiers turcs les plus distingués, dans le dessein de les égorger, et surtout dans l'espoir de s'emparer d'Othman. Celui-ci découvre le complot, dissimule son ressentiment, accepte l'invitation, cache cent guerriers dans un bois, et se rend à la noce, accompagné de quarante jeunes soldats déguisés en femmes. Au milieu de la fête, prévenant le coup qu'on croyait lui porter, il donne le signal, tombe sur les Grecs, les massacre, et enlève la mariée, qui devint femme d'Orcon, son fils, et mère du fameux sultan Amurat. Depuis ce jour fatal, Othman jura aux Grecs une haine et une guerre éternelles.

Cependant la vigueur que les Grecs avaient montrée à

l'époque du règne des Latins pour recouvrer leur indépendance n'était pas éteinte dans tous les esprits, et un autre prince qu'Andronic aurait pu en tirer un grand parti. Alexis Philanthropène, à la tête d'une armée, arrêta les progrès d'Othman; son activité, sa bravoure, ses succès, le rendirent la terreur des Turcs; mais les monarques timides, entourés de courtisans jaloux, envient la gloire qu'ils ne peuvent acquérir, et craignent souvent leurs défenseurs plus que leurs ennemis.

Alexis fut maltraité; il ne dissimula point son mécontentement et demanda sa retraite; sa démission fut regardée comme un crime; on l'accusa de conspiration : cette injustice fit naître le péril qu'on redoutait; l'armée indignée proclama son général empereur.

Alexis, après avoir résisté quelque temps aux vœux des rebelles, accepta le pouvoir suprême, mais en refusa le titre; en de telles circonstances, les demi-partis sont les plus dangereux : les Crétois qui servaient dans ses troupes crurent que ce refus cachait le dessein secret de trahir l'armée et de se séparer d'elle si la révolution échouait; dès lors ils jurèrent sa perte. Libadère, envoyé par l'empereur contre lui, s'avança pour le combattre; les Crétois l'arrêtèrent et le livrèrent à ses ennemis, qui lui crevèrent les yeux.

Le commandement des troupes d'Orient fut confié à Jean Trachaniote : ce général réforma le luxe et rétablit la discipline dans l'armée; il se montra capable, par son courage et par sa fermeté, de défendre l'empire; mais comme il tenait par ses opinions au parti catholique, l'évêque de Philadelphie le fit assassiner. Ainsi le fanatisme, l'envie, la faiblesse et la trahison, faisaient successivement tomber toutes les digues qui pouvaient encore s'opposer aux progrès de la puissance d'Othman.

Andronic se confiait plus à ses alliances qu'à ses armes. Cherchant partout des protecteurs, il voulut donner sa sœur au krale de Servie : plus fière que lui elle refusa d'épouser ce prince barbare. L'empereur lui envoya sa propre fille,

malgré l'opposition du patriarche Jean, qui, sans respect pour la dignité de son souverain, le censura publiquement.

Andronic, bravé par les prêtres, dominé par les courtisans, peu respecté par sa famille, ne vit bientôt plus que schismes dans l'Église, intrigues dans la cour, murmures dans la ville, découragement dans l'armée. Les Turcs, profitant de ces désordres, parcouraient, ravageaient sans obstacles les plus riches provinces de l'empire (an 1301). Seize mille Alains offrirent dans cette détresse leurs armes à l'empereur; ce dangereux secours fut accepté, et les Barbares, plus avides de butin que de combats, pillèrent indifféremment leurs amis et leurs ennemis.

De toutes parts on fuyait devant les Turcs; la capitale même n'était pas respectée; et l'on vit une flotte vénitienne insulter impunément le port de Constantinople.

L'amour de la patrie et celui de la gloire avaient perdu leur empire; la superstition conservait toujours le sien : Michel, fils d'Andronic, étant tombé grièvement malade, vit en rêve la Vierge, qui lui indiqua un moine destiné par le ciel à lui sauver la vie. Le moine, appelé à la cour, donna au prince une huile qui, dit-on, le guérit : il était plus difficile de trouver des remèdes pour sauver l'empire.

Le sort, presque toujours arbitre des choses humaines, lui amena un guerrier célèbre qui retarda sa perte. Roger de Flore, aventurier heureux, soldat intrépide, ambitieux, rempli d'audace, avait été d'abord templier, ensuite apostat, depuis général distingué dans les troupes de l'empereur Frédéric; la guerre de Sicile accrut sa fortune et sa renommée. Dans ce siècle de féodalité, de superstition, de chevalerie, aucune puissance n'était gouvernée par des principes fixes, ni soutenue par des armées régulières; la guerre se réduisait à des invasions; les traités n'étaient que des trèves. Malgré les efforts de quelques princes, tels que saint Louis, la force tenait lieu de droit, le peuple n'était compté pour rien, la bravoure remplaçait toutes les vertus.

Mille exemples, avant et depuis les croisades, avaient prouvé que l'épée seule réglait le sort des États. Les royaumes, les principautés, les seigneuries conquises par les Normands, par les Lombards en Italie, par les pèlerins en Palestine, et en Asie par les Latins dans la Grèce et dans l'Archipel, ouvraient un champ sans bornes à l'audace et à l'ambition. Il n'était point de roman héroïque qui ne fût alors accrédité par l'histoire ; tout jeune guerrier pouvait se livrer sans démence à l'espoir de trouver, en courant le monde, la fortune, la gloire et peut-être des couronnes.

La paix ne désarmait que quelques souverains ; en tout lieu, et surtout en Italie, on voyait une foule d'aventuriers toujours armés, offrant, vendant leur sang et leur courage aux princes, aux républiques qui voulaient se servir de leur épée, et combattant pour leur propre compte lorsque personne ne les soldait.

Roger de Flore, le plus hardi d'entre eux, ayant rassemblé en Sicile huit mille guerriers de différentes nations, et devenus fameux sous le nom de Catalans, résolut de secourir les Grecs contre les Turcs. Andronic l'accueillit avec empressement, lui accorda la dignité de grand-duc, et lui fit épouser une de ses nièces. Ces faveurs excitaient la jalousie des courtisans, mais la crainte les forçait au silence. Roger justifia la confiance de l'empereur par de brillants succès.

L'émir Caraman assiégeait Philadelphie ; les Catalans lui livrèrent bataille, remportèrent la victoire et délivrèrent la ville : Roger, traversant ensuite le Bosphore, combattit encore, au pied du mont Hémus, une autre armée de musulmans, et la tailla en pièces.

Sa troupe, composée d'hommes d'élite, éprouvés dans cent combats, répandait partout la terreur. Au milieu d'eux brillaient surtout les Catalans et les Almogavares, dont rien n'égalait la force et l'agilité. Lorsqu'ils marchaient à l'ennemi, leur cri de guerre était : *Fer, réveille-toi !* et ce cri terrible annonçait presque toujours la victoire.

En peu de temps ces huit mille aventuriers firent partout reculer les Ottomans, dégagèrent les frontières et donnèrent à l'empire une ombre passagère de repos.

La guerre avait fait connaître l'utilité des services de ces étrangers belliqueux : pendant la paix on ne sentit plus que leur importunité. Établis à Gallipoli, ils demandèrent de l'argent; l'empereur les accusa d'avidité; ils lui reprochèrent plus justement son ingratitude. Une prompte rupture fut la suite de ces difficultés. Dès qu'ils menacèrent, Andronic céda.

Roger, réconcilié avec lui, obtint le titre de césar, celui de grand-duc fut transféré à Béranger, son lieutenant.

Le jeune empereur Michel, envieux de leur gloire, marcha contre les Bulgares et fut battu; son frère, Constantin Porphyrogénète, mourut cette même année, ne laissant ni souvenirs ni regrets.

Les Turcs reprirent les armes et s'emparèrent de Chio. Michel, prévoyant que Roger, l'objet de sa haine, trouverait dans cette nouvelle guerre un accroissement d'élévation et de renommée, résolut de le perdre, déguisa son noir projet sous l'apparence de l'amitié, lui donna une fête dans la ville d'Andrinople et le fit assassiner; les Alains, par ses ordres, égorgèrent les officiers de sa suite.

Dans le même moment le peuple de Constantinople, ameuté par les agents de Michel et par les prêtres fanatiques, massacra tous les Catalans qui se trouvaient dans la capitale. Le jeune Michel, qui redoutait avec raison la vengeance de l'armée catalane, courut à Gallipoli pour l'attaquer.

Ces braves, affaiblis par tant de combats et de meurtres, avaient perdu leur chef et non leur audace : « Compagnons, « leur dit Béranger, que le petit nombre de nos soldats et la « foule de nos ennemis ne vous effraient pas. Nous les avons « sauvés; ils veulent nous détruire. Ne comptez pas leurs « épées, comptez leurs vices. Souvenez-vous de leur timi- « dité et de notre courage; les ingrats sont toujours lâches. « Leur empire s'écroulait sans nous; huit mille braves l'ont

« relevé. Nous avons délivré l'Asie, nous avons vaincu les « Turcs ; pourrions-nous redouter ces légions craintives qui « fuyaient devant eux ? Ils se flattent de nous effrayer ; ils « croient qu'au bruit de leurs armes nous nous réfugierons « sur nos vaisseaux et que nous abandonnerons ce rivage : « trompons leur espoir, conservons Gallipoli ; et si nous « nous décidons enfin à la retraite, que ce ne soit au moins « qu'après une éclatante et juste vengeance. »

La troupe de héros applaudit à ce discours : ils envoyèrent à Constantinople vingt-cinq députés, chargés de porter un cartel à Andronic et à Michel. Fidèles aux mœurs de leur pays et aux coutumes des chevaliers, ils leur proposaient un combat de dix contre dix ou de cent contre cent, à leur choix.

Michel répondit qu'il ne combattrait qu'avec une armée; le faible Andronic se justifia, rejeta sur son fils le blâme des meurtres commis, remontrant humblement que, n'ayant point eu de part au crime, il ne devait pas en avoir au châtiment.

Les Grecs, lents à combattre et prompts à assassiner, massacrèrent les envoyés catalans. La vengeance fut aussi terrible que le crime avait été lâche.

Béranger livra aux flammes toute la Propontide ; le prince Jean, fils de l'empereur, marcha contre lui et vit son armée enfoncée, dispersée et taillée en pièces. D'autres ennemis, jaloux des richesses conquises par les Catalans, conspirèrent aussi leur ruine avec les Grecs. Doria, amiral des Génois, imitant la perfidie de Michel, offrit sur sa flotte un festin à Béranger et le retint prisonnier.

Les Catalans élurent à sa place, pour généralissime, Rocafort; il livra bataille aux Grecs et aux Génois, qui perdirent dans ce combat vingt mille soldats et six mille chevaux. Michel tenta de réparer cet échec ; mais, à la vue des intrépides Catalans, son armée prit la fuite. Michel, resté seul avec quelques braves, sut au moins couvrir les taches de sa vie de quelques lauriers ; il se jeta au milieu des ennemis, se

fit avec le fer un passage dans leurs rangs et gagna la ville d'Aspre, où il se renferma.

La défaite de son armée coûta encore à l'empire dix mille hommes de cavalerie et quinze mille d'infanterie.

La cour impériale, punie et vaincue, demanda la paix et ne put l'obtenir. Rocafort dévasta les environs de la capitale, prit le fort de Saint-Élie, ruina plusieurs ports, marcha contre les Alains, vengea dans leur sang la mort de Roger, et attaqua Andrinople; mais la force de cette ville et sa nombreuse garnison repoussèrent les assaillants.

Les Génois tentèrent encore la fortune des armes. Un corps de Turcs les secondait; Rocafort les défit et délivra Béranger. Ces deux chefs, semblables aux héros d'Homère pour la vaillance, les imitèrent aussi dans leurs querelles: l'armée se partageait entre eux; l'émulation de gloire les divisait, l'intérêt commun les rapprocha; ils convinrent de commander tous deux, et s'associèrent un noble espagnol, Ximenès, qui venait de leur amener un renfort (an 1308).

Rocafort marcha de nouveau sur Constantinople. Michel, n'osant le combattre, se retira et s'enferma dans la ville de Didymotique.

La renommée des Catalans, leurs exploits, leurs querelles avec les Grecs, avaient fixé les regards et réveillé l'ambition de quelques princes de l'Europe. L'infant don Ferdinand, fils du roi de Mayorque, et lieutenant du roi de Sicile, vint les joindre à Gallipoli: il prétendait à l'honneur de les commander. Rocafort y consentit, en lui faisant seulement promettre qu'il se déclarerait indépendant du roi de Sicile.

Ce qu'une basse jalousie n'avait pas su prévoir était arrivé; tandis qu'aveuglés par la haine, les empereurs grecs épuisaient vainement leurs forces pour abattre leur plus ferme appui, Othman étendait en Asie sa domination, s'emparait d'Éphèse, et portait ses armes depuis les murs de Nicée jusqu'au rivage de la mer. L'ambitieux Michel avançait la ruine de l'empire, et son père, enfermé dans son palais,

ne s'occupait que de querelles religieuses, ranimées de nouveau par Athanase, qu'il s'était vu forcé de rappeler.

La Thrace, dévastée par les Catalans, n'était plus qu'un désert; ils en sortirent, mais leur départ fut aussi funeste que leur présence. Avant de s'éloigner ils en démantelèrent toutes les places, renversant avec elles les seules barrières qui de ce côté pussent encore arrêter les Turcs. Ils entrèrent ensuite en Macédoine; pendant leur marche, la querelle de leurs chefs se renouvela, les armes la décidèrent; Rocafort tua Béranger : ce combat, où tous avaient déployé leur valeur et leur opiniâtreté ordinaires, les affaiblit; l'infant et Ximenès, las de leur turbulence, les quittèrent. Ximenès se retira chez l'empereur, qui le fit grand-duc et lui donna une de ses nièces. L'infant, moins heureux, fut arrêté dans Athènes par les Vénitiens, qui le retinrent prisonnier.

Rocafort, haï d'une partie de ses troupes, crut trouver un appui en prêtant serment à Charles de Valois: cette démarche le perdit. Les Catalans irrités l'arrêtèrent et le dépouillèrent du commandement: sa vie héroïque était terminée; il retourna en Italie et mourut à Naples.

Les Catalans assiégèrent Thessalonique et ne purent s'en emparer; manquant de chefs et de solde, ils offrirent leurs services à Gautier de Brienne, duc d'Athènes, qui les accepta et ne tarda pas à s'en repentir. Ces guerriers n'avaient d'autre vertu que leur courage; mécontents de leur nouveau chef, ils le tuèrent, s'emparèrent de ses États et s'y maintinrent sous l'autorité de Roger Deslau, qu'ils élurent duc d'Athènes (an 1310).

A la même époque, on vit arriver dans l'empire d'autres guerriers non moins fameux, qui défendirent quelque temps ses débris. Après la prise d'Acre, les chevaliers de Saint-Jean, retirés en Chypre et commandés par Villaret, ayant reçu du pape des secours en argent et quelques renforts des croisés français, s'embarquèrent, annonçant qu'ils voulaient reconquérir la Palestine; ils dirigèrent leurs voiles sur l'île de Rhodes, s'en emparèrent, et battirent les troupes d'An-

dronic, qui voulait la leur enlever. Le redoutable Othman vint aussi les assiéger : ses armes échouèrent devant cette milice religieuse et guerrière ; Rhodes, illustrée par eux, fut longtemps le boulevard de la chrétienté.

Michel voulait en vain atteindre à la gloire des Catalans : il avait plus d'ardeur que de talent ; les Turcs le battirent encore, et le forcèrent de se sauver à Andrinople. Un général, nommé Philé, plus heureux, le vengea et détruisit presque entièrement le corps musulman qui avait vaincu le jeune empereur.

L'impératrice Irène mourut cette année (an 1317) ; cette princesse cupide, altière, vindicative, avait tourmenté son faible époux, protégé les intrigants, divisé le clergé ; sa mort parut un soulagement aux malheurs publics.

Le chagrin causé par une suite de revers, et le repentir tardif des pertes qu'il avait fait éprouver à l'empire, terminèrent enfin la carrière de Michel ; il était âgé de quarante-trois ans, et laissait un fils, nommé Andronic, qui, dans sa jeunesse, n'annonçait point encore les grandes qualités qu'il fit briller depuis sur le trône. Entouré de courtisans voluptueux, égaré par des flatteurs, il se livrait sans frein aux plus coupables excès.

Jaloux d'une courtisane qui lui avait inspiré une folle passion, et informé qu'un rival venait la nuit chez elle, il chargea trois archers crétois de l'épier et de le tuer. Son ordre ne fut que trop promptement exécuté, mais le sort livra aux flèches de ses agents une victime qu'il n'attendait pas : voyant dans l'ombre un homme s'avancer vers le lieu où ils étaient postés, ils lancèrent leurs traits sur lui ; l'infortuné tomba, et les meurtriers, accourant pour le dépouiller, s'aperçurent qu'ils avaient assassiné Manuel, frère du prince.

L'empereur, irrité contre son petit-fils Andronic, désigna pour son successeur Michel Cathare, enfant naturel de Constantin, le second de ses fils : par un décret il défendit à ses sujets de nommer le jeune Andronic dans leurs serments et

dans les prières publiques; en même temps il plaça auprès du prince disgracié un espion nommé Syrgiane, chargé de surveiller sa conduite.

Le malheur est le meilleur précepteur des hommes; il dessille leurs yeux et retrempe leur caractère. Le jeune Andronic, persécuté, rougit de se voir préférer un bâtard; l'honneur réveilla son courage; il renonça aux vices, à la mollesse, quitta le repos pour le travail, les plaisirs pour la gloire, abandonna ses frivoles compagnons de débauches, fit choix d'un ami digne de son estime, capable de le diriger, et donna sa confiance entière à Cantacuzène, alors grand-domestique d'Orient, dont on admirait généralement l'érudition, les talents militaires et la probité.

Ce choix et l'injustice de son aïeul lui donnèrent de nombreux partisans: Syrgiane même s'y joignit en secret. Appuyé par eux, il refusa hautement de reconnaître le bâtard qui le privait de son héritage: le krale de Servie lui offrit des secours.

La faiblesse du vieil empereur, son asservissement à ses ministres, aussi ambitieux qu'ineptes, faisaient craindre la ruine prochaine de l'empire; tous les amis du jeune Andronic rassemblés voulaient qu'on privât de la liberté ou de la vie ce monarque sans caractère. « Jamais, dit le jeune prince, « on ne me verra autoriser un tel crime. Victime d'une in« justice, je soutiendrai mes droits, mais sans attaquer les « jours de mon aïeul; lors même qu'il lèverait son épée sur « moi, je fuirais sans lui opposer la mienne, et, s'il m'attei« gnait dans ma retraite, j'attendrais ses coups sans le frap« per, persuadé que les douleurs de la mort sont préférables « à celles que le remords fait éprouver. »

L'empereur accusa devant le sénat son petit-fils d'ambition, d'impiété et de dilapidation. Le jeune prince Andronic se défendit avec une modeste fierté qui confondit ses accusateurs.

Étonné de son éloquence et vaincu par son courage, l'empereur descendit de son trône, l'embrassa, et lui promit de

se réconcilier avec lui s'il voulait lui livrer les amis qui l'avaient égaré par leurs conseils.

Le jeune Andronic refusa de les abandonner, et, informé qu'on devait l'arrêter, il se sauva avec eux à Andrinople; là, son parti s'accrut rapidement : de toutes parts les Grecs, prenant les armes, venaient se ranger près de lui; bientôt il ne put contenir leur ardeur, et, malgré son opiniâtre résistance, ils le forcèrent à marcher contre Constantinople.

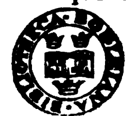
Entraîné par eux, mais fidèle à son devoir, il fit avertir secrètement son aïeul de la violence qu'on lui faisait et de l'impossibilité où il se trouvait d'arrêter la rébellion.

Le vieil Andronic, tremblant à l'approche du péril, voulut abdiquer, et promit de se faire moine : le jeune prince le conjura de garder sa couronne et ne demanda pour lui qu'un apanage. Un procédé si généreux devait rétablir la paix ; l'égoïsme et l'aveuglement des ministres la rompirent. Parvenus à calmer les craintes de l'empereur, à réveiller son ressentiment et à rassembler des troupes, ils obtinrent la condamnation du prince.

Le jeune Andronic, forcé par cet acte tyrannique de choisir entre la mort et le trône, céda aux prières de ses amis, assiégea Héraclée, la prit d'assaut, fit prisonnier un de ses oncles, et défit les troupes de son aïeul, ainsi qu'un corps auxiliaire de Turcs, dont les lâches ministres n'avaient pas rougi de solliciter les secours.

Le vieil empereur, humble après sa défaite, demanda la paix et une entrevue; il s'attendait à un traitement rigoureux, proportionné à son injustice : le prince parut devant lui, se jeta à ses pieds, et se soumit sans condition. L'empereur le rétablit dans ses droits, et lui accorda un apanage dans lequel il se hâta de se retirer, comptant peu sur les promesses arrachées à la faiblesse par la peur (an 1323).

Bientôt il se vit investi à Didymotique, dans sa retraite, par une nombreuse armée de Bulgares; en vain il appela les Grecs aux armes; ces guerriers amollis fuyaient les périls, oubliant que le courage les écarte et que la lâcheté les attire.



Indigné de cet abandon, et voulant périr ou vaincre en chevalier, puisqu'il ne pouvait combattre en monarque, il envoya un cartel à Michel, roi de Bulgarie. « On regarderait « comme un insensé, répondit le Barbare, un forgeron qui « prendrait un fer chaud avec ses mains lorsqu'il peut le « saisir avec des tenailles ; et je serais, à juste titre, taxé de « folie si je m'exposais aux chances douteuses d'un duel « lorsque je vous tiens sans défense enveloppé par mes « troupes : ma raison refuse le défi dicté par votre colère. »

La situation déplorable de l'héritier du trône était à la fois pour l'empire un sanglant affront et un éminent danger : le vieil Andronic, malgré sa faiblesse, le sentit, et fit de vains efforts pour engager les grands à contribuer, par quelques sacrifices de leur luxe, aux levées d'hommes et aux frais de la guerre. Ces courtisans corrompus, qui avaient absorbé toutes les richesses de l'État, furent sourds à ses prières et rebelles à ses ordres : on se vit obligé d'acheter des Bulgares la paix par un tribut humiliant.

Enhardis par cette faiblesse, qui donnait à tous les ennemis de l'empire l'espoir de conquêtes sans obstacles et de pillages sans dangers, les Tartares septrionaux envahirent la Thrace; leurs dévastations tirèrent enfin les Grecs de leur engourdissement : la peur les fit courir aux armes. Le jeune Andronic, à leur tête, secondé par l'intrépide Cantacuzène, marcha contre les Tartares, leur livra bataille, les enfonça, les mit en fuite, et en fit un tel carnage, que, de cent vingt mille, vingt-huit mille seulement purent se sauver à la nage ; le reste périt sous le fer, ou se noya dans l'Hèbre.

L'éclat de cette victoire força la haine au respect, la jalousie au silence, l'injustice au repentir, et l'empereur, cédant aux vœux de l'empire, associa le vainqueur à son trône.

Le nouvel auguste avait perdu sa première femme, fille du duc de Brunswick ; il épousa en secondes noces Jeanne, sœur du comte de Savoie ; elle prit à son couronnement le nom d'Anne.

CHAPITRE III.

ANDRONIC PALÉOLOGUE II ET ANDRONIC III, SON PETIT-FILS.

(Ans de J.-C 1324-1328.)

État de l'empire sous le règne d'Andronic et de son petit-fils. — Exploits du jeune Andronic. — Mort d'Othman. — Sage proposition de Zanuto, Vénitien. — Dévouement et mort de Plamérilinge. — Disgrâce du jeune Andronic. — Sa déclaration de guerre à l'empereur. — Sa victoire et sa marche contre la capitale. — Prise de Constantinople par lui. — Humiliation de l'empereur devant Andronic. — Acte de générosité et de clémence d'Andronic.

Depuis longtemps on voyait se manifester chez les Grecs le symptôme funeste qui annonce et précède toujours la ruine des États et la dissolution des peuples. L'égoïsme politique avait remplacé l'amour de la patrie; l'intérêt privé l'emportait chez cette nation corrompue sur l'intérêt public; et, au moment où l'empire, entamé de toutes parts, s'écroulait sous la puissance des Turcs, et pouvait à peine résister aux attaques des Bulgares, aux invasions des Tartares d'Asie, et même aux insultes des flottilles génoises et vénitiennes, les indignes successeurs des Romains, loin de se réunir tous pour défendre ses débris, ne songeaient qu'à s'en disputer les lambeaux.

On ne voyait plus que servitude, silence ou flatterie dans le sénat, intrigues dans la cour, division dans le clergé, conspirations parmi les grands, anarchie et révolte dans les armées, haine et jalousie entre les princes.

Le vieil Andronic, orgueilleux, timide, irascible et dominé, était moins capable que tout autre prince de réunir et de resserrer dans ses faibles mains ce faisceau brisé. Sous son règne la vertu avait tout à craindre, et la rébellion tout à espérer.

Son neveu Jean se révolta, et obtint de lui le titre de césar; heureusement le sort, en terminant sa vie, délivra l'É-

tat, peu de temps après, de ce nouvel élément de troubles.

Le jeune Andronic et son ami Cantacuzène se montraient seuls alors dignes de porter le sceptre et les armes ; ils battirent un corps de Turcs près de Didymotique. Andronic, qui remplissait également les devoirs de soldat et de général, teignit ses lauriers de son sang. Mais, tandis qu'il défendait intrépidement les frontières du nord, celles du midi restaient en proie aux musulmans ; Othman étendait ses progrès en Asie. Les généraux, les gouverneurs de provinces, au lieu de le combattre, fuyaient devant lui ; on en vit même plusieurs prendre le turban. Le peuple imitait cette lâcheté ; ainsi les vaincus grossissaient les forces et les troupes des vainqueurs.

Le dernier exploit du règne d'Othman fut la prise de la ville de Pruse ; son fils Orcan s'en empara. Othman mourut à Néapolis. Zélé pour sa religion, tolérant pour les autres cultes, charitable pour les pauvres, terrible pour ses ennemis, clément pour les vaincus, rigide observateur des lois, il emporta au tombeau l'amour de ses peuples, et sa mémoire est encore si révérée que, de nos jours, lorsqu'un nouveau sultan monte sur le trône, les musulmans lui souhaitent les vertus et la justice d'Othman.

L'accroissement de la puissance ottomane alarmait l'Europe, mais la division de ses princes les empêchait de réunir leurs efforts pour arrêter ce torrent. Un Vénitien, nommé Zanuto, leur proposa vainement une nouvelle croisade, conçue avec un plan plus sage et dirigée vers un but plus utile : il voulait que les Latins, abandonnant toute prétention à l'empire des Grecs, s'armassent pour le défendre, pour le rétablir, et non pour le démembrer. Ce projet n'eut pas de suite ; les princes chrétiens exhalèrent leur courroux en stériles regrets et en vaines menaces.

Un Grec de Candie, nommé Michel Plamérilinge, digne d'un meilleur sort, osa tenter seul un généreux effort pour faire recouvrer aux Crétois leur indépendance ; il les souleva contre les Vénitiens. Mais, après un combat sanglant, se

voyant vaincu et abandonné, il dit à l'un de ses serviteurs : « Coupe ma tête, porte-la au général ennemi ; tu m'épargneras la honte de me voir captif de nos tyrans, et tu jouiras « avec eux du fruit de ma mort. » Son vœu fut rempli.

Ainsi disparaissaient alors le peu d'hommes dignes d'avoir une patrie et de la défendre. Le jeune Andronic, quoique couronné, restait toujours en butte à la haine des ministres de son aïeul ; ils enviaient sa gloire et craignaient sa vertu. Rien n'est plus odieux aux grands qu'un prince qui peut régner par lui-même et qui ne veut pas être gouverné par eux.

Le grand logothète et le protovestiaire résolurent de briser cette barrière qui s'opposait à leur ambition ; maîtres de l'esprit du vieil Andronic, ils le déterminèrent à exiler son petit-fils : on renouvela contre lui d'absurdes accusations, et, comme il voulut se justifier, il reçut l'ordre de ne point s'approcher de la capitale.

Le grand-domestique Cantacuzène écrivit inutilement à l'empereur « que, si on voulait l'écouter, il détruirait cette « trame calomnieuse aussi facilement qu'on fait tomber « l'ouvrage de ce vil insecte qui tend ses toiles dans l'obscurité. » Les passions sont sourdes à la raison : on nomma une commission pour juger le jeune empereur.

Il fut accusé d'avoir forcé par des menaces le trésorier de la couronne à lui donner quatre mille pièces d'or. Andronic répondit qu'on lui en devait trois cent cinquante mille, et le prouva ; le patriarche défendit l'accusé ; son innocence était évidente, et la commission, manquant de prétextes pour le condamner, se vit forcée de l'absoudre.

Quand la haine est impuissante elle se change en fureur ; les ministres fomentaient de jour en jour le courroux de l'empereur : en vain le jeune prince cherchait à le fléchir ; on le priva de la couronne et de ses biens.

Réduit à défendre ses droits, sa liberté, sa vie, il rassembla des troupes et déclara la guerre : Thessalonique fut sa permière conquête ; là il reçut une blessure, et en guérit, dit-

on, miraculeusement en allant visiter le tombeau de Démétrius ; car les peuples croient toujours que les objets de leur affection sont protégés par le ciel.

Il s'empara ensuite d'Édesse; le krale de Servie refusa de se déclarer contre lui. L'armée destinée à le combattre, et commandée par Constantin Azan, lui livra bataille ; le combat fut opiniâtre et sanglant; les troupes du vieil empereur se virent enfin enfoncées et mises en fuite ; le jeune Andronic, digne de vaincre, pleura sa victoire. « Les guerres ci« viles, disait-il, rendent le corps d'un État semblable à « celui d'un frénétique qui ronge ses membres avec ses « propres dents, et qui se déchire lui-même les entrailles. »

Cependant, comme le meilleur parti dans ces calamités est de les abréger, il profita habilement de la crainte qu'il inspirait, et s'approcha rapidement de la capitale. Une armée bulgare s'avançait contre lui ; il écrivit à son aïeul de se mettre en garde contre un perfide allié qui venait lui enlever l'empire, et non le défendre ; en même temps il fit dire au roi bulgare qu'il allait le combattre, le vaincre et ravager son pays : le prince barbare, déconcerté par l'audace d'Andronic et par la promptitude de sa marche, conclut la paix et se retira.

Le jeune vainqueur paraît bientôt sous les remparts de Constantinople ; du haut des murs on lui prodigue les insultes ; un officier, nommé Caballaire, lui adresse les paroles les plus outrageantes. Méprisant l'injure, arme de la faiblesse, Andronic commande l'assaut ; ses troupes escaladent et franchissent les remparts ; toute la milice de la ville se déclare pour lui ; la capitale était prise, et la cour l'ignorait.

On en porte la nouvelle à Métochite, premier ministre ; il refuse de la croire, et son aveuglement ne cesse qu'au moment où le vainqueur entre dans le palais.

L'empereur, que, dans sa vieillesse, ne savaient rendre respectable ni son âge ni son malheur, se prosterne aux pieds de son petit-fils, et lui demande la vie. « Respectez, lui disait« il en pleurant, ces mains qui ont touché votre berceau,

« cette bouche qui vous a donné le premier baiser; épargnez « le sang qui est la souche du vôtre, et n'achevez pas « d'écraser un faible roseau brisé par la tempête. Défiez-« vous de la fortune; mon exemple vous prouve son « inconstance : après une longue carrière, une même nuit « m'a vu empereur et me voit sujet. »

Le jeune Andronic, loin d'abuser de son triomphe, rougit de l'humiliation de son aïeul, embrassa ses genoux, et défendit, sous peine de mort, à ses fougueux partisans, d'attenter aux jours du vieillard et de lui manquer de respect.

Le premier ministre, enhardi par sa modération, fit un long discours pour se justifier; Andronic l'écouta sans impatience, mais avec mépris. Le premier acte de son pouvoir fut le rétablissement du patriarche Isaïe, qui l'avait défendu dans sa disgrâce; le second fut un acte général d'amnistie : aucun de ses ememis n'éprouva sa vengeance.

Caballaire, qui venait récemment de l'insulter, s'était caché dans un souterrain. Appelé en sa présence, il tomba en convulsions, et, saisi d'effroi, se frappa la tête contre le pavé. L'empereur le fit relever, et lui adressa ces paroles : « La terreur que vous cause l'attente du supplice me prouve « que vous vous rendez justice; vous connaissez votre « offense, vous savez la peine qu'elle mérite, mais je veux « que la peur soit votre seul châtiment; montrez-vous à « l'avenir plus prudent et plus respectueux, je vous prends « sous ma sauvegarde. »

Le peuple, qui attendait le supplice du coupable, apprit avec étonnement sa grâce, et un cri unanime d'admiration paya au vainqueur le prix de sa clémence.

Andronic ne jouait aucune vertu; elles vivaient toutes dans son cœur : entraîné par sa bonté, il voulait rendre la couronne à son aïeul; mais, vaincu par les conseils de Cantacuzène, il ne lui conserva que les honneurs du trône, une forte pension et un magnifique palais.

Si l'on en croit le récit de Cantacuzène, jamais il ne fut permis à un Grec d'aborder le vieil empereur sans se pro-

sterner; un autre historien, Nicéphore, prétend que, dans sa retraite, ce prince éprouva de longues et de fréquentes humiliations : l'opposition de ces deux rapports peut se concilier ; car la bassesse exécute mal les ordres de la vertu, et ce fut probablement parmi ses anciens flatteurs que le vieil Andronic rencontra le plus d'ingrats.

CHAPITRE IV.

ANDRONIC III.

(Ans de J.-C 1328-1341).

Exploits d'Andronic. — Désastre dans son armée, causé par le faux bruit de sa mort. — Entrée des Turcs dans Nicée. — Sage gouvernement d'Orcan. — Milice de renégats chrétiens, nommés spahis. — Sage gouvernement d'Andronic. — Ses nouveaux succès. — Sa maladie et sa guérison miraculeuse. — Mort d'Andronic II. — Naissance de Jean Paléologue. — Bataille avec les Bulgares. — Retraite des Grecs. — Victoire d'Andronic sur le sultan Orcan. — Magnanimité du ministre Cantacuzène. — Mort de l'empereur.

Si le salut de l'empire eût été possible, Andronic III l'aurait sauvé ; mais une tête jeune et active ne suffisait plus pour rendre la vigueur à ce corps décrépit et cassé ; un bon prince n'apportait alors aux maux de l'État qu'un soulagement passager, semblable à celui que produit un cordial sur un mourant.

A l'exception de Cantacuzène et d'un petit nombre d'étrangers, Andronic était presque le seul homme juste de sa cour, et le seul brave de son armée : cependant, avec ces faibles moyens, il sut encore ranimer quelques étincelles de courage par son exemple, et obtenir quelques succès par son habileté : il battit les Bulgares, leur reprit plusieurs places, et les força de lui demander la paix.

Sa renommée s'était étendue en Europe : l'Italie, déchirée par les querelles opiniâtres des papes, des empereurs d'Allemagne, des Gibelins et des Guelfes, de la maison d'Aragon et de celles d'Anjou, de Gênes, de Milan et de Venise, sollicitait tantôt son appui, tantôt sa médiation ; le péril crois-

sant où le jetaient les redoutables Ottomans l'empêcha d'intervenir dans ces contestations, devenues presque étrangères aux Grecs. D'ailleurs, si ces dissensions le privaient de secours, elles le délivraient aussi de toute crainte d'une nouvelle invasion des princes latins.

Le sultan des Turcs, Orcan, rassemblant toutes ses forces, vint, à cette époque, assiéger Nicée, regardée, depuis la perte d'Antioche, comme la seconde capitale de l'empire : Andronic marcha en Asie pour défendre cette ville ; lorsque les armées furent en présence, avant de donner le signal du combat, l'empereur, suivant les anciennes coutumes, harangua les troupes. « Soldats, leur dit-il, rappelez-vous la re« nommée des Romains, autrefois maîtres de la terre ! Vous « portez encore leur nom, soutenez leur gloire : les succès « que, depuis quelque temps, la fortune accorde aux Barba« res, sont un châtiment du ciel qui doit vous éclairer sur « vos fautes, vous corriger de vos vices, et non vous abattre. « Ces Barbares se cachent avec soin dans les montagnes, « tandis que nous nous montrons ouvertement en plaine pour « les attaquer ; s'ils sont plus nombreux que nous, vous l'em« porterez sur eux par le courage : la justice de votre cause « doit redoubler votre confiance ; ce n'est point pour con« quérir que vous vous armez ; vous combattez pour défendre « à la fois votre culte, votre patrie et votre liberté. Nos enne« mis craignent notre approche, ils ne sont redoutables que « de loin ; évitez leurs traits par une charge rapide ; mais « surtout, après les avoir enfoncés, arrêtez-vous à ma voix ; « car vous savez que plus d'une fois le désordre vous a ravi « les fruits de la victoire. »

De vives acclamations répondirent à ces paroles : les Grecs chargèrent avec impétuosité : les musulmans cédèrent à ce premier choc ; mais les Grecs, indociles aux ordres de leur prince, poursuivirent imprudemment les fuyards et se dispersèrent. Le Turcs, revenant alors en masse sur leur flanc, les mirent à leur tour en fuite. Après beaucoup d'efforts et d'exploits, l'empereur rétablit le combat et demeura mai-

tre du champ de bataille : son sang avait coulé plusieurs fois dans la mêlée; ses blessures l'empêchèrent de se montrer à ses soldats; le bruit de sa mort se répandit; soudain une terreur panique s'empare de l'armée, et, comme si la victoire n'eût tenu qu'à un seul homme, on se croit perdu; vainement Cantacuzène veut rassurer ses troupes, les arrêter, les rallier; elles se débandent, elles fuient, elles se dispersent. Les Turcs vaincus apprennent que, sans combattre, ils sont devenus vainqueurs; ils accourent en foule, entrent sans obstacles dans un camp désert, s'emparent du trésor, des bagages, et marchent sur Nicée; la terreur leur en ouvre les portes, et le bruit de cette conquête annonce avec éclat la chute de l'empire.

Les Ottomans n'étaient point alors ce qu'ils sont aujourd'hui : maîtres de l'Orient, ils l'ont presque changé en désert; la barbarie, sous le joug de l'ignorance et du fatalisme, y remplace l'antique civilisation; ils n'y règnent à présent que sur des ruines; mais lorsqu'ils en firent la conquête, leurs premiers empereurs montrèrent plus d'habileté et même de vertus que la plupart des empereurs chrétiens qui cédaient à leurs armes.

Orcan augmenta l'éclat de ses victoires par la sagesse de son administration; il laissa aux chrétiens leur culte, leurs lois, leurs coutumes, n'exigea d'eux que des tributs légers, nomma des pachas pour gouverner les provinces, des cadis pour juger les contestations, et rendit ses succès plus certains et son armée plus redoutable, en formant une cavalerie d'élite composée de jeunes chrétiens captifs dans leur enfance et renégats : on les nomma spahis.

Orcan prit le titre de sultan : Pruse fut sa capitale; il l'embellit d'édifices et y fonda des hôpitaux. Andronic, trahi par la fortune, chercha une gloire moins dépendante des caprices du sort que celle des armes; livré aux soins d'une sage administration, il corrigea les lois, réforma les abus, diminua les impôts et fit fleurir la justice. Ne pouvant rendre son peuple puissant, il chercha du moins à le rendre heureux.

Cantacuzène, son ministre et son ami, l'éclairait par ses conseils et partageait ses travaux comme il avait partagé ses périls : l'empereur voulait l'associer au trône ; Cantacuzène refusa un honneur qui, sans accroître son crédit, n'aurait fait que grossir le nombre des envieux de ses talents et des ennemis de sa faveur.

Les princes d'Orient semblaient condamnés à ne jamais jouir d'un long repos. Les Génois enlevèrent l'île de Chio aux Vénitiens ; Andronic la leur reprit. Informé de la jalousie qui armait quelques émirs contre Orcan, il se ligua avec eux, attaqua en Thrace une armée du sultan, et la détruisit presque totalement. La moitié de cette armée fut prise, Phocée reconnut sa souveraineté.

Une maladie aiguë interrompit le cours de ses succès. L'empereur, se voyant au bord de la tombe, reprocha vivement à Cantacuzène de laisser par sa modestie l'empire sans chef; ayant appelé près de son lit l'impératrice et les grands, il leur parla en ces termes : « J'espérais mourir les armes à « la main ; Dieu ne le permet pas. Il veut offrir en moi un « exemple marquant de l'instabilité de la fortune. Cantacu- « zène est digne de vous commander : je lui lègue l'autorité « suprême, et je désire que vos suffrages confirment le mien. »

Prenant alors la main de l'impératrice, il la plaça dans celle de Cantacuzène. « Ma femme, dit-il, porte un enfant dans « son sein : je vous les confie tous deux, leur sort et celui de « l'empire dépendent désormais de vous. »

Un des assistants pressait l'empereur d'accorder quelque part dans l'autorité à l'impératrice sa mère. « S'il est diffi- « cile, répondit Andronic, que deux femmes habitent en paix « sous le même toit, il est impossible qu'elles gouvernent « ensemble. »

Cantacuzène reçut les serment des grands et du peuple. Les courtisans, presque toujours coupables des actes arbitraires et des coups d'État qu'ils conseillent, et dont ils deviennent souvent les victimes, demandaient bassement, sous prétexte d'assurer la tranquillité publique, qu'on privât de la

vie ou qu'on mutilât Constantin, oncle d'Andronic, qui languissait alors en prison à Didymotique. Cantacuzène, plus intéressé qu'eux à sa perte, résolut de le sauver; mais comme il redoutait leurs violences, il répandit le bruit de la mort de ce prince, et le fit évader.

L'empereur, renonçant au monde, voulait, suivant les coutumes du temps, quitter avant sa mort la pourpre, et prendre l'habit monastique: son mal faisait des progrès rapides; bientôt il perdit connaissance; la pâleur de la mort couvrit son visage glacé; il ne donnait plus aucun signe de vie; déjà on préparait ses funérailles : tout à coup, suivant le récit de Cantacuzène, il sort de sa léthargie, demande de l'eau d'une fontaine consacrée à la Vierge, la boit, reprend ses forces, et guérit complétement. Cet effort de la nature et la promptitude de cette guérison parurent miraculeux. Ils frappèrent les esprits d'un peuple disposé, dans tous les temps, à croire aux fables et aux prodiges.

Andronic, rétabli, reprit les armes, battit de nouveau les Turcs en Thrace, où ils cherchaient constamment à s'établir, et s'allia avec les Bulgares contre le krale de Servie; mais il retira peu de fruit de cette alliance : le roi des Bulgarie, tombant dans un piége que lui tendait son ennemi, fut vaincu et tué.

Le sultan, dont les armées menaçaient l'empire de tous côtés, assiégeait alors Nicomédie. Andronic vola au secours de cette ville, et offrit la bataille au sultan, qui la refusa, conclut la paix et se retira (an 1332).

Cette année, le vieil Andronic mourut dans un cloître où il s'était retiré. Ce prince, qui n'avait d'autre talent que celui des harangues, laissa une honteuse mémoire. Sous son règne, les monnaies furent altérées, la discipline anéantie, la marine abandonnée, la cour livrée aux intrigues, les provinces aux concussions, les frontières aux Barbares.

L'impératrice Anne, à la même époque, donna le jour à un fils qu'on nomma Jean Paléologue. L'empereur, peu ressemblant à ses prédécesseurs, laissa le peuple fêter sans lui

cet événement; les combats l'occupaient plus que le cirque. Alarmé des préparatifs hostiles du nouveau roi des Bulgares, il marcha contre lui et lui livra bataille : la victoire fut longtemps disputée; mais les Grecs, malgré les efforts d'Andronic, se lassèrent de combattre; tout ce que put obtenir d'eux l'empereur, ce fut de faire leur retraite en si bon ordre que le roi, quoique vainqueur, craignant les chances d'un nouveau combat, demanda la paix, et maria son fils avec une fille d'Andronic. Cette année (1333) vit terminer les jours de l'impératrice-mère, veuve de Michel. On vit mourir aussi Philippe de Tarente, auquel Charles de Valois avait cédé ses prétentions à l'empire.

Les progrès de la puissance ottomane alarmaient justement l'Europe; Andronic, dans le dessein d'intéresser les chrétiens à sa cause, fit espérer au pape une nouvelle réunion des deux Églises. Benoît XII prêcha une croisade, dont le roi de France devait être le chef. Tous les princes latins s'y engagèrent : Andronic se croisa le premier, fit de nombreuses levées, arma une flotte et attendit avec impatience les secours promis. Mais son attente fut vaine; la guerre de Venise contre Gênes et de Philippe de Valois contre le roi d'Angleterre, en rompant la confédération, fit évanouir ce dernier espoir des Grecs.

Une révolte en Albanie attira les armes de l'empereur; il châtia les rebelles et leur enleva un nombre immense de bœufs, de chevaux et de moutons. L'Acarnanie secoua le joug des Comnène et et se réunit à l'empire.

La constante activité de l'empereur semblait enfin avoir fixé la fortune. Orcan, à la tête d'une flotte nombreuse, ayant tenté un débarquement près de la capitale, Andronic le battit et tailla en pièces les musulmans : ce fut son dernier triomphe. Vainqueur de ses ennemis, il vit dans son palais ses derniers jours assiégés d'intrigues : un de ses ministres, Apocauque, utile par ses talents, dangereux par ses vices, cherchait à noircir et à perdre dans son esprit le fidèle Cantacuzène. Ses agents formèrent même une conspiration con-

tre les jours de l'empereur. Andronic découvrit le complot, connut tous les conjurés et leur pardonna.

L'affaiblissement de ses forces lui annonçait sa fin prochaine; il voulut encore déterminer Cantacuzène à ceindre le diadème. Ce ministre désobéit à ses derniers ordres, prit ceux de l'impératrice et doubla la garde de l'héritier du trône.

Andronic laissait trois fils et trois filles. Une mort paisible termina sa brillante carrière. Sa constitution était faible, son corps délicat; il n'avait en lui de fort que le courage; il était brave soldat, général habile, prince clément, économe, ennemi de l'étiquette, maître de ses passions. Dans sa jeunesse, il se livra trop aux plaisirs; plus tard il chercha la gloire; dans sa maturité il ne s'occupa qu'à fonder le bonheur public sur l'observation des lois et sur le maintien de la justice.

Digne d'un meilleur siècle, il fut comme un noble monument qui rappelait l'antique gloire de l'empire et qui brillait encore sur ses ruines (an 1341).

Avant de régner, gémissant sur la perte de tant de provinces qu'on enlevait à l'empire, on l'entendit souvent s'écrier : « Ah ! que mon sort est différent de celui du fils de « Philippe ! Alexandre pleurait, croyant que son père ne lui « laisserait rien à conquérir; moi, je pleure avec plus de « raison, car mon aïeul ne me laissera rien à perdre. »

CHAPITRE V.

JEAN PALÉOLOGUE I, CANTACUZÈNE,
D'ABORD RÉGENT, ET ENSUITE EMPEREUR.

(Ans de J.-C. 1341-1357.)

Régence du ministre Cantacuzène. — Réclamation du roi de Bulgarie. — Fermeté du régent. — Ses succès sur les Bulgares et les Turcs. — Conspiration en faveur d'Apocauque. — Ses intrigues contre Cantacuzène. — Disgrâce et bannissement de ce dernier. — Son couronnement et son armement. — Couronnement du jeune empereur. — Succès de Cantacuzène sur Apocauque. — Élévation d'Andronic le

Jeune au trône de Trébizonde. — Nouveaux succès de Cantacuzène. — Sa lettre à Apocauque. — Alliance de Cantacuzène et d'Orcan. — Couronnement de Cantacuzène à Andrinople. — Tyrannie et mort d'Apocauque. — Entrée de Cantacuzène dans Constantinople. — Sa magnanime clémence. — Mariage du jeune empereur avec la fille de Cantacuzène. — Pauvreté de l'empire. — Richesse de Cantacuzène. — Guerre avec les Turcs et les Génois. — Rupture entre les deux empereurs. — Leur réconciliation. — Abdication de Cantacuzène. — Révolte de Mathieu, fils de Cantacuzène. — Sa défaite, sa captivité et son abdication.

Peu de femmes sont capables de gouverner, mais toutes le veulent. L'impératrice Anne joignait la faibiesse de son sexe à la fierté de son rang; elle voyait avec peine l'autorité livrée tout entière à Cantacuzène par les dernières volontés de son époux. Le ministre Apocauque, élevé à la dignité de protovestiaire, et le patriarche, ennemis tous deux du régent, fomentaient contre lui la jalousie de cette princesse. Les basses passions des grands de la cour fermaient leurs yeux sur les premiers intérêts de l'empire.

Cette cour devint un théâtre d'intrigues qui dégénérèrent, au profit des Ottomans, d'abord en querelles scandaleuses, et bientôt en guerres civiles. Chacun, dans le palais, s'occupait plus des rivaux de son ambition que des ennemis de l'État.

Le patriarche prétendit occuper la première place au conseil, parce que, disait-il, « l'Église doit gouverner l'empire, « comme l'âme gouverne le corps. » Cantacuzène, trop homme d'État pour être courtisan, accroissait par sa fermeté toutes ces haines; il anéantit l'espoir des ambitieux en confirmant dans leurs emplois tous les fonctionnaires publics nommés par Andronic, de sorte que, contre la coutume, un changement de règne n'en opéra aucun dans les places.

Sa justice irritait les vices, ses réformes, les partisans des abus; sa sévérité effrayait une armée amollie, incapable de supporter le joug de la discipline. Les étrangers, dans le dessein de profiter de ces dissensions, les aigrirent; le roi de Bulgarie exigea qu'on lui rendît un prince bulgare qui s'était réfugié dans la capitale de l'Orient. Le conseil de l'impératrice, dirigé par cet esprit de faiblesse si commun

dans la décadence des gouvernements, n'osant répondre au roi par un refus, cherchait à éluder sa demande; il voulait qu'on fît cacher le prince dans une église, pour opposer aux réclamations l'inviolabilité de l'asile.

« Croyez-vous, leur dit alors Cantacuzène, qu'un roi qui « ne connaît d'autre justice que la force respectera votre « droit d'asile? Si vous en êtes convaincus, renfermez donc « aussi dans Sainte-Sophie vos troupeaux, vos biens et « toutes les richesses de l'empire. Si vous persistez dans « une politique fausse et lâche, qui n'attire jamais que le « mépris, je me démets aujourd'hui de toutes mes charges. « Je ne puis ni ne veux commander à des hommes qui « ne savent ni défendre leurs amis ni combattre leurs « ennemis. »

L'impératrice le conjura de garder l'autorité, et lui promit une confiance sans bornes. « Vous feriez plus sagement, « lui répondit-il, de me laisser jouir du repos que je sou- « haite ; si vous persistez à me refuser ma liberté, je peux « vous prédire infailliblement ce qui arrivera. La justice de « mon administration m'attirera un grand nombre d'enne- « mis; vous les écouterez, vous m'exposerez à leur furie, et, « pour ne pas être leur victime, je me verrai contraint « de m'armer, de me défendre, d'ébranler l'empire et de « garantir ma tête en la ceignant du diadème que j'ai deux « fois refusé. »

L'impératrice, effrayée des périls qui la menaçaient, s'efforça de le rassurer, lui prodigua les protestations de confiance, imposa silence à ses rivaux, et l'investit de nouveau d'un pouvoir absolu. Cantacuzène, entraîné sans être convaincu, obéit et garda les rênes du gouvernement.

Il répondit avec hauteur aux ambassadeurs bulgares, et refusa de leur livrer le prince Sisman; la guerre fut déclarée : le régent voulait faire couronner le jeune empereur; l'impératrice s'y opposa, sous prétexte qu'une pareille solennité et les fêtes publiques qui devaient l'accompagner convenaient mal à la douleur d'une veuve; mais ce refus

était réellement dicté par les ennemis de Cantacuzène, qui craignaient que cette preuve de dévouement au jeune prince ne réconciliât le peuple avec le régent, qu'ils voulaient perdre.

Cantacuzène, à la tête d'une armée, marcha contre le roi des Bulgares, et le contraignit à demander la paix; il combattit ensuite les Turcs et les défit. Depuis, ayant conclu une alliance avec les Serves, il méditait la conquête du Péloponèse et de l'Attique; mais la haine active de ses ennemis l'empêcha d'accomplir ses grands desseins.

On avait tramé un complot pour s'emparer du jeune empereur et du gouvernement; Apocauque en était le chef. La conspiration fut découverte; et, par une générosité plus noble que politique, le régent pardonna aux coupables. Loin d'être touchés de cette clémence, ils redoublèrent d'efforts pour perdre Cantacuzène.

Son beau-père, Azan Andronic, se joignit à eux, ainsi que la plupart des princes et des grands; ils obsédaient continuellement l'impératrice; chaque jour on lui dénonçait le régent; il voulait, disait-on, s'emparer du trône et la reléguer avec ses enfants dans un cloître.

La faible Anne, dans les premiers moments, méprisa ces calomnies, mais peu à peu elle y ajouta foi: la peur est toujours crédule; pour se rassurer, cédant aux feintes alarmes des courtisans qui l'entouraient, elle augmenta sa garde, et revêtit Apocauque de la charge de gouverneur de la ville.

Loin d'y maintenir l'ordre, il y répandit par de faux bruits le trouble et la terreur. La populace, ameutée par ses agents, pilla la maison du régent.

Cantacuzène, accusé publiquement, demandait à être jugé; on ne lui permit point de se justifier : un décret impérial le bannit, le priva de ses charges, défendit à toutes les villes de l'empire de lui donner asile; enfin le plus ferme défenseur de l'État en fut déclaré l'ennemi.

Cantacuzène, absent de la capitale, rassemble ses partisans, leur rappelle sa fidélité prouvée par ses services, son

désintéressement démontré deux fois par le refus du sceptre et par le sacrifice de ses biens aux besoins de l'État. Il n'avait ôté à personne la vie ni la liberté; jamais aucune mesure hostile n'avait motivé l'injustice dont il était victime. La violence même de ses ennemis ne lui donnait d'autre désir que le repos; mais, avant de s'y livrer, il veut que sa justification rende ce repos honorable.

« Quel aveuglement est le vôtre ! s'écrient alors tous ses « amis : vous cherchez des juges, vous ne rencontrerez que « des bourreaux; abandonnés par vous, nous serions im- « molés par Apocauque, ou, ce qui nous paraîtrait pire « encore, nous deviendrions ses esclaves. La couronne seule « peut garantir votre tête et les nôtres. Andronic vous l'of- « frait; en la prenant vous ne ferez qu'exécuter ses volontés. »

Un guerrier dont on menace la vie, l'honneur et la liberté, se défend faiblement contre de semblables conseils : Cantacuzène parut céder à leurs vœux, en ne cédant peut-être qu'à son ressentiment et à son ambition. « Vous l'exigez, « dit-il, je me rends; mais songez que le succès de notre « entreprise dépend de notre union : le pilote devient in- « utile au vaisseau quand les matelots se divisent, et tous « périssent si le bâtiment fait naufrage. »

Un évêque le couronna dans la ville de Didymotique, ainsi que sa femme Irène : sa proclamation prouva qu'en s'emparant du sceptre son dessein n'était point d'en priver le fils de son bienfaiteur; car dans cet acte il eut soin d'insérer les noms d'Anne et de Jean avant le sien.

Quelques personnes timides, et l'évêque même qui l'avait couronné, lui conseillant la prudence, exagéraient à ses yeux l'habileté et les forces d'Apocauque. « Que peut, ré- « pondit Cantacuzène, un œuf contre une pierre ? — Ce « mot, reprit le prélat, me prouve que la vertu même n'est « pas exempte d'orgueil. — Et pourriez-vous, reprit le « prince, accuser justement d'orgueil un lion lorsqu'il se « croirait plus fort qu'un cerf ? »

Toujours fidèle à la mémoire d'Andronic, on observa que

dans la cérémonie de son couronnement, au lieu de prendre la pourpre, Cantacuzène porta un vêtement blanc ; c'était, chez les Grecs, la couleur du deuil.

Son premier soin fut d'organiser fortement et promptement ses troupes. Avant de combattre il demanda la paix : ses envoyés, assaillis d'injures, furent rasés, chargés de fers, promenés sur des ânes, et fustigés.

Anne désapprouvait ces violences : s'apercevant trop tard qu'on l'avait trompée, il lui échappa de dire que « le seul re« mède aux maux publics serait d'accorder le titre d'empe« reur à celui qui depuis longtemps en exerçait le pouvoir « sans en abuser. » Mais les ennemis de Cantacuzène, l'effrayant pour la dominer, la menacèrent de livrer Constantinople aux Vénitiens et aux Bulgares, si elle les abandonnait. Elle trembla, se tut, et laissa commencer la guerre civile (an 1341).

Le patriarche couronna le jeune empereur Jean. Apocauque obtint le titre de grand-duc. La mère de Cantacuzène fut jetée en prison et y mourut.

Andrinople se déclara contre lui; son beau-père même prit les armes en Thrace pour ses ennemis ; mais d'un autre côté le krale de Servie, voulant prolonger les troubles, lui envoya des secours.

Apocauque vint l'attaquer avec une armée dont une moitié prit la fuite et l'autre fut battue : Cantacuzène vainqueur s'empara de la Thessalie; mais, tandis qu'il s'éloignait de Didymotique, sa femme Irène, demeurée dans cette ville, apprit qu'un corps nombreux de Tartares inondait la Thrace; aveuglée par la peur, elle commit la faute d'appeler à son secours les Bulgares, qui accoururent plutôt dans le dessein de ruiner l'empire que de le sauver.

Une nouvelle guerre, déclarée par les Génois aux Tartares établis à Caffa, fit disparaître de la Thrace ces Barbares, et en même temps, par un heureux coup du sort, les Bulgares, qu'aucun péril ne menaçait, saisis d'une terreur panique, se retirèrent dans leur pays.

Cantacuzène se rendit maître de Berrhée : Apocauque, plus habile à se servir du poignard que de l'épée, voulut se défaire de Cantacuzène par un meurtre : un assassin, soldé par lui, manqua trois fois sa victime, la crut alors protégée par le ciel, tomba humblement à ses pieds, et lui révéla les ordres qu'il avait reçus.

Le sultan de Smyrne, Amir, amena des troupes à Cantacuzène ; tous deux réunis franchirent la grande muraille de Christopolis et offrirent la paix à l'impératrice : sa raison la voulait, sa faiblesse la refusa.

A cette époque, l'empire de Trébizonde devint aussi un théâtre de troubles et de révolutions : Basile Comnène, qui le gouvernait, ne laissa en mourant que des enfants naturels. Sa veuve les bannit et appela au trône Andronic le Jeune, de la même famille, et depuis longtemps exilé. Il était alors près de Cantacuzène, qui le laissa partir : il prit le sceptre, fut déposé, rétabli, et resta enfin maître absolu de ce faible empire.

Cantacuzène ne négligeait pas pour sa cause personnelle la défense de sa patrie ; il combattit avec succès les troupes d'Orcan. Dans un autre combat, il échappa, par des prodiges de valeur, à mille Turcs qui l'enveloppaient, marcha ensuite contre le roi des Bulgares, le vainquit et lui accorda la paix.

Ses succès et les revers d'Apocauque commençaient à produire dans la capitale une vive impression sur l'esprit des grands, qui feignent trop souvent de voir la justice où ils trouvent la fortune.

Déjà plusieurs d'entre eux formaient des vœux pour la paix ; mais l'opiniâtre Apocauque animait la multitude et forçait la cour tremblante à continuer la guerre. Ce fut alors que Cantacuzène écrivit à ce ministre insolent des lettres qui prouvent que les Grecs de ce temps n'avaient guère conservé des héros d'Homère que leur grossièreté.

« Jeune, lui disait-il, vous étiez timide comme un lièvre ;
« vieux, vous vous montrez fougueux comme un sanglier ;

« mais, quoique vous soyez habituellement perfide et men-
« teur, il vous est échappé une vérité; vous dites que je
« vous connais parfaitement, et vous avez raison.

« Je vous ai tiré du néant pour vous élever; vingt fois
« j'ai désarmé le ressentiment d'Andronic, qui voulait vous
« infliger de justes châtiments : longtemps, méprisant vos
« injures, j'ai persisté à me servir de votre aptitude au tra-
« vail, comme on tire parti des bêtes de somme. Je vous
» dois cependant une instruction qui me manquait; j'ai
« connu par vous à quel degré d'ingratitude et de bassesse
« un homme peut descendre. »

Un des plus grands malheurs des dissensions civiles, c'est de dégrader quelquefois les plus nobles caractères : cette lettre de Cantacuzène et quelques-unes de ses actions en sont une déplorable preuve; il dévasta sans pitié les environs de la capitale, épargnant seulement les prisonniers, qu'il traita humainement. Orcan, l'œil ouvert sur les discordes de l'empire, était devenu maître paisible de la Bithynie et de la Paphlagonie; il offrit à Cantacuzène ses dangereux secours. Avant de l'écouter, le nouvel empereur envoya des députés à ses ennemis, leur proposant de quitter la pourpre et de conclure la paix; ses députés furent traités avec mépris. Un tel outrage lassant la patience de Cantacuzène, il commit la faute, et l'on peut dire le crime, de sacrifier sa patrie à son parti, son honneur à son intérêt; cédant aux instances d'Amir, il accepta l'alliance d'Orcan, admit ses troupes dans son camp, et donna sa fille Théodora à ce sultan. Cette protection étrangère assura sa fortune aux dépens de sa gloire.

Ce lien avec l'ennemi redoutable qui démembrait l'empire en Asie et qui commençait à s'établir en Europe excita contre Cantacuzène une haine fondée, et depuis ce jour il se vit menacé par de fréquentes conspirations.

Cantacuzène n'avait été couronné que par un évêque; le patriarche de Jérusalem, avec la permisssion d'Orcan, vint renouveler à Andrinople cette cérémonie.

Cependant Apocauque, désespérant du salut de sa cause, suivit la marche des tyrans; la peur le rendit cruel; les délateurs l'entourèrent; il agrandit les prisons et les encombra de victimes. Mais la vengeance s'arma contre lui du fond des cachots, et, comme il venait un jour les visiter, les prisonniers se soulevèrent et l'assommèrent à coups de hache.

Le patriarche, privé de son appui, fut accusé et déposé par un concile. Tandis que la discorde agitait ainsi la ville, les amis de Cantacuzène lui en ouvrirent les portes, et la cour apprit tout à coup qu'il y entrait et que toutes les troupes se déclaraient pour lui. L'impératrice était si loin de s'y attendre, que d'abord elle ne put croire la nouvelle qui lui en fut apportée; elle refusa même de recevoir un officier chargé de propositions pacifiques. Bientôt la terreur remplace l'incrédulité, le palais se remplit d'hommes armés, les courtisans fuient, l'impératrice tremble et se croit perdue. Cantacuzène paraît, la rassure, fait prosterner devant elle tous ses officiers, qui lui jurent fidélité ainsi qu'à son fils; une amnistie générale est proclamée, un traité décide que les deux empereurs régneront ensemble : la déposition du patriarche est confirmée; Isidore lui succède; la paix est rétablie, et les deux empereurs sont sacrés à Sainte-Sophie (an 1347).

Irène vint partager le triomphe de son époux, et fut reçue avec les honneurs dus à son rang. L'impératrice Anne, dans le dessein de donner un nouveau gage à la tranquillité publique, maria le jeune empereur son fils avec Hélène, fille de Cantacuzène. Cette solennité, où brillaient tant de têtes couronnées, offrait un contraste à la fois affligeant et ridicule d'orgueil et de misère, trop fidèle image de l'empire.

L'usage exigeait le faste; la guerre civile et la perte d'un grand nombre de provinces avaient épuisé le trésor et ruiné la cour. La vanité s'efforca inutilement de déguiser la pauvreté : tout dans cette cérémonie brilla d'un éclat imposteur; on n'y vit que de faux diamants, des cuirs do-

rés, des vases d'argile peints, des vaisselles d'étain et de cuivre.

Après plusieurs jours consumés en fêtes et en festins, Orcan vint à Scutari féliciter l'empereur d'une paix dont la promptitude l'avait peut-être plus étonné que satisfait.

Cantacuzène reprit promptement les armes, combattit les Serves, et les contraignit à rentrer dans leurs limites. Voulant ensuite rétablir les finances, il invita les plus opulents personnages de la cour à y contribuer par de généreux sacrifices. Tout le monde l'approuva; personne ne lui obéit; et cet égoïsme, symptôme certain de la ruine des États, le força de renoncer au projet de reconquérir les provinces perdues.

L'empire était ruiné, les grands seuls s'étaient enrichis; la fortune publique se trouvait concentrée dans un petit nombre de mains : on peut juger de ce brigandage par l'opulence de celui de tous les grands qui montrait seul alors quelque modération et quelque patriotisme. Cantacuzène publia volontairement l'état de ses richesses, richesses qu'il avait diminuées par des sacrifices, et qu'il n'augmenta jamais par des déprédations. Après avoir donné au trésor deux cents vases d'argent, et éprouvé une confiscation dont le produit suffit pour équiper une flotte de soixante-dix galères, il possédait encore plus de soixante mille arpents : deux mille paires de bœufs les labouraient. Ses pâturages renfermaient deux mille cinq cents juments, deux cents chameaux, trois cents mulets, cinq cents ânes, cinq mille bêtes à cornes, cinquante mille cochons et soixante-dix mille moutons. Un État où la misère publique fonde de telles fortunes offre à ses ennemis une proie facile à saisir et impossible à défendre.

Le pape adressa de vifs reproches à Cantacuzène sur ses liaisons avec les infidèles; pour se justifier, il rompit avec eux, leur déclara la guerre, et la soutint avec succès. Leur exigence croissante ne laissait pas manquer son ingratitude de prétextes.

De nouveaux troubles arrêtèrent les progrès de ses armes :

les Génois établis dans Galata, s'étant soulevés, détruisirent la flotte grecque et attaquèrent la ville. Étranges vicissitudes dans le sort des empires ! un prêtre gouvernait la ville de César, Gênes assiégeait Constantinople.

Les Grecs repoussèrent les assaillants ; les deux empereurs revinrent défendre la capitale, équipèrent une nouvelle flotte et livrèrent un nouveau combat : la victoire se déclara encore pour les Génois; mais le sénat de Gênes, prévoyant les suites d'une guerre disproportionnée à ses forces, et qui lui aurait attiré trop d'ennemis, désavoua ses amiraux, conclut la paix, et accorda même aux Grecs des indemnités.

Quoique les taxes publiques ne produisissent plus que douze millions, et malgré la pénurie du trésor, qui ne permettait de solder régulièrement que trois mille hommes de cavalerie et de n'entretenir que trente galères armées, l'activité de Cantacuzène suppléait à ce défaut de moyens ; il battit encore les Serves, reprit Édesse, Berrhée, et se rendit maître de Thessalonique.

Dans ce même temps, le patriarche Isidore mourut ; Caliste lui succéda, et sous son pontificat le fanatisme aggrava les malheurs de l'empire par celui des discordes religieuses et des persécutions. Une nouvelle superstition, source d'un nouveau schisme, enflammait depuis quelques années l'imagination mobile des Grecs et divisait les Églises : le peuple, froid pour la vérité, enthousiaste pour les fables, écoutait avec ardeur les rêves de quelques illuminés contemplatifs, dont un prêtre nommé Palamas s'était déclaré le chef en 1351. Dans leur folle extase, ils s'imaginaient voir sortir de la partie inférieure de leur poitrine la même lumière qui avait environné Jésus-Christ sur le mont Thabor ; cette lumière, disaient-ils, était miraculeuse et incréée. Leur erreur remontait au onzième siècle ; répandue depuis dans les monastères du mont Athos, pendant longtemps elle avait fait peu de progrès ; mais l'autorité s'en mêla, et dès lors elle devint plus dangereuse et plus accréditée.

L'empire se voyait ainsi à la fois livré aux attaques étrangères et aux dissensions civiles. Les Vénitiens recherchèrent l'alliance de l'empereur, assiégèrent les Génois dans Galata, et abandonnèrent ensuite les Grecs. Les Génois s'emparèrent d'Héraclée. Martin de Moro voulait assiéger Constantinople; Doria s'y opposa, mais il parcourut les bords du Pont-Euxin, et les dévasta.

Une flotte du roi d'Aragon, s'étant réunie à celle des Grecs et des Vénitiens, livra bataille à Doria : la fuite honteuse des Grecs donna la victoire aux Génois. Ceux-ci ayant attiré Orcan dans leur parti, les Aragonais et les Vénitiens se retirèrent et portèrent la guerre sur les côtes d'Italie. Les Génois y éprouvèrent d'abord quelques revers; mais ils furent compensés par les succès de Visconti, duc de Milan, qui battit les Vénitiens et fit prisonnier leur général Pizzani.

La concorde rétablie entre les empereurs, et que tant de dangers extérieurs auraient dû affermir, ne fut pas de longue durée; les ennemis de Cantacuzène, après plusieurs conspirations avortées, parvinrent à exciter la jalousie du jeune empereur contre son collègue et contre Mathieu, fils de Cantacuzène. Bientôt on en vint à une rupture ouverte : Cantacuzène chassa d'Andrinople Jean Paléologue. Les Serviens, les Vénitiens, les Bulgares, embrassèrent la cause de Jean. Le sultan se déclara pour Cantacuzène, et lui envoya dix mille Turcs. Avec leur secours il battit les Serviens et les Bulgares, et fit couronner son fils Mathieu. Le patriarche Caliste refusait de le sacrer; il fut déposé et remplacé par Philothée.

Les Turcs, profitant de ces troubles, formèrent des établissements en Thrace. Le peuple cependant se déclarait presque partout en faveur de Jean; un riche particulier Génois leva pour lui, à ses frais, un corps nombreux de troupes grecques et latines. Cantacuzène, pour mettre fin à ces troubles qui allaient détruire sa patrie, offrit d'abdiquer. Jean, touché de cette démarche, se réconcilia avec son beau-père.

Tous deux réunis voulaient enfin tenter un grand effort pour relever l'empire et en chasser les ennemis. Toute la jeunesse grecque, indignée de voir les provinces ravagées, l'Asie perdue, la Grèce menacée, les Turcs attirés en Thrace, un grand nombre de villes occupées par les Bulgares et par les Serves, demandait à grands cris la guerre. Cantacuzène opposait vainement à cette fougue imprudente de sages conseils : « Avant de combattre, disait-il, rétablissez l'ordre in« térieur, payez les impôts, remplissez le trésor, levez « des troupes, instruisez-les, équipez des flottes, redonnez à « la discipline son ancienne vigueur. » On ne l'écoutait plus ; tous demandaient des armes, mais aucun ne voulait ni payer ni obéir.

Cantacuzène prévoyait alors leur chute certaine, puisqu'ils étaient atteints d'une maladie incurable. Las des orages, convaincu qu'une nation présomptueuse, corrompue, déchirée par des discordes civiles, défendue par un petit nombre de soldats indisciplinés, attaquée par une foule de Barbares plus instruits que les Grecs dans l'art de la guerre, devenait impossible à sauver, il résolut de l'abandonner à son triste sort, descendit du trône, prit l'habit monastique, et s'enferma dans un couvent, où il vécut encore vingt années.

Sa femme Irène imita son exemple, et se fit religieuse. Cette abdication ne termina point les troubles (an 1355). Mathieu, fils de Cantacuzène, voulait régner. Jean lui fit la guerre, et demanda en même temps au pape le secours des princes latins contre les infidèles. Innocent, qui occupait alors le saint-siége, fit de vaines tentatives pour réchauffer le zèle des monarques de l'Europe ; tous s'étaient autrefois armés pour la conquête du saint-sépulcre, aucun ne voulut combattre pour sauver un empire.

Mathieu, pris dans un combat, fut livré à Jean par les Serves. Cantacuzène, du fond de son cloître, sollicita la liberté de son fils. Mathieu l'obtint, abdiqua, et rejoignit en Morée son frère Manuel, qui gouvernait cette province avec le titre de despote.

Cantacuzène était digne par ses talents, par ses vertus, de vivre dans un autre siècle et d'occuper un trône plus glorieux ; mal secondé, il soutint encore l'honneur des armes grecques; l'injustice le força de régner. Dans un temps de mollesse, d'ignorance, d'iniquité, de lâcheté, de tyrannie, il se montra ferme, juste, généreux, actif, brave et éclairé.

Lumière brillante au milieu des ténèbres, il étudia les anciens, apprit plusieurs langues, et écrivit l'histoire du règne de son prédécesseur et de son ami. Il laissa un commentaire sur la Morale d'Aristote et une réfutation de l'Alcoran; son style était noble, élégant, mais prolixe. Son courage l'éleva au trône, son habileté l'y maintint, sa sagesse l'en fit descendre.

CHAPITRE VI.

JEAN PALÉOLOGUE.

(Ans de J.-C. 1357-1391.)

Origine du surnom de Jean Paléologue. — Exploits des fils du sultan Orcan. — Mort d'Orcan, remplacé par son fils. — Exploits d'Amurat. — Milice de jeunes Grecs, nommés janissaires — Nouveaux exploits d'Amurat. — Voyages de l'empereur. — Sa lâche soumission à Amurat. — Révolte des fils d'Amurat et de Jean. — Vengeance d'Amurat. — Révolte d'Andronic, fils de l'empereur. — Captivité de Jean. — Dévouement d'un Vénitien pour lui. — Traité honteux de Jean avec Amurat. — Nouvelle victoire d'Amurat. — Exploits de Bajazet, fils du sultan. — Mort d'Amurat, remplacé par son fils. — Mort de l'empereur.

Un prince doué du plus vaste génie aurait peut-être difficilement arrêté l'empire dans sa rapide décadence ; mais Jean Paléologue n'était remarquable que par la beauté de sa figure et la bonté de son cœur, qui lui firent donner le surnom de *Calo-Jean.*

Orcan, gendre de Cantacuzène, avait, en sa faveur, mis un frein à son ambition. Rien ne l'arrêta plus lorsqu'il se vit dégagé de ce lien : l'un de ses fils, Soliman, qui avait plusieurs fois soutenu par ses armes la cause de Cantacuzène,

reprit les places qu'il lui avait cédées, et entre autres Gallipoli; il se rendit ensuite maître d'Andrinople, et mourut.

Un autre prince, Amurat, destiné à jeter un grand éclat sur le trône ottoman, conquit l'importante forteresse de Chiorli, située entre Andrinople et la capitale. Aucun trait de bravoure n'honorait le malheur des Grecs : partout ils fuyaient sans combattre, et souvent même leur vénalité allait au-devant du joug qui les menaçait : Didymotique fut livrée aux Turcs par trahison; Cantacuzène avait abandonné le trône, mais non sa patrie; gémissant sur sa ruine, il implora la générosité d'Orcan, et obtint la restitution de Didymotique (an 1358).

Cet acte de déférence fut le dernier de la vie d'Orcan; il termina tranquillement une carrière parcourue avec gloire; il recommanda en mourant à son fils Amurat de ne fonder son pouvoir que sur la justice. Ce jeune prince musulman, généreux et brave, semblait disposé à suivre un si sage conseil; livré à l'étude, on dit qu'il prenait pour modèle Cyrus, dont il imita plus dans la suite la vaillance que les vertus.

Il est plus facile d'apprendre à vaincre les autres qu'à se vaincre soi-même. La lecture de Xénophon ne pouvait guère corriger les mœurs d'un despote nourri des préceptes de l'Alcoran et imprégné des erreurs du fatalisme. Cependant Amurat dut peut-être aux leçons de ce Grec fameux une partie des grandes qualités qui lui méritèrent dans l'Orient le surnom d'*Illustre*.

Pendant la première année de son règne, il acheva la conquête de l'Asie. Comme il était alors dans la ferveur de son enthousiasme pour le héros dont il lisait l'histoire, il traita les vaincus avec humanité, et sut, par sa douceur, attacher les villes grecques à leur nouveau maître; mais bientôt les imans (c'est ainsi qu'on nomme les prêtres turcs) s'emparèrent de son esprit; Xénophon fut oublié; le sultan devint ambitieux, fanatique et persécuteur.

Il promit aux ministres de l'Alcoran la cinquième partie

du fruit de ses victoires sur les chrétiens ; alors ils ne cessèrent de l'exciter à piller l'Archipel et à conquérir la Grèce.

L'empereur Jean ne lui opposait point d'obstacles ; ses armes ne furent arrêtées momentanément que par un Vénitien, nommé Laurent Celsi, qui battit sa flotte et reçut la dignité de doge pour prix de ses exploits.

Jean Paléologue, qui n'osait combattre Amurat, ne s'occupait qu'à diminuer par des traités le nombre de ses ennemis ; plus disposé à négocier qu'à s'armer, il se réconcilia avec le krale de Servie, et acheta la paix du roi des Bulgares.

Amurat, dans ce temps, porta un coup mortel à l'empire, et le frappa de ses propres armes ; la cinquième partie des jeunes Grecs pris à la guerre fut destinée par lui à former une infanterie d'élite, qui reçut le nom de janissaires (ou nouveaux soldats). Leur intelligence, leur bravoure native, le fanatisme inspiré par le nouveau culte qu'on leur faisait embrasser, les rendirent bientôt fameux, et la Grèce se vit ainsi conquise par ses propres enfants.

Ces nouvelles gardes prétoriennes, appuis glorieux de sultans capables de les commander et de les contenir, devinrent dans la suite, sous des princes faibles, aussi formidables à leurs maîtres qu'à leurs ennemis. Amurat augmenta aussi et organisa plus régulièrement les spahis créés par son père. Une foule de seigneurs serves et bulgares avaient, à l'exemple des nobles italiens, français et allemands, usurpé la plupart des domaines impériaux et des terres du peuple en Thrace et en Grèce : Amurat les en dépouilla.

A la tête de soixante mille hommes, il annonçait le dessein et concevait l'espoir de subjuguer tout l'empire. Les rois de Hongrie et de Bulgarie, les princes de Servie et de Valachie, alarmés de ses progrès, se réunirent, marchèrent avec toutes leurs forces contre lui, et lui livrèrent bataille près d'Andrinople (an 1363).

Les Turcs, accoutumés à vaincre sans péril les Grecs amollis, trouvèrent alors des ennemis aussi barbares et

aussi féroces qu'eux; la victoire fut longtemps disputée, mais elle demeura aux Ottomans, qui firent de leurs ennemis un carnage affreux.

Amurat, vainqueur, porta ses armes en Béotie, s'empara de Thèbes, et prit plusieurs villes dans le Péloponèse. Le bruit de ses triomphes retentit dans l'Occident. L'Europe, menacée de nouveau par le glaive de Mahomet, s'agita et se montra prête à se soulever tout entière. Jean, roi de France, se déclara chef d'une croisade contre les musulmans : le roi de Danemark et le roi de Chypre s'engagèrent, ainsi que les Vénitiens, à le seconder; le pape Urbain nomma pour son légat le cardinal de Talleyrand-Périgord; l'empereur des Grecs était si méprisé, que les princes latins ne daignèrent pas l'informer de l'entreprise qu'ils méditaient pour sa délivrance.

D'autres intérêts firent bientôt avorter ce grand projet. Le roi de France, en guerre avec les Anglais, laissa échapper par sa témérité une victoire certaine; poussant au désespoir des ennemis prêts à se rendre, il fut battu et pris par eux. Lusignan seul, avec les Cypriotes et les Vénitiens, accomplit son serment, attaqua les Turcs, descendit en Égypte et s'empara d'Alexandrie; mais une terreur panique de ses troupes le força d'abandonner sa conquête; il rentra dans son île; les chevaliers de Rhodes et les Vénitiens retournèrent dans leur patrie chargés de butin.

Jean Paléologue, semblable au dernier prince latin que son aïeul avait détrôné, ne trouvant point de ressources dans son courage, quitta sa capitale et courut mendier sans succès des secours en Occident. Arrivé à Rome, il abjura la religion grecque, et demanda au pape de l'argent; on ne lui donna que des festins.

Son dessein était d'aller en France; mais il sut que Charles V, occupé alors du soin de reconquérir son royaume, ne pouvait lui offrir d'appui.

L'empereur se rendit à Venise; il y fut arrêté pour

dettes : Andronic, son fils aîné, refusa de les payer. Manuel, le second de ses enfants, racheta sa liberté.

Enfin il s'embarqua pour venir à Constantinople, n'ayant rien obtenu du pape que le conseil d'emmener avec lui un brave et fameux corsaire, nommé Dagut, « capable, disait-« il, de relever la marine grecque. »

Pierre de Lusignan, roi de Chypre, dont la vaillance et l'ardeur donnaient quelque espoir aux Grecs, fut tué cette année dans une émeute excitée par quelques citoyens dont il avait déshonoré les filles. Les Vénitiens et les Génois, s'étant alors de nouveau déclaré la guerre, refusèrent toute assistance à l'empereur ; ce malheureux prince, sans forces, sans argent, sans alliés, prit le parti honteux de se livrer à la discrétion d'Amurat, dont il se rendit vassal et tributaire, à condition qu'on le laisserait régner sur les derniers débris de l'empire (an 1371).

Grégoire XI, qui venait d'être élevé au pontificat, tenta de vains efforts pour armer les princes chrétiens contre Amurat ; les chevaliers de Rhodes écoutèrent seuls sa voix, et défendirent Smyrne avec succès contre les Ottomans. Un des fils de Cantacuzène, Manuel, indigné de l'avilissement de sa patrie, prit les armes, enleva aux Turcs la ville de Phères. La vengeance d'Amurat fut prompte ; il s'empara de Thessalonique ; et Manuel, abandonné, se vit contraint d'implorer la clémence du vainqueur.

L'ambition du sultan ne connaissait plus de bornes ; méditant la conquête de la Hongrie, il conclut, pour s'en emparer, une alliance avec les Tartares ; mais le soulèvement de quelques émirs en Asie suspendit ses desseins ; il marcha contre les rebelles, et donna l'ordre à son vassal Jean de le suivre dans cette expédition.

Amurat avait laissé en Thrace le commandement de ses troupes à Contus, son fils ; Andronic, fils aîné de Jean, y était aussi resté. Contus, las d'obéir, se montrait impatient de régner ; Andronic nourrissait dans son cœur une haine profonde contre son père, qui, pour le punir de son ingra-

titude, l'avait privé de son droit d'aînesse, et venait d'associer au trône Manuel, son frère cadet; les deux jeunes princes, unis par les mêmes vices et par la même ambition, conspirèrent contre leur père, gagnèrent les troupes et les excitèrent à la révolte (an 1375).

Amurat, informé de cet événement, repassa promptement en Europe, traînant à sa suite l'infortuné Jean, qu'il soupçonnait d'intelligence avec les rebelles.

L'empereur, effrayé de ses reproches et de ses menaces, parvint avec peine, par la plus basse soumission et par les protestations les plus serviles, à désarmer le courroux de son maître.

Dès qu'Amurat parut, une partie des troupes rentra dans le devoir; le reste courut avec les princes se renfermer dans la ville de Didymotique : le sultan l'assiégea; la résistance fut d'abord opiniâtre; mais enfin les habitants, dans l'espoir d'obtenir la conservation de leur vie et de leurs biens, capitulèrent. Le terrible Amurat ne se souvenait plus de l'exemple de Cyrus ni des leçons de Xénophon; par ses ordres on creva les yeux à son fils; la garnison entière fut noyée; les principaux chefs des rebelles se virent contraints de servir eux-mêmes de bourreaux à leurs enfants.

Le faible Jean, forcé de se montrer cruel, ordonna le supplice de son fils Andronic, et le condamna à perdre les yeux; l'exécuteur, plus humain, ne lui en brûla qu'un.

Constantinople était alors le théâtre de quelques combats; mais leur objet n'était pas la défense de l'empire; et pendant que les Grecs supportaient en silence le joug ottoman, les flottes génoises et vénitiennes se battaient dans le port de Constantinople.

Jean favorisait secrètement les Vénitiens : tandis qu'ils se disputaient la victoire, le sultan, rassasié de vengeances, parut enfin s'apaiser; il rendit la liberté à Andronic. Ce prince, dont le supplice avait augmenté le ressentiment, se servit de l'or et de l'assistance des Génois pour former une nouvelle conspiration : il était plus facile de trouver, dans

cette ville corrompue, des conjurés que des soldats. A la tête d'une troupe de rebelles, il force, la nuit, les portes du palais impérial, arrête son père et ses deux frères, les fait jeter en prison et s'empare du trône.

Un riche Vénitien, nommé Carlo Zéno, et qui prétendait descendre de l'empereur Zénon, montra seul une généreuse pitié pour un empereur trahi par son fils et abandonné par ses sujets. Prodiguant ses biens pour le délivrer, il gagna le concierge qui le gardait, parvint dans sa chambre et le pressa d'échapper à la tyrannie en le suivant. Jean, mauvais prince, mais bon père, refusa la liberté. « Si vous ne « pouvez pas, dit-il, délivrer avec moi mes deux fils, le « barbare Andronic se vengera sur eux de ma fuite. J'aime « mieux rester dans les fers que d'être cause de leur mort. » En vain Zéno lui représenta que le plus sûr moyen de sauver ses enfants était de recouvrer sa puissance, la résistance de Jean fut invincible.

Zéno, ayant compromis sans effet sa fortune et sa vie, se retira mécontent. Jean avait trouvé dans sa prison une de ses anciennes maîtresses, nommée Pétronille ; elle était femme de son geôlier, et avait été son agent pour correspondre avec Zéno ; elle continua de servir son ancien maître. Les Vénitiens établis dans la capitale cherchèrent à former un parti pour l'empereur. Andronic, informé de leurs manœuvres, les menaça de sa vengeance ; mais ils s'adressèrent au sultan, qui les protégea. L'empereur, pour recouvrer son trône, en sapa lui-même les bases ; sacrifiant son pays à son intérêt, il vendit, comme le répètent tous les historiens, ses États pièce à pièce, céda Ténédos et Lesbos à Venise, promit au sultan un tribut de trente mille écus d'or, convint d'entretenir à son service douze mille hommes ; et contraignit la ville de Philadelphie, en Lydie, qui jusqu'alors avait résisté aux musulmans, de se soumettre aux lois d'Amurat.

Le sultan donna ses ordres, tout obéit : Jean remonta sur son trône, Andronic reçut son pardon ; tous deux cepen-

dant étaient indignes, l'un de régner, l'autre de vivre.

En tous lieux les Grecs éprouvaient les outrages que la faiblesse craint, attire et mérite : l'empereur de Trébizonde ayant refusé de rendre justice à un Génois, nommé Megollo, dont on avait pillé les propriétés, ce farouche républicain arme deux galères, ravage les côtes, prend un grand nombre de Grecs, leur coupe le nez et les oreilles, les fait saler, et les enferme dans un baril, qu'il envoie insolemment à l'empereur.

Amurat continuait sans obstacles et presque sans gloire ses conquêtes : il s'empara de la principauté d'Achaïe ; Patras lui ouvrit ses portes ; la plupart des villes de Macédoine se rendirent à lui ; Belgrade même, en Servie, reconnut ses lois. Chacun se partageait l'empire : les Vénitiens se rendirent maîtres de Corfou ; le roi de Hongrie, le krale de Servie, les Dalmates et les Valaques, ne voyant plus de barrières entre eux et les Ottomans, réunirent leurs forces et vinrent attaquer Amurat. La bataille eut lieu près de Cassovie. Des deux côtés on montra le même courage et la même opiniâtreté ; mais les Turcs, très-inférieurs aujourd'hui dans l'art de la guerre à tous les peuples d'Europe, les surpassaient alors en tactique et en discipline. Les Ottomans furent vainqueurs.

Bajazet, fils du sultan, excitait par sa vaillance, par sa force, l'ardeur des siens ; il répandait la terreur et la mort dans les rangs ennemis. « Sous la massue de fer de Bajazet, « dit un historien arabe, les cuirasses de fer, les casques « d'airain s'amollissaient comme la cire. »

Cette bataille fut le dernier triomphe d'Amurat ; il y trouva une mort digne de sa vie : comme il poursuivait les vaincus, il remarqua que presque tous les morts foulés aux pieds par son cheval étaient de jeunes Bulgares et Serves à peines arrivés à l'âge viril. Un des officiers qui l'accompagnaient lui dit : « Vous ne devez point en être surpris : « tout homme doué de quelque raison n'oserait attaquer « l'invincible Amurat ; la jeunesse étourdie peut seule être

« assez présomptueuse pour le combattre. » Tandis que le sultan recevait avec orgueil cet encens de la flatterie, un vieux soldat serve, blessé et couché parmi les morts, l'aperçoit, se relève et enfonce un poignard dans son sein. Le conquérant, en rendant le dernier soupir, entendit pour oraison funèbre les cris de triomphe de son armée victorieuse.

Bajazet, son héritier, signala son avénement au trône par un acte de férocité que la plupart de ses successeurs imitèrent trop souvent : il fit étrangler son frère (an 1389).

Le sultan entra en Moldavie et y éprouva un échec. La révolte de quelques émirs le contraignit de repasser le Bosphore. Il dépouilla de ses États son beau-père, prince de Phrygie, exigea un lourd tribut de l'empereur, et se fit suivre à l'armée par Manuel, son fils, qu'il garda comme otage. Jean, ne pouvant plus douter de la chute prochaine de l'empire, releva les fortifications de Constantinople. Bajazet le menaça de faire crever les yeux à son fils s'il ne démolissait promptement ces ouvrages. L'empereur gémit, mais obéit. La honte et le chagrin terminèrent la triste vie de ce prince, que l'excès de l'humiliation ne put déterminer à chercher une mort glorieuse ; il était âgé de soixante-un ans et en avait régné cinquante.

CHAPITRE VII.

MANUEL PALÉOLOGUE.

(Ans de J.-C. 1391-1426.)

Portrait de Manuel Paléologue. — Sa fuite et son arrivée à Constantinople. — Sévérité et vengeance de Bajazet. — Sa réponse menaçante à l'ambassadeur du roi de Hongrie. — Nouvelle croisade contre les Turcs. — Marche de Bajazet sur Nicopolis. — Bataille entre les Hongrois, les Français et les Turcs. — Lâcheté des Hongrois. — Bravoure des Français. — Exploits du maréchal Boucicaut. — Entière défaite des croisés. — Défaite et fuite de Sigismond, roi de Hongrie. — Association du neveu de Manuel à l'empire. — Nouvelle croisade, commandée par Boucicaut. — Succès de ces nouveaux croisés. — Exploits de leur général. — Son retour en France avec Manuel. — Entrée de l'empereur dans Paris. — Son

retour en Grèce. — Apparition de Timur, surnommé Tamerlan. — Histoire de ce chef des Tartares. — Guerre entre lui et Bajazet. — Bataille décisive entre eux. — Défaite et captivité de Bajazet. — Magnanimité de Tamerlan. — Insultes de Bajazet. — Vengeance de Tamerlan. — Mort de Bajazet. — Soumission des empereurs Manuel et Jean à Tamerlan. — Retour et mort de Tamerlan en Tartarie. — Guerre entre les fils de Bajazet. — Élévation au trône de Mahomet, dernier fils de Bajazet. — Heureux changement dans l'empire. — Mort de Mahomet, remplacé par son fils Amurat. — Siége de Constantinople par Amurat. — Invention du canon. — Courageuse défense des Grecs. — Levée du siége. — Paix entre Manuel et Amurat. — Mort de Manuel.

Le trône allait recevoir un prince digne de l'occuper, de le défendre, et capable même de l'affermir, si tous ses supports n'eussent pas été dégradés et rompus : Manuel était brave, généreux ; on remarquait en lui à la fois une noble élévation d'âme et une grande finesse d'esprit ; enfin il possédait la première de toutes les qualités pour un roi, celle qui ajoute un lustre à toutes les autres : il était animé d'un véritable amour pour sa patrie.

Lorsque son père mourut, Manuel, traîné à la suite de Bajazet, s'y voyait gardé avec soin comme otage et comme garant involontaire de la servitude des Grecs. Associé de nom à l'empire depuis dix-huit ans, il avait gémi sur la faiblesse de son père et de son souverain, qu'il voyait esclave de ses ennemis et tyran de sa famille. Dès qu'il apprit la mort de Jean, indigné de la chaîne où il était retenu, il brave la mort, rompt ses fers, trompe sa garde, s'échappe de Pruse et arrive dans sa capitale.

Bajazet fit trembler, par sa fureur et par ses menaces, les officiers qui avaient poursuivi le prince sans l'atteindre ; il commanda au nouvel empereur de lui prêter serment comme vassal, de lui payer un tribut et d'admettre dans Constantinople un cadi turc, pour préserver les musulmans qui s'y trouvaient de l'affront d'être jugés comme des chiens d'infidèles ; enfin déclarant le territoire qui environnait la capitale propriété musulmane, il défendit aux habitants de sortir de leur ville sans sa permission.

Manuel, préférant une chute honorable à cet abaissement honteux, refusa de se soumettre, et colora cependant de pré-

textes plausibles son refus, exprimé en termes nobles, mais modérés.

Bajazet, furieux, fit marcher contre lui trois armées : l'une, sous ses ordres, changea la Thrace en désert : l'autre, conduite par Turacan, ravagea les côtes du Pont-Euxin ; la troisième, commandée par Abranetzès, attaqua l'Achaïe et le Péloponèse.

Depuis la mort des petits-fils de Cantacuzène, ces contrées étaient gouvernées par Théodore, frère de Manuel et despote de Lacédémone. Sous l'administration de ce prince actif, juste et brave, cette belle partie de la Grèce semblait ressusciter : les villes avaient relevé leurs murs, les champs étaient rendus à la culture ; un grand nombre d'Illyriens, appelés par lui pour repeupler ce pays, l'enrichissaient par leurs travaux et le défendaient par leurs armes. La fille du duc d'Athènes, en épousant Théodore, lui avait apporté en dot la ville de Corinthe.

Le prince grec opposa aux musulmans une vive résistance. Cependant Manuel, enfermé dans sa capitale, privé de toute ressource pour lever et pour payer des soldats, écrivit à tous les princes chrétiens ; il leur annonça que, si leur imprévoyance livrait aux Turcs les débris de la Grèce, les derniers boulevards de l'empire, on verrait bientôt ce torrent s'étendre en Occident, renouveler dans toute l'Europe les calamités dont Attila l'avait rendue le théâtre, et renverser enfin partout la croix.

Sigismond, roi de Hongrie, comme le plus exposé à ce débordement de Barbares, s'arma le premier pour en arrêter les progrès. Avant de combattre, il voulut négocier, et chargea son ambassadeur de demander à Bajazet sur quel droit il se fondait pour s'emparer de la Bulgarie.

Bajazet, après avoir écouté en silence cet ambassadeur, le conduisit dans un vaste arsenal rempli d'armes de toute espèce : « Chrétien, lui dit-il, tu veux connaître quels sont « mes droits ? les voici : tu peux les compter. Apprends aussi « quels sont mes desseins : je subjuguerai la Hongrie, je me

« rendrai maître de l'Allemagne; je traînerai à ma suite mon « esclave, l'empereur des Grecs; Rome me verra dans ses « murs; je déposerai au Capitole les couronnes que j'aurai « conquises, et je ferai manger l'avoine à mon cheval sur « l'autel de Saint-Pierre. »

Sigismond fit connaître en France cette insolente bravade; elle enflamma de courroux les chevaliers français : on les vit presque tous à l'envi courir aux armes, pour venger l'honneur de l'Europe et pour défendre son culte.

Tous se montraient impatients de secourir la Hongrie et de délivrer la Grèce; le faible Charles VI régnait alors en France; le duc de Bourgogne, oncle du roi, le gouvernait; ce duc, cédant aux instances de son fils, le comte de Nevers, permit à tous ses preux d'aller signaler leur courage en Orient.

Mille chevaliers partirent, suivis d'un grand nombre d'archers et de valets armés : on y voyait briller plusieurs princes de la maison royale; le comte d'Eu, les ducs de Bar, ainsi que les guerriers les plus célèbres alors par leurs exploits, tels que Coucy, la Trémouille, Château-Morand, et le fameux maréchal de Boucicaut, qui dans la suite défendit Constantinople, vainquit les Turcs en Asie, gouverna Gênes, força le roi de Chypre à la paix, battit les Vénitiens, fit une descente d'abord en Égypte, puis à Tunis, et trouva enfin la mort dans les funestes champs d'Azincourt.

Cette armée de héros, plus éclatante encore par le nom de ses guerriers et par l'ardeur de leur vaillance que par l'or et l'argent qui couvraient leurs chevaux et leurs armures, traversa rapidement l'Allemagne, et remplit d'espoir les troupes de Sigismond.

Le comte de Nevers commandait ce corps d'élite; les princes et les principaux barons payaient seuls les frais de cette expédition. Ils entretenaient avec magnificence les chevaliers rangés sous leurs bannières.

Leur exemple fut imité par une foule d'illustres aventuriers de tous les pays, qui grossirent tellement les forces du

roi de Hongrie, que ce prince put marcher contre les Ottomans à la tête de cent mille hommes.

Tandis qu'on préparait contre Bajazet ce grand armement, le sultan, qui se trouvait à Phérès avec toutes ses troupes, ordonna à Théodore, à l'empereur Manuel et à leur cousin Jean Paléologue, fils d'Andronic, de se rendre près de lui; la résistance était impossible, ils obéirent (an 1395). Dès que le sultan les vit, il commanda aux officiers qui les entouraient de les décapiter. Le grand vizir osa résister à cet ordre barbare; le courage du ministre étonna son maître. Bajazet calma son courroux, mais sa clémence fut encore celle d'un barbare et d'un tyran : il ne permit aux princes de quitter son camp et de retourner dans leurs foyers qu'après avoir, en leur présence, livré à ses bourreaux les principaux officiers qui les accompagnaient; on leur coupa les mains et on leur creva les yeux.

Manuel, échappé à l'échafaud et rentré dans son palais, épousa Hélène, fille de Constantin Dragosès, prince de Macédoine. L'empereur attendait tristement dans sa capitale, qui lui servait de prison, l'arrêt que la fortune allait prononcer dans les plaines de Thrace et de Hongrie. Théodore, n'ayant pas obtenu, comme son frère, la liberté, était demeuré en otage dans le camp turc; peu de temps après il trouva le moyen d'échapper à la mort qui le menaçait. Les Français, à peine arrivés, se montrèrent impatients de combattre; ils pressèrent le roi d'entrer en campagne. Les Hongrois, aiguillonnés par eux, s'emparèrent de Bodin en Romanie, prirent plusieurs autres places, et mirent enfin le siége devant Nicopolis. Les preux de France, toujours les premiers sur la brèche et les plus avant dans la mêlée, avaient tellement enhardi leurs alliés, que, ainsi que le dit Boucicaut dans son langage naïf, « ils ne doubtoient de tout le monde. « Hélas! poursuit-il, si fortune ne leur eust nui, bien pour« roient encore bénir l'heure et le jour que telle noble com« pagnie de François leur estoit venue; mais comme fortune « est souvent coustumière de nuire aux bons et aux vaillants,

« semble que elle eut envie du grand bien et de l'excellente « vaillance qui était en eux. Eh ! qui est-ce qui se puisse gar- « der de male fortune quand elle veut courir sus et nuire à « qui que ce soit ? »

Nicopolis était la ville la plus forte de Romanie ; tandis que les assiégeants construisaient leurs retranchements et creusaient leurs mines, Bajazet, à la tête de quarante mille janissaires, de dix mille spahis et d'un grand nombre de troupes auxiliaires, s'avança pour secourir la ville. Sa marche fut si rapide, et la négligence des postes avancés des chrétiens fut telle, qu'il arriva près d'eux sans qu'ils en fussent avertis. A peine Sigismond eut-il le temps de ranger les Hongrois en bataille ; dans sa précipitation même il oublia d'en donner avis aux Français, et le comte de Nevers apprit enfin, lorsqu'il était à table, que déjà les Turcs se trouvaient à la vue du camp.

Tous les chevaliers sautèrent sur leurs chevaux, prirent leurs armes, rejoignirent le roi, et virent à peu de distance les bannières de leurs ennemis.

Bajazet avait placé devant son infanterie une immense quantité de pieux aigus serrés et croisés. Sa nombreuse cavalerie les cachait aux regards des chrétiens et couvrait le front de la ligne.

Le signal du combat est donné ; l'armée de Sigismond marche en bon ordre : à son approche, la cavalerie musulmane s'ouvre et se retire avec célérité sur les deux ailes de l'infanterie, qui, tranquille à l'abri de ses palissades, fait pleuvoir sur les chrétiens une nuée de traits.

Les Hongrois plus propres aux escarmouches qu'aux batailles, et qui, semblables aux Parthes, se montraient plus prompts à fuir et à poursuivre qu'à combattre, s'arrêtent à la vue des palissades, se débandent et se dispersent. Un seul corps, commandé par le comte de Hongrie, tient ferme et reste près des Français.

Boucicaut, indigné de cette lâche retraite, s'écrie : « Beaux « seigneurs, que faisons-nous ici ? Nous lairons-nous, en

« cette manière, larder et occire laschement ? Ah ! sans plus « tarder, courons vitement à eux, requérons-les hardiment; « hastons-nous et évitons ainsi les traits de leurs arcs. »

A ces mots et à l'ordre du comte de Nevers, tous les Français se précipitent sur les palissades : en vain les pieux aigus s'enfoncent dans les flancs de leurs coursiers, en vain les lances et les cimeterres des Ottomans frappent leurs casques et leurs cuirasses; pareils au sanglier qui redouble de fureur quand il est blessé, ils s'acharnent au combat, n'écoutent les cris de leurs compagnons mourants que pour les venger, arrachent, renversent, forcent les palissades, enfoncent les janissaires, et, sans s'apercevoir que tout les abandonne, ils poursuivent leur victoire et s'élancent intrépidement au milieu de la foule innombrable des musulmans, épouvantés de leur courage.

« Ah ! noble contrée de France, peut-on répéter ici avec « l'historien de ces prouesses, ce n'est mie de maintenant que « tes vaillants champions se montrent hardis et fiers entre « toutes les nations du monde car bien l'ont de coustume « dès leurs premiers commencements, comme il appert par « toutes les histoires qui des faicts de batailles, où François « ayent été, font mention ; et mêmement celles des Romains « et maintes autres qui certifient que nulles gens du monde « oncques ne furent trouvés plus hardis et mieux combat- « tants plus constants ni plus chevaleureux que les Fran- « çois, et peu trouve-t-on de batailles où ils ayent été vain- « cus que ce n'ait été par trahison ou par la faute de leurs « chevetains. Et encore, osai-je plus dire de eux, que quand « il advient que ils ne s'employent en faicts de guerre, et « que ils sont à séjour, ce n'est mie leur couple, ains est la « faute de ceux à qui appartiendroit à les embesogner. Si est « dommaige quand il advient que gents tant chevaleureux « n'ont chefs selon leur vaillance et hardiesse; car choses « merveilleuses feroient. »

Le comte de Hongrie, avec sa faible troupe, se montrait digne émule des Français. Quinze mille Turcs étaient tom-

bés sous leurs glaives : le sultan avait été blessé par eux ; mais un tel triomphe précédait un funeste deuil; que pouvait devenir une poignée de guerriers entourés par une armée immense, au milieu de laquelle leur fougue héroïque les avait précipités? La foule des musulmans leur coupait toute retraite; la fuite du roi de Hongrie leur ôtait tout espoir de secours.

Après quelques moments d'une inaction que produisaient l'étonnement et la terreur, les Ottomans, honteux de reculer devant un si petit nombre de combattants, les comptent, se rassurent, se rallient, s'animent mutuellement, et tombent en masse de tous côtés sur ces héros foulés, lassés, accablés de fatigue, épuisés de sang, couverts de blessures et privés de leurs coursiers.

Assaillis de toutes parts, ils vendirent encore cher leur défaite. Boucicaut surtout, dont le désespoir augmentait la force, épouvantait tellement les Sarrasins par sa tranchante épée, que longtemps ils firent autour de lui un vaste cercle élargi par la peur ; évitant son redoutable fer, ils lui lancèrent de loin leurs dards, leurs boucliers, leurs massues, jusqu'à ce qu'il en fût accablé. Enfin tous ces héros succombèrent ; une partie périt ; l'autre, plus infortunée, fut chargée de chaînes et traînée aux pieds du sultan (an 1396).

Bajazet se montra indigne de la victoire ; il fit trancher la tête à tous ces nobles prisonniers, et n'épargna que les princes, dont il espérait tirer une forte rançon. La déférence respectueuse de ces princes pour le brave Boucicaut fit sentir aux Barbares que la vie d'un héros pouvait être d'un aussi grand prix que celle des parents d'un roi : ce calcul arrêta le glaive déjà levé sur la tête du guerrier ; il partagea la prison du comte de Nevers.

Charles VI, voulant racheter ces illustres captifs, envoya au sultan des présents magnifiques pour ce siècle, un grand nombre d'oiseaux dressés pour la chasse, des draps écarlates fabriqués à Reims, et des tapisseries sorties des manufactures d'Arras.

Lorsque ces nobles captifs recouvrèrent leur liberté, le comte de Nevers, suivant la stipulation du traité, offrait avec ses compagnons de jurer qu'il ne porterait plus les armes contre Bajazet.

« Ce serment est inutile, répondit le fier sultan; je ne « crains ni toi, ni tous les guerriers de ton pays. Cours, fai« ble ennemi, leur porter la nouvelle de ta défaite; excite « leur courage, rassemble-les tous, et si tu te sens le désir de « revenir avec eux me demander ta revanche, tu me verras « prompt à te la donner. »

Les suites de ce désastre devinrent funestes à l'empire : les Turcs vainqueurs trouvèrent dans le camp des chrétiens un butin immense; ils furent éblouis du luxe qui brillait dans les tentes des Français; presque toutes, comme des tentes royales, étaient meublées en soie et remplies de riche vaisselle.

Bajazet poursuivit avec ardeur les Hongrois, les coupa, les tailla en pièces. Sigismond, vivement pressé, ne put regagner ses États; n'échappant à la captivité que par une prompte fuite, il vint chercher un asile à Constantinople (an 1397).

Le sultan somma Manuel de lui livrer sa capitale. Manuel, préférant la mort à cette lâcheté, refusa de se rendre. Bajazet irrité se montrait résolu à l'assiéger; mais son grand vizir le détourna de ce dessein, en lui faisant craindre que la chute de Constantinople ne soulevât et n'armât contre les Turcs toute la chrétienté.

Les barrières de la ville de Constantin étaient devenues les frontières de l'empire, et, dans cet état déplorable, l'ambition des princes s'en disputait les débris. L'éclat trompeur d'un tronçon de sceptre fascinait encore leurs yeux, et Jean Paléologue, neveu de Manuel, s'efforçait, au milieu des plus éminents périls, non de défendre la couronne, mais de s'en emparer, en faisant valoir contre Manuel les droits qu'il prétendait tenir d'Andronic, son père (an 1399).

Bajazet, certain de profiter de ces dissensions, les fomenta;

pour accélérer la ruine de ses ennemis, il appuya les prétentions de Jean. Manuel ne pouvait résister à leurs efforts réunis; cédant avec prudence au temps, il partagea sa couronne avec son neveu. L'honneur français blessé fondait la dernière espérance de l'empereur, elle ne fut point trompée; bientôt il vit arriver à son secours Boucicaut avec une flotte et seize mille braves.

L'apparition de ces chevaliers répandit la joie parmi les Grecs et la crainte parmi les Ottomans. Ces preux forcèrent le passage du Bosphore, délivrèrent Constantinople du fléau de la famine, battirent en plusieurs rencontres les musulmans, les contraignirent de s'éloigner, descendirent en Asie, s'emparèrent de plusieurs villes, assiégèrent Nicomédie, la prirent d'assaut et en passèrent la garnison au fil de l'épée.

Pendant l'espace d'une année, l'infatigable Boucicaut harcela sans cesse les Turcs, garantit de leurs attaques les environs de la capitale; et, par des prodiges de valeur presque fabuleux, immortalisa son nom.

Ces heureux efforts de seize mille Français durent prouver aux Grecs qu'ils ne devaient leurs calamités et leur décadence qu'à leur corruption et à leur pusillanimité. Manuel, accompagné d'un petit nombre de braves, se montra constamment digne de son défenseur, dont il partageait les travaux, les fatigues, les périls et les lauriers. Cependant les Français faisaient chaque jour des pertes qu'aucun renfort ne réparait; le trésor vide ne pouvait assurer leur subsistance; les Grecs les admiraient sans les imiter; en vain leurs glaives éclaircissaient les rangs des ennemis, la masse énorme de ces Barbares se renouvelait sans cesse. Après une année de combats, Boucicaut se vit contraint de déclarer à l'empereur qu'il était forcé de retourner en France; il lui conseilla de l'y suivre, afin d'échauffer par sa présence le zèle des chrétiens.

Manuel y consentit; avant de partir, il confia les rênes du gouvernement et la défense de la ville à son neveu

(an 1400), et se rendit d'abord en Italie : Venise, Florence et Gênes plaignirent ses malheurs, mais ne lui accordèrent aucun secours; Visconti, duc de Milan, plus généreux, ouvrit pour lui son trésor; enfin il arriva en France, et y reçut les hommages que la générosité française rend toujours à l'infortune lorsqu'elle est illustrée par le courage.

L'empereur fit son entrée à Paris le 3 juin de l'année 1400; deux mille bourgeois armés l'attendaient à Charenton; le chancelier, trois cardinaux et le parlement le reçurent à la barrière. Le roi et les princes de sa famille allèrent au-devant de lui; il traversa la ville avec eux, monté sur un superbe coursier; il était décoré des ornements impériaux, et couvert d'une robe de soie, dont la blancheur était, suivant la coutume des Grecs, un emblème de deuil et de tristesse.

Chacun admirait les nobles traits de ce monarque guerrier; sa chevelure et sa barbe blanches, son grave maintien, rappelant ses fréquents combats et ses longs malheurs, le rendaient vénérable à tous.

Charles VI le logea dans le Louvre; au banquet ainsi que dans toutes les fêtes, Manuel occupa la place d'honneur.

Le roi, les princes, les chevaliers, tous lui promirent le secours de leurs armes. Il fit aussi un voyage en Angleterre; Henri IV, mal affermi alors sur son trône, ne put donner à l'empereur grec que des espérances.

De retour à Paris, il y fut témoin d'un malheur dont les suites devinrent funestes à la France. Charles VI tomba en démence; l'ambition des princes déchira le royaume, ébranla le trône, attira ses ennemis naturels dans son sein, et priva l'infortuné Manuel du seul appui sur lequel il comptait.

Ce prince, renonçant à tout espoir, repassa les Alpes, s'embarqua et rentra dans la Grèce (an 1402); il ne l'aurait pas retrouvée libre si elle n'avait été défendue que par le faible Jean Paléologue; mais Château-Morand, guerrier français, resté à Constantinople avec cinq cents braves, par

l'ordre de Boucicaut, avait, pendant ces deux, années, vaillamment résisté à la faiblesse de la cour, aux terreurs des Grecs et aux attaques des musulmans.

Cependant Bajazet, délivré de la crainte des Français par les troubles de leur pays, renouvelait ses sommations, ses menaces, et se préparait à consommer la ruine de l'empire des Grecs, lorsque, du fond de l'Orient, on vit paraître un conquérant plus terrible encore que ce fameux Gengis dont il descendait. Manuel, se croyant perdu, ne songeait qu'à s'ensevelir sous les décombres de sa capitale; mais soudain il vit ses périls disparaître et sa fortune se relever par les armes et par les victoires de Tamerlan (an 1402).

Timur, que les Tartares appelèrent Tamerlan parce qu'une blessure l'avait rendu boiteux, accrut la liste fatale des Alexandre, des Attila, des ravageurs du monde, de ces phénomènes sinistres dont la sanglante apparition excite à la fois l'admiration et la terreur; il fut un de ces hommes destinés par le ciel à parcourir, à étonner, à dominer, à opprimer la terre et à la dépeupler.

L'envie, qui grandit sans cesse la gloire en l'attaquant, lui reprocha lâchement son honorable infirmité, lui supposa une naissance obscure, et s'efforça de faire croire qu'il avait quitté la charrue pour parvenir au trône; cependant la plupart des historiens musulmans et grecs attestent qu'il était du sang de Gengis, au moins par les femmes. Son cinquième aïeul avait été vizir de Zagathay, khan de Transoxiane; ses ancêtres gouvernaient le canton de Kash, comme chefs héréditaires.

Timur naquit dans le village de Sabzar, à treize lieues de Samarcande. Les temps de troubles sont presque toujours les époques où se forment, croissent et brillent les grands caractères. La famille des khans de Zagathay venait de s'éteindre; l'anarchie entourait le berceau de Timur; tous les princes de ce pays se disputaient l'autorité. Le khan de Kashgar, appuyé d'un corps nombreux de Gètes et de Kalmoucks, voulut s'emparer de la Transoxiane; tous les

émirs défendaient contre lui leur indépendance. Timur, alors âgé de douze ans, tira pour la première fois son cimeterre, et se distingua entre les plus braves par son audace.

Malgré leur résistance, la Transoxiane fut subjuguée. Timur, à vingt-cinq ans, méditait la délivrance de sa patrie; sa seule puissance était encore l'opinion; son nom, déjà illustré par son courage, rallia autour de lui les principaux émirs, qui lui jurèrent de seconder ses efforts.

Il les attendit vainement sept jours sur les montagnes de Samarcande. Le khan de Kashgar avait découvert et déjoué leur complot; ses troupes poursuivirent Timur, qui se retira dans un désert avec soixante Tartares.

Là, mille Gètes vinrent l'attaquer; il les repoussa et en tua un grand nombre; mais la mort de presque tous ses compagnons avait payé cette victoire; il ne lui en restait que sept. Poursuivi de nouveau, il fut atteint, pris et enfermé dans un donjon avec sa femme.

Timur brise les portes de sa prison, combat seul les soldats qui le gardent; son intrépidité excite l'admiration du chef de la troupe ennemie; il profite de sa surprise ou de sa générosité, s'échappe, traverse l'Oxus, et traîne pendant plusieurs mois dans les déserts la vie errante d'un proscrit.

Longtemps le bruit de sa mort fut répandu. Le vainqueur de la Transoxiane gouvernait ce pays en tyran; quelques émirs, las de cette oppression, prennent les armes; trois d'entre eux rassemblent quelques troupes. Arrivés près des frontières, dans un canton qui leur était inconnu, ils cherchent des guides; un Tartare s'offre à leurs regards : c'était Timur, et l'apparition de ce guerrier, qu'ils croyaient perdu, leur présage la victoire.

Tamerlan, qui, rapide comme César dans ses conquêtes, écrivit comme lui ses commentaires, raconte ainsi son retour au milieu des premiers compagnons de ses combats : « A ma vue, dit-il, leur joie éclate en transports; ils sautent « à terre, se jettent à mes pieds, les arrosent de larmes, et

« baisent mes étriers; moi, non moins attendri qu'eux, je « descends de mon coursier, je les serre dans mes bras, je « pose mon turban sur la tête du premier, je passe mon « écharpe au cou du second, je donne mon habit au troi- « sième, et nous invoquons ensemble le maître du ciel. Je « les conduis ensuite dans ma retraite; nous célébrons « notre réunion par un festin joyeux; l'espérance et la « liberté embellissent pour nous le désert. »

Bientôt le nombre de ces braves s'accroît; plusieurs tribus se rangent sous leurs enseignes. Timur, à leur tête, rentre dans son pays, attaque, enfonce, poursuit, disperse les dominateurs de sa patrie; la Transoxiane est délivrée par son courage, et ses égaux le choisissent pour maître.

Ils lui donnèrent d'abord pour collègue Houssein, frère de sa femme. Le partage du pouvoir fit naître entre eux des querelles; celles des Tartares sont presque toujours terminées par le cimeterre; Houssein périt. Les tribus, réunies en diète, nommée dans leur langue *couraltai*, proclamèrent Tamerlan empereur.

Il était alors âgé de trente-cinq ans. Quoique revêtu du pouvoir suprême, croyant devoir rendre hommage à la mémoire de Gengis, il décora du titre de khan un officier qui servait sous lui et qui descendait de ce conquérant. Tel fut le commencement de la vie guerrière et politique de ce Tartare fameux, qui bientôt remplit la terre de son nom et ajouta vingt-six couronnes à celle de Zagathay.

Kharism et Candahar furent ses premières conquêtes; ses armes envahirent la Perse. Ibrahim, prince de Schirvan, vit ses armées détruites et fut contraint de se prosterner sur les marches du trône de Tamerlan. Il avait promis au vainqueur un tribut de neuf esclaves, et n'en amena que huit; comme l'empereur en paraissait surpris : « Je suis le neuvième, dit le flatteur couronné. » Un sourire de mépris paya sa bassesse.

La Perse tout entière passa sous la domination des Tartares; mais la bataille qui consomma cette conquête faillit

devenir le terme des exploits de Tamerlan. Le plus faible et en même temps le plus brave de ses ennemis, un prince persan, nommé Mansout, désespéré de se voir vaincu, se précipite avec quatre mille cavaliers sur les rangs de l'armée tartare, la perce, renverse tout ce qui lui résiste, pénètre jusqu'à l'empereur, et ne périt qu'après avoir brisé par son cimeterre le casque de son vainqueur.

Tamerlan s'empara d'Ormuz, de Bagdad, prit Édesse et pénétra dans le Turkestan, sous prétexte de se venger de la protection accordée aux Gètes par Bajazet. Le récit de ses conquêtes serait le sujet d'une longue histoire; semblable au torrent qui s'enfle des eaux de tous les pays qu'il parcourt, le héros tartare, voyant sans cesse ses forces s'accroître, devint rapidement le maître des vastes contrées situées à l'est et à l'ouest de la mer Caspienne.

Il entra en Russie; Moscou le vit devant ses murailles : cette ville allait tomber sous ses coups; des intérêts plus pressants le rappelèrent au midi de son empire. Mais les Moscovites superstitieux crurent leur délivrance miraculeuse, et l'attribuèrent à une image de la Vierge qu'ils regardaient comme leur palladium.

Les Tartares livrèrent aux flammes Astracan révoltée. Tamerlan leur proposa la conquête de l'Inde. Ils murmuraient, comme les Macédoniens, contre cette entreprise lointaine : mais Tamerlan vainquit leur résistance en leur faisant promettre des victoires faciles et d'immenses richesses par un fanatique que ces hordes crédules disaient inspiré. La superstition surmonta la crainte.

Timur suivit d'abord les traces d'Alexandre et traversa l'Indus; mais, s'élançant au delà des bornes qui avaient arrêté le héros grec, il poursuivit sa course jusqu'à Delhi, détruisit l'armée nombreuse du sultan Mahmoud, le contraignit de fuir, livra ses États au pillage, passa le Gange, côtoya les montagnes du Nord, traversa le Thibet, et revint dans sa patrie, chargé de toutes les richesses de l'Orient.

Il avait atteint sa soixante-troisième année, et la vieil-

lesse ne refroidissait pas son ardeur. Le bruit des conquêtes de Bajazet était arrivé jusqu'à lui, sur les bords du Gange; la gloire de ce rival tourmentait son orgueil : à peine laisse-t-il ses guerriers jouir à Samarcande d'un court repos; l'Orient soumis ne suffit plus à son ambition, il médite la conquête de l'Occident.

Sa proclamation annonce aux Tartares qu'ils doivent encore combattre sept ans loin de leurs foyers. A la tête de son immense armée, il vole en Géorgie et la soumet. Le vaste intervalle qui séparait autrefois les Mongols des Ottomans avait disparu; ces peuples étaient devenus voisins, rivaux et ennemis. L'Euphrate ne traçait entre eux que des limites incertaines, sujet perpétuel de disputes et de combats. Un autre motif apparent de ces querelles était le reproche qu'on se faisait mutuellement de protéger les mécontents et les rebelles. Mais il existait une cause plus réelle de leur inimitié : Timur ne voulait point d'égal, ni Bajazet de maître.

Une correspondance injurieuse servit de prélude à leurs combats. « Tu sais, disait Timur à Bajazet, que mes armes « m'ont rendu maître de l'Asie. Les monarques de ces « contrées se tiennent respectueusement rangés à ma porte, « ou prosternés au pied de mon trône. La fortune même, « vaincue par moi, n'a plus d'autre soin que de veiller à « ma prospérité.

« Égaré par les prestiges d'une fausse grandeur, tu te « crois un héros pour avoir remporté quelques triomphes « obscurs sur de vils Bulgares, sur des Hongrois inconnus, « sur des Grecs amollis! La faveur du prophète t'a fait « seule vaincre ces misérables chrétiens.

« Ton zèle pour notre religion, ton obéissance au Coran, « m'inspirent encore quelques égards pour toi, suspendent « encore mon glaive près de te frapper, et m'empêchent, en « détruisant ton pays, d'abattre ce boulevard des musul- « mans. Profite, crois-moi, de cette pitié; hâte-toi d'ouvrir « les yeux; désarme par ton repentir et par ta soumission

« mes foudres qui menacent ta tête ! Songe que tu n'es à « mes regards qu'un insecte; si tu irrites mes éléphants, « ils t'écraseront sous leurs pieds. »

Bajazet répondit à ces injures par des menaces non moins arrogantes, et par un récit pompeux de ses victoires. « Je les dois, disait-il, à ma seule vaillance; tu n'as obtenu « les tiennes que par la trahison ou par la lâcheté de tes « ennemis. Je sais que tu traînes à ta suite une armée « innombrable; mais que peuvent les fragiles flèches de tes « Tartares, toujours prêts à fuir, contre les cimeterres de « mes janissaires invincibles ! Vainement tu te plains que « je protége les princes infortunés qui veulent échapper à « ta tyrannie. Oseras-tu les venir chercher sous mes tentes ? « Braver ma colère, c'est courir à la mort.

« Éloigne-toi d'Erzeroum et des rives de l'Euphrate ; ces « contrées m'appartiennent. Si elles te payent les tributs « qu'elles me doivent, j'irai moi-même les reprendre dans « les murs de Tauris et de Samarcande.

« Tes menaces ne m'inspirent qu'un profond mépris; je te « défie au combat : si tu me vois fuir devant toi, puissent « trois fois mes femmes m'être enlevées ! Et toi, si tu n'as « pas le courage de m'attendre en plaine, puissent les com- « pagnes de ta couche ne revenir dans ton lit qu'après être « trois fois entrées dans celui d'un étranger ! » Une guerre furieuse suivit ces cartels grossiers.

Timur, après plusieurs assauts inutiles, s'empara de la forteresse de Siva. Indigné de la résistance opiniâtre de quatre mille Arméniens qui l'avaient vaillamment défendue contre lui, il fit enterrer vifs ces infortunés, dont les seuls crimes étaient le courage et la fidélité.

Avant de marcher contre Bajazet, Timur conquit la Phénicie, la Palestine, attaqua l'Égypte, battit les mamelucks, entra vainqueur dans Memphis, et porta ensuite ses armes en Syrie.

Il força les portes d'Alep ; là, comme il sut que les zélés musulmans s'indignaient de voir les enfants de Mahomet se

déchirer entre eux au lieu de se réunir contre les chrétiens, et qu'ils l'accusaient d'impiété, il demanda publiquement à un docteur syrien quels étaient les vrais martyrs, des Tartares ou des Turcs moissonnés par la mort dans cette guerre de musulmans contre musulmans.

« L'intention seule le décide, dit le docteur. — Le ciel « ne la rend pas douteuse, répliqua Timur, peu satisfait de « cette réponse subtile. Je ne fais qu'obéir aux ordres « célestes. Un vieillard boiteux et décrépit, tel que vous « me voyez, pourrait-il conquérir la terre s'il n'était pas « l'instrument de Dieu ? »

Les hommes qui outragent le plus la justice par leurs actions se croient cependant forcés de lui rendre hommage par leurs paroles : en envahissant le monde, Timur parlait toujours de sa modération, de l'ambition de ses ennemis qui le contraignaient à la guerre ; il vantait sans cesse son humanité, tandis que par ses ordres le sang coulait à grands flots dans les villes conquises. Une nombreuse armée égyptienne vint au secours de la Syrie ; les Tartares la dispersèrent : Alep et Damas furent livrées aux flammes.

Après s'être rendu maître de plusieurs provinces, Tamerlan, à la tête de huit cent mille hommes, pénétra dans l'Anatolie, occupa Césarée, et investit la ville d'Angora. Ce fut dans la plaine qui entourait cette ville, connue aussi sous le nom d'Ancyre, que Bajazet, avec quatre cent mille Turcs, vint livrer une bataille décisive à son formidable rival (1402).

Ce champ fameux semblait destiné par le sort à flétrir et à élever tour à tour de grandes renommées : ce fut dans le même lieu qu'autrefois Pompée vainquit Mithridate.

La force, le courage des janissaires, l'impétuosité des spahis, avaient suffi jusque-là pour rendre Bajazet vainqueur des Grecs, des Bulgares et des Hongrois. Maintenant il avait à combattre un ennemi qui lui opposait des troupes disciplinées, une cavalerie dressée aux évolutions, et trente années d'expérience dont une tactique savante était le fruit.

De tous les conquérants barbares, Tamerlan fut le seul qui fit la guerre avec art. Son armée était rangée méthodiquement sur plusieurs lignes qui s'appuyaient mutuellement : on le vit presque toujours, dans toutes les batailles qu'il donna, diriger par échelons ses attaques sur le centre de ses ennemis. Après un dernier effort, le corps de bataille renouvelait cette attaque, et une forte réserve lui servait, après de longs combats, à réparer le désordre ou à compléter la victoire.

Jamais il n'eut une lutte plus terrible à soutenir que dans cette journée ; on voyait des deux parts la même bravoure, le même fanatisme, une égale soumission aux arrêts du destin, une semblable confiance dans la force de leurs armes. Les deux armées s'étaient également illustrées par de nombreux triomphes; mais l'armée tartare portait l'admiration et le dévouement pour son chef jusqu'à l'enthousiasme; celle de Bajazet, au contraire, était disposée à la sédition.

Vainement ce prince redoubla d'efforts pour animer ses troupes par son exemple, vainement il remplit dans cette action tous les devoirs de général et de soldat ; au premier choc, il se vit affaibli par la coupable défection de son fils Soliman, qui s'éloigna du champ de bataille avec le corps qu'il commandait.

Les Tartares auxiliaires qui servaient sous ses enseignes avaient été secrètement gagnés par les émisssaires de Tamerlan ; ils désertèrent et passèrent du côté de l'ennemi : les troupes levées en Anatolie imitèrent leur exemple. Bajazet, se surpassant lui-même, répara quelque temps ces pertes par des prodiges de valeur. Les cuirassiers grecs, secondant son courage, chargèrent avec impétuosité, et enfoncèrent les premières lignes des ennemis. Mais la fuite simulée des Tartares trompa leur ardeur ; ils les poursuivirent trop vivement, se débandèrent, virent leur retraite coupée, et bientôt, accablés par le nombre, ils succombèrent tous glorieusement.

Il ne restait plus à Bajazet que ses braves janissaires entourés par une armée immense. Ils lui opposèrent une résistance digne de leur renommée : semblables à une forte muraille, il fallut de longs assauts pour les démolir, et le nombre épouvantable de leurs morts illustra leur défaite.

Lorsque Bajazet, qui avait mille fois tenté de périr avec eux, les vit moissonnés, il prit la fuite; mais le khan de Zagathay, volant à sa poursuite, l'atteignit et le fit prisonnier.

Cette victoire éclatante livra aux armes de Tamerlan l'Anatolie tout entière; Burse, Nicée, lui ouvrirent leurs portes; Smyrne résista, mais il la prit d'assaut.

Toutes les provinces d'Asie devinrent la proie du conquérant tartare. Soliman transporta en Europe les trésors de son père et les débris de son armée.

Bajazet vaincu fut conduit à la tente de Tamerlan. L'empereur tartare alla au-devant de lui, lui tendit la main et le fit asseoir à ses côtés : « Vous avez, lui dit-il, dicté vous« même et subi les arrêts du destin; votre infortune est « votre ouvrage; vous êtes blessé par les épines de l'arbre « que vous avez planté de vos propres mains.

« Considérant en vous le héros et le défenseur des mu« sulmans, je voulais non-seulement vous épargner, mais « vous secourir et joindre mes armes aux vôtres contre les « chrétiens; vous avez protégé mes ennemis, violé mes « droits, bravé mes menaces et méprisé mon amitié : ainsi « c'est par votre faute que je me suis vu forcé de lever « mon glaive sur vous, et de livrer votre empire à mon « invincible armée.

« Vous ne m'avez que trop fait connaître quel aurait été « mon sort et celui de mes soldats si nous avions été vain« cus. Mais rien n'est plus méprisable à mes yeux que la « vengeance : dissipez donc vos craintes; votre vie est en « sûreté; et puisse ma clémence acquitter envers l'Éternel « la reconnaissance que je lui dois ! »

Après avoir ainsi parlé, il remit entre les bras du sultan

sa femme Espina, son fils Musa, ainsi que leur fille : Bajazet les embrassa, répandit sur eux des larmes amères, et garda devant son vainqueur un morne et farouche silence.

Tamerlan fit rendre à ces princes infortunés les honneurs dus à leur rang. Lorsqu'il fut arrivé à Burse, il y célébra sa victoire par des fêtes pompeuses : au milieu de ces solennités, Tamerlan, ayant appelé devant lui son illustre captif, lui donna un sceptre, plaça une couronne sur sa tête, et lui promit de le rétablir sur le trône ; mais Bajazet, tombé du faîte de la gloire dans les fers, repoussa comme un don odieux la couronne avilie et le sceptre tributaire qu'on lui offrait.

Son courroux était plus difficile à dompter que son armée ; son vainqueur ne put fléchir sa haine : le fier sultan regardait ces prétendus bienfaits d'un ennemi comme de nouvelles insultes ; il n'y répondit que par des injures.

Tamerlan, quelques jours après, lui ayant envoyé des faucons et un équipage de chasse, Bajazet, aigri par le malheur, crut que ce présent était un outrage fait pour lui rappeler l'oisiveté à laquelle il était condamné désormais. « Apprenez à votre maître, dit-il à l'officier qu'on lui avait « envoyé, apprenez à ce Tartare que j'accepte son présent. « La chasse est en effet un divertissement royal, et qui me « convient mieux qu'à un brigand tel que lui. »

La hauteur injurieuse et la violence opiniâtre du sultan enflammèrent le courroux de l'empereur tartare. Cessant de se montrer généreux, Tamerlan devint féroce : il enferma, dit-on, Bajazet dans une cage de fer qu'on traînait partout à sa suite ; et souvent même, le faisant sortir de cette prison pour l'outrager, il se servait de son corps comme de marchepied pour monter sur son cheval. Enfin, pour comble d'opprobre, il forçait, à ses yeux, la sultane et sa fille de le servir à demi nues dans ses festins.

Ces horreurs, plus dégradantes encore pour le tyran que pour la victime, ont été regardées comme une fable par Voltaire et par plusieurs écrivains modernes, qui les attri-

buent à la haine des historiens grecs et turcs. Le prince Cantemir n'en fait aucune mention, et beaucoup d'auteurs ne parlent que de l'accueil honorable fait au captif par son vainqueur. Ce qui est certain, c'est que la honte et le chagrin terminèrent les jours de Bajazet en Pisidie, neuf mois après sa défaite.

Tamerlan honora sa tombe de quelques larmes, fit célébrer avec pompe ses obsèques dans la ville de Burse, envoya de magnifiques présents à son fils Musa, et lui donna l'Anatolie en souveraineté.

La chute de Bajazet, délivrant Constantinople du plus éminent péril, répandit une vive joie parmi les Grecs et les Français. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Tamerlan, qui leur promit sa protection.

Les descendants de Constantin étaient alors si déchus de leur ancienne grandeur, que le mot *protection* n'était pas une insulte pour eux : ils n'auraient cependant point tardé à sentir le poids de cette redoutable amitié, si Tamerlan avait pu, comme il le projetait, venir à Constantinople ; mais il ne possédait point de flotte, et le Bosphore arrêta sa marche.

Soliman, qui était en Thrace, implora sa clémence, et reçut de lui l'investiture de la Romanie.

Les empereurs Manuel et Jean se reconnurent ses tributaires, et lui jurèrent obéissance. L'empire de cet heureux conquérant s'étendait de l'Irtisch au golfe Persique, et des rives du Gange aux murs de Smyrne.

Des possessions si vastes étaient encore trop étroites pour son ambition sans bornes. Dans son camp, en Asie Mineure, il avait conçu le projet gigantesque de la conquête de la Chine et de l'Europe. Il voulait, disait-il, renverser les idoles dans Pékin et la croix dans Rome.

Remettant l'exécution de ce dessein à l'année suivante, il retourna en Tartarie, acheva la conquête de la Géorgie, apaisa les troubles de la Perse révoltée, et rentra triomphant à Samarcande : là, il reçut sur son trône les ambassadeurs

de l'Égypte, de l'Arabie, de l'Inde, de la Russie, de la Grèce et de l'Espagne. Six de ses petits-fils furent mariés avec pompe; ses fêtes eurent un éclat proportionné à celui de ses conquêtes. Jamais on n'en vit aucune, dans Rome même, décorée de plus de trophées.

Tout était grand dans ses jeux comme dans ses actions : il donna un festin; ses convives furent tout un peuple et toute une armée.

Une amnistie sans exception rendit générale dans tout son empire la joie de cette solennité. Tamerlan, infatigable dans ses longues marches, ne se lassait promptement que du repos; reprenant de nouveau les armes, il se mit en marche à la tête de son armée pour envahir la Chine; mais, à cent lieues de sa capitale, la mort fit évanouir les nouveaux rêves de son ambition; elle renferma dans un étroit tombeau ce colosse que le monde entier semblait ne pouvoir contenir.

Il avait atteint la soixante-dixième année de son âge et la trente-cinquième de son règne.

Son nom, qui retentit avec tant d'éclat dans l'Orient et dans l'Occident, effraie encore la mémoire des hommes. Ses peuples, conduits trente ans par lui à la victoire, illustrés par ses exploits, enrichis par ses conquêtes, l'admirèrent trop pour le juger impartialement; d'un autre côté, l'effroi qu'il inspirait à ses ennemis ne le fit considérer par eux que comme un monstre : la postérité, plus impartiale, en rendant hommage à son vaste génie, à son amour, jusque-là inconnu parmi les Tartares, pour les sciences, les arts et les lettres, lui assigne justement une place éminente parmi les grands capitaines et les habiles monarques; mais elle inscrira toujours aussi au premier rang des fléaux du monde le guerrier féroce qui fit élever à Bagdad une colonne composée de quatre-vingt-dix mille crânes humains; par ce monument atroce, Tamerlan se voua lui-même à l'exécration des siècles.

Les princes ottomans, délivrés de la présence et du joug des Tartares, se disputèrent, les armes à la main, la succession de Bajazet, leur père (an 1408). Ces dissensions entre

Josué, Soliman, Musa et Mahomet, offrirent à l'empereur Manuel une occasion favorable pour recouvrer son indépendance, pour relever son trône; et comme il était habile et courageux, il en profita.

Josué, l'aîné des fils de Bajazet, s'empara de quelques provinces; Soliman, son frère, aussi effrayé que jaloux de ses progrès, vint implorer l'assistance des Grecs et l'acheta par la cession, ou plutôt par la restitution à l'empire de la Thrace, de la Thessalie et du Péloponèse. Étrange vicissitude des choses humaines! Naguère Manuel, vassal, tributaire, otage, s'était vu traîné en captif à la suite des fiers musulmans, et alors un sultan se jette humblement à ses pieds pour solliciter son alliance.

Soliman, avec le secours des Grecs, marche contre Josué, le combat, le défait et le tue; mais il ne jouit pas longtemps en paix de ce cruel triomphe : Musa, son frère, appuyé par les Bulgares et les Serviens, lui déclara la guerre ainsi qu'aux Grecs, reprit sur eux la Thrace et s'empara d'Andrinople.

Ce danger commun resserra les liens de l'empereur et du sultan : Soliman épousa une nièce de Manuel; tous deux réunis vainquirent Musa : pour prix de ce triomphe, les Grecs rentrèrent en possession de l'Ionie, on leur rendit aussi plusieurs villes en Asie.

Le bonheur de Manuel fut alors troublé par la mort de Théodore, son frère, cher à Lacédémone par son courage et par ses vertus; l'empereur prononça son oraison funèbre. Manuel se montra toujours Grec par son esprit, et Romain par son courage.

La fortune rendait à l'empire plusieurs provinces, mais pauvres et dépeuplées. Pour remplir le trésor on vendit Patras aux Vénitiens.

Manuel, dans sa prospérité, n'oubliait point l'accueil et les secours que son infortune avait trouvés en France. Ne pouvant prouver aux Français sa reconnaissance par de riches présents, il en offrit de curieux, et envoya aux béné-

dictins de Saint-Denis les œuvres de Denys l'Aréopagite.

La tranquillité dont jouissait l'empire ne fut pas de longue durée : Soliman s'endormit dans le sein de la victoire; tandis qu'oubliant son camp, il se livrait aux débauches dans son harem, Musa, secouru par les Valaques, l'attaqua de nouveau et battit ses troupes dispersées. Dans ce péril, Soliman, ne fondant son espoir que sur les conseils et l'activité de Manuel, partit dans l'intention de chercher encore près de lui un appui et un refuge; mais dans la route il fut assassiné par des traîtres qui portèrent sa tête à son frère.

Musa, par ce meurtre, se vit sans obstacle empereur des Ottomans : ennemi des Grecs, il reprit Thessalonique, Andrinople, et vint assiéger Constantinople avec toutes ses forces réunies. Manuel lui opposa une vive résistance; la flotte grecque, commandée par Jean Paléologue, battit celle des Ottomans. Un autre événement éloigna de la capitale le péril qui la menaçait : le dernier des fils de Bajazet, Mahomet, arbora dans Amasie l'étendard de la révolte; l'actif Manuel, saisissant cette circonstance pour affaiblir encore ses ennemis en les divisant, promit son appui au prince rebelle, alla au-devant de lui jusqu'à Scutari, et le fit entrer dans la capitale : tous deux cependant, trahis par la fortune, furent vaincus dans une bataille qu'ils livrèrent à Musa; mais, ayant reçu des renforts, ils portèrent leurs armes sur les côtes du Pont-Euxin. Musa courait à leur rencontre; le poignard d'un assassin termina son règne et sa vie.

Mahomet, n'ayant plus de rivaux, monta sur le trône, et réunit sous son autorité paisible toutes les provinces et toutes les forces de l'empire ottoman : le sultan, sincère dans sa reconnaissance, envoya des ambassadeurs à Manuel pour l'assurer que lui devant la couronne, il n'oublierait jamais ses bienfaits, et que, tant qu'il conserverait la vie, il regarderait comme un devoir de lui montrer l'obéissance d'un fils pour son père.

Cette heureuse révolution avait changé la fortune de l'em-

pire; Manuel, prompt à en profiter, rétablit l'ordre dans les provinces, réunit les débris épars de sa puissance, et obtint de son allié de nouvelles restitutions; partout la justice reprit son cours, l'agriculture son activité, le commerce sa liberté; mais cet éclat n'était qu'éphémère. Un homme de génie pouvait bien alors, à la faveur de quelques caprices du sort, étendre et relever l'empire, mais non lui rendre sa vigueur. Les mœurs étaient détruites, les courages amollis, et la vertu publique, seul esprit de vie des États, n'existait plus.

Mahomet, loin d'imiter ses belliqueux et cruels prédécesseurs, montra aux Ottomans le phénomène rare d'un sultan pacifique et tolérant. Ses envoyés annoncèrent aux chevaliers de Rhodes qu'il se déclarait le protecteur des chrétiens. Les Vénitiens seuls éprouvèrent sa haine : autrefois outragé par eux, il leur fit une guerre implacable.

La douceur de son gouvernement ne le mit point totalement à l'abri des troubles : un imposteur, qui se disait fils de Bajazet, se révolta et trouva des partisans, rassembla des troupes, fut battu, et courut chercher un asile à Thessalonique. Manuel refusa de le livrer au vainqueur : ce refus n'altéra point l'amitié que lui avait jurée le sultan, et même, quelque temps après, Mahomet vint à Constantinople visiter son allié. Les courtisans grecs, qui depuis longtemps ne distinguaient plus la perfidie de la politique, conseillaient à l'empereur de le retenir prisonnier, dans l'espoir de pouvoir lui arracher l'abandon de la Syrie; Manuel repoussa leurs conseils avec mépris, et reçut Mahomet comme un frère.

La mort seule devait rompre l'union de ces deux princes : le sort ne tarda pas à détruire la paix passagère dont l'amitié du sultan et de l'empereur laissait jouir l'Orient; une attaque d'apoplexie trancha subitement les jours de Mahomet (an 1421); ses visirs cachèrent soigneusement sa mort jusqu'au moment où Amurat, son fils aîné, arriva dans la ville de Pruse et se fit proclamer sultan.

Manuel prétendit que, suivant les intentions de son ami Mahomet, on devait lui confier la tutelle des jeunes frères d'Amurat. Le refus du sultan était facile à prévoir : Manuel reçut une réponse insultante; il s'y attendait, elle lui servit de prétexte pour jeter un nouveau ferment de discordes parmi les Turcs.

Les jeunes princes ottomans se trouvaient alors à Constantinople; l'empereur proclama Mustapha, l'un d'eux, sultan, et lui donna des troupes. Une partie de l'armée ottomane se déclara pour lui. Mustapha, secondé par les Grecs, s'empara de plusieurs provinces et se rendit maître de Gallipoli. Mais ce jeune sultan, égaré par l'orgueil d'un premier triomphe, regarda l'appui de Manuel comme un joug; devenant ingrat dès qu'il se crut fort, il se brouilla avec l'empereur et renvoya les Grecs. Le châtiment de son imprudence fut prompt; ses propres officiers le livrèrent aux mains d'Amurat.

Le sultan, débarrassé de cette guerre intestine, tourna ses forces contre Manuel : Constantinople se vit de nouveau investie et assiégée (an 1423). Amurat en promit le pillage à ses troupes, et la possession au premier guerrier qui forcerait ses murailles.

Depuis quelque temps on avait fait en Europe une grande et fatale découverte qui changea bientôt l'art de la guerre, le sort des rois et celui des peuples : un moine, en mêlant le soufre et le salpêtre, avait créé ces foudres terrestres, plus redoutables et plus meurtrières que celles du ciel. Ce fut à l'époque du siége de Constantinople par Amurat qu'on entendit dans l'Orient l'éclat terrible du premier canon.

Un Génois, nommé Andorno, fit employer par les Ottomans cette nouvelle arme contre les murs de Constantin; elle étonna les Grecs, mais n'abattit point la fermeté de Manuel. Son activité, son exemple, réveillèrent l'antique courage : hommes, vieillards, enfants, femmes même, tout s'arma. Les Grecs, par des sorties fréquentes, lassèrent la constance des assaillants : Amurat leva le siége.

L'adresse de l'empereur ne contribua pas moins à ce suc-

cès que ses armes ; il avait envoyé en Asie le jeune frère de Mustapha, qu'on appelait Mustaphopulle : ce prince, excité par lui, rassembla de nombreux partisans et souleva quelques provinces. Pruse et Nicée se déclarèrent même pour lui. Amurat, rappelé par cette diversion, courut à sa rencontre, lui livra bataille, le vainquit et le fit étrangler.

Tant de guerres et tant de révoltes avaient fatigué Amurat. Impatient de jouir du repos, il conclut la paix avec Manuel. L'empereur, qui seul avait sauvé l'empire, en connaissait toute la faiblesse. Persuadé que le secours des princes latins pourrait seul le préserver d'une destruction prochaine, il envoya des ambassadeurs à Rome pour travailler à la réunion des Églises. Mais une apoplexie foudroyante termina le cours de sa vie glorieuse ; il était âgé de soixante-dix-sept ans, et en avait régné trente-quatre (an 1425). Courageux, habile, éloquent, fécond en ressources, modéré dans sa fortune, ferme dans les revers, Manuel prouva qu'un homme seul, doué d'un grand caractère, peut encore soutenir un empire qui s'écroule.

CHAPITRE VIII.

JEAN PALÉOLOGUE II.

(Ans de J.-C. 1426-1449.)

Règne faible de Jean Paléologue. — Son projet sur la réunion des Églises grecque et latine. — Son départ pour le concile de Ferrare. — Son arrivée à Ferrare. — Son retour à Constantinople. — Guerre entre Amurat et Ladislas Jagellon, roi de Hongrie. — Exploits de Jean Corvin, surnommé Huniade. — Exploits et perfidie de Scanderbeg. — Traité de paix entre Ladislas et Amurat. — Rupture de ce traité. — Bataille entre eux. — Défaite et mort de Ladislas. — Régence d'Huniade en Hongrie. — Guerre entre Constantin Dragosès et Amurat. — Défaite de Constantin. — Générosité d'Amurat. — Mort de Jean Paléologue.

Jean hérita paisiblement de la couronne de son père, qui l'avait associé au trône peu de temps après la bataille d'Angora.

Manuel avait eu d'Irène d'autres fils : Théodore Paléo-

logue, prince de Selivrée, puis despote de Lacédémone, après la mort de son oncle; Andronic Paléologue, prince de Thessalonique; Constantin Dragosès, destiné par un malheureux sort à ne remplacer son frère sur le trône que pour le voir s'écrouler sous lui; Démétrius Porphyrogénète, envieux de ses frères, et l'une des causes de leur ruine; enfin le prince Thomas, dont les efforts constants n'eurent d'autre objet que de rétablir l'union dans la famille impériale.

Le premier acte du règne de Jean prouva sa faiblesse et présagea les malheur qu'elle entraîne toujours. Il acheta une paix passagère et la protection d'Amurat, en lui payant un tribut de trois cent mille aspres, et en lui cédant plusieurs places sur les rives du Pont-Euxin. L'exemple de ses prédécesseurs ne pouvait le justifier; d'impérieuses circonstances les avaient forcés à cette humiliation, mais le timide Jean alla lui-même au-devant du joug dont Manuel avait su noblement s'affranchir.

Peu de temps après son avénement au trône, l'impératrice sa femme, Sophie Paléogine, princesse de Montferrat, lassée de l'aversion qu'il lui témoignait, s'embarqua secrètement pour l'Italie; les Génois favorisèrent son évasion, et l'empereur se montra pour eux plus disposé à la reconnaissance qu'au ressentiment. Sophie reçut à Venise tous les honneurs dus à son rang; mais, quittant bientôt la pourpre, elle s'ensevelit dans un cloître, où elle termina ses jours.

Marie, fille de l'empereur de Trébizonde, la remplaça sur le trône de Constantinople; cette princesse sut inspirer à son époux une passion qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie.

Le prince Théodore, porté tour à tour par son caractère inconstant à l'amour des grandeurs et à celui de la retraite, formait depuis peu le projet de céder ses États aux Vénitiens et d'entrer dans l'ordre des chevaliers de Rhodes. Jean, voulant prévenir l'exécution de ce dessein, partit pour la

Morée avec son frère Constantin, qu'il comptait rendre maître de cette province; mais lorqu'il arriva, il trouva Théodore décidé à garder sa principauté; Constantin ne put obtenir en partage que Corinthe et quelques villes du Péloponèse.

Ce prince, cherchant un autre but à son ambition, conduisit quelques troupes sous les murs de Patras, attaqua cette ville, fut battu, abandonné, blessé; il aurait péri dans ce combat sans le courage et la fidélité de Phranzès, guerrier intrépide, ministre instruit, négociateur habile, et dont la plume nous a transmis avec détail l'histoire de ces temps malheureux.

Constantin, guéri de ses blessures, rassembla de nouvelles forces et s'empara de Patras (an 1426). Cette faible conquête irrita le sultan Amurat; sa vengeance tomba sur Thessalonique. Cette ville, apanage d'Andronic Paléologue, venait d'être cédée par lui aux Vénitiens. Le sultan l'assiégea et la prit d'assaut (an 1431). Ses armes s'étendirent ensuite rapidement en Acarnanie, en Étolie, en Épire.

L'Albanie, défendue par ses montagnes et par ses courageux habitants, l'arrêta dans sa marche et repoussa ses efforts. Venise arma une flotte contre les Ottomans : André Mocénigo, qui la commandait, attaqua celle des Turcs dans le port de Gallipoli, l'enfonça d'abord, la mit en désordre, et l'aurait détruite s'il eût été mieux secondé; mais, au moment où la victoire semblait certaine, les Vénitiens, frappés d'une terreur panique, prirent la fuite (an 1431). L'intrépide Mocénigo, abandonné, combattit seul quelque temps un grand nombre de vaisseaux turcs qui l'entouraient et qui le canonnaient vivement; enfin, voyant un de ses mâts brisé, il se retira et intimida tellement les ennemis par son feu soutenu, qu'ils n'osèrent le poursuivre. Ainsi l'on peut dire, que, si l'armée fut vaincue, l'amiral demeura vainqueur.

Le monarque des musulmans était doué de ce grand caractère qui fonde et élève les États; Amurat montra sur le trône autant de vertus qu'il est possible à un despote et à un con-

quérant d'en conserver; et sans croire aux éloges outrés que lui prodiguaient l'enthousiasme de ses troupes et l'adulation de ses esclaves, on doit convenir qu'il en mérita une partie.

Cantemir et plusieurs historiens grecs attestent qu'on le vit toujours juste, religieux et fidèle à ses promesses. Les vaincus mêmes, en déplorant les violences exercées par les musulmans sur les chrétiens, en justifient le sultan, et les attribuent moins à lui qu'aux mœurs de son siècle et à la barbarie de son peuple.

Irrité de l'échec éprouvé par ses troupes en Albanie, il ne tarda pas à s'en venger. A la tête d'une forte armée, ayant forcé le passage des montagnes, il se rendit maître du pays (an 1435), contraignit Castrio, qui en était roi, à le reconnaître pour suzerain, à lui payer un tribut et à lui livrer comme otages ses quatre fils, dont le dernier devint, sous le nom de Scanderbeg, l'appui, le vengeur de sa patrie et le dernier héros dont la gloire ait illustré la Grèce.

Après cette conquête, Amurat, loin de licencier son armée, l'accrut par de nouvelles levées. Ces préparatifs répandaient parmi les Grecs une vive inquiétude; ils lui supposaient le dessein d'assiéger Constantinople; mais d'autres soins l'occupaient alors (an 1435) : Ibrahim, son beau-frère, prince de Caramanie, cherchait l'appui des princes chrétiens pour conserver son indépendance. Amurat envahit ses États, et ne lui en rendit une partie qu'après l'avoir forcé de se soumettre à son autorité.

Les Serviens, les Hongrois et les Bulgares, autrefois ennemis opiniâtres des empereurs grecs, s'étant tardivement éclairés sur leurs intérêts, cherchaient alors à former une ligue assez forte pour arrêter les progrès toujours croissants de la puissance musulmane (an 1436). Amurat, voulant prévenir cette réunion, attaqua d'abord la Servie; le krale Georges, ne pouvant résister à ce torrent, y céda, abandonna au sultan la moitié de ses États, et lui donna pour femme sa sœur; il espérait que la beauté de cette princesse captiverait et adoucirait le cœur d'Amurat; l'hymen fut

conclu ; mais tous ces sacrifices n'eurent pour résultat qu'une trève de deux ans.

Ayant appris que le krale continuait ses négociations avec le roi de Hongrie, Amurat marcha contre son beau-frère, le vainquit, et, suivant l'usage barbare de l'Orient, fit crever les yeux à ses deux fils. L'infatigable sultan porta ensuite ses armes en Hongrie (an 1437) ; mais, égaré par un guide infidèle, il s'engagea dans des défilés où les Hongrois l'attaquèrent avec avantage, défirent ses troupes, et le contraignirent à se retirer.

L'empereur des Grecs, immobile et non tranquille au milieu de tous ces événements, n'osait y prendre part ; il prévoyait que les Turcs, qui le cernaient de tous côtés, après avoir renversé toutes les barrières qui défendaient encore le nord de l'empire, retomberaient de tout leur poids sur la capitale ; Jean ne vit d'autre espoir de salut pour lui que dans la réunion des Églises grecque et latine.

Cette réunion, projetée depuis longtemps, et négociée récemment par Manuel, paraissait en effet le seul moyen de déterminer les puissances catholiques de l'Europe à s'armer pour la délivrance des Grecs. Les lettres du pape, et son ardent désir de voir reconnaître son autorité dans l'Orient, entretenaient cet espoir trompeur : peut-être cependant il se serait réalisé si les Grecs, sans attendre ces lointains secours, eussent cherché d'abord leurs premières ressources dans leurs armes et dans leur courage. La fermeté malheureuse appelle l'intérêt, la crainte n'attire que la pitié ; la politique des princes est rarement généreuse, elle secourt la force et abandonne la faiblesse.

D'ailleurs le temps de la passion ou de la folie des croisades n'existait plus ; malgré les instances des pontifes romains, tous les princes de l'Europe voyaient froidement le saint-sépulcre sous la domination des infidèles ; la courte durée de l'empire latin en Orient les avait convaincus que Constantinople ne pourrait pas plus se défendre que Jérusalem, et leur seule attention se portait alors sur la Hongrie

et sur la Pologne, qu'ils étaient résolus à protéger comme les derniers boulevards de l'Europe contre les Ottomans.

D'autres circonstances concouraient encore à tromper les vœux de l'empereur : l'Église catholique, à laquelle il voulait se réunir, était elle-même divisée et déchirée par d'opiniâtres dissensions. Le concile de Bâle prétendait restreindre l'autorité du pape, et osait même l'excommunier. Plusieurs souverains soutenaient le concile ; Eugène IV, loin de jouir à Rome d'un pouvoir paisible, voyait son peuple révolté contre lui, et les rebelles, excités par le duc de Milan, venaient de forcer le pontife à se sauver au Vatican.

Enfin la cour d'Orient seule et un petit nombre d'évêques consentaient, par politique, à cette réunion ; le reste du clergé et tout le peuple haïssaient les Latins, détestaient le pape, et voyaient avec horreur un changement que les prêtres fanatiques traitaient de sacrilége, d'hérésie et d'impiété.

Toutes ces considérations et les conseils prudents de Sigismond, allié de l'empereur, ne purent détourner ce prince de son entreprise ; Amurat lui-même l'avertit vainement du danger de son absence. Laissant le vaisseau de l'État exposé, sans pilote, aux orages qui le menaçaient, il céda aux instances du pape et s'embarqua pour l'Italie avec son frère Démétrius, le patriarche Joseph, les députés des patriarches d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et plusieurs évêques.

Les pères du concile de Bâle l'avaient pressé de se déclarer en leur faveur ; il rejeta leur offre, et convint avec Eugène que la réunion des Églises serait discutée dans un autre concile convoqué à Ferrare (an 1438).

L'empereur débarqua dans le port de Venise, où on lui fit une magnifique réception ; les empereurs déchus dans l'Orient de leur grandeur et de leur puissance inspiraient toujours une sorte de respect dans l'Occident. En Grèce, vassaux et tributaires des sultans, ils marchaient à leur suite comme des esclaves ; en Italie, au contraire, on ne voyait en eux que leurs ancêtres, la dignité de leur rang et

l'éclat de leur cour. On se rappelait, à leur aspect, les noms imposants de Constantin, de Justinien, d'Héraclius; les titres de césar et d'auguste avaient perdu leur puissance et non leur majesté; semblables aux monuments de Carthage et de Rome, leurs ruines commandaient encore la vénération.

Le doge et les sénateurs vinrent sur un vaisseau de parade, nommé *le Bucentaure*, au-devant de l'empereur des Grecs; conformément au faste ridicule de ce temps, la soie, l'argent, la pourpre, brillaient de toutes parts sur ce vaisseau, et les matelots étaient couverts de robes de brocart d'or.

Après plusieurs jours consumés inutilement en fêtes et en festins, Jean se rendit avec son cortége à Ferrare : l'astuce italienne et la vanité grecque disputèrent longtemps sur le cérémonial qui devait être observé : Rome l'emporta; le pape attendit l'empereur dans la ville, et n'alla au-devant de lui que jusqu'au milieu de son appartement. L'empereur voulut s'agenouiller devant celui que ses prédécesseurs nommaient, confirmaient, emprisonnaient et déposaient autrefois. On décida que dans l'Église ils auraient deux trônes égaux.

Les négociations sur l'étiquette, relativement à la réception du patriarche, ne furent pas moins longues. « Je « traiterai l'évêque de Rome, disait l'évêque grec, comme « mon père s'il est plus vieux que moi, comme mon frère si « nous sommes du même âge, comme mon fils s'il est plus « jeune. » On lui donna un siége inférieur à celui du pape et de l'empereur, mais plus élevé que ceux de tous les pères du concile.

Cette assemblée fut moins nombreuse qu'on ne l'avait espéré : le concile de Bâle avait refusé de se séparer; aucun des souverains de l'Europe ne se rendit à Ferrare; on n'y vit que leurs ambassadeurs. Plusieurs de ces princes soutenaient le concile de Bâle contre le pape; d'autres étaient retenus dans leurs États par de plus importantes querelles.

Jamais circonstances ne furent moins favorables pour exciter l'Europe à secourir l'Orient et à céder aux ordres du pape. Henri VI, roi d'Angleterre, chancelait sur un trône dont il fut bientôt renversé.

Charles VII, roi de France, à peine rentré dans Paris, ne s'occupait qu'à expulser les Anglais de la France, dont ils avaient conquis et perdu la couronne.

Le clergé français publiait à Bourges la pragmatique sanction, conforme aux principes du concile de Bâle, et totalement contraire aux maximes ultramontaines.

Enfin ce même concile de Bâle venait de déposer Eugène IV, et d'élire pape Amédée, ancien duc de Savoie. Cet antipape prit le nom de Félix V.

Jean, se trouvant ainsi trompé dans le but réel de son voyage, n'en poursuivit pas moins le prétexte, c'est-à-dire la réunion des Églises. Les évêques grecs, qui ne se prêtaient à cette réconciliation que par obéissance, prolongèrent longtemps de vaines disputes sur les difficultés qui divisaient les deux Églises.

L'empereur Jean, pour montrer son érudition, se mêla plusieurs fois à ces querelles théologiques. Les conférences furent interrompues par la peste qui s'était déclarée dans Ferrare. On transféra le concile à Florence, et ses séances ne se terminèrent qu'en 1442.

La suprématie du pape fut reconnue; les Latins prouvèrent aux Grecs, par des manuscrits originaux, et entre autres par un ouvrage de Basile, qu'autrefois l'Église d'Orient avait professé le même principe que celle de Rome sur la procession du Saint-Esprit.

Les Grecs, après avoir quelque temps cherché à éluder la question, en disant que le Saint-Esprit procédait *du Père par le Fils*, au lieu de dire, *du Père et du Fils*, se soumirent à la formule reçue en Occident. Ils firent peu d'objections sur les difficultés relatives au purgatoire; mais, sans qu'on puisse en comprendre le motif, ils se montrèrent beaucoup plus difficiles sur la question des azymes, question tout à

fait étrangère aux dogmes. Enfin ils cédèrent, et la réunion fut solennellement proclamée. Le patriarche de Constantinople mourut alors dans la communion romaine (an 1439).

Ce triomphe peu durable, cette soumission peu sincère des Orientaux, consolèrent Eugène de toutes les traverses que sa propre Église lui suscitait. Pour prouver sa reconnaissance à Paléologue, il lui ouvrit son trésor, lui promit une flotte, et l'assura qu'il ne cesserait de renouveler ses efforts pour exciter les princes chrétiens à défendre la Hongrie et la Grèce.

Après une absence de deux ans, Paléologue, chargé d'indulgences, de bénédictions, mais dénué de secours, s'embarqua et revint à Constantinople (an 1439). En y arrivant, il trouva le peuple et le clergé soulevés contre lui. Les évêques qui l'avaient accompagné se virent injuriés et menacés par une multitude furieuse. « Puisse, s'écriait-on de toutes « parts, puisse la main qui a signé, puisse la langue qui a « proclamé cette réunion aussi humiliante qu'impie, être « coupées ! »

Un changement quelconque de religion n'est justifiable que par une intime conviction; les évêques du concile ne surent pas même conserver ce mérite : intimidés par le mécontentement public, ils s'avouaient bassement coupables, et, lorsqu'on leur demandait les motifs de ce qu'on appelait ridiculement leur apostasie, ils répondaient : « Que voulez-« vous? la peur et le besoin ont dicté nos paroles; nous « avons vendu lâchement notre foi. »

Vainement l'empereur employa le peu qui lui restait d'autorité pour imposer silence aux mécontents. Marc, évêque d'Éphèse, les animait; il voulait expier, par l'exagération de son repentir, sa coopération aux actes du concile.

Plusieurs prélats, suivant son exemple, prolongèrent les troubles et le schisme, et se livrèrent avec plus d'ardeur que jamais à leur fanatisme pour la prétendue lumière du Thabor, qui achevait d'éteindre celle de leur raison.

Ces misérables querelles déchirèrent la capitale de l'Orient

jusqu'à son dernier jour, et, lorsque le canon des Ottomans abattit peu d'années après ses remparts, le feu de cette étrange discorde agitait encore les esprits au milieu des terreurs de la ville en ruines.

Si, dans d'autres contrées, l'Église chrétienne éclaira les hommes, adoucit les mœurs et civilisa les Barbares, elle produisit dans l'Orient un effet contraire. Les prêtres, ignorants et superstitieux, plongèrent l'antique patrie des arts et des armes dans l'anarchie des sectes, dans l'esclavage du pouvoir absolu, dans les ténèbres de la barbarie. Tandis qu'en Orient on abattait ainsi le fragile édifice élevé par le concile de Florence, Eugène IV érigeait un monument pour en éterniser la mémoire : un bas-relief, placé par ses ordres sur une porte d'airain, représentait la dernière séance où l'on avait proclamé la fin du schisme.

La politique ne traitait pas mieux l'empereur que la religion, et, pendant que le terrible Amurat affermissait chaque jour sa redoutable puissance, une guerre civile éclatait au sein de l'empire. Démétrius, frère de l'empereur, avait épousé secrètement la fille du prince de Lesbos. Jean ne voulut point reconnaître ce mariage; Démétrius, irrité, embrasse la cause des schismatiques, grossit le nombre des mecontents, les arme, et marche à leur tête contre la capitale.

Amurat, attentif à fomenter toutes les dissensions qui pouvaient accélérer la ruine des Grecs, donna des secours au prince rebelle. Démétrius, malgré son appui, ne put cependant forcer les murs de la capitale, mais il en ravagea les environs (an 1441); enfin la défection d'une partie de ses troupes l'obligea de se soumettre et de se réconcilier avec son frère.

Une famille divisée, un empereur sans force et sans talent, un peuple amolli, asservi par une foule de seigneurs, et déchiré par des troubles religieux, n'offraient plus au sultan des Turcs qu'une proie facile; elle n'aurait pu lui échapper, si tout à coup une ligue formidable et le courage de deux

guerriers célèbres n'eussent entraîné longtemps ses armes loin du Bosphore.

Le krale de Servie, décidé à se venger de la mutilation de ses fils et du pillage de ses États, s'était rangé sous la protection du brave Ladislas Jagellon, roi de Pologne et de Hongrie. Ce monarque, qui chercha comme un preux la gloire, et qui trouva la mort en voulant servir de digue à l'Europe contre les musulmans, envoya aux Serviens vingt-cinq mille hommes commandés par le célèbre Jean Corvin, surnommé Huniade.

Ce guerrier, dont les hauts faits illustrèrent l'obscure naissance, s'était rendu fameux par mille exploits dès sa jeunesse, dans les guerres d'Italie, sous le nom du *chevalier blanc*. Attaché depuis à la fortune de Ladislas, il contribua efficacement à ses premières victoires, qui lui firent joindre le trône de Hongrie à celui de Pologne (an 1441).

Huniade, tombant sur les Turcs avec impétuosité, les battit en plusieurs rencontres, les chassa de la Servie et rétablit le krale Georges dans ses États. Amurat, impatient de réparer cet échec, envoya successivemeut contre lui quatre armées : le terrible Huniade les défit toutes.

Moins habile capitaine cependant que brave soldat, il dut ses victoires plus à sa vaillance et à son impétuosité qu'à ses manœuvres. Son bouillant courage enflammait celui de ses troupes; rien ne résistait à ses coups; poursuivant les Turcs sans relâche, il en fit un si affreux carnage, que, longtemps après sa mort, les Ottomans, pour effrayer leurs enfants, se servaient encore de son nom défiguré dans leur langue, et tous fuyaient dans les villages lorsqu'on entendait crier : « Voilà Janus Laïn, ou le scélérat! »

Bientôt Ladislas, réuni à ce vaillant général, entra en Bulgarie à la tête de cent mille hommes, et s'avança jusqu'à Sophie; il y rencontra l'armée turque, plus nombreuse que la sienne; un grand nombre de chevaliers allemands et français servaient sous les enseignes de Jagellon. Huniade chargea les musulmans avec sa furie ordinaire; le courage

des janissaires lui opposait cependant une opiniâtre résistance, mais un événement imprévu décida la victoire.

Le plus jeune des enfants de Castrio, roi d'Albanie, emmené en otage par Amurat, avait été nourri dans la religion de Mahomet. Élevé à la cour du sultan, il s'était concilié sa faveur par son esprit, par son adresse, et surtout par son intrépide courage. Dès sa jeunesse il se distingua dans plusieurs combats, et les Turcs admirèrent tellement son audace et la force extraordinaire de son bras, qu'ils l'appelèrent Scanderbeg, c'est-à-dire *le seigneur Alexandre.*

Amurat, trompé par le dévouement apparent sous lequel ce jeune prince cachait ses projets de vengeance, lui confia des emplois militaires importants. A la bataille de Sophie, Scanderbeg commandait un corps de cinq mille cavaliers, dont il s'était assuré la fidélité. Au moment où les deux armées, par un dernier choc, allaient décider du sort de cette journée, Scanderbeg passe rapidement avec sa troupe du côté des chrétiens, et charge en flanc les musulmans. Cette défection, cette attaque soudaine, répandent parmi les Turcs la consternation et l'effroi. Ladislas et Huniade profitent de ce désordre, enfoncent les infidèles et les poursuivent jusqu'au mont Hémus, qui protégea leur retraite.

Ladislas rentra en triomphe dans la ville de Bude, traînant à sa suite douze pachas, quatre mille prisonnier et neuf drapeaux.

Un tableau peint par ses ordres conserva le souvenir de cette éclatante victoire et des exploits d'Huniade, qu'on y voyait briller au premier rang, sous le costume de l'un des héros de l'antiquité.

Scanderbeg, après la victoire, ayant rencontré un secrétaire d'Amurat, le força d'écrire, de signer et de sceller du grand sceau du sultan une patente qui ordonnait à la garnison de Croia, capitale d'Albanie, de remettre cette ville entre ses mains. Maître de cette patente, il fit poignarder ce secrétaire et ceux qui l'accompagnaient. Ainsi la trahison,

le meurtre et l'apostasie furent les premiers degrés qui conduisirent au trône ce héros. Le reste de sa vie glorieuse couvrit cette tache sans l'effacer : la légitimité de la vengeance et trente ans de gloire peuvent décorer, mais non justifier de tels crimes.

Scanderbeg, sans perdre de temps, conduisit sa troupe à Croia; la garnison, trompée, lui en ouvrit les portes; tous ses sujets accoururent à sa voix ; les États d'Épire le reconnurent pour leur chef. Le bruit de son nom attira sous ses drapeaux les plus braves aventuriers de l'Europe, et à la tête d'une armée d'élite qui ne dépassa jamais le nombre de huit mille soldats et de sept mille cavaliers, profitant avec habileté du courage de ses troupes et de l'aspérité du pays, il résista constamment aux forces immenses d'Amurat et de Mahomet II, surprit leurs détachements, s'empara de leurs convois, défit leurs armées, évita les efforts de leurs masses par des manœuvres habiles, les étonna tour à tour par la célérité de ses attaques, par l'habileté de ses retraites, brava leur puissance, se maintint contre eux dans la possession de l'Épire, de la Macédoine, de l'Albanie, et acquit dans ces étroites contrées une si grande gloire, qu'une admiration exagérée le compara longtemps à Pyrrhus et à Alexandre.

Ses faibles États, défendus par ses armes, survécurent quelques années à l'empire grec; mais enfin, dans sa vieillesse, obligé de céder à la fortune de l'invincible Mahomet, il chercha un refuge en Italie, et termina ses jours à Lissus, près de Venise.

On dit que Mahomet, pendant l'intervalle d'une trêve qui avait suspendu entre eux les combats, le pria de lui envoyer son terrible cimeterre, croyant que cette arme, qui avait tranché la vie de deux mille musulmans, et qui, d'un seul coup, abattait la tête d'un taureau, produirait les mêmes prodiges dans d'autres mains.

L'essai qu'il en fit lui ayant prouvé que ce cimeterre n'avait rien qui le distinguât des glaives ordinaires, il crut que

le roi l'avait trompé et s'en plaignit. Scanderbeg lui répondit : « Je vous ai envoyé le sabre, mais non le bras. »

La victoire de Ladislas et d'Huniade retentit dans toute l'Europe ; elle réveilla le courage, l'émulation de ses guerriers, fit renaître l'espérance parmi les Grecs, et porta un coup terrible à la puissance d'Amurat. Le pape Eugène profita de ces dispositions favorables pour déterminer plusieurs princes chrétiens à former contre les musulmans une nouvelle croisade, dont le plan paraissait mieux combiné que celui des premières ; Ibrahim, prince de Caramanie, promettait de seconder les armes des croisés ; tous les émirs d'Anatolie se montraient disposés à secouer le joug du sultan, et tandis que cette guerre intestine rappellerait en Asie l'armée de Turcs qui occupait la Thrace, la Grèce et la Bulgarie, alors Ladislas, Huniade et Scanderbeg devaient, avec le secours des Grecs soulevés, chasser les Ottomans de toutes les contrées situées au delà du Bosphore. En même temps les vaisseaux et les troupes de Rhodes, de Chypre, de Gênes, de Venise et du duc de Bourgogne devaient parcourir l'Archipel, reprendre les îles conquises par les infidèles, et affranchir ensuite les villes de la côte d'Asie d'un long et odieux esclavage.

Amurat, consterné de sa défaite à Sophie, des mouvements qui annonçaient une rébellion dans l'Orient, et des préparatifs qui se faisaient en Europe contre lui, soumit habilement son orgueil à la fortune. Il proposa la paix à Ladislas.

Huniade et Scanderbeg s'indignèrent en vain d'un traité qui arrêtait leurs armes ; en vain le légat du pape, Julien Césarini, s'opposait, au nom de la religion, à cette paix avec les infidèles ; une trêve de dix ans fut conclue dans la diète de Ségedin. Amurat, pour l'obtenir, fléchit pour la première fois devant un vainqueur ; il rendit la Servie au krale Georges, consentit à laisser régner paisiblement Scanderbeg en Albanie, en Épire, en Macédoine, et ne garda de ses nouvelles conquêtes qu'une partie de la Bulgarie.

Pour rendre cet engagement plus inviolable, les chrétiens jurèrent sur l'Évangile, et les Turcs sur l'Alcoran, d'en observer strictement les stipulations.

A peine on venait de signer le traité, la diète même n'était point encore séparée, quand soudain Ladislas reçoit une dépêche du cardinal de Florence, neveu du pape : elle lui apprend qu'Amurat, rappelé par les troubles qui agitent ses États, vient de repasser en Asie ; que la flotte des croisés traverse la mer Égée et va occuper le détroit de Gallipoli pour fermer au sultan tout retour en Europe ; qu'ainsi le moment est venu, pour le roi et pour ses alliés, d'immortaliser leurs noms en délivrant la Grèce et la religion de leurs implacables ennemis.

Dans le même instant arrive une lettre de Jean Paléologue ; l'empereur félicitait Ladislas de ses triomphes, lui mandait qu'il s'était rendu avec ses troupes à Lacédémone, que tous les Grecs couraient aux armes ; enfin il l'invitait à lui communiquer le plan de ses opérations pour le mettre à portée de seconder ses efforts et de partager ses lauriers.

Ces nouvelles inattendues répandent le trouble et l'agitation dans l'assemblée mobile et ardente des Hongrois : d'une part le respect dû aux traités, de l'autre la haine contre les Ottomans, le désir de la gloire et l'espoir d'un triomphe facile, agitent les esprits ; les uns veulent que la trêve soit maintenue, par vénération pour le serment ; les autres demandent à grands cris la guerre. Au milieu de ce tumulte, le cardinal Césarini prend la parole et s'écrie : « Tromperez-« vous ainsi lâchement nos espérances et serez-vous sourds « à la voix de la fortune qui vous appelle ? Tandis que vous « écoutez les conseils timides et les froids calculs d'une « fausse politique, votre religion est outragée ; la Grèce est « dévastée, asservie : les Turcs, dans cette malheureuse con-« trée, étouffent ou empoisonnent les générations naissantes, « dans la crainte de voir s'élever contre eux des générations « vengeresses.

« Les enfants au berceau sont devenus les objets de leur

« rage; les uns, arrachés à la vie avant d'en jouir, sourient
« innocemment au fer qui va frapper leur tête; les autres,
« plus malheureux, sont réservés aux chaînes et à l'aposta-
« sie : les cités tombent en ruines; les champs sont livrés
« aux flammes, on vend dans les marchés les chrétiens
« comme des bêtes de somme; la fille est arrachée à sa mère,
« la femme à son époux; les vierges saintes sont abandon-
« nées aux violences dès Barbares; les deux boulevards de
« la chrétienté, Chypre et Rhodes, vont être envahis; et,
« quand nous volons à leur secours, vous refusez de vous
« armer pour nous, et vous nous alléguez de frivoles ser-
« ments! Mais n'en avez-vous pas fait un premier à votre
« Dieu, aux chrétiens, à vos frères? Cet engagement sacré
« annule un serment sacrilége fait aux ennemis de Jésus-
« Christ; le pape est son lieutenant dans ce monde; vous
« n'avez rien pu promettre légitimement aux infidèles sans
« sa permission. C'est en son nom que je vous parle; en son
« nom je sanctifie vos armes, je vous relève de vos serments,
« je vous absous du parjure : suivez sans balancer la route
« du salut et de la gloire où ma voix vous guide. Si quelque
« vain scrupule vous arrête encore, si la rupture d'un traité
« impie vous paraît un crime, j'en appelle sur moi seul le
« châtiment. »

Le fanatisme qui dictait ces paroles, le caractère sacré de l'orateur qui les prononce, changent, abusent, égarent, entraînent cette assemblée pieuse et guerrière, et la paix est rompue dans cette assemblée même où l'on venait de la signer.

Vainement quelques esprits sages veulent faire entendre la voix de la prudence et de la raison; leurs faibles accents sont étouffés par le cri des passions, par le bruit des armes, et la guerre est déclarée. On eut bientôt à se repentir de ce téméraire entraînement; cette première chaleur dura peu : les aventuriers allemands et français quittèrent l'armée pour ne point manquer à leur serment; un grand nombre de Polonais refusèrent de s'exposer aux fatigues d'une expé-

dition si lointaine; plusieurs palatins de Hongrie se retirèrent dans leurs châteaux; les forces de Ladislas se trouvaient réduites à vingt mille hommes. Enfin, Scanderbeg, dont le nom seul valait une armée, ne put rejoindre le roi; la jalousie du despote de Servie l'en empêcha : ce prince lui refusa le passage dans ses États.

Cependant Ladislas, entraîné à sa perte par son inexpérience et par les funestes conseils du légat qui lui promettait les secours du ciel, passa le Danube, côtoya la mer Noire, traversa la Bulgarie que ses troupes indisciplinées saccagèrent, et campa enfin auprès de Varna (an 1444).

Là il apprit que l'Asie était pacifiée, que la flotte des croisés avait abandonné la garde de l'Hellespont, que les Grecs s'étaient retirés sans combattre, et qu'enfin Amurat, déjà parti d'Andrinople, s'avançait à la tête de soixante mille hommes contre lui.

Bientôt les armées sont en présence; à peine le signal est donné, l'intrépide Huniade et le despote de Servie chargent avec fureur les ailes de l'armée ottomane, les rompent et les mettent en fuite : Amurat, en voyant leur déroute, se croit vaincu; il veut se retirer; un vieux janissaire arrête la bride de son cheval, lui rappelle ses devoirs et l'exhorte à vaincre ou à périr.

Le sultan, loin de punir cette audace d'un soldat, le loue, le récompense, reprend sa fierté, retrouve son courage, et fait placer au bout d'une lance le traité de paix violé par Ladislas. « Prophète des chrétiens, s'écrie-t-il, si tu es, « comme ils le disent, *un Dieu de vérité*, venge toi-même ta « religion, et punis les parjures. »

Ces paroles raniment le courroux et l'espoir des musulmans; à leur tête, il s'avance et rétablit le combat. Huniade, poursuivant avec trop d'ardeur la cavalerie turque, avait laissé les flancs de l'armée chrétienne dégarnis; les Hongrois, accablés par le nombre, s'ébranlent. Ladislas ne peut réparer ce désordre; furieux de voir la victoire, qu'il croyait certaine, lui échapper, il s'élance comme un lion sur les

ennemis, renverse tout ce qui lui résiste, s'ouvre un passage sanglant dans la phalange épaisse des janissaires, joint enfin le sultan, et lève son sabre pour le frapper; mais Amurat, d'un coup de lance, perce le coursier du roi; le prince tombe; un soldat turc lui coupe la tête, l'attache à sa pique et la montre aux chrétiens.

A la vue de cet horrible trophée, les Hongrois consternés s'arrêtent, reculent et prennent la fuite; on en fit un affreux carnage. Le cardinal Julien, trop chargé d'or, dit-on, fut atteint dans sa course par les spahis qui le poursuivaient, et paya de sa vie ses désastreux conseils.

Huniade accourut trop tard pour défendre le roi; mais il parvint par des prodiges de courage à sauver les débris de l'armée. Sa gloire survécut à ce revers; chargé du gouvernement sous la minorité du jeune Ladislas d'Autriche, il administra sagement la Hongrie, et la défendit avec gloire contre les Ottomans.

Dix mille chrétiens périrent dans la journée de Varna, mais ils vendirent chèrement leur vie. La perte des musulmans fut immense, et telle qu'Amurat, lorsqu'on le félicitait sur son triomphe, s'écria : « Deux victoires pareilles « détruiraient mon empire. »

La soumission des émirs d'Asie, la défaite des Hongrois, la retraite des croisés, livraient l'empereur Paléologue sans défense au ressentiment du vainqueur. Jean, privé de tout espoir et de tout appui, implora la clémence du sultan. Amurat le méprisait trop pour le craindre; il lui pardonna, lui défendit d'entretenir aucune liaison avec les princes chrétiens, et lui permit, à cette condition, de vivre en paix dans sa capitale.

Le sultan, moins généreux pour un ennemi plus vaillant, prolongea cruellement après la victoire son horrible vengeance sur les restes de Ladislas. On brûla la main de ce prince, qui avait signé et rompu le traité; sa tête, conservée dans un vase rempli de miel, fut envoyée à Pruse, pour la montrer aux musulmans comme trophée, aux chrétiens comme épouvantail.

Au milieu de tant de désastres, de honte et d'abaissement, quelques dernières lueurs de courage brillèrent encore sur les débris de la Grèce. Labadaire, amiral grec, battit une escadre génoise. Constantin Dragosès, frère de l'empereur, était devenu, par l'abdication récente de Théodore, despote du Péloponèse : ce prince, digne encore de régner à Sparte, son apanage, conçut l'espoir de relever les ruines de l'empire; il osa seul braver quelque temps Amurat, au moment même où tout cédait à ses armes : indigné de l'esclavage de sa patrie, il profite du moment où le sultan était rentré dans l'Asie; il rassemble quelques braves, appelle près de lui les montagnards, les arme, chasse les Turcs de Thèbes, s'empare du Pinde, soulève en Thessalie quelques vassaux d'Amurat, affranchit momentanément le Péloponèse du joug des musulmans, et, pour défendre l'isthme de Corinthe, reconstruit la fameuse muraille qu'on nommait autrefois l'Examille. Elle avait cinq coudées d'épaisseur; plusieurs forts et un fossé large la couvraient : ce fossé profond servait de canal entre la mer d'Ionie et la mer Égée.

Amurat, après avoir comprimé quelques rebelles en Asie, vint avec toutes ses forces attaquer Constantin, qui lui opposa une opiniâtre résistance; mais, la nombreuse artillerie du sultan ayant enfin fait une brèche praticable, les Turcs prirent d'assaut le retranchement; les derniers défenseurs de Sparte, préférant la mort à la fuite, furent passés au fil de l'épée. Turacan, lieutenant d'Amurat, dévasta le Péloponèse, en enleva un butin immense et réduisit une foule d'habitants en esclavage.

Constantin vaincu obtint dans sa défaite l'estime du vainqueur; Amurat lui accorda la paix et lui rendit ses États (an 1447).

L'empereur Jean, renfermé dans Constantinople, ne put même dans ces étroites limites exercer paisiblement sa faible autorité; ses derniers jours furent vainement consumés en impuissants efforts pour apaiser les querelles opi-

niâtres des orthodoxes et des schismatiques : l'acharnement scandaleux de leurs disputes, la nouvelle défaite de Huniade, vaincu à Cassovie par Amurat, la ruine de ses espérances, le chagrin qui suit les revers, la honte qui punit la faiblesse, hâtèrent la fin de sa vie; il mourut âgé de cinquante-huit ans; son règne en avait duré vingt-trois.

CHAPITRE IX.

CONSTANTIN PALÉOLOGUE DRAGOSÈS.

(Ans de J.-C. 1449-1453.)

État de l'empire. — Constantin Dragosès est proclamé empereur. — Sa déférence pour Amurat. — Son couronnement. — Mort d'Amurat, remplacé par Mahomet II. — Portrait de Mahomet. — Acte de cruauté à son avénement. — Sa réponse insolente à l'empereur. — Tumulte parmi les Grecs à l'arrivée d'un légat du pape. — Construction d'une citadelle par Mahomet. — Réponse du sultan aux ambassadeurs de Constantin. — Déclaration de Constantin à Mahomet. — Investissement de Constantinople. — Préparatifs défensifs de Constantin. — Révolte dans la ville, occasionnée par un moine. — Préparatifs offensifs de Mahomet. — Invention d'un canon extraordinaire — Mort de son inventeur, ingénieur danois. — Premières attaques des assiégés. — Combats souterrains. — Succès des assiégés. — Échec de la flotte ottomane. — Consternation de Mahomet. — Ses propositions à Constantin. — Réponse de l'empereur — Serment terrible de Mahomet. — Ses promesses à ses soldats. — Complot de quarante jeunes Grecs déjoué. — Entreprise extraordinaire de Mahomet. — Consternation dans la ville. — Discours de Constantin. — Assaut général. — Bravoure de Constantin. — Lâche fuite de Justiniani. — Mort courageuse de Constantin. — Prise de Constantinople. — Fin du second empire grec.

Montesquieu peint ainsi en peu de mots l'abaissement où se trouvait réduit le trône des Césars à la dernière époque de sa décadence : « Cet empire, dit-il, borné aux « faubourgs de Constantinople, finit comme le Rhin, « qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'O- « céan. »

Indépendamment de la capitale, les successeurs de Constantin possédaient cependant encore quelques souverainetés. Constantin était despote de Lacédémone, de Corinthe et d'une partie de la Morée.

Le prince Thomas Paléologue possédait le reste du Péloponèse et Patras.

Un autre Paléologue gouvernait Lesbos. Les Comnènes régnaient à Trébizonde et dans quelques villes sur le Pont-Euxin.

Démétrius avait Selivrée pour apanage. Les Mélissènes, les Cantacuzènes, les Notaras et d'autres seigneurs grecs ou vénitiens, conservaient des fiefs dans l'Archipel, dans l'Achaïe, et gardaient encore le duché d'Athènes.

Scanderbeg, plus indépendant qu'eux, était roi de Castorie, d'Albanie, d'Épire et de Macédoine; mais ces principautés, séparées de la capitale, se trouvaient entourées et coupées de toutes parts. Les Turcs, maîtres de la Bulgarie, de la Thrace, de la Thessalie, d'une partie de l'Archipel, des côtes de l'Asie et de celles d'Europe, les environnaient, les traversaient, et tenaient sur elles un glaive toujours levé. Les Latins, en démembrant l'empire et en y portant les principes dissolvants du régime féodal, avaient ouvert la brèche par laquelle les Ottomans entrèrent pour le renverser.

Aucun lien n'unissait plus ses membres épars; le trône, placé sur le bord du précipice prêt à l'engloutir, devait plutôt effrayer qu'exciter l'ambition; cependant, lorsque Jean Paléologue mourut, on vit encore les princes de la famille impériale se disputer les débris du sceptre.

Démétrius se trouvait aux portes de la capitale à la tête du parti des schismatiques; il prétendit qu'étant né depuis l'avénement de son père au trône, il devait, comme Porphyrogénète, l'emporter sur ses aînés. Le prince Thomas arrivait en ce moment de Morée, il soutint les droits de Constantin Dragosès, premier fils de Jean, et despote de Lacédémone : le clergé, le sénat, le peuple, l'armée, se déclarèrent pour Constantin; leurs suffrages le proclamèrent empereur. Ainsi jusqu'au dernier jour, dans cet empire absolu, que ses maîtres s'efforcèrent vainement de rendre héréditaire, l'élection prévalut, et ce faible rayon de l'an-

tique liberté de Rome et de Byzance jeta une dernière lueur sur leurs derniers débris.

L'historien Phranzès, protovestiaire et ami de Constantin, fut chargé de porter à ce prince la nouvelle de son élection; l'empereur, digne par son courage de commander à d'autres hommes et de vivre dans un autre temps, se vit contraint de céder aux lois d'une impérieuse nécessité et de commencer son règne par un acte de servitude.

A peine revenu de Sparte dans la capitale, il envoya Phranzès au sultan Amurat pour le prier de confirmer son élection : c'était d'avance légaliser sa ruine. Amurat, qui montra au monde le phénomène d'un musulman tolérant, d'un conquérant modéré, d'un despote philosophe, était las des grandeurs et des combats. Deux fois il avait abdiqué, deux fois il avait cédé le trône à son fils Mahomet; et deux fois au cri de guerre de Ladislas, de Scanderbeg et d'Huniade, les janissaires l'avaient forcé de reprendre le sceptre et le glaive; il félicita Constantin sur son avénement, approuva son élévation, et lui promit de ne point troubler la paix de son règne.

L'empereur se fit couronner à Sainte-Sophie; la cour et le peuple, délivrés momentanément de tout péril, s'abandonnèrent sans crainte à leur passion pour le faste, pour les cérémonies, pour les spectacles et pour les courses du cirque. Jamais ces solennités n'eurent plus d'éclat; les accents de joie de ce peuple infortuné étaient le chant du cygne qui va mourir, et Constantinople, au milieu de ses dernières pompes, ressemblait à la victime qu'on pare avant de l'immoler.

Un ambassadeur du pape Nicolas V arriva bientôt pour presser l'empereur de confirmer et de faire exécuter le décret d'union des deux Églises. Constantin connaissait l'exaspération du peuple contre ce décret, la haine qui l'animait contre les Latins, premiers auteurs de sa ruine, et l'orgueil du clergé grec, décidé à soutenir son indépendance. D'un autre côté, il craignait d'irriter le pape et de se priver à

jamais de l'appui des princes d'Occident. Placé entre ces deux écueils, il évita, en donnant des réponses évasives, de compromettre son autorité par des actes imprudents, ou le salut de l'empire par une rupture impolitique.

Un événement funeste rompit toutes les mesures de sa sagesse : Amurat mourut ; Mahomet II lui succéda. Une vicissitude de succès et de revers avait autant que l'âge refroidi l'ardeur d'Amurat pour la guerre ; dégoûté des fortunes humaines, il voulait terminer dans la retraite et dans le repos une vie glorieuse : Mahomet II, au contraire, âgé de vingt-deux ans, entraîné par un caractère impétueux, par une passion insatiable de domination et de célébrité, était doué de toutes les qualités et de tous les défauts qui forment les grandes renommées, qui opèrent les grandes révolutions, et qui composent ces météores d'autant plus brillants dans les annales des peuples qu'ils sont plus funestes à l'humanité.

Son esprit était pénétrant, son corps infatigable : aussi dissimulé qu'audacieux, on le vit quelquefois clément par politique, mais habituellement féroce par caractère.

Ambitieux de tous les genres de gloire, il s'était livré à l'étude, et parlait avec une égale facilité l'arabe, le grec, le latin, l'hébreu et le persan. Alexandre, Auguste, Trajan, Constantin, Théodose, furent les héros qu'il prit pour modèles ; mais il s'efforça plus d'imiter leurs exploits que leurs vertus.

Indifférent pour toutes les croyances, il ne se montrait musulman qu'en public ; dans l'intimité, on l'entendait mépriser également les superstitions grecques et les rêveries de son prophète.

Favorisé par le sort, il conquit deux empires, douze royaumes, deux cents villes. L'Euphrate et la mer Adriatique devinrent les bornes de ses États ; cependant, plus soldat que général, il ne dut peut-être le renom de grand capitaine qu'aux caprices de la fortune, au bonheur des circonstances, à la faiblesse de ses adversaires.

Des ennemis habiles manquèrent à sa gloire, ou, lorsqu'il en rencontra, cette gloire s'éclipsa devant eux, et l'on vit le cimeterre qui avait renversé les faibles Césars s'abaisser sans force à la vue d'Huniade, de Scanderbeg, céder aux coups du roi de Perse et se briser contre l'écueil de Rhodes.

Dès que Mahomet apprit la mort d'Amurat, il quitta Magnésie, courut à Andrinople, fit célébrer les obsèques de son père, envoya ses restes à Pruse, dans le tombeau des princes ottomans, et, signalant son avénement au trône par un acte de cruauté qui dévoilait son caractère, il fit étouffer son jeune frère, à peine sorti du berceau.

Le nouveau maître de l'Orient vit accourir au pied de son trône les ambassadeurs tremblants des empereurs de Constantinople et de Trébizonde, et les envoyés des despotes Thomas et Démétrius, frères de Constantin.

Décidé à les renverser, il leur promit sa protection, et déguisa ses desseins hostiles sous des paroles pacifiques.

Passant rapidement en Asie, il porta ses armes dans les États du prince de Caramanie, les livra au pillage, et le força de renoncer à toute alliance avec les chrétiens.

Amurat avait exilé à Constantinople Orcan Céléby, prince de la maison ottomane. Constantin, voyant qu'on négligeait de payer la pension due à ce prince, s'en plaignit au sultan; son ambassadeur déclara même qu'en cas de refus, Orcan serait rendu à la liberté.

« Imbéciles Romains, dit Mahomet à l'ambassadeur, nous « pénétrons tous vos projets; mais vous, vous avez les yeux « fermés sur vos périls. Le pacifique Amurat ne vit plus, un « prince jeune et belliqueux lui succède; remerciez Dieu, « qui m'inspire encore quelque pitié pour vous, et qui me « porte à différer votre châtiment. Je brave vos murmures, « je ris de vos menaces; vous pouvez à votre gré rendre « Orcan libre, le proclamer sultan de Romanie, appeler les « Hongrois à votre secours, armer enfin tout l'Occident con- « tre nous; vous ne ferez que rendre votre ruine plus prompte « et plus inévitable. »

Constantin frémit de cet affront, que le dénûment de tous moyens de vengeance le forçait de dévorer. Les paroles menaçantes du sultan lui annonçaient l'explosion prochaine de l'orage; sans force dans sa détresse, au milieu d'un peuple plus consterné qu'indigné, il se hâte de demander au pape des conseils et des secours.

Ce pontife ne lui donna que des espérances, et lui envoya un légat, le cardinal Isidore, chargé de ranimer la confiance des Grecs, d'échauffer le zèle des chrétiens, d'enflammer le courage des soldats et de consolider l'union des Églises.

Mais sa présence aigrit les maux qu'il voulait guérir, et redoubla le feu de la discorde qu'il croyait éteindre.

Dès qu'on le voit paraître dans l'église, dès qu'on l'entend officier en latin, la fureur des dissidents éclate; une foule d'hommes et de femmes, transportés de rage, se répandent sur les places, parcourent les rues et les tavernes. Ivres à la fois de colère, de débauche et de fanatisme, les uns prennent des armes, les autres des pierres, des bâtons; tous font retentir les airs d'un mélange bizarre de prières à la Vierge pour implorer son secours, et d'imprécations contre Mahomet et contre le pape.

Dans leur délire, ils menacent, insultent, poursuivent, frappent les prêtres orthodoxes, bravent l'autorité des magistrats, et résistent à la garde du prince, qui ne parvint qu'après de longs efforts à dissiper leurs attroupements.

La plus grande partie du clergé grec fomentait ces troubles. Démétrius appuyait les mécontents, et Constantinople, comme Jérusalem au moment de sa ruine, se voyait à la fois menacée par ses implacables ennemis et déchirée par ses propres enfants.

Cependant, à la veille de sa destruction, la cour pressait encore Constantin de donner un héritier à ce trône, qui devait être si promptement renversé. Ce prince voulait épouser une fille du doge de Venise : cette union était politique; la vanité des grands, la regardant comme une mésalliance, s'y opposa; on jeta les yeux sur Marie, princesse de Servie,

et veuve du sultan Amurat : elle dédaigna cet hymen. Enfin le choix de Constantin tomba sur une princesse de Géorgie. Le protovestiaire Phranzès s'embarqua pour la demander; il partit suivi d'un grand cortége de nobles, de gardes, de moines, de musiciens; l'orgueil s'efforçait encore de conserver le faste au milieu des misères publiques. Le traité fut conclu; mais, avant que la princesse arrivât dans la capitale où l'on préparait ses noces, elle apprit sa chute.

Mahomet, informé des dissensions religieuses qui divisaient et affaiblissaient les Grecs, se hâta d'en profiter. Par ses ordres cinq mille ouvriers, protégés par une armée, travaillèrent avec une incroyable rapidité à la construction d'une citadelle sur la rive du Bosphore, du côté de l'Europe, à deux lieues de Constantinople; par là il comptait fermer le canal aux secours de l'Occident.

Cette infraction à la paix ne laissait plus de doute sur les desseins funestes du sultan. Constantin s'efforça vainement de le rappeler à des sentiments de modération et de justice; ses ambassadeurs furent traités avec indignité.

« Vos murs, leur dit Mahomet d'un ton menaçant, sont « aujourd'hui la borne de votre empire. Je connais votre fai- « blesse et votre malveillance; je vous ai vus autrefois, après « la bataille de Sophie, insulter nos malheurs; votre haine « voulut fermer le Bosphore à mon père, mais votre lâcheté « lui en ouvrit le passage. Amurat, dès qu'il eut vaincu les « Hongrois à Varna, fit vœu, pour déjouer vos desseins, « d'élever un fort sur les bords du détroit, afi d'assurer « nos communications entre nos États d'Europe et d'Asie : « c'est ce vœu que j'accomplis aujourd'hui. De quel droit « prétendez-vous m'empêcher de fortifier mon territoire? « Apprenez à votre prince que mes vues sont plus grandes « et mes forces plus redoutables que celles des sultans mes « prédécesseurs, qui se sont laissé désarmer par votre bas- « sesse ou tromper par votre perfidie : je veux bien vous « accorder la vie; mais si l'on ose m'adresser encore de

« semblables messages, ceux qui les porteront seront écor-
« chés vifs, pour que leur châtiment réprime votre in-
« solence. »

L'empereur alors, n'écoutant que son désespoir et ne consultant que son courage, voulut sortir à la tête de sa garde, charger les travailleurs et renverser leurs ouvrages. Mais, dans cette ville où naguère on avait vu, lorsqu'Amurat vint l'assiéger, les hommes, les femmes, les vieillards, les enfants, s'armer tous à l'envi, défendre leur patrie, leur culte, et repousser avec gloire les musulmans, une lâche terreur remplaçait tout autre sentiment.

Dans cette immense capitale, l'empereur se montrait seul citoyen, seul chrétien, seul soldat : le peuple, au lieu de le suivre en foule, se prosternait à ses pieds pour le faire fléchir devant un maître; le clergé, qui devait bénir ses armes, ne s'occupait qu'à les arrêter.

Ne pouvant combattre seul, il céda et demanda seulement au sultan de donner des sauvegardes aux moissonneurs grecs pour les défendre du pillage; le sultan le lui promit, et, en même temps, par ses ordres, on enleva les moissons, on massacra les paysans.

Constantin alors, perdant patience, fit jeter en prison tous les Turcs qui se trouvaient à Constantinople. Quelques jours après, fléchi par leurs prières, il leur rendit la liberté. Mahomet n'en continua pas moins ses outrages, et l'empereur, renonçant à l'espoir de rétablir une paix rompue, écrivit en ces termes à son farouche ennemi : « Nos traités, vos
« serments, ma résignation même, ne peuvent m'assurer la
« paix : je ne place plus ma confiance qu'en Dieu; il chan-
« gera votre cœur ou vous livrera Constantinople. Je me
« soumettrai à lui sans murmures; mais, tant qu'il n'aura
« pas prononcé son arrêt, je remplirai mes devoirs, je dé-
« fendrai mon peuple, et je saurai vaincre ou mourir avec
« lui. »

Le canon de Mahomet fut sa réponse.

Un bâtiment vénitien entrait alors dans le canal; il refuse

de payer le droit récemment et arbitrairement imposé par les Turcs; les batteries du fort le coulent bas; on empale son capitaine; tout son équipage est égorgé.

Cette forteresse menaçante, qui dominait déjà Constantinople avant qu'elle fût vaincue, était un monument de la forte volonté et de la puissance active de Mahomet. L'exécution de ses ordres avait été aussi rapide que sa pensée : en peu de semaines, cinq mille ouvriers, obligés de faire chacun par jour deux coudées d'ouvrage, avaient élevé en pierres ce fort triangulaire. L'épaisseur de ses murs était de trente-deux pieds; quatre cents hommes le défendaient, et les canons qui bordaient ses remparts annonçaient au Bosphore et à la capitale de l'Orient qu'un nouveau maître leur était imposé.

Cette forteresse, nommée alors Læmocopia, s'appela depuis le Vieux-Château.

L'heure fatale était sonnée; bientôt Constantinople se vit investie par l'armée de Mahomet, forte, dit-on, de trois cent mille hommes, et, selon d'autres récits, de cent cinquante mille. En même temps le sultan envoya des troupes en Morée et en Thessalie pour contenir les despotes Démétrius et Thomas. Caratzi-Pacha, avec un autre corps, s'assura de Mésembrie, d'Anchiale, de Bizon; ainsi Constantinople, isolée, privée de tout approvisionnement, entourée d'ennemis féroces, se trouva séparée du reste du monde.

La grandeur majestueuse de cette ville, sa forte position, ses glorieux souvenirs, ses murs épais, ses menaçantes tours, ses fossés profonds, les deux mers qui lui servaient de défense et dont elle était le lien, les forts qui couvraient le côté du continent, la rendaient encore formidable : trente fois on l'avait vue vainement assiégée; trente fois, du haut de ses remparts, elle avait mis en fuite d'innombrables armées de musulmans, de Barbares, et incendié leurs flottes; la discorde seule l'avait livrée aux Latins; mais tout, excepté son aspect, était changé : ce colosse n'avait plus d'âme; ces hautes murailles ne trouvaient plus de bras pour les dé-

fendre, ou ces bras, au lieu de s'étendre pour frapper l'ennemi, ne se levaient plus que vers le ciel pour implorer sa pitié.

L'apparition d'une comète avait frappé de terreur les esprits abattus ; une prophétie supposée de Léon le Philosophe leur annonçait qu'ils devaient tomber sous un joug étranger. D'autres prédictions leur promettaient un miracle : quelques visionnaires montraient un décret tombé, disaient-ils, du ciel ; selon cet ordre céleste, on devait laisser entrer les Turcs jusqu'à la colonne de Justinien ; alors un ange, armé d'une épée flamboyante, viendrait les exterminer.

Ainsi une funeste et puérile superstition s'efforçait de désarmer la vaillance et de justifier la lâcheté : la caducité des peuples ressemble à leur enfance, leur faiblesse s'appuie sur des fables et des prodiges.

Cependant Constantin, méprisant les prédictions de ces moines fanatiques, les murmures d'une soldatesque timide et les cris d'une populace séditieuse, remplissait activement le jour et la nuit tous les devoirs d'un citoyen, d'un guerrier, d'un général et d'un empereur.

Par ses ordres les murs des deux enceintes furent réparés ; les remparts furent garnis de canons, de feux grégeois, de catapultes, de balistes ; on étendit depuis la tour de la ville jusqu'à celle de Galata une grosse chaîne de fer, derrière laquelle on avait placé un grand nombre de galères grecques, génoises, et six navires vénitiens pour défendre l'entrée du port.

Tout le matériel de la guerre se préparait avec un aspect imposant ; mais il fallait des hommes pour l'employer, et la Grèce n'en avait plus.

Un dénombrement ordonné par l'empereur montra la capitale peuplée de deux cent mille habitants, et, lorsqu'il fallut compter les courages, on ne trouva que quatre mille neuf cent soixante-dix combattants, dignes de porter encore, comme ils le prétendaient, le nom de Romains ; deux mille étrangers joignirent leurs armes à ce petit nombre de braves.

Ainsi l'héritier des Césars, pour défendre l'empire, ne put rassembler, au lieu d'armée, qu'une troupe à peine égale à celle qui suivait Scanderbeg dans les montagnes d'Albanie.

Les généraux qui secondèrent Constantin dans ce grand désastre furent le grand-duc Lucas Notaras, Démétrius Cantacuzène, Nicéphore et Théophile, tous deux Paléogue, enfin Théodore Caristinius, vieillard doué d'un grand courage et d'une force singulière.

Parmi les étrangers qui, dans ces jours de deuil et de ruine, bravèrent la mort et trouvèrent la gloire furent les Vénitiens Contarini, Loredano, Gabrilli, Trevizano, Battista Gritti, le baile ou consul des Vénitiens, Cirolammo Mignotto; le consul des Catalans, Pedro Juliano; enfin Orcan Céléby, prince mahométan, dont une haine personnelle animait la vaillance.

Georges Doria, sous les ordres du grand-duc, commandait la marine; un Génois, appelé Jean Justiniani, fut nommé par l'empereur général de toutes les troupes.

Tous se partagèrent les différents postes; le cardinal Isidore, avec des soldats italiens, fit briller sa mitre parmi les casques des braves; depuis longtemps les prêtres catholiques avaient contracté, soit par le souvenir des héros de Rome leur capitale, soit par l'esprit chevaleresque de l'Europe, soit par la folie militaire et religieuse des croisades, l'habitude peu évangélique de répandre sans scrupule le sang des infidèles, et de soutenir la cause du ciel avec les armes terrestres.

Au moment où ce petit nombre de braves se dévouait au salut de l'empire, la fureur populaire éclate de nouveau; on court en foule consulter Gennadius, moine fanatique, que le peuple regardait comme un oracle : plongé dans ses extases, il ne permet pas l'entrée de sa cellule; mais, semblable à l'antique sibylle, il écrit sa réponse sur des feuilles qui passent rapidement de main en main. « Misérables, di« sait-il, vous fuyez la vérité pour suivre l'erreur ! Incré« dules Romains ! vous fermez vos portes qu'un décret cé-

« leste vous ordonne d'ouvrir ! Au lieu d'attendre les armes
« divines de l'ange qui doit vous protéger, vous placez votre
« confiance dans le faible courage des hommes ! Vous faites
« plus : vous acceptez le secours des perfides Latins; vous
« vous unissez à une Église idolâtre !

« Je vous le déclare, vous perdez votre patrie en perdant
« votre foi.

« Seigneur, ayez pitié de moi ! je proteste devant vous que
« je n'ai point de part à ce crime. Misérables Romains ! ar-
« rêtez-vous ! repentez-vous ! revenez à la foi de vos pères !
« votre ligue avec l'impiété est l'arrêt qui vous condamne
« au joug d'une servitude étrangère ! »

Échauffé par ces paroles, le peuple se soulève; les uns accablent le monarque d'injures, les autres maudissent le pape et ses prêtres; tous refusent leurs bras et leur argent à leurs défenseurs.

Un grand nombre d'hommes riches et de nobles, couvrant leur avarice et leur lâcheté du voile de la religion, désertent la ville et emportent avec eux leurs trésors, qui auraient pu sauver la patrie.

Cette frénésie pénètre dans les paisibles monastères; les vierges saintes, abjurant leur modestie et n'écoutant que les inspirations de Gennadius, se révoltent et rompent toute communication avec les prêtres soumis aux Latins.

Partout on n'entend que des cris contre le pape, contre la guerre, et contre le culte des azymites : ce délire funeste agita les esprits jusqu'à la fin du siége, et la voix des mahométans vainqueurs fit seule succéder au tumulte de la sédition le silence de la terreur.

Tout, au contraire, dans le camp ottoman, obéissait à la même loi, au même chef, et à cet enthousiasme qui présage et donne la vitoire.

Mahomet, avec ses intrépides janissaires, avait placé sa tente vis-à-vis la porte Saint-Romain : sa ligne s'étendait jusqu'à la porte Dorée. Zagan, parent du sultan, à la tête d'un autre corps d'armée, investissait l'autre côté de la ville,

et surveillait la foi douteuse des Génois de Galata, qui avaient promis lâchement de rester neutres.

Quatorze batteries turques foudroyaient les murs avec plus de bruit que d'effet; cet art terrible était encore dans son enfance : un ingénieur danois, Urbain, mal payé par les Grecs, était passé dans le camp des Turcs et avait fondu pour eux un canon énorme, qui lançait des boulets du poids de six cents livres; soixante bœufs attelés le faisaient mouvoir : cette machine infernale, plus formidable aux regards, mais moins funeste que celle qui entra dans Troie, creva dès qu'on voulut s'en servir, et son inventeur fut sa seule victime.

Sept mille guerriers, dignes de voir associer leurs noms à ceux des héros des Thermopyles, défendaient avec intrépidité, contre trois cent mille hommes, une ville dont l'étendue était de cinq lieues de tour. Les premiers jours, loin de se renfermer timidement à l'abri de leurs murailles, ils sortirent avec audace, attaquèrent les assiégeants, renversèrent leurs travaux et jetèrent l'effroi dans les rangs ennemis; mais Constantin comprit bientôt que de telles victoires, payées trop chèrement, augmentaient ses périls au lieu de les éloigner, et que la mort de vingt musulmans ne pouvait compenser la perte d'un brave dans sa faible garnison.

Les Turcs n'étant plus troublés dans leurs travaux fortifièrent leurs lignes, renversèrent plusieurs tours, ébranlèrent les murs de la première enceinte, et tentèrent de l'escalader, tandis que leurs mineurs s'efforçaient de leur ouvrir sous terre un secret passage.

Au même moment, cent galères et deux cents autres bâtiments réunissaient leurs efforts pour rompre la chaîne et forcer l'entrée du port.

De leur côté, les assiégés faisaient pleuvoir sur les assaillants une nuée de traits, de balles et de boulets; ils roulaient sur eux des rocs et d'énormes meules. Le feu grégeois consumait les tours de bois que Mahomet avait fait avancer

contre les remparts; les piques et les lances des chrétiens renversaient en foule dans les fossés les Turcs intrépides qui, bravant tout obstacle, parvenaient jusqu'aux créneaux.

Pendant que ce combat opiniâtre se prolongeait avec une égale furie, une colonne turque s'avance par une route souterraine à la suite des mineurs, brûlant d'impatience de pénétrer au centre de la ville; mais un ingénieur nommé Legrand écoute leurs pas, entend leurs coups, creuse une contre-mine, marche à leur rencontre, les combat, les couvre de feu, de fumée, et les force à prendre la fuite.

La flotte ottomane trouve dans la chaîne qu'on lui oppose un obstacle inexpugnable; sous son abri les galères grecques foudroient et dispersent les bâtiments ennemis; des milliers de musulmans encombrent les fossés qu'ils ne peuvent franchir; leurs cadavres amoncelés glacent le courage de leurs compagnons : soudain un météore lumineux brille dans les airs; les musulmans consternés le regardent comme un signe sinistre, les Grecs comme un augure de salut et de victoire; enfin la fortune se déclare pour les chrétiens, les Ottomans fatigués rentrent dans leurs lignes, et Constantinople expirante voit encore un jour de triomphe.

Le lendemain les assiégeants voulaient recommencer l'attaque; mais, au lever de l'aurore, Mahomet voit avec surprise que l'infatigable Constantin, au lieu de donner la nuit au repos, l'a employée tout entière au travail. Par ses ordres une activité presque sans exemple a fermé toutes les brèches, a réparé les murs, a relevé les tours.

Dans ce moment un vaisseau vénitien et trois galères grecques, partis de Chio, remplis de vivres, et chargés de vétérans endurcis dans les combats, paraissent, entrent dans le canal, bravent les batteries du fort, et attaquent audacieusement la flotte ottomane : rien ne résiste au feu bien dirigé de leurs artilleurs; ils enfoncent, brûlent, écrasent les galères ottomanes, leur tuent douze mille hommes, et entrent triomphants dans le port.

Mahomet, présent au combat, voit avec indignation ces prodiges d'une poignée d'hommes et le carnage des siens; sa fureur éclate; il s'élance sur son grand-amiral, le jette à terre, le frappe d'une verge d'or qu'il tenait à la main, et le fait fustiger par ses esclaves.

A ce courroux succède une morne consternation; il rentre dans sa tente, il rassemble son conseil : le courage de Constantin étonne son génie; il hésite et doute s'il doit poursuivre encore sa proie ou l'abandonner.

Chalil-Pacha, son grand-visir, refroidi par l'âge et par une longue expérience, lui conseille la paix. Il lui représente la force de la ville, la vaillance des Grecs doublée par le désespoir, le sang qui payera cette conquête, la honte qui suivrait un échec, enfin le danger d'armer contre lui toutes les puissances de l'Occident, qui emploieraient probablement plus d'efforts pour délivrer un empire et pour venger la seconde Rome que pour conquérir un sépulcre.

Zoganès, second vizir, jeune, ardent, belliqueux, s'indigne de ce lâche conseil, montre l'Europe divisée, indifférente au sort de l'Orient, l'empire démembré, les Grecs amollis, déchirés par des dissensions religieuses, Constantin réduit à six mille soldats, pouvant à peine contenir un peuple séditieux, mobile, prompt à parler, lent à agir; enfin il peint avec feu la gloire de l'entreprise, la facilité du succès et la honte de la retraite.

Mahomet adopte un avis conforme à sa passion : cependant avant de combattre il négocie. Ses envoyés proposent à Constantin la possession tranquille de la Grèce et de la Morée, s'il veut livrer Constantinople aux musulmans.

« Je sauverai ma capitale, répondit l'empereur, ou je m'en« sevelirai sous ses décombres. Un tribut est le seul sacrifice « auquel je puisse consentir. »

Lorsqu'on rapporta cette réponse au sultan, il s'écria : « J'en jure par le Prophète, Constantinople sera mon trône « ou mon tombeau. »

Après ces mots, il rappelle les janissaires au combat; il

annonce un assaut général, et le fixe au 29 mai 1453.

Pour rendre le ciel propice à ses armes, la veille de ce jour décisif est consacrée par ses ordres aux jeûnes et aux ablutions; le soir, et pendant la nuit, ses tentes, ses lignes sont illuminées, les derviches parcourent le camp qui se change en mosquée; les imans enflamment par leurs prières le fanatisme des soldats; ils montrent le ciel ouvert aux vainqueurs de la croix.

« Je vous abandonne, dit Mahomet, les hommes, les fem-« mes, les richesses de la ville profane; je ne réserve pour « moi que son trône et ses édifices; ceux qui franchiront « les premiers les murs seront comblés d'honneurs et de di-« gnités. »

Ces promesses, l'ardeur de la gloire, la soif des plaisirs et du pillage, excitent les transports d'un zèle fanatique et guerrier. L'air retentit de ce cri prolongé : « Il n'y a d'autre « Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Pendant ce temps Constantin formait le projet d'assurer sa délivrance en détruisant la flotte ottomane. Le succès de son plan hardi et bien concerté paraissait certain. Quarante jeunes Grecs, généreusement dévoués à la mort pour le salut de leur patrie, étaient montés sur un bâtiment rempli de matières combustibles; et, tandis que l'escadre vénitienne, sortant du port, attaquerait les vaisseaux ottomans, ces nouveaux Décius, feignant de déserter, devaient se jeter au milieu de la flotte musulmane et l'incendier.

Le complot fut éventé; dès que le brûlot parut, on le coula bas; les jeunes Grecs, saisis, enchaînés, furent décapités. L'escadre vénitienne se vit assaillie, entourée et presque entièrement détruite.

Par représailles, Constantin fit pendre aux créneaux deux cent soixante Turcs prisonniers. Les Vénitiens accusèrent les Génois de les avoir trahis; l'amiral Notaras éclatait en plaintes contre Justiniani, et l'empereur vit jusqu'au dernier moment l'intrigue régner dans sa cour, la sédition dans son peuple, et la jalousie entre ses généraux.

Mahomet, bientôt après, exécuta une entreprise dont l'audace étonne l'imagination ; on n'oserait le raconter si ce fait n'était attesté par tcus les historiens du temps.

Indigné de l'obstacle qui lui défendait l'entrée du port, il fait tirer ses vaisseaux sur le rivage. Un chemin inégal, montueux, hérissé de buissons, fut, dans l'espace de deux lieues, aplani, couvert de madriers et de planches enduites de suif. La flotte, traînée sur cette route glissante, tourne Galata, et tous ces bâtiments sont lancés dans le port intérieur. Cet effort prodigieux fut l'ouvrage d'une armée et d'une nuit.

Au point du jour, les Grecs, du haut des remparts, voient avec consternation leur port, leur dernièr refuge, rempli par les vaisseaux de Mahomet.

Une morne stupeur règne dans cette grande cité ; elle a vu se lever le jour de sa destruction. Une foule éperdue remplit les temples, se prosterne au pied des autels, inonde le parvis de ses larmes et invoque la clémence du Seigneur. Les vierges, les pontifes, parcourent les rues en procession ; leurs cris, leurs gémissements, donnent à ce triste cortége la pompe d'un dernier deuil, et tel est cependant l'étrange acharnement de l'esprit de secte et de parti, qu'au moment de périr, la haine des schismatiques contre les orthodoxes éclatait encore ; au bord de l'abîme qui devait les réunir, ils se maudissaient. « Insensés ! s'écrie à cette occasion l'historien Ducas, quand même l'ange que vous attendiez eût « apparu à vos yeux, vous auriez refusé son secours si la « réunion des deux Églises vous avait été proposée par lui « comme condition de votre salut. »

Dans cette extrémité, l'empereur, conservant seul un courage inébranlable, rassemble ses guerriers, convoque les grands et les sénateurs. « Compagnons, dit-il, voilà notre « dernier triomphe ou notre dernière heure ; nos périls « sont grands, mais il n'en est point qu'un courage ferme « ne puisse vaincre.

« Vos ancêtres ont dompté le monde armé contre eux ;

« depuis plusieurs siècles, nous avons résisté aux attaques « perpétuelles des Persans, des Sarrasins, des Scythes, des « Bulgares, des Huns et d'une foule innombrable de Bar- « bares. Ces mêmes Turcs qui nous attaquent ont souvent « fui devant nous : ils n'ont dû leur force apparente qu'à « nos funestes dissensions; soyons unis, ils ne pourront « nous résister.

« Vingt fois leurs armes se sont brisées devant nos mu- « railles; récemment encore, Amurat s'est vu repoussé loin « de nos remparts; il y a peu de jours, votre vaillance a fait « reculer les soldats de Mahomet; nos fossés, nos champs, « leurs retranchements même, sont jonchés de leurs blessés « et de leurs morts. Le nouvel assaut que prépare le sultan « n'est qu'un dernier effort tenté par le désespoir.

« L'Europe s'arme pour nous; Huniade et ses Hongrois « s'approchent; une escadre vénitienne traverse la mer « pour nous secourir; encore un jour de courage, et tout « est sauvé!

« Nous défendons ce que les hommes ont de plus sacré : « notre religion, notre patrie, notre liberté. Méritons, dans « une si sainte cause, la protection divine, par l'aveu, par « le repentir de nos fautes. J'en donne l'exemple : s'il est « quelqu'un de vous que j'aie offensé, comme prince, « comme frère, comme chrétien, je lui en demande l'oubli.

« La gloire nous attend, la patrie nous appelle, les om- « bres de nos héros nous contemplent; marchons. Je par- « tagerai avec vous tous les périls du combat, comme tous « les fruits de la victoire; mais si Constantinople tombe, « si mes braves compagnons périssent, je ne leur survivrai « pas. »

On ne répond à cette oraison funèbre de l'empire que par des larmes, que par des sanglots : chacun jure de vaincre ou de mourir.

Le canon des musulmans se fait entendre; le signal du combat se donne. Constantin rentre quelques instants dans la demeure impériale, embrasse sa famille, revêt son ar-

mure, et sort du palais des Césars, qu'il ne doit plus revoir.

Il se rend en personne au poste de Saint-Romain, contre lequel Mahomet devait diriger sa principale attaque; le commandant général Justiniani, avec un corps d'élite de Grecs et de Génois, défendait la porte Dorée et la porte de la Fontaine; le long du port, près de la tour de l'Hippodrome, Juliano avec ses Catalans et ses Espagnols, faisait tête aux ennemis; le cardinal-légat, suivi d'une troupe d'Italiens, devait combattre à la pointe de Saint-Démétrius; les Candiotes gardaient la porte Horea; la défense de la partie de la ville située sur le port était confiée au grand-duc Notaras et aux matelots. Des corps de réserve, placés en différents lieux, devaient se porter aux points les plus menacés; Minotto, baile de Venise, veillait à la garde du palais. Cantacuzène et Nicéphore Paléologue étaient chargés de maintenir le peuple, d'apaiser les émeutes et de prévenir les trahisons.

Un grand nombre de prêtres et les moines de Saint-Basile descendirent de l'autel et coururent à la brèche; l'empereur parcourait activement tous les postes; son ardeur encourageait les braves, sa fermeté rassurait les timides.

Au lever de l'aurore, les Ottomans donnent, par terre et par mer, l'assaut général; toute l'artillerie du sultan s'approche des murs; les proues des galères et les échelles d'escalade menacent les remparts du havre; les fossés sont bordés de fascines; les lignes musulmanes s'avancent si serrées, si continues, qu'un historien les comparait à une longue corde tressée et fortement tordue.

Les murs, précipitamment réparés, cèdent aux coups des foudres qui les écrasent; de larges brèches s'ouvrent; les musulmans s'y précipitent en foule, brûlant de remporter la palme de la victoire ou celle du martyre.

Les intrépides compagnons de Constantin, plus difficiles à renverser que leurs murailles, repoussent, foudroient, précipitent dans les fossés ces premiers assaillants : dans cette dernière lutte de l'ancien monde contre le nouveau, les

armes de l'antiquité, celles des temps modernes, semblaient s'unir pour attaquer et pour défendre la ville des Césars. L'air, obscurci par des nuées de javelots et de flèches, retentissait à la fois du bruit sourd des lourds rochers lancés par les catapultes, du sifflement des balles, de l'éclat terrible du canon.

L'obscurité répandue autour des combattants par la poussière, par la fumée, était dissipée à chaque instant par les éclairs de la poudre, par les flammes du feu grégeois; partout on entendait un mélange affreux d'imprécations, de prières, du tintement des cloches alarmantes, du retentissement de l'airain tonnant, du cliquetis des armes, des cris de la haine et de la vengeance, du son aigu des clairons, du chant de guerre et des clameurs des mourants.

Mahomet relève le courage de ses soldats vaincus; d'autres troupes renouvellent l'attaque : depuis longtemps une foule de Grecs et de Romains, nés dans les provinces conquises par les musulmans, avaient changé de culte et de nom. Les anciens défenseurs de l'empire, le cimeterre à la main, le turban sur la tête, viennent consommer la ruine de leur patrie, et les légions de l'Anatolie et de la Romanie, conduites par leurs pachas, s'élancent contre les murailles de cette capitale qu'autrefois leurs pères enrichissaient de la dépouille des Barbares.

L'Alcoran les arme contre l'Évangile. Mahomet, à leur tête, excite par sa voix terrible leur fanatisme aveugle ; derrière eux sont placés des bourreaux qui ne leur laissent que le choix de la mort sur la brèche ou de la mort dans la fuite.

Leurs cohortes chargent successivement les chrétiens qui bravent leurs efforts; les fossés, comblés par des milliers de cadavres entassés, servent de pont et de passage aux troupes qui les suivent : enfin Constantin, excitant les Grecs à sauver, par un dernier effort, leur culte, leur prince, leur patrie, s'élance au delà de la brèche, enfonce, disperse, extermine les assaillants, et les force à laisser un vaste intervalle entre la ville et leur armée.

Tant de triomphes contre une masse d'ennemis toujours renaissante avaient épuisé la force et le sang des héros chrétiens. Dans ce moment, les janissaires, que Mahomet tenait en réserve et qui n'avaient point encore combattu, s'ébranlent, marchent, s'avancent; le sultan, à cheval, les précède, armé d'une massue; une garde d'élite l'entoure; il presse leur course de la voix et du geste; une montagne de morts les aide à s'élever au niveau des remparts, une musique guerrière, couvrant les murmures de l'effroi et les cris des blessés, anime l'ardeur des assaillants.

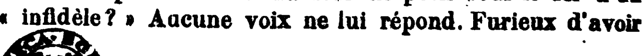
Les Grecs réunis rassemblent toutes leurs forces pour lutter contre ce dernier péril; de toutes parts les foudres du canon, le choc des glaives et des cimeterres, font retentir leur affreux tumulte.

Hassan, janissaire d'une force prodigieuse, s'élance le premier sur les créneaux; frappé de plusieurs glaives, percé de plusieurs lances, il tombe, se relève, franchit le rempart et retombe encore expirant, mais vainqueur.

Une foule de vengeurs l'ont suivi; le courage cède au nombre; la première enceinte est forcée. Enfin un événement funeste décide le sort de cette journée : Justiniani, blessé, ne peut plus soutenir le poids des armes; en vain Paléologue lui représente l'imminence du danger, il s'éloigne, se jette dans une barque, fuit à la fois l'honneur et la mort, et fait voile pour l'Archipel. Sa retraite décourage les troupes : vainement Constantin veut les rallier et les conduire en ordre à la seconde enceinte; elles ne l'écoutent plus.

Tous, entraînés par la terreur, se précipitent vers un étroit passage, leur foule l'obstrue; les janissaires se jettent avec fureur sur eux; ce n'est plus un combat, c'est un horrible carnage; tous ces braves tombent sous le cimeterre musulman.

Constantin désespéré s'écrie : « N'existe-t-il plus un chré-
« tien qui puisse, en m'ôtant la vie, m'épargner l'opprobre
« de la captivité ou le malheur de périr sous le fer d'un
« infidèle? » Aucune voix ne lui répond. Furieux d'avoir



survécu un moment à l'empire, il se jette au milieu des rangs ennemis, immole à sa vengeance un grand nombre de victimes, et, percé de coups, disparait dans la foule des morts.

Lorsque la capitale d'un empire s'écroule, il n'est plus de place honorable pour le prince que la brèche ; elle doit être son trône ou son tombeau.

Constantin Dragosès y périt, et, par une mort glorieuse, le dernier maître de l'empire se montra digne de porter le nom du grand Constantin qui l'avait fondé.

L'armée musulmane victorieuse entre et se répand à grands flots dans la ville conquise ; un siége de cinquante-sept jours a fait disparaître quinze siècles de gloire : la veille encore Constantinople, dépôt des triomphes, des trophées, des richesses de l'univers, offrait aux regards une image vivante de Rome et de la Grèce ; on y voyait des césars, des augustes, des patriciens, un sénat, des licteurs, des faisceaux, une tribune, des cirques, des assemblées du peuple, des lycées, des académies, des théâtres ; en un instant le fer de Mahomet a tout détruit, et les derniers vestiges de l'ancien monde ont disparu.

Une soldatesque furieuse se livre sans frein à l'affreuse licence de la victoire : le palais est forcé ; la famille impériale se voit livrée aux plus honteux outrages ; le consul de Venise est décapité.

Le sang inonde les rues ; quarante mille citoyens sont égorgés ; soixante mille, plus infortunés, se voient jetés dans les fers.

La foule immense d'un peuple crédule remplissait cependant encore l'église de Sainte-Sophie et l'enceinte du cirque, attendant l'apparition de l'ange annoncé par des moines imposteurs ; un coup de foudre dessille leurs yeux, leurs barbares vainqueurs accourent : les Turcs féroces se précipitent sur eux ; ils s'emparent des vierges saintes, se les disputent avec furie ; leurs cheveux épars, leurs larmes, leurs bras levés vers le ciel, semblent augmenter leurs charmes et enflammer les impudiques désirs des Barbares. Rangs,

dignités, vertus, force, faiblesse, richesse, pauvreté, tout se voit confondu dans un malheur commun : le patricien, l'artisan, le prêtre, le guerrier, le prince, le mendiant, le vieillard, l'enfant, la mère de famille éplorée, la courtisane tremblante, sont enchaînés deux à deux au hasard, et livrés aux caprices de leurs farouches maîtres : la dévastation se répand également dans les palais, dans les cabanes, dans les monastères; elle engloutit les trésors de plusieurs siècles.

Cette scène de désolation et de pillage dura deux jours; enfin, rassasiés de sang et gorgés d'or, les vainqueurs, dans leur délire, portaient déjà la hache destructive sur les édifices publics ; mais Mahomet parut ; sa voix redoutable commanda le silence et rétablit l'ordre ; il accorda la vie et la liberté à tous les chrétiens échappés aux calamités de ces journées sanglantes. La sécurité rentra dans les asiles domestiques; les vaincus obtinrent la liberté du culte; un tribut fut le prix de leur repos, si on peut donner ce nom à une humiliante servitude.

Mahomet voulut seulement que la magnifique église de Sainte-Sophie, nommée par les Grecs *le second firmament*, devînt, après avoir été purifiée par des parfums, la principale mosquée des musulmans. En même temps, pour satisfaire la piété des Grecs, il leur laissa nommer un patriarche, l'investit lui-même de sa dignité, et lui accorda les priviléges dont ses prédécesseurs avaient joui sous le règne des Césars. L'élection tomba sur Gennadius, ce moine fanatique, éternel flambeau de discorde entre les Grecs et les Latins.

On ignorait encore le sort de l'empereur; enfin ses brodequins de pourpre firent reconnaître, au milieu d'une foule de morts, ses restes défigurés. Mahomet fit placer sur le haut de la colonne de Justinien la tête de ce prince infortuné, trophée affreux de sa victoire, et son corps embaumé fut envoyé par le sultan à tous les princes de l'Asie.

En vain, les auteurs arabes, et Voltaire trompé par eux, s'efforcent d'atténuer les horreurs commises par les Turcs et tolérées par Mahomet dans le sac de Constantinople :

sans adopter les fables inventées par la haine des Grecs, comme celle d'Irène que Mahomet, dit-on, aimait éperdument, et à laquelle il trancha lui-même la tête afin d'apaiser les murmures des janissaires, et pour leur prouver qu'il était toujours prêt à tout leur sacrifier; sans ajouter foi au conte absurde des quatorze pages éventrés par le sultan pour découvrir celui d'entre eux qui avait mangé un melon, trop d'actions incontestées ont fait assez connaître la férocité de Mahomet, les vices qui souillaient ses grandes qualités, et les malheurs qu'il fit éprouver à l'empire. Un fait évident réfute ces apologies, que dictèrent longtemps après à Cantemir la crainte et la flatterie; il est certain que la ville de Constantin se trouva tellement dépeuplée après le siége, que Mésembrie et plusieurs autres villes de la Romanie furent contraintes par le sultan à fournir chacune cinq mille habitants pour repeupler la capitale, et dans la suite les autres cités de la Grèce conquises par Mahomet se virent soumises à la même obligation.

En peu d'années les armes de Mahomet subjuguèrent le reste de l'empire; ce sultan dissimulé rassura d'abord les princes tributaires par des protestations pacifiques, que l'effet ne tarda pas à démentir. Le grand-duc Notaras Paléologue, rendu à la liberté, conserva quelque temps les immenses richesses que Mahomet lui reprochait avec mépris de n'avoir pas sacrifiées pour le salut de sa patrie; dans la suite sa fille fut enlevée et conduite au sérail; son fils, menacé d'un outrage infâme, préféra la mort à la honte : il fut décapité avec son père. Les enfants de Phranzès éprouvèrent le même sort. Les Comnène, traités momentanément comme vassaux, perdirent bientôt le trône et la vie.

Démétrius et Thomas, frères de Constantin, régnèrent quelque temps dans la Morée; animés de cet esprit de discorde, fatale cause de la ruine des Grecs, ces princes se disputaient, les armes à la main, les dernières dépouilles de leur famille. Le sultan fomenta leurs dissensions. Thomas, obligé de céder, chercha un asile en Italie, où il finit ses jours.

Démétrius se vit contraint, sous le prétexte d'un mariage qui n'était qu'un opprobre déguisé, de livrer sa fille au sultan ; elle entra dans le sérail : sa dot fut Athènes, Corinthe et la Morée.

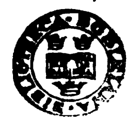
Le sort délivra Mahomet de Huniade, sauveur de la Hongrie ; le sultan, en apprenant sa mort, se plaignit avec orgueil de n'avoir plus à combattre d'ennemis dignes de son courage.

Cependant Scanderbeg existait encore ; c'était le seul monarque vivant de l'ancienne gloire de la Grèce : ses armes repoussèrent constamment les efforts redoublés des Turcs. Mahomet lui-même, à la tête de ses terribes janissaires, fut vaincu par cet intrépide guerrier. Mais Scanderbeg, prévoyant qu'il ne pourrait résister longtemps à tout l'Orient armé contre lui, se rendit en Italie pour solliciter l'assistance des princes chrétiens ; il mourut dans les États de Venise : la gloire de ce héros fut couronnée par l'excessive joie que le conquérant de la Grèce laissa éclater à la nouvelle de sa mort.

Ainsi peu d'années consommèrent la révolution qui renversa l'empire d'Orient ; les grands, les ambitieux, les personnages les plus opulents de la Grèce, plusieurs Paléologue même, embrassèrent la religion du vainqueur ; une partie de la population les imita, l'autre resta tributaire et opprimée. Le despotisme et l'ignorance plongèrent dans les ténèbres ces belles contrées ; la civilisation, cédant à la barbarie, disparut de l'Asie et de la Grèce, son premier berceau.

Les muses éplorées se réfugièrent en Italie, et trouvèrent un premier asile dans le Vatican ; enfin le génie des lettres et des arts, après avoir péri dans les flammes de Constantinople, renaquit de ses cendres comme le phénix, pour jeter en Europe un éclat plus brillant et plus durable.

FIN DU TOME SECOND.



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DE L'EMPIRE D'ORIENT.

EMPIRE GREC.

EMPIRE GREC ET EMPIRE LATIN.

SECOND EMPIRE GREC.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE.

NOTA. *Les chiffres romains indiquent les tomes, et les chiffres arabes indiquent les pages de chaque tome.*

A.

C.

D

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE.

Coulommiers. — Imprimerie A. MOUSSIN.

